This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

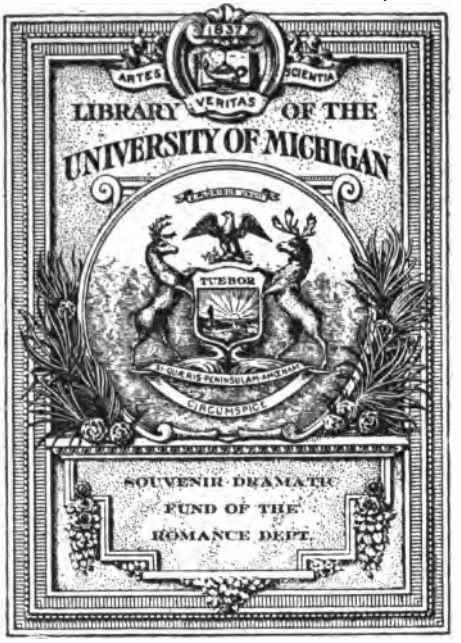
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

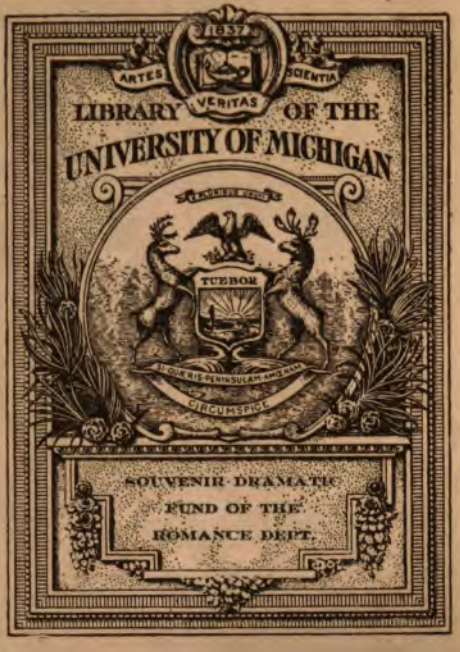
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SUSPICE PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE
SOUVENIR DRAMATIC
FUND OF THE
ROMANCE DEPT.


ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE
SOUVENIR DRAMATIC
FUND OF THE
ROMANCE DEPT.

Année 1806.

Xbre.

le 22. Madame Favart, Moreau, Duinotard.
4. le Seducteur en voyage, Et Dapaty.

9bre

le 15. la Colonne de Rosbach - Barré, Radet, Desfon

8bre

le 25. Dorat en la société des Dominicaux, Rougemont
6. Omazette, B. R. Dorf. & Dieulafoy

7bre

le 29. Racine, Sewrin, Chazet &
7. Hortense, St Felix et Monterot

août

21. le Macon Poète, Dumersan, Simonin
2. les 4. henry, Bernard.

Juillet

le 26. le mari supposé, Rougemont
Juin, rien d'imprimé.

Mai

le 31. Brutal, J. Pain, & Vieillard
24. noir et blanc, Vieillard & Dxxx.
7. Voltaire chez Ninon, Moreau Lafoisselle

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

an 12.

[illegible], porté à l'année 1806.

[illegible]

[illegible]

an 14.

[illegible]

[illegible]

Théatre du vaudeville

MADAME FAVART,

COMÉDIE EN UN ACTE EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES.

Charles François Jean Baptiste

PAR MM. MOREAU ET DUMOLARD,

Représentée pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 22 décembre 1806.

« Nature un jour épousa l'art;
» De leur amour naquit Favart,
» Qui semble tenir de son père
» Tout ce qu'elle doit à sa mère. »

BAURAN, auteur de la *Servante maîtresse.*

A PARIS,

CHEZ GIGUET ET MICHAUD, IMPRIM.-LIBRAIRES,
RUE DES BONS-ENFANTS, N°. 34.

M. DCCC. VII.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Mme. FAVART, actrice de la Comédie italienne,	Mme. BELMONT.
FAVART.	M. ARMAND.
L'ABBÉ DE VOISENON.	M. JULIEN.
Le maréchal DE RICHELIEU.	M. VERTPRÉ.
M. DORIMONT, fermier-général.	M. DUCHAUME.
FINETTE, femme-de-chambre de Mme. Favart,	Mlle. DESMARES.
ANNETTE, jeune Rosière.	Mlle. ARSÈNE.
M. DE LA SAISIE, commis aux douanes. . .	M. FICHET.

COUPLET D'ANNONCE,

Chanté par Arlequin (Laporte.)

Air : *De la Cinquième Édition.*

Le public rendit bien heureux
Favart dans les *Champs-Élysées* * ;
Quand sa femme vient en ces lieux,
Pourriez-vous changer de pensées ?
Ah ! vous l'applaudirez aussi ;
Du Français nous connaissons l'âme :
Quand il reçoit bien le mari,
Il reçoit encor mieux la femme.

* Ouvrage représenté avec succès au Vaudeville.

La scène est à Fontenay-aux-Roses, chez Mme. Favart. Le théâtre représente un salon ; on voit sur la scène des malles ouvertes, contenant des costumes de théâtre et un carton de dentelles ; il y a à droite, sur le devant de la scène, un bureau, une écritoire et des papiers.

12-03-33

NOTICE.

Le petit fils du célèbre Favart et de l'aimable actrice, dont nous avons tenté d'esquisser le portrait, ayant bien voulu nous communiquer un manuscrit de la main de son aïeul, dans lequel il paraît que les journaux et le Dictionnaire de l'Encyclopédie ont puisé les particularités de la vie de madame Favart, et les anecdotes qu'ils rapportent à la louange de son talent et de son cœur; nous ne retracerons pas au public des faits déjà connus, nous nous bornerons à exprimer ici notre reconnaissance, pour l'offre que M. Favart fils a bien voulu nous faire.

Nous avons cependant trouvé dans le manuscrit qu'il nous a confié, quelques traits qui peignent le caractère et l'esprit de madame Favart. Ces traits, moins connus, méritaient de l'être, et c'est M. Favart lui-même qui va se charger de finir le tableau que nous avons voulu tracer d'une des plus agréables actrices qui aient contribué aux plaisirs de la France et à la gloire des arts. Nous copions le manuscrit :

« Les talents qu'elle possédait n'étaient rien » en comparaison des qualités de son cœur. » Une âme sensible, une probité intacte, une » générosité peu commune, un fonds de gaîté

» inaltérable, une philosophie douce, consti-
» tuaient son caractère ; elle ne s'occupait que
» des moyens de rendre service, elle en cher-
» chait toutes les occasions ; et, quoiqu'elle fût
» souvent payée d'ingratitude, elle disait : *On*
» *a beau faire, on ne m'ôtera pas la satisfac-*
» *tion que je sens à obliger.* Elle n'employait
» jamais son crédit pour elle-même, mais pour
» être utile aux autres ; elle prit soin de l'édu-
» cation de son frère, payait des pensions à sa
» famille, et soutenait secrètement plusieurs
» personnes qui étaient dans l'indigence. »

Nous ne fixerons pas les yeux du lecteur sur le tableau que présente la fin de ce manuscrit, dépositaire des sentiments d'estime et des regrets d'un homme célèbre, pour une compagne digne de lui, et nous finirons d'une manière plus convenable au petit vaudeville, en citant les vers suivants, qui furent gravés au bas du portrait de Bastienne, et qu'aucun contemporain paraît n'avoir recueillis.

« L'Amour, sentant un jour l'impuissance de l'art,
» De Bastienne emprunta les traits et la figure,
» Toujours simple, suivant pas à pas la nature,
» Et semblant ne devoir ses talents qu'au hasard ;
» On démêlait pourtant la mine d'une espiègle,
» Qui fait des tours, se cache afin d'en rire à part,
» Qui séduit la raison et qui la prend pour règle :
» Vous voyez son portrait sous les traits de Favart. »

MADAME FAVART,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

FAVART, VOISENON.

(Ils sont tous deux assis près d'une table.)

FAVART.

Mon cher Voisenon, voilà un sujet qui nous promet un succès : l'*Amitié à l'épreuve*.

VOISENON.

Et qui tiendra parole entre les mains de Favart.

FAVART.

Nous en étions restés, je crois.....

VOISENON.

A l'ariette de Blanfort.

FAVART.

Relisons.

VOISENON.

« Qu'il est doux de passer sa vie
» Entre l'amour et l'amitié ;
» De tout l'univers qu'il oublie,
» Heureux qui peut être oublié !

FAVART.

» Ami tendre et femme jolie,
» Sans cesse feront mon bonheur ;
» Et tous les biens que l'on envie,
» Je les trouverai dans mon cœur. »

jour la postérité parle de nous, elle ne nommera pas l'un sans l'autre.

AIR : *Dorilas contre moi des femmes.*

Lorsqu'entraîné par la folie,
Loin de ma retraite du *Jard*,
Je me présentai chez Thalie,
Ce fut sous le nom de Favart.
A l'hypocrêne j'osai boire
A l'ombre de l'incognito,
Si tu parviens au temple de mémoire,
Moi, j'entrerai sous ton manteau.

FAVART.

Sous le manteau ? Eh ! mon ami, tes jolis contes se vendent-ils autrement ?

VOISENON.

Chut, chut ; ne parlons pas de cela ; ce sont mes péchés capitaux.

FAVART.

Le public te les pardonne.

AIR : *Du vaudeville d'Arlequin Musard.*

Par fois, sous ta plume légère,
Un mot grivois vient se placer ;
Mais le lecteur le plus sévère
Regretterait de l'effacer.
Malgré la critique ennemie,
Tes contes seront lus partout :
Accusés par la pruderie,
Ils sont défendus par le goût.

VOISENON.

Revenons à notre ouvrage ; j'ai à cœur de le voir terminé.

FAVART.

Oui, travaillons.

SCENE II.

LES MÊMES, FINETTE.

FAVART.

Comment déjà des importuns ! que nous veut-on ?

FINETTE.

Messieurs, le déjeûner est servi, et madame vous attend au salon.

VOISENON, *se levant avec précipitation.*

Madame attend !

FAVART.

Te voilà bien : tu laisses là notre scène.

VOISENON.

Je n'ai jamais fait attendre un bon déjeûner, ni une jolie femme. Tu sais d'ailleurs combien les conseils de madame Favart nous ont été souvent utiles ; nous lui lirons ce que nous avons fait.

AIR : *L'avez-vous vu mon bien aimé.* (De la FÉE URGELLE.)

La grâce qu'elle met à tout
Nous dicte l'art de plaire,
Et la finesse de son goût
Nous guide et nous éclaire :

Consultons-la sur nos écrits ;
Elle sait en doubler le prix.
A son secours
Ayons recours,
Sans crainte qu'on nous fronde :
« Ce qui plaît aux dames toujours
« Doit plaire à tout le monde. »

FAVART.

Tu as raison.

(*Ensemble.*) A leur secours
Ayons recours, etc. (*Ils sortent.*)

SCENE III.

FINETTE *seule.*

Toujours galant M. de Voisenon !.... Mais, songeons à ce que ma maîtresse m'a ordonné : préparons sa toilette de tantôt, et rangeons ces costumes, qui probablement ne serviront de long-temps. C'est une singulière chose que la comédie. Déplaît-on au public, on est obligé de quitter le théâtre ; a-t-on le bonheur de lui plaire, on a tant d'ennemis que ça revient quelquefois au même. Et qui l'éprouva plus que Mme. Favart ?

Air : *De la Maréchale.* (Contredanse.)

Tantôt
Reine ou bergère,
Elle sait toujours plaire ;
Et sa grâce légère
N'est jamais en défaut.

Elle a de doubles armes
Contre les inconstants;
Ceux qu'épargnent ses charmes
Cèdent à ses talents.
Tantôt, etc.

Dans Nicette elle éprouve
Combien on la chérit.
C'est le cœur qu'elle trouve
En cherchant de l'esprit.
Tantôt, etc.

Agaçante sultane
Tout cède à son pouvoir :
Chacun à Roxelane
Jetterait le mouchoir.
Tantôt, etc.

Eh bien ! tant de talents ne nous ont attiré que des persécutions. A l'Opéra - Comique, les grands théâtres auxquels nous portions ombrage, nous forcent de fermer. A Bruxelles, le gouverneur aussi tourmentant qu'un seigneur français, nous oblige à quitter le pays; nous débutons à la comédie italienne, nouveaux succès, nouvelles persécutions; et pour la troisième fois nous sommes éloignés du théâtre. Pourtant le désintéressement de Madame a bien dérangé sa fortune. Je n'ai pas tant d'esprit que Mme. Favart: mais Finette à sa place..... (*Pendant son monologue, elle déballe les costumes de madame Favart.*) Mais, que vois-je? des dentelles superbes! qui peut les avoir mises dans nos malles ? c'est sans doute une galanterie du gouverneur de Bruxelles. Cet homme là avait du bon.

SCENE IV.

DORIMONT, FINETTE.

FINETTE.

Eh ! c'est M. Dorimont.

DORIMONT.

Moi-même, ma chère enfant; tu ne t'attendais pas à me revoir, n'est-ce pas ?

FINETTE.

J'avais peur que vous n'eussiez pas le courage.....

DORIMONT.

Il est vrai que Mme. Favart ne m'a pas trop écouté.

FINETTE.

Sans cela, Monsieur, on ne vous reverrait pas.

DORIMONT.

C'est assez vrai, c'est assez vrai. Je me suis laissé dire qu'il y avait dans ce pays une rosière, à qui l'on donnait le prix de la vertu; et je suis venu voir ça pour la rareté du fait; mais, franchement, ce n'est pas là le seul motif qui m'amène, je suis bien aise de savoir si ta maîtresse, si fière à Paris, s'humanise un peu dans la retraite, et si la petite leçon qu'elle a reçue.....

FINETTE.

Vous n'êtes pas habitués à ce qu'on vous résiste, Messieurs.

DORIMONT.

C'est assez vrai; je l'ai toujours éprouvé jusqu'ici.

FINETTE.

Je crains que monsieur n'en puisse dire autant cette fois.

DORIMONT.

J'ai meilleure espérance, et je suis sûr que depuis qu'elle a quitté Paris, ta maîtresse a plus d'une fois regretté d'avoir dédaigné un homme comme moi.

FINETTE.

Je ne sais.

DORIMONT.

N'es-tu pas sa confidente?

FINETTE.

Raison de plus pour être discrète.

DORIMONT *à part.*

Je vois qu'il faut délier cette langue là. (*Il donne une bague à Finette.*)

FINETTE.

Ah! Monsieur, vous feriez parler les muets.

DORIMONT

En ce cas là tu vas.....

FINETTE.

Et ma conscience, monsieur!

DORIMONT.

T'oblige maintenant à me dire la vérité.

FINETTE.

Eh! bien, monsieur, la vérité est que ma maîtresse m'a défendu de prononcer devant elle votre nom.

DORIMONT.

Soit, ne lui parle pas de mon nom: parle-lui de ma

Et c'est avec des vers légers
Qu'ils rendent nos femmes légères.

FINETTE.

Monsieur, voici madame. (*Elle sort.*)

DORIMONT *à part.*

Et M. de Voisenon.

SCENE V.

DORIMONT, Mme. FAVART, VOISENON.

Mme. FAVART.

AIR : *Suzon sortait de son village.*

De la fête de la Rosière
Que chacun s'occupe aujourd'hui;
Cette aimable et jeune bergère
A pris la vertu pour appui.
Plaisirs charmants,
Tendres amants,
De ses devoirs rien n'a pu la distraire.
Quand tout Paris,
De l'or épris,
A l'opulence attache tant de prix,
Au village une bergerette,
Va nous prouver par son bonheur,
Que lorsqu'on a la paix du cœur
Notre fortune est faite. (*Bis.*)

DORIMONT.

Une fortune comme ça n'empêche pas de mourir de faim.

Mme. FAVART *à Dorimont.*

Quoi, monsieur, vous étiez ici, et l'on ne m'a pas avertie?.....

DORIMONT.

Je suis arrivé il n'y a qu'un instant, et j'allais me faire annoncer.

VOISENON.

Eh! c'est M. Dorimont, le plus riche et le plus aimable de nos fermiers-généraux!

DORIMONT.

C'est vrai, c'est vrai; mais parlons de vous, madame. Ne regrettez-vous pas un peu cette capitale où l'on vous regrette tant: et ne désirez-vous ici?.....

Mme. FAVART.

Rien, je vous assure.

AIR: *Ah! qu'il est doux de vendanger.*

J'ai pour richesse la santé,
Pour soutien la gaîté;
Ici je trouve, à chaque pas,
Un site romantique,
Comme on n'en trouve pas
A l'Opéra-Comique. (*Bis.*)

DORIMONT.

C'est vrai, c'est vrai; mais comptez-vous pour rien nos opéras nouveaux?

Mme. FAVART.

Même air que ci-dessus.

Je préfère à vos airs nouveaux

Le chant de mes oiseaux.
Sans tour de force, et sans éclats,
Ils font de la musique,
Comme on n'en trouve pas
A l'Opéra-Comique. (*Bis.*)

VOISENON.

Madame, vous oubliez celle de l'auteur du *Huron* et du *Tableau parlant.*

DORIMONT.

J'aime beaucoup son *Jugement de Midas*, moi.

VOISENON.

Vous avez du jugement, monsieur.

DORIMONT.

Croyez-moi, madame, venez à Paris; le goût vous y rappelle.

VOISENON.

Et c'est monsieur qu'il a choisi pour interprète.

Mme. FAVART.

Il ne pouvait mieux choisir; mais cela ne m'empêchera pas de rester ici.

DORIMONT.

J'espérais pourtant vous posséder à l'un de mes petits soupers, où je me flatte de rassembler la meilleure société de Paris.

VOISENON.

C'est-à-dire la plus riche.

DORIMONT.

C'est vrai, c'est vrai: toujours de la gaîté M. de Voisenon!

Mme. FAVART.

C'est la fortune de ceux qui n'en ont pas.

DORIMONT.

Ecoutez donc; on ne peut pas vivre sans richesse; mais, on peut bien vivre sans esprit.

VOISENON.

Les exemples fameux ne nous manqueraient pas.

DORIMONT *à part.*

Je crois qu'il me raille. (*Haut.*) Mais enfin, madame, si par mon crédit je pouvais vous faire rentrer au théâtre; M. de Richelieu en a depuis peu la surintendance: je ne le connais pas, mais s'il ne fallait que l'aller voir....

Mme. FAVART.

Je sais qu'on l'a prévenu contre moi: et tenez, M. Dorimont,

AIR: *En deux moitiés le ciel, dit-on.*

L'amitié suffit à mon cœur.
Les succès d'un époux que j'aime
Ajoutent plus à mon bonheur
Que ceux que j'obtiendrais moi-même.
Si quelque jour la gloire vient
Pour m'arracher de ma retraite,
Je suivrai celle qui s'obtient,
Mais jamais celle qui s'achète.

DORIMONT.

Eh! bien, madame, puisque vous êtes décidée à rester à la campagne, le seigneur de Fontenay veut me vendre une propriété charmante dans les environs: je n'ai pas

encore terminé; mais si la maison pouvait vous plaire....

Mme. FAVART.

Je vous respecte trop, monsieur, pour faire de vous mon intendant.

DORIMONT *à part.*

Ah! l'on accepte les présents d'un rival, et l'on refuse les miens. On accueille un poète, et l'on dédaigne un fermier-général! Mais le fat qu'on me préfère m'a fourni lui-même les moyens de me venger, et je veux que demain l'ingrate soit à mes genoux.

VOISENON.

Comment? M. Dorimont, parle ainsi tout seul? mais c'est un vol que vous nous faites.

DORIMONT.

Morbleu, monsieur, je n'y tiens plus.

AIR: *De la belle Marie.*

Avec raison à *Grétry*
Vous accordez la couronne;
Mais à présent je soupçonne
D'où vient votre amour pour lui.
Le public, qui l'encourage,
Sait lui rendre un juste hommage;
Mais votre muse, je gage,
Lui doit plus d'une leçon:
On voit bien, sur ma parole,
Que vous suivez son école;
Car vous jouez bien le rôle
De l'*Ami de la maison.*

Adieu, madame. Nous nous reverrons. (*Il sort.*)

SCENE VI.

VOISENON, Mme. FAVART.

VOISENON.

Cet homme est un sot.

Mme. FAVART.

Vous voyez cependant, mon cher Voisenon, que vos liaisons avec M. Favart fournissent un nouvel aliment à la calomnie.

VOISENON.

AIR : *Oui, mon cher Favart à tes yeux.*

Près de Favart et près de vous,
Trop heureux de passer ma vie,
Je sens que de plus d'un jaloux
Mon sort doit exciter l'envie.
De ces traits qu'on ne peut parer
Méprisons l'atteinte perfide.
L'amour ne saurait s'égarer
Quand l'amitié lui sert de guide.

Mme. FAVART.

On nous calomnierait moins si l'on vous trouvait ici plus rarement; le public ne peut juger que sur les apparences, et il nous juge si sévèrement!

VOISENON.

Ses jugements ne sont pas sans appel.

Mme. FAVART.

Il ne faut pas les braver.

VOISENON.

Mes travaux avec Favart légitiment mes fréquentes visites ici.

Mme. FAVART.

Mon cher Voisenon, peut-être feriez-vous mieux de renoncer au théâtre. Votre état.....

VOISENON.

Je ne mets jamais mon nom aux pièces que je fais avec Favart.

Mme. FAVART.

AIR : *Du vaudeville de l'Avare et son Ami.*

En vain, sous un voile modeste
Vous essayez de vous cacher;
Une célébrité funeste
Quelque jour viendra vous chercher.
De *Chaulieu*, que l'on cite encore,
On retrouve en vous les talents :
Et vos péchés sont trop brillants
Pour que long-temps on les ignore.

VOISENON.

Est-ce ainsi que vous croyez me donner le courage de renoncer à vous voir ?

Mme. FAVART.

Vos talents vous appellent aux plus grandes dignités.

VOISENON.

Et mes goûts au fauteuil académique.

Mme. FAVART.

Vous ne faites cependant aucune démarche pour obtenir la place que vient de laisser M. de *Crébillon*.

VOISENON.

De bonne foi, suis-je digne de lui succéder? Moi, fils anonyme de Momus, remplacer le fils avoué de la muse tragique!

AIR: *Du vaudeville de l'Opéra-Comique.*

Du vaudeville heureux enfants,
Tout en admirant Melpomène,
Souvent de ses faux ornements
Nous la dépouillons sur la scène.
Momus par fois, pour l'arrêter,
La blessa d'une pointe fine;
« Et l'on ne doit pas hériter
» De ceux qu'on assassine. »

Mme. FAVART.

Puisque votre modestie vous éloigne encore de l'Académie, rapprochez-vous donc de la cour.

VOISENON.

L'un n'empêche pas l'autre. Cessez donc, madame, de combattre mon goût pour le théâtre; et dites-moi comment vous trouvez l'ouvrage que nous vous avons lu ce matin.

Mme. FAVART.

L'*Amitié à l'épreuve*? Très bien, mon cher Voisenon.

VOISENON.

Le sujet est de situation.

AIR: *Au sein d'une fleur tour à tour.*

Au sein d'un commerce enchanteur,
Favart, ami sincère et tendre,
Me laisse goûter le bonheur
De vous voir et de vous entendre.

Le dépôt qui m'est confié
De son estime est une preuve:
C'est compter sur mon amitié;
Mais c'est bien la mettre à l'épreuve.

Mme. FAVART.

Puisque cette situation est si présente à votre esprit, je me reprocherais de troubler ce moment d'inspiration. Je ne sais ce qui peut retenir M. Favart, je vais vous l'envoyer.

VOISENON.

Auprès de vous j'étais si bien inspiré! Restez, restez, de grâce.

Mme. FAVART.

En effet, je vois dans vos regards une certaine vivacité.

AIR: *Du vaudeville de Folie et Raison.*

Disciple de Thalie,
Volez à ses genoux:
Je suis trop son amie
Pour la priver de vous. (*bis.*)
Oui, déjà votre esprit s'allume:
Un feu divin vient vous saisir:
Et de ce feu, qui vous consume,
De brillants éclairs vont jaillir.

Ensemble.

VOISENON.
Ah! je vous en supplie,
Demeurez avec nous;
Est-ce quitter Thalie
Que rester près de vous.

Mme. FAVART.
Disciple de Thalie,
Volez à ses genoux,
Je suis trop son amie
Pour la priver de vous.

(*Mme. Favart sort.*)

SCÈNE VII.

VOISENON *seul.*

Femme charmante! et je pourrais consentir à me priver des douceurs que je goûte près de toi? Ah! pourquoi faut-il que je sois l'ami de Favart!

Cavatine (de LA FINTA FILOSOFA.)

Contrainte cruelle!
Épris d'une belle,
Faut-il, auprès d'elle,
Aimer son mari! (*bis.*)

L'amour, qui m'inspire
Un tendre délire,
Tout bas vient me dire
Sois moins son ami.

Contrainte cruelle, etc.

De son cœur peut-être
Je me rendrais maître;
Mais j'aime mieux être
Toujours leur ami.

Contrainte cruelle, etc.

SCÈNE VIII.

VOISENON, FINETTE.

VOISENON.

Eh bien! Finette, ton maître ne vient-il point?

FINETTE.

Madame a trouvé près de lui M. le duc de Richelieu.

VOISENON.

Comment, le vieux maréchal ici ? Il ne se résignera donc jamais à être sage ?

FINETTE.

AIR : *Du Pas redoublé de l'infanterie.*

Vieux desservant du dieu d'amour,
Toujours épris des belles,
Quoique déjà sur le retour,
Il court encor près d'elles.

VOISENON.

Malgré son talent sans égal,
Après mainte conquête,
J'ai cru que le vieux maréchal
Devait battre en retraite.

FINETTE.

Il revient encore à la charge.

VOISENON.

C'est une plaisanterie.

FINETTE.

Non, monsieur : et je ne voudrais pas avoir à lui résister.

VOISENON.

Je le crois bien : il a pris des places mieux défendues.

FINETTE.

AIR : *Tu ne vois pas, jeune imprudent* (des CHEVILLES DE MAITRE ADAM.)

Peut-on refuser un vainqueur ?
Monsieur, je vous en fais l'arbitre.

Pour triompher de notre cœur
Un grand nom n'est-il pas un titre?
Toujours le myrte de Paphos
S'unit au laurier de la gloire :
Femme que soumet un héros
Croit remporter une victoire.

VOISENON.

Finette est dans les grands principes; et je veux l'embrasser.

FINETTE.

Là ! voyez donc : il me fera oublier la commission que madame m'a donnée.

VOISENON.

Où t'envoie-t-elle donc ?

FINETTE.

N'est-ce pas madame qui fournit tous les ans le costume des rosières depuis qu'elle ne peut plus les doter? et n'est-ce pas moi qui préside à leur toilette ?

VOISENON.

Je ne m'étonne pas si je les trouve si jolies.

FINETTE.

AIR : *Annette à l'âge de quinze ans* (D'ANNETTE ET LUBIN).

Fillette à l'âge de quinze ans,
A-t-elle besoin d'ornements,
Un rien relève ses attraits;
De sa parure,
C'est la nature
Qui fait les frais.

VOISENON.

C'est donc ça que Finette est si jolie en négligé.

FINETTE.

C'est trop galant ; mais il n'en faut pas moins remplir la commission de madame. Sans adieu, M. de Voisenon.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

VOISENON, RICHELIEU.

RICHELIEU.

(*A la cantonnade.*) Restez, restez, mon cher Favart. (*Haut.*) Eh! c'est Voisenon; j'étais bien sûr de le trouver ici : ce cher abbé, il est d'une constance!.....

VOISENON.

On ne vous fera pas le même reproche, M. le maréchal.

RICHELIEU.

Il est vrai qu'à votre âge je traitais l'amour plus gaîment.

AIR : *Vent brûlant d'Arabie.*

Enfant chéri des belles
L'Amour aime à courir ;
Lui coupe-t-on les ailes,
L'ennui le fait mourir.
A quoi bon tant de peines
Pour le rendre constant :
Doit-on de lourdes chaînes
Charger un faible enfant?

Là : voyons : est-ce que vous seriez sérieusement amoureux ?.....

VOISENON.

Vous oubliez, M. le duc, que je suis l'ami de Favart.

RICHELIEU.

Eh! mon dieu, j'etais aussi l'ami de bien des maris.

VOISENON.

M. le maréchal, tout le monde n'a pas vos talents.

RICHELIEU.

Modeste, et discret! vous dérogez, Voisenon.

VOISENON.

Il faut bien être discret quand on n'a rien à dire.

RICHELIEU.

Pourquoi vous en défendre?

AIR *nouveau de M. Doche.*

Eh! mon ami tout vous accuse:
Être heureux n'est pas un travers.
Favart n'est-elle pas la muse
Qui vous dicta ces jolis vers?
« Pour charmer la raison la gaîté l'a choisie:
» Momus doubla ses agréments:
» Et comme autant de fleurs fit naître ses talents
» Pour en offrir un bouquet à Thalie. »

VOISENON.

C'est un hommage rendu à la vérité; mais je vous jure....

RICHELIEU.

Le public ne vous croira pas.

VOISENON.

Il nous fait souvent plus heureux que nous ne sommes.

le désigne pour la place vacante à l'Académie; je l'ai engagé à écrire à ses amis.

VOISENON.

L'Académie fera justice : et vous la ferez aussi, en rendant Mme. Favart au théâtre.

RICHELIEU.

Mais on m'a écrit à Bordeaux qu'elle n'avait eu qu'un moment de succès.

VOISENON.

Le public l'admirait : la cabale l'a poursuivie.

RICHELIEU.

Votre amitié connue pour Mme. Favart peut vous aveugler; mais, quoiqu'une jolie femme n'ait jamais tort à mes yeux, la beauté n'est pas le talent.

VOISENON.

Elle sait les unir.

RICHELIEU.

Voilà bien le langage des amis.

VOISENON.

Ignorez-vous, M. le duc, qu'elle est la première qui ait sacrifié la coquetterie à la vérité du costume; avant elle on jouait les paysannes en dames : mais pour ajouter à nos plaisirs .....

AIR : *Jeune fille, jeune garçon.*

Dédaignant l'éclat emprunté,
Cette actrice, toujours parfaite, (*bis.*)
A son jeu comme à sa toilette
Fit présider la vérité.
A la froide parure

La bure succéda :
Et ces réformes-là,
Qui les lui conseilla ?
La nature.

RICHELIEU.

On dit même qu'elle a été jusqu'à paraître sur le théâtre en sabots.

VOISENON.

Oui, M. le duc, dans la *Parodie du Devin du village.*

AIR : *Du vaudeville des sabots.*

Pour la parodie utile
Quand Favart prit ses pipeaux,
L'actrice, non moins habile,
Rendit plus vrais ses tableaux.
Pour réveiller la folie,
Au négligé de Thalie,
Favart joignit des grelots : (*bis.*)
Et sa femme des sabots. (*ter.*)

RICHELIEU.

Eh bien ! nous l'entendrons ; et nous en jugerons. Quant à son mari, dont je ne révoque pas en doute les talents, je l'appuierai de tout mon crédit.

SCENE X.

ANNETTE, VOISENON, RICHELIEU.

ANNETTE.

Mme. Favart n'est point ici, Messieurs ?

VOISENON.

Entrez, mon enfant. Mme. Favart va descendre.

ANNETTE.

Messieurs, puisque madame n'y est pas.....

RICHELIEU *l'allant chercher.*

Rassurez-vous: rassurez-vous, ma petite: je ne suis plus à craindre.

AIR: *Bon soir ma jeune et belle amie.* (DU MARÉCHAL DE RICHELIEU.)

Venez, ma belle et jeune amie,
Sur vos pas je ne puis courir; (*bis.*)
Je suis si vieux! vous si jolie!
Ce n'est pas l'instant (*bis.*) de me fuir.

VOISENON.

Auriez-vous peur, mademoiselle?

ANNETTE.

Non, monsieur: bien au contraire.

RICHELIEU.

Elle est ma foi charmante. Qui êtes-vous, ma belle enfant?

ANNETTE.

Annette Lerond, pour vous servir, monsieur.

RICHELIEU *à Voisenon.*

Voilà bien le monde: on n'offre des services qu'à ceux qui n'en ont plus besoin.

ANNETTE.

Fille de Nicolas Lerond, journalier, et bientôt Rosière.

RICHELIEU.

C'est vous qu'on va couronner?

ANNETTE.

M. le bailly m'a fait espérer que monseigneur m'accorderait le prix.

VOISENON.

Et ce prix est une rose.

RICHELIEU.

AIR : *Mon père était pot.*

Ce seigneur est bien généreux,
D'offrir à la sagesse
Un prix, que l'amour moins heureux
En vain cherche sans cesse.
Comm' en fait de fleurs,
Messieurs les seigneurs
A leur aise moissonnent,
Ces maîtres grivois
En prennent, je crois,
Beaucoup plus qu'ils n'en donnent.

ANNETTE.

Madame ne vient pas; et le temps.....

RICHELIEU.

Est-il si précieux? A votre âge, on a tant de beaux moments! C'est au mien qu'il faut les saisir: ils sont si rares! je sens pourtant que j'en retrouverais encore, si vous étiez toujours près de moi.

ANNETTE.

Monsieur a bien de la bonté.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Ça fait toujours plaisir

Orgueilleuse jeunesse,
Si vous fuyez les jeux,
Laissez à la vieillesse
Quelques retours heureux.
Parlons, même à notre âge,
Par un doux souvenir,
Près d'un joli visage
On se sent rajeunir :
Ça fait, ça fait toujours plaisir. (*bis.*)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, Mme. FAVART (*parée*), FAVART.

Mme. FAVART.

M. le maréchal, que nous avons d'excuses à vous faire!

RICHELIEU.

Quand on vous voit, madame, on ne peut plus vous en vouloir.

FAVART.

J'ai profité, comme je le devais, de l'avis que monseigneur m'a donné.

RICHELIEU.

Votre marche est charmante, M. Favart.

VOISENON.

Ne trouvez-vous pas, M. le duc?

RICHELIEU.

Ma foi, de toutes les deux.

FAVART.

Je ne sais ce que le public pense de ma *Rosière*: mais, celle que vous voyez est bien aimable.

RICHELIEU.

Je ne m'étonne pas si la rose lui est décernée.

ANNETTE.

Ce n'a pas été sans cabale toujours: et je crains bien que quelque rivale ne vienne auprès de Mme. Favart se plaindre.....

RICHELIEU.

Soyez tranquille, ma petite; s'il en vient, je me charge de les recevoir: j'aime à consoler de pareils malheurs.

Mme FAVART.

Rassurez-vous, ma chère Annette.

ANNETTE.

J'ai si peu fait pour obtenir le prix!

FAVART.

Si peu fait! M. le duc, elle a eu le courage de refuser, et de laisser partir pour l'armée, un jeune homme qui lui était bien cher, pour ne pas quitter ses parents, dont son travail soulageait le malheur.

VOISENON.

AIR: *Muse des jeux et des accords champêtres.*

Depuis long-temps, ce n'est plus qu'au village
Qu'on trouve encor ces exemples touchants:

VOISENON.

Je le crois bien ; il voudrait faire pour vous l'impossible.

RICHELIEU.

Alte là, monsieur, s'il vous plaît.

AIR : *Ça fait toujours plaisir.*

Orgueilleuse jeunesse,
Si vous fixez les jeux,
Laissez à la vieillesse
Quelques retours heureux.
Parfois, même à notre âge,
Par un doux souvenir,
Près d'un joli visage
On se sent rajeunir :
Ça fait, ça fait toujours plaisir. (*bis.*)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, Mme. FAVART (*parée*), FAVART.

Mme. FAVART.

M. le maréchal, que nous avons d'excuses à vous faire !

RICHELIEU.

Quand on vous voit, madame, on ne peut plus vous en vouloir.

FAVART.

J'ai profité, comme je le devais, de l'avis que monseigneur m'a donné.

RICHELIEU.

Votre rosière est charmante, M. Favart.

VOISENON.

De laquelle parlez-vous, M. le duc ?

RICHELIEU.

Ma foi, de toutes les deux.

FAVART.

Je ne sais ce que le public pense de ma *Rosière*; mais, celle que vous voyez est bien aimable.

RICHELIEU.

Je ne m'étonne pas si la rose lui est décernée.

ANNETTE.

Ce n'a pas été sans cabale toujours; et je crains bien que quelque rivale ne vienne auprès de Mme Favart se plaindre....

RICHELIEU.

Soyez tranquille, ma petite; s'il en vient, je me charge de les recevoir; j'aime à consoler de pareils malheurs.

Mme FAVART.

Rassurez-vous, ma chère Annette.

ANNETTE.

J'ai si peu fait pour obtenir le prix!

FAVART.

Si peu fait! M. le duc, elle a eu le courage de refuser, et de laisser partir pour l'armée, un jeune homme qui lui était bien cher, pour ne pas quitter ses parents, dont son travail soulageait le malheur.

VOISENON.

AIR : *Muse des jeux et des accords champêtres.*

Depuis long-temps, ce n'est plus qu'au village
Qu'on trouve encor ces exemples touchants :

VOISENON.

Je le crois bien ; il voudrait faire pour vous l'impossible.

RICHELIEU.

Alte là, monsieur, s'il vous plaît.

AIR : *Ça fait toujours plaisir.*

Orgueilleuse jeunesse,
Si vous fixez les jeux,
Laissez à la vieillesse
Quelques retours heureux.
Parfois, même à notre âge,
Par un doux souvenir,
Près d'un joli visage
On se sent rajeunir :
Ça fait, ça fait toujours plaisir. (*bis.*)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, Mme. FAVART (*parée*), FAVART.

Mme. FAVART.

M. le maréchal, que nous avons d'excuses à vous faire !

RICHELIEU.

Quand on vous voit, madame, on ne peut plus vous en vouloir.

FAVART.

J'ai profité, comme je le devais, de l'avis que monseigneur m'a donné.

RICHELIEU.

Votre rosière est charmante, M. Favart.

VOISENON.

De laquelle parlez-vous, M. le duc ?

[illegible].

[illegible] de toutes les deux.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

FAVART.

Ton plan est accepté.

Mme. FAVART.

Je suis à mon rôle. (*Elle prend dans la malle un chapeau et un mantelet.*)

FAVART.

Je vais faire entrer.

RICHELIEU (*à part*).

Une ruse de guerre ! Morbleu, c'est trop d'honneur pour ces messieurs. (*Il s'assied.*)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, M. DE LA SAISIE.

DE LA SAISIE.

AIR : *Mes chers amis, pourriez-vous m'enseigner ?*

De par le roi,
Représenté par moi,
Martin-Luc-Roch de la Saisie,
Je viens ici,
A bon droit, dieu merci,
Faire une petite saisie ;
A l'instant exhibez
Les effets prohibés,
Que sans tarder vous devez me remettre.
Il faut frapper de tels abus :
Quand des objets sont défendus,
On ne doit pas se les permettre.

Mme. FAVART (*à Finette*).

Jesus Mingote, ma bonne amie, que foilà un homme qui être laid !

DE LA SAISIE.

Mesdames, quelle est ici la maîtresse de la maison ?

FINETTE.

C'est moi, monsieur.

DE LA SAISIE.

C'est madame Favart à qui j'ai l'honneur de parler ?

FINETTE.

Elle est devant vous.

DE LA SAISIE (*à part*).

C'est singulier, on m'avait dit qu'elle était imposante; elle ne m'en impose pas du tout.

RICHELIEU.

Parbleu, voilà un faquin que je ferais bien jeter par les fenêtres; et si j'appelle mes gens.....

DE LA SAISIE.

Alte là, mon beau monsieur : nous connaissons ça. Vous êtes sans doute aussi de la troupe.

VOISENON.

Monsieur l'a commandée plus d'une fois.

DE LA SAISIE.

Ah ! Monsieur est le directeur.

FAVART.

Cela ne l'empêche pas de jouer un grand rôle.

DE LA SAISIE.

Messieurs, il ne s'agit pas ici de jouer la comédie.

Mme. FAVART.

Saisir mes dentelles, jésus mingote! des dentelles qui m'avre tant coûté! l'y être un présent de ma pauvre défunt. Saisir mes dentelles! moi n'avre chamais été saisie, monsié; ma bonne amie, l'y être possible que dans vostre pays on tourmente ainsi lé pauvres étranchés!

DE LA SAISIE.

Quoi! madame, ces dentelles ne sont pas à vous? elles appartiendraient à cette Allemande?

Mme. FAVART.

L'y être mon propriété, monsié.

FINETTE.

Eh! monsieur, c'est ce qu'on vous aurait dit depuis une heure, si vous daigniez nous écouter.

DE LA SAISIE.

Morbleu, madame, je ne m'entends pas.

VOISENON.

Vous êtes bien heureux, monsieur.

DE LA SAISIE *à madame Favart.*

S'il est ainsi, madame, vous n'êtes pas dans le cas de la saisie; et le gouvernement accorde aux étrangers l'entrée libre des marchandises, qui ne sont qu'à leur usage. Voici votre carton.

VOISENON (*à part*).

La bonne dupe!

FAVART (*à part*).

Le sot!

Mme. FAVART.

Monsié être bien bon de me rendre ce qui m'appartient.

FINETTE.

Eh ! monsieur, sans cela n'aurions-nous pas dérobé ces objets à tous les yeux?

RICHELIEU.

M. de la Saisie, vous êtes un homme précieux à la ferme.

DE LA SAISIE.

Messieurs, jusqu'à présent on ne m'a pas encore attrapé toujours.

Mme. FAVART *emportant le carton de dentelles.*

Monsié, on ne sait pas ce qui peut arriver : et si chamais vous avre besoin de retourner dans l'Allemagne, ly être enchantée de fous recevoir chez moi. J'avre bien l'honneur de vous saluer. (*A part.*) Le maréchal a paru surpris ; achevons de gagner mon juge. (*Haut.*) J'avre bien l'honneur de vous saluer: (*Elle sort.*)

SCENE XV.

LES MÊMES, excepté Mme. FAVART.

DE LA SAISIE *à Finette.*

Pardon, madame. Je vois que je suis venu pour rien ; mais, je ne regrette pas ma visite. J'aime beaucoup la comédie, messieurs : et quand les devoirs de ma charge m'ont laissé quelques moments, je l'ai jouée avec succès en société bourgeoise.

FINETTE.

Je le crois facilement.

AIR : *Lubin est d'une figure.* (D'ANNETTE ET LUBIN.)

Monsieur est d'une figure
Qui met tout le monde en train.
On admire sa tournure,
Son air agréable et fin.

VOISENON.

C'est l'instinct de la nature.
Voyez ce rire ingénu.

FAVART.

Son âme est naïve et pure;
Et l'on dit, quand on l'a vu :

FAVART, VOISENON ET FINETTE.

Qu'il a d'élégance
Dans son maintien !
Quelle noble aisance !
Ah ! qu'il est bien ! (*bis.*)

DE LA SAISIE.

Messieurs, messieurs, vous me rendez confus.

FAVART ET VOISENON.

Non : d'honneur,

Monsieur est d'une figure, etc.

DE LA SAISIE.

Messieurs, enchanté de me trouver avec des gens d'esprit comme vous.

FAVART.

M. de la Saisie, je vous demande votre amitié; et pour en serrer les liens, je veux vous faire connaître un homme qui n'a jamais reconnu de barrières, (*montrant Richelieu*) c'est monsieur que voici.

DE LA SAISIE.

J'ai bien vu qu'il avait l'air d'un luron.

RICHELIEU.

M. de la Saisie, vous avez trop d'esprit pour croire un pareil rapport; mais moi, je vous dénonce ces messieurs comme mettant de mauvaises pièces en circulation.

DE LA SAISIE.

Messieurs, je vois que vous êtes des plaisants.

VOISENON.

Vous l'êtes bien davantage, monsieur.

RICHELIEU.

Si vous m'en croyez, vous ne quitterez pas ces gens-là, et je suis sûr que vous trouverez, chez monsieur l'abbé, bien des choses qui ne devraient pas y être.

DE LA SAISIE.

Messieurs, messieurs, j'ai bien du plaisir à vous entendre, mais.....

AIR : *Déjà la trompette guerrière.* (DE RENAUD.)

Déjà le devoir trop sévère
M'avertit de quitter ces lieux;

» Sa voix m'appelle à la barrière,
Messieurs, recevez mes adieux.

Les autres personnages en chœur.

Puisqu'on l'attend à la barrière,
Messieurs, faisons-lui nos adieux ?

(Fausse sortie de la Saisie.)

SCENE XVI.

LES MÊMES, Mme. FAVART. (*Elle a le costume de Nicette dans la* Chercheuse d'esprit.)

(Pendant la première moitié de cette scène, Voisenon doit empêcher Richelieu de voir Mme. Favart.)

Mme. FAVART.

AIR : *Quel désespoir !* (DE LA CHERCHEUSE D'ESPRIT.)

Quel désespoir
D'n'avoir pas la rose à mon âge!
Quel désespoir !
J'en pleure du matin au soir.
Pour qui, pauvre Nicette,
Auras-tu des appas ?
La fleur que je regrette
Ne se retrouve pas.
Quel désespoir, etc.

RICHELIEU.

Encore une rosière : Voisenon, Voisenon, c'est une visite pour nous celle-ci.

Mme. FAVART.

Pardon, messieurs, si j'vous dérangeons ; mais c'est

plus fort que moi, l'chagrin m'a fait perdre l'esprit, et je viens ici me plaindre à Mme. Favart.

FINETTE.

Parlez, ma belle enfant.

DE LA SAISIE *revenant.*

Oh! mon dieu, cette pauvre petite, elle m'intéresse.

Mme. FAVART *à part.*

Bon, il ne me reconnaît pas.

VOISENON *à part.*

Elle est charmante!

FAVART *à part.*

Je devine son motif.

FINETTE *à part.*

On croirait que c'est moi qui l'ai habillée.

Mme. FAVART.

Avoir donné la préférence à c'te p'tite Annette!

DE LA SAISIE *à Richelieu.*

C'est la rose qu'on lui aura refusée.

Mme. FAVART.

Hélas! oui, messieurs, voyez l'injustice!

Air: *Du vaudeville de la rosière de Salency.*

« Un jour d'été, Jean Guignolet
» Dormait dans le creux d'une roche;

» Pour voir un peu comme il dormait,
» Tout doucement v'là que j' m'approche
» Et que j' l'y jette mon bouquet.
» C'est ce don là qu'on me reproche.
» Eh ! bien, eh ! bien,
» Voyez-vous à quoi l'on s'expose ;
» Il ne faut qu'un rien,
» Un petit rien,
» Un petit rien,
» Pour perdre le prix (*bis*) de la rose. »

RICHELIEU.

Venez, venez, mon enfant, je vous consolerai moi, et quand on est jolie comme vous..... à mon tour, Voisenon, vous m'empêchez de la voir..... Eh ! c'est madame.....

(Voisenon fait signe à Richelieu de se taire.)

Ma foi, je suis aussi bête que monsieur, j'y ai été pris.

FINETTE.

Doit-on se désoler de la perte d'une rose ?

DE LA SAISIE.

Sans doute à Paris on ne s'afflige pas de ça.

Mme. FAVART.

C'est que vos belles dames ont pus d'esprit que nous, et ça doit être.

AIR : *Songez donc que vous êtes vieux.* (de FLORIAN.)

Si je manquons d'esprit, hélas !
Comment en avoir au village !

A Paris; je n' m'étonnons pas
Si vos dam' en ont davantage :
De c'te marchandise en crédit,
Pour nous pourvoir j' n'avons personne;
Mais quand all' cherchont de l'esprit,
Y en a plus d'un qui leux en donne.

RICHELIEU.

Vous n'irez pas si loin, ma petite, pour en trouver.

Mme. FAVART.

Pardine, à présent qu'est-ce qui voudra m' donner le bras, je gagerais qu' Jean Guignolet n' voudra pas tant seulement me regarder; ah! mon dieu, mon dieu! faut-il que j'aie été dans cette maudite roche!

Quel désespoir, etc. (*Elle sort.*)

SCENE XVII.

LES MÊMES, excepté Mme. FAVART.

DE LA SAISIE.

Me voilà tout ému, que je suis donc sot!

FINETTE.

C'est vrai, vous avez l'air touché.

DE LA SAISIE.

Cette jeune fille m'a tellement intéressé, qu'elle m'a fait oublier l'heure.

RICHELIEU.

Elle la ferait oublier à bien d'autres.

SCENE XIX.

LES MÊMES, FINETTE.

VOISENON *à Finette.*

Monsieur voulait déposer cette bourse dans de fidèles mains, elle ne pouvait pas mieux tomber.

FAVART *à M. Dorimont.*

Reprenez cet argent, monsieur. (*à Finette*) J'espère, mademoiselle.....

VOISENON.

Non pas, non pas, on ne doit jamais s'opposer aux actes de bienfaisance.

FAVART.

Je ne souffrirai pas.....

VOISENON.

C'est peut-être le premier que monsieur fasse de sa vie.

DORIMONT.

Qu'est-ce à dire, s'il vous plaît?

VOISENON.

Que Mme. Favart a su payer elle-même l'amende; mais que pour vous consoler, votre argent servira de dot à cette jeune rosière.

FINETTE *à M. Dorimont.*

Je remplis vos intentions.

ANNETTE *à M. Dorimont.*

Ah! monsieur, comment reconnaître?

DORIMONT.

Je n'entends pas ça, je n'entends pas ça, qu'on me rende.....?

VOISENON.

N'admirez-vous pas, M. le maréchal, la générosité de M. Dorimont?

RICHELIEU.

Il se fera rayer du tableau de la compagnie.

DORIMONT *à part.*

Un maréchal, un maréchal! (*Haut.*) Oui, messieurs, vous avez lu dans mon âme, et je suis enchanté de contribuer au bonheur.....(*A part.*) Peste soit du maudit abbé.....

SCÈNE XX ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, Mme. FAVART.

RICHELIEU.

Venez, madame, venez recevoir les justes éloges que vous méritez.

Mme. FAVART.

M. le maréchal, c'est moi qui vous dois des excuses pour la scène dont vous avez été témoin; daignerez-vous oublier.....

[illegible]

[illegible]

Mlle. FAVART.

M. le maréchal [illegible] mon ami, je pourrai [illegible] que tu as fait pour moi.

FAVART.

[illegible] M. de Richelieu [illegible]

VOISENON.

Et de la beauté.

DORIMONT (*à part*).

M. de Richelieu ! que je m'applaudis de ma conduite !

FINETTE (*à Richelieu*).

M. le maréchal, un de vos gens, qui arrive à l'instant de Paris, apporte cette lettre pour vous.

RICHELIEU (*prenant la lettre*).

Elle est de l'Académie; vous permettez, mes amis. (*Il lit.*)

M. LE MARÉCHAL,

« J'ai l'honneur de vous annoncer que d'après les sol-
« licitations de M. Favart en faveur de M. de Voisenon,

» ce dernier vient d'être nommé membre de l'Académie » française, en remplacement de M. de Crébillon. »

DUCLOS, *secrétaire perpétuel de l'Académie.*

VOISENON (*à Favart*).

Ah! mon ami, depuis long temps je connaissais ton esprit, mais je ne connaissais pas encore toute la bonté de ton cœur.

FAVART.

AIR: *Voilà bien ces lâches mortels.*

Seul je me parais jusqu'ici,
Par respect pour ton caractère,
Du tribut que m'avait fourni
Ta muse piquante et légère.
De nos torts communs me charger,
C'était une œuvre méritoire;
J'ai dû t'en sauver le danger,
Mais je dois t'en rendre la gloire.

RICHELIEU.

Messieurs, de pareils traits sont rares.

DORIMONT.

C'est superbe, et je ne le croirais pas si je n'en étais témoin.

RICHELIEU.

Mes amis, il est trop tard pour que je me rende au château, je vous demande à dîner, et je veux que ce soir nous allions ensemble voir couronner cette gentille rosière, en attendant que nous la marions.

Mme. FAVART.

C'est trop d'honneur, M. le maréchal.

RICHELIEU.

Surtout point de cérémonie ; il n'en faut pas pour M. Dorimont, et je n'en exige jamais.

DORIMONT (*à part*).

Comme ces grands seigneurs sont aimables !

FAVART.

M. le maréchal, je crains bien que vous ne regrettiez le château.

RICHELIEU.

Le regretter ! quand je trouve ici une fille innocente à quinze ans, un auteur qui sert ses rivaux, un fermier-général qui donne sans intérêt, et surtout un talent comme celui de Mme. Favart ; convenez, messieurs, qu'on n'en trouve pas autant tous les jours.

VAUDEVILLE.

AIR : *Du vaudeville de madame Scarron.*

RICHELIEU.

Chez Favart (*bis*) la noble franchise
Guide tour à tour
Le plaisir, les arts et l'amour ;
L'amitié (*bis*) qui les électrise
N'a fait qu'un seul nom
De Favart et de Voisenon.

FINETTE.

De monsieur de la Saisie
La finesse est en défaut,

Un moyen de comédie
Nous a servis comme il faut.
Mon sexe, en ruses fertile,
Ne peut se plaindre du sort,
Toujours le plus habile
Triompha du plus fort.

TOUS.

Chez Favart, etc.

DORIMONT (*à Favart*).

Apôtres du vaudeville,
Couple malin et joyeux,
Amusez encor la ville
Avec vos couplets heureux;
La barrière du Parnasse
N'est pas soumise à nos lois:
Sur l'esprit et la grâce
Nous n'avons aucuns droits.

TOUS.

Chez Favart, etc.

FAVART.

En contrebande le drame
Par fois entre chez Momus,
L'amour auprès d'une femme
Vient en dépit des argus.
En plaisirs comme en affaire,
Dans les arts, dans les métiers,
Au Parnasse, à Cythère,
Que de contrebandiers!

TOUS.

Chez Favart, etc.

Dupaty, Louis Emmanuel Félicité Charles Mercier

LE SÉDUCTEUR EN VOYAGE,

OU

LES VOITURES VERSÉES,

COMÉDIE EN DEUX ACTES,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

PAR M. EMMANUEL DUPATY.

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 4 décembre 1806.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais du Tribunat, derrière le théâtre Français, n°. 51.

1807.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DORMEUIL, seigneur de la terre de Dormeuil, en Anjou.	M. *Vertpré.*
ÉLISE, EUGÉNIE, AGATHE. } ses nièces.	Mmes *Desmares.* *Minette.* *Betzi.*
ARMAND, jeune voisin de M. Dormeuil, amant d'Élise.	M. *Henry.*
Mad. de MELVAL, jeune veuve Parisienne, cousine d'Armand.	Mme *Belmont.*
FLORVILLE, jeune élégant de Paris, fat, sans exagération.	M. *Julien.*
LAJEUNESSE, vieux valet provincial, au service de Florville.	M. *Chapelle.*
Mad. Aurore VERTU de Glissenville, vieille provinciale à prétention.	Mme *Duchaume.*
M. LE ROND, oncle de Florville.	M. *St.-Léger.*
Quatre voyageurs Gascons.	MM. *Carpentier.* *Edouard.* *César.* *Carle.*
NICOLAS, jardinier.	M. *Frédéric.*

Valets, Servantes, Villageois et Villageoises.

La scène est au château de Dormeuil, en Anjou.

LE SÉDUCTEUR EN VOYAGE, OU LES VOITURES VERSÉES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon donnant sur des jardins, porte à droite des acteurs, sur le premier plan, et plus haut une fenêtre; on entre et on sort par le fond à droite et à gauche.

SCENE PREMIERE.

ÉLISE, *entrant.*

J'ESPÈRE au moins qu'il ne me suivra pas jusqu'ici!... oh! mon dieu, mon dieu, qu'une pauvre fille est à plaindre quelquefois!

Air *de Lisbeth.*

Deux amoureux me font la cour,
C'est un bonheur bien incommode!
L'un pour lui fait parler l'amour,
Mais l'autre à pour lui tour à-tour,
L'esprit, l'élégance et la mode!
Après maint effort supperflus,
Quel embarras est donc le nôtre,
Si j'en puis aimer un de plus...
Je ne puis *(bis.)* cesser d'aimer l'autre!

Il faut pourtant bien prendre un parti!... L'on vient, c'est encore Armand, notre jeune voisin de campagne, c'est lui que je ne dois plus aimer, ainsi, tâchons de l'éviter.

SCENE II.

ÉLISE, ARMAND.

ARMAND, *l'arrêtant.*

Enfin, mademoiselle, je vous rencontre donc et je puis...

ÉLISE, *avec dédain.*

Je vous ai déjà dit, monsieur, que je n'ai plus d'amour pour vous, ainsi laissez-moi !

ARMAND, *avec humeur.*

Eh bien, mademoiselle, comme vous voudrez ! plus d'amour ! vous me renvoyez, j'obéis, je pars; mais non, je reste, et je ne m'en irai que lorsque je saurai la cause d'un tel changement.

ÉLISE.

J'avais tort de vous aimer sans l'aveu de mon oncle, et j'ai fait des réflexions !

ARMAND, *tendrement.*

Air : *De M. Doche.*

De rigueur faut-il donc s'armer,
Sous un prétexte aussi frivole,
On ne sent qu'on a tort d'aimer,
Qu'à l'instant où l'amour s'envole;
L'amour dans sa jeune saison,
Doit l'emporter sur la prudence,
Et quand il trouve la raison,
C'est qu'il a perdu la constance.

ÉLISE, *sèchement.*

Eh bien, monsieur, ne m'aimez plus, imitez-moi...

ARMAND.

Oui, certes... *(tendrement.)* Et quand je le voudrais.

Même air.

Est-on le maître de bannir
Un sentiment même funeste,

Malgré nous l'amour sait venir,
Et malgré nous, souvent il reste !
Il vous a fui pour mon malheur,
Loin de le chercher près d'une autre,
Je l'ai conservé dans mon cœur,
Dans l'espoir de le rendre au vôtre.

ÉLISE.

Monsieur, j'en suis bien fâchée, mais c'est décidé, très-décidé.

ARMAND, *vivement.*

Perfide !

ÉLISE.

Oh ciel ! je crois que j'entends mon oncle !

ARMAND.

Non, mademoiselle, c'est un prétexte, votre oncle ne vient point...

ÉLISE.

Eh bien, monsieur, il peut venir et je m'en vais. (*à part.*) Et M. de Florville qui n'arrive pas, que c'est désagréable. (*elle sort.*)

SCENE III.

ARMAMD.

L'ingratte, l'infidelle ! je ne vois que trop pourquoi je ne suis plus aimé !... Comme elle n'est jamais sortie du fond de son Anjou, la petite coquette est flattée de voir un jeune homme de Paris lui faire la cour... et que l'on vienne me répéter ensuite que les femmes sont inconstantes à Paris !... je ne dis pas non, certainement !

Air : *Si Pauline.*

On prétend que d'humeur légère
On les y voit changer d'amant,
Par caprice, par caractère,
Par orgeuil ou bien autrement !

ARMAND.

Ah ! monsieur, c'est une femme si intéressante !

DORMEUIL.

Que vous aimez beaucoup, à ce que je vois !...

ARMAND.

Et qui ne l'aimerait ? elle unit à la gaîté la plus vive, une délicatesse parfaite de sentimens et de pensées. C'est une étourdie remplie de raison, aussi bonne que spirituelle, aussi sage qu'enjouée. Dans le monde il est beaucoup de jeunes femmes que l'on croit folles et qui ressemblent à ce portrait !

DORMEUIL, *lui frappant sur l'épaule.*

C'est bon, c'est bon ! j'y vois clair, il ne me faut qu'une minute !

ARMAND, *à part.*

Et depuis quinze jours il ne s'apperçoit pas que j'adore sa nièce !

DORMEUIL.

Au reste, si vous avez vos raisons, pour être enchanté de son arrivée, je n'en suis pas moins satisfait.

Air : *Voyage.*

Mon bonheur est toujours extrême
Quand quelqu'un me vient de Paris.
Oui, ce sont là, les gens que j'aime,
Leur sejour à pour moi du prix.
Par ce moyen commode,
Pour suivre chaque mode,
Je suis dans ce pays
Comme à Paris.
J'en prend le genre et la manière,
Aussi pour le bon goût, l'esprit,
Chez moi l'on s'instruit,
On s'y divertit
Toujours avec fruit,
On sait que j'y suis
Au ton de Paris, *(bis.)*
On vient, je plais, je bois, je ris !...

Et grace aux parisiens qui me font l'amitié de verser au bout de mon parc !...

Ma terre *(bis.)*
Est un vrai paradis !

ARMAND.

Comment, grace à ceux qui versent?...

DORMEUIL.

Oui, mon cher, vous ne savez pas encore cela ! j'ai le bonheur d'avoir, au bout de mon parc, le chemin le plus diabolique ! notre préfet me rend le service de ne pas le faire raccommoder. Presque tous les jours il me verse là quelques voitures; le mois dernier, trois diligences et deux vélocifères ! J'offre mes secours aux voyageurs, on verse dans le sable ! jamais de blessés, des contusions seulement, quelques côtes enfoncées; des riens ! j'en ai le plus grand soin, et cela me fait de la société.

ARMAND.

Charmante manière de s'en procurer !

DORMEUIL, *gaîment.*

L'autre jour encore ! cette chaise de poste, qui remenait, de Nantes à Paris, ce jeune homme charmant, crac !...

ARMAND.

Monsieur de Florville !...

DORMEUIL.

Un soir je trouve la chaise dans le fossé. J'arrive au secours et j'aide à tirer de la voiture un beau jeune homme ! pas une égratignure; il se dit de Paris, de plus il se nomme; je connais son nom, sa famille... il revenait de faire un petit voyage d'agrément.

ARMAND.

Comment cela ?

core aujourd'hui quelques aimables habitans de cette capitale !

ARMAND.

Qui donc, monsieur?

DORMEUIL.

Je n'en sais rien, mais la diligence doit passer sur les cinq heures. *(Il se frotte les mains.)* Et je me flatte...

ARMAND.

Oh ! mon dieu ! et moi qui n'y pensais pas, si ma cousine va verser dans votre maudit chemin.

DORMEUIL.

Rassurez-vous ! si elle eut dépassé mon avenue, je ne dis pas que !... mais elle n'ira pas jusqu'au bon endroit !

ARMAND.

Il appelle cela le bon endroit.

SCENE V.

LES PRÉCEDENS, ÉLISE.

ÉLISE.

Mon oncle, tout le village est déjà dans la cour, les filles avec des bouquets, les garçons avec leurs fusils.

DORMEUIL.

Quelle réception !

ÉLISE.

Mes sœurs sont en sentinelle et viendront vous avertir, dès qu'on verra paraître madame de Melval.

DORMEUIL.

C'est à merveille ; en attendant, approche, mon enfant, et dis nous ce que tu penses de notre Parisien, M. de Florville ! L'aimes-tu ?

ÉLISE.

Air : *Vaudeville de Pellegrin.*

Cet aveu doit embarrasser,
Fille en pareille circonstance
Craint de trop donner à penser
En laissant voir ce qu'elle pense ;
D'ailleurs peut-elle sans détours,
Nommer tout haut celui qu'elle aime,
Lorsqu'on lui commande toujours
De se le cacher à soi-même.

DORMEUIL.

C'est bon dans nos petits usages. Dis-moi décidément comment tu le trouves ?

ÉLISE, *avec embarras.*

Mais, mon oncle...

DORMEUIL, *vivement à Armand.*

Charmant, vous l'entendez ! je ne lui fais pas dire !

ARMAND, *vivement.*

Mais elle n'a rien dit !...

DORMEUIL.

Vous allez voir encore !... N'est-il pas vrai que tu ne demande pas mieux que de l'épouser...

ÉLILE, *baissant les yeux.*

Mon oncle !...

DORMEUIL.

Est-ce clair ! je l'avais deviné ; c'est l'avis d'Armand, c'est lui qui m'en a donné l'idée... remercie-le !...

ÉLISE, *vivement.*

Quoi ! c'est lui ?

DORMEUIL.

Sans doute.

ÉLISE, *du ton le plus piqué.*

Alors je ne puis qu'être enchantée...

DORMEUIL.

Parle donc? elle est enchantée, vous le voyez! j'en étais sûr!

ARMAND, *à part.*

J'etouffe!

ÉLISE, *à part.*

Oh! comme j'ai bien fait de cesser de l'aimer.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, EUGÉNIE, AGATHE.

EUGÉNIE, *vivement et accourant.*

Mon oncle, mon oncle, voici madame de Melval, son courrier entre dans la cour.

DORMEUIL.

Oh! ciel, et mes gens qui ne sont pas rassemblés; arrangez bien vîte ce salon, demi-jour par tout, c'est la fureur du jour... et des fleurs, des fleurs, le geranium rosa, le rodrodendum dans la galerie; prévenez Nicolas. Vous, mesdemoiselles, à votre toilette, et moi je vais recevoir notre charmante Parisienne à la tête de mon village et de ma maison. *(On entend des coups de fouet.)* Je l'entends, dépêchons nous! *(Il sort.)*

AGATHE, *montant sur un fauteuil près de la fenêtre.*

Elle descend de voiture; ah! qu'elle est bien!...

EUGÉNIE, *montant sur le même fauteuil.*

Que de cartons! quelle élégance!

ÉLISE, *montant de même. (Tableau.)*

Tous les garçons se rangent sur le perron! mon oncle donne le signal...

(On entend des coups de fusils.)

ARMAND.

Eh bien! qu'est-ce que c'est? il la fait recevoir à coups de fusils?

ÉLISE, *descendant la première.*

Allons, mesdemoiselles, allons nous parer de notre mieux.

AGATHE, *en sortant.*

Quel dommage que M. de Florville ne soit pas là pour me donner la main! *(Agathe et Eugénie sortent, Armand retient Elise.)*

SCENE VII.

ARMAND, ÉLISE.

ARMAND.

Mademoiselle, oserai-je encore...

ÉLISE, *avec dépit.*

Monsieur, vous voyez bien que je n'ai pas le tems, il faut que je me dispose à plaire à M. de Florville... et, puisque vous l'avez voulu, je l'épouserai; oui, Monsieur, j'irai briller à Paris, je... courrons nous habiller. *(Elle sort.)*

ARMAND.

Je n'y tiens plus!

NICOLAS, *accourant avec une brassée de fleurs.*

V'là des fleurs, en v'là. J'ai tout le parterre dans mes bras. *(Il arrange les fleurs dans des vases.)*

ARMAND, *à part.*

Oui, je suis outré, furieux, me sacrifier de la sorte à sa petite vanité... Mais voici madame de Melval, confions-lui mes chagrins, prenons patience, et mettons tout mon espoir dans ses conseils et dans son amitié.

NICOLAS.

La v'là, la v'là, vîte les filles devant, les bouquets derrière; les garçons de côté, le jardinier en tête, et chorus tout le monde.

SCENE VIII.

ARMAND, Mad. de MELVAL, DORMEUIL, NICOLAS, jeunes Filles, Garçons, Valets, deux Gardes-chasse, Femmes de Madame de Melval.

CHOEUR en entrant d'abord.

Ah ! quel honneur !
Ah ! quel bonheur !
Pour {mon / son} château, pour {ma / sa} personne,

(Dormeuil entre donnant la main à Madame de Melval, et reprend avec le chœur.)

Combien vous êtes bonne
De vous arrêter en ces lieux,
C'est combler tous {mes / ses} vœux.

(On fait asseoir Madame de Melval.)

Mad. de MELVAL, *assise.*

Ma visite est inattendue,
Mais sans vous voir, vous embrasser,
Je n'aurais pas voulu passer...

DORMEUIL, *avec intention et gaîté.*

Oh ! vous seriez toujours venue !...

CHOEUR.

Mad. de MELVAL.

Retour flatteur,
Plein de douceur,
Que de plaisir ce jour me donne,
Pour vous, sans être bonne,
J'ai dû m'arrêter en ces lieux,
Vous revoir, c'est combler mes vœux.

(On lui présente les bouquets qu'elle remet ensuite à Armand.)

TOUS.

Ah ! quel honneur
Ah ! quel bonheur !
Pour {mon / son} château, pour {ma / sa} personne,
Combien vous êtes bonne
De vous arrêter en ces lieux,
Recevez nos fleurs et nos vœux !

Mad. de MELVAL.

Combien je suis sensible !... Mais, d'honneur, vos coups de fusils m'ont fait une frayeur !...

ARMAND, *à Dormeuil.*

Ah ! monsieur, c'est à présent que vous pouvez dire...

Ma terre, ma terre...

DORMEUIL.

Certainement, je le dis. Voilà donc comme on porte les chapeaux ? Charmant ! charmant ! Mais je vous renouvelle toutes mes excuses... On vous fait arriver par le chemin latéral, et j'avais ordonné qu'on ouvrit la barrière de l'avenue, l'entrée la plus magnifique... à l'instar de l'étoile...

Mad. de MELVAL, *se levant.*

Eh ! mon ami.

Air : *Vaudeville de Ninon.*

Cherche-t-on la beauté des lieux,
Quand le cœur nous guide en voyage,
Qu'importe un plaisir pour les yeux,
Celui du cœur plaît d'avantage.
Est-on pressé par le désir,
Le chemin le plus affreux même
Devient la route du plaisir
Quand on va voir les gens qu'on aime.

DORMEUIL.

Trop de bonté. *(à part.)* D'honneur, j'aurais eu tort de laisser verser cette femme-là !... Mille pardons. Approche, Nicolas !

Air : *Tout le long de la rivière.*

Tu sais qu'il ne veut pas pleuvoir,
Fais lâcher mon grand réservoir,
Qu'il rafraîchisse mes nayades,
Fasse aller jets-d'eaux et cascades ;
Que l'on puisse en se promenant,
Comme à Mousseaux !... pour un moment,
Voir couler par extraordinaire,
Tout le long, le long de ma rivière.

(Nicolas sort.)

Mad. de MERVAL.

Comment cela ?

DORMEUIL.

Vous verrez mon parc anglais !... vous vous croirez dans les murs de Paris !... il ne manque à ma rivière que de l'eau, mais j'ai déjà le pont, et nous aurons la pompe à feu...

ARMAND, *avec humeur.*

Comme à Paris.

DORMEUIL.

Non, monsieur, comme à Chaillot ! vous ne connaissez pas ça... *(à part.)* Ces provinciaux !...

Mad. de MELVAL.

C'est admirable !...

DORMEUIL.

Pendant que notre ami commun va vous tenir compagnie, je cours faire préparer votre appartement... *(à ses gens.)* Qu'on ouvre l'orangerie, la serre, *(il revient à madame de Melval.)* et dès demain la société la mieux choisie... Le Juge de paix, le directeur des contributions ! deux hommes charmants, qui ne sont jamais sortis de la province, à la vérité, mais qui connaissent parfaitement la capitale par le grand plan de ma salle à manger, le Tableau de Mercier... le Panorama portatif, et lisent tous les jours, le Journal des Modes pour la littérature, et le Feuilleton pour la politique !

Mad. de MELVAL.

Preuve de discernement.

DORMEUIL.

C'est qu'en Anjou nous avons des gens !... Du reste, ordonnez, commandez, vous êtes chez vous, les femmes font ici tout ce qu'elles veulent, comme à Paris... comme à Paris. Je suis à vous dans l'instant, suivez-moi tous ! *(ils sortent.)*

SCENE IX.

ARMAND, Mad. de MELVAL.

Mad. de MELVAL, *gaîment.*

Ce bon monsieur Dormeuil, toujours enthousiaste des merveilles de la capitale ! Eh bien ! mon cher cousin, vous devinez sans doute le motif de mon voyage en Anjou ?

ARMAND.

Non, ma cousine...

Mad. de MELVAL.

Ingrat !... c'est exprès pour vous que je viens ici...

ARMAND.

Pour moi !

Mad. de MELVAL.

Vous m'écrivez, il y a huit jours, que vous adorez la nièce de M. Dormeuil, qu'elle vous aime, et que vous n'oserez jamais demander sa main à cause de la médiocrité de vos biens ; petite fortune et grande passion, c'est l'usage ; mais votre père m'a rendu de grands services, et la meilleure manière de s'acquitter envers un père, c'est, je crois, de travailler au bonheur de son fils.

ARMAND.

Ah ! ma cousine !

Mad. de MELVAL.

Les femmes ! je ne dis pas moi, font cent coups de tête par amour ! par amitié, j'en ai voulu faire un, et subitemenent, sous un prétexte d'affaires, que je n'ai pas, je quitte les affaires que j'ai ; j'abandonne Paris, les fêtes, les adorateurs, j'en avais de charmans, que je désolais, quel sacrifice ! en un mot je viens en poste jour et nuit,

demander pour vous la main d'Elise, en me chargeant d'applanir toutes les difficultés qui pourraient s'élever du côté de la fortune ! Elle vous a maltraité, c'est une inconstante ; on dit depuis longtems qu'elle est femme, et je veux réparer tous les torts de mon sexe envers vous.

ARMAND.

Ah ! ma cousine, comment reconnaître... venir de si loin...

Mad. de MELVAL.

Air : *D'Anacréon.*

Point de reconnaissance
Pour un léger bienfait,
Le plaisir que l'on fait
En est la récompense.
Tout bon cœur est soumis
A cette loi suprême,
On s'oblige soi-même
Dans ses amis !
Et pour rendre à la ronde
Un bienfait plus certain,
L'amitié, dans ce monde,
Ne peut faire trop de chemin.

Parlons maintenant de votre bonheur.

ARMAND, *avec embarras.*

Je ne sais comment vous dire ?

Mad. de MELVAL, *gaîment.*

Les expressions manquent en pareille occasion, n'est-ce pas... eh bien ! petit séducteur, on vous adore donc ?

ARMAND.

Au contraire, on ne m'aime plus !...

Mad. de MELVAL.

Comment, l'amour d'Elise est déjà fini.

ARMAND.

Tout-à-fait.

Mad. de MELVAL.

Quoi ! le tems d'accourir en poste ! mais à Paris ça ne passe pas plus vîte !

ARMAND.

Non, certes, et cependant je pourrais espérer encore si son indifférence ne tenait qu'à l'un de ces petits caprices, si naturels à toutes les femmes !...

Mad. de MELVAL.

Quoi ! Monsieur, c'est ainsi que vous nous traitez lorsque je viens....

ARMAND.

Pardon, mais je crois qu'elle aime à présent un maudit Parisien, qui, pour mon malheur, s'est avisé de verser, il y a huit jours, au bout de l'avenue.

Mad. de MELVAL, *riant.*

Joli début pour venir s'emparer d'un cœur.

ARMAND.

C'est un homme si dangereux ! il ne manque pas d'un certain esprit, et possède à fond le caquet brillant et flatteur de la galanterie ; indifférent sur les louanges des hommes, il ne recherche que le suffrage des femmes. Enfin c'est ce que vous appelez, dit-on, un merveilleux, et comme on n'aime plus ici que ce qui vient de ce maudit Paris, il a tourné la tête à l'oncle, il a tourné la tête aux nièces, et je crains bien qu'il ne finisse par vous la tourner aussi.

Mad. de MELVAL.

Air : *De l'Opéra-Comique.*

Ces merveilleux là, mon ami,
Pour nous ne sont pas très à craindre,
S'il tourne la tête à demi,
Au cœur ils ne peuvent atteindre !

Brûlant même des plus beaux feux,
Je puis vous le dire à l'oreille,
Près de nous les plus merveilleux
Ne sont pas ceux qui font merveille.

ARMAND.

Il m'a pourtant ravi le cœur d'Élise !

Mad. de MERVAL, *gaîment.*

Eh bien, il faut en faire une seconde fois la conquête !

ARMAND, *tristement.*

Ce ne sera peut-être pas facile.

Mad. de MERVAL, *gaîment.*

Et pourquoi donc ?

Air : *De la belle Marie.*

Par une indiscrète main,
Sur son pivot tourmentée,
Voyez l'aiguille aimantée
S'égarer dans son chemin.
Un moment quelle repose,
Qu'à son cours rien ne s'oppose,
Au but qu'elle se propose,
L'aimant sait la ramener ;
Jeune tête peut de même
Tourner, mais, quand le cœur aime,
Elle est prompte à retourner.

ARMAND.

S'il se pouvait ?

Mad. de MERVAL, *à part.*

Ah ! monsieur le séducteur de Paris ! vous attaquer à nous qui savons nous défendre, c'est dans l'ordre, c'est juste, c'est bien !... mais séduire une ingénue, qui ne connaît ni la valeur de vos discours, ni le prix de vos aveux. (*A Armand.*) Soyez tranquille, mon ami, je suis venue pour vous marier, je veux qu'on vous aime, on vous aimera ! dites moi d'abord, là, sérieusement, me croyez-vous une figure à faire tourner une tête en peu d'instans ?

ARMAND.

On doit vous avoir dit là-dessus ..

Mad. de MELVAL, *badinant.*

Oui, mais les intéressés sont toujours flatteurs !

ARMAND.

Soyez sûre...

Mad. de MELVAL, *vivement.*

Eh bien, tant mieux ! je cède à mon penchant, à la malice, à l'amitié... je vais être aujourd'hui pour vous obliger d'une coquetterie !... jamais je ne me suis senti moins de pitié pour un amant; car il sera le mien, je vous en avertis; qu'elle occasion de se moquer d'un fat en faisant un heureux...

ARMAND.

Mais s'il s'apperçoit...

Mad. de MELVAL.

Sachons seulement exciter sa vanité, piquer son amour-propre!... Avant qu'il ne me voie, tâchez de me louer un peu devant lui... Dans deux heures des chevaux de poste à ma voiture, et je repars !

ARMAND, *vivement.*

Quoi ! vous m'abandonnez déjà !

Mad. de MELVAL.

Mais, Monsieur, laissez moi donc faire !... Courrez voir si mon appartement est prêt; que mes femmes s'y rendent!... il nous faut une conquête en règle, et je ne dois rien oublier...

ARMAND.

Je vais savoir en même tems si M. de Florville est rentré de la chasse. *(Il sort.)*

SCENE X.

Mad. DE MELVAL.

Florville ! dit-il, quoi ! serait-ce là ce séducteur ? je ne l'ai jamais vu, mais j'ai deux ou trois de mes amies intimes à venger de sa perfidie. Voilà qui devient une affaire de corps, une affaire générale ; déployons gaîment tous les petits ressorts de la scélératesse la plus féminine ! Oh ! comme elle va bien me servir ma petite coquetterie naturelle !

Air : *De la Maréchalle.*

Agaçante folie !
Piquante étourderie,
Amour,
Coquetterie,
Aidez-moi tour-à-tour.

Du fat tournez la tête,
Et pour lui sans pitié,
Rendez-moi bien coquette
Par excès d'amitié !

Agaçante folie ! etc.

Charmant dieu de Cythère
Fais moi toucher son cœur,
Si j'invoque le frère,
C'est pour servir la sœur.

Agaçante folie ! etc.

Quelle délicatesse !
Au malheureux Armand
Pour rendre sa maîtresse
Je me fais un amant !

Amour il est, je pense,
Plus d'une femme en France,
Qui, par pure obligeance,
En voudrait faire autant.

SCENE XI.

ARMAND, Mad. DE MELVAL.

ARMAND, *accourant.*

Voici M. de Florville, il rentre de la chasse par le jardin.

Mad. de MELVAL, *prenant son bras.*

Qu'il ne me voie point en négligé. Sortons vîte et courrons achever de nous concerter.

(Ils sortent.)

SCENE XII.

FLORVILLE, LAJEUNESSE.

FLORVILLE, *entrant le premier un fusil sur l'épaule en costume de chasseur.*

Allons, mon vieux Lajeunesse, arrive donc!

LAJEUNESSE, *en vieux domestique d'autrefois, un fusil sur l'épaule, avec deux carnassières, et paraissant très-fatigué.*

Mais, monsieur, je suis excédé; je n'ai jamais été chasseur, et vous me faites rabattre encore!

FLORVILLE.

A quoi veux-tu donc servir, à ton âge?

LAJEUNESSE.

C'est fini, je ne chasse plus...

FLORVILLE, *lui donnant son fusil.*

Entendons-nous bien et prends mon fusil.

LAJEUNESSE.

Deux fusils maintenant sur les bras!

LA JEUNESSE.

Avez-vous au moins décidé quelle est celle des trois que vous aimez ?

FLORVILLE.

Mais, décidément, je les aime assez toutes les trois.

LA JEUNESSE.

Quoi ! monsieur, trois femmes !

FLORVILLE.

Air : *De M. Doche.*

Aimer toutes les belles
Est un destin charmant,
C'est pour les infidelles
Que l'amour est constant.

N'adorer qu'une femme,
Sans bruit et sans éclat,
C'est, dans le fond de l'ame,
Pour le sexe être ingrat.
La constance importune
Irait mal à mes traits,
Si je n'en aimais qu'une,
Me croirait-on Français.

Aimer toutes les belles, etc.

LA JEUNESSE.

Monsieur, les femmes se vengeront quelque jour, et tant pis pour vous !...

FLORVILLE.

Au contraire !

En nous quittant les belles,
Couronnent d'autres vœux,
Plus j'en vois d'infidelles,
Plus elles font d'heureux.
Tel sort que soit le nôtre,
Malgré tout leur courroux,
C'est tant mieux pour quelqu'autre,
Quand c'est tant pis pour nous.

Aimer toutes les belles, etc.

LAJEUNESSE.

Mais, monsieur, vous n'y songez pas!

Air : *De Musard.*

Le ciel, par un juste partage
Voulût que chaque homme ici bas,
Dans les bornes d'un bon ménage
D'une femme obtint les appas.

FLORVILLE.

Nous voyons pourtant à la ronde,
Qu'il en est d'un aussi doux bien,
Comme des autres bien du monde,
Où l'un a tout et l'autre rien.

LAJEUNESSE.

J'ai toujours été de ses derniers.

FLORVILLE.

Je suis pourtant pressé de retourner à Paris, quand ce ne serait que pour jouir du tour que je fais à mon oncle de Bordeaux !

LAJEUNESSE.

Vous avez encore un oncle ?...

FLORVILLE.

Oui, mon cher, un oncle maternel. L'homme le plus puissant... J'entends...

LAJEUNESSE.

Oui, oui.

FLORVILLE.

L'année dernière il est parti de Bordeaux tout exprès pour venir s'opposer à ce qu'il appelle ma mauvaise conduite !... Je te demande...

LAJEUNESSE.

Ne me demandez rien, monsieur...

FLORVILLE.

Prêt à quitter Nantes, j'écris au cher oncle que je ne compte pas repartir de sitôt ; que je mène la vie la plus occupée ; que j'éclaircis mes affaires,

que je liquide la succession, tu sais comment !... L'oncle me répond à l'instant qu'il monte en diligence, et moi je pars en poste ! Une fois à Nantes... il trouvera des lettres qui lui diront que je suis allé finir la succession à Marseilles. Il se remet en chemin, roule tout doucement vers Marseilles, et de ville en ville, je lui fais faire ainsi son tour de France toujours au petit trôt, tandis que je retourne au sein des plaisirs, de l'ivresse et de la joie, mener dans Paris la vie la plus délicieuse ! *(à Armand qui vient d'entrer.)* Ah ! pardon, mon cher, je ne vous voyais pas.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, ARMAND.

LAJEUNESSE.

Monsieur reste-t-il en chasseur ?...

FLORVILLE.

N'ai-je pas un air leste ?...

LAJEUNESSE.

Oh ! oui, monsieur, très-leste.

FLORVILLE.

Eh bien, mon cher, vous n'avez donc pas voulu être ce matin de notre chasse ?

ARMAND.

J'ai préféré...

FLORVILLE.

Oui, je conçois... et vous avez sans doute bien avancé vos affaires, pendant mon absence ?... Savez-vous qu'elle n'est pas mal, cette petite Élise, votre passion !... je crois qu'il ne serait pas facile de vous l'enlever...

ARMAND.

Mais pour quelques instans, cela se pourrait.

FLORVILLE.

Vous croyez, et vous l'aimez toujours beaucoup à ce que je vois ?

ARMAND.

Je ne rends compte de mes sentimens à personne.

FLORVILLE.

Vous avez tort !... moi, je dis les miens à tout le monde.

ARMAND.

Changeons de conversation !

FLORVILLE.

Comment, on vous fâche en vous parlant de votre maîtresse !... On m'a toujours enchanté quand on a bien voulu me parler des miennes.

ARMAND.

Chacun son goût !

Air : *de M. Doche.*

Femme dont on parle souvent,
Aux cœurs délicats ne plait guère,
Est il bien épris, un amant
Doit le premier savoir se taire;
Et l'enfant qu'on voit en tous lieux,
Porter un bandeau sur les yeux,
Dès l'instant qu'au bonheur il touche
Devrait toujours pour guide avoir celui des dieux
Que l'on voit un doigt sur la bouche.

FLORVILLE.

En fait d'amour, ce dieu là, mon cher, n'est plus qu'un dieu de province.

ARMAND.

Mais au peu d'empressement que vous mettez à changer de costume, il me semble que vous ignorez qu'il vient de nous arriver une femme charmante, une femme de Paris...

FLORVILLE.

En vérité ! mais c'est un miracle, une bonne

fortune, qu'une rencontre pareille ! et sans doute elle est...

ARMAND.

Jeune, jolie, spirituelle, pleine de talens, d'esprit, elle donne partout le ton, fixe sur ses pas mille adorateurs, et cependant elle est d'une sagesse...

FLORVILLE.

Je ne l'ai donc pas encore rencontrée, vous la nommez...

ARMAND.

Madame de Melval.

FLORVILLE.

Mais en effet, je crois en avoir entendu parler. On citait sa réserve comme un de ces phénomènes...

ARMAND.

Oh ! pour celle là je défierais l'art du plus adroit séducteur de la faire chanceler.

FLORVILLE.

Le plus adroit séducteur ! mais je crois que vous me défiez ?

ARMAMD.

Et mais, tout comme un autre.

FLORVILLE.

Avant ce soir un aveu de sa part !...

ARMAND.

Soit.

FLORVILLE.

Eh bien, nous verrons !

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, ÉLISE, AGATHE, EUGÉNIE.

ÉLISE.

Ah ! vous voilà donc de retour, Monsieur...

FLORVILLE.

Bonjour, mesdemoiselles *(à Élise.)* Toujours jolie... *(à Agathe.)* Je n'ai pensé qu'à vous pendant la chasse... *(à Eugénie.)* Que j'ai de plaisir à vous revoir ! *(à part.)* Comme elles se sont parées pour moi...

ÉLISE.

Nous trouvez vous bien ?

FLORVILLE, *à part.*

La mode de trois ans. *(à Élise.)* A merveille ! *(à part.)* Elles sont d'une gaucherie !...

TOUTES LES TROIS.

Qu'il est aimable !

ARMAND, *à part.*

Ne regardons pas l'infidèle.

FLORVILLE.

Ainsi, vous me défiez donc ?

ARMAND.

Tout-à-fait.

FLORVILLE, *vivement.*

Allons, Lajeunesse, l'habit le plus recherché, la coiffure la plus élégante, la tournure la plus à la mode ; et moi l'esprit le plus vif, le ton le plus exquis, le plus léger. *(à Lajeunesse.)* Suis-moi. *(à Élise.)* Nous causerons !... *(à Eugénie.)* Je ne tarderai pas. *(à Armand).* Ah ! vous me défiez !... *(à Agathe.)* Votre robe est charmante. *(à Lajeunesse.)* Allons nous habiller. *(il sort avec Lajeunesse.)*

LA JEUNESSE, *sort en emportant les fusils.*

Ah ! mon dieu ! mon dieu ! quel nouveau projet roule-t-il donc dans sa tête !

ARMAND, *à part.*

A merveille ! il est piqué ! Songeons maintenant à nous venger des mépris d'Élise.

ÉLISE.

Comme ce Monsieur de Florville est maussade aujourd'hui ?—Monsieur, pourriez vous me dire...

ARMAND.

J'avais tort de vous aimer, mademoiselle, et j'ai fait des réflexions ! *(fausse sortie.)*

ÉLISE, *à part.*

Allons, voilà qu'ils ne m'écoutent plus ni l'un ni l'autre !

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, DORMEUIL.

DORMEUIL, *retenant Armand qui sort.*

Mon ami, surcroit de bonheur ! j'avais besoin de monde pour la petite fête que je prépare à madame de Melval, et la diligence de Paris vient d'arriver... à sa destination !

ARMAND.

Elle a versé !

DORMEUIL.

Précisément ! personne de blessé, par conséquent on peut en rire. J'ai vu de loin sortir les voyageurs un à un, du côté du ciel ! Mesdemoiselles, allez donc au-devant d'eux !

EUGÉNIE, ÉLISE.

Oui, mon oncle.

AGATHE.

Ah ! s'il arrivait encore quelqu'aimable jeune homme... *(Elles sortent toutes les trois.)*

SCENE XVI.

DORMEUIL, ARMAND.

DORMEUIL.

Mon ami, tout s'arrange au gré de mes vœux ; mais ce n'est pas assez de m'avoir donné l'idée de marier ma nièce à Florville ; vous sentez que je ne puis pas moi-même la lui proposer ! mais vous, l'ami commun ?

ARMAND.

Moi, du tout, Monsieur.

DORMEUIL.

Si fait !... Sondez adroitement ses intentions, vous concevez ; rôle charmant.

ARMAND.

En effet...

DORMEUIL.

N'est-ce pas ! offrez lui le tableau des grâces de ma nièce ! ma terre en perspective, quatre cents mille francs de dot sur le premier plan. Heim ! croyez-vous que les quatre cents mille francs...

ARMAND.

La main seule de votre nièce serait pour moi....

DORMEUIL.

Oui, vous, j'entends bien, vous êtes un philosophe ! quatorze ou quinze cents livres de rente, cela vous suffirait ! Mais un Parisien ! Tâchez de vous attacher aux quatre cents mille francs.

ARMAND, *à Dormeuil.*

Oui, Monsieur, oui ! je vais m'en occuper. *(à part.)* Courrons prévenir madame de Melval de ce contre-tems, et retournons exciter de nouveau la vanité du fat. *(Il sort.)*

DORMEUIL, *seul.*

L'aimable garçon. C'est délicieux ; grace à lui, mon château va devenir un petit Paris.

SCÆNE XVII.

DORMEUIL, ÉLISE, ensuite les VOYAGEURS.

ELISE.

Mon oncle, mon oncle, voilà les Voyageurs, ils arrivent. Oh! qu'ils sont drôles.

DORMEUIL.

Allons, vîte, le vulnéraire pour les contusions! les verres d'eau pour ceux qui se trouvent mal! le dîner pour ceux qui se portent bien! Les jours de diligence, j'ai toujours un second dîner prêt.

AURORE ET LES VOYAGEURS, *en-dehors.*

(*Fragment d'air, d'une Folie.*)

Venez, venez à mon secours!

Je les entends... Donnez vous la peine d'entrer; quelles figures!...

CHŒUR de Voyageurs entrant, mis de la façon la plus comique; l'un porte un carton, l'autre sa valise, etc.; l'un se plaint d'un coup à la tête, l'autre au bras; Aurore est soutenue par deux jardiniers, l'un porte un gros oreiller, Agathe et Eugénie lui font respirer des odeurs, on l'assied en entrant.

Air : *Ah! grands dieux.*

Ah! grands dieux, que je l'ai échappé belle,
Quel événement,
Quel accident,
Chûte cruelle!

AURORE, *assise.*

Ah! grands dieux, que je l'ai échappé belle,
Sens dessus-dessous
Sous vingt paquets me voyez-vous!

NICOLAS, *entrant avec des verres d'eau.*

Messieurs, voici des verres d'eau.

1er VOYAGEUR.

Nous préférons les verres de vin, s'il vous plaît.

(Nicolas emporte les verres d'eau.)

DORMEUIL, *à part.*

Ils sont mis en voyageurs; mais ce sont sans doute des gens... Madame n'est pas blessée?

AURORE.

Je suis encore si étourdie, que je n'en sais rien; suis-je blessée, messieurs.

TOUS LES VOYAGEURS.

Je ne crois pas.

AURORE, *levant un bras.*

Je dois avoir au moins ce bras démis.

DORMEUIL.

Vous le remuez parfaitement.

AURORE, *levant l'autre bras.*

C'est donc l'autre.

Ier VOYAGEUR.

Aller au pas, pendant cinq jours, pour finir par là.

Air : *J'aime ce mot de gentillesse.*

Par une inepte négligence,
Malgré le droit qu'il faut compter,
Sur toutes les routes de France,
On court risque de culbuter.

DORMEUIL.

Sur ce point, vous pouvez m'en croire,
Il n'est, messieurs, chez les Français,
Que le chemin de la victoire
Où l'on ne renverse jamais.

Ier VOYAGEUR.

Oui, mais c'est le chemin qui mène chez l'étranger, et nous ne voyageons que dans l'intérieur !...

IIe VOYAGEUR.

C'est cet énorme voyageur qui s'était placé sur l'impériale, dont le poids à entraîné la voiture dans le mauvais pas qu'il a fallu passer.

SCENE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, NICOLAS, LEROND.

NICOLAS.

Monsieur, en v'là encore un, qui en vaut bien trois. Il a roulé si loin, qu'il arrive le dernier !

LEROND, *tout crotté, tout déchiré.*

Ouf ! quelle chûte ! Où est le maître du château.

DORMEUIL.

Monsieur, je suis flatté de l'accident !

LEROND.

Eh bien, moi, pas du tout ! Comment vous me laissez-là, vous autres... où est ce coquin de postillon, que je l'étrangle, le chemin était superbe à droite.

DORMEUIL.

L'usage est de prendre à gauche !

IIe VOYAGEUR.

C'est vous, Monsieur, qui nous avez fait verser.

LEROND.

Comment, comment, c'est moi...

IIe VOYAGEUR.

Quand on pèse cinq cents, on ne monte pas si haut que ça... Nous vous poursuivrons en dommages et intérêts, comme étant cause de l'accident.

Ier VOYAGEUR, *à part.*

Ceci peut devenir une très-bonne affaire pour nous.

LEROND.

Ah ! ça, plaisantez-vous ? je prends monsieur pour juge. Pouvais-je tenir dans la voiture ? Madame avait quatre oreillers, deux chiens, un perroquet ; nous étions six, et je m'appelle Lerond,

vous me voyez! Quand on marche au pas, l'on veut dormir; madame criait à chaque instant: — Nous allons verser!....

AURORE.

Non, ça n'a pas fini par là...

LEROND.

N'y tenant plus, je me sauve sur l'impérial! je m'endors; et, pendant un rêve délicieux, crac, une secousse, le coche est à bas: c'était au bord d'une côte à pic!

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

A trente pieds de la voiture
Je suis jeté du premier choc,
Graces à ma ronde tournure,
Je roule en tournant comme un bloc!
Et dans ma chûte, en conscience,
J'ai roulé, je crois, plus grand train,
Que la maudite diligence
N'avait fait de tout le chemin.

DORMEUIL.

Heureusement, il n'y paraît plus...

LEROND.

Non, presque pas; tourner sur soi-même pendant près de cent toises... Sans un buisson d'épines, qui m'a retenu, j'allais droit dans un étang.

DORMEUIL.

Mille pardons; mais il me semble, à l'accent, que ces messieurs ne sont pas tous de Paris?

Ier. VOYAGEUR.

Monsieur, jé suis dé Bazas.

IIe. VOYAGEUR.

Et moi, dé Tartas.

IIIe. VOYAGEUR.

Et moi, dé Pézénas.

IVe. VOYAGEUR, *avec importance.*

Et moi, dé Carpentras.

DORMEUIL, *à part.*

Oh ! mon dieu, c'est une voiture toute entière de gascons !... Monsieur, est-il aussi des bords de la Garonne ?

LEROND.

Non, monsieur ! jé suis dé Bordeaux...

DORMEUIL.

Miséricorde !

LEROND.

Tel que vous me voyez, j'allais à Nantes pour relancer un coquin de neveu !

DORMEUIL.

Madame est au moins...

AURORE.

La femme la plus à la mode de Paimbœuf, Aurore Vertu de Glissenville, née *Bois-Rosé*. J'étais partie dans le cabriolet de la diligence pour aller à Paris, à la recherche d'un ingrat, homme d'un âge mur, qui devait m'épouser, et m'a laissé là tout net la veille de la noce... C'est un gouffre que ce Paris ; on ne saurait y retrouver son amant !...

DORMEUIL.

Les jolies femmes en retrouvent là mille pour un.

AURORE.

Mille ! ah ! s'il était vrai, serais-je revenue !

TOUS LES VOYAGEURS.

Quel triste séjour que ce Paris ?

DORMEUIL.

Que dites-vous donc, messieurs ?

LEROND.

Les jeunes gens y mangent leur bien, celui des créanciers, des oncles.

DORMEUIL.

Eh bien, monsieur, je veux vous faire voir ici

même un jeune homme qui saura, je l'espère, vous raccommoder avec toute l'intéressante jeunesse de la capitale !

NICOLAS.

Ces messieurs sont servis.

Ier. VOYAGEUR.

Vous dites, l'ami ?

DORMEUIL, *offrant le bras à Aurore.*

Je vous prie, messieurs, de vouloir bien accepter un léger repas.

IIe. VOYAGEUR, *à part.*

Léger, tant pis !

AURORE.

Je recommande mes cartons, mon carlin, ma perruche !

DORMEUIL.

On aura soin de toute la société.

DORMEUIL, ÉLISE, EUGÉNIE, AGATHE.

Air : *Du vaud. du Tableau parlant.*

Après la chûte, obliger ses semblables,
C'est pour le cœur le plus suprême bien,
Mais vingt gascons, même les plus aimables,
Ne vaudraient pas, pour nous, un Parisien.

LE RONDE, AURORE.

Où rencontrer des secours plus aimables,
Pour nous fêter on ne ménage rien,
Tout voyageur, en des chûtes semblables,
N'a pas l'honneur de tomber aussi bien.

LES VOYAGEURS.

Allons dîner, c'est l'instant d'être aimables,
Au cabaret on ne dîne pas bien,
Tous ces traiteurs sont des gens peu traitables,
On dîne mieux, quand il n'en coûte rien.

(Ils sortent tous.)

Fin du premier Acte.

DORMEUIL, *entrant.*

Eh bien, mon cher, avez-vous vu notre jeune Parisienne?

FLORVILLE.

Quoi! ce demi-siècle qui sort d'ici!

DORMEUIL.

Eh! non, celle-là est une vieille folle qui a versé avec la voiture publique.

FLORVILLE, *riant.*

En effet, je lui trouvais un air renversé.

DORMEUIL.

Ma foi, mon cher, pour cette fois, j'y suis pris.

Air : Daignez m'épargner le reste.

J'enrage avec justes raisons,
J'attendais bonne compagnie ;
D'aventuriers et de gascons,
La diligence s'est remplie.
A table, vite ils se sont mis,
Et vont tous si bien en besogne,
Qu'on pourrait croire, à mon avis,
Qu'aucun d'eux n'a dîné depuis
Qu'il est sorti de la Gascogne.

FLORVILLE.

C'est bien fait, avec votre manie de faire verser les gens... Pour un jeune homme aimable qui vous arrive une fois par hasard... *(à part.)* Le cher homme est d'un ridicule...

DORMEUIL.

Toujours le petit trait d'esprit. *(à part.)* Le marier à ma nièce! ah! quelle idée! quelle idée!... Touchez-là, mon ami, mon bon ami, touchez-là.

FLORVILLE, *à part.*

Quel redoublement de tendresse!... *(haut.)* Monsieur, je suis sensible!

DORMEUIL.

Il est sensible! Armand lui aura parlé! *(lui serrant la main.)* C'est une grande joie pour moi,

mon ami... c'est un grand bonheur. *(il s'essuie les yeux.)*

FLORVILLE.

De quoi s'agit-il, monsieur ?

DORMEUIL.

Ce cher Armand... vous a donc parlé... de...

FLORVILLE.

Ah ! de la Parisienne qui vient d'arriver ?

DORMEUIL, *lui serrant la main.*

Non pas; de mon projet de... de...

FLORVILLE.

Le diable m'emporte si je comprends...

SCENE IV.

FLORVILLE, DORMEUIL, ÉLISE, ARMAND.

ÉLISE, *accourant.*

Mon oncle, je viens de voir vos Gascons; ils dévorent !

ARMAND.

Monsieur, on assure qu'il faut au moins quinze jours pour raccommoder la diligence.

DORMEUIL, *à part, à Armand.*

Mais, mon cher, à quoi pensez-vous donc ? vous n'avez pas encore parlé de notre projet.

ARMAND, *bas.*

J'attends le moment favorable.

ÉLISE, *à part.*

J'espère que M. de Florville va maintenant s'occuper de moi.

FLORVILLE, *à Dormeuil.*

Mais, monsieur, cette jolie femme dont on m'a parlé... *(On entend un accord de harpe.)*

DORMEUIL.

Paix !...

DORMEUIL, *rentrant avec la harpe.*

Plus d'excuse, belle dame, voici la harpe.

Mad. de MELVAL, *s'asseyant.*

Je vous éviterai du moins l'ennui de me prier.

DORMEUIL.

Profitez de l'exemple, mademoiselle, voilà comme les femmes sont à Paris.

ÉLISE.

Comment ! elles ne s'y font pas prier? |

DORMEUIL.

Paix, mademoiselle !

Mad. de MELVAL, *fixant Florville de tems en tems.*

Air *de M. Doche.*

Par hasard, on rencontre
Celui qu'on doit aimer ; *(regard.)*
D'un rien l'amour vous montre
Qu'il doit seul vous charmer.
L'amoureuse folie,
Paraît alors jolie ;
Le cœur forme des nœux,
Il sent naître ses feux ;
Et par sympathie,
En fixant au hasard... *(regard mutuel.)*
On est d'un seul regard,
Enchaîné pour la vie.

Ense bis.

ARMAND, *à part.*
Ce doux regard est enchanteur,
Et séduira le séducteur.

FLORVILLE, *à part.*
Ce doux regard est enchanteur
Et porte un charme séducteur.

Mad. de MELVAL, *à part.*
Par un regard plein de douceur,
Je séduirai le séducteur.

DORMEUIL, *à part.*
Cet instrument est enchanteur,
J'aime son charme séducteur.

ÉLISE, *avec humeur.*
Dans son regard plein de douceur,
Je ne vois rien de séducteur.

DORMEUIL.

C'est délicieux ! dans mon jeune tems, j'ai toujours aimé par sympathie. Mais, puisque vous êtes

musicienne, je veux vous faire connaître les talens de ma chère Élise, la plus belle éducation de l'Anjou...

Mad. de MELVAL.

Mademoiselle chante aussi ?

DORMEUIL.

Comment donc ? mais nous nous permettons même quelquefois la musique italienne... *Les Cantatrice Villane*... zon, zon .. comme à Paris!... Allons, mademoiselle, votre romance!...

ARMAND, *à madame de Melval.*

Il va la faire briller aux yeux de Florville... et vous souffrez...

Mad. de MELVAL, *bas.*

Mais, monsieur, laissez moi donc faire, j'ai mon projet.

ÉLISE, *à part.*

Oh ! si elle pouvait trouver que je chante bien, à cause de M. de Florville.

DORMEUIL.

Allons, mademoiselle!.... *(à madame de Melval.)* Encouragez-là. J'ai mes raisons. *(à Armand.)* Le plus grand silence, je vous en prie.

Mad. de MELVAL, *à part fixant Florville.*

Profitons du moment, pour fixer son attention.

ÉLISE, *chante.*

Sur la constance, amour repose,
Sitôt qu'il voyage, il périt.

DORMEUIL, *enchanté, à Florville.*

Heim ! j'espère qu'à Paris même...

Mad. de MELVAL.

Oui, c'est à merveille.... mais, on pourrait donner une autre expression.

DORMEUIL.

Montrez-lui l'autre expression, je vous prie !...

ARMAND, *à part.*

Je la conçois !

FLORVILLE, *à part.*

Quel est son dessein ?

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Mad. de MELVAL.

Pour exprimer le sentiment,
On prend un son de voix plus tendre,
Et c'est par un plus doux accent
Qu'un doux son se fait mieux entendre.
Ecoutez bien.

TOUS, *se rapprochant.*

Ne perdons rien.

Mad. de MELVAL.

Sur la constance amour repose,
Sitôt qu'il voyage il périt ;
Il ressemble à la fleur éclose,
Qui la transplante la flétrit

DORMEUIL.

En vérité parfaitement.

FLORVILLE, *à part.*

Cmme elle peint le sentiment!

ÉLISE, *à part.*

Si je pouvais en faire autant
A Florville, je saurais plaire.
Ecoutez bien.

(*elle reprend le papier.*)

DORMEUIL.

Laissez-la faire.

FLORVILLE, *prenant le papier des mains d'Élise.*

Permettez-moi, vous allez voir.
Mad. de MELVAL.
Avec monsieur, vous allez voir.

DORMEUIL.

Avec monsieur, nous allons voir.

ÉLISE, *à part.*

Fit-on jamais un trait plus noir.

ARMAND.

Je sens renaître mon espoir.

Mad. de MELVAL, FLORVILLE, *en duo et se fixant tendrement.*

Sur la constance, amour repose, etc.

DORMEUIL.

Oh ! c'est cela parfaitement,
Vous feriez un duo charmant.

FLORVILLE, *à part.*

Nous ferions un duo charmant.

ÉLISE, *à part.*

Ah ! que j'enrage en ce moment.

ARMAND, *à Elise, lui remettant le papier.*

Mademoiselle, je vous félicite sur le succès...

ÉLISE.

Laisez-moi tranquille, monsieur!

FLORVILLE, *fixant madame de Melval.*

Cette femme a vraiment une manière de vous regarder.

DORMEUIL, *bas à Armand.*

Est-ce le moment de vous laisser seul avec Florville.

ARMAND.

Je ne le crois pas assez enthousiasmé.

DORMEUIL.

Vous avez raison, j'ai d'autres ressources. *(haut.)* Et la danse donc, elle sait un menuet délicieux; vous allez voir.

ÉLISE, *à part.*

Ah! j'espère que cette fois...

Mad. de MELVAL.

Mais, mon ami, cela ne se danse plus.

ÉLISE, *à part.*

On dirait qu'elle le fait exprès.

Mad. de MELVAL.

Air : *Des Visitandines.*

Jusqu'à la danse, je vous jure,
Qu'à Paris tout est différent,
Chaque jour nouvelle figure
Y brille, grâce au changement.
On saute, on glisse dans nos fêtes
Avec un talent surprenant,
Et nos pas y sont maintenant
Presqu'aussi légers que nos têtes.

DORMEUIL.

En vérité.

FLORVILLE.

Dans le fait, les femmes s'enlèvent à présent avec une aisance...

DORMEUIL.

Nous n'en sommes pas encore là; mais nous y viendrons, je l'espère.

ÉLISE, *à part.*

Elle a tant fait, que M. de Florville ne me regarde déjà plus.

FLORVILLE.

D'honneur elle me transporte déjà!

LEROND, *en-dehors.*

Le maître de la maison, où donc est-il?

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, LEROND.

FLORVILLE.

Qu'entends-je? Eh! quoi, c'est mon oncle!

LEROND.

Que vois-je? mon fripon de neveu?

DORMEUIL, *à Armand.*

Son oncle! quelle heureuse aventure!

ARMAND, *à part.*

Nous voilà bien.

FLORVILLE.

Eh! par quel hasard êtes-vous ici, mon cher oncle?

LEROND, *avec humeur.*

J'y suis, j'y suis parce que j'ai versé en allant vous chercher à Nantes, monsieur.

FLORVILLE.

Et moi, mon cher oncle, en allant vous rejoindre à Paris.

LEROND.

En vérité, vous aussi!

DORMEUIL, *à madame de Melval.*

C'est là le plaisant, le délicieux! sans l'accident,

chacun passait. *(à Lerond.)* Et dites à présent que mon chemin n'a pas son bon côté.

LE RON D.

Oui, mais je n'ai pas pris le bon côté, moi.

DORMEUIL.

Pardonnez-moi, vous avez pris celui qui mène ici.

LE RON D.

Oui, riez, monsieur, si je me fusse tué !

DORMEUIL.

C'eût été moins gai ! Mais, je n'en reviens pas ! quoi ! c'est là le jeune homme dont vous disiez tant de mal ? il est impossible d'avoir plus de qualités aimables.

LE RON D.

Eh ! morbleu, monsieur, ce n'est pas là ce qui manque à nos étourdis.

Air : *des Montagnards.*

Ils ont une grâce parfaite,
En eux les dehors sont brillans,
Au premier regard qu'on jeur jette
Ils paraissent toujours charmans ;
Mais en vain leur grâce redouble,
Ils ressemblent, par leur produit,
Aux arbres dont la fleur est double
Et qui ne donnent point de fruit.

FLORVILLE.

Par bonheur les femmes...

DORMEUIL.

Point de fruit ! j'espère bien pourtant que les doux fruits de l'hyménée...

SCENE VII.

Les précédens, EUGÉNIE, AGATHE.

EUGÉNIE, *accourant.*

Mon oncle, nous avons déjà trois pouces d'eau dans la rivière.

DORMEUIL.

Trois pouces d'eau déjà ! il faut aller vîte la voir avant...

Mad. de MELVAL.

Avant qu'elle ne deborde.

DORMEUIL.

Non pas, avant qu'elle ne soit à sec ; la rivière fuit un peu. Dépêchons-nous... Oh ! mon dieu ! pourvu que j'aie le tems de vous faire voir... Quelle heure est-il ?

LEROND.

Attendez, j'ai l'heure du soleil !

DORMEUIL.

Bah ! j'ai bien mieux que ça.

LEROND.

Quoi donc ?

DORMEUIL, *tirant sa montre.*

L'heure de Paris ! je la fais venir tous les deux jours par le courrier. Près de six heures.

LEROND.

Je vous assure que le courrier avance.

DORMEUIL.

Pas du tout, il vient en poste. A propos, soupe-t-on enfin dans la capitale ?

Mad. de MELVAL.

Moins que jamais !

DORMEUIL, *à la cantonnade.*

Hola ! point de souper pour ce soir. Et le déjeûner, sur les une heure ?

LEROND.

Sur les une heure ! Permettez donc, je soupe, moi, Messieur, et beaucoup.

DORMEUIL.

J'en suis fâché, comme à Paris ! Allons, mon

cher Florville, offrez le bras à madame de Melval. Je vous rejoins à l'instant ; vous permettez...

LEROND, *donnant le bras à Eugénie et à Agathe.*

Ne vous dérangez pas.

FLORVILLE, *à madame de Melval.*

Madame !

Mad. de MELVAL, *à part.*

N'oublions rien pour achever de le séduire.

ÉLISE, *à part.*

C'est charmant ! elle nous laissera l'oncle et les gascons ; cette Parisienne avait bien besoin de passer par ici, pour m'éclipser aux yeux de M. de Florville. *(Ils sortent.)*

SCENE VIII.

DORMEUIL.

Mademoiselle, conduisez toujours !... Quelle journée pour moi ! l'arrivée de l'oncle doit favoriser mes projets ; mais le bonheur de ma nièce m'est cher, et je dois m'assurer avant tout... Voilà justement le valet de Florville.

SCENE IX.

DORMEUIL, LAJEUNESSE.

DORMEUIL.

Approchez, mon cher Lajeunesse, et dites moi franchement si votre maître n'a pas quelque penchant secret pour ma nièce Élise.

LAJEUNESSE, *effrayé.*

Monsieur, je ne sais si je dois répondre.

DORMEUIL.

Et pourquoi pas.

LAJEUNESSE, *à part.*

Le voilà qui se fâche. *(haut.)* Non, Monsieur, je vous assure qu'il ne l'aime pas !

DORMEUIL.

Comment, il ne l'aime pas! croyez, vous que je ne me sois pas apperçu...

LAJEUNESSE.

Mais quand il l'aimerait, je ne vois pas là de motif pour que Monsieur se mette en colère.

DORMEUIL.

Au contraire, j'en serais enchanté.

LAJEUNESSE, *enchanté.*

Alors, Monsieur, il l'aime donc! je n'affirme rien pourtant.

DORMEUIL.

J'en étais sûr; à force d'en faire verser, il en restera donc un dans ma famille!... Courrons rejoindre l'oncle. Ah ça, ne parlez pas encore à votre maître de ce que je vous ai confié, dites lui seulement qu'il ne se désole pas, qu'il espère.

(Il sort.)

SCÉNE X.

LAJEUNESSE, ensuite FLORVILLE.

LAJEUNESSE.

Oh! soyez tranquille avec les femmes, il espère toujours.

FLORVILLE, *accourant.*

Ah! te voilà, Lajeunesse, je te cherche partout, c'est à présent, mon ami, qu'il faut que tu m'aides à séduire un cœur.

LAJEUNESSE.

Monsieur, à présent je ne demande pas mieux.

FLORVILLE.

Va, mon amour s'est bien augmenté.

LAJEUNESSE.

Comment cela?

FLORVILLE.

J'adore une femme de plus.

LA JEUNESSE.

Oh ! ciel, encore une.

FLORVILLE.

Je n'ai pu faire autrement ! Figure-toi la plus jolie Parisienne, tous les talens, toutes les grâces ! un ange !

LA JEUNESSE.

Mais, monsieur, vous renoncez donc aux nièces de M. Dormeuil ?

FLORVILLE.

Je suis incapable de leur faire cette injustice ! Oh ! j'ai des principes !...

Air : *De la Jeune Mère.*

Du soleil, la douce lumière,
Toujours nous éclaire en tournant,
Il brûlerait bientôt la terre,
S'il brillait pour nous constamment !
Et de peur qu'il ne me consume,
Je veux que le flambeau d'amour,
Pour moi, mon cher, s'éteigne et se rallume
Aussi souvent que le flambeau du jour !

LA JEUNESSE.

Mais songez donc que cela ferait par an !...

FLORVILLE.

Eh ! mon ami, ce ne serait pas encore assez pour aimer toutes celles qui méritent d'êtres adorées...

LA JEUNESSE.

Que lui répondre ? il finira par me rendre mauvais sujet comme lui.

FLORVILLE.

C'est impossible ! Voilà ce dont il s'agit. Monte à l'instant dans ma chambre, tu trouveras, dans

mon porte-feuille, des vers !... Tu sais bien ! ces vers qui me servent de déclaration ! qui vont à toutes les femmes ! . . . Il m'en reste plusieurs copies ; prends la plus lisible, et, comme par maladresse, tâche de la faire tomber entre les mains de cette Parisienne ! dis que je les avais faits pour elle; que je t'avais chargé de les serrer.

LA JEUNESSE.

Je ne pourrai jamais mentir.

FLORVILLE.

Et tu veux servir à Paris. A propos, cet oncle de Bordeaux, dont je te parlais...

LA JEUNESSE.

Eh bien, monsieur.

FLORVILLE.

Il m'est tombé du ciel !... Je t'expliquerai.... Cours chercher les vers, et tâche de faire adroitement ta maladresse.

LA JEUNESSE.

Ah ! bon dieu, bon dieu, moi qui n'ai porté toute ma vie que des lettres-de-change, me faire finir par des billets doux.

FLORVILLE.

Vas toujours. *(Seul.)* Mais j'apperçois, enfin, notre jolie Parisienne ; elle est pour la sympathie, les impressions subites... Étudions son caractère, et j'espère avant peu...

SCENE XI.

FLORVILLE, Mad. DE MELVAL.

Mad. de MELVAL, *entrant.*

Le voilà seul. Exécutons maintenant mon projet et laissons-le commencer... il commencera...

FLORVILLE, *à part.*

Prenons d'abord le ton le plus animé, le plus

expressif. Ah ! madame, comment vous exprimer à quel point vous avez su m'intéresser ? réunir tant d'attraits, et cultiver tous les arts !

Mad. de MELVAL.

Ils embellissent notre existence.

FLORVILLE.

Ils sont quelquefois les interprêtes du sentiment.

Mad. de MELVAL, *du ton le plus sentimental.*

Ah ! monsieur, le sentiment... *(à part et riant.)* Amusons-nous du fat.

FLORVILLE, *à part.*

Je la crois sentimentale, prenons bien le ton !...
(il revient à elle.)

Air *D'Adolphe et Clara.*

Le sentiment est plein de charmes,
Il m'intéresse autant que vous.
Ah ! combien ses plaisirs son doux,
Quoiqu'il nous coûte quelques larmes.

Mad. de MELVAL.

Je le chéris dans un amant.

FLORVILLE.

Lui seul, près des belles, m'inspire.

Mad. de MELVAL, *avec âme.*

Oui, j'en convient, dans un amant
J'aime beaucoup le sentiment !...
(riant.) Presque toujours il me fait rire.

FLORVILLE, *à part.*

Le sentiment la fait rire ! Ah ! quelle école ! *(haut.)* Vous avez bien raison, je n'ai pas un air bien sentimental. A mon gré, le sentiment n'est que le faible des petites âmes.

Mad. de MELVAL.

Entendons-nous... quelquefois !...

FLORVILLE

Oui, quelquefois... c'est vrai. *(à part.)* Prenons garde.

Mad. de MELVAL, *du ton le plus léger.*

Ah ! vive, au contraire...

FLORVILLE, *à part.*

A la bonne heure ! elle est pour le ton léger ! Appuyons !... *(haut.)* Oui, vive, au contraire, cette légèreté d'esprit, cette aisance qui permet à l'homme du monde de parler nettement d'amour aussitôt qu'il aime ; c'est là tout mon caractère. Ce sont ces gens-là seuls qui sont aimables.

Mad. de MELVAL.

Oui ; mais ce sont ces gens-là qu'il ne faut pas aimer.

FLORVILLE, *à part.*

Diable ! Oui, je conçois...

Mad. de MELVAL.

Air : *de Dorat.*

Un fruit délicat, sous la feuille,
Reste envoloppé plus d'un jour ;
C'est quand il mûrit, qu'on le cueille,
Offrons cet exemple à l'amour.

FLORVILLE.

Sur ce point, dès long-tems j'observe
Qu'il est un exemple plus sûr,
Il faut pour qu'un fruit se conserve
Le cueillir avant qu'il soit mûr.

Mad. de MELVAL.

Charmant, charmant ! *(à part.)* L'impertinent !

FLORVILLE, *à part.*

Bon ! elle m'encourage.

Mad. de MELVAL.

Il est vrai qu'il est des instans où l'amour vient avec un telle rapidité....

FLORVILLE.

Comme le disaient les couplets que vous avez daigné nous chanter avec tant de grâce et d'expression ?

Mad. de MELVAL, *avec un soupir.*

Quel malheur d'aimer ainsi quand les circonstan-

es doivent promptement vous séparer de celui...

FLORVILLE, *à part.*

De celui... c'est clair. *(haut.)* Quoi! vous partiriez bientôt ?

Mad. de MELVAL, *du ton le plus brillant.*

(A part.) Le fat!... Et quelle femme un peu à la mode pourrait, sans une obligation absolue, vivre un seul jour éloignée de Paris!... Je viens d'apprendre que les affaires qui m'appelaient en Anjou sont terminées... Demeurer ici long-tems, j'en mourrais, je crois.

FLORVILLE.

Pour moi, je n'y renais que d'aujourd'hui.

Mad. de MELVAL.

N'importe. Paris, monsieur, il n'est que Paris.

FLORVILLE.

Des femmes adorables.

Mad. de MELVAL, *à part.*

C'est moi. (*haut.*) Des hommes charmans!

FLORVILLE, *à part.*

C'est moi.

Mad. de MELVAL.

Faits pour se plaire et s'aimer.

FLORVILLE, *à part.*

C'est nous.

Mad. de MELVAL.

De retour dans la capitale, j'espère que j'aurai le plaisir de vous y recevoir.

FLORVILLE.

Ah! madame. *(à part.)* Nous y voilà. *(haut.)* Mais peut-être un choix déjà fait...

Mad. de MELVAL, *tendrement.*

Aurais-je alors quitté Paris.

FLORVILLE, *à part.*

Il se pourrait...

Air : *De la belle Marie.*

Si j'en crois l'apparence,
Je la charme déjà.
Mad. de MELVAL, *à part.*
Laissons-lui l'espérance,
Il n'aura que cela.
Par quelque faveur incertaine,
Feignons d'encourager ses vœux ;
Dès que l'espoir rive leur chaîne,
Toujours on les mène un peu mieux.
FLORVILLE, *se rapprochant et saisissant sa main.*
Sa main prompte à se rendre,
S'abandonne déjà.
Mad. de MELVAL, *à part.*
Je puis la laisser prendre,
Il n'aura que cela.
FLORVILLE, *à part.*
Je prévois déjà ma conquête,
Elle résiste avec douceur.
Mad. de MELVAL, *à part.*
Bon, je n'attaquais que sa tête,
Et je crois avoir pris son cœur.
FLORVILLE, *vivement.*
Du baiser le plus tendre,
Couvrons cette main-là.

Mad. de MELVAL, *à part.*
Songeons à nous défendre,
Il faut l'arrêter là.

FLORVILLE, *à part.*
On peut tout entreprendre,
Je crois, après cela.

FLORVILLE.

D'honneur ! je crois qu'elle a pressé ma main en retirant la sienne. Eh ! quoi, madame, il est donc vrai que vous allez vous éloigner, nous quitter.

Mad. de MELVAL.

Quelques soient mes regrets, le motif le plus intéressant m'oblige à partir à l'instant ; la crainte d'être retenue par monsieur Dormeuil, m'empêche de lui confier ce départ. Mais vous, monsieur, que rien ne rappelle à Paris...

FLORVILLE.

Moi, madame ! eh ! quand vous partez, qui pourrait me retenir en ces lieux.

Mad. de MELVAL.

Il est vrai qu'un jeune homme fait pour plaire et briller... ailleurs qu'en province !... .

FLORVILLE, *à part.*

Elle m'engage à la suivre, rien de plus sûr.

Mad. de MELVAL, *à part.*

Une fois parti, je le laisse en route et je reviens.

FLORVILLE, *à part.*

Elle m'enlève, on en dira.... C'est délicieux !

Mad. de MELVAL.

Ciel ! déjà M. Dormeuil.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, DORMEUIL, LEROND.

DORMEUIL.

Ah ! nous vous trouvons enfin ! ce diable d'Armand nous dit que vous êtes au bout du parc, nous sommes tout essoufflés.

LEROND, *s'asseyant.*

Je ne saurais parler.

FLORVILLE.

Tant mieux, trève aux sermons.

DORMEUIL.

Que viens-je donc d'apprendre, madame ? vous envoyez chercher mystérieusement des chevaux de poste ? A peine arrivée, vous partez, vous nous quittez.

FLORVILLE.

Vous me permettrez aussi !...

DORMEUIL.

Comment, tous deux !

LEROND, *se levant.*

Quoi ! Monsieur, lorsque votre oncle est ici, j'espère bien que vous ne partirez pas sans lui.

FLORVILLE.

Mon oncle, vous voyagez d'une manière trop élevée, souffrez...

DORMEUIL.

C'est-à-dire que je laisserai partir les Parisiens, pour rester avec mes Gascons ? non pas, morbleu ! d'ailleurs, votre voiture est brisée, Monsieur.

FLORVILLE.

Oui, mais celle de madame...

DORMEUIL.

Elle l'est aussi, je prévois tout. Je vous attendais là.

Mad. de MELVAL.

Comment, ma voiture aurait ?...

DORMEUIL.

Vous avez évité mon chemin, mais, en remisant, une roue s'est démontée, il a fallu parconséquent défaire les trois autres.

FLORVILLE.

Il l'aura fait exprès.

Mad. de MELVAL.

Mais l'on peut en quelques instans...

DORMEUIL.

Quand il y a de l'ouvrage pour une heure, mes ouvriers mettent quinze jours, et je n'ai rien à dire, c'est comme à Paris ! Séparons les conspirateurs, je vous laisse celui là, et moi j'emmène madame. *(lui prenant le bras.)* Me quitter quand je prépare une noce.

Mad. de MELVAL.

Bah ! une noce.

DORMEUIL.

Vous enleviez le marié seulement. Je vais vous conter ça.

Mad. de MELVAL, *à part.*

La proposition ne peut s'éviter, redoublons d'adresse, et revenons le plutôt possible.

(Elle sort avec Dormeuil, Florville va pour lui donner la main.)

LAJEUNESSE, *entrant de côté.*

Monsieur, voilà vos vers, je ne m'en charge pas.

FLORVILLE.

C'est bon, va t'en.

LERON D.

Voyons si je pourrai le décider. Restez donc, monsieur, restez donc.

SCENE XIII.

LE ROND, FLORVILLE.

FLORVILLE.

Ah ! cher oncle, de quelle gloire vous venez de priver votre neveu.

LEROND.

Ah ça, Monsieur, parlons raison ! M. Dormeuil s'est apperçu que vous étiez amoureux de sa nièce.

FLORVILLE, *très-vivement.*

Moi, mon oncle ! ne croyez pas !...

LEROND.

Point de détour.

Air : *Des amans sans amour.*

Ici malgré votre imprudence,
Cet amour, soit dit entre nous,
Peut avoir, grâce à ma présence,
Une fin heureuse pour vous !

FLORVILLE.

Bah ! et laquelle ?

LEROND, *en colère.*

Laquelle ! mais le mariage, Monsieur ; il me

se mble qu'un oncle ne peut pas en proposer d'autre.

FLORVILLE.

J'oubliais un tel avantage,
Et pourtant, cher oncle, en ce jour,
Chacun sait que le mariage
Est toujours la fin de l'amour.

Et je n'en suis pas encore là.

LEROND.

Ah ! vous n'en êtes pas encore là ! et votre succession de Nantes, où en est-elle, Monsieur ?

FLORVILLE.

Vous feriez bien mieux de me demander où elle est.

LEROND.

Vous en parlez en termes bien légers.

FLORVILLE.

Ce sont les termes qui lui conviennent à présent.

LEROND.

C'est-à-dire qu'il ne vous reste de cette succession...

FLORVILLE.

Qu'un vieux domestique plein de sagesse, que mon grand oncle a bien voulu me léguer, et quelques pensions à faire, qui, pour être payées, pourront bien attendre !...

LEROND.

Que vous fassiez un autre héritage ! et cet autre héritage, c'est le mien ; mais pour y prétendre il faudra que vous changiez avec les femmes.

FLORVILLE.

Mais je ne fais que ça !

LEROND.

Eh bien, Monsieur, si vous refusez d'épouser la nièce de M. Dormeuil, je me marie de mon côté,

je ne suis plus jeune, mais je ne suis pas vieux, j'aimerai ma femme, je n'aimerai qu'elle, moi! je l'aimerai beaucoup, et, sans avoir besoin de faire de testament, je vous déshérite avant un an, par un bon acte de naissance, est-ce clair, Monsieur, me comprenez vous!

FLORVILLE.

Voulez-vous donc que l'on se moque partout de votre neveu? lui faire épouser une provinciale.

LEROND.

Pourquoi donc alors chercher à la séduire.

FLORVILLE.

Honnêteté, politesse!

LEROND.

D'ailleurs, M. Dormeuil assure que dès son premier voyage elle sera comme les femmes de Paris.

FLORVILLE.

En fait de mariage; cela ne serait-il pas sujet à quelqu'autre inconvénient.

LEROND.

Il y a quatre cents mille livres de dot dont je ne te parle pas.

FLORVILLE.

Au contraire, parlez en!... parlons en beaucoup, dans ma position vous devez penser.

LEROND.

Que décides-tu?

FLORVILLE.

Je vais bien vous étonner.

LEROND.

Comment, tu refuses?

FLORVILLE.

Au contraire. D'un côté votre amitié... la raison! de l'autre, la perspective que vous m'offrez! la succession qui s'en va, la dot qui vient, mon

cher oncle qui me déshérite, qui se marie, qui menace de faire... l'impossible !

LERON D.

Ainsi te voilà fixé ?

FLORVILLE.

Un moment, me voilà marié, je ne m'engage à rien de plus.

LERON D.

Vas, fripon, tu finiras par sentir le prix d'un lien durable. Je vais rejoindre M. Dormeuil ; tout arranger ; embrasse moi, mon cher, et songe que pour toi j'ai manqué me rompre le col ! que cela te serve à quelque chose, je t'en prie. *(Il sort.)*

SCENE XIV.

FLORVILLE.

Quatre cent mille francs ! quelle extrémité ! quel ridicule ! ce mariage est cependant indispensable ! Mais, mon défi m'engage, mon amour-propre est compromis, mon honneur intéressé ; notre Parisienne est presque séduite. Elle revient ; soutenons glorieusement cette double aventure, et tâchons, au moyen de ces vers... Ils sont tournés de manière qu'elle ne puisse les montrer... La voici : faisons semblant de relire !...

SCENE XV.

FLORVILLE, Mad. de MELVAL.

Mad. de MELVAL.

Ah ! monsieur, mille pardons, je vous dérange...

FLORVILLE.

Nullement. J'achevais de revoir quelques vers que j'ai composés depuis l'instant où le voyage le plus enchanteur...

Mad. de MELVAL.

Serait-il indiscret de vous demander à les connaître ?

FLORVILLE.

Non, certes ; et quoiqu'ils ne puissent avoir que le mérite de l'à-propos.

Mad. de MELVAL.

Comment ? mais c'est une déclaration positive ! ils doivent plaire à la personne pour laquelle ils ont été faits.

FLORVILLE, *vivement.*

Comment ! ils vous plairaient ?... Quoi ! vous me les rendez ?...

Mad. de MELVAL.

Mais, je ne vois pas à qui ils sont adressés.

FLORVILLE.

Ah ! madame, la lecture des vers suffira pour vous prouver...

» Vous voir, Iris, c'est vous aimer ;
» Vous regarder, c'est vous le dire.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, ÉLISE.

ÉLISE, *bas à Florville.*

Que lisez-vous donc là, monsieur ?

FLORVILLE.

Ciel ! Élise ! *(à Élise.)* Je lisais à madame quelques vers, que je venais de composer pour vous ; mais il ne faut pas qu'elle sache...

ÉLISE.

En vérité ? *(à part.)* je brûle de les connaître !... c'est charmant, des vers.

Mad. de MELVAL, *à part.*

Faisons-lui dire, devant Élise, que c'est pour moi qu'il les a faits.

FLORVILLE, *à part.*

Dans quel embarras je me vois !

TRIO du Jaloux malade.

ÉLISE.

Donnez-moi ces vers, je vous prie,

Mad. de MELVAL.

J'ose vous les redemander.

ÉLISE.

Donnez-les moi, je vous supplie.

Mad. de MELVAL.

A mes désirs, daignez céder.

FLORVILLE, *à part.*

Et je n'en ai qu'une copie !

ÉLISE, *bas.*

Je vais tout haut les demander.

FLORVILLE, *bas à Élise.*

Prenez; mais surtout qu'elle ignore.

Mad. de MELVAL.

Pourquoi donc retarder encore;

Si vous saviez combien j'y tiens.

FLORVILLE, *bas à madame de Melval.*

Moi, madame, vous compromettre.

(*à Élise.*)

Cachez les bien, ne dites rien.

ÉLISE, *à part.*

J'ai les vers, elle n'en sait rien.

Mad. de MELVAL.

Donnez-les moi, ne craignez rien.

FLORVILLE, *bas à madame de Melval.*

Devant elle, vous les remettre,

J'en suis imcapable à présent.

Mad. de MELVAL, *à part.*

S'il a peur de me les remettre,

J'imagine un moyen charmant

Pour les avoir dans un moment.

FLORVILLE, *à part.*

Quel est son but en ce moment?

Mad. de MELVAL, *à Élise.*

Je crois, tout bas, devoir vous dire

Que notre pauvre Armand désire

Causer avec vous un moment.

Son bonheur, je crois, en dépend.

ÉLISE, *à part.*

Elle voudrait, la chose est claire,

M'éloigner ; mais, laissons la faire,
D'un tendre amour, gage charmant,
Je tiens les vers en ce moment,
Courons les lire promptement.
(Elle sort.)

Ensemble.

Mad. de MELVAL. FLORVILLE.
Elle s'en va, bon ! c'est charmant, Elle s'en va, bon ! c'est charmant,
J'aurai les vers dans un moment. Plus rien à craindre en ce moment

Mad. de MELVAL.
Maintenant qu'Elise est partie,
Rendez-moi ces vers, je vous prie.

FLORVILLE.
Je ne le puis.

Mad. de MELVAL.
Et pourquoi non ?

FLORVILLE.
Je veux y mettre votre nom,
(à part.) Courrons sans qu'elle s'en défie,
Chercher ma dernière copie,
(haut.) Je suis à vous dans un moment,
(à part.) C'est s'en tirer parfaitement. *(Il sort.)*

Mad. de MELVAL.
Je les aurai dans un moment.

SCENE XVII.

Mad. de MELVAL, ensuite DORMEUIL, LEROND et AGATHE.

Mad. de MELVAL.

A merveille ! que je tienne les vers à mon adresse, et j'acheverai sans peine de désabuser Elise et ce bon M. Dormeuil, dont je n'ai pu vaincre encore la prévention ridicule en faveur de son Parisien. Mais le voici.

DORMEUIL, *entrant.*

Que dites-vous donc là ? vous vous trompez !

LEROND.

Non, monsieur, non, ce n'est point Élise que Florville aime ; mais votre nièce Eugénie. Je viens

de le surprendre lui faisant la déclaration la plus tendre.

DORMEUIL.

Mais, c'est impossible.

AGATHE, *accourant.*

Mon oncle, mon oncle.

DORMEUIL.

Que nous veut Agathe.

AGATHE.

Air : *J'avais égaré mon fuseau.*

Combien tantôt j'avais raison,
De dire que Florville m'aime;
En passant dans le grand salon,
Il m'a juré tendresse extrême ;
Il m'a dit même avec serment,
Qu'il m'aimait exclusivement...

DORMEUIL.

Que vent dire un pareil serment.

LEROND.

Mais exclusivement je vois,
Qu'il en aime trois à la fois.

Ensemble.

AGATHE. Pourtant on ne peut pas, je crois, En épouser trois à la fois.

Mad. de MELVAL. Ce n'est pas la première fois, Qu'on en aime trois à la fois.

DORMEUIL.

Comment, trois à la fois.

Mad. de MELVAL.

Bah ! nous en trouverons peut-être une quatrième. Il revient, la nuit approche, amenez vos nièces dans le salon voisin, et venez écouter ce qui va se passer ici, songez qu'il y va du bonheur d'Élise.

DORMEUIL.

Diable ! diable ! ceci mérite attention ; mais qu'est-ce que c'est donc que cette manière de faire sa cour?

Mad. de MELVAL.

Eh bien, c'est comme à Paris. *(Ils rentrent.)*

SCENE XVIII.

Mad. DE MELVAL, FLORVILLE, *et successivement tous les Personnages.*

(Il fait nuit.)

Mad. de MELVAL.

C'est lui, songeons que j'ai maintenant à me venger pour mon compte. *(Elle s'assied et parle haut.)* Il est donc vrai que l'on ne peut se défendre des impressions subites de l'amour.

FLORVILLE, *à part, s'avançant.*

Que dit-elle ?

Mad. de MELVAL.

La raison veut que je m'éloigne à l'instant de lui.

FLORVILLE, *bas.*

De qui ?

Mad. de MELVAL.

De ce trop dangereux, de ce trop aimable Florville.

FLORVILLE.

C'est moi.

Mad. de MELVAL.

Demain, peut-être, il ne serait plus tems de résister à la force d'une passion... *(Elle se lève.)*

FLORVILLE.

Passion ! ah ! madame, il est donc vrai !...

Mad. de MELVAL, *jouant la surprise.*

Oh ! ciel ! vous m'écoutiez ! (*d'une voix étouffée.*) Ce n'est pas de vous que je parlais, monsieur.

FLORVILLE.

Mon nom vous est échappé. Croyez qu'un amour éternel sera le prix...

Mad. de MELVAL.

Comment vous croire ?

FLORVILLE.

Que ces vers soient pour vous le gage de mes sentimens, ce n'est plus un nom supposé, c'est le vôtre !

Mad. de MELVAL.

Dois-je les accepter ?

FLORVILLE.

L'amant le plus soumis vous les offre à genoux.

Mad. de MELVAL, *à part.*

Je les tiens.

FLORVILLE, *à part.*

Bon, elle les prend.

Mad. de MELVAL.

Mais levez-vous donc, monsieur.

FLORVILLE.

Non, je ne puis quitter vos genoux que vous ne m'ayez assuré que ma tendresse ne vous déplait pas.

Mad. de MELVAL.

Je ne puis vous dire que j'ai pour vous de l'amour... mais je puis au moins vous assurer, que l'aveu de votre tendresse et le don de ces vers, me font en ce moment le plus grand plaisir !

ARMAND, *à part, paraissant à la porte.*

Et à moi aussi.

FLORVILLE.

Ah ! madame. *(à part.)* Pourquoi Armand n'est-il pas là ?

ARMAND, *bas.*

J'y suis.

Mad. de MELVAL.

Devrais-je pourtant vous écouter, lorsque je sais qu'il est question de vous marier en ce moment même avec Élise.

FLORVILLE.

Quoi ! l'on vous a dit...

Mad. de MELVAL.

Ciel ! j'entends du bruit.

FLORVILLE.

Ne craignez rien, je vais voir.

(*Il va vers la porte du fond.*)

Mad. de MELVAL, *bas à la porte de côté.*

Venez, Élise, mettez vous à ma place et ne dites mot.

ÉLISE.

Mais pourquoi...

Mad. de MELVAL.

Vous le saurez. (*Elle s'éloigne un peu.*)

FLORVILLE, *revenant et prenant, dans l'ombre, Élise pour madame de Melval.*

Je n'ai vu personne. Asseyez-vous donc, et croyez que je n'éprouvai jamais, pour Élise, le plus léger sentiment d'amour.

ÉLISE, *à part.*

Serait-il vrai?

FLORVILLE.

Rien de plus vrai !... C'est une petite povinciale, remplie de gaucherie, de prétentions, de ridicule... Je m'amusais à ses dépends.

ÉLISE.

Eh ! quoi ! monsieur, vous avez pu traiter Élise de la sorte ! Ah ! combien j'avais tort de traiter ainsi ce pauvre Armand. *(elle s'en va.)*

FLORVILLE.

Ciel ! c'est Élise ! madame de Melval sera sortie.

Mad. de MELVAL, *après avoir fait le tour et presque du fond.*

Pendant que nos amans vont se raccommoder, achevons de punir celui-ci. Êtes-vous là !

FLORVILLE.

Ciel ! madame de Melval !...

Mad. de MELVAL.

Croyant que l'on venait, je m'étais éloignée. Pourriez-vous m'apprendre quelle est cette vieille femme qui se croit aimée de vous, et vous cherche de tous côtés.

FLORVILLE.

Il vient de m'arriver l'aventure la plus étrange !... pour être sûr à présent que c'est bien à vous que je parle, permettez que je tienne votre main !

Mad. de MELVAL, *s'éloignant.*

J'y consens.

FLORVILLE, *prend la main d'Aurore qui entre.*

Charmante main. *(Il la baise.)*

AURORE.

Ah ! dieux ! c'est lui !

FLORVILLE.

Apprenez que cette madame de Glissenville n'est qu'une vieille folle, une vieille extravagante, qui n'a pas le sens commun.

AURORE.

Comment ! je n'ai pas le sens commun !

FLORVILLE.

Eh bien, qu'est-ce que c'est encore ? Laissez donc ma main.

AURORE.

Non, je ne la quitte pas ! je te tiens, petit traître !

ARMAND, *entrant avec les gascons, tenant des flambeaux.*

Attendez que je vous éclaire.

FLORVILLE.

Encore la vieille ! je ne m'attendais pas à cette méprise-là.

TOUS LES GASCONS.

Air : *Ah ! le tour est joli.*

Oh ! moment enchanteur,
Pour notre séducteur,
Quel triomphe aujourd'hui s'apprête,
Que tout les flambeaux de l'amour,
Pour lui s'allument tour-à-tour,
Et fassent briller sa conquête.

UN GASCON.

Monsieur, nous n'avons pris que le tems de faire un peu de toilette pour vous féliciter...

FLORVILLE.

C'est bien un compliment de gascon.

DORMEUIL, *d'un grand sérieux.*

Mon ami, je viens vous prier, au nom de mes trois nièces et de ces dames, de décider quelle est celle que vous aimez.

TOUTES.

C'est moi, c'est moi.

Mad. de MELVAL, *tendrement, et tirant les vers.*

J'en ai la preuve sur mon cœur. Ecoutez.

« Iris, vous voir, c'est vous aimer,
» Combien je dois à vos bontés...

ÉLISE.

Iris, vous voir, c'est vous aimer !

Ce sont les mêmes. *(Lerond les prend.)*

DORMEUIL.

Eh ! quoi, mon ami, vous faites donc vos déclarations par duplicata ?

LEROND, *après avoir lu.*

Ah ! le fripon ! ce sont des vers que j'ai fait insérer, il y a trente-cinq ans, dans l'Almanach des Muses.

FLORVILLE.

Pour des vers d'oncle, d'amour et d'almanach, ils ne sont pourtant pas mal...

DORMEUIL.

Ah ! ça, mon ami, vous êtes fort aimable ; j'étais enchanté de donner ma nièce à un Parisien ; mais vous devez concevoir que, d'après cette aventure, son bonheur m'est trop cher...

FLORVILLE.

Monsieur, je conviens qu'un peu de légèreté... Mais voici mon oncle qui répondra pour moi....

LE ROND.

Non, monsieur, je m'en garderais bien.

Mad. de MELVAL.

Maintenant, mon ami, je puis vous présenter celui que votre nièce aimait avant qu'un grain de vanité n'eût égaré son esprit ; Élise a reconnu ses torts, elle est convaincue que les manières légères et brillantes, que donnent la mode, ne remplacent pas en amour un sentiment pur et vrai.

DORMEUIL.

Comment, c'était Armand ? et moi qui le chargeais toujours... Le pauvre garçon !... Je ne dis pas non ; mais quand il aura fait un voyage à Paris.

Mad. de MELVAL.

Nous irons tous après la noce.

DORMEUIL.

Eh bien, soit.

FLORVILLE.

C'est bien, c'est fort bien... cher oncle, je vais tout réparer. Madame, vous m'avez joué... j'ai des torts ; vous avez entrepris ma conversion... achevez ce miracle ? mon oncle veut me marier.

Mad. de MELVAL.

Monsieur, je suis désespérée, je me marie dans huit jours, mais dès que je serai veuve...

AURORE.

Perfide, comme c'est la première fois... je vous pardonne !

FLORVILLE.

Non, madame, je ne me pardonne pas. Je me condamne à rester garçon, c'est un état qui permet l'inconstance ; si la fatalité m'entraîne à chérir tout ce que le ciel a formé de charmant, si j'aime toutes les femmes, chacune d'elles sera mon excuse auprès de l'autre. Ecoutez-moi tous : je fais serment de respecter à jamais cette union : privilège exclusif, sans tirer à conséquence... Aimez-vous bien, soyez constans, fidelles, et vous ferez un ménage...

DORMEUIL.

Comme à Paris, comme à Paris. *(à Armand.)* Cependant, prends-y garde !

VAUDEVILLE.

Air *de M. Doche.*

Pour prendre un sentier trop glissant,
On sait fort bien ce qu'il en coûte,
L'hymen tout seul en voyageant,
Fait souvent des faux-pas en route ;
Mais payé du plus doux retour,
L'époux ne craint point de naufrage !...
L'hymen appuyé sur l'amour,
Ne verse jamais en voyage.

FLORVILLE.

Quand ils voyagent trop long-tems,
Tête-à-tête auprès de leurs belles,
Sévigné dit que les amans,
Trouvent bientôt l'ennui près d'elles ;
Du contraire je suis témoin,
Et dans un doux pélerinage !...
Plus je mène une femme loin,
Plus je me plais dans le voyage.

ÉLISE.

Lafontaine dit qu'un pigeon,
Qui pourtant aimait d'amour tendre,
Seul et loin de son compagnon,
Dans un piège manqua se prendre ;
Du fabuliste ingénieux,
Suivons bien la morale sage,
Ce n'est jamais que deux à deux,
Que les amans font bon voyage.

LE RON D.

Si l'on veut en croire l'hymen,
Pour que le bonheur l'accompagne,
Il veut qu'un époux en chemin
N'ait tout au plus qu'une campagne ;
Mais grace aux ruses de l'amour,
Parmi nous c'est fort peu l'usage,
Et bien des maris, en ce jour,
Ont des compagnons de voyage.

LA JEUNESSE.

Du pays charmant des amours,
Malgré mes désirs et mon zèle,
J'ignore encor tous les détours,
Et la cause en est naturelle ;
Vers Cythère je m'élancai,
Mais dans ce doux pélerinage,
Comme ces Messieurs, j'ai versé,
Au beau milieu de mon voyage.

UN GASCON.

Chaqué pays est fréquanté,
C'est tantôt l'un, c'est tantôt l'autre,
Mais aucun né fut visité
Aussi constamment qué le nôtre;
J'en sais mille exemplés flatteurs,
A leurs récits, à leur langage,
On voit qué tous lés voyageurs
En Gascogne ont fait un voyage.

ARMAND.

Ne prenant jamais de repos,
Sur les pas du dieu de la guerre,
La victoire sous nos drapeaux,
Voyage dans l'Europe entière ;
Mais malgré les brillans succès,
qui la couronnent au passage,
Puisse la consolante paix
Terminer bientôt son voyage.

Mad. de MELVAL, *au public.*

Bravant un rigoureux destin,
Sous les auspices de Thalie,
Notre auteur s'est mis en chemin
Pour le temple de la folie;
Eloignez la malignité,
Qui pourrait l'attendre au passage...
Et que toujours même bonté,
Le soutienne dans son voyage.

FIN.

LE RÊVE

OU

LA COLONNE DE ROSBACK,

DIVERTISSEMENT DE CIRCONSTANCE,

EN PROSE ET EN VAUDEVILLES,

Pierre Yves.

Par MM. BARRÉ, RADET, DESFONTAINES;

Représenté pour la première fois sur le Théâtre du Vaudeville, le samedi 15 novembre 1806.

Prix : 1 franc 20 cent.

A PARIS,

Chez Léopold COLLIN, Libraire, rue Gît-le-Cœur, n°. 4.

1806.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le BAILLY.	M. VERTPRÉ.
M. BLOME, officier prussien.	M. FICHET.
Mad. WARNER, belle-sœur du Bailli. .	Mad. DUCHAUME.
THÉRÈSE, petite-fille de Mad. Warner.	Mad. DESMARE.
CÉCILE, AGATHE, URSULE, Amies de Thérèse.	Mlle BETZI. Mlle ABSENNE. Mlle AUGUSTA.
ERNEST, officier français.	M. HENRY.
SANS-REGRET, sous-officier français.	M. DUCHAUME.
Un COLONEL PRUSSIEN.	M. SAINT-LÉGER.
Un vieux SERGENT FRANÇAIS. . . .	M. PHILIPPE.
Un SAXON.	M. CATALAN.
OFFICIERS FRANÇAIS et ÉTRANGERS, de différens grades.	
PAYSANS et JEUNES FILLES.	

La Scène est dans un petit village de la Franconie.

La Partition gravée se trouve chez M. Wicht, au Théâtre du Vaudeville.

LE RÊVE,

OU

LA COLONNE DE ROSBACK;

DIVERTISSEMENT DE CIRCONSTANCE.

Le Théâtre représente un salon modeste.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉRÈSE, *seule.*

AIR : *Comme vous, il faudroit peut-être.* (de M. Berquin.)

LOIN de sa fidèle maîtresse,
Ernest est au champ de l'honneur :
Chaque jour accroît ma tristesse,
Chaque instant agite mon cœur.
Comment, en cette circonstance,
Pourrois-je ne pas m'affliger,
Lorsqu'en souffrant de son absence
Je sais qu'il court plus d'un danger!

SCÈNE II.

THÉRÈSE, Mad. WARNER.

Mad. WARNER.

Eh bien, ma fille, toujours triste, toujours occupée d'Ernest!

THÉRÈSE.

Oui, ma bonne maman, et son absence me tourmente d'autant plus que mon oncle ne cesse de me répéter que je dois l'ou-

blier pour épouser M. Blome qui, de jour en jour, devient plus pressant.

Mad. Warner.

Que veux-tu, ma petite, ton grand oncle, mon beau-frère, est Allemand, il veut que tu épouses un Allemand, c'est naturel; nous qui sommes Françaises, nous préférons un Français, c'est encore plus naturel.

Thérèse.

Eh bien, ma bonne maman, il faut.....

Mad. Warner.

Il faut, il faut... il faut patienter, ma fille, oui, et d'après un rêve que j'ai fait l'autre jour...

Thérèse.

Oh, maman! je sais que vous rêvez beaucoup; mais moi, je vois.....

Mad. Warner.

Eh! mon enfant, vois quelle est notre position : il y a tout-à-l'heure deux ans que nous avons perdu ton père et ta mère à Strasbourg, où ils t'ont laissée avec une jolie éducation, mais sans fortune : mon beau-frère, bailli de ce village, nous a fait venir chez lui, en Françonie, et nous y traite, moi comme sa véritable sœur, et toi comme sa propre fille.

Thérèse.

Je sens tout le prix de ses bontés; mais....

Mad. Warner.

Mais, Mademoiselle, ne m'interrompez donc pas..... Ainsi nous avons les plus grandes obligations à ton oncle, qui en a lui-même à son ami, M. Blome, officier prussien, qui est ici pour rétablir sa santé; ton oncle desire s'acquitter envers son ami, en lui donnant ta main; M. Blome est riche, Ernest n'a rien; nous ne pouvons, ni ne devons contrarier ouvertement les intentions de ce cher oncle.

Thérèse.

Mais, ma bonne maman, vous aimiez Ernest.

Mad. WARNER.

Je l'aime encore et beaucoup : je connois toutes ses bonnes qualités.

THÉRÈSE.

N'est-ce pas ?

AIR : *Tout sera bientôt débité.*

Comme tous nos jeunes Français,
Ernest est rempli de vaillance ;
Il brûle d'avoir des succès,
Et je conçois sa pétulance :
Mais, lorsque je songe aux combats,
J'ai regret qu'il soit militaire ;
Et pourtant, s'il ne l'étoit pas,
Je sens qu'il sauroit moins me plaire.

Mad. WARNER.

C'est un garçon charmant, un joli cavalier, poli, honnête, et d'une complaisance, d'une attention... Quand je lui racontois mes rêves, il falloit voir comme il les écoutoit.

THÉRÈSE *souriant.*

Oui, je m'en souviens... Ah! si la campagne pouvoit être heureuse pour les Français!

Mad. WARNER.

Elle le sera, ma fille, et je gagerois qu'elle l'est déjà, malgré les nouvelles que nous raconte M. Blome.

THÉRÈSE.

Vous n'y croyez donc pas?

Mad. WARNER.

Du tout.

THÉRÈSE.

Eh bien, ni moi.

Mad. WARNER, *en confidence.*

Est-ce que Napoléon n'a pas promis la victoire à ses soldats?

THÉRÈSE.

Il est vrai.

Mad. WARNER.

AIR : *Guillot un jour trouva Lisett*

Tout ce qu'il a fait nous présage
Qu'il tiendra ce qu'il a promis :
Et l'an passé, quel avantage
Il prit sur tous nos ennèmis !
Tu n'as pas oublié, sans doute,
Combien son début fut heureux :
Les autres se mettoient en route,
Qu'il étoit arrivé chez eux.

THÉRÈSE.

Voici mon oncle. (*Elle va au-devant de lui.*)

SCÈNE III.

Les mêmes, LE BAILLI.

LE BAILLI.

Bonjour, ma Thérèse... Eh bien, ma sœur, comment ça va-t-il ce matin? avez-vous fait quelque beau rêve cette nuit?

Mad. WARNER.

Oui, mon frère, et c'est tout simple.

AIR *du Ballet des Pierrots.*

Ce qui dans le jour m'intéresse
La nuit occupe mon repos :
Ainsi donc je rêve sans cesse
A la gloire de mon héros.
Les songes, dit-on, sont des fables :
Mais, quand c'est de lui qu'il s'agit,
J'en fais que l'on trouve incroyables,
Et sa valeur les accomplit.

LE BAILLI.

D'accord ; mais vous en faites tant et tant...

Mad. WARNER.

Eh bien!

Même air.

Tous ces rêves-là ; mon cher frère,
Jusqu'à présent, n'ont pas eu tort ;

Mais celui que je viens de faire
Me paroît pourtant un peu fort :
De ce grand rêve qui m'étonne
Plus que moi vous serez surpris.

LE BAILLI.

Ah ! mon Dieu, c'est donc bien extravagant ?

Mad. WARNER.

J'ai vu marcher une colonne
Allant de Rosback à Paris.

LE BAILLI, *éclatant de rire.*

Ah, ah, ah !...

THÉRÈSE.

Effectivement, ma bonne maman, celui-là est assez extraordinaire.

LE BAILLI.

En vérité, ma pauvre sœur, vous avez une imagination....

Mad. WARNER.

Oh ! je savois bien que vous vous moqueriez de moi.

LE BAILLI.

Je présume que vous n'espérez pas voir l'accomplissement de ce rêve-là.

Mad. WARNER.

Non, sans doute ; cependant quand je réfléchis...

LE BAILLI.

Toucher à la colonne de Rosback !

Mad. WARNER.

Ma foi....

LE BAILLI.

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmant.*

Quoi ! cet auguste monument
Que toute la Prusse révère,
Elle souffriroit lâchement
Qu'on en dérangeât une pierre !
Les Français tenteroient cela !
C'est la chose impossible à faire.

THÉRÈSE.

Impossible, mon oncle.

Pour tous nos braves, ce mot-là
Est rayé du vocabulaire.

LE BAILLI.

Ah! tu crois que le rêve de ta grand'maman peut se réaliser?

THÉRÈSE.

Mais, mon oncle, d'après les prodiges que font les Français.....

LE BAILLI.

Eh bien, ma nièce, quand ils feront celui-là, quand la cohorte de Rosback se mettra en route pour Paris, je consentirai à ce que tu épouses Ernest.

THÉRÈSE.

Ah! mon oncle.....

Mad. WARNER.

Mon frère.....

LE BAILLI.

Mais puisque vous trouvez cela possible toutes les deux..... En attendant, voici M. Blome qui vient donner le bonjour à sa future.....

THÉRÈSE, *avec humeur.*

A sa future!

Mad. WARNER, *à Thérèse.*

Tais-toi, tais-toi.

SCÈNE IV.

Les mêmes. M. BLOME.

M. BLOME, *avec l'accent allemand.*

Mademoiselle Thérèse voudroit-elle bien agréer l'hommage de son gracieux serviteur?

THÉRÈSE, *froidement.*

Votre servante, Monsieur.

M. BLOME, *bas au Bailli.*

Bailli, che trouve qu'elle avoit toujours encore l'air un peu crâve, un peu sérieux.

LE BAILLI.

C'est à vous de l'égayer par quelque chose d'aimable, de spirituel.

M. BLOME.

Oui, che savre que les Françaises elles aimoient les choses délicates.

Mad. WARNER.

Oui, M. Blome, les choses délicates, le sentiment.

M. BLOME.

Vous allez foir *(Prenant le ton gracieux.)* Mademoiselle Thérèse.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Che suis tentre, fous être belle,
Pour votre cœur prenez le mien :
Ma nation est en querelle
Avec la fotre, il n'y fait rien.
Chez tous les peuples de la terre,
On peut l'observer chaque jour,
S'ils sont divisés par la guerre,
Ils sont rapprochés par l'amour.

Mad. WARNER.

Comment donc! mais ce que dit là M. Blome est charmant.

M. BLOME.

Pas si charmant que Mademoiselle !

LE BAILLI.

Eh bien, ma nièce, vous ne répondez rien à Monsieur ?

THÉRÈSE.

Je ne sais pas répondre à tant d'esprit.

Mad. WARNER, *bas.*

On répond toujours.

M. Blome.

Ah ! Madame, si chavre de l'esprit beaucoup, certainement, vous en avre encore plus tavantage ; c'est pourquoi je être grandement impatienté pour voir arriver le chour de la mariage.

Mad. Warner.

Ah ! vous savez nos conventions ; après la guerre.

le Bailli.

Oui, à la fin de la campagne.

M. Blome.

Qui ne sera pas longue..... Nos Prussiens auront bientôt fini tout cela..... Malheureusement, ce diable de docteur ne me permettra point de choindre l'armée assez tôt pour me trouver à la défaite des Français.

le Bailli.

Vous la croyez donc sûre ?

M. Blome.

Intubitaple, mon ami, intubitaple.

Mad. Warner.

En vérité ?

Thérèse, *à part.*

Nous verrons.

M. Blome.

C'est un plan tiablement bien combiné.

Air : *Vaudeville du Prix.*

De la Prusse et de l'Angleterre
Les deux cabinets sont d'accord,
Et c'est pour le pien de la terre
Que nous faisons ce noble effort.
En négociateurs habiles,
Nous rendrons l'Hanovre aux Anglais,
Qui nous garantiront les villes
Que nous allons prendre aux Français.

le Bailli.

Bien vu, ma foi.

M. Blome, *à Thérèse, qui rit.*

Vous riez, Mademoiselle.

Mad. Warner.

Et moi aussi.

M. Blome.

Ah! che conçois, vous êtes Françaises.

Mad. Warner.

Et vous Prussien.

Thérèse.

Air : *Dans cette maison à quinze ans.*

J'admire votre bonne foi
Sur les résultats de la guerre :
Mais ce n'est pas là, croyez-moi,
Le calcul que vous devez faire.

M. Blome.

Pourquoi tonc, Mademoiselle?

Thérèse.

Aux Français, je le dis tout bas,
Vous avez quelque chose à rendre :
Mais sur cela point d'embarras,
Ce que vous ne leur rendrez pas,
Ils sauront bien vous le reprendre.

M. Blome.

Ils prendront la fuite, et ils feront prudemment.

Mad. Warner.

La fuite!

M. Blome.

Nous saurons bien les forcer.....

Thérèse.

Monsieur, ce n'est qu'en avant que nos soldats font des marches forcées.

M. Blome.

Ce [illegible] ntend cela... Dites donc, Ba[illegible]?

LE BAILLI.

Hum, hum.

M. BLOME.

Des Français devant des Prussiens !..... mais ce sont des Mirmidons contre des géans.

THÉRÈSE, *à part.*

L'insolent !

M. BLOME.

Matemoiselle Thérèse être fâchée d'entendre ces petites vérités-là.

THÉRÈSE.

Oui, Monsieur.....

AIR *du vaudeville de l'Asthénie.*

Avec justice je me plains
De cet indécent persifflage :
Du plus grand de vos souverains
Ce n'étoit pas là le langage :
Il disoit, malgré ses succès,
« Si, forcé de faire la guerre,
» Je commandois à des Français,
» Je soumettrois l'Europe entière. »

(*Elle sort.*)

SCÈNE V.

LE BAILLI, M. BLOME, Mad. WARNER.

M. BLOME.

Le grand Frédéric, il n'a chamais dit cela, chamais.

LE BAILLI *à M. Blome.*

Pardonnez-moi, il l'a dit.

M. BLOME, *bas au Bailli.*

Che savre pien ; mais il ne faut pas convenir.

Mad. WARNER.

Elle s'en va fâchée, ma petite-fille ; vous avez tort, M. Blome.

M. BLOME.

Tenez, Madame Warner, les femmes ils sont très-pien pour

plaire, pour charmer; mais ils n'entendent rien aux grands intérêts de la politique..... Pas vrai, Bailli?

LE BAILLI.

Elles ne peuvent pas avoir nos lumières.

M. BLOME.

Non, non..... ils ne peuvent pas avoir nos lumières.

Mad. WARNER.

Vous changerez de ton, M. Blome; nos Français vous en feront changer.

M. BLOME.

A ce que je vois, Madame Warner, vous rêvez touchours des victoires pour eux.

LE BAILLI.

Oh! vous n'en avez pas d'idée..... Son imagination va un train.....

Mad. WARNER.

Pas si vîte que nos braves.

LE BAILLI.

Vous l'entendez.

M. BLOME.

Ma pauvre Matame, si vous aviez lu le fameux Kotzbüe....

LE BAILLI.

Elle le lit, mais elle n'y croit pas.

M. BLOME.

Quoi, Madame! vous ne croyez pas le cazetier le plus instruit de l'Europe entièrement?

Mad. WARNER.

Non.

M BLOME.

Cet fameux écrivain qui savre mieux les secrets des rois que les rois eux-mêmes; qui savre que les Russes ils marchent sur plusieurs colonnes, que les Suédois ils arriveront peut-être

bientôt tout de suite, et que les Anglais ils vont débarquer à présent tout-à-l'heure.

Mad. WARNER.

Oh ! je sais que sa plume les mène très-vîte.

M. BLOME.

Ché crois pien, ma foi : c'est un homme qu'il est capable pour mettre en route toutes les chanissaires du Grand-Turc avec toutes les Tartares de l'empereur de la Chine. Ah ! ah ! tiaple !

Mad. WARNER, *chantant.*

Va-t-en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t-en voir.....

M. BLOME.

Ah ! vous voilà pien pour les chansons, vous autres Français.... Mais ce ne sont pas des chansons qu'il faut avec les Prussiens.

LE BAILLI, *à Blome, à part.*

Mon ami, nous ne la persuaderons pas.... Mais, laissons cela, et passons dans mon cabinet, nous parlerons du contrat de mariage, nous réglerons nos petits intérêts.

M. BLOME.

Vous avez raison, Bailli, marchons à présent. Allons, Matame, continuez de rêver.

Mad. WARNER.

C'est bon, c'est bon.

M. BLOME.

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Vous apprendrez bientôt ce que nous sommes.

Mad. WARNER.

Mais vous savez tout ce que nous valons.

M. BLOME.

Ce sont des dieux que de semblables hommes.

Mad. WARNER.

Et nos Français, ce sont tous des démons.

M. BLOME.

Nous être pas des soldats de milice
Que l'on n'a fait manœuvrer qu'à demi.
Depuis quinze ans nous faisons l'exercice.

Mad. WARNER.

Depuis quinze ans nous battons l'ennemi.

M. BLOME, *en colère et sortant avec le bailli.*
Cette femme-là a une tête diabolique.

SCÈNE VI.

Mad. WARNER, *seule.*

Ce cher M. Blome ! c'est un bon humain ; mais comme ça raisonne.... L'aveuglement de ces gens-là est bien singulier.... Depuis dix jours que les hostilités ont dû commencer, nous ne savons rien dans notre petit village de ce qui s'est passé ; mais je suis bien tranquille : ma confiance dans le héros ne me laisse pas la moindre inquiétude. Quel homme !

AIR : *Vaudeville de la Soirée orageuse.*

Par-tout et dans tous les instans,
Malgré sa principale affaire,
Il songe à tout en même tems,
En même tems il sait tout faire.
Les travaux, grâce à ses bienfaits,
Vont toujours leur train ordinaire,
Et, commencés durant la paix,
Ils s'achèvent pendant la guerre.

SCÈNE VII.

Mad. WARNER, THERESE, URSULE, CECILE, AGATHE.

THÉRÈSE.

Maman, voilà mes bonnes amies qui viennent passer la journée avec nous.

CÉCILE.

Vous permettez, Madame ?

Mad. WARNER.

J'en suis charmée, Mesdemoiselles. Allons, mes enfans, travaillez, causez, amusez-vous; moi, je vais m'occuper des soins du ménage.

SCÈNE VIII.

THERESE, CECILE, URSULE, AGATHE.

URSULE, *à Thérèse.*

A présent que nous sommes seules, tu ne sais pas, ma chère? Nous avons reçu des nouvelles de notre frère qui sert dans l'armée française.

THÉRÈSE.

En vérité!

AGATHE.

Il a écrit à Cécile.

CÉCILE.

Ecoute comme tout va bien.

THÉRÈSE.

Lis donc bien vîte.

CÉCILE, *lisant.*

« Ma chère petite sœur, je t'annonce en grande hâte, et au » milieu du fracas des armes, que nous marchons de vic- » toire en victoire; nous battons toutes les armées que nous » rencontrons; nous prenons toutes les places: nous voici à » Berlin, à Potsdam; nous n'en resterons pas là et nous allons » toujours en avant. Je n'ai pas le temps de t'en dire davan- » tage. J'embrasse mon père et ma mère ainsi que mes bonnes » sœurs, et je présente mes hommages à l'aimable Thérèse. » Dis-lui qu'elle aura très-incessamment des nouvelles d'Er- » nest ».

THÉRÈSE, *embrassant Cécile.*

Ah, ma bonne amie!

URSULE.

Quels brillans succès!

CÉCILE.

Que de chemin ils ont fait ! (*A Thérèse.*) Ma bonne amie, toi qui sais la géographie, montre-nous donc leur marche sur la carte.

THÉRÈSE.

Oh, oui ! Voyons, voyons.

THÉRÈSE.

La table ici.

(*Elles prennent la table, la mettent au milieu du théâtre, et détachent une carte qui est à la muraille*).

CÉCILE.

AIR : *Comme j'aime mon Hippolyte.*

Un frère, un amant, un époux
Vole à son devoir et nous quitte :
Combien sur la carte il est doux
De chercher le lieu qu'il habite !
Pour l'amitié c'est un besoin,
C'est un charme pour la tendresse.
Heureux encor qui peut de loin
Suivre l'objet qui l'intéresse !

AGATHE.

Voici la carte.

THÉRÈSE, *apportant une pelotte.*

Et des épingles.

CÉCILE.

Des épingles ?

URSULE.

Pourquoi faire ?

THÉRÈSE.

Vous allez voir.

AIR : *Du pauvre monde.*

Marquons d'abord les divers bataillons
Répandus dans ces vastes plaines.
Pour les marquer en épingles, prenons
Petites, grandes et moyennes.
Au Saxon, au Prussien,
Les moyennes vont bien :

Qu'à celles-ci les petites soient jointes;
Elles marqueront les Anglais:
Puis réservons pour les Français
Fortes têtes et bonnes pointes.

CÉCILE.

C'est entendu.

TOUTES.

Oui, oui.

THÉRÈSE.

Maintenant, distribuons-nous les différentes épingles: Ursule aura les Anglais.

URSULE.

Troupes inutiles.

THÉRÈSE.

Agathe, les Saxons.

AGATHE.

Troupes forcées.

THÉRÈSE.

Cécile, les Prussiens.

THÉRÈSE.

Moi, je prends les Français.

URSULE.

Ah, Mademoiselle! les Français....

CÉCILE.

Tu auras plus d'ouvrage que nous.

THÉRÈSE.

Commençons.

CÉCILE, *plaçant des épingles.*

AIR *de Calpigi.*

Des Prussiens dans la Silésie,
Dans la Saxe, dans la Misnie....

THÉRÈSE.

Moi, par-tout je mets des Français.

URSULE.

Point de place pour mes Anglais.

CÉCILE et AGATHE.

Point de place pour ses Anglais.

THÉRÈSE.

Pour mes Français qu'il faut d'espace!

AGATHE.

Voilà tous mes Saxons en place.

CÉCILE, *relevant ses épingles.*

Et moi, voyez mon embarras!
Mes Prussiens qui ne tiennent pas.

TOUTES.

Ses Prussiens qui ne tiennent pas.

THÉRÈSE, *plaçant et déplaçant les épingles.*

Attention, Mesdemoiselles.... Les Français partis de ces différens points ont dû s'avancer.... par-là..... passer le Mein à Wurtzbourg..... de-là, marcher sur Naumbourg. Otez vos Saxons.

AGATHE.

C'est bien aisé.

THÉRÈSE.

Voici mes Français dans la Saxe.... à Naumbourg.... à Leipsich..... ils traversent l'Elbe..... ils arrivent à Berlin, à Potsdam....

CÉCILE, *à Thérèse.*

Comme tu cours!

THÉRÈSE.

Je tâche de les suivre.

AIR: *Vaudeville de l'Opéra-Comique.*

Sur tous les points où les voilà,
Devant eux l'ennemi s'écarte.....
Comme ils avancent!.... Alte-là.....
Nous sommes au bout de la carte.
Allant toujours de ce train-là,
Ils vont faire le tour du monde,
Et pour les suivre il nous faudra
Prendre la mappemonde.

TOUTES.

Oui, pour les suivre il nous faudra
Prendre la mappemonde.

(*On entend du bruit derrière le théâtre.*)

SCÈNE IX.

Les mêmes; LE BAILLI, Mad. WARNER, M. BLOME.

THÉRÈSE.

Qu'est-ce que j'entends là?

CÉCILE.

Quel bruit!

LE BAILLI et Mad. WARNER.

AIR *du Port Mahon.*

Que vient-on de nous dire!
A peine, à peine, hélas! je respire.

M. BLOME.

Ché dû vous en instruire;
Mais le fait est certain.

LE BAILLI.

Bien certain?

M. BLOME.

Très-certain.

THÉRÈSE.

Quoi donc!

M. BLOME.

Les Saxons, nos amis,
Aux Prussiens réunis,
Se sont fait un passage:
Ils sont, ils sont dans le voisinage,
Et déjà le village
Par eux vient d'être pris.

TOUS.

Il est pris!

M. BLOME.

Il est pris. (*Bis.*)

Mad. WARNER.

Est-il possible!

TOUTES LES JEUNES FILLES.

Grand Dieu!

THÉRÈSE.

Ah, mon oncle!

LE BAILLI.

Ce sont les lois de la guerre..

M. BLOME.

Bailli, ils vont sans doute venir chez vous pour les logemens.. . Tenez.... les voici.

THÉRÈSE.

Ah, M. Blome!

M. BLOME.

Rassurez-vous, Mademoiselle, les Prussiens et les Saxons ils sont connus pour la douceur et la politesse.

SCÈNE X.

Les mêmes; UN COLONEL PRUSSIEN, OFFICIERS PRUSSIENS et SAXONS.

LE COLONEL, *au bailli.*

Monsieur est sans doute le bailli du lieu.

LE BAILLI, *avec la plus humble politesse.*

Oui, monsieur le Général, c'est moi qui suis Georges Pandolpes Warner.....

M. BLOME.

Ja, ja, herr Bailli.....

LE BAILLI.

Et voilà ma petite famille que j'ai l'honneur de présenter à monsieur le Général.

M. BLOME.

Ce n'est qu'un colonel; mais dites toujours chénéral, çà vaut meilleur.

LE COLONEL.

Pouvons-nous espérer, Monsieur, de trouver des logemens?

LE BAILLI.

Certainement, Monsieur; vous chez moi, et ces Messieurs dans les maisons les plus commodes de ce petit endroit..... Vous ne serez pas aussi bien que vous le voudriez; mais....

LE COLONEL.

Monsieur, nous serons bien par-tout.

LE BAILLI, *bas à Blome et à sa sœur.*

Ils sont plus accommodans que je ne l'espérois.

UN OFFICIER SAXON, *aux autres.*

Ché crois, en vérité, que ces chens-là ils nous prennent pour des vainqueurs.

LE BAILLI.

Nous espérons, Monsieur que vous n'userez pas avec trop de rigueur de l'avantage que vous donne votre position.

LE COLONEL PRUSSIEN.

Notre position?....

Mad. WARNER.

Nous sommes restés neutres.

LE BAILLI.

Oh! oui, Monsieur.

M. BLOME, *au colonel.*

C'est vrai.

LE BAILLI.

Le pays n'est pas riche.

M. BLOME.

Non, le pays n'est pas....

LE BAILLI.

C'est pourquoi nous nous recommandons à votre clémence.

LE COLONEL.

A ma clémence!

Mad. WARNER.

A votre humanité.

LE COLONEL PRUSSIEN.

Permettez donc..... il paroît que vous prenez le change sur notre arrivée en ces lieux.....

UN OFFICIER SAXON.

Oui, ché crois qu'il y a de l'erreur.

LE BAILLI.

Ah, monsieur le Général! en vous emparant de ce village.....

LE COLONEL, *avec impatience.*

Monsieur le Bailli, je n'ai pas l'honneur d'être général, et nous ne nous emparons pas de ce village, c'est ce village qui s'empare de nous.

M. BLOME.

Comment!

Mad. WARNER.

Que voulez-vous dire?

LE COLONEL PRUSSIEN.

AIR: *Vaudeville des Visitandines.*

Calmez vos craintes, vos alarmes:
Forcés par de braves guerriers,
Nous leur avons rendu les armes,
Et nous sommes leurs prisonniers.

TOUS.

Eh, quoi! ce sont des prisonniers!

LE COLONEL PRUSSIEN.

Mais ce n'est pas sans résistance
Que nous avons été défaits;
Et résister à des Français,
C'est faire preuve de vaillance.

M. BLOME.

Qu'est-ce donc qu'il m'est venu chanter cet autre?

Mad. WARNER.

Eh bien! M. Blome, vous voyez que mes rêves....

M. BLOME.

Der Feufel! prisonniers ou vainqueurs! c'est tiaplement de la différence.

LE BAILLI.

Oui, ma foi.

THÉRÈSE.

AIR : *Vaudeville du Jaloux malade.*

Ah ! pour nous quel moment prospère !
(*Aux officiers.*)
Quoi ! messieurs, vous êtes vaincus !
Ah ! vraiment, c'est une autre affaire.....
Soyez ici les bien-venus. (*Bis.*)
Vainqueurs, vous deviez nous déplaire,
Et c'est facile à concevoir ;
Mais, comme prisonniers de guerre,
Nous sommes charmés de vous voir.

M. BLOME.

Mais qu'est-ce que ça veut dire tout çà ? Les Prussiens ont donc été trahis ?

LE COLONEL.

Non, Monsieur.

M. BLOME.

Ils ont donc été surpris ?

LE COLONEL.

Oh ! oui, très-surpris de trouver les Français si prompts à les atteindre et à les battre.

Mad. WARNER.

Voilà ce que c'est que de leur faire la guerre.

L'OFFICIER SAXON.

Ce n'est pas notre électeur de Saxe qui la vouloit, la guerre, (*au colonel*) c'est votre tiaple de Guillaume qui nous y a forcés.

LE COLONEL.

M. le Bailli, nous sommes un peu fatigués, voudriez-vous songer à nos logemens ? ....

LE BAILLI, *d'un ton leste.*

Oui, colonel. Ma sœur, ma chère Thérèse.... voyez, je vous prie....

LE COLONEL.

Mademoiselle se nomme Thérèse ?

THÉRÈSE.

Oui, Monsieur.

LE BAILLI.

C'est ma nièce.

Mad. WARNER.

Ma petite-fille.

LE COLONEL.

Pardon, Mademoiselle, j'oubliois.... mais dans ma situation cela est pardonnable ... Je suis chargé d'une lettre pour vous.

THÉRÈSE.

Pour moi!

LE COLONEL.

Elle est d'un officier français, Monsieur....

Mad. WARNER.

Ernest?

LE COLONEL.

Précisément, M. Ernest.

TOUS.

Ernest! (*Mad. Warner prend la lettre et la donne à Thérèse qui la lit tout bas.*)

LE COLONEL.

C'est à lui que j'ai remis mon épée.

Mad. WARNER.

Ah! Monsieur.... il se porte bien?

LE COLONEL.

Que trop bien, de par tous les diables!

CÉCILE, *à Thérèse qui lit.*

Parle-t-il de son retour?

URSULE.

Revient-il bientôt?

THÉRÈSE.

Il est en route.

Mad. WARNER.

En route! (*On entend battre aux champs.*)

LE BALLLI.

Ah! ah! des tambours!

Mad. WARNER.

Quest-ce que c'est?

CÉCILE, *allant à la fenêtre.*

Ah, Madame! ce sont des soldats français entourés de tous les habitans du pays!

LE COLONEL.

M. le Bailli, nos logemens.

LE BAILLI.

Ma sœur, conduisez ces messieurs. (*Mad. Warner sort avec les prisonniers.*)

SCÈNE XI.

LE BAILLI, M. BLOME, THÉRÈSE, CÉCILE, URSULE, AGATHE, UN VIEUX SERGENT FRANÇAIS.

LE SERGENT.

AIR: *Vaudeville de Jean Monnet.*

Je vous ai, dans ce village,
Amené des prisonniers;
A présent j'ai l'avantage
D'annoncer d'autres guerriers.
Ces guerriers,
En courriers,
Vont comme leur renommée:
Ils sont de la grande armée,
Car ils portent des lauriers.

SCÈNE XII.

Les mêmes. ERNEST, SANS-REGRET; ensuite plusieurs OFFICIERS et SOLDATS FRANÇAIS, PAYSANS et JEUNES FILLES.

Mad. WARNER, LE BAILLI et THÉRÈSE.

C'est Ernest!

ERNEST.

Moi-même.

Même air.

A Paris, par un message,
En poste je vais courant;
Pour vous voir, à mon passage,
Je me détourne un instant.
(Bas à Thérèse.)
Du détour,
En ce jour,
Tout bas je me félicite.....
Je regagnerai bien vite
Le temps que me prend l'amour.

SANS-REGRET *à la Cantonade.*

Entrés, camarades. (*L'orchestre joue une fanfare brillante, et les Français entrent portant un trophée composé de l'épée, de la ceinture et du cordon de l'aigle noire de Frédéric.*)

LE BAILLI, *apercevant le trophée.*

Que vois-je?

M. BLOME, *idem.*

Je connois cela.

ERNEST.

Oui, M. Blome, c'est la ceinture, c'est l'aigle noire et l'épée de Frédéric.

SANS-REGRET.

La conquête de notre Empereur.

M. BLOME.

Der donner erschlage den peufel.

ERNESTE.

AIR : *O Mahomet !*

De Frédéric il a saisi l'épée ;
Il la conserve, il a bien ses raisons :
Cette arme-là, solidement trempée,
Vaut à ses yeux plus que des millions.

SANS-REGRET.

Et vous entendez bien que désormais
Nos combattans, pour se mettre en campagne,
Feront briller trois lames de renom,
Puisqu'ils auront celle de Charlemagne,
De Frédéric et de Napoléon.

CHŒUR.

Nos combattans, etc.

M. BLOME.

Vous avez osé toucher à ces dépouilles respectables ?

ERNEST.

AIR : *Aussitôt que la lumière.*

Je les porte aux Invalides,
Aux amis de la valeur,
A ces guerriers intrépides
Tous vieillis au champ d'honneur.
Consolés dans leur retraite,
Par un présent si flatteur,
Ils oublieront leur défaite
En bénissant leur vengeur. (1)

SANS-REGRET.

Quant à moi, Messieurs.

AIR : *De la Galoppade.*

Je me suis fait lestement,
Dans cette courte campagne,
Un petit assortiment
Qui me plaît infiniment ;
Mais en emballant gaîment
Tous mes bijoux d'Allemagne,
Je n'ai pu mettre en mon sac
La colonne de Rosback.

(1) L'Administration du Vaudeville a mis une loge à la disposition de ces braves Vétérans pour chacune des représentations de cette pièce, et le Public les y voit avec le plus vif intérêt. L'hôtel des Invalides de Paris en compte encore plus de neuf cents qui ont fait les guerres d'Hanovre.

M. Blome.

La colonne de Rosback ! qu'est-ce que vous dites?

Ernest.

Il dit, Monsieur, qu'elle est en ce moment sur le chemin de Paris.

Sans-Regret.

Et dans quelques jours, Monsieur pourra se donner le plaisir de la voir passer.

M. Blome.

La colonne de Rosback !

Sans-Regret.

Air : *Dans ce salon ou du Poussin.*

Trop long-temps elle a subsisté,
Cette colonne fastueuse,
Et trop long-temps on a vanté
Son existence injurieuse :
Si l'orgueil y grava les traits
De notre défaite passée,
En tombant devant les Français
L'inscription s'est effacée.

Mad. Warner.

Eh bien, mon frère, moquez-vous donc de mes rêves.

Thérèse.

Vous l'entendez, mon oncle ? la colonne est en route.

M. Blome.

Mais che ne conçois rien à tout ce qui arrive aujourd'hui; ces Français sont donc tevenus des enrachés tiaples !

Ernest.

Les Français ont toujours été les mêmes; il ne leur a manqué que des chefs.

M. Blome.

Mais la bataille de Rosback, chespère.....

Sans-Regret.

Croyez-vous que ce soient nos soldats qui l'aient perdue ?

Air : *Trouverez-vous un Parlement.*

Dans cette fameuse action.
Si Frédéric sut nous réduire,
C'est qu'alors un Napoléon
N'étoit pas là pour nous conduire.

Si la colonne sur nos pas
Sitôt en France va se rendre,
Messieurs, c'est que vous n'aviez pas
Un Frédéric pour la défendre.

M. BLOME.

Mais nos grands chénéraux.....

SANS-REGRET.

Vous n'en avez plus.

M. BLOME.

Mais notre brillante armée.....

ERNEST.

Entièrement détruite.

M. BLOME.

Comment! cent quatre-vingt mille hommes, ils ont...

SANS-REGRET.

Ils ont disparu devant Napoléon.

M. BLOME, *stupéfait.*

Ah! mon Dieu!

SANS-REGRET.

AIR *du Pas redoublé.*

Les ennemis ont bien des fois
Trompé sa confiance;
Mais il a su, dans moins d'un mois,
Venger plus d'une offense.
L'an dernier ce fut au grand trot
Qu'il courut à la gloire,
Aujourd'hui c'est au grand galop
Qu'il atteint la victoire.

Mad. WARNER.

AIR *de Joconde.*

Vous verrez qu'il étoit devin,
Cet abbé de Saint-Pierre,
Qui rêva qu'un beau jour enfin
On n'auroit plus de guerre.
Le Héros réalisera
Une fable aussi belle,
Et sa valeur nous donnera
La paix universelle.

LE BAILLI, *aux officiers français.*

Ah ! Messieurs, que vous êtes heureux d'avoir un pareil chef !

SANS-REGRET.

Vous ne connoissez que son génie, mais nous, nous connoissons son cœur.

ERNEST.

Écoutez ce trait de bonté sublime dont je viens d'être témoin. A Berlin, un homme du plus haut rang est accusé de trahison. On l'arrête, la commission se forme, il va être jugé : sa femme, toute éplorée, vient se jeter aux pieds de l'Empereur. Sire, s'écrie-t-elle, on a calomnié mon mari. Non, Madame, lui répond-il, on ne l'a point calomnié. Vous connoissez son écriture? Lisez cette lettre.

AIR : *Traitant l'amour sans pitié.*

De sa main voilà l'écrit
Qui de trahison l'accuse :
Jugez s'il est une excuse
Pour un semblable délit.
Elle voit la perfidie,
Elle tombe évanouie ;
Le Héros, l'ame attendrie,
En la relevant lui dit :
Madame, brûlez la lettre
Que je viens de vous remettre,
Je n'aurai plus aujourd'hui
Nulle preuve contre lui.

LE BAILLI.

Il a fait cela ?

SANS-REGRET.

Et sur-le-champ son mari a été mis en liberté.

THÉRÈSE.

Un pareil trait est plus beau que la plus belle victoire.

M. BLOME, *jurant*

Pausend schwere noth.... Adieu, Bailli.

LE BAILLI.

Où allez-vous, mon ami?

M. Blome.

Chercher un pays où être n'entendre plus parler de votre Napoléon.

Sans-Regret.

En ce cas-là, Monsieur, vous irez loin.

Ernest.

Oh ! ça, M. le Bailli, vous voyez que mon rival prend son parti. Mad. Warner consent à mon mariage avec son aimable fille. J'espère que vous n'y mettrez point d'obstacle.

le Bailli.

Monsieur.....

Ernest.

J'ai la permission de m'arrêter quelques heures dans ce village, c'est tout ce qu'il faut pour la conclusion de cette affaire.

le Bailli.

Ah ! vous aviez pris cette précaution ?

Mad. Warner.

Allons, mon frère....

Thérèse.

Mon cher oncle.....

le Bailli.

VAUDEVILLE.

Air : *J'ons un curé patriote.*

D'humeur vive, impatiente,
Que le Français est actif !
Comme dans tout ce qu'il tente
Il se montre expéditif !
Or, puisque chez les Français
On va si vite en succès,
Mon ami, c'est conclu,
Epousez à l'impromptu,
A l'impromptu. (*Bis.*)

Chorus.

Mon ami, c'est conclu, etc.

CÉCILE.

En amour, ainsi qu'en guerre,
Par tous pays bien traité,
Le joyeux Français sait plaire
Par son amabilité.
D'une belle en un moment
Il devient le tendre amant;
Par la même vertu,
Il la quitte à l'impromptu,
A l'impromptu. (*Bis.*)

CHŒUR.

Par la même vertu, etc.

ERNEST.

Comme un ami de la France
Le Prussien étoit cité,
Et cette chère alliance
On sait ce qu'elle a coûté;
Mais ce que l'ami Prussien
Nous a pris pour notre bien,
Le Prussien bien battu
Va le rendre à l'impromptu,
A l'impromptu. (*Bis.*)

CHŒUR.

Le Prussien bien battu, etc.

URSULE.

Je sais fort bien me défendre
D'un soupirant allemand,
Sans crainte je puis l'entendre
Et résister fièrement:
Mais de moi, près d'un Français,
Je ne répondrois jamais;
Et, malgré ma vertu,
J'aurois peur de l'impromptu,
De l'impromptu. (*Bis.*)

CHŒUR.

Et, malgré sa vertu,
Elle a peur de l'impromptu, etc.

AGATHE.

Sans que ma sœur le demande;
A ma sœur on fait la cour,

Et, lorsque je serai grande,
Comme elle j'aurai mon tour,
Pour moi ce joli moment
Arrive trop lentement.
Que n'ai-je la vertu
De [illegible] l'impromptu?
A l'impromptu. (*Bis.*)

CHOEUR.

Que n'ai-je la vertu, etc.

SANS-REGRET.

[illegible] ennemie,
[illegible] gouverneur,
[illegible] servie,
[illegible] vainqueur:
[illegible] en va,
[illegible]
[illegible]
[illegible] impromptu,
A l'impromptu. (*Bis.*)

CHOEUR.

[illegible], etc.

UN AUTRE.

[illegible] excite,
[illegible] passé,
[illegible]
[illegible]
[illegible] son tour,
[illegible]
[illegible]
[illegible] impromptu,
A l'impromptu. (*Bis.*)

CHOEUR.

A l'Anglais bien repu, etc.

LE VIEUX SERGENT.

Combien de femmes jolies
On voit chez ces Allemands!
De mes anciennes folies
Ça m'a rappelé le temps.
Oui, comme

Près de ces charmans minois,
Je me suis presque vu
An moment de l'impromptu,
De l'impromptu. (*Bis.*)

CHŒUR.

Monsieur s'est presque vu, etc.

THÉRÈSE, *au public.*

La guerre à peine commence,
Et déjà nos ennemis,
En dépit de leur jactance,
Sont dispersés ou détruits.
Pour chanter tant de hauts faits
Bien foibles sont nos couplets :
Mais peut-être il est dû
Indulgence à l'impromptu,
A l'impromptu. (*Bis.*)

CHŒUR.

Pour chanter tant de hauts faits, etc.

FIN.

Rougemont, Michel Nicolas Balissen de

DORAT ET FRÉRON,

OU

LA SOCIÉTÉ

DES DOMINICAUX,

COMÉDIE

En un acte, mêlée de Vaudevilles.

PAR Mr. B. DE ROUGEMONT.

Représentée pour la première fois, à Paris, *sur le Théâtre* du Vaudeville, *le Samedi* 25 *Octobre* 1806.

PRIX 1 franc 20 cent. (24 sous.)

A PARIS,

Chez MALDAN jeune, au dépôt de pièces de Théâtre, anciennes et nouvelles, rue Rue St.-Denis, no. 169.

AN 1806.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
	MM.
DORAT.	Julien,
FRÉRON.	Vertpré.
CRÉBILLON *fils*.	Duchaume.
SAURIN.	Philippe.
CONVIVES.	
MARTIN, *Cabaretier*.	Fichet.
THÉRÈSE, *sa fille*.	Mlle. Desmares.
MICHEL, *amoureux de Thérèse*.	Frederic.

La scène se passe au Moulin-Joly.

AVIS

Il n'y a d'Edition avouée par l'Auteur, que celle dont les exemplaires sont signés par l'Editeur, qui poursuivra les contrefacteurs conformément à la loi.

DORAT ET FRERON,

OU LA SOCIÉTÉ

DES DOMINICAUX.

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

THERESE, *seule.*

On a bien raison de dire que rien ne forme l'esprit comme la compagnie des gens qui en ont..... Depuis que j'entends parler tous ces messieurs auteurs qui composent la société des dominicaux qui se réunit ici tous les huit jours, il me semble que je suis plus avisée. Je n'ai de goût que pour la lecture, et depuis le matin jusqu'au soir je passe en revue les comédies de M. Dancourt, les vers de M. Dorat, les romans de M. Marivaux..... que sais-je, moi !

SCÈNE II.

MICHEL, THERESE.

Bonjour, Thérèse... Eh, bien! ton père consent-il à nous unir?

THERESE.

Air : Je sais qu'une fois dans la vie.

Mon père approuve notre flamme ;
Il couronnera ton ardeur.
Mon père croit à mon bonheur,
Quand l'hymen me rendra ta femme ;

Il te dit très-doux, très-poli,
Des meilleurs sentimens rempli,
Vraiment (*bis*)
Il fera de toi son ami,
Son bon ami,
Son bon ami, son seul ami.
Il m'a dit d'un air attendri,
Oui, Michel sera ton mari,
Oui, oui, oui, oui,

MICHEL.

Quel bonheur! Ton père a dit cela?

THERESE.

Ce n'est pas tout encore; il a ajouté:

Mais ce n'est pas pour aujourd'hui.
Ma Thérèse tu dois penser à lui;
Il est aimable, il est gentil
Je te le promet pour mari,
Oui, oui, oui, oui, mais ce n'est pas pour aujourd'hui.

MICHEL.

Je t'avais bien dit que mon peu de fortune serait un obstacle à notre mariage.

THERESE.

Dam' depuis que mon père reçoit et traite ces messieurs si gais qui viennent ici tous les dimanches.

MICHEL.

Oui, M. Saurin, M. Crébillon fils, M. Anseaume.

THERESE.

Il s'imagine que sa fortune est faite, et il ne veut donner ma main qu'à un homme aussi riche que lui en espérance.

MICHEL.

Des espérances! ce n'est pas cela qui me manque.

AIR: *De Doche*

J'espère de l'esprit,
J'espère du crédit,

J'espère de l'adresse
J'espère à la fois
d'la gaîté d'la richesse,
J'ai connu tu le vois
Des espéranc's de toute espèce.

Ajoute celle d'être toujours aimé de toi.

THERESE.

Oh! quant à celle-là..... tu peux y compter. Depuis que mon père m'a dit de ne plus penser à toi, tu ne me sors pas de la tête.

MICHEL.

A quelque chose le malheur est bon.

SCÉNE III.

MARTIN, THÉRESE, MICHEL.

MARTIN.

Eh, bien! encore ensemble, malgré ma défense..

THÉRÈSE.

Quand on aime bien, obéit-on à ces défenses-là?

MARTIN.

C'est bon; c'est bon; mais il y a mille raisons qui s'opposent à ce mariage; d'abord, (*à Thérese*) tu es trop jeune.

THERESE.

L'âge de plaire n'est-il pas celui d'aimer.

MARTIN.

Le mariage est un lien qui dure toute la vie.

MICHEL.

Et la vie est si courte qu'il n'est jamais trop tôt pour se marier.

THERESE.

C'est vrai, cela.

AIR : *Des amans sans amour.*

Le cours de notre vie
Est toujours incertain,

CRÉBILLON.

Du bien !.. Du bien !.. Et quelle est la dot que vous exigeriez du futur ?..

MARTIN

S'il avait seulement une centaine d'écus.

CRÉBILLON.

C'est bien peu de chose... Et tu ne les as pas mon garçon ?

MICHEL.

Non Monsieur, mais j'espère en avoir le double à la mort de ma tante, qui se porte bien, dieu merci.

SAURIN, *bas à Crébillon.*

Qu'est-ce que tout cela te fait ?

CRÉBILLON.

Laisse-moi. (*à Thérèse*) Et vous l'aimez ?

THERESE.

Après mon père, c'est lui.

CRÉBILLON.

Et vous père Martin, que lui reprochez-vous ?

MARTIN.

Sa pauvreté.

CRÉBILLON.

Misère que cela... Mes enfans je vous marie, moi.

SAURIN.

Que dit-il ?

THERESE ET MICHEL.

Ah ! monsieur Crébillon !....

AIR : *Je regardais Madelinette.*

CRÉBILLON.

Vous serez ce soir en ménage
Unis par un tendre lien.

THERESE ET MICHEL.

Se pourrait-il ?

CRÉBILLON.

Un mariage
Aux Poètes ne coûtent rien.

Dans une heure chez le Notaire
Que contrats et futurs soient prêts.

THERESE ET MICHEL.

Vous êtes pour nous un s'cond père!

CRÉBILLON.

Vous me remercierez après.

TOUS.

Vous serez
Ils seront
Nous serons
} Ce soir en ménage.

Unis par un tendre lien.

Il a raison
Mes chers amis
} Un mariage

Aux Poètes ne coûtent rien.

CRÉBILLON.

En attendant que je marie
Ce couple aimable et fortuné,
Allez donner je vous en prie
Un coup d'œil à notre dîné.

Reprise.

(*Martin, Thérèse et Michel sortent.*)

SCENE V.

CRÉBILLON, SAURIN.

SAURIN.

Y pense-tu ?.. Doter ces enfans....

CREBILLON.

Avec l'argent du pari.....

SAURIN.

Tu y tiens donc toujours ?

CREBILLON.

Plus que jamais.

SAURIN.

Cette gageure est une folie.

CREBILLON.

Je n'aime que celles-là.

SAURIN.

Parier que Fréron fera l'éloge de Dorat....

CREBILLON.

Et que Dorat fera l'éloge de Fréron.

SAURIN.

Mais tu n'as donc pas lu l'article de Fréron, sur la tragédie de Dorat : tu ignores donc avec quelle rigueur il l'a traitée.

CREBILLON.

S'il l'avait déjà louée je ne parierais pas.

SAURIN.

Je serais volontiers de moitié dans la gageure de ton adversaire.

CREBILLON.

Autant de perdu.

SAURIN.

Tu as donc un moyen?....

CREBILLON.

Sûr ; mais j'ai besoin de ton secours pour son exécution.

SAURIN.

Dispose de moi.

CREBILLON.

AIR ; *Je viens la prendre pour te la rendre à mon tour.* (De Monnet)

Fréron, instruit qu'ici chaque dimanche,
De la gaieté franche
Apôtres chéris,
Nous sommes réunis;
Veut augmenter les soutiens de la table
Et convive aimable
Faire aulieu d'esprit
Briller son appétit.

SAURIN.

Et tu t'es cha[illegible]senter?

[illegible]N.

Ainsi que [illegible]us deux.

SAURIN.

C'est le verre à la main que tu veux les réunir.

CREBILLON.

J'ai bien d'autres idées, ma foi !

SAURIN.

Je suis digne de ta confiance.

CREBILLON.

Eh bien, en attendant l'arrivée de ces deux Messieurs, allons faire un tour de promenade, j'achèverai de t'instruire de mes projets. (*Il appelle Thérèse.*)

SCENE VI.

LES MÊMES, THERESE.

THERESE.

Me voilà Messieurs.

CREBILLON.

Deux personnes vont venir me demander; l'une est M. Dorat.....

THERESE.

Je le connais de réputation.

AIR : *Voilà la vie.*

Fidèle à l'usage,
Galant, délicat,
Gai sans persiflage,
Heureux sans éclat;
Oui, tel est je gage,
Je gage, (*bis*)
Tel est M. Dorat.

SAURIN.

L'autre est M. Fréron.

THERESE.

Ce fameux journaliste, qui dit du mal de tout le monde.

CREBILLON.

Précisément.

THERESE, *même air.*

D'une humeur sauvage
La colère au front,
Fuyant l'badinage
Grondant sans raison.
Rien qu'à son langage
Je gage (*bis*)
R'connait' M. Fréron.

CREBILLON.

AIR : *Vaud. folie et raison.*

Lorsqu'un des deux ma chère
A vos yeux va s'offrir,
De suite, avec mystère,
Venez nous prévenir.

Je veux terminant les querelles
A Dorat réunir Fréron,
Et qu'il ouvre au chantre des belles
Le temple sacré d'Apollon.

THERESE.

ENSEMBLE.

A vos ordres fidèle,
Thérèse dans ces lieux
Va faire sentinelle
Pour les guetter tous deux.

CREBILLON, SAURIN.

Lorsqu'un des deux ma chère etc.

SCENE VII.

THERESE, *seule.*

C'est encore quelque tour qu'ils veulent jouer.. Peut-être bien à ce M. Fréron!.. C'est qu'il ne les ménage pas, au moins.

AIR : *Si Dorilas.*

Il corrige à chaque incartade
Les Nourrissons du blond Phœbus,
M. d'la Harpe en est malade,
M. d'Voltaire n'en dort plus.

Avec eux chaque jour en guerre
D'leur esprit il fait si peu d'cas,
Qu'souvent il n'leur en trouve guère
Q'parfois il n'leur en trouve pas.

Ah ! s'il avait le malheur de donner quelque tragédie... Comme on s'égayerait à ses dépens !... Ah ! un étranger ! à sa tournure je gagerais que c'est M. Dorat.

SCENE VIII.

THERESE, FRÉRON.

FRÉRON.

Dites-moi ma belle enfant, n'est-ce pas ici que se réunit?...

THERESE.

La société des Dominicaux

FRÉRON.

Justement...

THERESE.

Oui, Monsieur, c'est mon père qui les traite..

FRÉRON.

AIR : *De l'avare et son ami.*

Ma foi l'auberge est bien choisie!
Les fripons ont d'assez bons yeux;
Vin excellent ! fille jolie !
Que peut-on desiser de mieux ? (*bis*)
Rendant justice à la famille
Plus d'un convive en vérité,
Par votre père bien traité
Voudrait l'être encor par sa fille. (*bis*)

THERESE, *à part.*

C'est M. Dorat ! (*haut*) Trop honnête !

FRÉRON.

Y a t-il quelqu'un d'arrivé ?

THERESE.

M. Crébillon fils qui vous attend, et qui m'a chargé de le prévenir lorsque vous, ou M. Fréron, seriez arrivé.

FRÉRON.

C'est moi qui suis.....

THERESE.

Oh ! je vous ai bien reconnu à votre ton si gai. Je parie bien que M. Fréron n'a pas cet air franc, ouvert.....

FRÉRON, *à part.*

Et voila comme on me juge!

THERESE.

AIR : *Du vaudeville de Voltaire chez Ninon.*

Ce Monsieur Fréron si mordant
Doit êtr' sombre, mélancolique,
Il doit avoir le ton tranchant,
Le regard malin et caustique.
Comme aux auteurs il est fatal !
Rien ne l'arrête, ne l'étonne,
De tout l'monde il a dit du mal.

FRÉRON.

Mais il n'en a fait à personne. (*bis*)

THERESE.

Cet homme là ne doit pas dormir.

FRÉRON.

Il lit cependant tous les ouvrages nouveaux.

THERESE.

Mon père est abonné à son journal.

FRÉRON, *à part.*

Respectons l'abonné.

THERESE.

Je le lis tous les jours.... Quelques fois il me met dans une colère.... il vous a bien maltraité l'autre jour.

FRÉRON, *embarassé.*

Moi !... Oui, un peu (*à part*) le diable m'emporte si je sais ce qu'elle veut dire.

THERESE

Si j'étais que de vous je me vengerais.

FRÉRON,

Comment cela !

THERESE.

Un bon coup d'épée...

FRÉRON.

Le duel est défendu aux hommes de lettres!..

THERESE.

ou je ferais une pièce et je le mettrais en scène.

FRÉRON.

On la déjà fait; cela n'a pas réussi.

THERESE.

Ou quelque épigramme.....

FRÉRON.

Il a promis cent écus à celui qui en ferait une bonne contre lui.

THERESE

Et personne n'a gagné le prix?

FRÉRON.

M. Voltaire a déjà concouru plusieurs fois.....

THERESE.

Si vous pouviez avoir ce prix là.

FRÉRON.

Ce serait toujours autant de gagné.

THERESE.

Je me suis un peu amusée à jaser..... M. Crébillon m'attend, Je vais lui dire que vous êtes ici.

FRÉRON.

Un mot, la belle enfant!

THERESE.

Oh! Non Mr. je ne puis... il faut que je répare le temps perdu.

(*elle sort.*)

SCENE IX.

FRÉRON, *seul.*

Grâces aux injures de M. de Voltaire Je passe pour un méchant homme, sa haine envenime toutes mes actions.... et qu'a t-il à me reprocher?.. une Sévérité qui lui a servi à rectifier, à épurer son goût; et le goût est la première qualité d'un bon écrivain.

AIR: *un homme pour faire un tableau.*

Dans le entier brillant des arts
Le goût nous guide et nous éclaire,

Vient à Melpomène en tremblant
Offrir son encens sacrilège.
Hélas ! de ce nouveau venu
Tel est quelques fois la faiblesse,
Que son ouvrage a disparu
Avant que le mien ne paraisse.

CREBILLON.

Il existe cependant un jeune débutant que tu n'as pas ménagé.

FRÉRON.

Je n'ai pas été plus sévère que le public.

CREBILLON.

Dorat est jeune, il fait des vers charmans.

FRÉRON.

Mais ce n'est pas avec des vers charmans qu'on fait une tragédie.

CREBILLON.

Son âge reclamait ton indulgence.

FRÉRON.

On ne peut m'accuser de partialité, je ne le connais pas.

CREBILLON.

Je te le présenterai.

FRÉRON.

Toi !

CREBILLON.

Il est de notre société.

FRÉRON.

En vérité.

CREBILLON.

Reçu depuis plusieurs jours, il a déjà assisté à deux de nos dîners.

FRÉRON.

Ah ! ça mais quels sont donc les membres qui compose votre société ?

CREBILLON.

Saurin, le père de la tragédie bourgeoise.

FRÉRON.

Ses enfans mourront avant lui.

CREBILLON.

Marmontel...

FRÉRON.

Qui fait de la prose quand il veut, et des vers quand il peut.

CREBILLON.

Thomas.....,

FRÉRON.

Qui vient d'avoir le malheur d'être couronné par l'Académie.

CREBILLON.

Anseaume qui n'a point oublié ton article sur son dernier opéra.

FRERON,

Mais cela ne le regarde pas.

AIR : *Du Ballet des Pierrots.*

Mon cher quoique son nom décore
Le titre de cet opéra,
Il n'est point, je le dis encore,
L'Auteur de cet ouvrage là :
Crois-moi plusieurs de tes confrères
Ressemblent assez aux maris
Qui ne sont pas toujours les pères
De ceux qu'ils appellent leur fils.

CREBILLON.

Nous avons encore Vadé, Favart, Gallet..... Enfin moi qui te pardonne tes critiques; car tu as loué mon père.

FRERON,

C'est d'un bon fils, et rien ne s'oppose t-il à mon admission.....

CREBILLON.

Tout le monde se fait un plaisir de te posséder parmi nous; mais il est une condition.

FRÉRON.

Quelle est-elle ?

CREBILLON.

Entre dans cette allée tu-y trouveras Saurin qui est chargé de t'en instruire.

AIR : *Tenez, moi je suis un bonhomme.*

Mon ami, Saurin va t'apprendre
Ce que nous avons arrêté.

FRERON.

Auprès de lui je vais me rendre
Compte sur ma docilité.

CREBILLON.

Pour ton entrée il faudra lire
Quelques couplets de ta façon.

FRERON.

Fort bien; ces Messieurs veulent rire
Le jour de ma réception.

(*Il sort.*)

SCENE XI.

CREBILLON, THERÈSE.

THERESE.

(*Elle entre furtivement et dit bas à Crébillon.*)

L'autre Monsieur est arrivé; celui qui est en guerre avec tout le monde, M. Fréron.

CREBILLON.

Je l'ai déjà vu.

THERESE.

En vérité!

CREBILLON.

Je sors d'avec lui.

THERESE, *montrant Dorat qui paraît.*

Mais quel est donc celui-ci?

CREBILLON.

M. Dorat.

THERESE, *sortant.*

C'est singulier. Ces Messieurs ne ressemblent donc guères à leurs ouvrages.

SCENE XII.

CRÉBILLON, DORAT.

CREBILLON.

Salut au chantre des belles!

DORAT.

Bonjour Crébillon.

CREBILLON.

Tu nous as fait attendre.

DORAT.

Je sors de chez M. le maréchal de Richelieu qui prépare son discours de réception à l'Académie.

CREBILLON.

Tu l'as entendu...

DORAT.

En grande partie, et j'y ai retrouvé les graces et le feu de sa jeunesse.

AIR : *Ne fais pas un crime à mon cœur.*

La couronne d'Anacréon
Pour Richelieu fleurit encore,
Et sans vieillir comme Titon
Il a fêté plus d'une aurore.
Son autonne est un long printemps,
Qui de fleurs sème encor sa vie,
Et l'amour amuse le temps
Pour qu'à jamais le temps l'oublie.

CREBILLON.

Il me vole vingt cinq ans.

DORAT.

En quittant M. le Duc je suis entré au café Procope, et là, j'ai lu un article affreux contre ma tragédie de Zulica.

CREBILLON,

Signé Fréron.

DORAT.

Ou plutôt le diable.

CREBILLON.

Le cher homme est dificile.

DORAT.

Un début mérite quelques égards.

CREBILLON.

Il fallait aller le voir, lui parler.

DORAT,

Je ne l'ai jamais vu et maintenant je ne desire pas le rencontrer, je sens que si je me trouvais avec lui....

CREBILLON.

Tu finirais par lui demander son amitié.

DORAT.

Jamais.

CREBILLON.

Fréron a beaucoup de connaissances et sa critique ?.....

DORAT.

Décourage aulieu d'éclairer.

AIR : *De sommeiller encor ma chère.*

La critique bien dispensée
Doit pour être utile aux auteurs,
Etre semblable à la rosée
Qui féconde le sein des fleurs.
Et non à la pluie abondante
Qu'un sombre nuage produit,
Et qui courbant la jeune plante
Souvent la noie et la détruit.

CREBILLON.

Tout est compensé dans la vie.

AIR : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Dorat toujours à nos souhaits
Un léger obstacle s'oppose,
La critique après le succès
C'est l'épine auprès de la rose.

DORAT.

L'épine blesse, la critique tue...

CREBILLON.

Les mauvais ouvrages ; mais elle prépare, elle affermit le succès des bons.

AIR : *Ce magistrat irréprochable.*

Le Cid malgré l'Académie
Charmera nos derniers enfans,
Malgré les Pradons, Athalie,
Trompera la marche du temps.
Envain des serpens de l'envie
J'entends les sifflets meurtriers,
Couvert de gloire, le génie
Les étouffe sous ses lauriers.

DORAT.

Délicieuse perspective ! c'est dommage qu'on n'en jouisse qu'après sa mort.

CREBILLON, *gaîment.*

C'est toujours cela.

DORAT.

Ah ! mon cher Crébillon, le sentier qui conduit chez Apollon, n'est qu'un véritable chemin de traverse.

CREBILLON.

Que ne le quittes-tu ?

DORAT.

Les muses sont les seules femmes auxquelles je ne puis être infidèle.

CREBILLON.

AIR : *Mon père était pot.*

Peu jaloux de vivre toujours
Au temple de mémoire,
Au plaisir je livre mes jours
Et j'échappe à la gloire ;
Dans tous mes tableaux
Que couvre à propos
Une gaze légère ;
Malin et joyeux,
Je fais rire ceux
Qu'a fait pleurer mon père.

DORAT.

C'est ainsi que pensait Fontenelle.

AIR : *Voulent par ses œuvres complettes.*

Le bonhomme, suivant l'usage
Par les sots fut persécuté,
Il vit siffler sur son passage
La triste médiocrité.
Il mourut sans daigner confondre
Les sots qu'il dut bien étonner,
Et qui n'ont pu lui pardonner
D'être ainsi mort sans leur répondre.

CREBILLON.

Voila comme il faut être?

DORAT.

Et comme je ne suis pas. La plus légère critique m'afflige ; aussi pour me distraire et chasser mon humeur contre Fréron, je suis venu savoir si je puis espérer d'être agréé parmi tes aimables convives.

CREBILLON.

J'ai parlé de toi, tout est conclu et tu peux te présenter au dîner d'aujourd'hui.

DORAT.

Au dîner d'aujourd'hui !.... c'est divin !

CREBILLON.

Pourvu seulement que tu remplisses la formalité accoutumée.

DORAT.

Je souscris à tout.

CREBILLON.

Afin d'entretenir continuellement la bonne intelligence parmi nous, on a décidé que le candidat présenté ferait lors de son entrée l'éloge du dernier membre reçu ?

DORAT.

Oh ! qu'à cela ne tienne ! cinq minutes de solitude et mon éloge est bâclé.

CREBILLON.

En vers !....

DORAT.

Alexandrins si tu veux ;.... Eh ! quel est ?..

CREBILLON.

Le dernier candidat reçu ?

DORAT.

Oui.

CREBILLON.

Un homme que tu n'aimes pas beaucoup.

DORAT.

Qu'importe ; pour être admis parmi vous Messieurs, on ne regarde pas à ces petites considérations.... Son nom ?

CREBILLON.

Tu le prononçais tout-à-l'heure.

DORAT.

Comment !

CREBILLON.

Fréron est le dernier membre reçu dans notre société.

DORAT.

Fréron !

CREBILLON.

Et c'est de son éloge qu'il faut t'occuper.

DORAT.

Moi, louer Fréron....

CREBILLON.

Pour être admis parmi nous on ne regarde pas à ces petites considérations.

DORAT.

AIR : *Vand. de l'Opéra-Comique.*

Louer Fréron, quand son journal
Mon cher, m'attaque et me déchire

CREBILLON.

C'est rendre le bien pour le mal
Et l'éloge pour la satyre.

DORAT.

De ce faux apôtre du goût,
Le plaisir le plus délectable
Est de pouvoir mordre surtout.

CREBILLON.

Il faut le voir à table.

DORAT.

Que dirait-on de moi si l'on savait ?

CREBILLON,

Cet éloge ne sera lu que devant nous et qui sait s'il ne forcera pas Fréron à se rétracter.

DORAT.

Tu crois ?

CREBILLON.

Mais ne m'a t-il pas critiqué moi aussi ? n'avais-je

pas comme toi, avant de le connaître, juré de ne jamais lui pardonner... Eh ! bien je l'ai vu ce Fréron si redoutable, et séduit par son esprit vif et malin, par la gaité de ses réparties, par l'aménité ..... Oui par l'aménité de son caractère... Je suis devenu un de ses meilleurs amis.

DORAT.

Ton exemple ne fait pas autorité.....

CREBILLON.

Fréron a mille qualités estimables, une table délicieuse ! des vins exquis ! une femme charmante !

DORAT.

Une femme charmante !

AIR : *De Doche.*

Poëte galant et français,
Pour le punir de son offense,
Près de sa femme je devrais
Charger l'Amour de ma vengeance ;
Il serait plaisant en honneur
De voir, redoublant de courage,
Le mari déchirer l'ouvrage,
La femme en consoler l'auteur.

CREBILLON.

Fripon te voilà décidé !

DORAT.

Si j'étais sûr d'obtenir l'amitié...

CREBILLON.

De sa femme ?....

DORAT.

Non !.... la sienne.

CREBILLON.

Je t'en réponds ; mais l'heure avance, le dîner se prépare... Je te laisse ; invoque ton apollon, et moi vrai disciple de Comus, je vais présider à l'ordre du festin.

SCENE XIII.

DORAT, *seul.*

RONDEAU *du Prisonnier.*

Du Destin, bizarre caprice !
Il faut louer en ce moment
Celui dont l'affreuse injustice
Me critiqua si lestement. (*Bis.*)
J'ai loué Molière,
J'ai loué Voltaire,
J'ai loué Lemierre,
J'ai loué Piron.
Mais hélas ! tout s'use,
Aujourd'hui ma muse
Tout net se refuse (*bis*)
A louer Fréron. . . . (*bis*)
Du Destin, bizarre caprice ! etc.

Amant d'une belle,
A ses goûts fidèle,
J'ai chanté près d'elle
Jusqu'à ses travers.
O toi que j'implore,
Sexe qu'on adore !
Fais passer encore
Ta grâce en mes vers.

Et désormais à la folie
Consacrant mes plus doux loisirs,
Je chanterai toute la vie
L'amour, la gloire et tes plaisirs.

(*Dorat va s'asseoir sous le berceau.*)

(*Fréron entre ayant l'air très-préoccupé, il a ses tablettes à la main, et paraît embarrassé pour écrire.*)

SCÈNE XIV.

DORAT, FRÉRON.

FRÉRON, *à part, sans voir Dorat.*

En vérité.. c'est pis qu'à l'académie on n'y fait du moins que l'éloge de ceux qui ne vous entendent plus.

(*Il va s'asseoir sous le berceau placé vis-à-vis de celui où est Dorat.*)

Air : *du Curé de Pomponne.*

Rien n'est égal au tour affreux
Que Crébillon me joue,
Dorat vient dîner avec eux,
Il faut que je le loue.
Je suis peut-être, je l'avouerai,
A rendre un tel hommage.
Cher Crébillon, je m'en vengerai
Sur ton premier ouvrage.

DORAT, *à part.*

Je n'en viendrai jamais à bout.

FRÉRON, *à part.*

Mon éloge a toujours l'air d'une satyre.

DORAT, *à part.*

C'est une pénitence que cette condition là.

FRÉRON, *à part.*

Tout plaisir s'achète.

DORAT, *à part.*

Crébillon m'a assuré que l'éloge serait lu entre nous.

FRÉRON, *à part.*

Saurin m'a promis que Dorat n'en saurait rien.

DORAT, *à part.*

Du courage.

FRÉRON, *à part.*

Achevons.

Air : *Vaud. du Mameluck.*

DORAT, *à part.*

Il en faut pour cet ouvrage,

FRÉRON, *à part.*

Pourquoi m'en suis-je chargé ?

DORAT, *à part.*

Aussi, contre mon usage....

FRÉRON, *à part.*

Comme un seul jour m'a changé !

DORAT, *à part.*

Péniblement je compose,
Les mots viennent de travers ;

FRÉRON, *à part.*

Je le critiquais en prose,
Je vais le louer en vers.

DORAT, *à part.*

Il me critiquait en prose,
Je vais le louer en vers.

DORAT, *à part.*

Au fait, Fréron n'est pas sans quelque mérite.

FRÉRON, *à part.*

Malgré mon article, Dorat a du talent.

DORAT, *à part.*

Air : *Astre des Nuits.* (Verdikan.)

Je puis louer, sans redouter le blâme,
Ses traits malins, ses perfides bons mots,
Et son adresse à tourner l'épigramme,
Qui de l'auteur vient troubler le repos.
Son ton de plaisanterie,
Sa gaîté, sa bonne foi;
Ah! Fréron, je le parie, (*bis*)
N'en ferait pas tant pour moi. (*bis*)

FRÉRON, *à part.*

Je puis citer la grâce et la molesse,
Des jolis vers à sa plume échappés;
Fils du plaisir, ils l'enfantent sans cesse,
Et vont chasser l'ennui de nos soupés.
L'amour, sa galanterie,
Son esprit, sa bonne-foi,
Ah! Dorat, je le parie, (*bis*)
N'en ferait pas tant pour moi. (*bis*)

DORAT, *sortant de dessous le berceau.*

Bons ou mauvais, les voilà.

FRÉRON, *à part.*

Si jamais on lit mes vers on devinera bien qu'ils ne sont pas d'un poète.

DORAT.

Un étranger!

FRÉRON.

Quelqu'un en ces lieux!

DORAT, *à Fréron.*

Monsieur est peut-être des nôtres?

FRÉRON.

Oui, Monsieur.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

FRERON.

Moi d'même.

DORAT.

Grâce au sujet
Qui me déplait.

FRERON.

Moi d'même.

DORAT.

Ils m'ont coûté.

FRERON.

En vérité ! . . .
Moi d'même.

DORAT.

Aussi je crains bien

FRERON.

Qu'ils ne vaillent rien.

DORAT.

Les vôtres sont-ils de même ?

FRÉRON.

Peut-t-on savoir ?....

DORAT.

C'est un éloge.

FRÉRON.

L'éloge est un bouquet qui conserve toujours sa fraicheur.

DORAT.

Oui ; mais je n'étais pas inspiré.

FRÉRON.

Je ne l'étais guères non plus.

DORAT.

Un sujet si faible !

FRÉRON.

Un Auteur si peu répandu !

DORAT.

Renommée d'un jour !

FRÉRON.

Réputation qui mourra demain!

DORAT.

De la méchanceté qu'on prend pour du mérite.

FRÉRON.

Du jargon, qu'on prend pour du talent.

DORAT.

Convenez qu'il est cruel d'être forcé de louer un tel homme !

FRERON.

Sans-doute ; mais avouez qu'on est à plaindre lorsqu'il faut encenser un pareil personnage.

DORAT.

Certainement.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, MICHEL *paré.*

MICHEL.

Messieurs je viens vous dire que le futur est prêt.

FRERON.

Comment le futur!....

MICHEL.

Il est devant vous.

DORAT.

Je ne comprends pas....

MICHEL.

C'est M. Crébillon fils qui me voyant ce matin dans le désespoir parceque le père martin me refusait sa fille, m'a ordonné de me préparer de suite pour la noce, et m'a promis cent écus pour mon mariage.

FRERON.

Crébillon fils!

DORAT.

Et vous êtes exact!

MICHEL.

Ah dam! J'aime tant Thérèse, que si je ne devenais pas son époux, j'abandonnerais de suite le village pour ne pas la voir se donner à un autre.

DORAT.

Air *du Vaudeville de l'Intrigue dans la Hotte.*

En vain en fuyant une femme
Nous croyons, dans notre courroux,
Pouvoir la bannir de notre ame;
Ses traits voyagent avec nous.
En vain pour oublier les belles,
A la fuite l'on a recours:
Puisque l'amour porte des ailes,
Il doit nous rattraper toujours.

MICHEL.

Monsieur ne m'a pas vu courir.

FRERON, *à part.*

Parbleu! volons ce plaisir à Crébillon.

DORAT, *à Michel.*

Je suis désolé... Mon dernier succès m'a ruiné.

MICHEL.

Monsieur je vous souhaite une chûte de tout mon cœur.

DORAT.

Bien obligé!

FRERON.

FRÉRON.

Mon ami, c'est moi que M. Crébillon a chargé de vous remettre le présent de noce.

MICHEL.

Ah ! comme vous me rassurez !.. Je craignais que ce ne fut une plaisanterie.

FRÉRON.

Air : *Soyons à l'ouvrage.* (de Florian.)

A votre beau-père
Portez sur-le-champ
L'argent ;
Il sera j'espère
Heureux et content.

MICHEL.

Ma reconnaissance . . .

FRÉRON.

Je vous en dispense.

MICHEL.

Votre bienfaisance
Vient sécher mes pleurs.

FRÉRON.

Mon cher, pour me plaire,
Sur cette misère
Il faudrait se taire
Avec ces Messieurs.

DORAT et MICHEL.

ENSEMBLE.

Ah ! Monsieur veut taire
Le bien qu'il fait.
En effet ;
Toujours le mistère
Double le bienfai.

FRÉRON.

A votre beau-père
Portez sur-le-champ
L'argent.
Il sera j'espère
Heureux et content.

(*Michel sort.*)

SCÈNE XVI.

DORAT, FRERON, CREBILLON *fils*, SAURIN, CONVIVES.

CREBILLON, *fils, continuant l'air, et s'adressant à la troupe.*

Vous dont la folie
Embellit la vie ;
Amans de Thalie,
Son plus cher appui.
Que cette journée,
A Comus donnée,
Gaiment terminée,
Echappe à l'ennui.

TOUS.

A ce dieu fidèle
Je livre toujours
Mes jours.
Quand Comus m'appelle,
Adieu les amours.

CREBILLON.

Eh ! bien, Messieurs ?....

DORAT.

C'est achevé.

SAURIN.

Déjà !

CREBILLON, *ironiquement.*

Quand l'ouvrage plaît !....

SAURIN.

Nous vous écoutons,

DORAT, *montrant Fréron.*

Si Monsieur veut commencer.

FRERON.

Après vous.

CREBILLON.

Ah ! Monsieur, point de cérémonie, le dîne refroidit (*à Fréron*) à toi !

FRERON, *lit.*

Eloge de M. Dorat.

DORAT.

Comment ?

SAURIN.

Silence.

FRERON.

Air *nouveau de M. Doche*

En naissant, promis à Thalie,
Dorat, par Momus adopté ;
Sur les genoux de la Folie,
Fut bercé par la Volupté.
Mais trompant le vœu de la Gloire,
A Vénus seule abandonnant ses jours,
Dorat, au temple de Mémoire,
Vole sur l'aile des Amours

TOUS.

Fort bien, très-bien.

DORAT, *confus.*

Ah ! Monsieur !....

FRERON, *à Dorat.*

Vous trouvez un peu d'exagération n'est-ce pas ? mais la circonstance la rend excusable.

CREBILLON.

C'est fort bien ; surtout pour un homme qui n'en fait pas son état.

DORAT.

Monsieur a un grand talent pour la louange... Ce ne sont pas sans doute ses premiers vers.

CREBILLON.

Ce sont ses premiers dans ce genre là. (*à Dorat*) Voyons les tiens.

DORAT.

Ils sont bien faibles !..

SAURIN.

Modestie.

DORAT, *lit.*

Vers à la louange de M. Fréron. est aussi

FRÉRON.

Fréron !

CREBILLON. ver notre

Paix !

DORAT, *à Fréron.*

Cela vous étonne !.. Oh ! ce seront peut-être les seuls dans lesquels on le louera.

CREBILLON.

Mérite de plus.

DORAT.

Air : *Vaud. d'Arlequin musard.*

Jamais ce censeur ne nous flatte
En nous montrant la vérité ;
Mais sa critique délicate
Est offerte sans âcreté.
Du goût en défendant la cause,
Sa plume adoucit la leçon ;
C'est l'abeille effleurant la rose,
Sans y laisser son aiguillon.

TOUS.

Fort bien ! fort bien !

FRERON, *confus.*

Ah ! Monsieur !

DORAT.

Un peu d'exagération, mais comme vous dites, la situation l'excuse.

CREBILLON,

Tu n'a rien fait de mieux que cela.

DORAT.

C'est sans le vouloir.

CREBILLON.

C'est ainsi que se font les bons vers. Messieurs, vos éloges sont dignes des nôtres, interprète de la société qui vous reçoit au nombre de ses membres daignez me permettre de vous en féliciter.

(*Il embrasse Dorat.*)

DORAT, *bas à Crébillon.*

Ai-je le nom de l'aimable collègue qui a bien voulu se charger de mon éloge.

CREBILLON.

Ah deux minutes tu sauras tout. (*Il se tourne vers Fréron pour l'embrasser.*)

FRÉRON, *bas à Crébillon.*

Apprend-moi quel est l'estimable auteur qui vient.

CREBILLON.

Tu sauras tout dans un moment.

DORAT, *à Fréron.*

Quoique je n'aie pas l'honneur de connaître Monsieur s'il veut bien me permettre de lui témoigner ma reconnaissance....

FRERON.

M. je n'ai rien à vous refuser.

(*Ils s'embrassent.*)

CREBILLON.

J'ai gagné.

DORAT et FRÉRON.

Que dit-il ?

SCENE XVII et dernière.

LES MÊMES, MICHEL, MARTIN, THERESE.

MARTIN, *accourant.*

Ah ! M. Crébillon comment reconnaître votre générosité.

MICHEL, *montrant Fréron.*

Que faites-vous père martin, c'est Monsieur qui m'a donné les cent écus.

CREBILLON.

Fréron !

DORAT, MARTIN, THERESE.

M. Fréron !...

CREBILLON.

Oui, mon cher Dorat.

FRERON.

Dorat !

CREBILLON.

Je le reconnais bien la.... Son cœur est aussi bon que son esprit est mordant.

THERESE,

Ah ! Monsieur, comment vous prouver notre reconnaissance.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[

Mlle HERVEY *Artiste du Th.^re du Vaud.^le Rôle du Petit Beaujasmin dans Omazet*
Parodie d'Omasis. *«On dit q'vous me d'mandais*

Carlé del.

OMAZETTE,

OU

JOZET EN CHAMPAGNE.

PARODIE D'OMASIS,

OU

JOSEPH EN ÉGYPTE,

Vaudeville en un acte, par MM. BARRÉ, RADET, DESFONTAINES et DIEULAFOY.

Représenté pour la première fois, à Paris, *sur le Théâtre* du VAUDEVILLE, *le* 6 *octobre* 1806.

Prix 25 sous, avec portrait.

A PARIS,

Chez Madame Masson, Libraire-Editeur de pièces de Théâtre et de Musique, rue de l'Echelle, N°. 10, près celle S. Honoré.

An M. DCCC. VII.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
	MM.
OMAZETTE.	Laporte.
HAZARDEL,	Carpentier.
SIMON.	Lenoble.
RAFFLÈS.	Fichet.
JACO.	Hipolyte.
BEAUJASMIN.	Mme. Hervey.
INUTILIS.	Mlle. Arsenne.
LES FRÈRES DE JOSET.	
LE SECRETAIRE DE M. FARINON.	M. Auguste.

Le Théâtre représente l'intérieur de la cour de la ferme de Monsieur Farinon.

COUPLET D'ANNONCE.

Air : *du Vaud. d'Arlequin afficheur.*

Ce bon Joseph dans son pays
Fut, dit on, vendu par ses frères;
Même on dit qu'il doit dans Paris
Être vendu par les libraires.
Notre Joset, enfant perdu,
Comme lui, craint plus d'un faux frère;
Empêchez qu'il ne soit vendu
Aux malins du parterre.

AVIS.

Il n'y a d'édition avouée par l'Auteur que celle dont les exemplaires sont signés par l'Éditeur. On poursuivra les contrefacteurs, conformément à la loi.

OMAZETTE

OU

JOSET EN CHAMPAGNE.

PARODIE D'OMASIS.

SCENE PREMIERE.

OMAZETTE, HAZARDEL.

OMAZETTE. *il entre rapidement.*

A moi, docteur Hazardel, à moi.

HAZARDEL, *entrant de même.*

Eh ! mon dieu ! monsieur Omazette, que vous arrive-t-il ?

OMAZETTE.

AIR : *Vaud. de monsieur Guillaume.*

Depuis long-tems, mon ami, je vous aime,

HAZARDEL.

Et votre ami ne vous aime pas moins.

OMAZETTE.

J'ai de vous un besoin extrême ;

HAZARDEL.

Vous pouvez compter sur mes soins,

Aux médecins la confiance est chère,

Je veux la vôtre, elle est mon bien.

OMAZETTE.

Ah ! cher docteur, vous l'avez tout entière ;

Car je me porte bien.

HAZARDEL.

Que voulez-vous donc de moi ?

OMAZETTE, *d'un ton oppressé*

Quand je dis que je me porte bien, c'est-à-dire, que je meurs, que j'étouffe...

HAZARDEL.

De quoi ?

OMAZETTE.

D'une hémorrhagie de paroles, d'un flux de narrations

d'une indigestion de secrets; enfin d'un torrent de phrases magnifiques.

HAZARDEL.

Ah! mon Dieu, dépêchez-vous!

OMAZETTE.

Croyez-vous que nous ne serons pas interrompus dans cette cour?

HAZARDEL.

Et par qui? Tous vos gens sont occupés au magasin à livrer des farines, et vous savez que le bourgeois, M. Farinon, ne sort jamais de sa chambre où nous le retenons, la goutte et moi.

OMAZETTE, *très-rapidement.*

Eh bien! mon ami, apprenez... que je suis fils de Jaco; Jaco, ce berger si connu dans le pays de Caux; Jaco dont je fus séparé, à l'âge de douze ans, par la trahison de mes frères devenus jaloux de ma grace et de mon esprit.

HAZARDEL.

S'il vous était possible d'aller moins vite.

OMAZETTE, *toujours rapidement.*

Impossible... Les cruels, un jour de foire de St.-Malo, m'engagent comme mousse sur un vaisseau prêt à partir. Nous partons. La foudre gronde, battu par la tempête, pris par un corsaire, jetté sur les côtes d'Afrique. *En changeant de climats, j'ai changé de couleur*, et de costume.

HAZARDEL.

Changé de couleur!

OMAZETTE.

Air: *Daignez m'épargner le reste.*

Est-il rien qui change les gens,
Comme le mal qui les assiége:
Mon teint offrait avant ce tems
La douce blancheur de la neige.
Tout-à-coup mes traits rembrunis,
O! métamorphose soudaine!
Le soleil, les fruits du pays,
L'air du pays, l'eau du pays,
Ont changé l'ivoire en ébène.

HAZARDEL.

Permettez. Je me connais en physique, et je ne crois pas..

OMAZETTE, *sans l'écouter.*

Hé! qui pourra le croire. Ennuyé de l'esclavage, fatigué du travail, dégoûté de la bastonade, je fais mon paquet qui

t pas lourd, et par des chemins de traverse, de sable en
e, de rochers en rochers, j'arrive dans les plaines de la
mpagne, à la porte de la ferme de M. Farinon.

HAZARDEL.

ui vous donne ses moutons en garde.

OMAZETTE.

ui, mon ami, j'en gardais quatre-vingt-dix-neuf, et
, vous les guérissiez de la clavelée,

HAZARDEL.

h! par humanité! Ainsi votre vrai nom n'est poin
zette.

OMAZETTE.

h! non. C'est un sobriquet qui me fut donné lors du
vais rêve que fit notre bourgeois. Il vous souvient de
s d'imbécilles qu'il appela auprès de lui.

HAZARDEL.

ui. Je devais en être.

OMAZETTE.

Air: *La Boulangère.*

L'un veut qu'on le mène à Paris,
Afin qu'il s'y remette.
Du bon sens et des bons esprits
C'est, dit-il, la retraite.
Surpris,
Je m'écrie: O Mazette.!
Flattons ses yeux, dit un voisin,
Au salon qu'on le jette;
De Raphaël et du Poussin
C'est l'école parfaite.
Soudain
Je répète: O Mazette!

Non, dit un autre, son transport
Veut une autre recette;
Il propose du vieux castor,
La musique refaite,
Et plus fort
Je m'écrie: O Mazette!

HAZARDEL.

oujours Omazette?

OMAZETTE.

Enfin, je répétai ce mot si souvent et si à propos, que l
surnom m'en est resté.

HAZARDEL.

Ah! vous avez tout dit.

OMAZETTE.

Doucement. Il y a encore de l'oppression du côté du cœur
Vous vous rappellez ces onze mendiants qui se présentèrent
il y a six semaines, pour demander un peu de farine!

HAZARDEL.

Quoi! ces vilaines figures!

OMAZETTE.

Insolent!

« *L'âge de leurs ayeux touche au berceau du monde.* »

HAZARDEL.

Comment l'âge touche... Qu'est-ce que cela veut dire?

OMAZETTE.

Cela veut dire qu'ils sont gentilshommes normands, et mo
aussi. Les fils du grand Jaco.... la plus belle race de l'u
nivers.

Air: *Si Dorilas.*

De son renom cette race hardie
Fatigue encor tous les échos,
C'était l'honneur de notre Normandie
Et l'orgueil du pays de Caux.
Enfin, mon cher, chose extraordinaire,
Et qu'on ne reverra jamais,
Sur douze enfans notre vertueux père
N'avait que dix mauvais sujets.

HAZARDEL.

Ce n'est pas trop; il y a comme ça des familles d'honnêtes
gens.

OMAZETTE.

Qu'importe! Je reconnais mes frères, ils ne me recon-
naissent pas. J'en renvoyè neuf, j'en garde deux, ce petit
Beaujasmin qui prévient tout le monde, et Simon, ce fumeur,
qui ne salue personne, excepté mon ennemi Rafflès. Mais
je m'en moque. Sa sœur m'aime... Farinon m'aime... Tout
le monde m'aime... Mon père arrive ce soir. J'épouse de-
main, j'ai dit, et je respire.

HAZARDEL.

Et moi aussi... Pauvre papa Jaco! vous allez d'abord
vous jetter dans ses bras.

OMAZETTE.

as si bête. Je le tuerais de plaisir ; je lui parlerai comme e rien n'était, comme si nous ne nous étions jamais vus, e compte sur vous pour filer notre reconnaissance.

HAZARDEL.

h ! Je comprends, toujours, de l'esprit.

OMAZETTE.

ue voulez-vous, c'est de famille ; en attendant, si vous ontrez le petit Beaujasmin, faites-moi le plaisir de l'envoyer.

HAZARDEL.

n'y manquerai pas... Celui-là n'était pas de l'embarnent.

OMAZETTE.

h ! non. Il était occupé ailleurs, *il essayait la lumière du il.*

Air : *Vaudeville de l'Épreuve villageoise.*

Allez... j'en suis quitte,
Mon affaire est dite,
J'ai parlé très-vite ;
Mais j'étais pressé.

HAZARDEL.

Hier, si vous aviez commencé,
Vous n'auriez pas été forcé
D'aller aujourd'hui si vite.

(*il sort.*)

OMAZETTE.

a raison.

SCENE II.

OMAZETTE, *seul.*

h ! que je me sens soulagé, et qu'il est doux de parong-tems à quelqu'un qui a la patience de vous écouter. t un plaisir que je n'ai pas avec le maître du logis ; ne le voit jamais ce Farinon. Il est vrai qu'en qualité de premier commis, j'achète, je vends, je donne. Il regarde pas, et c'est quelque chose.

Air : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Je suis un garçon bienheureux
Et d'un bien joli caractère,

Daigne attendre.
Devers eux je vais courir,
Demain je te les ramène,
Et sans peine,
S'ils veulent bien revenir.

OMAZETTE.

Oui. Je dois avoir dit ça.

BEAUJASMIN.

Eh bien! pars, je te l'ordonne,
Et te donne
Ces sabots; sois diligent:
Porte à tes frères mes larmes,
Mes alarmes,
Et rapporte-moi l'argent.

OMAZETTE.

O sentiment paternel!

BEAUJASMIN.

Enfin mes frères reviennent,
Et nous tiennent
Ce lamentable propos:
Joset est mort en voyage.
Quel dommage!
Nous n'avons que ses sabots.

OMAZETTE.

Ah! les vilains menteurs. Et par quel accident ce pauvre jeune homme a-t-il perdu la vie?

BEAUJASMIN.

Ah! dame! mes bons frères ont dit comme ça que les lions de S.-Malo...

OMAZETTE.

Les lions de S.-Malo!

BEAUJASMIN.

Eh non! les chiens de S.-Malo!

OMAZETTE.

Lui avaient mordu les jambes?

BEAUJASMIN.

Ah! ben oui! il n'y a que ses sabots qu'ils n'ont pas pu avaler; aussi not' pere les conserve-t-il précieusement; il les a mis sur sa cheminée, et il est là qui les regarde.

OMAZETTE.

Quoi! c'est toute son occupation?

BEAUJASMIN.

pardonnez-moi ! *il fait des contes à ses enfans, boit e, mange des pommes, et il pleure.*

OMAZETTE.

eure !

BEAUJASMIN.

plus que ça qui l'amuse.

JOSET.

Air : *Mon Père était Pot.*

Eh quoi ! sans cesse et sans repos,
Jaco dans sa demeure
Devant sa paire de sabots
Gémit, soupire et pleure.

BEAUJASMIN.

Il pleure en parlant,
Il pleure en marchant.
En tout lieux, à toute heure,
Il pleure en dînant,
Il pleure en soupant,
En dormant même il pleure.

OMAZETTE.

on n'a pas essayé de le distraire.

BEAUJASMIN.

que si. J'avons fait toutes sortes de manigance pour le re. Le maître d'école lui lisait tous les romans nou- toutes les comédies nouvelles. Eh ben ! tout ce que pu faire, ça été de l'endormir de tems en tems.

OMAZETTE.

s !

BEAUJASMIN.

n finale. J'lavons mené à Paris pour l'y faire voir le Jocrisse.

OMAZETTE.

ère qu'il a ri.

BEAUJASMIN.

ben oui, il ne l'a pas plutôt vu que ça li a rappellé frère, et qu'il s'est pris à pleurer si fort, que tout le a crié à la porte: l'enfant Si ben que j'avons été obligé ener notre bon père.

OMAZETTE.

douleur indéracinable !

contre vous, et que ce vilain Normand est sans cesse à chuchotter avec mon frère.

OMAZETTE.

Soyez tranquille. J'ai lu dans l'avenir; j'ai tiré les cartes, et je réponds de tout.

INUTILIS.

Mais enfin mon frère est furieux, il vous en veut.

OMAZETTE.

Lui! eh bien! je lui conseille de m'en vouloir! De quoi se plaint-il?

INUTILIS.

De ce que vous lui avez fait perdre sa place.

OMAZETTE.

Allons, les voilà tous.

Air: *Vaudeville de l'Avare.*

Des honnêtes gens de sa sorte
C'est bien là le ton, et l'humeur.
Mettez un coquin à la porte;
Le premier il crie au voleur.
A celui-ci, par grâce extrême,
On laisse tout ce qu'il a pris.
Ah! que de fripons dans Paris
Voudraient être chassés de même.

(*à Beaujasmin.*) Viens, mon petit.

INUTILIS.

Arrêtez! quand nous reverrons-nous?

OMAZETTE, *avec tendresse.*

Oh! ça, par exemple, je l'ignore.

(*il sort avec Beaujasmin.*)

SCENE V.

INUTILIS, GOTHON.

INUTILIS.

Quelle aimable modestie! comme il me quitte sagement!

Air: *De la Croisée.*

L'amour l'a fait selon mon vœu.
Il est simple, je suis naïve,
Je suis discrette, il parle peu,

Il est craintif, je suis craintive.
Même douceur est dans nos yeux,
Sur notre front même décence,
Et je ne sais lequel des deux
A le plus d'innocence.

! voici le fumeur... il est amoureux de moi, et il vient me le dire.

SCENE VI.

SIMON, *à part.*

Air : *Du lendemain.*

Que mon sort est étrange !
Et comment le soutenir ?
Sans appétit je mange,
Je m'enivre sans plaisir. *portant la main à la gorge.*
Qu'ai-je donc là qui me gêne ;
Du remords c'est le tourment.
Morbleu c'était bien la peine
D'être normand.

INUTILIS, *minaudant.*

cherche le moyen de m'aborder... Hem !... hem !...

SIMON.

! voilà celle que j'adore.

(*il tire sa pipe.*)

INUTILIS.

Air : *Quoi ! ma voisine, etc.*

Monsieur n'a pas l'air à son aise.

SIMON.

Pas tout-à-fait.

INUTILIS.

N'est-il céans rien qui lui plaise.

SIMON.

C'est mon secret.

INUTILIS.

Ici les femmes sont fort belles.

SIMON.

Je le vois bien.

INUTILIS.

Elles sont sages et fidèles.

SIMON.

Je n'en sais rien.

INUTILIS.

Ah! vous n'en savez rien. Il faut le piquer... Vous savez sans doute que je me marie aujourd'hui, ou demain.

SIMON.

Vous vous mariez?

INUTILIS.

J'épouse monsieur Omazette.

SIMON.

Vous l'épousez!

INUTILIS.

Certainement, et nous attendons monsieur votre père et toute votre famille pour danser à la noce.

SIMON, *épouvanté.*

Faire danser mon père.

INUTILIS.

Oui, Monsieur.

Air: *Rendez-moi mon écuelle.*

Nous ferons danser votre papa,
Vous danserez vous-même.

SIMON.

Moi.

INUTILIS.

Le petit Beaujasmin dansera
Avec sa grâce extrême.

SIMON.

Quoi! mon père, un vieillard chargé d'ans,
Souffrir ainsi qu'on le ballote.

INUTILIS.

Et n'avons-nous pas de grands-mamans
Qui dansent la gavotte.

SIMON, *furieux.*

De quel droit fait-on voyager un vieillard qui se trouve bien chez lui? De quel droit me retient-on dans une basse cour, quand je ne demande qu'à courir les champs? pourquoi veut-on que je m'amuse quand il me plaît de m'ennuyer. Je hais votre Omazette, on le trouve beau. Je le trouve laid, on vante son esprit. Je ne vois que ses sottises.

INUTILIS.

Malhonnête. Il sied bien à un petit gardeur de moutons tel que vous, de parler ainsi d'un homme.....

SIMON.

ne suis pas poli.

INUTILIS.

Air : *De la Gageure inutile.*

Eh quoi ! vous ne savez pas feindre
Avec ceux que vous n'aimez pas.
Vous ne savez pas vous contraindre ;
Souffrir, et murmurer tout bas.
Vous vous permettez la menace.
Pauvre ignorant, pauvre insensé,
Vous ne flattez pas l'homme en place,
Vous ne serez jamais placé.

SCENE VII.

LES PRECEDENS, RAFFLES.

RAFFLES.

n! sandis quésaco ? Un joli homme, et une jolie femme se
utent entr'eux ?

INUTILIS.

n insolent qui ose me dire du mal d'Omazette.

RAFFLES.

u mal d'Omazette. Ma sœur, chacun a son opinion, et
uis étonné que connaissant la mienne sur le quidam, vous
s obstinies à vouloir l'épouser.

INUTILIS.

ous lui en voulez toujours.

RAFFLES.

t j'ai grand tort cadédis ; un drôle qui vient ici se mettre
a place, supplanter un gascon ! Et d'où vient-il ? d'où
-il ? quel est-il ? qui le sait ? Jégage que cet homme-là
pas l'ombre d'un ayeul.

INUTILIS.

Mais mon frère.

RAFFLES.

Air : *Une fille est un oiseau.*

Vous savez qué jé descends
D'un haut baron par mon père ;
Qué jé descends par ma mère
D'un commandeur des croyans.

Jé descends par ma grand'tante
Dés anciens rois de Tarente
Dont la ligne descendante...

INUTILIS.

Eh! mon Dieu, n'achevez pas.
Il est aisé de comprendre
Comme, à force de descendre,
Vous vous trouvez aussi bas.

RAFFLES.

Je mérélèverai.

INUTILIS.

Air: *Ce Magistrat irréprochable.*

Qu'importe un nom dont on hérite,
Et qu'on ne sait pas soutenir.
Mon frère, c'est par le mérite
Qu'il est flatteur de parvenir.
Un grand homme a su nous apprendre,
Sans qu'il eut des rois pour ayeux,
Qu'on n'a bas besoin d'en descendre
Pour s'élever au-dessus d'eux.
Bonsoir.

RAFFLES.

Comment bonsoir, on ne vous reverra pas.

INUTILIS.

Non. Je vais m'enfermer dans ma chambre pour voir si l'on viendra m'y chercher. Adieu.

SCENE VIII.

RAFFLES, SIMON.

RAFFLES.

Etranger, un mot?

SIMON.

Que voulez-vous?

RAFFLES.

Je ne vous connais pas; mais je sais qui vous êtes.

SIMON.

ous savez...

RAFFLES.

ui, vous êtes tout au moins gentilhomme.

SIMON.

oi.

Air : *Le petit mot pour rire.*

Vous êtes noble, mon enfant;
Dans un château cerrainement
Vous avez reçu l'être.

SIMON.

Non. C'était une humble maison.

RAFFLES.

Eh! qu'y faisiez-vous, mon garçon?

SIMON.

J'y gardais les moutons.

RAFFLES.

donc! gentilhomme champêtre!

SIMON.

fait.

RAFFLES.

voici. Vous aimez ma sœur, nous n'aimez pas Oma-
Défaites-moi de l'un, je vous fais présent de l'autre.

SIMON.

us défaire d'Omazette, et comment!

RAFFLES.

comme vous voudrez. Délà... délà... ou délà, coup
ed... coup de poing... coup de bâton. Il m'est aussi
ble l'un que l'autre.

SIMON.

is c'est un guet à pend.

RAFFLES.

n, moussû, cela s'appelle une gentillesse dramatique.
ez-vous être de la gentillesse, oui ou non?

SIMON.

n.

RAFFLES.

ce cas, point de sœur.

SIMON.

i.

RAFFLES.

us acceptez?

SIMON.

Non.

RAFFLES.

Eh oui! eh non! sandis, il faut se décider.

SIMON.

Ecoutez donc. C'est que conspirer comme ça à l'improviste sans se connaître....

RAFFLES.

Hé! je crois que je vous donne ma Sœur assez lestement.

SIMON, *lui tendant la main.*

C'est dit.

RAFFLES.

Epoux d'Inutilis, dans mes bras je te presse.

Air : *Sous le nom de l'amitié.*

Conspirons innocemment,
Mon cher petit beau-frère.

SIMON.

Sans art, et sans mystère
Préparons le dénouement.

RAFFLES.

Au moins dans cette affaire
Nul en nous ne verra
Ni *Brutus*,

SIMON.

Ni *Cinna*.

RAFFLES.

Ni même Catilina.

ENSEMBLE.

Ni Brutus, etc.

SCENE IX.

SIMON, *seul.*

Oui, Omazette aura son affaire. Mais quoi... Un homme qui ne se doute de rien, qui me fait mille politesses, qui chérit toute ma famille. J'oserais... Je pourrais... Tiens, ça me va bien à moi d'avoir des scrupules après ce que je me suis permis envers mon frère.

Air : *Du Parlement.*

Allons, je dois subir mon sort ;
Quelque malheur qui me menace,
Destin, sauve-moi du remord,
Te dirait un autre à ma place,
Mais moi, j'y mets plus de candeur,
S'il faut qu'à ta loi j'obéisse,
Le remord ne me fait pas peur,
Mais sauve-moi de ta justice.

SCENE X.

SIMON, BEAUJASMIN.

BEAUJASMIN, *accourant.*

! mon frère, mon frère ! qu'eu joie ! qu'eu plaisir !
ot' bon père qu'arrive.

SIMON.

n père !

BEAUJASMIN.

nsieur Omazette a envoyé au-devant d'lui les gardes
êtres, les ménétriers.

SIMON.

m'épouvantes.

BEAUJASMIN.

ends-tu les violons ?

SIMON

me déchires.

BEAUJASMIN.

rons donc l'embrasser ?

SIMON.

me sauve.

BEAUJASMIN.

ne veux pas embrasser papa.

SIMON.

and je ne fumais pas j'aimais à l'embrasser.

(*Il s'enfuit.*)

BEAUJASMIN.

! mon Dieu, comme il est changé, faut qu'il ait fai
ue mauvais coup, mon bon frère. -

SCENE XI.

BEAUJASMIN, JACO, et son cortège, portant un fauteuil derrière lui.

CHŒUR.

Air : *A la papa.*

Nous marchons péniblement,
Nous arrivons lentement,
Mais que faire à ça ?
Notre père
Est centenaire,
A cet âge là,
On va cahin, caha,
A la papa, ù, à la papa.

JACO, *s'asseyant.*

Me voici rendu.

BEAUJASMIN.

Je crois ben qu'vous d'vez l'être.

JACO.

Air : *L'Hymen est un lien charmant.*

Enfin sans savoir la raison,
Qui m'a fait battre la campagne,
Je vais donc pleurer en Champagne
Auprès de Monsieur Farinon, (*bis.*)
De cet illustre personnage,
Je dois attendre un bon accueil,
J'encombrerai peu son ménage,
Mon bâton est tout mon bagage,
Mes neuf enfans, et mon fauteuil
Sont mes compagnons de voyage.

BEAUJASMIN.

Par mon âme, papa, je crois que votre barbe est encore grandie.

JACO.

Tais-toi badin : mais dis-moi un peu, est-ce qu'il n'y a pas quelqu'un pour nous recevoir ?

BEAUJASMIN.

Neny, mais p'têt' ben qu'on viendra ?

JACO.

'est qu'il est convenable je crois, que je me fasse pré-
ter à monsieur Farinon.

BEAUJASMIN.

.e maître du logis? Oh ! n'y comptez pas, il ne voit per-
ne, et personne ne le voit. C'est monsieur Omazette qui
tout dans la maison.

JACO.

Sais-tu ce qu'il me veut ce monsieur Omazette ?

BEAUJASMIN.

Ah ! dame, il vous le dira, il cause volontiers, il n'est
fier du tout, c'est un brave homme, bien doucereux.

JACO.

Doucereux ! ah ! j'en pleure de joie ! il me rappelle Joset...
et ! Joset !

UN DES FRERES.

Air : *Des Pendus.*

Quoi ! parler toujours de Joset,

UN AUTRE.

Ne jamais songer qu'à Joset !

TOUS LES FRERES.

C'est une chose insuportable.

JACO, *les interrompant.*

Eh bien ! je crois que vous raisonnez ; paix, Messieurs,
us n'êtes pas ici pour causer, restés derrière mon fauteuil
taisez-vous.

UN DES FRERES.

Mais mon père, nos cœurs....

JACO.

Vos cœurs doivent se taire, mon cœur paternel en dira
en assés. Mais mon Dieu, je ne vois point Simon parmi
us.

BEAUJASMIN.

Ah ! il n'est pas perdu, mais il est toujours comme vous
vez.

JACO.

Comment, sa tête n'est pas remise.

BEAUJASMIN.

Ben au contraire, elle se démet tous les jours.

JACO.

Bon, voilà encore de quoi pleurer, où nous a-t-on con-
uits.

BEAUJASMIN.

Eh ! j'sommes dans la Champagne Pouilleuse.

JACO.

O riche Normandie ! rive du Cotentin ! beure d'Isigny, huitres de la délivrande ! recevez mes adieux.

BEAUJASMIN.

Ah ! bah ! vous serez aussi bien ici, qu'au pays.

JACO.

Jamais, jamais . . .

Air : *J'ai perdu mon âne.*

Dans la Normandie, (*bis.*)
Quelle douce vie ! (*bis.*)
J'étais sûr de garder mon bien ;
Car je ne prêtais jamais rien,
Dans la Normandie. (*bis.*

BEAUJASMIN.

Oh ! c'est vrai.

JACO.

A certaines fêtes, (*bis.*
Je tondais mes bêtes, (*bis.*)
Elles m'offraient un dos soumis,
Retrouverai-je en ce pays
D'aussi bonnes bêtes. (*bis.*)

BEAUJASMIN.

Il y a de bonnes gens par-tout, ne vous inquiétez rien, on aura soins de vous.

JACO.

Oui.

Mon sort intéresse, (*bis.*)
Et j'ai la promesse, (*bis.*)
Que céans, nous serons contens.
Mais hélas !
Ici comme chez les Normands,
Tient-on sa promesse. (*bis.*)

BEAUJASMIN.

Paix, papa, v'là quelqu'un.

JACO.

Est-ce Simon ?

BEAUJASMIN.

Non, c'est un Monsieur du logis.

JACO.

Va me chercher Simon, je veux mon Simon moi, veux mon Simon. (*Beaujasmin sort.*)

SCENE XII.

ÊMES, HAZARDEL en robe, OMAZETTE derrière lui.

rrive gravement sur la marche des apothicaires, s'approche de Jaco, et lui tâte le pouls.)

JACO.

onsieur, puis-je savoir à quoi bon cette cérémonie ?

HAZARDEL.

ut.

Air : *Dodo, l'enfant do.*

Observons bien si c'est l'instant
De faire la reconnaissance ;
Ouais ! le pouls est intermitant,
Il faut ici de la prudence.

JACO.

ais Monsieur.

HAZARDEL.

Comme il a froid, comme il a chaud !
Le pouls s'élève encore plus haut.

MAZETTE, *bas à Hazardel, par derrière.*

reconnaissance.

HAZARDEL.

Oh, oh ! trop tôt,
on se reconnaitra tantôt.

s complimens, des nouvelles du pays, quelques pa- insignifiantes. Voilà tout ce que je peux vous per- re pour le moment, M. Omazette.

JACO.

. Omazette.

OMAZETTE.

ue faites-vous, brave homme ?

JACO.

puis-je faire moins devant un homme aussi étonnant, obligeant que vous.

OMAZETTE.

e que je fais est très-ordinaire.

JACO.

on, non. Vous ne faites rien comme un autre.

Air ; *De la Palisse.*

Vous empêchez de partir
Deux jeunes gens très-ingambes,
Et puis vous faites courir
Un vieux qui n'a plus de jambes.
Vous nous reçevez au mieux.

Dans la demeure d'un autre,
Et vous êtes généreux
Sans rien dépenser du vôtre.

OMAZETTE.

Il faut faire comme tout le monde.

JACO.

Enfin vous charmez toujours,
Et votre éloquence enivre.
On dirait que vos discours
Vous les prenez dans un livre.

OMAZETTE.

J'ai ouï dire que vous étiez heureux en Normandie.

JACO.

Et voilà pourquoi vous me faites venir en Champagne. Q
de grâces à vous rendre !

OMAZETTE.

Ai-je l'honneur de saluer ici tous vos charmans enfans ?

HAZARDEL.

Ah ! quelles diable de questions ?

OMAZETTE.

Mais il faut bien entamer l'affaire.

JACO.

Oh ! j'avais un fils bien plus gentil que tous ceux-là.

OMAZETTE.

Encore. Et qu'en avez-vous fait ?

JACO.

Ah ! ne m'en parlez pas ; des laines à vendre, un voyage
St.-Malo, une mauvaise rencontre ; sa paire de sabots e
tout ce qui me reste...

OMAZETTE.

Hélas !

JACO.

Vous plaignez mes malheurs.

OMAZETTE.

Si je les plains, mon père !

HAZARDEL.

Eh bien !

OMAZETTE.

Ça m'est échapé.

JACO.

Air : *Qu'il est joli.*

Quel nom charmant vous me faites entendre !
Que votre voix est tendre !

Ah ! j'en suis tout saisi !
Qu'il est poli !
Qu'il est joli !
l ressemble à Joset. On dirait que c'est lui.

OMAZETTE.

Ce n'est pas encor moi.

SCENE XIV.

LES PRECEDENS, BEAUJASMIN.

JACO.

non Dieu ! je crois qu'il tonne.

OMAZETTE.

c'est le tambour. L'action va commencer.

BAUJASMIN.

Air : *De Catinat.*

Raffles. Oh ciel ! je répouds des destins,
bâton de Jacot a passé dans mes mains.

TOUS.

ut-il aller ?

OMAZETTE.

ez-vous, silence et immobilité. Je vais vous dire tout
e passe.

Air : *De l'Enfantine.*

De ce bâton prophétique
Suivez le cercle magique ;
Ce que j'y vois vous explique
Ce que vous ne voyez pas.
, regardez.
Le Gascon tremble et balance.
Déjà trois fois il a fui ;
Mais de rechef il s'élance
Poussant Simon devant lui.
Ah ! grand Dieu, comme on se tape,
Et ce Simon comme il frape !
Dans ce coin Raffles attrape
Un soufflet
Qui lui déplaît
Mais d'où vient ce nuage blanc.

L'œil étincelant
Le courroux brûlant,
Monsieur Farinon
Voit de son donjon
Ces mal-avisés,
Et soudain les a toisés.
Il cherche, il trouve la foudre
Dans un sac qu'on vient de moudre.
De farine il les soupoudre,
Ils sont tous pulvérisés.

SCENE XV.

LES PRECEDENS, SIMON.

SIMON.

Ça n'est pas vrai.

TOUS.

Simon, Dieux!

JACO.

Quelle morne pâleur a blanchi sa figure.

SIMON.

C'est de la farine. Raffles s'est enfui, je pouvais m'enfuir de même; mais je suis resté parce que j'ai à vous parler.

JACO.

Malheureux, tu ne rougis pas de ce que tu viens de faire.

SIMON.

Bah! j'en ai fait bien d'autres. Vous souvient-il que vous n'aimiez que Joset, que vous ne parliez que de Joset, de l'esprit de Joset, du teint frais de Joset, toujours Joset.

JACO.

Eh bien!

SIMON.

Ça me donna de l'humeur.

LES FRÈRES, *l'interrompant.*

Hum... hum... hum...

SIMON.

Il faut que ça parte. Vous en voulez aux chiens de S.-Malo; les chiens sont innocens: c'est moi qui l'engageai sur un vaisseau, j'en ai fait un mousse.

JACO.

Joset mousse!

HAZARDEL, *à Omazette.*

Il va le tuer de douleur. Il vaut mieux le faire mourir de plaisir. Allez.

SIMON.

Air : *Ah ! le cœur à la danse.*

Je l'embarque par un gros tems.

OMAZETTE.

Il a fait bon voyage.

SIMON.

Peut être pris par des forbans.

OMAZETTE.

Il est hors d'es clavage.

SIMON.

Peut-être il n'a pas deux sous.

OMAZETTE.

Il est plus riche que vous.

TOUS.

Vers lui mon cœur s'élance.
Quel destin a pu le sauver ?
S'il est dans l'opulence,
Il faut le retrouver.
est-il ?

JACO.

rlez, parlez, je vous en conjure.

OMAZETTE.

ucement, point d'éclat, ménageons nos sensibilités.

OMAZETTE.

Air : *Joseph est bien marié.*

Traitons ceci d'un ton doux.

CHŒUR.

Traitons ceci d'un ton doux.

OMAZETTE.

Joset est tout près de vous.

CHŒUR.

Joset est tout près de nous.

OMAZETTE.

Ce fils si pressé, si tendre,
Est las de vous faire attendre.
Papa, réjouissez-vous ;
Le voilà sur vos genoux.

LE CŒUR GÉNÉRAL.

Quoi! c'est Joset!
Quoi! c'est Joset!

JACO.

Air : *De la Piété filiale.*

Oui. Le voilà cet enchanteur
Qui, par une heureuse magie,
A tous les tons sait plier son génie,
Charmer l'esprit et subjuguer le cœur.
Celui dont l'âme sans égale
Peint si bien les grands sentiments,
Devait encor embellir les accens
De la piété filiale.

BEAUJASMIN, *à son père.*

Tu vas rire à présent.

JACO.

Hé! hé! hé! Je crois que oui.

OMAZETTE.

Eh quoi! frère Simon, tu peux fumer encore!

SIMON, *fumant.*

Pouah!

OMAZETTE.

Beaujasmin, toi qui as conservé l'accent du pays, vas donc lui dire quelqu'une de ses petites drôleries que tu dis si bien.

BEAUJASMIN.

Allons, frère, ne fais donc pas comme ça.... Tu sais bien nous autres normands, je n'avons pas de rancune.

SIMON, *attendri.*

Ah! effectivement voilà que ça se passe. Bonjour, Monseigneur. (*à Omazette!*) Monseigneur...

OMAZETTE.

Appelle-moi Joset, et que cela finisse.

SCENE XVI.

LES PRECEDENS, MLLE. DUMAIS *à une fenêtre.*

DUMAÏS.

Comment, que ça finisse! Sans moi! vous êtes polis, messieurs.

OMAZETTE.

propos, voilà l'autre.

DUMAIS.

Air: *Des Visitandines.*

C'est moi qu'on épouse, j'espère;
Avez-vous fini vos débats ?...
Je reste en l'air, que dois-je faire ?
Viendrai-je, ou ne viendrai-je pas?

OMAZETTE.

O! précieuse retenue!
Venez; vous savez dès-long-tems
Qu'avec des yeux aussi charmans
On est toujours la bien-venue.

JACO.

set! qu'est-ce que c'est donc que cette demoiselle ?

OMAZETTE.

est la sœur de mon ennemi, mademoiselle Inutilis, l'épouse. J'avais oublié de vous le dire.

JACO.

adame Inutilis, dis-tu ?

OMAZETTE.

i, mon père, elle a un peu d'amour pour moi; et pour brûle d'amour sans que ça paraisse. Approchez, ma amie. Ces messieurs sont mes frères, et monsieur mon

JACO.

h! nous voilà donc tous réunis, et nous allons tous vivre mille.

OMAZETTE.

us ? non, Beaujasmin n'est ici qu'en passant.

JACO.

mment ?

OMAZETTE.

oute, cher papa. C'est un petit arrangement que je vai faire comprendre par une petite allégorie.

Air:

Pour certaine fête on prêta
Un diamant à Melpomène;
Mais tu sais ce qu'on emprunta;
Il ne faut pas qu'on la retienne.

Ce jeune et joli Beaujasmin,
Que ton cœur aime à la folie,
Avant d'être ton Benjamin,
Fut le Benjamin de Thalie.

HAZARDEL.

C'est ça une reconnaissance.

JOSET.

Mais que nous veut le secretaire de Monsieur, est-ce qu'il y aurait du nouveau ?

SCENE XVIII.

LES PRÉCÉDANS, LE SECRETAIRE.

LE SECRETAIRE.

Oui, mes amis, grande nouvelle, grand concert ce soir chez monsieur Farinon; instruit de l'arrivée du papa Jaco, de sa belle reconnaissance avec son fils, et du beau repentir de ces Messieurs, il a fait mettre tout ça en musique, et voici vos rôles que je vous apporte.

JOSET.

Plaisantez-vous ? mon papa, mes frères, et moi, nous n'avons jamais chanté que des cantiques.

LE SECRETAIRE.

Hé bien ! vous chanterez des cantiques.

JOSET.

Mais, mon ami, cela ne sera pas gai du tout.

LE SECRETAIRE.

Eh ! qui vous demande de la gaîté, c'est une manière d'opéra-comique.

JACO.

Ah ! mon dieu !

JOSET.

Qu'est-ce donc ?

JACOT.

Je n'y vois plus, cette musique m'aveugle.

LE SECRETAIRE.

Tant mieux, elle en aveuglé bien d'autre, voyez voyez . . .

JOSET.

Juste ciel, que de note !

Air : *De M. Guillaume.*

Cela vraiment produira des merveilles,
Les belles barres que voilà;
Avec cette musique là.

JACO.

crois ?

JOSET.

Rien qu'à la voir, si votre œil un peu tendre,
Est tout-à-coup privé du jour,
Mon cher papa, je tremble qu'à l'entendre,
Vous ne deveniez sourd.

JACO.

me fais trembler.

LE SECRETAIRE.

ez donc, est-ce que le docteur n'est pas là.

BEAUJASMIN.

, bah, tout cela ferait un joli charivari.

LE SECRETAIRE.

voilà précisément ce qui nous met dans un enthou-
. . .

BEAUJASMIN.

se passera.

LE SECRETAIRE.

ous dis que l'exaltation est à son comble.

BEAUJASMIN.

ns.

Air : *Des bourgeois!*

Notre histoire bien vîte,
A scû vous exaltér,
A caus' qu'un la récite,
Un aut' veut la chanter,
Gn'ia pus que la danser, mais tués je n'peux m'taire.
Ça n'était pas mal comm' c'était ;
A quoi bon r'fair' c'qu'un aut' a fait
Quand on n'sait pas mieux faire.

LE SECRETAIRE.

mieux faire ! figurez-vous, mes amis, un sallon su-
nent décoré.

JACO.

ntre. c'est agréable pour un aveugle.

LE SECRETAIRE.

habits magnifiques.

BEAUJASMIN.

t quelque chose.

LE SECRETAIRE.

Air : *De la Trenitz.*

Vous, mon garçon,
Vous serez en jupon :
Du front
Vous descendront

Deux rubans et deux glands
Brillants.
Ainsi paré;
En ut, en sol, en ré,
Vous nous direz deux mots
De vos
Petits agneaux.
(*A Jaco.*) Et vous en robe blanche,
Étendu sur la hanche,
Vous aurez carte blanche
Pour dormir et ronfler,
Votre fils qu'importune
Sa trop haute fortune,
Au doux clair de la lune,
Viendra vous contempler.
Le fière endurci,
Plein de souci,
Venant ensuite,
Lui dira tout net,
Je suis un très-mauvais sujet.
Mais au jour naissant,
Tous deux gaîment,
Preudront la fuite,
De peur d'être vus
Par un père qui n'y voit plus.
(*A Beaujasmin.*) Cher innocent.
Vous perdrez votre accent
Décent;
Vos petit airs
Ne vaudront pas les vers
Si chers
Que vous disiez,
Lorsque tant vous plaisiez;
Mais vous serez, mon cœur,
Un bel enfant de chœur.
Puis en riche équipage,
Deux valets d'attelage
D'ici jusqu'au viliage
Tous trois nous traîneront.
(*Aux frères.*) Ces Messieurs sont ingambes,
Ils ont de bonnes jambes,
Chantant des dythirambes,
Par derrière ils suivront;
Dans un beau festin;
Sans pain, sans vin,
en musique,

Des harpes seront,
Et des vierges en pinceront.
Puis, comme un démon
Viendra Simon
Le frenetique
Faire tant bruit
Que d'un père il sera maudit.
Alors Joseph
Vous dira de son chef,
Pardonnez son méchef;
Papa, je suis Joseph;
Et, bref,
A ce mot là,
Chacun dira;
Ah! ah!
Chacun sera béni,
Et tout sera fini.

JOSET.

oi, ce n'est que cela?

LE SECRETAIRE.

us voyez bien que ce n'est rien. Je vais dire à mon-
Farinon que vous allez venir.

JOSET.

i, oui, quand nous aurons fini de nous reconnaître.

VAUDEVILLE.

Air: *Il ne faut pas vous alarmer.*

JACO.

Au théâtre il n'est pas aisé
De faire des reconnaissances.
Il faut un esprit avisé
Pour courir de pareilles chances.
Dans le monde c'est encor pis:
Que de masques on voit paraître!
Les bonnes gens, les vrais amis,
Comment peut-on les reconnaître?

SIMON.

Tantôt Pasquin chemine à pied,
Tantôt Pasquin est en voiture;
Tantôt Pasquin est oublié,
Et tantôt Pasquin fait figure.
Hier Pasquin cherchait un valet,
Aujourd'hui Pasquin cherche un maître.
Pour ce qu'il fut, pour ce qu'il est,
Comment diable le reconnaître?

INUTILIS.

Mon ami, recevez ma foi,
Je vous la dois de préférence.
Vous n'êtes pas gênant pour moi,
Vous ne plaignez pas la dépense.
Vous n'êtes brutal, ni jaloux,
[illegible] en maître.
Vous ne parlez jamais [illegible]
Tâchez, devenant mon époux,
Que je puisse vous reconnaître.

INUTILIS.

Quel est donc le peintre nouveau
Qui de Joseph traça l'histoire!
Et qui, dans ce premier tableau,
S'est à jamais couvert de gloire.
Aux traits hardis, au grand talent
Que sur la scène il fait paraître,
D'Ossian le chantre éloquent
Est bien facile à reconnaître.

OMAZETTE.

Amis, quel est donc ce héros
Qui, toujours guidé par la gloire;
Déploye à peine ses drapeaux;
Qu'ils sont suivis par la victoire?
A ces flots pressés d'ennemis
Que d'un souffle on voit disparaître,
Le triomphateur d'Austerlitz
Est bien facile à reconnaître.

BEAUJASMIN.

Dans un ouvrage destiné
A briller long-tems sur la scène,
Vos suffrages ont couronné
Les favoris de Melpomène;
Votre goût et votre équité
Chez nos voisins ont su paraître.
Par l'indulgence et la bonté
Chez nous faites-vous reconnaître.

FIN.

De l'Imprimerie de MALDAN, Rue St. Denis, à la Cornemuse, N° 341

RACINE,

OU

LA CHUTE DE PHÈDRE,

COMÉDIE EN DEUX ACTES ET EN VERS,

Mêlée de Vaudevilles;

Charles Augustin

PAR MM. SEWRIN ET CHAZET.

REPRÉSENTÉE à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 29 Septembre 1806.

PRIX, 1 franc 50 centimes (30 sous)

A PARIS,

Mme. CAVANAGH, Libraire, sous le nouveau passage des Panoramas, N°. 5, entre le boulevard Montmartre et la rue Marc.

1806.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
RACINE	M. Verpré.
BOILEAU	M. Julien.
PRADON	M. Philippe.
Mlle. CHAMPMÊLÉ	Mme. Bellemont.
JULIE	Mme. Desmares.
BABET	Mme. Duchaume.
Un Exempt.	

La Scène se passe à Paris, dans la maison de Racine.

RACINE,

OU

LA CHÛTE DE PHÈDRE,

COMÉDIE EN DEUX ACTES ET EN VERS.

ACTE PREMIER.

(Le Théâtre représente un Salon.)

SCÈNE PREMIÈRE.

BOILEAU, BABET.

BOILEAU (*entrant par le fond.*)

ien ! personne ici ?....

BABET (*venant par le côté droit.*)

C'est vous, Monsieur Boileau !

BOILEAU.

'hui que fait-on ?.... que dit-on de nouveau ?
ître.....

BABET.

Savez-vous quel sujet le chagrine ?
puis hier d'un triste !.....

BOILEAU *à part.*

Je devine.
e de Phèdre ! oui !

BABET.

Tâchez de lui parler,
De connaître ses maux et de le consoler.

BOILEAU.

Quoi ! sérieusement !....

BABET.

Jugez-en par moi-même,
Vous me voyez aussi d'une tristesse extrême ;
De toute cette nuit je n'ai pas fermé l'œil.

BOILEAU, *riant.*

A ton âge, pourtant, on ne craint plus d'écueil,
Je crois ? .... Tu n'as point fait de chûte, j'imagine ?

BABET.

Non,..... mais je l'aime tant, ce bon Monsieur Racine !

AIR : *vaud. de l'Opéra Comique.*

Je l'ai vu naître, et dans mes bras,
Moi, je l'ai reçu la première ;
J'en ai pris soin et je n'dois pas
Oublier tout cela, j'espère.
Pour l'aimer mon cœur attendri
A-t-il besoin d'autres excuses,
Quand vous saurez que j'ai nourri
Le nourrisson des Muses ?

BOILEAU.

(*même air.*)

Un si beau dévoûment me plaît ;
Je suis fort content de ton zèle,
Et j'aime à voir que l'intérêt
N'est pas ce qui te rend fidèle.
Femme vraiment rare !... je doi
Te récompenser à ce titre...
Et je... je parlerai de toi
Dans ma première épître.

BABET.

Ah ! vous riez.....

BOILEAU.

Toujours, et cela me convient.
sprit sage, au moins, prend le tems comme il vient;
on maître avait cette philosophie,
erait pas.... vieux !.... au printems de sa vie.
it d'un échec, il rirait d'un succès,
it..... eh ! ma foi ! de tout !.... comme je fais.
qu'il est chagrin, il faut que je l'amuse,
n motif au moins me servira d'excuse.
chez lui.

BABET *l'arrêtant.*

Monsieur, plus de ménagement,
s entrer moi-même.

BOILEAU.

Eh bien, pars à l'instant.

AIR : *du partage de la richesse.*

Dis lui, pour adoucir sa peine
Et porter le calme en ses sens,
Que le destin chez lui ramène
L'admirateur de ses talens.
Celui que de tristes bluettes
N'ont que trop souvent endormi,
L'ennemi des mauvais Poëtes,
Il saura que c'est son ami.

(*Babet entre dans la chambre à droite.*)

SCÈNE II.

BOILEAU *seul.*

, je vois trop d'où te vient ce vertige;
est triomphant et son succès t'afflige.
orte qu'un essaim de frivoles esprits
fronde, censure, attaque tes Ecrits !

AIR *du vaud. des Vélocifères.*

Rappelle tes sens égarés,
Sois moins honteux de ta défaite;
Maints guerriers se sont illustrés
Par une savante retraite.
L'histoire offrant d'heureux tributs
Aux mânes des guerriers habiles,
Cite encor les héros vaincus
Dans le combat des Thermopyles.

Nevers peut très bien à grands frais,
Armant des cabaleurs habiles,
Contre toi payer des sifflets,
Pour Pradon des bravos utiles.
Mais l'avenir que la raison,
Que le bon goût seul détermine,
Aura des sifflets pour Pradon,
Aura des bravos pour Racine.

SCÈNE III.

BOILEAU, RACINE.

RACINE.

Te voilà, mon ami!

BOILEAU.

Sans doute, c'est moi-même!
Mais d'où te vient, dis moi, cette tristesse extrême,
Ce regard incertain, et ce front soucieux?
Bon! A peine oses-tu sur moi lever les yeux.
Ton esprit est troublé, désolé, je parie,
De ce que Phèdre hier ne fut point applaudie?

RACINE.

Ah! Boileau!

BOILEAU.

Doit-on rien cacher à l'amitié?
Parle moi sans détour, ou je suis sans pitié.

AIR : *cinquième édition.*

L'or, le pouvoir et les grandeurs
A tes yeux ne sont que chimères ;
Des Muses les douces faveurs
Sont les seules qui te soient chères.
De quoi donc es-tu désolé ?
Pourquoi cet air sombre et sinistre ?
Le Roi t'aurait-il exilé,
Ou bien t'aurait-il fait ministre ?

RACINE.

s de motifs....

BOILEAU.

Tu sais mal te défendre ;
tes chagrins !.... Je vais te les apprendre :
réussi.

RACINE.

Peux-tu croire, entre nous,
s succès, moi, je me montre jaloux !
es bien mal ! Ton cœur me calomnie !
triomphe, soit !.... mais que l'on m'injurie !....

(*Il tire un papier de sa poche.*)

n plat sonnet on insulte à mon nom ;
m'y placer au-dessous de Pradon !....
sans raison, sans nulle retenue....

BOILEAU *riant.*

en tes mains est déjà parvenue ?
eshoulière en est, dit-on, l'auteur.....

RACINE.

nnais point ses grâces, ni son cœur.

AIR : *cacher la femme sous des roses.*

Femmes, vouloir, sur le Parnasse,
Briller par la méchanceté
A votre sexe plein de grace
C'est presque une infidélité.

Par des talens de mille espèces
Vos droits peuvent mieux s'assurer....
Des mains faites pour les caresses
Ne doivent jamais déchirer.

BOILEAU.

Crois moi, laisse Pradon exhaler sa furie,
La critique d'un sot est l'encens du génie.

AIR : *une fille est un oiseau.*

Lorsqu'un grand homme inspiré,
Fuyant la route ordinaire,
S'écarte, et loin du vulgaire
Trouve un chemin ignoré,
Mille cabales s'amassent,
Mille pièges l'embarrassent,
De petits rivaux croassent
Pour étouffer son talent;
Mais vainement on l'entrave,
C'est une lime qui brave
La morsure du serpent.

Cesse donc d'être surpris
Lorsque l'envie animée,
De sa rouille envenimée
Cherche à noircir tes écrits.
Plus on heurte la science,
Plus l'esprit croît et s'élance.
Cinna ne dut sa naissance
Qu'au Cid long tems outragé;
Dans leur dévote colère,
Maints bigots sifflaient Molière,
Et Tartufe l'a vengé.

RACINE.

Boileau, ton amitié me console et me touche!

BOILEAU.

Eh! bien donc, ne sois plus si sombre, si farouche;
En réponse au sonnet qui tourmente ainsi,

Duc de Nevers on a fait celui-ci,
n être l'auteur on t'accuse toi-même...
(il lit le papier.)
s un palais doré, Damon, jaloux et blême;
des vers où jamais personne n'entend rien,
'est ni courtisan, ni guerrier, ni chrétien....
(cessant de lire.)
traite de sot et d'avorton des Muses;
essentiel que tu le désabuses.

RACINE.

u, tu ne sais pas quelle réflexion,
projet je faisais à l'instant?....

BOILEAU.

Ma foi, non.

RACINE.

geais, fatigué des travaux de la vil
isir pour toujours un solitaire asile,
ri des méchans, des sots, des envic
lais en un mot....

BOILEAU.

Quoi?

RACINE.

Me faire chartreux.

BOILEAU.

eux! Y penses-tu, mon cher? Quelle démence!
e au fond d'un cloître! Ah! quelle extravagance!
un si beau chemin je te voie arrêté!
er tes talens à la postérité!....
encore une fois, voilà de la folie!

RACINE.

je vivrais heureux....

BOILEAU.

Fausse philosophie!
que ce nouveau plan soit si-tôt de ton goût,
t d'autres raisons.... tu ne me dis pas tout.

Ta Julie à tes vœux serait-elle contraire?
Mon hymen projeté déplait-il à sa mère?
Ne t'aimerait-on plus? As-tu quelques rivaux?
Quel diable enfin, dis moi, vient troubler ton repos?

RACINE.

AIR *nouveau.*

Non, ma Julie est un modèle
De grace, de fidélité;
J'ai remarqué souvent en elle
De la douceur, de la bonté.
Mais dans le plus heureux ménage
Tous les jours ne sont pas sereins....
Je crains, mon cher, hélas!....

BOILEAU.

Tu crains?

RACINE.

Le mariage,

BOILEAU.

Va, puisqu'à ton bonheur rien ne saurait suffire,
Morbleu, fais toi chartreux, je n'ai plus rien à dire.

(*Comme il va pour sortir, Babet entre.*)

SCÈNE IV.

Les précédens, BABET.

AIR : *cet arbre apporté de Provence.*

BABET.

Je suis tremblante, je vous jure;
Un homme est là, qui veut entrer;
Ah! mon dieu, la triste figure!
Comment ose-t-il se montrer?
A son maintien, à son langage,
A sa perruque de travers,
On l'prendrait pour un fou; je gage
Que c'est quelque faiseur de vers.

BOILEAU.

e de nos airs.... J'aime au moins sa franchise.

BABET.

us faites aussi des vers!... Quelle sottise !

RACINE.

?....

BABET.

Mais il s'appelle.... Attendez.... je.... Pradon ?
i, je m'en souviens ; il m'a bien dit ce nom.

RACINE.

sard singulier me vaut cette visite ?

BOILEAU.

te consoler du malheur d'Hypolite,
n procédé, digne d'un grand vainqueur,
èdre vaincue offrir un bras vengeur !
serait piquant et fait pour la satyre !

RACINE.

e soit le motif qui dans ce lieu l'attire,
verrai point.

BOILEAU.

Pour finir ces débats ;
je le reçois....

RACINE.

Il ne nous connaît pas.

BOILEAU.

AIR *du vaudeville d'Arlequin muséed.*

De la nature un voile immense
A nos yeux cache les secrets,
Et sans voir la main qui le lance,
Du tonnerre on sent les effets,

Ainsi, dans nos malignes pages,
Pradon, frappé de traits vengeurs,
Ne connaît que trop nos ouvrages,
Et n'a jamais vu leurs auteurs.

RACINE.

même air.

Eh bien, je charge ta malice
De lui faire un aimable accueil ;
Il faut que ta gaîté punisse
Et ses complots et son orgueil.

BOILEAU.

De l'accueil que je lui destine
Tu pourras juger en deux mots....
En parlant au nom de Racine
Je serai toujours Despréaux.

ENSEMBLE.

RACINE.	BOILEAU.
En parlant au nom de Racine,	En parlant au nom de Racine,
Ami, sois toujours Despréaux.	Je serai toujours Despréaux.

SCÈNE V.

BOILEAU, BABET.

BOILEAU, *riant.*

Ce Pauvre Pradon!.... j'ai conjuré sa perte.
(*il avance un fauteuil au milieu de l'avant-scène, et s'y assi*
avec l'air grave et important d'un juge.)
(*à Babet.*)
Allez le prévenir.... L'audience est ouverte. (*Babet sort.*)

SCÈNE VI.

BOILEAU *seul.*

Placé dans ce fauteuil, et sans lui résister,
D'abord tranquillement je pourrai l'écouter.

ns l'air inquiet, la figure chagrine,
stes, le maintien de mon ami Racine;
ra lui parler, je saurai ses desseins,
udre, au besoin, partira de mes mains!
e voici.... Tâchons qu'il donne dans le piège.

SCENE VII.

BOILEAU, PRADON, BABET.

on entre, salue respectueusement et à plusieurs reprises.)
AU, *ne se détournant qu'à-demi, incline un peu la tête, et dit :*
eur, asseyez vous.... (*à Babet.*) Babet, donnez un siége...
bet place un siège à quelque distance de Boileau, *et sort.*)

SCÈNE VIII.

BOILEAU, PRADON.

PRADON (*après s'être assis.*)
tes bien poli.... Je le dis sans orgueil:
tendais, Monsieur, à cet aimable accueil;
te pourtant paraîtra singulière;
nous parcourons tous deux une carrière....

BOILEAU.

ort à nos vœux ne sourit pas toujours,
ais. De la vie un rien trouble le cours,
èdre hier en fit la triste expérience!

PRADON.

e résigner.

BOILEAU.

S'armer de patience;
aris fut ravi de votre Régulus....

PRADON.

Paris siffla....

BOILEAU.

votre Germanicus;

Alors, qu'est-il besoin que je le dissimule ?
Je me mets sur les rangs, je deviens votre émule.
Ma fortune déjà s'accroît par mon talent,
Et l'on ne me voit pas d'un œil indifférent.
Que vous dirai-je enfin ? j'épouserais Julie.

(*Boileau se levant tout-à-coup.*)

BOILEAU.

Quel démon vous remplit de cette frénésie ?
Traverser mon ami jusque dans ses amours !
Morbleu ! c'est trop long-tems écouter vos discours !

PRADON (*interdit.*)

Quoi ! vous n'êtes pas....

BOILEAU (*tonnant contre lui.*)

Non, je ne suis point Racine !
Mais l'ennemi juré de ta verve assassine.
Ce n'était pas assez de voir Bouillon, Nevers,
Empêcher par leur or qu'on ne sifflât tes vers.
Tu viens, en nous vantant une fausse merveille,
Du succès de ta Phedre étourdir mon oreille,
Et le cœur tout bouffi d'un orgueil sans égal,
De Racine en ces lieux te nommer le rival !...
» Mais répondez un peu; quelle verve indiscrète
» Sans l'aveu des neuf Sœurs vous a nommé poëte ?
» Sentiez-vous, dites moi, ces violens transports
» Qui d'un esprit divin font mouvoir les ressorts ?
» Qui vous a pu souffler une si folle audace ?
» Phébus a-t-il pour vous applani le Parnasse ?
» Et ne saviez-vous pas que sur ce Mont Sacré,
» Qui ne vole au sommet tombe au plus bas degré. »
Pitoyable rimeur, qu'un vain triomphe abuse,
Eloigne de mes yeux ton insolente muse ;
Chez les grands encensés cherche lui des amis ;
Laisse nous en repos ; va, malheureux, va, fuis,
Et ne reviens jamais troubler, par ton délire,
L'auguste sanctuaire où Racine respire.

(*il rentre chez* Rac

PRADON (*seul et pétrifié.*)

u'ai-je entendu ? Je reste stupéfait !
me.... d'où vient donc qu'il m'a rendu muet ?
ns que je résiste, il m'offense, il m'outrage !

SCENE IX.

RADON, BABET, (*arrivant dans le fond.*)

BABET.

u ! de là-dedans on entend un tapage....

PRADON.

.... dites moi.... quel est cet homme, hélas !....
m'adressais ?....

BABET.

Eh ! qui ne connaît pas
r Boileau ?

PRADON.

Boileau ! ciel ! qu'entends-je ? Ah ! le traître !
, moi, j'ai pu me pas le reconnaître !

BABET.

peu mordant, n'est-il pas vrai, Monsieur ?
e ! c'est qu'on dit que c'est un grand auteur.
ns là n'ont pas l'esprit fait comme un autre ;
à cependant, c'est un fort bon apôtre,
s si méchant qu'il veut en avoir l'air.

PRADON.

ge, Monsieur, vous me le paîrez cher.

DUO (*de M. Doche,*)

PRADON.

Entre les mains j'ai de vos œuvres,
Je vais voir le duc de Nevers,
Et pour déjouer vos manœuvres
Je saurai lui montrer vos vers.

BABET.

Comme il s'emporte ; comme il crie!

PRADON.

De ce sonnet qui l'injurie
Sur vous il saura se venger...
Nous verrons si votre génie
Pourra vous tirer de danger.

PRADON.

Ce Boileau, qui veut à la ronde,
Censurer la ville et la cour,
Veut faire trembler tout le monde,
Aujourd'hui qu'il tremble à son tour!

BABET.

Par bonheur on aime à la ronde;
Mon maître, à la ville, à la cour;
Il est vrai qu'il aim'tout le monde,
Il est just'qu'on l'aime à son tour.

PRADON.

Puis à la mère de Julie,
Avant peu j'aurai dévoilé
Que Racine la sacrifie
A la charmante Champmêlé.

BABET.

Quoi! c'est mon maître qu'il menace!

PRADON.

Alors, épousant à sa place
Le tendre objet de mon ardeur,
A Cythère comme au Parnasse
Je serai deux fois son vainqueur.

PRADON.

Je vais préparer la tempête...
Il faut que, pour mieux les punir,
L'orage éclate sur leur tête,
Sans qu'on puisse les prévenir.

BABET.

Il veut former une tempête,
Mon maître saura l'en punir,
Car moi, je ne perds pas la tête,
De tout je cours le prévenir.

Fin du premier acte.

ACTE SECOND.

(*Même décoration.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

RACINE (*seul.*)

méchans !... C'est donc peu d'attaquer mes ouvrages,
e mon bonheur même ils forment des orages !
ant ma Julie, et me prêtant des torts,
t aigri son cœur par mille faux rapports.
adon.... Mais Boileau, qui connaît sa conduite,
contrarier les projets qu'il médite.
, Muses, qui troublez et qui charmez mes jours,
ore en ce moment votre divin secours !....

AIR : *Si Dorilas.*

En vain l'art des vers nous expose
A mainte peine à maint tourment,
Tous les maux dont il est la cause
Sont calmés par cet art charmant.
Telle, adoucissant la blessure
De son dard qui nous fait souffrir,
L'abeille, en faisant sa piqûre,
Offre son miel pour nous guérir.

pour me consoler revoyons mes ouvrages.
, on veut à Phèdre enlever les suffrages.
ous verrons Esther.... oui, messieurs les jaloux,
s étonnerai pour me venger de vous.

(*même air.*)

Vainement plus d'un satyrique
Par ses traits veut me déchirer,
Pour désespérer la critique,
Je veux la forcer à pleurer ;

Sa douleur a pour moi ses charmes;
Et doit assurer mon repos....
Les yeux qui répandent des larmes
Ne peuvent pas voir les défauts.

Mon plan me satisfait, et mes scènes tracées
S'enchaînent l'une à l'autre, avec art disposées.

SCÈNE II.

RACINE, BABET, Mlle. CHAMPMÊLÉ (*au fond du théâtr*

BABET.

(*elle appelle.*)
Monsieur... (*bas à mademoiselle Champmêlé.*)
Quand il travaille il ne répond jamais.

Mlle. CHAMPMÊLÉ.

J'aime mieux revenir, je le dérangerais.

BABET *se rapprochant.*

C'est mamsell'Champmêlé, Monsieur....

RACINE *travaillant.*

Scène septième.

BABET *à Mlle. Champmêlé.*

Il va lire, je crois; n'importe, restez d'même;
Quand il saura qu'c'est vous, il sera très-content....
Vous m'avez fait gronder, l'autre jour, en sortant.

RACINE *déclamant.*

» Je ne trouve qu'en vous je ne sais quelle grace,
« Qui me charme toujours et jamais ne me lasse.

BABET *à Mlle. Champmêlé.*

Eh bien, c'est-il flatteur?.... (*elle sort.*)

SCÈNE III.

RACINE, Mlle. CHAMPMÊLÉ.

Mlle. CHAMPMÊLÉ *au milieu du théâtre et contemplant Racin*

Quelle tranquillité!
L'intrigue arrêterait la médiocrité,

le talent, jaloux du soin de sa mémoire,
ond par un succès, se venge par la gloire.

RACINE *continuant de déclamer en travaillant.*

rlez De vos désirs le succès est certain,
e succès dépend d'une mortelle main.

CHAMPMELÉ *s'avance doucement derrière* Racine, *et lit sur son manuscrit* :

nté qui me rassure autant qu'elle m'honore !....

RACINE *surpris et se levant.*

uoi ! c'est vous ?

Mlle. CHAMPMELÉ.

Pardon, si je vous gêne encore.

AIR : *j'aime ce mot de gentillesse.*

Chez vous empressée à me rendre,
J'avais bien peur de vous troubler ;
Vous, sans me voir et sans m'entendre,
Vous aviez l'air de me parler.
Répondre est toujours mon usage,
Ainsi j'ai bien fait, entre nous,
De prendre exprès votre langage
Pour être plus digne de vous.

RACINE.

(*même air.*)

Esther me plairait davantage,
Si je pensais à vous l'offrir ;
Mais le Roi veut que mon ouvrage
Soit joué d'abord à Saint-Cyr.
Je vais, du moins j'aime à le croire,
Garder mon repos à ce prix ;
Je veux bien perdre un peu de gloire,
Pour perdre beaucoup d'ennemis.

Mlle. CHAMPMELÉ.

n! vous vous trompez, car d'avance on se plaît
dans votre Esther un certain but secret ;
pièce, en un mot, n'est pas encor finie,
la cite déjà comme une allégorie ;

A ces bruits mensongers la foule ajoute foi.
On dit qu'Assuérus est le portrait du Roi ;
On prétend que d'Esther la piété retrace
La sage Maintenon, ses vertus et sa grace.
Dans l'altière Vasthi chacun voit Montespan,
Et retrouve Louvois dans le farouche Aman.
Vous voyez qu'inventant les torts qu'elle vous prête,
C'est la malignité qui vous sert d'interprète.

RACINE.

Ainsi la calomnie oserait près du Roi...

Mlle. CHAMPMELÉ.

Et qui peut résister à ses attaques?

RACINE.

Moi.
Je saurai la combattre, et dans ce même ouvrage,
De tous nos courtisans abjurant le langage,
Je saurai pour instruire un Roi plein d'équité,
Jusques dans son palais dire la vérité.

Mlle. CHAMPMELÉ.

Le Roi, n'en doutez pas, vous estime et vous aime.

RACINE.

Je mets tout mon espoir dans sa bonté suprême ;
Protecteur éclairé de l'empire des arts,
En France rien n'échappe à ses vastes regards ;
Il anime et soutient, devine et récompense
Le génie et le goût, l'esprit et la science ;
C'est lui qui protégeant le peintre de nos mœurs,
Lui laissa noblement le choix de ses couleurs.....
Tartuffe fut permis, Sans cet ordre prospère,
Nous perdions un chef-d'œuvre, et le nom de Molière,
Privé du juste appui d'un prince respecté,
Fût parvenu moins grand à la postérité.
Voilà ce qu'il a fait, jugez donc si mon zèle
Pourrait craindre jamais sa bonté paternelle.

Mlle. CHAMPMELÉ.

us êtes, je crois, bien sûr de son appui,
e le présent seul nous occupe aujourd'hui:
vous le savez, demain doit reparaître.

RACINE.

la redonner, on aura tort peut être.
s de Pradon....

Mlle. CHAMPMELÉ.

Ils sont tous ruinés.

RACINE.

aleurs?

Mlle. CHAMPMELÉ.

connus.

RACINE.

Et leurs chefs?

Mlle. CHAMPMELÉ.

consternés.

RACINE.

....

Mlle. CHAMPMELÉ.

est bien conduit.

RACINE.

Le style....

Mlle. CHAMPMELÉ.

est un modèle!

RACINE.

ous croyez donc cette pièce....

Mlle. CHAMPMELÉ.

immortelle!

RACINE.

ement....

Mlle. CHAMPMELÉ.

Sera celui de l'avenir.

RACINE.

présage aussi doux je puis m'énorgueillir,
lens....

Mlle. CHAMPMELÉ.

Vous sont dus, car vous êtes mon maître,

RACINE.

Votre nom?

Mlle. CHAMPMELÉ.

C'est vous seul qui l'avez fait connaître.

AIR *des Visitandines.*

C'est en jouant dans vos ouvrages
Que j'obtins un succès flatteur;
Tous les bravo, tous les suffrages,
L'actrice les doit à l'auteur.
Ainsi le faible lierre, à peine
Sans appui, peut se conserver,
Mais il est sûr de s'élever
Quand le hasard l'unit au chêne.

RACINE.

Le public est toujours charmé de votre jeu.

Mlle. CHAMPMELÉ.

Oh! pour m'encourager vous me flattez un peu;
Mais quand vous m'applaudissez, moi-même je me blâme.

RACINE.

Vous êtes trop sévère.

Mlle. CHAMPMELÉ.

Oh non; et je réclame
Quelques conseils de vous. Vous suivez mes travaux,
Personne mieux que vous ne connaît mes défauts.

AIR: *le maître d'école.*

A vos avis je suis soumise;
Vous dites qu'il faut qu'un acteur,
Par son geste et sa voix traduise,
L'esprit et l'âme d'un auteur,
De cet agréable imposture
Pour suivre les détours profonds,
Je dois consulter la nature,
J'ai donc besoin de vos leçons.

RACINE.

il faudrait au moins me désigner la scène.....

Mlle. CHAMPMELÉ.

où Phèdre, cédant à l'amour qui l'entraîne,
échapper enfin son terrible secret.

(Racine *prend son manuscrit.*)

SCÈNE IV.

RACINE, Mlle. CHAMPMÊLÉ, JULIE, BABET.

JULIE *dans le fond, à Babet.*

drais lui parler.

BABET.

Cela le générait,
elle Champmêlé cause avec lui d'affaire.

JULIE.

pmêlé!... C'est le nom qu'on a dit à ma mère.

lle. CHAMPMELÉ *s'avançant sur le devant de la scène.*

même en ton esprit rappelle le passé:
t peu de t'avoir fui, cruel, je t'ai chassé;
voulu te paraître odieuse, inhumaine.
quoi m'ont profité mes inutiles soins,
ne haïssais plus, je ne t'aimais pas moins.
malheurs te prêtaient encor de nouveaux charmes;
langui, j'ai séché dans les feux, dans les larmes;
ffit de tes yeux pour t'en persuader,
s yeux un moment pouvaient me regarder? «

JULIE *s'avançant tout à coup.*

trop de chagrin, et je veux....

RACINE.

Ciel! Julie!...

JULIE, *à Racine.*

ui! consolez la, Monsieur, je vous en prie.

Mlle. Champmêlé.)

en ce moment témoin de mes douleurs,
pu vous entendre et retenir mes pleurs.

Mais sans aucun motif le regret vous accable;
Je suis une rivale, hélas ! peu redoutable.

Mlle. CHAMPMÊLÉ.

Une rivale !.... Mais daignez me dire...

JULIE.

Eh oui !
J'aime Monsieur Racine, et vous l'aimez aussi.

Mlle. CHAMPMELÉ.

Quoi ! vous pouvez penser ?... Quelle grâce touchante !

RACINE.

Son erreur vient de vous. D'une sensible amante
Vous avez pris l'accent.... Vous en voyez l'effet,
Je n'ai rien à vous dire, et votre éloge est fait.

Mlle. CHAMPMELÉ.

Ah ! dans cette candeur, heureux don de votre âge,
Phèdre de son succès aime à voir le présage;
Je vais, pour déjouer les projets des méchans,
Essayer de répondre à vos rares talens,
De satisfaire enfin et Racine et moi-même,
Et de ne pas flétrir l'éclat du diadême;
Heureuse si je puis touchant les spectateurs,
Leur faire, ainsi qu'à vous, répandre quelques pleurs.

(*Elle sort, Babet la reconduit.*)

SCÈNE V.

RACINE, JULIE, BABET.

JULIE, *rêveuse et confuse.*

Phèdre !

RACINE.

Oui, ce manuscrit aisément vous le prouve;
Car tout ce qu'elle a dit à la lettre s'y trouve.

DUO (*de M. Doche.*)

JULIE.

Me pardonnerez-vous un injuste soupçon ?

RACINE.

Oui, mais convenez, Julie
Convenez que sans raison
Près de vous on me calomnie.

JULIE.

Hélas ! oui, j'en conviens, et c'est Monsieur Pradon.

ENSEMBLE.

Honte du siècle où nous sommes,
Plat rimeur, plat intrigant,
Le plus sot de tous les hommes
Est aussi le plus méchant.

JULIE.

Par malheur ma mère écoute
Contre vous plus d'un faux bruit.

RACINE.

Pour le bien toujours on doute,
On croit toujours ce qui nuit.

JULIE.

Pour redoubler ses outrages
Il a recours au détour,
Vous reproche des ouvrages,
Sur d'illustres personnages
Très en crédit à la Cour.

RACINE.

Ah ! quelle horreur !
Quel imposteur !

JULIE.

Il prétend qu'aujourd'hui même
Vous devez être en prison
Moi, dans ma frayeur extrême,
J'accours chez celui que j'aime ;
Jugez si j'avais raison.

ENSEMBLE

Honte du siècle où nous sommes,
Plat rimeur, plat intrigant,
Le plus sot de tous les hommes
Est aussi le plus méchant.

SCÈNE VI.

RACINE, JULIE, BABET.

(*On sonne en dehors.*)

RACINE.

Quelqu'un sonne....

BABET *apportant une lettre.*

Une lettre.

RACINE (*à part.*)

Oh ! Ciel ! c'est de sa mère !

JULIE.

C'est peut-être, Monsieur, une lettre d'affaire,
Dans un autre moment j'aime mieux revenir.

RACINE (*à part.*)

Cette lettre... (*haut*) Je n'ose ici vous retenir.
Babet, jusque chez elle accompagnez Julie.

JULIE.

Adieu ; mais croyez bien, croyez je vous supplie,
Monsieur, que le désir de vous savoir heureux
Sera dans tous les tems le premier de mes vœux.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

RACINE (*seul.*)

Elle est partie ; ouvrons ce billet, qui j'espère....
Que vois-je ! Se peut-il, et quel ordre sévère !

(*il lit.*)

ous rends votre parole et vais disposer de la main de
e voulant pas la donner à un homme qui, par sa con-
a jusqu'à éveiller l'attention des Ministres et peut com-
e le repos d'une famille respectable «.

eu d'attaquer les écrits et l'auteur,
accuser, calomnier son cœur;
is résister à tant de perfidie!
i, pour être heureux il faut cacher sa vie.
s décidé.... Mais on vient, c'est Boileau!
maux cachons lui le douloureux tableau.

SCÈNE VIII.

RACINE, BOILEAU.

BOILEAU (*à part.*)

araît bien triste.... il a reçu la lettre,
voyons le venir. (*Il rit.*) Ah! ah!

RACINE.

Puis-je connaître

te rend si gai?

BOILEAU.

Volontiers; mais je veux
le t'en parler; rire encor pour nous deux.
! ah! va, j'ai bien rempli ma matinée.
résor royal commençant ma tournée,
allé d'abord toucher ma pension,
sais que je suis homme à précaution.
ets au payeur l'ordonnance prescrite,
la main du roi toute entière est écrite:

ension que nous avons accordée à Despréaux, à cause de
tisfaction que ses Ouvrages nous ont donnée «.

AIR *nouveau.*

Le Payeur alors m'adresse
Le compliment que voilà :
» Mais, Monsieur, de quelle espèce
» Sont donc ces Ouvrages là ? «
Ils sont de maçonnerie,
Répondis-je au même instant ;
Je suis maître en bâtiment...
Tu vas croire qu'il se récrie,
Pas du tout.

RACINE.

Quoi ! vraiment ?

BOILEAU.

Non vraiment,
Et je fus payé comptant.

RACINE.

AIR ; *on culbute par compagnie.*

Et tu ris....

BOILEAU.

toujours aux dépens
De l'épaisse et lourde ignorance.
Tu vois, ami, qu'en tous les tems,
L'esprit fut loin de la finance,
Si ces Messieurs sont un peu sots,
Je crois en deviner la cause,
C'est qu'en faisant tant de zéros
Il leur en reste quelque chose.

RACINE.

Toujours malin.

BOILEAU.

Toujours. Ce n'est pas tout encor,
Tu vas voir.... Je rencontre, en sortant du trésor,
Ce Magistrat qui sait les lois et l'ordonnance,
Mais qui sait avant tout....

RACINE.

dormir à l'audience ?

BOILEAU.

toi qui l'as nommé.

AIR : *contredanse de la Bonaparte.*

Nous nous abordons
Nous causons ;
Du Théâtre il est idolâtre !
Tous deux nous parlons des Français ;
C'était parler de tes succès.
Pour le tragique je panche,
Me dit-il ; j'aime les pleurs,
Aussi je fus voir Dimanche
Andromaque....

RACINE.

et les Plaideurs.

BOILEAU.

AIR : *de la Trénitz.*

» D'un air subtil,
» Cher Boileau, me dit-il,
» Je vais
» Sur ce succès
» Vous dire mon avis :
» Je suis
» Bien assuré
» Que vous m'en saurez gré ;
» Sur-tout
» Mon cher, il faut m'écouter jusqu'au bout.
» Andromaque est belle,
» Et moi la trouvant telle,
» A sa douleur mortelle
» J'applaudis aussitôt ;
» Voyant qu'à ses charmes,
» Et sur-tout à ses larmes,
» Chacun rend les armes,
» Je pleure comme un sot ;
» Par malheur
» L'Auteur

» Fit une erreur
» Vraiment grossière,
» Et le dénouement
» Gâte un commencement
» Charmant.
„ Arrive en pleurant
„ De chiens une famille entière ;
„ De ces petits chiens
„ Les pleurs ont arrêté les miens. „
Mon cher alors
Malgré tous mes efforts,
Tout haut,
Riant du sot,
Je m'échappe aussitôt ;
J'accours
Te conter ses discours,
Et toi,
Tu vas, je crois,
En rire autant que moi.'

RACINE.

Quand on me loue ainsi,
J'aime mieux la critique.

BOILEAU.

Ensuite, mon ami,
Je me suis occupé de toi, de tes affaires ;
Ici le ton plaisant ne convenant plus guères,
Je deviens sérieux, oui, je m'en fais la loi ;
Je vais, puiqu'il le faut, m'attrister avec toi,
Car nous aurons bientôt des adieux à nous faire.

RACINE.

Que dis tu ?

BOILEAU.

Que laissant une foule étrangère
Tu pars, et que tu vas enfin, selon tes vœux,
Vivre dans la retraite, obscur et plus heureux.

RACINE.

olâmais ce projet, et ce matin encore....

BOILEAU.

ois changer d'avis quand ton ame déplore
revers de l'esprit et les peines du cœur.
chef-d'œuvre est tombé, ton rival est vainqueur;
radon te ravit, sans amour, sans génie,
faveurs du parterre et celles de Julie.

RACINE.

ulie !

BOILEAU.

A Pradon elle accorde sa main. .....
sais.... Tu le vois, après un tel chagrin,
'as plus qu'un parti, mon cher, je le répète,
de t'ensevelir au fond d'une retraite;
nalheur que l'on brave est toujours moins affreux.
s, voici ta demande à l'Ordre des Chartreux.
'as plus qu'à signer.... vite, un effort sublime !
que ton bonheur seul me dirige et m'anime.
éfléchis ? Tes vœux encore irrésolus
ent suspendre..? Eh ! bien, faut-il t'en dire plus....

AIR *de Léonce.*

Ensemble l'on nous vit entrer
Dans la carrière de la vie,
Et depuis, l'intrigue et l'envie
N'ont jamais pu nous séparer. (bis)
Eh bien, dans ce pélerinage,
Que tu veux faire par raison,
A te suivre mon cœur m'engage;
Je soutiendrai mieux ton courage,
Et les deux enfans d'Apollon
Seront compagnons de voyage.

RACINE.

i ! de ta liberté faire le sacrifice !
je n'hésite plus....

BOILEAU.

Rends moi plus de justice.
Te suivre, ce n'est pas un grand effort, je croi ;
Et pour te le prouver, tiens, je signe après toi.
(*à part.*)
Enfin, je suis content !

RACINE.

Mais que dira Julie ?

BOILEAU

Elle ne peut blâmer une telle énergie.

RACINE.

Ses parens ?.....

BOILEAU.

Revenus d'un injuste soupçon ;
Auront dans ta conduite une utile leçon.

SCENE IX.

LES MÊMES, JULIE, BABET.

BABET.

Mon cher maître, ah ! mon dieu !

BOILEAU.

Quoi ! Babet toute en larmes.

JULIE.

Moi, Monsieur, j'ai pour vous de nouvelles alarmes.

BABET.

C'est un Exempt....

JULIE.

Fuyez, fuyez !

BOILEAU.

Remettez vous ;
C'est moi, moi seul qui veux répondre ici pour tous.

SCÈNE X.

LES MÊMES, UN EXEMPT.

L'EXEMPT.

eur Racine ?

RACINE.

Il est devant vos yeux.

L'EXEMPT.

Sans doute

enir dans ces lieux vous juger qu'il m'en coûte !

RACINE.

t ; que voulez-vous ?

L'EXEMPT.

De Monsieurs de N....

avez attaqué la personne en vos vers.

RACINE.

ls signés de moi ?

L'EXEMPT.

Non.

RACINE.

Cela doit suffire.

ue j'écris je signe.... ou je cesse d'écrire.

AIR : *l'immortalité.* (*de M. Guillaume.*)

Je laisse au lâche libelliste
L'art affreux de nuire en secret ;
On ne saurait pas qu'il existe,
Sans le mal qu'il dit ou qu'il fait.
Ma main ne s'est jamais armée
Ni de poignard, ni de poison ;
Si j'obtins quelque renommée
Ce n'est pas en cachant mon nom.

SCÈNE XI.

LES MÊMES; Mlle. CHAMPMELÉ.

Mlle. CHAMPMELÉ.

Ah ! qu'ai-je appris, Monsieur ! Est-il vrai que Pradon
L'ait emporté sur vous? On parle de prison,
D'ordre surpris. Chacun et s'indigne et s'irrite
De voir traiter ainsi les talens, le mérite....
Pour éclaircir enfin tous ces bruits faux ou vrais,
J'accours moi-même au nom du Théâtre-Français.
Pardonnez à mon zèle... Une famille entière
A bien droit de trembler sur le sort de son père.

BOILEAU.

Il est trop vrai ! Sans doute abusant de leur nom
Quelques grands ont voulu combattre pour Pradon :
Mais leurs troupes bientôt vont être désarmées ;
Le regard d'un géant terrasse vingt pygmées.
Le Roi veut te venger, c'est moi qu'il a choisi,
Et je suis son organe auprès de mon ami.

Mlle. CHAMPMELÉ.

Qu'entends-je ?

RACINE.

Que dis-tu ?

JULIE.

Monsieur.....

BOILEAU.

La calomnie
Peut séduire un ministre et frapper le génie ;
Mais l'innocence échappe à ses traits odieux,
Sous un Prince éclairé qui voit tout par ses yeux.
On ose en ce moment menacer ta personne...
Sois libre, mon ami, car le Prince l'ordonne...

(*il donne un papier à l'Exempt.*)

L'EXEMPT.

uivais à regret des ordres absolus.

BABET

t bon pour cette fois, mais n'y revenez plus.

SCÈNE XII, *et dernière.*

LES MÊMES, excepté l'Exempt.

BOILEAU *continuant* (*à Racine*).

on rival confus le triomphe est un rêve.
on veut t'abaisser et plus le Roi t'élève ;
toi qu'il a choisi pour son Historien,
e plus il te nomme Académicien.

RACINE.

onheur est trop grand, et j'ose à peine y croire.

Mlle. CHAMPMELÉ.

e nom réunit tous les genres de gloire.

BABET.

s un peu de peine on sent mieux le plaisir.

JULIE

ami, qu'il m'est doux de vous appartenir !

RACINE

royez que pour moi... (*bas à Boileau*) Je ne sais que répondre.

BOILEAU.

veu si flatteur pourrait-il te confondre ?
quoi te troubles-tu ? Réponds donc à ton tour
l'hymen pourra seul couronner ton amour.

RACINE,

AIR *du vaudeville de l'Avare.*

Mais de ses parens la colère...

BOILEAU.

Ne doit t'inspirer nul effroi.

RACINE.

Et cette lettre de sa mère....

BOILEAU.

Était concertée avec moi.

RACINE.

Ce projet de pélerinage...

RACINE.

Me paraît encore éloigné.

RACINE.

Mais enfin ce que j'ai signé ?

BOILEAU.

C'est ton contrat de mariage.

RACINE.

Se peut-il !

JULIE.

Quel ami !

BOILEAU.

Connaissant bien ton âme,
J'aurais pris ce détour.... Faut-il que l'on m'en blâme ?

RACINE.

Moi te blâmer ! Je veux, pour acquitter mon cœur,
A force d'amitié te payer mon bonheur.

Mlle. CHAMPMELÉ.

Demain, je le prédis, cette Phèdre rivale,
Ne pourra soutenir une lutte inégale.
Tout Paris de la Cour signera les arrêts ;
L'exemple du Monarque est la loi des Français.
On rendra mieux justice à ces scènes touchantes,
Où l'amour imprima ses empreintes ardentes ;
Ici du tendre Racine admirant les tableaux,
Chacun répétera les vers de Despréaux :
« Du théâtre Français l'honneur et la merveille,
» Il sut ressusciter Sophocle en ses écrits,
» Ici dans l'art d'enchanter les cœurs et les esprits,
» Surpasser Euripide et balancer Corneille «.

VAUDEVILLE.

CHOEUR. Air *de Doche.*

Un Prince, en tous lieux renommé,
Du talent protège les veilles ;
Son siècle sera proclamé
Le siècle des merveilles.

RACINE.

AIR *du vaud. d'Agnès Sorel.*

J'ai vu ce Roi, dont les regards
Ont fait trembler l'Europe entière,
Ouvrir le Temple des Beaux-Arts
Et fermer celui de la guerre ;
J'ai vu son empire fondé
Sur l'équité qui le conseille ;
Enfin j'ai vu le grand Condé
Pleurer aux vers du grand Corneille.

JULIE.

Peintre à la fois brillant et doux,
Dans Andromaque et dans Monime,
Les mères, les tendres époux,
Trouvent un modèle sublime ;
Je veux le suivre en vous aimant,
Vous seul me l'avez fait connaître ;
L'Ecolière de son talent
Doit toujours l'hommage à son maître.

BOILEAU.

Quel tems cruel pour un censeur !
La bonté guide la puissance ;
Les lois, la gloire ; le bonheur
Ont établi leur règne en France.
Le goût tient les Arts par la main ;
Racine écrit, l'amour l'inspire ;
Enfin sans Pradon sans Cotin,
Moi je n'aurais plus rien à dire.

Mlle. CHAMPMÊLÉ.

Un Public, ami de l'Auteur
Qui lui présente son Ouvrage;
Un Public, dont jamais l'Acteur
Ne réclame en vain le suffrage;
Toujours des applaudissemens,
Point de mécontens au parterre,
Je l'avoûrai de notre tems,
Ce prodige ne se voit guère.

(*reprise de l'air de Doche.*)

BIS, *en chœur.*

Daignez, nous réservant ce sort,
Pour prix de nos soins, de nos veilles,
Messieurs, nous transporter encor
Au siècle des merveilles.

FIN.

HORTENSE,

OU

ÉCOLE DES INCONSTANS,

VAUDEVILLE

EN DEUX ACTES ET EN PROSE;

PAR MM. de SAINT-FÉLIX et de MONTHEROT.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 7 septembre 1806.

A PARIS,

BARBA, Libraire, Palais du Tribunat, derrière le théâtre Français, n°. 51.

1806.

PERSONNAGES.	ACTEUR
GERMON.	M. *Vertpré.*
HORTENSE.	Mme. *Belmont.*
MELCOUR.	M. *Julien.*
JOHN.	M. *Sevestre.*
LISETTE.	Mme. *Desmares.*
NICOLAS.	M. *Frédéric.*

La scène est à Bordeaux.

HORTENSE,

OU

L'ÉCOLE DES INCONSTANS.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

GERMON, HORTENSE.

GERMON.

Le bal d'hier paraît t'avoir accablée ; tu n'as pas dormi, je doute?

HORTENSE.

Je n'ai pas fermé l'œil.

GERMON.

Dissipe cette tristesse.

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Livre ton cœur à l'espérance ;
Elle charme nos déplaisirs,
Crois moi, cesse, ma chère Hortense,
Et tes plaintes et tes soupirs.

HORTENSE.

Pourquoi m'empêcher de vous peindre
Les tourmens qu'éprouve mon cœur,
Les momens passés à se plaindre
Sont dérobés à la douleur.

En vérité, mon oncle, je ne sais pourquoi, je consens à me prêter à la leçon que vous voulez donner à Melcour ; il ne m'aime plus, sa perfidie ne me l'apprend que trop ! je veux renoncer à lui pour toujours.

GERMON.

Je veux le justifier.

HORTENSE.

Vous n'y réussirez pas, je vous jure.

GERMON.

Peut-être. Hier notre étourdi arrive à Bordeaux après un
absence de trois ans passés à Paris.

HORTENSE.

C'est là qu'il a si bien appris à m'oublier.

GERMON.

Il passe devant le théâtre ; il voit la foule entrer au b
masqué. Il la suit.

HORTENSE.

Au lieu de venir près de moi.

GERMON.

Il était minuit, il ne pouvait espérer de te voir alors.

HORTENSE.

Combien je fus surprise, émue, en le voyant entrer.

GERMON.

Heureusement que j'étais près de toi ; conviens, qu'en
moment, mon bras te fut bien utile.

HORTENSE.

Je le vois attaquer plusieurs masques.

GERMON.

Piquée de cette conduite, tu t'approches de lui.

HORTENSE.

Je conçois, à l'aide de mon déguisement, le projet d'
prouver sa constance.

GERMON.

Ces projets sont toujours dangereux.

HORTENSE.

Pour mieux le tromper, j'affecte l'accent italien ; il ne m
reconnaît pas ; il me parle comme à une étrangère ; je l
réponds comme à un inconnu ; je me dis la femme d'u
mari jaloux, nommé le comte Alberti.

GERMON.

Je suis le mari jaloux.

HORTENSE.

Il m'accable de complimens, il m'offre des consolations.

GERMON.

ue tu acceptes.

HORTENSE.

le demande un rendez-vous.

GERMON.

ue tu accordes. Franchement, quel est le plus coupable ous deux ?

HORTENSE.

ombien je me repens de l'avoir ainsi abusé.

GERMON.

e te repens de rien. Tout est arrivé pour le mieux : noeune homme a rapporté de Paris la manie d'être homme nnes fortunes ; mais au fond il n'aime que toi.

HORTENSE.

ue ne puis-je vous croire ?

GERMON.

elcour a pu être séduit par quelques femmes frivoles ; onne-lui... Il est si facile de s'égarer à Paris ! l'esprit y le rôle du cœur, et le plaisir y remplace trop souvent our.

HORTENSE.

! mon oncle, comment peut-on les confondre !

GERMON.

ien de plus facile.

Air : *D'une abeille toujours chérie.*

Amour porte toujours des ailes ;
Plaisir en porte comme lui.
Amour a des flèches cruelles ;
Plaisir en a souvent aussi.
Amour n'a pas longue existence,
Plaisir naît et meurt en un jour ;
C'est pourquoi, bien souvent en France,
On prend le plaisir pour l'amour.

HORTENSE.

vous croyez que Melcour !...

GERMON.

t facile à ramener... J'ai promis à ma sœur, mourante, remplacer auprès de toi. Elle te destinait à Melcour ; e fais un devoir de former cette union qui assurera le eur de ma chère Hortense. . . . oui, ton bonheur. Je ne

connais pas Melcour, je ne l'ai jamais vu ; mais d'après l
bien qu'on en dit...

HORTENSE, *vivement.*

Ah ! quand vous le connaîtrez vous verez combien...

GERMON, *l'interrompant en souriant*

J'aime à voir que du moins tu lui rends encore justic
Mais voici Lisette.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, LISETTE.

HORTENSE.

Eh bien, Lisette ?

LISETTE.

Je vous apporte les clefs de madame de Germeuil ; vo
pourrez disposer de son appartement pour toute la soiré
Elle est partie pour la campagne.

GERMON.

Bien. (*à Hortense.*) Tu vois que tout seconde nos pr
jets. Commençons donc par prévenir Melcour du rende
vous que lui accorde madame la comtesse Alberti ; il n'a j
mais vu mon écriture, je vais faire ce billet. (*Il s'assied*
une table.)

HORTENSE.

Mais, mon oncle, saurez-vous bien imiter le style d'u
femme.

GERMON.

Cela n'est pas aisé.

HORTENSE.

Ecoutez-moi. (*Elle se place derrière la chaise de son o*
cle et chante pendant qu'il écrit.)

Air : *Vaudeville de Musard.*

D'abord négligez votre style,
N'oubliez pas les demi-mots...
Et puis, d'une manière habile,
Placez quelques points à propos.
Jamais de phrase compassée,
La plume doit s'abandonner,
Il faut qu'en lisant la pensée
On croye encor la deviner.

GERMON.

a chère amie, les hommes rendent justice aux femmes, vent bien qu'ils ne parviendront jamais à tourner un avec autant d'élégance et de facilité qu'elles.

Même air.

Avec un peu d'effort sans doute,
Oui, nous parvenons à toucher,
Vous, du cœur, vous trouvez la route,
Mais sans paraître la chercher,
Si les hommes ont la coutume
De travailler trop leurs discours,
Vous laissez courir votre plume,
Les grâces la guident toujours.

reste, je ne mets que deux mots : à huit heures... pour l, les accords de ta voix et d'une guittare... et l'a- e de la Comtesse. (*Il se lève.*) Je t'assure qu'il ne se era pas que c'est un ancien militaire qui a tracé ce joli t. Ah ! dis-moi, Lisette, John est-il rentré ?

LISETTE.

ui, je l'ai rencontré tout-à-l'heure...

GERMON.

doit être fatigué ; car, cette nuit, Melcour lui a ordonné oursuivre notre voiture que j'ai fait aussitôt doubler de se.

LISETTE.

l'aura sans doute bientôt perdu de vue.

GERMON, *donnant le billet à Lisette.*

h ! ça, tu va charger Nicolas, mon domestique, de remet- e billet à M. Melcour.

LISETTE.

lais sans l'instruire de vos projets, il n'aurait qu'à faire lque maladresse.

GERMON.

llons, ma chère Hortense, un peu de gaîté.

Air : *Daignez n'épargner le reste.*

Crois-moi, cesse de t'effrayer,
Melcour t'aime, je te l'assure ;
Il viendra bientôt te prier
De lui pardonner son parjure.

Malgré son inconstante humeur,
Zéphyr lui-même se repose,
Et s'il vole de fleur en fleur,
Il revient toujours à la rose.

Observe bien tout ce dont nous sommes convenus, e
soir, ton infidèle ne sera plus tenté de l'être. Quant à
mon rôle est plus difficile... Homme à bonnes fortunes
à mon âge, on a peu oublié cela.

LISETTE.

Votre âge ! c'est bien le plus dangereux, entre no
Tenez, vous autres messieurs.

Air : *Vaudeville des Préventions.*

Dans le cours de votre existence,
Un moment arrive où le tems
Vient vous donner l'expérience
Sans vous ôter vos agrémens.
Sur les pas du dieu qu'on redoute,
Alors vous marchez mieux, je crois,
S'égare-t-on sur une route
Que l'on suivit plus d'une fois?

GERMON.

Ma chère Lisette, à force de marcher, on se fatigue.

LISETTE.

J'apperçois Nicolas, laissez-moi seule avec lui, maden
selle ; j'irai vous rejoindre dans l'instant.

GERMON, *en sortant, à Hortense.*

Je vais de ce pas endosser mon uniforme, et tu verras

SCENE III.

LISETTE, NICOLAS.

LISETTE, *appelant.*

Mon ami Nicolas, mon ami Nicolas !

NICOLAS, *accourant.*

Quoi qui gnia pour votre service, mademoiselle Liset

LISETTE.

Il faut que tu me donnes aujourd'hui une preuve de t
adresse.

NICOLAS.

Ah ! mademoiselle, voyez-vous, s'il fallait vous donn

preuve de mon amour pour vous, ça me serait bien plus
le.

LISETTE.

as mal ; tu as quelquefois de l'esprit, mon ami ; mais
rarement.

NICOLAS.

Air : *De la rose de Fanchon.*

Dam' ne montrez pas de courroux,
Si je suis un peu bête,
C'est que tout n'peut pas, voyez vous,
Trouver place en ma tête ;
Pour Lisett' l'amour
Y fait son séjour.
L'esprit, faut que j'vous le dise,
M'est ben arrivé,
Mais il a trouvé
Que la place était prise.

LISETTE.

Ecoute : tu vois bien cette lettre ?

NICOLAS.

Pardienne !... quoi qu'elle dit c'te lettre ?

LISETTE.

Point de curiosité... ne cherche pas à la lire.

NICOLAS.

Oh ! pour ce qui est de ça, ne craignez rien.

Air : *Vaudeville du Printems.*

Près de vous de mon ignorance,
Je me plains à tous les momens,
Savoir lire est une science
Qui mène loin bien des amans.
Ce talent, que souvent j'admire,
Pourrait m'être un jour précieux,
Et voyez-vous, pour savoir lire,
Moi, je donnerais mes deux yeux.

LISETTE.

C'est bien penser... Tu remettras ce billet à M. Melcour.

NICOLAS.

Ah ! ah ! ce jeune homme qui vient à l'effet d'épouser
nam'selle Hortense.

LISETTE.

Lui-même.

Hortense.

NICOLAS.

Eh bien, ça n'est pas si difficile de remettre une lett
je lui dirai comme ça, Monsieur, v'là une lettre pour vo

LISETTE.

Oui ; mais il faut que tu ajoutes qu'elle vient de la co
tesse Alberti.

NICOLAS.

Eh bien, je l'ajouterai.

LISETTE.

Voyons, comment lui diras-tu ?

NICOLAS.

Monsieur, v'là une lettre pour vous, qui vient de la Co
tesse... Comtesse... c'est le nom qu'échappe.

LISETTE.

Alberti.

NICOLAS.

C'est cela... Alberti. (*Il va pour sortir.*)

LISETTE.

Où vas-tu donc ?

NICOLAS.

Porter ce billet à M. Melcour...

LISETTE.

Il n'est pas tems encore, imbécille.

NICOLAS.

Imbécille...Tenez, mam'selle Lisette, attendez, pour
dire toutes ces gentillesses-là, que je soyons tant seulem
mari et femme ; mais pendant que je suis votre amoure
voyez-vous...

LISETTE.

Au contraire, mon cher Nicolas, si j'étais ta femme je n
ferais plus le même reproche.

Air : *De la Dansomanie.*

Il faut, mon ami, que l'amant,
Près de la belle qu'il courtise,
Montre un esprit toujours brillant
Qui lui plaise et qui la séduise ;
Mais un époux, à ce qu'on dit,
Sur ce sujet craint moins le blâme...
Il a toujours assez d'esprit,
Lorsqu'il en a moins que sa femme.

NICOLAS.

! s'il ne faut pas beaucoup d'esprit, j'espère, mam'selle
e, que vous m'aimerez un peu ?

LISETTE.

ujourd'hui tu m'obéis bien, si tu fais tout ce que je di-
e t'aimerai bien davantage. J'entends John, viens avec
e vais te dire comment il faudra que tu remettes le bil-
(*Elle entraîne Nicolas.*)

SCENE IV.

MELCOUR, JOHN.

(*Ils entrent en chantant :* Jouer toujours, etc.)

MELCOUR.

n, ne trouves-tu pas fort plaisant, que moi, je fasse
cent cinquante lieues pour venir... me marier !

JOHN.

t, tout-à-fait vraiment.

MELCOUR.

reste, c'est une affaire de famille, de convenance ; ma
e l'exige. Il le faut bien, (*en riant.*) j'aurais beau m'af-

JOHN.

! oui, monsieur, la contristation, il était inutile, il
rendre sa parti.

MELCOUR.

ureusement l'oncle d'Hortense, que je ne connais pas,
sent ; s'il s'était trouvé ici aussitôt après mon retour, on
rait marié sans me laisser le tems de respirer un moment.

JOHN.

tte idée, il me glaçait ; marié là-dessus tout de suite le
p.

MELCOUR.

ais je croyais trouver Hortense ici. Où donc est-elle ?

JOHN.

le était à habiller elle, sir : Lisette il venait de me dire.

MELCOUR.

matin, je n'ai vu Hortense qu'un moment ; je l'ai trou-
fort jolie, très-séduisante ; et je crois qu'il ne serait, ma

foi, pas impossible de l'aimer sincèrement... qu'en pense tu?...

JOHN.

Air : *Vaudeville de l'Abbé Pellegrin.*

Moi, monsieur, je n'en doutais pas,
Elle a mille dons en partage,
Je lui trouve beaucoup d'appas,
Joli maintien, joli visage.

MELCOUR.

En elle et l'esprit et les traits,
Tout nous séduit, tout nous enflamme.

JOHN.

C'est dommage, avec tant d'attraits,
Qu'elle doive être votre femme.

MELCOUR, *sévèrement.*

C'est bon. (*à part.*) Il a parbleu raison, le maraud.

JOHN.

A propos, monsieur, je avais pas encore dit à vous q
je avais acquitté de votre commission; que, au sortir
bal, je avais galoppé après le voiture de la Comtesse.

MELCOUR.

Ah! ah! Eh bien?

JOHN.

Je avais jamais pu suivre, les chevaux ils étaient anglais
je crois, ils fuyaient comme le diable.

MELCOUR.

Cela est indifférent; la Comtesse a promis de m'écrire c
matin.

JOHN.

Ah! monsieur, quelle aventure beaucoup pleine d'honou
rable pour vous.

MELCOUR.

En effet, il est assez drôle qu'en habit de voyage, fatigu
d'une longue route, j'aie fait ainsi la conquête de la plus jo
lie femme de la ville.

JOHN, *l'interrompant.*

La plus jolie? mais, monsieur, vous avez pas vu elle avec
sa masque.

MELCOUR.

Une jolie femme a beau s'envelopper, mon cher John,

n fait deviner la beauté ; pourvu qu'on puisse apperce-uelque chose, on prononce hardiment sur tout le reste.

Air : *Vaudeville des Vélocifères.*

Belle main nous fait deviner
Un bras qu'amour forma pour plaire;
Joli pied nous fait soupçonner
Une jambe fine et légère ;
Joli contour fait pressentir
Attraits piquants, taille accomplie.
Joli son de voix doit sortir
D'une bouche encor plus jolie.

JOHN.

! monsieur, vous avez raison. C'est comme le sou-e ; je avais pas vu du tout elle... eh bien, je étais per-que c'était un petit astre.

MELCOUR.

serais bien curieux d'apprendre si la comtesse est mieux rtense.

JOHN.

i, monsieur, je croyais que toutes deux étaient jo-e même.

MELCOUR.

is, voici l'heure. Va attendre devant la maison l'arri-lu message de la jeune italienne ; prends bien garde ne te surprenne.

JOHN.

yez tranquille.

MELCOUR.

la discrétion, sur-tout ; que ta Lisette ne sache rien.

JOHN.

issez donc, je traitais déjà Lisette comme si elle était me John.

MELCOUR.

i me trouveras ici.

JOHN.

ell, well. (*il sort en s'écriant.*) Luck a day, what a ure.

SCENE V.

MELCOUR.

Le trois minutes que j'ai passées ce matin avec Hortens
m'ont laissé une espèce d'impression... Vraiment, si cela co
tinue, je crains de retrouver auprès d'elle une passion tou
à-fait romanesque !... Cela serait bien ridicule ; mais il
faut répondre de rien.

Air : *Des Cantatrices villageoises.*

Bien souvent, selon l'usage,
J'ai juré constant hommage, (*bis.*)
Je promets d'être volage,
Tiendrai-je mieux mon serment?

Mon amour pour l'inconstance,
De mon cœur répond d'avance, (*bis.*)
Mais de mon aimable Hortense,
Un regard est bien puissant.

Bien souvent, etc.

A ma première maîtresse,
Aurais-je donc la faiblesse (*bis.*)
De rapporter ma tendresse?
Mon cœur en vain s'en defend.

Bien souvent, etc.

SCENE VI.

MELCOUR, HORTENSE.

HORTENSE.

Comment, vous êtes ici, Melcour? j'ai cru que vous repo
siez.

MELCOUR. (*Le commencement de la scène avec légèreté.*)
Ce serait me ravir trop de momens heureux.

HORTENSE.

Après une nuit passée en voiture.

MELCOUR.

La voiture ne m'a fait aucun mal, sur mon honneur.

HORTENSE.

Mais la fatigue d'un long voyage.

MELCOUR.

e venais près de vous, Hortense.

Air : *Que m'importe ma liberté.*

Le chemin à l'indifférent
Cause une lassitude extrême :
Mais il n'est jamais fatiguant
Quand on vient trouver ce qu'on aime.
Le plaisir agitait mon cœur,
L'amour lui montrait votre image.
Quand la route mène au bonheur,
Peut-on se lasser en voyage.

mais chemin ne m'a paru aussi délicieux, et cela n'est étonnant, l'amour voyageait avec moi.

HORTENSE.

h ! Melcour !

Même air.

L'amour n'est-il pas un enfant
Bien faible, quoique plein d'audace ;
Il vous suivit en me quittant ;
Mais un enfant bientôt se lasse.
Aussi, pour revenir, l'amour
Bien souvent manque de courage ;
Et je crains qu'à votre retour
Vous n'ayiez seul fait le voyage.

MELCOUR.

uel reproche ! moi qui brûlais de venir jurer à vos pieds je vous aime, que je n'aimerai jamais que vous. (*à part.*) est vraiment adorable !

HORTENSE.

vant votre départ, ce n'est pas ainsi que vous promettiez l'aimer toujours ; ce ton léger n'est pas celui de l'amour able.

MELCOUR.

a chère Hortense. (*à part.*) J'éprouve à la voir un plai-...

HORTENSE.

n vous écoutant il me semble entendre un amant de Pa-

Air : *Du Traité nul.*

Il jure une ardeur éternelle,
Qui doit finir dans un moment ;

Sa flamme n'est qu'une étincelle
Qui brille et meurt au même instant ;
Il croit, pour fuir l'indifférence,
Que l'on doit changer chaque jour.
Mon cher Melcour, en conscience,
Dites moi si c'est de l'amour !

MELCOUR.

Même air. (*D'un mouvement plus lent.*)

Auprès de vous mon cœur palpite,
Toujours mes yeux cherchent mes yeux ;
Je suis triste quand je vous quitte,
Quand je vous vois je suis heureux ;
Eprouvez-vous quelque souffrance ?...
Bientôt je l'éprouve à mon tour...
Ah ! mon amie ! en conscience,
Dites moi si c'est de l'amour ?

(*A part.*) Je crois, en vérité, que je ressens tout ce
lui dis.

HORTENSE.

Je vous l'avoue, Melcour, je ne puis me défendre
peu d'inquiétude... votre séjour à Paris...

MELCOUR.

Hortense, je vous supplie...

HORTENSE, *avec intention.*

Je serais déraisonnable si je concevais quelques soup
jaloux sur votre conduite depuis votre retour ici... ma

MELCOUR, *l'interrompant avec un peu de trouble.*

Si je vous suis cher, Hortense, j'exige de vous la prom
de ne me parler jamais de mon séjour à Paris. (*tendrem*
J'étais loin de vous, je dois l'oublier. Rappellons-nous
tôt le tems où, avant mon départ, sous les yeux de v
mère, je tâchais de vous inspirer un peu de l'amour que
prouvais.

HORTENSE.

Comment, Melcour, vous rappelleriez-vous encore
momens heureux ? ...

MELCOUR. *Tout le reste de la scène avec un sentiment v*

Cruelle Hortense ! puis-je les oublier jamais ?... et
étaient sortis de ma mémoire, chaque pas que je ferais i
chaque place de ce salon ne me retracerait-elle pas un d
souvenir ?...

Air : *De la romance de Sophie.*

Mes regards sont frappés sans cesse
D'objets qui font battre mon cœur.
Tout ici me peint ma tendresse,
Tout m'y retrace mon ardeur.

HORTENSE.

Si votre mémoire est fidèle,
Parmi vos souvenirs d'amour,
Quoi, rien ici ne vous rappelle
Que l'on vous paye de retour.

MELCOUR.

nante amie ! que j'aime à me rappeler ces tems écou-
vîte, ces soirées d'hiver que chacun trouvait si lon-
qui nous paraissaient si courtes.

HORTENSE, *en soupirant.*

ma mère était là... (*Elle approche un fauteuil.*) j'é-
e à côté d'elle, (*elle s'assied.*) comme cela...

MELCOUR, *arrangeant le fauteuil.*

non, c'était ainsi.

HORTENSE, *à part.*

Melcour ! ah ! mon oncle, que ne pouvez vous l'en-
(*haut.*) Oui, c'est cela.

MELCOUR, *il fait a mesure ce qu'il décrit.*

i... un peu derrière votre fauteuil, je vous regardais
r... quelquefois, vous détourniez vos beaux yeux...
alors nos regards se rencontraient . . . quelquefois
siez tomber votre main de mon côté... je la saisis-
elcour saisit la main d'Hortense.)

D U O de don Juan.

Sur cette main chérie
Je glissais un baiser,
Que jamais, mon amie,
N'a pu me refuser.

HORTENSE.

Je dus à votre flamme
Le bonheur de nos jours,
Ah ! Melcour, dans votre ame
Vivra-t-elle toujours !

MELCOUR.

J'éprouve même ivresse.

HORTENSE.

Et la même tendresse ?

MELCOUR.

Et la même tendresse,

HORTENSE.

M'aimerez-vous sans cesse ?

MELCOUR.

Toujours, toujours.

Ensemble.

Un sort digne d'envie
Charmera notre vie
Si nous aimons toujours.

SCENE VII.

HORTENSE, MELCOUR, GERMON
vêtu d'un habit militaire très-élégant.

(*A la fin du duo, Germon entre et s'arrête; il considère moment Melcour aux genoux d'Hortense, le regarde complaisance, ressort, fait du bruit et se montre. Horte va à sa rencontre.*)

MELCOUR, *à part.*

Maudit soit l'importun !...

HORTENSE, *bas à Germon.*

Ah ! mon oncle, si vous saviez...

GERMON, *bas à Hortense.*

Il est fort bien, vraiment.

HORTENSE, *bas à Germon.*

Il n'a jamais cessé de m'aimer...

GERMON, *bas à Hortense.*

Je te l'avais bien dit...

(*Il s'avance. Melcour et Germon se saluent.*)

MELCOUR, *bas à Hortense.*

Quel est cet homme ?

HORTENSE, *bas à Melcour.*

Un de nos voisins.

MELCOUR, *bas à Hortense.*

Ma chère Hortense, délivrez-nous de lui, j'ai tant de ch
ses à vous dire.

GERMON, *à part, les considérant.*

Point de faiblesse ! n'oublions pas que leur bonheur d

nd de cette journée... (*Haut. Toute la scène avec une fa-té outrée.*) Vous m'attendiez, sans doute, avec bien de npatience, ma charmante voisine ; mais je n'ai pas pu ve- plutôt, d'honneur. (*Melcour le regarde avec étonne-nt.*)

HORTENSE, *bas à Germon.*

Mon oncle, cette épreuve devient inutile ; si vous aviez témoin.

GERMON, *bas à Hortense.*

Si tu l'aimes encore, laisse-moi faire, et surtout n'oublie que, pour toute la journée, je suis le comte Alberti.

MELCOUR, *à part.*

Cet homme est avec Hortense d'une familiarité.

GERMON, *à Melcour.*

Monsieur arrive de Paris ? charmante ville ! en vérité ! armante ville ! (*à Hortense.*) A propos, pourquoi n'êtes-us pas venue hier à l'assemblée ? vous saviez bien pour-t que j'y étais.

MELCOUR, *à part.*

Pas mal ridicule !

HORTENSE.

Mon oncle n'étant point ici...

MELCOUR, *à part.*

Il ne s'en ira pas !

GERMON, *à Hortense.*

A propos, j'oubliais de vous dire... (*il lui parle à l'o-lle.*) Nicolas va apporter le billet. (*haut.*) D'honneur, us me ravissez. (*il lui baise la main.*)

HORTENSE, *bas à Germon.*

C'en est trop.

MELCOUR, *à part.*

Je joue ici un fort joli personnage, moi !

GERMON, *à Melcour.*

Monsieur, que dit-on de nouveau dans la capitale ?

MELCOUR.

Monsieur ne sait donc pas qu'il ne se dit plus rien de neuf Paris ?

GERMON.

Ah ! bon dieu, je devinerais d'avance tout ce qu'on y dit,

toutce qu'on y fait... imaginez-vous bien, mon cher mon sieur, que dans notre ville on vit absolument comme à Paris... à Paris...

Air: *Quoi! ma voisine, es-tu fâchée?*

On voit, dit-on, de belles fêtes,
C'est comme ici;
Les jeunes gens font des conquêtes,
(*avec fatuité.*) C'est comme ici.
Les femmes aimables et belles...
(*à Hortense.*) C'est comme ici.
A l'amour ne sont point rébelles,
C'est comme ici.

MELCOUR, *ne pouvant plus contenir son impatience.*

Même air.

On voit des fats de tous les âges,
C'est comme ici.

GERMON, *bas à Hortense.*

Ceci s'adresse à moi.

MELCOUR.

Des femmes coquettes, volages,
C'est comme ici.

GERMON, *bas à Hortense.*

Voilà qui te regarde.

HORTENSE, *avec intention.*

Tous les amans y sont fidèles,
C'est comme ici.
Quoique changeant toujours de belles,
C'est comme ici.

MELCOUR, *bas à Hortense.*

Je crois que c'est un reproche que vous m'adressez?...

HORTENSE, *piquée.*

Pourquoi non?

MELCOUR, *avec un dépit marqué.*

En effet, lorsqu'on écoute avec complaisance les fadeurs d'un... original... il convient...

GERMON, *à part.*

Ils se querellent... bon...

(*Lisette entre, Hortense lui fait un signe.*)

LISETTE.

Mademoiselle... on... vous demande...

HORTENSE, *à Germon.*

ardon, monsieur, si je vous laisse.

GERMON.

e vous supplie de ne pas prendre garde à nous...

SCENE VIII.

GERMON, MELCOUR.

rmon suit Hortense *des yeux*, *Melcour reste sur le devant de la scène.*

MELCOUR,

omment, elle me laisse seul avec cet étranger?

GERMON, *suivant* Hortense *des yeux.*

dorable, ma parole, adorable!...

MELCOUR, *à part.*

ne conçois pas sa coquetterie... Mais, cependant, pourm'allarmer? ne suis-je pas sûr d'elle. Et puis... (*il re-e Germon.*)

GERMON, *à part.*

se consulte et me regarde... Je crois que le coquin trouve je ne suis pas fait pour lui inspirer de la jalousie.

(*Un moment de silence.*)

GERMON, *s'approchant de Melcour.*

rmettez-moi, monsieur...

MELCOUR, *très-froidement.*

onsieur?

GERMON.

e vous faire mon compliment. On dit que vous allez fordes nœuds qui feront bien des jaloux...

MELCOUR.

oyez-vous, monsieur?

GERMON, *à part.*

ccommodons-nous un peu avec lui. (*haut.*) Mais cela 'étonne pas, quand on a comme vous tout ce qu'il faut plaire...

MELCOUR.

n! monsieur...

GERMON.

vez-vous bien que vous allez tous nous faire trembler, à eaux...

MELCOUR.

Monsieur oublie que je ne dois plus songer qu'à celle va fixer mon sort... (*à part.*) Cet homme n'est pas si ri eule.

GERMON.

Ne songer qu'au même objet... c'est difficile !

MELCOUR.

Difficile ! lorsque l'on aime Hortense !

GERMON, *à part.*

Sondons-le davantage. (*haut.*) Ah ! oui, je sais qu' vous avait inspiré une passion... mais l'absence, trois de séjour à Paris... Avouez-le moi, le cœur d'un jeune ho n'est pas hors d'atteinte et bientôt ce premier amour si si vrai...

MELCOUR.

Quand ce premier amour nous est inspiré par un objet gne de toute notre tendresse, rien ne saurait l'affaiblir.

GERMON, *à part.*

Fort bien, mon cher neveu. (*haut.*) Vous épouserez, aimerez, rien de mieux ; mais, entre nous, cela n'empê pas...

MELCOUR.

Monsieur cela empêchera.

GERMON.

On sait bien ce que c'est que l'hymen. (*à part.*) Por lui le dernier coup ; ma foi, s'il y résiste, plus d'épreuv je me jette dans ses bras. (*haut.*) Moi-même, je suis mari oui, marié... une femme adorable, dit-on ; mais quoiqu soit peut-être la plus jolie femme de Bordeaux...

MELCOUR.

La plus jolie femme ?...

GERMON.

Vous en jugerez vous-même et j'espère que vous conv drez que la comtesse Alberti...

MELCOUR, *vivement.*

La comtesse Alberti !

GERMON, *à part.*

Le coup a porté ! (*haut.*) La comtesse Alberti, femme... cela vous étonne ?...

MELCOUR.

n... je...

GERMON.

connaissez-vous ?

MELCOUR.

du tout. (*à part.*) Comment, voilà ce mari...

GERMON, *à part.*

fripon !

MELCOUR.

s doute... elle est jeune...

GERMON.

x-huit ans. (*à part.*) Aye... aye...

MELCOUR.

ie ?

GERMON.

rtes... (*à part.*) Ah ! ah !

MELCOUR.

de l'esprit ?

GERMON.

is... (*à part.*) Vous aurez une leçon.

MELCOUR, *à part.*

st elle ! (*Lisette entre avec Nicolas.*)

SCENE X.

PRÉCÉDENS, LISETTE *introduisant* NICOLAS.

LISETTE, *bas à Nicolas.*

vance, je te soufflerai; tu répéteras après moi.

GERMON.

oilà mon domestique. Que veux-tu, Nicolas ?

LISETTE, *bas à Nicolas.*

onsieur, je viens vous dire que votre voiture est là-
On vous attend.

NICOLAS.

onsieur, je viens vous dire que votre voiture est là-bas.
vous attend.

GERMON, *à Nicolas.*

est bon.

MELCOUR.

rait-ce le billet de la Comtesse ?

LISETTE, *bas à Nicolas.*

Fais signe à M. Melcour que tu as une lettre à lui remettre.

NICOLAS, *répétant.*

Fais signe à M. Melcour.

LISETTE, *lui ferme la bouche.*

Chut.

GERMON, *à part.*

Peste soit de l'imbécile.

GERMON.

Monsieur, je ne veux pas abuser plus long-tems de votre complaisance. J'ai l'honneur de vous saluer. (*à part.*) Laissons-lui donner sa lettre. (*il entre chez* Hortense.)

LISETTE, *à Nicolas.*

Vas, maintenant.

NICOLAS.

Monsieur, c'est une lettre de la comtesse Alberti.

MELCOUR, *vivement.*

De la Comtesse, dis-tu?

NICOLAS, *effrayé.*

Mon dieu! qu'a-t-il donc?

LISETTE, *à Nicolas.*

Allons, suis-moi.

SCENE XI.

MELCOUR, JOHN, *entrant du côté opposé.*

JOHN.

Je n'ai vu personne. Et la lettre?

MELCOUR.

Mon ami, la voici.

JOHN.

D'où venait-elle donc? je l'attendais là-bas.

MELCOUR.

Ecoute. A huit heures; la clef sous un banc de pierre, à droite de la porte; j'attendrai, pour monter, que j'aie entendu le son de sa voix, mêlé aux accords d'une guittare.

JOHN.

Well, well.

SCENE XII.

RÉCÉDENS, HORTENSE, LISETTE, GERMON, *au fond.*

MELCOUR.

aut avouer qu'Hortense s'est montrée bien inconsé-
e, et, tout-à-l'heure, elle n'a pas fait semblant de me
ler.

HORTENSE, *à part.*

perfide !.

MELCOUR.

billet est charmant ! il n'y a qu'une femme qui puisse
avec cette délicatesse.

GERMON.

'y connaît.

FINALE.

MELCOUR.

Air *de don Juan.*

Douce espérance,
Mon cœur s'élance,
Jouit d'avance
Du rendez-vous.
Il faut nous rendre,
Sans plus attendre ;
Au rendez-vous,
Préparons nous.

TOUS.

Sans plus attendre,
Au rendez-vous
Préparons-nous.

HORTENSE.

Ah ! l'infidèle
Croit qu'une belle,
Pour lui nouvelle,
Va l'enflammer !
Par quel prestige,
Quand tout m'afflige,
Hélas ! ne puis-je
Cesser d'aimer ?

GERMON.

Ce jour, Hortense,

ense.

Rendra, je pense,
A la constance
Ton inconstant.

TOUS.

Il faut nous rendre,
Sans plus attendre ;
Au rendez-vous,
Préparons-nous.

JOHN et LISETTE.

Ah ! quelle fête,
Pour moi s'apprête
Ce tête à tête
Sera charmant !

TOUS.

Il faut nous rendre, etc.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente un salon élégamment meublé ; un demi-jour l'éclaire. A droite, à gauche, des cabinets sur l'avant-scène. Il doit y avoir un grand fauteuil et un écran. Au lever de la toile, Hortense est à sa toilette ; Lisette a achevé la sienne.

SCENE PREMIERE.

HORTENSE, LISETTE.

LISETTE.

Allons, mademoiselle, vous voilà chez votre amie madame de Germeuil ; son appartement est parfaitement disposé pour le tour que vous voulez jouer à M. Melcour. Hâtez-vous d'achever votre toilette.

Air : *Bouton de rose.*

De la toilette,
Usons au printems de nos jours,
Car bientôt le tems qui nous guette,
Ne nous laissera pour atours
Que la toilette.

HORTENSE.

Dépêche-toi, ma chère Lisette.

LISETTE, *lui apportant un grand chapeau.*

Voici votre chapeau. Il semble que cette manière de se coëffer ait été inventée exprès pour votre situation.

HORTENSE.

Quelle idée ont les femmes d'ensevelir ainsi leur figure !

LISETTE.

Outre la mode, ces chapeaux ont un avantage.

Air : *Du partage de la richesse.*

Lorsqu'à nos pieds l'amant qu'on aime
Soupire de tendres aveux,
Ce chapeau cache un trouble extrême
Qui vient se peindre dans nos yeux.

Et quand notre bouche balance
A dire un oui, plein de douceur,
Il sait, en sauvant l'apparence,
Servir l'amour et la pudeur.

Votre toilette est achevée. M. Melcour peut venir à pré
vous voilà tout à fait madame la comtesse Alberti.

HORTENSE.

Me voilà italienne.

Air : *La Biondina.*

De ma nouvelle patrie
Sachons emprunter l'accent,
Je vais jusqu'en Italie
Sur les pas d'un inconstant ;
De ce pélerinage,
Dès ce soir de retour,
Je bénirai mon voyage
Si je ramène Melcour.

LISETTE.

Ah ! mademoiselle, que vous êtes bonne ! ce n'est p
ainsi, qu'à votre place, je me vengerais d'un infidèle.

Même air.

Il faut, pour être équitable,
Lorsqu'on punit un forfait,
Faire subir au coupable,
Le mal que lui-même a fait.
Suivons cette loi sage
Avec sévérité, *(bis.)*
Et surtout lorsque l'outrage
Est une infidélité.

(*On entend sonner huit heures.*)

HORTENSE.

Huit heures ! Il doit être arrivé.

LISETTE.

Du courage. Vite le signal.

HORTENSE.

Es-tu sûre qu'il soit là ?

LISETTE.

Un amant devance toujours l'heure du rendez-vous..
(*Lui apportant sa guitare.*) Voici votre guitare... chan
tez... mais de l'italien.

HORTENSE.

peine ai-je l'accent, il ne pourra me comprendre.

LISETTE.

ant mieux, madame, quand on chante l'italien, il est es-
el qu'on n'entende pas les paroles.

tense chante un couplet italien : Crois-tu qu'il y soit ?)

LISETTE, *écoutant à la porte.*

n'entends rien.

HORTENSE.

Melcour ne venait pas ! s'il m'était fidèle !

entend la voix de Melcour. Au commencement de l'air de Melcour, on baisse la rampe à demi.)

MELCOUR.

Air de guitare. (De Montano et Stéphanie.)

Entends *(bis.)* la voix du trop heureux Melcour,
Il vient vers toi, guidé par le plus tendre amour.
Réponds, réponds à sa prière,
Qu'amour et le dieu du mystère
Soient admis aux rendez-vous.
Loin des jaloux, *(bis.)*
La nuit nous prêtera son ombre tutélaire,
Entends, etc.

LISETTE, *à Hortense.*

Vais-je ouvrir ?

HORTENSE.

Ah ! je tremble !

SCENE II.

ES PRÉCÉDENS, MELCOUR, JOHN.

ans cette scène et la suivante, Hortense et Lisette parlent avec l'accent italien, mais sans l'outrer.)

Lisette introduit mystérieusement Melcour et John.)

LISETTE, *à Melcour et à John.*

Doucement.

JOHN.

Quel beau jour.

MELCOUR, *s'approchant d'Hortense.*

Aimable comtesse !... que je suis sensible à cette preuve
mour !

HORTENSE, *bas.*

Le traître !

JOHN, *à Lisette.*

Charmante beauté !

LISETTE, *repoussant John.*

Un poco più loin.

MELCOUR.

Mais vous détournez les yeux ?... quoi ! pas un m
un regard ? pourquoi me priver de la vue de tant d
mes ?

Air nouveau de Docke.

Pour me peindre votre visage,
Je me rappelle mille attraits,
Je choisis les plus jolis traits
Pour y deviner votre image.
Mais je compose mal, je croi,
Et je m'égare sur vos traces ;
Montrez-moi que la main des graces
A su composer mieux que moi.

(*Pendant le couplet de Melcour, John fait l'aimable*
de Lisette qui le repousse.)

LISETTE, *s'avançant précipitamment vers sa maîtr*

Ah ! dio ! signora ! j'entends du bruit... Ecco il
comte, votre mari.

MELCOUR.

Comment, madame, votre mari ?

HORTENSE.

Ciel ! qu'allons-nous faire ?

LISETTE.

Presto, dans ce cabinet, monsieur.

(*Melcour entre dans le cabinet*

JOHN.

Goddem ! quelle aventure ! la mari !

LISETTE, *à John.*

Vous, derrière ce fauteuil. Dépêchez.

(*John se cache derrière le fauteu*

SCENE III.

RTENSE, LISETTE, GERMON, MELCOUR, *dans le cabinet*, JOHN, *derrière le fauteuil.*

HORTENSE, *à Germon.*

e ne vous attendais pas sitôt, monsieur.

GERMON.

oit, madame. (*bas à Hortense.*) Dans quel cabinet est-il?

HORTENSE, *bas à Germon.*

gauche.

GERMON, *haut.*

Iadame, je viens vous chercher pour aller à l'assemblée. nous attend; vous êtes prête; ma voiture est à la porte. tons.

HORTENSE.

Ia, signor...

MON, *s'approchant du cabinet où est Melcour, et feint de parler à part pour être entendu de lui.*

faut bien éloigner ma femme, elle gênerait mon rendez-s.

MELCOUR, *dans le cabinet.*

omment? un rendez-vous?

HORTENSE.

e suis malade... A peine puis-je marcher; que vous êtes el.

GERMON, *bas à Hortense.*

Dis-lui que tu reviendras.

HORTENSE, *à Melcour.*

e tâcherai de revenir dans un moment.

MELCOUR, *à Hortense.*

Ie me laissez pas long-tems seul.

GERMON.

h bien, venez-vous?... Nicolas, reste ici.

NICOLAS.

Oui, monsieur.

JOHN.

Ah! miséricorde!

HORTENSE, *s'en allant avec Germon.*

Vous êtes insupportable.

GERMON, *bas à Hortense.*

Que je suis aimable pour Melcour ! je ne viens ici qu
pour lui enlever sa maîtresse ; ce sera bien autre chose tout
à-l'heure.

HORTENSE, *en sortant.*

Maladetto ! non, si puo mai veder

(*Hortense, Germon et Lisette sortent.*)

SCENE IV.

MELCOUR, JOHN, NICOLAS.

NICOLAS.

Me laisser seul ici, je vais m'ennuyer. (*il s'assied dans le fauteuil derrière lequel est John.*) Je vais songer à Lisett

JOHN, *bas.*

Le marouffle.

NICOLAS.

Tiens ! elle qui me reveille si bien quand je suis avec el
m'endort à présent.

MELCOUR, *bas.*

Plût à dieu !

NICOLAS.

Hé ?... Plaît-il ? j'ai cru entendre... Rien. Chantons pe
nous divertir.

JOHN.

C'est très-agréable.

NICOLAS, *chante.*

Un jour, Michel... Non, ce n'est pas Michel, c'est C
lin...

Air : *De la suite du comte Albert.*

Un jour Colin chantait sur sa musette,
La naïve Annette,
Jeune bergerette,
L'amour du canton.

(*Il commence à s'endormir.*)

Il l'appelait d'une voix inquiette,
La, la, la, l'herbette,
Ma tanturlurette.
(silence.) . . . . mouton.

(*Ici Melcour sort du cabine*

JOHN, *bas à Melcour.*

était avec le sommeil, je croyais.

MELCOUR, *bas à John.*

ıut.

LAS, *se réveille en sursaut, recommence à chanter d'une voix forte qui s'affaiblit tout d'un coup.*

Même air.

Dès que l'berger apperçut la bergère,
(rêvant.) . . . . fougère,
faire,
tomba.

(*Il s'endort tout-à-fait. L'orchestre achève l'air.*)

MELCOUR.

l pouvait s'endormir!

JOHN.

ciel, je crois, nous avait entendu, j'espère; il dormait à-fait comme dans un concert d'amateurs... Mais que e faire de lui, à présent.

MELCOUR.

n'en sais rien; c'est fort embarrassant. La comtesse va ir...

JOHN.

! monsieur, excellente idée! conduisons-le dans cette et.

MELCOUR.

ais, s'il allait se réveiller!

JOHN.

craignez rien, la sommeille des imbécilles il était si nde.

MELCOUR.

lons.

JOHN.

oucement. Take care.

oulent le fauteuil dans le cabinet à gauche et le ferment à clef.)

ense.

SCENE V.

MELCOUR, JOHN.

MELCOUR.

Enfin, nous sommes libres.

(*Ils se regardent un moment en silence.*)

JOHN.

Eh bien, monsieur.

MELCOUR.

La jolie aventure !

JOHN.

Mon individu était désobligé beaucoup derrière la
teuil...

MELCOUR.

La comtesse n'a pas daigné tourner les yeux vers moi

JOHN.

Venir pour entendre une querelle de ménage.

MELCOUR.

C'est bien agréable.

JOHN.

Je tremblais que le vilain comte trouverait mon bloti
ment.

MELCOUR.

J'ai cru un moment qu'il allait entrer dans le cabinet

JOHN.

Goddem ! et qu'auriez-vous fait ?

MELCOUR.

J'avais un pied sur la fenêtre.

JOHN.

Pour aller où ?

MELCOUR.

Dans une pièce d'eau, je crois.

JOHN.

Miséricorde !

MELCOUR.

Pour sauver l'honneur d'une femme je m'élancerais d
un abîme.

JOHN.

Heureusement le honneur des soubrettes n'exigeaitpas
si grandes périls.

MELCOUR.

John, voici le moment de donner à Hortense une preuve mon amour pour elle; je renonce aux plaisirs que me prottait cette soirée.

JOHN, *à part.*

Une belle sacrifice !

MELCOUR.

Suis-moi, sortons.

JOHN.

Oui, je suivais. Goddem ! la porte était fermée.

MELCOUR.

Impossible de sortir.

JOHN.

Alors je me décidais à rester.

MELCOUR.

C'en est fait, John, je renonce pour jamais à l'inconsce.

Air : *Du vaudeville de la Romance.*

Vous avez pu me tromper quelques jours,
Graces de la coquetterie ;
Mais je promets d'éternelles amours,
Aux graces de la modestie.
Adieu beautés qui surprîtes ma foi,
Adieu, je reviens à moi-même,
Vos yeux trompeurs me disaient, aimez-moi,
Ceux d'Hortense ont dit : je vous aime.

JOHN.

Oui ; monsieur, marions-nous . . . Chut, je entendais... est lui ! de grands pas bien prononcés ! C'est le comte... able d'homme !... Eh ! vite dans le cachette.

MELCOUR.

Que c'est cruel !

JOHN.

Ah ! mi god ! le fauteuil y était plus.

(*il se cache derrière l'écran.*)

SCENE VI.

MELCOUR, JOHN, *cachés*, GERMON.

GERMON, *à part.*

J'ai fait assez de bruit, je pense, ils auront eu le tems de

se cacher. (*haut.*) J'ai placé ma femme à une partie de wis
elle ne sera pas libre de toute la soirée. Tout va bien.

MELCOUR, *à part, piqué.*

A merveille !

GERMON.

Mon cœur bat et s'agite à l'approche de ce charmant
dez-vous.

MELCOUR, *à part.*

C'est tout de bon !

GERMON.

Il faut avouer que je suis un heureux fripon.

MELCOUR, *à part.*

Est-il possible !

JOHN, *à part.*

Une heureuse fripon !

GERMON.

Ce pauvre Melcour !

MELCOUR, *à part.*

Ah !

GERMON.

Il ne s'attend guères à ce qui va lui arriver.

MELCOUR, *à part.*

Serais-je découvert.

GERMON.

Mais est-il bien délicat de ne devoir mon bonheur q
un stratagême ?

MELCOUR, *à part.*

Que veut-il dire ?

GERMON, *bas.*

Je vais te l'expliquer. (*haut.*) Cette belle amie croit
nir à un thé chez ma femme, s'attend à trouver une no
breuse assemblée, tandis que seul ici...

MELCOUR, *à part.*

Je suis vraiment inquiet de savoir quelle est cette femm

GERMON.

Mais, j'espère qu'après un peu de courroux, j'obtiendr
cet aveu charmant... je suis aimable, son amant est un étou
di, gâté par son séjour à Paris.

MELCOUR, *à part.*

C'est moi !

GERMON, *bas.*

ui, c'est toi. (*haut.*) Vous m'excuserez, je n'en doute pas, able Hortense.

MELCOUR.

ortense !

GERMON, *ému.*

é !... Ah ! mon dieu !... ce cher enfant !... (*il regarde la serrure.*) Il se promène à grands pas, je suis plus quille.

JOHN, *à part.*

st-ce qu'il l'avait vu dans la cabinet ?

GERMON, *bas.*

Mais où donc est Nicolas ? (*haut.*) Nicolas ! Nicolas !

NICOLAS, *dans le cabinet.*

é ! qui m'appelle ?

GERMON.

est dans le cabinet.

l ouvre le cabinet, Nicolas en sort d'un air tout effaré.)

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, NICOLAS.

NICOLAS.

ye, aye...

GERMON.

ourquoi étais-tu là ?

NICOLAS.

st-ce vous qui m'y aviez mis, monsieur.

GERMON.

Non.

NICOLAS.

h ! que j'ai peur !

GERMON, *à part.*

'est un tour de mon étourdi.

NICOLAS.

'est le diable, monsieur ! c'est le diable ! j'étais là tout-heure.

GERMON,

mbécille ! c'est toi-même qui seras entré...

NICOLAS.

Non, mon dieu, non. Et le fauteuil? est-ce qu'il y est al tout seul. Tenez, monsieur, tout a un air de... Je ne sais pa il y a ici quelques lutins.

GERMON, *à part.*

Il n'a pas tout-à-fait tort.

(*Nicolas apperçoit John, et jette un cri d'effroi.*)

GERMON.

Eh bien?

NICOLAS.

Ah! ah!... je... là... j'ai vu.

GERMON, *bas, le prenant au collet.*

Tu n'as rien vu... rien... silence... On frappe; ouvre, N colas.

NICOLAS.

Qu'est-ce donc encore?

GERMON.

Iras-tu?

(*Nicolas tremblant va ouvrir la porte à Hortense et Liset*

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, HORTENSE, LISETTE, *sous le c tume du premier Acte.*

HORTENSE, *bas à Germon.*

Eh bien, mon oncle, sait-il que je dois venir?

GERMON, *bas à Hortense.*

J'ai eu soin de l'en instruire, il est au désespoir.

HORTENSE, *bas à Germon.*

Je n'en suis pas fâchée.

GERMON, *haut.*

Belle Hortense! avec quelle impatience je vous attend

HORTENSE.

Cher Comte... Mais, je ne vois pas madame la Comtes

MELCOUR, *se montrant dans le cabinet.*

C'est Hortense!

GERMON, *bas.*

Il ne peut se contenir. (*haut.*) Mais, veuillez me pard ner.

HORTENSE.

e dites-vous ? quel soupçon ? Quoi, seriez-vous seul ici?

GERMON.

! vous m'excuserez, j'ose l'espérer.

HORTENSE.

mment, monsieur, user d'un pareil détour !

GERMON.

l'amour le plus tendre, le plus passionné !...

HORTENSE.

on, je ne puis écouter votre amour.

GERMON.

urquoi cette rigueur ?

HORTENSE.

nfidélité de Melcour ne peut excuser... Croiriez-vous
ce moment, il est à un rendez-vous.

GERMON.

rendez-vous ! le jour même de son arrivée ! Moi qui
is que vous étiez aimée de lui.

HORTENSE.

le croyais aussi, mais, hélas !

Air : *Si Dorilas.*

L'amour, dans le siècle où nous sommes,
N'est qu'un caprice d'un moment ;
La vanité conduit les hommes,
Et l'on rougit d'être constant.
Des plaisirs d'un tel caractère,
Ah ! comment se laisser charmer !
Si l'inconstant à l'art de plaire,
Il n'a pas le bonheur d'aimer.

GERMON, *bas à Hortense.*

ien ! il a du sentir l'application. A mon tour, un peu
norale, mais un peu plus sévère. (*haut.*) Avec sa ma-
e de penser, Melcour sera toujours malheureux.

HORTENSE.

e le crains.

GERMON.

Air : *Il faut de la santé pour deux.*

Guidé dans sa course volage,
Par l'inconstance et le desir ;

Du bonheur il poursuit l'image,
Sans jamais pouvoir l'obtenir.
Hélas! trop souvent il en coûte,
En courant après le plaisir,
Et presque toujours sur la route
On rencontre le repentir.

MELCOUR.

Il est bien question de leçons!

GERMON, *qui l'entend, à part.*

Vraiment, mon ami, nous ne sommes venus ici
cela. (*haut.*) Oubliez cet infidèle, ma tendresse
dommagera de la sienne.

HORTENSE.

Je me plais à vous croire.

GERMON.

Je suis au comble de mes vœux. (*bas à Hortense*
toi, comme nous en sommes convenus.

HORTENSE.

Je m'enfuis. (*Elle sort.*)

GERMON.

Ah! que n'ai-je un rival pour témoin de mon bo

MELCOUR, *sort du cabinet.*

Il est ici le rival. — Je ne la vois plus, où est-ell

SCENE IX.

GERMON, MELCOUR.

GARMON.

Que voulez-vous, monsieur?

MELCOUR.

Vous m'enlevez Hortense, et vous me demandez
je veux.

GERMON.

Jeune homme, un peu de calme, que prétendent ce
portemens? moi-même je dois être furieux. Comment
trouvez-vous chez moi? Je vois tout. Je suis trahi.

MELCOUR.

Non, monsieur, votre épouse est innocente. C'est
seul... Perfide Hortense!... oui, je me vengerai...

offense qu'elle m'a faite, je méprise trop sa conduite, de vous qui sachant qu'elle m'était destinée avez osé éduire...

GERMON.

n'est-ce à dire, monsieur ?

Air : *Un homme pour peindre un tableau.*

Ma femme, à vos vœux insensés,
A sacrifié ma tendresse,
Et c'est moi que vous accusez
De séduire votre maîtresse ;
Vous pouvez brûler d'autres feux,
Moi de la chaîne qui me lie,
Sachez que pour rompre les nœuds,
Il faut la mort ou l'infamie.

MELCOUR.

ous parlez à un homme égaré ! outragés l'un par l'autre.

GERMON.

ut-il la mort de l'un de nous, soit. Mais auparavant e perdrai pas une si belle occasion de vous témoigner l'estime que m'inspire votre conduite.

MELCOUR.

ranchons de vains discours. Sortons.

GERMON.

olontiers. (*il fait quelques pas et revient.*) Mais vous trop agité dans ce moment. J'aurais de l'avantage sur

MELCOUR.

Air : *Un magistrat irréprochable.*

Ah ! quel affreux tourment m'agite.

GERMON.

Calmez ces trop ardens transports.

MELCOUR.

Mais ce tourment, je le mérite,
Oui, je le sens à mes remords.

GERMON.

Le séducteur de tout se joue,
Rien n'est sacré pour ses efforts,
Et dans ses projets, s'il échoue,
Il prend son dépit pour remords.

MELCOUR.

onsieur, quelque indifférence que doive m'être votre e; je ne puis souffrir vos mépris. Ignorez-vous que, *ense.*

destiné à Hortense dès ma jeunesse, l'amour le plus tend
m'unit à elle.

GERMON.

Ah ! Melcour. (*il prend la main de Melcour, se contrai
et s'écrie :*) Dans une demie-heure, je vous attendrai au bo
du parc.

MELCOUR.

Il suffit.

GERMON.

Mais auparavant, je veux confondre ma femme en vo
présence.

MELCOUR.

Monsieur, je vous répète, je vous jure, la Comtesse
innocente.

GERMON.

Innocente ! quand je vous trouve enfermé chez elle. M
elle ne peut tarder à rentrer.

(*Ici Hortense paraît, Germon va à sa rencontre et reste d
le fond avec elle.*)

MELCOUR.

Desir funeste de changer toujours, inconstance cruel
tu me ravis mon bonheur, tu m'enlèves Hortense.

HORTENSE, *bas à Germon.*

Vous l'entendez.

GERMON, *bas à Hortense.*

Je le crois corrigé. Mais, chut. (*haut.*) Justement voici
femme, nous allons voir.

MELCOUR.

Cruelle position !

(*Germon fait signe à Hortense qui s'avance dans ce momen*

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, HORTENSE.

GERMON.

Approchez, madame. Venez, s'il se peut, vous justifie

HORTENSE.

Me justifier ?

MELCOUR, *sans regarder Hortense.*

Madame, croyez que c'est malgré moi que vous vo

ez compromise. J'ai déclaré que vous n'étiez point cou-
. Je le déclare encore.

GERMON.

l'affirmant, vous n'osiez pas seulement lever les yeux
le.

MELCOUR.

i, monsieur! (*Hortense ôte son chapeau.*) Que vois-je?
Hortense!

HORTENSE.

Air : *En deux moïtiés dit on le sort.*

Vous hésitez! oui, c'est bien moi,
Melcour, vous devez tout comprendre,
Doutant un peu de votre foi,
A l'amour j'ai voulu vous rendre.
Cet espoir seul put m'animer,
Et graces à votre inconstance,
Me déguisant pour vous charmer,
Pour vous aimer j'étais Hortense.

MELCOUR.

ait-il possible! ce déguisement. Mais cet amant pré-
, le comte, quel est-il?

HORTENSE.

onsieur de Germon, mon oncle. Il a voulu vous donner
etite leçon. Vous savez tout.

MELCOUR.

! j'ignorais le passage du désespoir à la joie la plus

GERMON.

ens dans mes bras, mon cher ami, me pardonneras-tu
voir un peu tourmenté.

MELCOUR.

ous pardonner mon bonheur!

SCENE XI ET DERNIERE.

TOUS LES ACTEURS.

JOHN.

! friponne de soubrette! comme tu avais joué nous.

LISETTE.

i bien peur que tu ne sois incorrigible. Mais, prends
... Tu vois que je saurais bien me venger.

NICOLAS.

Il n'y a donc que moi, ici, qui ne devienne pas épo

GERMON.

Va, va, tu ne le seras que trop tôt.

VAUDEVILLE.

Air : *Du vaudeville de l'Avare.*

MELCOUR.

Aujourd'hui que l'hymen m'engage,
Serai-je constant sans retour.
Non, je serai toujours volage...
Volage par excès d'amour.
Puisque je trouve en vous, Hortense,
Mille attraits faits pour me charmer,
Tour-à-tour je veux les aimer,
Permettez-vous cette inconstance!

JOHN.

La constance, à Londres, est facile,
Près des dames, quoique galant,
Je les voyais d'un œil tranquille,
Et je jurais d'être constant;
Mais à peine j'arrive en France,
Mes projets sont déconcertés,
Car en voyant tant de beautés,
Malgré moi j'aime l'inconstance.

LISETTE.

On me verra fidèle épouse,
Imiter mon époux en tout,
Je serai constante, jalouse,
Ou coquette, selon ton goût;
Ne trahit pas ma confiance,
Mon cher, si cela t'arrivait,
J'imiterais, quoiqu'à regret,
L'exemple de ton inconstance.

NICOLAS.

Courir, voler de belle en belle,
Et, dit-on, un destin charmant,
Je voudrais bien être infidèle,
Mais, ma foi, je ne sais comment?
Pour quitter un objet, je pense,
Il faut l'avoir auparavant:
Belles, il me tarde, vraiment,
De vous prouver mon inconstance.

HORTENSE, *au public.*

Si d'une maîtresse fidèle
On vous voit bientôt vous lasser,
Messieurs, une pièce nouvelle
Ne peut prétendre à vous fixer;
Du moins, dans cette circonstance,
Conduisez-vous comme en amours...
Ce n'est jamais les premiers jours
Que vous prouvez votre inconstance.

FIN.

LE

MAÇON POÈTE.

Extrait du Journal de Paris,

du 22 août 1806.

THÉATRE DU VAUDEVILLE. (*Le Maçon Poète.*)

C'est de SÉDAINE qu'il s'agit dans cette pièce; la notice b graphique que je vais transcrire fera connaître le mot l'enigme.

« MICHEL SÉDAINE naquit à Paris, le 14 juin 1719, d père architecte qui avait consommé toute sa fortune. Fo par l'indigence à se faire *tailleur de pierres* pour nourrir mère et deux sœurs plus jeunes que lui, il parvint, par application, à devenir *maître maçon*; son goût pour le thea lui donna l'idée de faire des pièces, et la facilité de son esp la connaissance qu'il avait de la scène, la fécondité de imagination lui firent bientôt obtenir des succès en ce genre abandonner sa profession. En 1754, MONNET, directeur l'Opera-Comique, l'engagea à lui consacrer ses talens; il s trouva bien: son théâtre était désert, SEDAINE y fit affluer spectateurs, etc. »

Tel est exactement le sujet du vaudeville nouveau. Les a teurs ont représenté SEDAINE à l'âge de seize ans, ne port encore que le modeste nom de Michel, et taillant des pier pour la construction d'un vide-bouteille que le directeur de l'O ra-Comique, Monnet, se fait bâtir à la campagne. Un coup charbonné sur la muraille (*Une fille est un oiseau*) trahi vocation secrète du petit maçon, et Monnet, surpris de re contrer un poète parmi les manœuvres, *quoiqu'il y ait bea coup de manœuvres parmi les poètes*, invite Michel à confier un de ses manuscrits; c'est *On ne s'avise jamais tout* que lui présente notre apprenti; et ce titre emprunté Lafontaine donne lieu à un charmant couplet en l'honneur célèbre fabuliste. Lafontaine, dit Monnet, bien loin de s faire accroire,

« Ignorait jusqu'à son génie;
On ne s'avise jamais de tout. »

Ce trait a été vivement applaudi. Il y a en outre dans pièce une jeune fille qui aime un jeune libraire, lequel vi offrir à Michel de lui acheter ses poésies, et n'ayant pas sou pour les luipayer, peut encore moins épouser la demoise qui d'ailleurs est aimée par Lacotterie (un maçon). Tout embarras accessoire disparaît avec la difficulté principale, le moyen de Monnet, qui est en fonds. On peut distinguer d cette pièce, quelques traits d'esprit, etc., etc.

LE

MAÇON POÈTE,

COMÉDIE-ANECDOTE

EN UN ACTE ET EN VAUDEVILLES,

Théophile Marion

R MM. DUMERSAN ET SIMONNIN;

résentée, pour la première fois, à Paris,
ur le THÉATRE DU VAUDEVILLE, *le Jeudi*
1 *Août* 1806.

PRIX : UN FRANC 20 CENT.

A PARIS,

z MALDAN, Libraire et Editeur de Pièces de
héâtre, rue de la Grande-Truanderie, N°. 10,
t, au 15 octobre, rue Saint-Denis, N°. 169.

1806.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MICHEL, fils d'un architecte.	M. FRÉDÉRIC.
MARIE, servante de la maison.	Mme. BLOSSEVIL
JEAN MONNET, directeur de l'Opéra-Comique.	M. SAINT-LÉGER
ROBERT, maître-maçon.	M. HYPOLITE.
AUGUSTINE, sa fille.	Mme. DESMARES.
LACOTTERIE, maçon.	M. SEVESTE.
DUFEUILLET, libraire, amant d'Augustine.	M. AUGUSTE.
Ouvriers-maçons.	

La Scène est à Belleville, près Paris.

COUPLET D'ANNONCE.

AIR : *Avec vous sous le même toit.*

Du poète que l'on va voir
Aisément le nom se devine (1);
Il sut se bâtir un boudoir
Placé sur la double colline.
Ce jeune élève d'Apollon
Par un double attrait doit vous plaire :
Mais, Messieurs, bien qu'il soit maçon,
N'allez pas lui jeter *la pierre*.

Il n'y a d'Edition approuvée par les Auteu
que celle signée par l'Éditeur, qui poursuivra
Contrefacteurs suivant toute la rigueur des lois

(1) Que ceux qui ne le devinent pas, voient l'article du Journal
Paris, qui précède, ou les autres Journaux qui ont rendu compte
Maçon Poète.

LE

MAÇON POÈTE.

(Le Théâtre représente une campagne ; à droite, une maison presque achevée ; les échafauds y sont encore placés ; à gauche, l'entrée de la maison de Robert ; çà et là des pierres et des matériaux de construction.)

SCÈNE PREMIÈRE.

MICHEL, LACOTTERIE, Ouvriers, *travaillant.*

CHŒUR.

AIR : *Chantons, chantons.*

Allons,
Allons,
Travaillons
Avec courage;
Allons,
Allons,
En faisant l'ouvrage,
Chantons.

LACOTTERIE.

Mes amis, c'est demain
Que, par un doux hymen,
Demam'zelle Augustine
J'vais avoir la main.
J'vous invite au festin,
Et vous m'verrez soudain
Près d' sa beauté divine
M'enivrer..... mais sans vin.

TOUS.

Allons, etc.

LACOTTERIE, *criant.*

Hay !..... François, une truellée au sas....

UN OUVRIER, *répondant.*

Ho !... ho !...

LACOTTERIE.

AIR : *de la Rose.* (Contredanse.)

Il faut travailler,
Pour payer
Le loyer
Qu'on doit,
Le vin que l'on boit.
C'est parc' que j' n'avons
Pas d' maisons,
Que tant que j' vivrons,
Nous en bâtirons.
Il faut avoir d'l'intelligence
Pour réussir dans nos travaux ;
Puisque j'avons des bras, je pense
Qu'il ne faut pas paraît' manchots.

TOUS.

Il faut, etc.

MICHEL.

C'est l'héritage que vous venez de faire qui vous rend si g
M. Lacotterie ?

LACOTTERIE.

Tu vois, Michel, j'avons hérité d'une douzaine de ce
francs, eh ben, j'n'en avons pas moins de cœur à l'ouvra
j' n'en sommes pas plus fier pour ça.

MICHEL.

Parbleu ! pour douze cents francs !

LACOTTERIE.

C'est égal..... avec ça..... j'aurons une femme.

MICHEL.

Quand vous serez gris, vous lui ferez mille impertinenc

LACOTTERIE.

Quand j'serai de sang-froid, j'lui ferai des réparations.

MICHEL.

Vous serez souvent en besogne.

LACOTTERIE.

D'abord, c'est qu'une femme sera heureuse avec moi.

MICHEL.

Oui-dà !... rendre sa femme heureuse !... un mâçon ivrogne !

LACOTTERIE.

Un ivrogne n'est pas plus novice qu'un autre en amour.

AIR : *Les Voyages sont encor bons*

Je compare ordinairement
Les femmes avec les bouteilles ;
Je les chéris étonnamment
Tant qu'ell's sont fraîches et vermeilles :
Tant qu'ell's s' laiss'nt caresser,
Je n' peux pas me lasser
D'leux faire des vœux sincères ;
Mais j'ai coutume d' les laisser
Dès qu'ell's devienn'nt légères.

MICHEL.

Ah ! voilà M. Robert avec mademoiselle Augustine.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ROBERT, AUGUSTINE.

ROBERT.

Bonjour, mes enfans.

LACOTTERIE.

Bonjour, M. Robert ; comment ça va-t-il aujourd'hui ?

ROBERT.

Comme à l'ordinaire.

AIR : *Que le Sultan Saladin.*

Je me lève sans chagrin,
Et je fais dès le matin
Ce que je faisais la veille,
Je caresse ma bouteille :
Si l'on me critique, eh bien !
Fort bien !.... très-bien !....
Cela ne me gêne en rien.
Afin de noyer l'humeur noire,
Moi, je sais boire. (*bis.*)

LACOTTERIE.

Et moi aussi, M. Robert.

AUGUSTINE.

Nous le savons, M. Lacotterie.

ROBERT.

Oui, mais tu as un défaut, c'est que tu te grises, et ça vaut rien; vois-moi, si je suis jamais ivre.

LACOTTERIE.

Je ne sais pas comment vous faites.

ROBERT.

Je ne laisse rien dans mon verre; mais j'ai soin de ne pa remplir trop souvent.

LACOTTERIE.

Allons, je me corrigerai.

ROBERT.

Et l'ouvrage, comment va-t-il?

LACOTTERIE.

Vous voyez.

ROBERT.

M. Monnet veut profiter de la belle saison pour habiter maison de campagne.

LACOTTERIE.

Il l'aura avant c't'hiver. Et mon mariage, quand se fera-

ROBERT.

Dès que la maison sera finie.

LACOTTERIE, *courant à la maison.*

A l'ouvrage, camarades!.... (*Il monte à l'échelle.*) M. R bert, je travaille. (*à part.*) C'est drôle de faire un mari comme ça.....

MICHEL, *à part.*

Il aura beau dire et faire, je ne le crois pas aimé.

AUGUSTINE.

Tenez, M. Lacotterie, franchement, c'est que je n'aime votre état.

ROBERT.

Comment? son état! N'est-ce pas aussi le mien?.... Et pa que tu as été élevée à Paris, chez ta tante, qui faisait de l' prit, faut-il mépriser un métier utile?

AUGUSTINE.

Je ne le méprise pas, mais je ne veux pas épouser un mâ-
çon.

ROBERT.

Qui veux-tu donc épouser?.... un marquis?....

AUGUSTINE.

Non, un homme de lettres.

ROBERT.

Tu es folle.

AUGUSTINE.

C'est mon goût.

ROBERT.

AIR : *de la Pipe de tabac.*

Du palais jusqu'à la chaumière,
Tout prouve, dans un bâtiment,
Que maçons et tailleurs de pierre
Travaillent très-solidement;
Luttant contre plus d'un orage,
Mieux que maint auteur d'aujourd'hui,
D'un maçon l'on verra l'ouvrage
Vivre encor long-temps après lui.

MICHEL.

M. Robert, ne dites pas de mal des auteurs.

ROBERT.

Tiens, te v'là, Michel? je n'avais pas fait attention à toi. Eh
en! comment va le travail, mon garçon?

MICHEL.

Ce n'est pas le courage qui me manque.

ROBERT.

Ah! je crois bien! Malgré cela, élevé avec soin, et peut-
re un peu gâté, être obligé de tailler des pierres, c'est dur!...

MICHEL.

Je suis jeune, et moins à plaindre que si j'avais contracté
habitude de la mollesse et de l'oisiveté.

ROBERT.

Bien, bien. Ah ça, je vais trouver M. Monnet; il est près
'ici, chez M. Favart, son ami; toi, Augustine, veille à ce
u'on travaille jusqu'à neuf heures.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, *excepté Robert.*

LACOTTERIE.

Comment mam'zelle Augustine va avoir les yeux sur nous!..

MICHEL.

C'est plutôt nous qui aurons les yeux sur elle.

AUGUSTINE.

Allons, M. Lacotterie, travaillez.

LACOTTERIE, *descendant auprès d'elle.*

Plaît-il, mam'zelle?... C'est que j' n'entendons pas d'là-hau v'là pourquoi j' m'approchons..... Et puis, il faut ben aussi qu j'vous fassions un petit doigt de cour....

AUGUSTINE.

Mon Dieu, M. Lacotterie, faut-il toujours vous répéter l même chose?.... Je vous ai dit que votre état ne me plaisa pas.

LACOTTERIE.

Parce que je l'exerce, j'en suis sûr.

MICHEL.

Cela se pourrait bien : mademoiselle Augustine a trop d'e prit pour mépriser l'état de son père.

AIR : *Ne crois plus à mon trépas.* (de la Belle Marie.)

Il faut, à chaque métier,
Que toujours l'honneur préside :
On le voit servir de guide
Au laboureur, au guerrier.
Qu'un médecin soit barbare,
Qu'un financier soit avare,
Qu'un avocat soit ignare,
Qu'un juge soit tracassier,
Ils nous feront bien voir comme
L'état n'avilit pas l'homme,
Mais aussi comme un pied-plat
Avilit un noble état.

LACOTTERIE.

Tout ça est bon ; mais au point où en sont les choses.... peux.....

(*Il veut prendre la main d'Augustine.*)

AUGUSTINE, *refusant.*

Les choses n'en sont pas où vous croyez.

LACOTTERIE.

Ah! qu'est-ce que j'entends?

MICHEL.

Neuf heures. (*Les ouvriers quittent l'ouvrage.*)

LACOTTERIE.

Mais, mam'zelle Augustine, songez donc qu'il faut.....

MICHEL.

Aller déjeûner.

LACOTTERIE.

En ce cas, allons. Je suis sûr qu'après ça, le moment sera s favorable.

(*Il sort avec les ouvriers, en chantant:*)

Allons,
Allons,
Déjeûnons;
Avec courage,
Chantons,
Chantons,
A l'ouvrage
Nous reviendrons.

SCÈNE IV.

AUGUSTINE, MICHEL.

AUGUSTINE.

Pourquoi donc n'allez-vous pas déjeûner avec les autres, Michel?

MICHEL.

On va m'apporter ici ce qu'il me faut pour ma journée.

AUGUSTINE.

Il paraît que vous n'êtes pas heureux?

MICHEL.

Pourquoi donc, mam'zelle?... Parce que je fais cet état pour ubsister avec ma famille? Ne faut-il pas que tout le monde tra-aille?

AIR : *A moins que dans ce monastère.*

Gaîment je supporte l'ouvrage ;
Je brave fatigue et chagrin :
Oui, je travaille avec courage,
Pour me soumettre à mon destin.
C'est la loi que nous devons suivre :
Chacun n'a-t-il pas son métier ?
On doit vivre pour travailler,
Puisqu'il faut travailler pour vivre.

Mais c'est vous qui n'êtes pas gaie, mademoiselle Augustine.

AUGUSTINE.

Ah ! chacun a ses peines : les plus cruelles sont celles du cœur.

MICHEL.

Vous voulez parler de votre amour contrarié?

AUGUSTINE.

Je n'épouserai jamais Lacotterie.

MICHEL.

Je vois que vous aimez.

AUGUSTINE.

Certainement !.... Ce pauvre Dufeuillet ! il ne sait pas ce que l'on trame contre lui. Mon père, en partant brusquement de Paris, ne m'a pas seulement laissé le temps de lui apprendre que nous venions à Belleville.

MICHEL.

Il fallait lui écrire.

AUGUSTINE.

D'abord, le bureau de mon père est fort mal monté ; il n'a ni plume, ni encre ; et puis, c'est que..... je ne sais pas trop bien écrire.

MICHEL.

En vérité?....

AUGUSTINE.

Mon père a fort négligé mon éducation ; mais je veux épouser un homme de lettres, afin de reparer le temps perdu.

MICHEL.

Mademoiselle, si je puis vous être utile..... disposez de moi.

AUGUSTINE.

Est-ce que vous savez écrire, vous, M. Michel?.....

MICHEL.

Sûrement; et j'ai sur moi un bureau portatif.... Voulez-vous dicter? (*Il se pose sur la pierre.*)

AUGUSTINE.

Mais est-il bien décent?....

MICHEL.

Je serai d'une discrétion.....

AUGUSTINE, *dictant.*

Belleville, près Paris, ce.....

AIR : *Un bandeau couvre les yeux.*

Mon ami, loin de mes yeux,
Es-tu toujours amoureux?....
Tu diras oui, sans doute.
Viens me voir en ce séjour;
Mais, aveuglé par l'amour,
Ne te perds pas en route.

MICHEL.

Je trouve assez bien, en effet,
Ce petit billet.

AUGUSTINE.

Ensemble, avant de l'envoyer,
Il faut relire ce papier.

MICHEL.

Très-volontier.

(*Ils recommencent ensemble.*)

AUGUSTINE.

C'est cela.

MICHEL, *prêt à mettre l'adresse.*

Le nom, l'état, la demeure?

AUGUSTINE.

Dufeuillet, libraire, rue Saint-Jacques.

MICHEL.

Un libraire!..... Mademoiselle Augustine, votre amant est braire?.....

AUGUSTINE.

Oui, M. Michel.

MICHEL.

Ah! quel service vous pourriez me rendre!....

AUGUSTINE.

Parlez; de quoi s'agit-il?

MICHEL, *montrant un manuscrit.*

Permettez que j'écrive au bas de votre lettre que vous vous intéressez à l'auteur de ce manuscrit, et que vous le recommandez à M. Dufeuillet.

AUGUSTINE.

Avec plaisir.

MICHEL.

En ce cas, j'écris. (*Il ouvre la lettre, et écrit.*)

AUGUSTINE.

Ce manuscrit..... Mais que contient-il?....

MICHEL.

Ah!... presque rien; ce ne sont que des rondeaux, des couplets.....

AUGUSTINE.

Des couplets!.... et vous appelez cela rien, M. Michel?...

MICHEL.

Vous aimez donc une jolie chanson?

AUGUSTINE.

Mais oui, je vous assure.

AIR NOUVEAU.

Un chanson légère,
A toujours droit de plaire;
Elle est la messagère
Des ris et de l'amour.

Mainte beauté trop fière,
Long-temps fait la sévère;
Près de la femme altière
Qu'il vienne un troubadour:

Une chanson légère,
Bientôt saura lui plaire;
Elle sera moins fière,
Et chantera l'amour.

Qu'un nouveau militaire
Tremble dans la carrière;
Qu'il redoute la guerre
Et le son du tambour:

Une chanson guerrière
Lui sera salutaire;
Il va, d'une voix fière,
Chanter Mars et l'Amour.

D'un censeur trop sévère
La plume atrabilaire
Fait, hélas! sur la terre,
Tout trembler chaque jour:

Une chanson légère
Peut narguer sa colère,
Et le critique austère
Va trembler à son tour.

Donnez, je vais signer la lettre, et la cacheter moi-même.

(*Elle prend la lettre, et sort.*)

SCENE V.

MICHEL, *seul.*

Voilà une excellente occasion! Je vais donc livrer mes essais au public .. Comment les recevra-t-il? C'est bien peu de choses qu'un Recueil de chansons; mais il faut commencer. Un coup du sort peut m'enrichir..... Si mes vers pouvaient trouver des lecteurs!.... Je ne sais pas si cela se vend cher... ..

AIR : *Du partage de la richesse.*

Les beaux vers, si je puis en croire
De bien du monde les propos,
Ne rapportent que de la gloire,
Pour le prix des plus longs travaux.
Ces discours sont assez croyables,
Oui, quand maint auteur à Paris
Dit que ses vers sont impayables,
Le libraire est de son avis.

SCENE VI.

MICHEL, MARIE.

MARIE, *portant un petit panier.*

Bonjour, mon ami.

MICHEL.

Ah! c'est toi, Marie? comme tu as chaud! Assieds-toi donc.

MARIE.

C'est toi, mon enfant, que nous devons plaindre.

MICHEL.

Me plaindre ! et pourquoi ?

AIR : *Du comte d'Albert.*

Je suis heureux.....
A ma mère chérie
Consacrer ma vie
Et mon industrie,
Voilà tous mes vœux.

MARIE.

Mais, mon enfant,
Je connais ta faiblesse ;
Ta grande jeunesse
Rend de ta tendresse
L'effort impuissant.

MICHEL.

Je n'eus jamais du malheur
Peur :
Le sort peut changer désormais,
Mais
Du travail je me fais la loi,
Moi.
Tu vois mon courage en frappant,
Pan.

ENSEMBLE.

MICHEL.

Je suis heureux.....
A ma mère chérie
Consacrer ma vie
Et mon industrie,
Voilà tous mes vœux.
De son enfant
Ne crains pas la faiblesse ;
Malgré ma jeunesse,
Crois que ma tendresse
Rend mon bras puissant.

MARIE.

Il est heureux :
A sa mère chérie
Il offre sa vie
Et son industrie ;
Voilà tous ses vœux.
Mais, mon enfant,
Je connais ta faibblesse ;
Ta grande jeunesse
Rend de ta tendresse
L'effort impuissant.

MARIE.

Ta mère aurait quelque espoir, si elle n'était pas poursuivie par des créanciers inhumains.

MICHEL.

Comment !.... toujours..... C'est son maudit propriétaire ! Pour quelques termes que nous lui devons.....

MARIE.

Elle a frappé à toutes les portes, personne n'a voulu l'entendre.

MICHEL, *montrant son manuscrit.*

Tiens, ma bonne, j'ai là un ouvrage....

MARIE.

Toujours des vers! tu es donc incorrigible? Encore, si cela pouvait te rapporter quelque chose!

MICHEL.

C'est peut-être moins mauvais qu'on ne croit, et je pourrai être utile à ma mère.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, AUGUSTINE, *derrière.*

AUGUSTINE, *tenant sa lettre.*

Il parle de sa mère; il ne faut pas interrompre cet entretien.

MARIE.

Tu sais ce que ton père te disait, quand on n'a pas de fortune, c'est un triste état que celui d'auteur.

MICHEL.

Faut-il donc être riche pour avoir de l'esprit?

MARIE.

Je n'en sais rien; mais j'ai entendu dire qu'avoir de l'esprit, n'était pas le moyen de devenir riche.

AIR : *Du Vaudeville des Mamelucks.*

L'ignorant, dans la finance,
Acquiert châteaux et palais;
Mais l'esprit et la science
Ne t'enrichiront jamais.

MICHEL.

Les plus simples maisonnettes
Nous plaisent mieux.

MARIE.

Pour raisons;
Car on dit que les poètes
Vont aux petites maisons.

MICHEL.

Tiens, Marie, tu n'entends rien à cela.

AIR : *Du Vaudeville des totts.*

De tous ces vains discours j'enrage,
Ma bonne, à quoi donc sert l'éclat!
Auteur, maçon, double avantage
Accompagne mon double état :
Auteur, si dans un art que j'aime,
J'ai des revers ou des succès,
Maçon, je bâtirai moi-même
Mon hôpital ou mon palais.

Mais apprends que je vais avoir, pour un libraire de Paris, une lettre de recommandation.

MARIE.

Pour un libraire..... Il se mocquera de toi.

AUGUSTINE, *approchant.*

Oh! madame, je suis sûre qu'il sera bien reçu. M. Michel, voici la lettre. (*Elle lui donne la lettre.*)

MICHEL.

Tiens, ma bonne, charges-t'en; remets ce manuscrit au libraire, et demande-lui une prompte réponse.

MARIE, *prenant la lettre et le manuscrit.*

Nous en avons besoin J'y vais sur-le-champ : ce soir, quand tu rentreras, je te la donnerai. (*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

MICHEL, AUGUSTINE.

MICHEL.

Me voilà bien content; j'ai beaucoup d'espoir.

AUGUSTINE.

Et moi aussi. Je suis sûre que M. Dufeuillet viendra tout de suite ici. Mais, en attendant, comment retarder mon mariage avec Lacotterie?

MICHEL.

Je m'en charge, soyez tranquille.

AUGUSTINE.

Je crois entendre M. Monnet avec mon père.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MONNET, ROBERT.

MONNET.

Vous croyez donc, Robert, que ma maison sera prête?

ROBERT.

Oui, M. Monnet, je vous l'ai promis.

AUGUSTINE.

Elle est jolie votre maison, M. Monnet; la salle à manger est bien grande.

MONNET.

Et la cave aussi, n'est-ce pas? C'est que je recevrai nombreuse compagnie.

AIR : *Du Vaudeville du Rémouleur.*

Ici, de l'Opéra-Comique
J'aurai plus d'un auteur joyeux;
Le refrein piquant ou bachique
Viendra s'aiguiser dans ces lieux.
Des auteurs la race est gourmande;
Et d'ailleurs, si près de Paris,
Plus la salle à manger est grande,
Plus on peut se faire d'amis.

MICHEL.

Il a raison.

MONNET.

Un sallon me semble inutile;
Un boudoir offre des attraits,
Et surtout pour le Vaudeville,
Qui pourtant ne boude jamais.
Pour placer le Beaune, le Grave,
Pour tenir frais chaque tonneau,
Il me faut une bonne cave,
Digne des auteurs *du Caveau.*

MICHEL.

Monsieur, vous connaissez ces Messieurs de l'Opéra-Comique?

MONNET.

Si je les connais! je suis leur directeur:

MICHEL.

Vous êtes le directeur de.....

MICHEL.

Travaille donc, Michel, travaille donc.

MONNET.

Il est curieux ce jeune homme. (*apercevant des vers crayonnés sur les murs.*) Qu'est-ce que cela? Comment, Robert, déjà les murs de ma maison barbouillés! c'est bien le moins que je les trouve blancs, en sortant des mains des çons.

AUGUSTINE.

Ce sont les enfans du pays qui se sont amusés.....

ROBERT.

J'ai plutôt idée que c'est Michel..... Il est toujours à griffonner.

MONNET.

Comment, Michel?.... Je ne me trompe pas, ce sont des vers..... Voyons les vers des poètes de Belleville..... C'est un couplet : est-il de votre façon, mon ami.

MICHEL, *avec un grain d'amour-propre.*

Oui, Monsieur.

MONNET.

Eh bien, chantez-le nous. Ecoutons le couplet de M. Michel.

MICHEL.

AIR NOUVEAU.

Une fille est un oiseau
Qui semble aimer l'esclavage;
Et ne chérir que la cage
Qui lui servit de berceau;
Ses charmes, son badinage,
Ses caresses, son langage,
Font croire que tout l'engage
Dans un séjour plein d'attraits;
Mais ouvrez-lui la fenêtre,
Zeste, on la voit disparaître,
Pour ne revenir jamais.

MONNET.

Pas mal : il y a, dans ce couplet, de la naïveté, de l'esprit. Mais est-il bien de vous?

MICHEL.

Quel soupçon!

AUGUSTINE.

C'est que vous ne savez pas que M. Michel est poète.

MONNET.

En effet, ce jeune homme a l'air.... Qui êtes-vous, mon ami?

MICHEL.

Fils d'un architecte estimé, de Paris.

MONNET.

Ah! j'y suis: un petit mauvais sujet qui aura déserté la maison paternelle, et qui, nouvel enfant prodigue, est obligé de tailler des pierres pour vivre.

AUGUSTINE.

Oh! mon Dieu non, M. Monnet; c'est un bien bon sujet que M. Michel; c'est lui qui nourrit sa mère, ses frères, ses sœurs.

MONNET.

Est-il vrai?

MICHEL.

AIR: *En deux moitiés, dit-on, le ciel.* (de la Jeune Mère.)

C'est un vrai plaisir pour mon cœur,
Que celui de leur être utile;
Toujours il double mon ardeur,
Et me rend le travail facile.
Bravant la peine et les soucis,
Ma tâche me paraît légère;
Rien est-il plus doux pour un fils,
Que de travailler pour sa mère!....

MONNET.

Qui vous a réduit.....

MICHEL.

Des malheurs dont le détail serait trop long.

MONNET.

Mais, dites-moi, mon ami, vous avez donc fait des études?

MICHEL.

A treize ans, je fus forcé de quitter le collége.

MONNET.

Vous faites quelquefois des vers?

MICHEL.

Quand je puis quitter le marteau, c'est ma plus douce occupation. Ah! M. Monnet, puisque vous êtes directeur de spectacles.....

MONNET.

Eh bien!

MICHEL.

Si j'osais.....

ROBERT.

Parlez, mon ami.

MICHEL.

J'ai fait un petit plan d'opéra-comique.

MONNET.

En vérité? Qu'est-ce que c'est?

MICHEL.

On ne s'avise jamais de tout.

MONNET.

Sans doute; et vous pouvez avoir trouvé un sujet dont on ne se soit pas encore occupé... c'est?.....

MICHEL.

On ne s'avise jamais de tout.

MONNET.

Voilà deux fois que vous le dites.

MICHEL.

Et vous ne l'avez pas encore entendu? C'est le titre de ma pièce.

MONNET.

Ma foi, je ne me serais pas avisé de celui-là.... Il est bon, je vous engage à le travailler. Vous ne pouviez choisir un meilleur guide que notre excellent fabuliste.

AIR : *Par hasard ce bon Lafontaine.*

Dans ses vers le bon Lafontaine,
Toujours naïf, toujours plaisant,
Rencontrant la raison sans peine,
Nous instruit en nous amusant:
Lorsqu'à l'esprit la grace unie
Fit par-tout admirer son goût,
Lui seul ignorait son génie:
Mais peut-on s'aviser de tout.

MICHEL, *lui donnant un manuscrit.*

Monsieur... je l'ai déjà esquissé.... pourrai-je espérer?.....

MONNET.

Donnnez, je lirai cela.

AIR : *Des Fleurettes.*

Dans la route nouvelle
Que vous allez tenir,
De l'ardeur et du zèle
Vous feront réussir :
Ne vous laissez point abattre,
Si le travail vient vous lasser.

MICHEL.

Je ferai, pour commencer,
Le Diable à Quatre.

MONNET.

Et pour que vous ne manquiez pas de conseils, je vous ferai faire connaissance avec nos amis.

AIR : *de Molière à Lyon.*

Votre sort semble décidé,
Par l'ardeur dont votre ame est pleine ;
A Piron, Favart et Vadé,
Je vous présenterai sans peine.
Aux leçons il faut vous plier,
Et l'on s'empressera peut-être
D'accueillir en vous l'écolier
Qui peut un jour devenir maître.

MICHEL.

Flatté de cet heureux espoir,
Et comptant sur leur indulgence,
Je saurai remplir le devoir
Qu'impose la reconnaissance.
Lorsqu'il peut cueillir un laurier,
Qu'au Pinde on lui garde... peut-être,
Quel doux plaisir pour l'écolier !....
Mais combien d'honneur pour le maître !

MONNET.

Venez avec moi : si Favart n'est pas parti, je vais vous présenter à lui.

MICHEL.

Mais, M. Monnet, en tablier ! en veste ! Permettez au moins que j'aille m'habiller.

MONNET.

Cela n'est pas utile, venez.

MICHEL.

Je vous suis.

AUGUSTINE, *bas à Michel.*

Vous vous en allez, et vous m'aviez promis.....

MICHEL.

Je vais revenir : ne craignez rien.

SCENE X.

AUGUSTINE, ROBERT.

ROBERT.

Eh bien, ce petit Michel, voilà une jolie espérance qui se présente là pour lui.

AUGUSTINE.

Vous voyez, mon père, voilà ce que c'est que d'avoir de l'esprit; et si vous me laissiez epouser M. Dufeuillet ....

ROBERT.

Laisse donc..... laisse donc, avec ton Dufeuillet... Qui aurait dit que j'avais là, parmi mes tailleurs de pierres, un auteur. Crois-tu qu'il continue de travailler pour moi ?

AUGUSTINE.

Je le crois.

ROBERT.

Dame, à présent qu'il est dans le chemin du... du...

AUGUSTINE.

Du Parnasse ? cela ne fait rien.

AIR : *Du Vaudeville de Gentil-Bernard.*

Chez un roi de la Thessalie,
Autrefois exilé, dit-on,
Apollon, pour gagner sa vie,
Fut obligé d'être maçon.
L'histoire que je vous répète
Doit leur donner une leçon:
Que monsieur Monnet soit Admète,
Et que Michel soit Apollon.

SCENE XI.

LES MÊMES, LACOTTERIE, *ivre.*

ROBERT.

Eh bien, tu es seul ? où sont donc tes camarades ?

LACOTTERIE.

Ils sont au cabaret.

ROBERT.

Est-ce que la maison va rester là ?

LACOTTERIE.

N'avez-vous pas peur qu'elle s'en aille ?

ROBERT.

Mais, est-ce que c'est fête aujourd'hui ?

LACOTTERIE.

C'en est ben deux : mon héritage et mon mariage.

AIR : *Tenez, moi, je suis un bonhomme.*

Mon oncle part pour l'autre monde,
Je le pleure sincèrement,
Bientôt chez moi l'argent abonde,
Il faut l'employer sagement.
Je pense alors au mariage,
Et je dis à nos ouvriers :
Puisqu'il me vient un héritage,
V'là qu'il me faut des héritiers.

ROBERT.

Qu'est-ce que ça veut dire ?

LACOTTERIE.

Que je veux me marier aujourd'hui... ou ben, au diable l'ouvrage ; j'emmène tous les compagnons.

MICHEL.

Décidément ?

LACOTTERIE.

Oui, beau-père, aujourd'hui, ou jamais.... Moi, j'ai un héritage, et j'veux que mam'zelle en profite.

AUGUSTINE.

Mais ce n'est pas pressé, Monsieur.

LACOTTERIE.

Voyons, père Robert, décidez-vous, ou je vas boire le reste de mon argent.

AUGUSTINE.

Laissez-le boire, mon père, laissez-le boire.

ROBERT.

Je n'ai qu'une parole, et je la tiendrai ; ne vas pas faire une pareille sottise.

Des Muses la protection
Peut devenir mon patrimoine :
Cédant à la tentation,
J'ai fait celle de Saint-Antoine.

LACOTTERIE.

Saint-Antoine ? Justement, c'est mon patron.

MICHEL.

Tant mieux. Allons, mes amis ; notre chœur général. Ecoutez bien, M. Lacotterie.

LACOTTERIE.

Non, non ; je ne veux pas voir la répétition, afin d'avoir la surprise. D'ailleurs, le papa Robert m'attend pour signer mon contrat.

MICHEL, *aux maçons.*

C'est ce qu'il faut empêcher, mes amis : partez.

TOUS, *entourant Lacotterie, et chantant.*

Ciel ! l'univers va-t-il donc se dissoudre !
Quel bruit, quel cris, quel horrible fracas !
Devant moi je vois la foudre ;
Elle tombe par éclats.
Tout est en poudre
Sur mon grabat. Grand Dieu ! du haut des cieux,
Vois ma disgrace,
Et par ta grace,
Fais que je chasse
L'enfer de ces lieux.

LACOTTERIE.

Quel sabat ! Je vais chez le notaire....

MICHEL, *l'arrêtant par le bras.*

AIR : *Du haut en bas.*

C'était ainsi
Qu'Antoine exprimait ses alarmes,
C'était ainsi
Qu'Antoine exprimait son souci,
Lorsque le diable par ses charmes
Venait chez lui faire vacarme.

LACOTTERIE.

C'était ainsi !
Adieu, messieurs. (*Il veut sortir.*)

MICHEL, *aux maçons.*

AIR : *De la Pierre-Fitoise.*

Courez vîte, prenez le patron,
Et Faites-le moi danser en rond.

TOUS.

Courons vîte, prenons le patron,
Tirons-le par son cordon,
Bon!

LACOTTERIE.

Messieurs les maçons, laissez-moi donc.

TOUS.

Non,
Tu chanteras,
Tu danseras,
Tu sauteras.
Courons vîte, prenons le patron,
Et faisons-le tous danser en rond.
Courons vîte, prenons le patron,
Tirons-le par son cordon.
Bon!

LACOTTERIE.

Messieurs, si vous êtes les diables, je ne suis pas Saint-Antoine! (*Il se sauve.*)

MICHEL.

Courez après lui, qu'il n'aille pas chez le notaire.

TOUS.

Courons vîte, etc.
(*Ils le poursuivent.*)

SCÈNE XVI.

AUGUSTINE, MICHEL.

MICHEL.

Vous, mademoiselle Augustine, allez rejoindre votre père, et tâchez de lui faire entendre raison.

AUGUSTINE.

S'il pouvait retarder jusqu'à l'arrivée de Dufeuillet!

MICHEL.

Vous voilà débarrassée de Lacotterie ; il ne signera pas le contrat aujourd'hui, c'est le principal.

AUGUSTINE.

Ah ! M. Michel, que je vous remercie ! Je vais bien vite rejoindre mon père. (*Elle sort.*)

SCÈNE XV.

MICHEL, *seul.*

J'ai fait ce que j'ai pu pour obliger Augustine, elle m'a rendu service, je lui devais la pareille. Mais pensons à la poésie : oh! si je pouvais réussir dans les ouvrages que je médite.....

AIR : *Femme à qui l'on dit.*

Cherchant la réputation,
Un jour je l'obtiendrai, je gage !....
Comme ce *Richard Cœur-de-Lion*
Me donne du cœur à l'ouvrage !
Je gage encor..... Mais quel désir
Vers l'avenir porte ma vue.....
Oui, parbleu ! je puis m'enrichir
Par une *Gageure Imprévue.*

SCENE XVI.

MICHEL, DUFEUILLET.

DUFEUILLET.

Mon ami, êtes-vous de Belleville ?

MICHEL.

Non, Monsieur ; mais, comme vous voyez, j'y travaille.

DUFEUILLET.

Pourriez-vous me dire où je trouverai M. Michel ?

MICHEL.

M. Michel.... Que lui voulez-vous, Monsieur ?

DUFEUILLET.

Je le cherche pour de l'argent.

MICHEL, *à part.*

Dieu !.... Serait-ce quelqu'huissier, quelque recors ? (*haut*) Monsieur, je le connais ; mais je doute fort qu'il qu'il puisse vous donner de l'argent....

DUFEUILLET.

qui vous dit que je viens lui en demander ?... Au con-
e, je lui en apporte.

MICHEL.

ous lui en apportez, Monsieur ?.... C'est moi qui suis Mi-

DUFEUILLET.

aruse est trop grossière.

MICHEL.

ruse !.... Que voulez-vous dire ?

DUFEUILLET.

est donc une plaisanterie.

MICHEL.

on, Monsieur.

DUFEUILLET.

lons, dites-moi, s'il vous plaît, où demeure M. Michel ?

MICHEL.

AIR : *Mon Dieu ! qu'ta mère est donc sauvage.*

Michel est fils d'un architecte :
De son père aimant le métier,
En sa mémoire qu'il respecte,
Toujours on le voit travailler ;
Et comme, dans son infortune,
Il n'a pas de maison.... on dit
Qu'en attendant qu'il en ait une
Pour les autres il en bâtit.
En attendant, etc.

DUFEUILLET.

mment ! M. Michel serait votre camarade ?....

MICHEL.

i.... Il fait le même état que moi.

DUFEUILLET.

poète maçon !....

MICHEL.

urquoi pas ?

DUFEUILLET.

AIR: *Muse des bois et des accords champêtres* (de la romance de Florian, *par M. Després.*)

Quoi! deux états! la chose est singulière!....
Dans l'un des deux pourra-t-il réussir?
C'est bien assez d'une seule carrière,
Qu'avec honneur on cherche à parcourir.
Il doit trembler, dans sa verve indiscrète,
S'il fait trop mal les vers ou la maison,
Que les maçons ne l'appellent poète,
Que les rimeurs ne l'appellent maçon.

MICHEL.

Mais puisque vous employez l'épigramme, je puis vous répondre sur le même ton.

AIR: *J'etais bon chasseur autrefois.*

Si cet auteur, chez les maçons,
Des vers a fait l'apprentissage,
Par-tout on reçoit des leçons
Dont un jour on peut faire usage.
Sachant, comme on fait applaudir
Ou décrier certaines œuvres,
D'autres que lui, pour réussir,
Auront employé des manœuvres.

Mais au fait; Monsieur, qui vous a dit que Michel fit des vers?

DUFEUILLET.

Comme j'en ai entre les mains.....

MICHEL, *à part.*

C'est mon libraire. (*haut.*) En ce cas, Monsieur, pour vous prouver que je suis Michel, je vais vous parler de mademoiselle Augustine.

DUFEUILLET.

C'est donc bien vous qu'elle m'a recommandé dans sa lettre?

MICHEL.

Oui, Monsieur.

DUFEUILLET.

Quoique sa recommandation doive être bien puissante auprès de moi, vous n'en aviez pas besoin; vos vers sont charmans.

MICHEL.

ous allez me les acheter ?

DUFEUILLET.

olontiers.

MICHEL.

ombien m'en donnez-vous ?

DUFEUILLET.

e vous offre vingt-cinq louis.

MICHEL.

uel bonheur !....

DUFEUILLET.

onsieur, dans deux jours votre manuscrit sera sous presse, suis persuadé qu'il se vendra bien.

MICHEL.

e le désire.

DUFEUILLET.

laintenant que notre marché est conclu, veuillez me con- e chez M. Robert, que je le presse de terminer mon ma- e avec ma chère Augustine.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, AUGUSTINE.

MICHEL.

a voici elle-même.

AUGUSTINE.

ufeuillet ici ! Ah ! mon ami, que vous arrivez à propos !

DUFEUILLET.

a chère Augustine, je priais Monsieur de me conduire chez e père.

AUGUSTINE.

ue j'ai de plaisir à vous voir ! mais je crains que vous n'ar- z trop tard.

DUFEUILLET.

ourquoi donc ? Aurais-je un rival ?

AUGUSTINE.

on pas dans mon cœur, mais auprès de mon père. Au sur- , il vous sera facile de vous en débarrasser. Il n'est préféré parce que qu'il a un misérable héritage de 1200 francs.

DUFEUILLET.

Douze cents francs comptant !...

AUGUSTINE.

Et que mon père a sur-le-champ besoin de cette somme.

DUFEUILLET.

Je n'ai point d'argent.

MICHEL.

Et les vingt-cinq louis que vous m'offrez ?....

DUFEUILLET.

Je vais vous faire de bons billets.

MICHEL.

Des billets !... Ah ! je m'étais trop tôt livré à l'espoir de servir ma mère....

DUFEUILLET.

Nous voilà tous dans le même embarras.

MICHEL.

Comment en sortir ?....

DUFEUILLET.

Je ne vois aucun moyen....

AUGUSTINE.

Ah ! mon Dieu !... mon Dieu !...

SCENE XVIII.

Les mêmes, MARIE.

MARIE.

Eh bien ! mon ami, as-tu vu ce libraire, t'a-t-il donné de l'argent ?

MICHEL.

Oh ! mon Dieu, non

MARIE.

Non ? Et ce maudit propriétaire qui a menacé ta mère de la faire arrêter !

MICHEL.

Que devenir ?....

AUGUSTINE.

J'aperçois M. Monnet avec mon père; peut-être vont-ils nous tirer d'embarras.

SCENE XIX.

LES MÊMES, MONNET, ROBERT.

AUGUSTINE.

Ah! M. Monnet, venez, je vous en prie.

MONNET.

Qu'avez-vous, mes enfans? Qu'elle est cette dame?

MARIE.

La servante de sa mère.

MICHEL.

Dites son amie.

MONNET, *à Michel.*

Eh bien! vous n'avez donc pas terminé avec M. Dufeuillet?

DUFEUILLET.

Monsieur, je vous cherchais pour vous apprendre l'embarras où nous sommes tous deux : Monsieur a besoin d'argent, je n'ai pu lui offrir que des billets.

MONNET.

Ce qui est bien différent.

DUFEUILLET.

Moi-même j'aurais besoin d'une douzaine de cents francs pour endrir Monsieur Robert.

MONNET.

Comment, mes amis, votre bonheur tient à si peu de chose.

ROBERT.

Si peu de chose! M. Monnet?

MONNET.

AIR : *Du Vaudeville de l'Opéra-Comique.*

Vous voilà tous dans l'embarras,
L'inquiétude vous fatigue;
Je me connais en opéras,
Et je vais finir cette intrigue.
Chassez la crainte qui vous tient :
On ne doit rien voir de tragique
Dans un dénouement qui vous vient
De l'Opéra-Comique.

MICHEL.

Quoi! nous pourrions espérer!....

MONNET.

Malheureusement, je ne suis pas assez riche pour faire ici un trait de générosité... mais voilà ma maison qui s'avance ; il me faudra une petite bibliothèque de campagne : Dufeuillet, je vous charge de me la fournir, et je vous donne mille écus d'avance

DUFEUILLET.

Ah ! Monsieur, quelle manière délicate !...

MONNET, *l'interrompant.*

Ayez soin que les livres soient bien choisis.

DUFEUILLET.

Rapportez-vous en à moi. (*à Michel.*) Maintenant, Monsieur, je puis vous offrir de l'argent comptant.

MICHEL.

Ah ! ma mère !... nous sommes sauvés !....

MONNET, *à Michel.*

J'ai lu votre pièce ; j'y trouve de jolies choses ; travaillez, mon ami, je me charge d'encourager vos essais ; il faut achever votre éducation, et prendre un état plus convenable à vos goûts et à votre talent.

MARIE.

Monsieur ! comment s'acquittera-t-il envers vous ?

MONNET.

En faisant des pièces pour mon théâtre.

AIR : *Époux imprudent* (M. Guillaume.).

Dépourvus de goût, de mérite,
Que d'auteurs on entend partout
S'écrier qu'ils vont au plus vite
Relever le temple du goût.
De ce temple qu'on veut refaire,
Oui, Michel pourra, s'il le faut,
Être l'architecte, et bientôt
En poser la première pierre.

SCENE XX *et dernière.*

LES MÊMES, LACOTTERIE.

LACOTTERIE.

Ah ! ça, j'vous cherche par-tout, moi ; j'viens d'chez le notaire ; il faut se marier ou travailler. Allons, Michel, à l'ouvrage donc ; vous restez là les bras croisés.... paresseux....

MICHEL, *avec élan.*

ne suis plus maçon.

LACOTTERIE, *bas à Robert.*

s douze cents francs sont tout prêts, papa.

ROBERT.

i-dà ! tu as réfléchi.... Eh bien ! moi aussi.
(*à Dufeuilet.*)
Dufeuillet, je vous donne la main de ma fille. (*Il unit uillet et Augustine.*)

AUGUSTINE, *à Michel.*

n'oublierai pas que c'est encore votre ouvrage.

DUFEUILLET.

celui-là je ne saurais le payer ce qu'il vaut.

LACOTTERIE.

nment donc ?... comment donc ?

MICHEL.

vous mettrai au fait.

MONNET.

ons, morbleu ! de la joie !.... (*à Michel.*) Et vous, mon croyez qu'à l'avenir le sort sera moins injuste envers votre le.

MICHEL.

elle bonne nouvelle pour ma mère !

LACOTTERIE.

ons, nous, qui ne nous marions pas, remettons-nous à rage.

ROBERT.

st çà, mes enfans. Et la petite chanson morale ?

VAUDEVILLE.

AIR : *Et zic et zoc.*

(de Richard Cœur-de-Lion.)

Il faut bien diriger son choc,
Et tic et tic, et toc.
Frapper fort, ce n'est qu'un jeu ;
Frapper juste se voit peu.

5.

AUGUSTINE.

L'auteur qui traça l'image
D'un poète en son jeune âge,
Tremble, et pour bonne raison.
En écrivant il désire
Qu'on ne vienne pas lui dire :
Ah ! soyez plutôt maçon.
De vos mains il attend le choc,
Et tic, et tic, et toc.
Frapper juste.... Ah ! c'est trop peu....
Frapper fort, ce n'est qu'un jeu.

TOUS.

De vos mains on attend, etc.

FIN.

LES QUATRE HENRI,

OU LE JUGEMENT

DU MEUNIER DE LIEURSAIN,

PARODIE SANS PARODIE,

EN UN ACTE MÊLÉ DE VAUDEVILLES;

PAR M. BERNARD,

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre du Vaudeville, le 2 août 1806.

PRIX : 24 SOLS.

A PARIS,

Chez Madame MASSON, Libraire et Editeur de Musique, rue de l'Echelle Saint-Honoré, N°. 10.

1806.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
AGATHE, aubergiste de Fontainebleau.	Mad. BODIN.
CATAU, sa fille.	Mad. HERVEY.
MICHAUD, meûnier de Lieursain, son frère.	M. DUCHAUME.
LUCAS, son fils.	M. BLASSEVILLE.
DORSEUILE, directeur de spectacle.	M. ARMAND.
SOMBREUIL,	M. LA PORTE.
BEAUCHAMP,	M. AUGUSTE.
BATAILLARD,	M. HIPPOLYTE.
Un petit garçon.	

La Scène se passe à Fontainebleau, dans l'auberge d'Agathe.

Il n'y a d'Edition approuvée par l'Auteur, que celle signée par l'Editeur.

LES QUATRE HENRI,
PARODIE SANS PARODIE.

SCÈNE PREMIÈRE.
AGATHE, CATAU.

AGATHE.

Eh! not' fille Catau, comme te v'là brave drès le matin?

CATAU.

Oh! ça c'est vrai que j'ons mis ce que j'avions de plus eau.

AGATHE.

Coquette!

CATAU.

Coquette! oh bien oui : g'nia pas de fille dans Fontainebleau qui aime mieux faire la brave que moi; est-ce que pense jamais à ça.

AIR : *Ton humeur est Catherine.*

n'habillons comme Colette,
nous coëffons comme Suson,
ons d'zaneaux comme Fanchette,
fichu comme Alison.

Rose a dés dentelles fines,
Fallait ben s'en procurer;
Est-c' ma faut' si mes voisines
Aimont tant à se parer?

Et puis je tiens de vous peut-être bien : vous m'avez dit e vous vous pariez d'vant que d'être notre mère; depuis e vons l'êtes vous vous parez encore, faut bien que je e requinque itou.... sans compter qu'il va venir.

AGATHE.

Qui donc?

CATAU.

t pardine Lucas, le fils de son père Michaud, votre frère, meûnier de Lieursain, qui d'vont venir nous chercher aurd'hui pour nous y conduire. C'est demain la St.-Henri; st demain le jour que nos parens choisissont pour mar leurs filles; c'est demain que Lucas doit m'épouser; st demain.... vous savez ben le reste, ma mère. .. Mais est-il donc ce monsieur qu'il n'arrive pas?

AGATHE.

Allons, petite fille, restez-là, vous savez bien que je ne ux pas que vous pensiez encore à ce mariage là!

CATAU.

Et à quoi donc voulez-vous que je pense, ma mère?

AGATHE.

A quoi? à quoi? à voir si tout est bien rangé dans cette auberge.

CATAU.

Beau plaisir, vraiment! de manière que si tous les gens qui vont à Lieursain viennent à tomber ici....

AGATHE.

Qu'est-ce à dire, tous les gens?

AIR :

Vous l'savez, mademoiselle,
J'n'aimons qu'les honnêtes gens;
Aussi ma coutume est elle
D'observer bien les chalans:
Pour que personne ne gronde,
Que rien n'aille de travers,
Je n'reçois pas tout le monde
A l'hôtel de l'Univers.

CATAU.

Eh bien, ma mère, fermons la porte.

AGATHE.

En vérité je crois que tu deviens folle.... et si des voyageurs se présentent?

CATAU.

Ils repasseront.

AGATHE.

Ils repasseront? et qui est-ce qui paiera le loyer de cette maison?

CATAU.

C'est vrai, ma mère.... mais il m'aime tant, ce pauvre Lucas!

AGATHE.

Qui est-ce qui vous fournira ces biaux rubans dont v'êtes si fiare?

CATAU.

C'est vrai, ma mère.... mais je suis sûre qu'il en mourra de chagrin.

AGATHE.

Et qui est-ce qui me baillera la dot que j'ons promise à ce garçon?

CATAU.

C'est vrai, ma mère.... mais qu'avons-nous besoin de dot, puisque le voilà mort?... Ah! mon Dieu, mon Dieu, queu guignon! ces pauvres filles, on ne les marie qu'une fois dans l'année, c'est précisément demain le jour de la carémonie, et Catau n'en sera pas.

AIR *des pêcheurs.*

Au gré de son désir, demain,
A son amant, demandant la main,
Chaqu' fille lui dira j't'aime,
Ah pour moi, quelle peine extrême,
D'avoir le désir et l'amant,
Et de n'en pouvoir dire autant.

Le soir, au gré de son désir,
Avec l'amant qu'il sut choisir,
Chacune va se mettre en danse.
Hélas! pour moi, quelle souffrance!
Davoir le désir et l'amant,
Et de n'en pouvoir faire autant.

AGATHE.

Allons, allons, console toi, mon enfant, t'es jeune en-
e, et un an est bientôt passé.

CATAU.

Ce n'est pas quand on attend.

AGATHE.

'avons, dans ce moment, des raisons, des obstacles....

CATAU.

Mais quand les voyageurs seront partis... *(on frappe)*.

AGATHE.

Tiens v'là justement quelqu'un qui frappe.

CATAU.

l n'y a personne.

AGATHE.

Mais ouvre donc.

CATAU.

Ah! c'est peut-être Lucas. *(elle ouvre)* Tiens queu Lucas.

SCÈNE II.

DORSEUILE, CATAU, AGATHE.

DORSEUILE.

e vous salue, madame, êtes-vous la maîtresse de cette
erge?

AGATHE.

Oui monsieur, depuis défunt notre homme. Qu'y a-t-il
r votre service?

DORSEUILE.

e desire une chambre.

CATAU.

Monsieur s'en ira-t-il bientôt?

DORSEUILE.

ela dépendra, mon enfant. J'attends quelqu'un qui
arriver de Paris.

CATAU.

Mons encore un.... mais monsieur, c'est à l'auberge d'à
e que descend la diligence, et vous seriez bien plus
...

AGATHE.

Mais tais-toi donc.... monsieur, beaucoup de voyageurs
baillont la préférence, et je postulons même en ce mo-

ment la descente exclusive.... soyez persuadé que vous serez parfaitement chez moi.

AIR : *Aimé de la belle Ninon.*

On est tranquille en ma maison ;
Comme il doit chacun s'y comporte.

CATAU.

Le ferblantier, le forgeron,
Font bon quelque bruit à la porte.

AGATHE.

On ne les entend pas beaucoup.

CATAU.

Comme ma mère, je suis franche,
Vous n'les entendrez pas du tout,
Si vous restez ici Dimanche.

AGATHE.

D'ailleurs mes chambres sont en bon air.

CATAU.

Oh çà c'est vrai : le couvreur doit venir après demain sans faute.

AGATHE.

Peste de langue.... oui monsieur, j'sommes comme çà : j'aimons tant que le monde soit bien chez nous, que je faisons toujours faire les réparations d'avance.... quant à la nourriture vous n'aurez rien à desirer.

CATAU.

Oh ! mon Dieu non, car nous n'avons rien.

AGATHE.

Mon Dieu, monsieur, n'écoutez pas cette petite fille, elle ne sait ce quelle dit.

CATAU.

Oh que si je le sais, et je vois bien à présent que nous ne pourrons pas aller à cette fête.

DORSEUILE.

Ah ! je comprends.

CATAU.

Eh bien, monsieur, est-ce que vous ne partez pas après tout ce que je vous ai dit ?

DORSEUILE.

Non, ma belle enfant.

AIR :

Je crains peu vôtre menace ;
Pourquoi, sans vous en douter,
Chasser avec tant de grace,
Des gens qui veulent rester ?

Vos discours nous font comprendre
Qu'il faut perdre cet espoir.
Belle enfant, pour vous entendre,
Il faudroit ne pas vous voir.

AGATHE.

C'est ça, monsieur reste.... vite, allez faire préparer le N°. 2.

CATAU.

)ui, ma mère. *(elle sort).*

AGATHE.

)uant à vous, monsieur, vous devez avoir appétit, je s vous faire apprêter quelques œufs frais, et mettre au r le pâté chaud.

DORSEUILE.

'est trop de bonté.

SCÈNE III.

DORSEUILE.

)ui sait si je ferai ici un long séjour, et si mon corres-dant de Paris aura bien compris ma lettre.... N'en ai-as ici la copie? C'est cela. (*il lit.*) « Mon cher ami, es journaux ne nous entretiennent, depuis quelque emps, que des nouveaux Henri que l'on vous a donnés, t toutes les villes, dont je dirige le spectacle, ne cessent e me demander un Henri : Vous avez du goût, et de amitié pour moi; faites-moi le plaisir de choisir le neilleur de ces ouvrages, et un artiste en état de jouer e premier rôle; vous me l'adresserez à Fontainebleau, ù je serai le 15, à l'auberge la plus voisine de la dili-ence. Je vous laisse le maître des conditions, etc. » ilà qui est clair : aussi je suis moins inquiet de mon i, que de la manière dont mes camarades prendront rivée d'un homme qui viendra leur enlever un rôle. est pourtant très-naturel que cet homme, qui aura pu fiter, à Paris, des vrais modèles de notre art, soit plus état que nous de jouer un rôle inconnu.... Oui, mais rgueil comique. Ah! mon Dieu, un pauvre directeur a u faire, rien n'est jamais bien fait au gré de ces mes-rs et de ces dames.

AIR : *Transi, quoique fidelle.*

enfans de Thalie,
eur à qui s'allie;
guider la folie,
qu'il faut de raison!
de têtes frivoles,

De goût hors de saison;
Que de vanités folles
L'abreuvent de poison!
Aux enfans de Thalie, etc.

ombien de boutades
ut s'accoutumer!
de fausses malades
ut déshenrumer!
actrice jolie,
nd elle est accueillie,
, il faut que tout plie

Sous son orgueil jaloux.
L'une, à grand bruit, cabale;
L'autre, d'un air plus doux,
Pour perdre sa rivale,
Fait le malheur de tous.
Aux enfans de Thalie,
Malheur à qui s'allie, etc.

SCÈNE IV.

DORSEUILE, CATAU.

CATAU.

Est-ce vous qui vous nommez monsieur Dorseuile?

DORSEUILE.

Oui, ma belle.

CATAU.

En ce cas-là, monsieur, c'est vous....

DORSEUILE.

Quoi? c'est moi?

CATAU.

Oui, monsieur, c'est vous qu'on demande.

DORSEUILE.

Ah! ah! la diligence est donc arrivée?

CATAU.

Pas encore; mais faut croire qu'elle n'est pas bien loin, car le conducteur a toujours le soin d'envoyer quelques voyageurs devant.

DORSEUILE.

Quelle plaisanterie!

CATAU.

C'est connu.

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Par zèle et par amitié,
Souvent c'monsieur vous invite
Pour aller un peu plus vite
A faire la route à pié;
Alors, trottant à la file,
On arrive dans la ville
Portant enfans et paquets,
Avec cette prévoyance,
Dieu merci, la diligence
Arrive toujours après.

DORSEUILE.

Eh bien? est-ce que ce monsieur est à la porte?

CATAU.

Pas si bête; il est à la cuisine; il n'a pas voulu dire un mot avant d'avoir bu un coup, et je l'ons laissé au vis-à-vis de Pierre, qui vous l'époustoit d'une jolie manière.... Dame, c'est qu'il étoit blanc de la tête aux pieds, le cher homme.... mais, tenez, le v'là, pas vrai qu'il est gentil?

SCÈNE V.

DORSEUILE, BATAILLARD.

(*Il a une valise et un paquet de vieilles armes sous son bras.*)

CATAU, *à Bataillard.*

Monsieur, v'là la personne que vous demandiez.

BATAILLARD.

C'est bon, la petite.... Monsieur, je suis votre humble viteur....

DORSEUILE.

Monsieur, je vous salue.... puis-je savoir?...

BATAILLARD.

J'arrive tout exprès pour vous le dire.... touchez-là, je is enchanté de faire la connaissance d'un si brave homme.

DORSEUILE.

Monsieur....

BATAILLARD.

Eh parbleu! point de cérémonie; ne sommes-nous pas marades? vous êtes directeur de spectacle, moi je suis tiste, c'est tout un. Vous gagnez le plus d'argent que us pouvez, vous en donnez le moins possible, c'est sage. Vous voyagez en voiture, moi à pied, c'est plutôt it. Vous cherchez des sujets, moi des maîtres, ça se ssemble; il vous faut un Henri? me voilà, combien a-t-il à gagner?

DORSEUILE.

Je pense, monsieur, que mon ami a dû vous dire....

BATAILLARD.

Ce n'est pas que je sois intéressé; oh! mon Dieu, pas du ut; la gloire, monsieur, la gloire, voilà ce que je erche.

DORSEUILE.

Fort bien, monsieur, fort bien; je sais ce qu'il faut en nser.

AIR : *Servantes, quittez vos paniers.*

e l'on n'ait l'air de n'aspirer
au temple de Mémoire,
e l'homme seul sache inspirer,
fait bien de le croire;
Moi, d'après l'esprit du moment,
Je vous dirai, plus franchement,
Que c'est pour l'argent seulement,
Que l'on court à la gloire.

Ainsi vous êtes la personne....

BATAILLARD.

Précisément; je suis le fameux Bataillard, premier batué du café Touchard, rue des Boucheries, depuis une ngtaine d'années sans emploi; mais ma réputation n'en pas souffert le moindre échec; elle étoit colossale, et je ourrais vivre encore dix ans sur la réputation que je me is faite.... dînerons-nous bientôt?

DORSEUILE.

Monsieur, je l'espère; je suis si enchanté de vous possé-er...

BATAILLARD.

Ah! c'est que je ne me prodigue pas; mais sitôt que

j'ai eu le moindre vent de votre projet, je me suis dit, me v'là engagé, partons; et soudain j'ai pris....

DORSEUILE.

La poste?

BATAILLARD.

Non, ma canne, mon claque, mon espadon, mon poignard....

DORSEUILE.

Votre poignard?

BATAILLARD.

AIR : *De l'enfantine.*

Morbleu! c'est que j'en détache,
Quand j'ai ma fausse moustache,
Et ma lance et ma rondache,
L'on me prendrait pour Bayard;
C'est surtout ma noble aisance,
A l'espadon, au poignard,
Qui m'a valu, dans la France,
Le beau nom de Bataillard.
Ah! dans la dernière pièce,
Que je jouai dans Gonesse,
Connoissez-vous ma prouesse,
C'est le triomphe de l'art.
En champ clos,
Devant trois rivaux,
J'avance à grands pas;
Paf.... l'un est à bas.
Au second, *zig-zag*,
Je fends l'estomac.
Au troisième, *v'lan*,
J'enfonce mon fer sanglant.
Eh bien! la pièce finie,
Mes gens se croyant sans vie,
Restoient là; mais on leur crie:
Butors,
Vous n'êtes pas morts.

DORSEUILE.

Je conçois, monsieur, qu'avec des qualités aussi frappantes, on peut produire un certain effet.

BATAILLARD.

Ventrebleu! si j'en produis? regardez la longueur de ce cou et de ce bras.... je suis retenu à Pithiviers pour sortir du coffre, dans les Deux Mots, aussitôt qu'on pourra y monter la pièce.

DORSEUILE.

La pièce des Deux Mots, dites-vous?

BATAILLARD.

Oui, monsieur, une nouveauté délicieuse.

AIR : *N'en demandez pas davantage.*

On n'a fait dire que deux mots,
Au plus important personnage;
La pièce est parue sans défauts,
Si dans cet immortel ouvrage,
Grâce aux deux auteurs,
Les acteurs
N'en avaient pas dit davantage.

DORSEUILE.

Singulier éloge que vous en faites; mais il s'agit entre nous d'un personnage qui exige plus de dignité que de force.

BATAILLARD.

Oh, pour ce qui est de la dignité, les vieux et les nouveaux boulevards vous diront si j'en pince.... pas un père noble qui ne m'ait passé par les mains, depuis le père sen-

sible de Kokoli jusqu'au grand père du Toit paternel. Allez, soyez tranquille.... Votre échoppe est-elle prête?

DORSEUILLE.

Qu'appelez vous échoppe? apprenez que je ne fais point jouer la comédie dans de semblables lieux.

BATAILLARD, *ôtant son chapeau.*

Quoi? monsieur, vous auriez une grange?

DORSEUILE.

J'ai partout des salles établies et dignes de leur objet.

BATAILLARD, *saluant avec respect.*

Ah! monsieur.

DORSEUILE.

AIR : *Que vois-je? quel jour radieux!*

Aux talens on doit des égards :
Et l'artiste trouve d'avance,
Dans les honneurs qu'on rend aux arts,
Son génie et sa récompense.

Abandonnons aux vils trétaux
De Scarron la muse grossière;
Mais quels temples sont assez beaux,
Pour jouer Racine et Molière!

BATAILLARD.

En ce cas là, monsieur, je vois ce qu'il vous faut : tendresse, sans exaltation; chaleur, sans effervescence; dignité sans bassesse. Permettez que j'aille me recueillir; hé! la petite? faites-moi préparer à déjeûner.

DORSEUILE.

Oui, mon enfant, faites donner à monsieur....

BATAILLARD.

Monsieur se charge des frais.... je dînerai tout de suite.

Il sort avec Catau.

SCENE VI.

DORSEUILE.

Quelle espèce d'original mon ami m'a-t-il envoyé?..... Ah! l'extérieur ne prouve rien pour le talent, et j'aurois tort, d'après la mine de cet homme, de chercher ce qu'il peut valoir.

AIR : *Nouveau de Wicht.*

Tel est ridicule en marchant,
Qui par sa danse nous étonne;
Tel fait oublier par son chant
La nullité de sa personne;
Tel autre, à lui-même imposteur,

Dans les cieux, chaque jour voyage,
Des astres prône la splendeur,
Et témoin constant de l'ouvrage
En méconnaît le plus l'auteur.

Au reste, voilà mon affaire faite : songeons à partir le plutôt possible, et à monter notre Henri le mieux qu'il se pourra.

SCÈNE VII.

CATAU, BEAUCHAMP, DORSEUILE.

CATAU.

Par ici, monsieur, par ici. Quoi donc que vous regardez comme ça, j'vous disons qu'il est ici, vot' M. Dorseuile.

BEAUCHAMP.

Je vous entends fort bien mon enfant.... mais cette salle n'est elle pas un peu fraîche?

CATAU.

Eh ben! du chaud qu'il fait, plaignez-vous en, je vous le conseille.

BEAUCHAMP.

Monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer.... Vous m'attendez, sans doute, avec impatience?

DORSEUILE.

Moi, monsieur? A qui donc ai-je l'honneur de parler?

BEAUCHAMP.

Je suis, monsieur.... Pardon; petite, poussez un peu cette croisée; il y a là un courant d'air qui n'est pas très-salubre; cela pourrait gâter ma voix.

CATAU.

Tiens que de précautions; vous ne parlez donc pas dans l'air, mon bon monsieur?

BEAUCHAMP.

Permettez, mon enfant, vous ne comprenez pas ces choses-là; je ne parle pas de la voix qui parle; mais de celle qui chante.

CATAU, *riant.*

Ah! ah!

BEAUCHAMP.

AIR: *Du Vaudeville de M. Guillaume.*

La voix, ma chère, est cette fleur nouvelle
Qu'un rien altère et qu'un rayon flétrit;
La voix est la glace fidelle
Qu'un souffle léger obscurcit.
De nos beautés la pudeur est peut-être
Son emblême le plus frappant.

CATAU.

En ce cas-là, monsieur, vous devez être
Enrhumé bien souvent.

BEAUCHAMP.

Poussez donc la croisée.... Vous ne voudriez pas que votre Henri débutât par une pleurésie.

DORSEUILE.

Comment, mon Henri? En voici bien d'un autre.

BEAUCHAMP.

Cette lettre va vous instruire.

DORSEUILE.

En effet, elle est de mon ami. *(il lit.)* « Ainsi que tu le » desires, mon cher Dorseuile, je t'envoie un ouvrage sur » Henri IV ; la personne qui te le remettra, quoique sans » emploi depuis quelque temps, est capable de remplir, » avec succès, le rôle principal ». Diable deux Henri à la fois.

BEAUCHAMP.

Il en pleut, monsieur, et cela doit-il vous étonner ? l'objet en vogue est sitôt imité.

AIR : *De nos jours, la ville et les bourgs.*

Un succès
Chez nos bons Français,
Soudain enflamme le génie ;
De l'objet
S'il plaît,
Fut-il laid,
A l'imiter chacun est prêt.
Une Fanchon rajeunie,
Pour ses vertus a le prix ;
Vingt Fanchons de compagnie,
Vont sermoner tout Paris.
Un succès
Chez nos bons Français, etc.
Joseph, mis en tragédie,
Aux Français est attendu.
Le mélodrame étudie
Deux Joseph à l'impromptu.
De Henri,
Ce roi si chéri,
La mode aujourd'hui s'est manie,
A son choix,
Le meilleur des rois,
Fait rire et pleurer les bourgeois.
Tout doubler, c'est la manie,
Nous avons deux Lutineaux,
Deux Paul et deux Virginie,
Deux Jules et deux Magots.
C'est je croi,
D'après cette loi,
De doublure et de compagnie,
Qu'à Paris,
On n'est plus surpris,
De voir doubler tant de maris.

Au reste, monsieur, que tous ces Henri ne vous effraient pas, je suis le bon.

CATAU.

Tiens, est-ce qu'il peut-y en avoir un mauvais ?

BEAUCHAMP.

Taisez-vous, enfant, et procurez-moi une goutte d'eau sucrée.... pas trop fraîche.

SCENE VIII.

DORSEUILE, BEAUCHAMP.

BEAUCHAMP.

Monsieur a-t-il une jeune première un peu distinguée?

DORSEUILE.

Oui, monsieur, j'ai plus qu'il ne me faut.

BEAUCHAMP.

J'en suis fâché; je vous aurois proposé un sujet tout-à-fait intéressant, qui m'accompagne partout.... ma mère...

DORSEUILE.

Comment, votre mère?

BEAUCHAMP.

Talent consommé, monsieur.... Vous avez peut-être besoin d'un second amoureux?.... j'ai là aussi mon père....

DORSEUILE.

Vous avez donc amené toute votre famille?

BEAUCHAMP.

Dix personnes seulement; mais très-utiles.

AIR : *mon père étoit pot.*

Mes deux cousins font les tyrans,
Mes sœurs font les novices,
Mes deux oncles font les enfans,
Ma tante les novices;
Moi je fais le roi,
Et voilà, je croi,
De quoi vous satisfaire.

DORSEUILE.

Oui, c'est effrayant,
Celui qui vous prend,
Prend une troupe entière.

BEAUCHAMP.

Qu'est-ce que cela vous fait, si je vous la donne gratis; on ne paie que moi.

DORSEUILE.

Oui; mais on vous paie en conséquence peut-être?

BEAUCHAMP.

Oh! une misère.

AIR : *L'Amour a gagné sa cause.*

Songez donc aux emplois nombreux
Que pour rien je vous laisse;
Emplois de grimes, d'amoureux,
Emplois enfin de toute espèce.
Or ici bas qui n'est flatté,
De trouver là, sans les attendre,
De bons emplois qui n'ont coûté
Que la peine de les prendre?

DORSEUILE.

J'en conviens, monsieur; mais c'est qu'il est difficile d'employer à la fois tant de monde.

BEAUCHAMP.

Oh! rassurez-vous.

AIR.

Les arts ne perdent jamais rien
Avec une famille habillé.
Ne jouant pas, on sait fort bien
Comment on peut se rendre utile.
Des long-temps cet usage là
Est consacré parmi les nôtres,
Qui n'est point en scène, s'en va
Dans la salle applaudir les autres.

DORSEUILE.

Ah! c'est différent.

SCENE IX.

CATAU, DORSEUILE, BEAUCHAMP, SOMBREUIL.

CATAU.

Eh! mais, mon Dieu, est-ce que ça ne finira pas de demander monsieur Dorseuile?.... (*à Beauchamp.*) Tenez, monsieur, v'là vot' goutte.

BEAUCHAMP.

(*Il prend le verre, et y plonge un petit thermomètre.*)

Ah! bien obligé.

DORSEUILE.

Est-ce qu'on me demande encore?

CATAU.

Pardine, c'est comme un fait exprès; adieu ma noce.... Entrez donc, monsieur... (*à Dorseuile.*) Je vous conseillons bien de l'écouter; car il est drôle ce monsieur: ce n'est jamais qu'au dernier mot qu'il dit ce qu'il veut dire.

SOMBREUIL.

J'ai l'honneur de parler à M. Dorseuile?

DORSEUILE.

A lui-même.

SOMBREUIL.

Monsieur veut-il permettre que j'incline devant lui l'ensemble de mon individu?.... que je le salue?

SCENE VI
DORSEUILE, BEAU

BEAUCHAMP.

Monsieur a-t-il une jeune première

DORSEUILE.

Oui, monsieur, j'ai plus qu'il ne m

BEAUCHAMP.

J'en suis fâché; je vous aurois pr
fait intéressant, qui m'accompagne

DORSEUILE.

Comment, votre mère?

BEAUCHAMP

Talent consommé, monsieur....
besoin d'un second amoureux?.... j'

DORSEUILE

Vous avez donc amené toute vot

BEAUCHAM

Dix personnes seulement; mais

AIR : *mon père était pot.*

Mes deux cousins font les
Mes sœurs font les novi
Mes deux oncles font le
Ma tante les novices;
Moi je fais le roi,
Et voilà, je croi.
De quoi vous satisfaire.

DORSEUI

Oui, c'est attrayant,
Celui qui vous prend,
Prend une troupe enti

BEAUCHA

Qu'est-ce que cela vous fait, s
on ne paie que moi.

DORSEU

Oui; mais on vous paie en c

BEAUCH

Oh! une misère.

AIR : *L'Amour a*

Songez donc aux
Que pour rien ici
Emplois de grimes,
Emplois enfin de
Or ici bas qui n'en
De trouver là,
De bons emplois
Que la peine de

... REUIL.

DORSEU... ...ens d'esprit

J'en conviens, monsieur: ... mécontents
d'employer à la fois tant de ... plaire,
... ...ngements.

BEAUCH... ...SEUILE.

Oh! rassurez-vous.

... BREUIL.

Les arts ne ... parterre.
Avec une famille ... votre ami a du goût, puisqu'il
Ne jouant pas, ...
Comment on ...

... RSEUILE.

Des long-temps ... ...iant....
Est consacré ...
Qui n'est point ...

... BREUIL.

Dans la salle ...

Ah! c'est différent.

... ...ager passant sa vie.
... ...aine a d'horrible
... ...eint sur mes traits.
... ...gane terrible
... ...e et des forfaits:
... ...t que l'on redoute
... ..., ce tein flétri....

SC...

CATAU, DORS... ...AMP, *avec ironie.*

SO... ...qu'il ne faut sans doute
... ...er le bon Henri.

... je n'ai point à vous offrir des qua-
... ...antes, mais chacun a son mérite; je
Eh! mais, mon ... ...is laissé dire que je m'en acquitais assez
demander monsieur ... ...en le permettait.
nez, monsieur, v'...

... MÊME AIR:

... ...per de viles entraves
(*Il prend le verre*, ...er ne fut arrêté:
Ah! bien obligé. ... ...nt je franchis trois octaves
... ...d'organe est ma volupté:
... ...t simple fuyant la route
Est-ce qu'on me ... ...ons mon chant est nouri.

... BREUIL, *avec ironie.*

... ...qu'il ne faut sans doute
Pardine, c'est ... ...nter aussi bien qu'Henri.
Entrez donc, mons...
...ons bien de l'écou...

BEAUCHAMP.

... n'est jamais qu'... ...tte....
dire.

DORSEUILE.

... je vous crois excellens tous les deux:
J'ai l'honneur de ... ...révenir que j'ai un troisième monarque

A lui-même.

BEAUCHAMP.

... ...roisième Henri?

DORSEUILE.

Monsieur veut-il ... ...er: en attendent que j'aie pris un parti, je
l'ensemble de mon ...

DORSEUILE.

Très-volontiers. En quoi puis-je vous être utile?

SOMBREUIL. *à un petit garçon qui le suit.*

Hola! Rutile, faites votre charge.

LE PETIT GARÇON.

Oui, monsieur.

(à Dorseuil).

Monsieur, c'est une lettre,
Qu'entre vos mains, seigneur, on m'a dit de remettre.

DORSEUILE.

Qu'est-ce que cela signifie?

SOMBREUIL.

Lisez. je vous supplie.

BEAUCHAMP, *à part.*

Parbleu, voilà un singulier original.

SOMBREUIL, (*regardant Beauchamp*).

Voilà, je le parie, un de ces êtres dont le moral est absorbé par le physique, un sot.

DORSEUILE.

Ah! juste ciel! encore un Henri;... ah! pour le coup, c'est trop fort.

BEAUCHAMP, *à Sombreuil.*

Comment vous êtes un Henri IV?

SOMBREUIL.

Oui monsieur... J'étais au café Procope; sur vingt artistes qui s'avouraient avec moi la réfection matinale.... Nous déjeûnions; votre ami m'a soudain distingué, et me communiquant les signes explicatifs du projet que vous avez conçu.... votre lettre, il m'a aussitôt chargé de venir retracer, à l'œil impatient, le personnage que vous desirez.

DORSEUILE

Mais à votre tour, il paroît que c'est la tragédie que vous venez jouer?

SOMBREUIL.

Précisément.

DORSEUILE.

Permettez donc; êtes-vous bien sûr de l'effet de cette tragédie?

SOMBREUIL.

Comment, si j'en suis sûr?

DORSEUILE.

AIR: *Dans ce séjour.*

Mais un plein succès, m'a-t-on dit,
N'a pas couronné cet ouvrage.

SOMBREUIL.

Détrompez-vous, des gens d'esprit
Il a mérité le suffrage.
On vit bien quelques mécontents
Mais aussitôt jaloux de plaire,
On a fait d'heureux changements.

DORSEUILE.

A la pièce?

SOMBREUIL.

Non, au parterre.

D'ailleurs vous savez que votre ami a du goût, puisqu'il m'a choisi....

DORSEUILE.

J'en conviens.... cependant....

SOMBREUIL.

Regardez-moi donc.

AIR : *à voyager passant sa vie.*

Tout ce que la haine a d'horrible
A mon gré se peint sur mes traits.
Ma voix est l'organe terrible
De la vengeance et des forfaits:
Voyez ce front que l'on redoute
Cet œil hagard, ce tein flétri....

BEAUCHAMP, *avec ironie.*

Voilà plus qu'il ne faut sans doute
Pour bien jouer le bon Henri.

Pour moi, monsieur, je n'ai point à vous offrir des qualités aussi transcendantes, mais chacun a son mérite; je chante, et je me suis laissé dire que je m'en acquitais assez bien quand la saison le permettait.

MÊME AIR :

Jamais par de viles entraves
Mon gosier ne fut arrêté:
D'un bond je franchis trois octaves
Le point d'organe est ma volupté :
Du chant simple fuyant la route
De fredons mon chant est nouri.

SOMBREUIL, *avec ironie.*

Voilà plus qu'il ne faut sans doute
Pour chanter aussi bien qu'Henri.

Ainsi j'espère....

BEAUCHAMP.

Et moi je me flatte....

DORSEUILE.

Oui, messieurs, je vous crois excellens tous les deux : mais j'ai à vous prévenir que j'ai un troisième monarque sur les bras.

BEAUCHAMP.

Comment un troisième Henri?

DORSEUILE.

Il est à déjeûner : en attendant que j'aie pris un parti, je

vous invite à aller lui tenir compagnie ; les arts sont amis, et je pense que votre réunion ne produira aucun facheux débat.

SOMBREUIL, *prenant Beauchamp par le bras.*

Marchons.

BEAUCHAMP.

Mon Dieu, monsieur, vous me disloquez.

BEAUCHAMP, SOMBREUIL, *ils chantent,*

Allons présenter notre hommage
Au monarque qui nous attend.

SCÈNE X.

DORSEUILE, *seul.*

Il faut convenir que mon ami, pour vouloir bien faire, m'a mis dans une position assez difficile. Les rois ne lui coûtent rien à lui ; il n'y a que ceux qui les nourrissent qui sachent ce que ça vaut.... cependant il faut choisir, et le quel ?

AIR : *ce boudoir est mon paradis.*

Souvent pour vouloir trop faire
On parvient à nous gêner :
J'ai trois rois à satisfaire,
Et n'ai qu'un trône à donner.
Franchement, dans cette affaire,
Mon embarras est complet ;
De ces rois je ne sais guerre
Lequel sera mon sujet.

Il n'y a pas de doute qu'il faut choisir le meilleur..... mais le moyen de ne pas me tromper.... Réfléchissons.

SCÈNE XI.

DORSEUILE, CATAU, LUCAS, MICHAUD, AGATHE.

CATAU, *accourant.*

Hé ! ma mère ! ma mère ! v'là Lucas et notre oncle Michaud, qui v'nont nous chercher.... pardon, monsieur, ça ne vous regarde pas.... ma mère, v'nez donc.

AGATHE.

Eh ben, eh ben, ous qu'ils sont donc ?

MICHAUD.

Eh parbleu, nous v'là. Bonjour ma sœur. Quand partons nous ?

AGATHE.

Eh mon Dieu donne toi le temps d'arriver.

MICHAUD.

T'as raison ; quoiqu'il n'y ait pas loin d'ici à Lieursain...

DORSEUILE, *à part*

A Lieursain ?

MICHAUD.

Cà ne laisse pas que de fatiguer, et puis ce petit drôle m'a mené d'un train....

AGATHE.

Allons, petite fille, la tasse de votre oncle.

CATAU.

Oui, ma mère. (*à Lucas*) Pourquoi donc, monsieur, que vous n'êtes pas venu avant ton père ? hein !

LUCAS.

Ah ! dame, et tous les apprêts de cette fête, qu'il m'a fallu faire ce matin ?

AGATHE.

Eh bien, m'obéi-t-on ?

CATAU.

Oui, ma mère. (*à Lucas*) Il falloit les faire hier, monsieur.

AGATHE.

Ah ! tu ne veux pas partir ?

MICHAUD.

Laisse-donc, sœur, laisse, puis qu'ils devont se marier demain.

AGATHE.

Oh çà n'est pas fait.

MICHAUD.

Quoi que tu chantes donc ?

AGATHE.

Je te conterai çà.

CATAU, *revenant.*

T'nez, mon oncle, v'la du vin.

MICHAUD.

A la bonne heure,... Morgué je ne voulons pas entendre parler de chagrin ; c'est demain une trop bonne fête.

AGATHE.

Mais tais-toi donc ; ne parle pas comme çà d'nos affaires devant le monde.

MICHAUD, *regardant Dorseuile.*

Ah ! c'est vrai.... Mais ce n'est pas du monde çà ; c'est une mine d'honnête homme.... Pardon, monsieur, je sommes sans carémonie.... Lucas, va faire boire notre

âne.... V'là une place de libre, si monsieur en voulait faire autant.

DORSEUILE.

Très-volontiers, brave homme.

AGATHE.

Mais, mon Dieu, frère, est-ce que çà se propose comme çà?

MICHAUD.

Qu'est-ce qu'en empêche? Est-ce que je ne sommes pas le père Michaud, le meûnier de Lieursain? le grand père de notre père, n'a-t-il pas trinqué avec le bon Henri? Peut-être bien que monsieur, n'est pas plus grand seigneur que lui... Allons, morgué, boutez-vous là et à votre santé.

DORSEUILE.

Ah! je suis ravi....

MICHAUD.

C'est çà; j'étais sûr que j'allais vous faire plaisir.... Hé! morgué, à quoi sert la fierté dans ce monde? ça n'empêche pas de tomber à l'eau quand la planche est pourrie.. C'est ce que je disons chaque jour au moulin.

AIR: *des batelliers de S.-Cloud.*

Regarder toujours sans envie,
Ceux qui sont au-dessus de nous;
Secourir avec bonhomie
Ceux que l'sort a placés dessous.
De ce soin, rien ne me détourne,
Et c'est c'que Michaud pensera,
Tant que sa meule tourne, tourne,
Tant que sa meule tournera.

Près de Lise, adroite, coquette,
En vain Damon veut parvenir,
La belle est sourde alle est muette,
Et rien ne saurait l'attendrir.
Mais soudain qu'certain bruit raisonne,
All' parle et même alle entendra.
Tant que la bourse sonne, sonne
Tant que la bourse sonnera.

De son emploi, l'âme trop fière,
Dorval méconnait ses amis,
Dites-lui ce qu'il fut naguère,
Chez lui vous n'êtes pas admis.
Mais du crésus, lèchez la patte,
A sa table il vous recevra,
Tant qu'on le flatte, flatte, flatte,
Tant qu'on le flatte, flattera.

DORSEUILE.

Parbleu, brave homme, vous devez être bien heureux dans votre moulin.

MICHAUD.

Dame, c'est que ce n'est qu'un moulin; et je voudrais que vous nous y vissiez tretous un jour de fête; et t'nez, demain.

DORSEUILE.

Comment, demain?

MICHAUD.

Eh oui, la Saint-Henri: depuis la soirée où ce bon roi nous fit l'amitié de souper chez nous, j'avons, de père en fils, consacré ce jour-là à nos meilleures fêtes: ah dame! faut voir comme j'y allons de tout cœur. — Gnia pas un geste, pas une parole de ce bon prince qui ait été oublié. J'avons conservé comme des reliques la table, la chaise, tout ce qu'il a touché, la bouteille qui l'a désaltéré.

AGATHE.

AIR: *ton humeur est Catherine.*

J'ons gardé jusqu'aux serviette,
Jusqu'au banc qu'il apporta,
J'ons gardé jusqu'aux assiettes
Que de dessus table il ôta.

MICHAUD.

Et sans faire de critiques
J'dirons a propos de çà,
J'ons baisé bien des reliques
Qui n'vallions pas celles là.

DORSEUILE.

Je vous crois bien.... (*A part.*) Oh l'excellente idée.... De sorte, père Michaud, qu'avec cette habitude héréditaire de vous entretenir, de vous occuper de ce bon roi, de sa manière d'être...

MICHAUD.

Quand je vous disons que j'nons rien oublié, et que j'savons mieux l'histoire de ce brave homme que celle de bien d'autres.

DORSEUILE.

Vous l'avez donc lue?

MICHAUD.

Ah! par exemple, c'est trop fort.... Nous autres, lire l'histoire d'Henri IV, hé j'sommes nés avec.

DORSEUILE.

Ah! vous avez raison.

AIR: *n'imites pas l'amant que j'aime.*

Des princes qui mirent leur gloire
A tourmenter l'humanité,
On fait bien de lire l'histoire
Pour savoir ce qu'ils ont été:
Mais celle des rois dont l'empire
De leur sujet sécha les pleurs,
On n'a pas besoin de l'écrire,
On la trouve dans tous les cœurs.

MICHAUD.

Et ça ne s'efface pas.

DORSEUILE.

Ainsi, brave homme, si quelqu'un par hasard voulait retracer à vos yeux quelques traits de ce bon prince.

MICHAUD.

Faudrait pas qu'il s'y trompit, sarpedié ! je serions là pour le relever.

AGATHE.

Et moi donc, c'est que j'sommes d'la famille des Michaud : ma grand'mère avait épousé Pierre-Nicolas Mathurin....

DORSEUILE.

Mes amis, auriez-vous la bonté de m'attendre une minute ?

MICHAUD.

Dame, monsieur, ça n'est pas de refus, pourvu que ça ne soit pas long : et puis gnia encore du vin dans cette bouteille.

DORSEUILE.

AIR : *du pas redoublé.*

Vous me rendrez, en m'attendant,
Mon cher un bon office.

MICHAUD.

Drès que vous parlez si franchement,
Je suis à votre service,
Je bois un coup par-ci, par-là,
Mais je peux en rabattre,
Drès qu'il faut obliger, me v'là,
Monsieur, j'en boirai quatre.

SCÈNE XII.

MICHAUD, AGATHE.

MICHAUD.

Dis-donc, sœur, quoique c'est donc que ce monsieur-là ?

AGATHE.

Ma fine, je n'en sais rien. Tout ce que je savons, c'est que son domestique étalait tout à l'heure dans sa chambre un tas de biaux habits.

MICHAUD.

Bah !

AGATHE.

Et peut-être bien que c'est un bourgeois de Paris, qui vient faire le seigneur de quelque château voisin qu'il a gagné.

MICHAUD.

Non, non c'est honnête.

AGATHE.

AIR : *de la pipe de tabac.*

C'est peut-être un hom' d'importance

MICHAUD.

Non, il a l'air doux et poli.

AGATHE.

Tiens c'est un courtisan, je pense.

MICHAUD.

Il n'a flatté, ni menti.

AGATHE.

C'est un médecin je parie,

MICHAUD.

Il est sensible à ce qu'il dit.

AGATHE.

C'est donc un hom' d'académie ?

MICHAUD.

T'as bien vu qu'il a de l'esprit.

Au reste, soit ce qu'il soit, je le varrons venir.

SCENE XIII.

LES MÊMES. CATAU, LUCAS.

CATAU.

AIR : *Lubin à la préférence.*

Voyez donc ma peine extrême,
M'insulter
Et douter
De ma foi.

LUCAS.

Jarnigoi,
Si vous m'aimiez toujours de même,
Demain vous seriez à moi.

CATAU.

Est-ce à moi qu'il faut s'en prendre
Si not'mère, qui n'est plus tendre,
Se rit maitenant
De mon tourment,
Et des soupirs d'un pauvre amant ?

LUCAS.

Eh bien ! pour la contenter,
Faut vous quitter.

CATAU.

Non faut rester.

LUCAS.

Non, non je ne puis plus attendre

CATAU.

Adieu donc méchant,

LUCAS.

Cœur inconstant.
Adieu....

CATAU.

Va-t-en : *le retenant.*
Attends donc un instant.

MICHAUD.

Eh ben, eh ben, qu'est-ce qu'ils degoisent ceux-là?

CATAU.

Eh pardine, ma mère qui dit comme ça que je pouvons attendre encore un an pour épouser Lucas.

MICHAUD.

Bah! est-ce que c'est possible?

CATAU.

Nenni dà, ce n'est pas possible.

AGATHE.

Et quand je te dis que je le veux; j'ons des raisons peut-être!

MICHAUD.

Mais queu diable de raison peux-tu avoir pour tourmenter ces enfans? Est-ce que ça ne te fait pas de mal?

AGATHE.

Bah! ça se passera.

MICHAUD.

Eh ben, morgué, je ne pensons pas de même. Tiens, sœur:

AIR : *De la piété filiale.*

Contemple, dans notre jardin,
Ce poirier à riche feuillage :
Tant qu'on respecte son ombrage
Son tronc, ma chère, est vigoureux et sain ;
Que sa branche la plus légère,
Soit mutilée, il est souffrant ;
Ainsi le mal qu'on fait à son enfant
Blesse toujours le cœur d'un père,

AGATHE.

Eh mon Dieu! est-ce que je ne sommes pas de la famille? puisqu'il faut te l'avouer, maître Bastien devait me rendre aujourd'hui cent écus qu'il me doit.

AIR : *Des fraises.*

Veut-on placer ses écus
La foule vous talonne ;
Les termes sont-ils échus,

MICHAUD.

Eh bien!

AGATHE.

On ne rencontre plus
Personne, personne, personne.

MICHAUD.

Comment Bastien, le maître d'école, est parti?

AGATHE.

Oh! ni plus ni moins qu'un marchand de la ville.

MICHAUD.

Eh ben, bon voyage.... Et c'est pour cette misère-là que tu veux faire le malheur de ces enfans ?

AGATHE.

Tredame, quand ton fils apporte cent écus à notre fille, je ne veux pas qu'elle aille les mains vides.

CATAU.

Mais ma mère un peu plus, un peu moins, ce n'est pas pour ce que j'ai dans les mains que Lucas m'épousera.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, DORSEUILE.

DORSEUILE.

Vous avez raison, mon enfant, mais bientôt nous en reparlerons.... Mon petit, faites-moi le plaisir de ranger ces chaises de ce côté.... Et vous, bonnes gens, souvenez-vous de ce que nous disions tout à l'heure. Placez-vous là, et faites bien attention à ce que vous verrez.

MICHAUD.

Queu chienne de magie!

AGATHE.

Quand je te disais que cet homme-là était un queuque chose.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, SOMBREUIL.

(*Il est vêtu comme Henri IV dans la tragédie. Avant son entrée, l'orchestre joue une des simphonies les plus connues des Français.*)

SOMBREUIL, (*déclamant.*)

» C'est un point résolu je pars, et dès demain
» Paris voit au combat voler son souverain....
» Sans doute qu'aux plaisirs trop souvent accessible
» J'ai trop peu ménagé cette âme trop sensible....
» Mais je ne pense pas qu'un amant suborneur
» Ait jusques dans mon lit porté le déshonneur....

MICHAUD.

A boire, garçon!

DORSEUILE.

Quoi, vous n'écoutez pas ?

MICHAUD.

Qui? ce monsieur, je n'entends, rien à ce qu'il dit.

SOMBREUIL.

Vous n'entendez pas Henri, barbare?

MICHAUD.

Vous, Henri IV? Verse donc Fillot.

SOMBREUIL.

Je vais vous en convaincre.

MICHAUD, *fredonant.*

Fa s'xa du neuf et du jeû
Biribi,
Ala façon de Barbari,
Mon ami.

SOMBREUIL, *déclamant.*

» Écoute : il est des jours de sinistre présage
» Où l'homme dans son cœur cherche en vain son courage,
» C'est un vague d'effroi : la triste et sombre horreur,
» Répand dans les esprits le trouble et la terreur,
» Cet état est le mien.

MICHAUD.

A vot' santé, mon ami, vous avez l'air bien malade.

SOMBREUIL.

Oh! c'en est trop.

MICHAUD (*fredonnant*)

Eh mon, non, ce n'est pas là Ninette,
Eh non, non, ce n'est pas là Minon.

SOMBREUIL.

Quoi! je ne suis moi; je ne suis pas Henri?

AIR : *de la parole.*

Du haut en bas ne suis-je point
De noir vêtu comme ce prince?
N'ai-je pas son même pourpoint,
Son épée et sa taille mince?
Mon air est de même aguerri,
J'ai pris pour bien remplir mon rôle,
Jusques à la barbe d'Henri;
Enfin de ce roi si chéri
Que me manque-t-il?

MICHAUD.

La parole?

SOMBREUIL, *à part.*

Ah! il me manque la parole? Je vais te donner un plat de ma façon.

» Je veux enfin qu'un jour marqué pour le repos
» L'hôte laborieux des modestes hameaux
» Sur la table moins humble ait, par ma bienfaisance,
» Quelques uns de ces dons, attributs de l'aisance....

Hein?

MICHAUD.

AIR : *de la fausse magie.*

Entends-tu ce qu'il veut dire?

AGATHE.

Qui moi? non.

TOUS.

Ni moi, ni moi.

DORSEUIL.

Mais ce mot doit vous suffire.

MICHAUD.

L'as-tu compris? non, sur ma foi.

TOUS.

Ni moi, ni moi, ni moi, ni moi.

SOMBREUIL.

Paysans peu dignes de l'être, vous ne comprenez pas ce vœu si touchant que Henri formait pour vous lorsqu'il voulait que chaque jour de fête....

MICHAUD.

Et morgué, dites-le donc comme lui; ou ne vous en mêlez pas.

AIR : *le lendemain.*

Des champs et du village,
Ce bon roi parlait toujours :
Mais à ce biau langage
Jamais il n'avait recours.
Sa parole était plus franche :
Je veux, disait-il d'un mot,
Que mon peuple ait le dimanche
La poule au pot.

C'est parler ça.

SOMBREUIL.

Mais la gravité du personnage....

MICHAUD.

Et morgué riez et chantez comme lui.

SOMBREUIL.

Rire et chanter le jour de sa mort!

MICHAUD.

Eh qui vous a prié de nous rappeler çà. Je n'en avons que trop gémi.

AIR : *Eh voilà la vie, la vie.*

D'un méchant plein d'ruse,
D'un prince avili,
Qu'la mort nous amuse,
J'trouv'rons çà joli;
Mais parlons de la vie,
De la vie
Chérie,
Mais parlons de la vie
D'un roi tel que Henri.

A boire!

LUCAS.

T'nez papa.

(*On entend chanter dans la coulisse l'air :* Charmante Gabrielle. *Michaud prêt à boire, s'arrête tout court, pose son verre, met sa main avec attendrissement à son chapeau, l'ôte et se lève : toute sa famille en fait autant.*

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, BEAUCHAMP.

BEAUCHAMP *est revêtu comme Henri IV dans Gabrielle. Il paraît au dernier vers de la romance.*

MICHAUD, *en l'appercevant, remet son chapeau, se rassied et dit :*

Tiens, ce n'est qu'un jardinier.

DORSEUILE.

Ecoutez donc.

BEAUCHAMP, *à part.*

» Sulli que dirais-tu si tu voyais Henri sous ce déguisement, le dos chargé d'une hotte; tu gronderais bien » fort, mais je te répondrais : je vais voir Gabrielle, et pour » l'amour tout est permis. »

DORSEUILE.

Eh bien! que dites-vous de cela?

MICHAUD.

Eh ! le gaillard était bien capable de ces petits tours là... mais écoutons le reste.

BEAUCHAMP, *chante avec prétention.*

Oui, Gabrielle, je le jure, Je ne serai jamais parjure.

MICHAUD.

Ta ra ta ta, ta ta ta.

Paix donc. DORSEUILE.

BEAUCHAMP, *chantant.*

Sois pour jamais l'idole de mon cœur.

MICHAUD.

Et fron, fron la rira dondaine, Et fron, fron la rira don don.

DORSEUILE.

Comment vous ne reconnaissez pas....

MICHAUD.

Là dedans, même numéro.

AIR : *J'aime mieux ma mie.*

Henri toujours sans façon,
Sans cérimonie,
Marquait jusqu'à sa chanson
De sa bonhomie.

A sa belle, ventre gué,
Il disait d'un ton plus gai,
Que j'aime ma mie,
O gué !
Que j'aime ma mie !

DORSEUILE.

J'en conviens, ses expressions ne sont peut-être pas tout-à-fait les siennes ; mais sa conduite....

BEAUCHAMP.

» Silence : j'entends du bruit dans la forêt : des ligueurs...
» S'ils allaient me reconnaître.... Cette tour est ouverte,
» cachons-nous. » MICHAUD, *se levant.*

Henri qui se cache ? Ce n'est pas lui, morgué !

BEAUCHAMP.

Attendez donc, laissez-moi chanter mon air des destinées.

MICHAUD.

Bah, c'est connu : alles n'iront pas loin.

BEAUCHAMP.

Ceci est sublime.

AIR : *Des bourgeois de Chartres.*

C'est un air de bravoure,
AGATHE.
On l'tient pour entendu.
BEAUCHAMP.
Je prétends qu'on y courre,

MICHAUD.
Moi j'en suis revenu.
La bravoure d'un roi n'est pas de vot' fabrique,
Ces nobles soutiens de l'état
Sont braves au sein des combats,
Et non pas en musique.

SOMBREUIL.

Il a raison.

» L'intérêt de l'état, le seul que je préfère,
» Est le premier besoin que j'aime à satisfaire.

BEAUCHAMP.

Savez-vous, ingrats quel talent vous méprisez, et quel génie a composé les airs que vous dédaignez ?

BEAUCHAMP.

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Par sa touchante mélodie,
Il sut *corriger un tyran* :
Chacun est fou *de sa folie*
Et pleure avec *Ariodan* :
Stratonice, à l'amour fidèle,
Par la gloire a su le payer,
Et du jardin *de Gabrielle*,
Lui seul a cueilli le laurier.

MICHAUD.

Grand bien lui fasse : c'est dommage qu'il ne finisse pas comme il commence. LUCAS.

Eh gare, gare, sauvons-nous, en v'la un qui va tout tuer.

SCENE XVII.

LES MÊMES, BATAILLARD.

(Il est vêtu comme Henri IV dans la bataille d'Ivry, armé de pied en cap : son entrée est annoncée par l'ouverture de cet opéra.)

BATAILLARD, *avec emphase.*

« Maréchal d'Aumont, maréchal d'Humière, la Tremoille, Thorigny, Durfort, et toi, brave Scomberg, » voici mon plus beau jour : la bataille va se donner dans » les plaines d'Ivry, si je suis vainqueur Paris m'ouvre ses » portes : les Parisiens sont bons par caractère, royalistes » par nature, reconnaissans par penchant. Il nous faut une » heure pour rejoindre l'armée, une autre heure à table, » et si le dîner était prêt dans une heure, dans trois heures, » M. Roger, je serais.... triomphant. »

MICHAUD.

Qu'est-ce donc qui a dit tout ça?

BATAILLARD.

C'est Henri IV. MICHAUD.

Eh ben! morgué sti là n'a pas peur, c'est dommage qu'il s'en vante si couramment.

DORSEUILE, *à part.*

Oh! il a raison, mais poussons jusqu'au bout.... belle Catau suivez-moi. (*ils sortent.*)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, excepté DORSEUILE et CATAU.

MICHAUD, *à Bataillard.*

Mon capitaine, v'là deux rois que j'ons détrônés, consolez-vous ensemble.

BATAILLARD.

Comment? MICHAUD.

Est-ce qu'un bon prince, un brave homme, quand il va bien faire perd son tems à se vanter d'avance? nenni, nenni;

AIR : *J'aime à danser une ronde.*

Sa bienfaisance empressée
N's'amuse pas en chemin,
Aussi vit' que d'sa pensée,
Le bienfait sort de sa main.

Et sa grande âme occupée,
Moins d'l'éclat que de l'honneur,
Confie à sa seule épée
Le secret de sa valeur.

BATAILLARD.

Comment, messieurs, vous vous êtes laissé juger par cet homme-là?

SOMBREUIL, *déclamant.*

« Oui, je crois voir enfin ma dernière journée,
« Mes noirs pressentimens ne m'ont jamais trompé.....

BEAUCHAMP.

Est-ce qu'il y aurait du danger?...

SOMBREUIL.

Poltron! il vous sied bien, avec votre hotte et vos bouquets, de venir me disputer l'honneur de représenter Henri dans un ouvrage que tout Paris admire.

BEAUCHAMP.

Et le mien donc? ne fait-il pas déserter les champs et courir de dix lieues à la ronde?

AIR :

Mon plan est conduit sagement,
Chaque scène vous intéresse,
Et tout jusques au dénouement
Charme et séduit dans cette pièce.

SOMBREUIL.

Oui, Paris est émerveillé,
Voilà pourquoi, lorsqu'on la donne,
Chacun craint tant d'être foulé
Que l'on n'y voit jamais personne.

BEAUCHAMP.

Aveugle que vous êtes, demandez à nos amis s'ils ont cette peur.

SOMBREUIL.

Et demandez aux nôtres ce que nous valions.

AIR : d'*Arlequin afficheur.*

De l'auteur qui m'a fait parler,
Sachez que la France s'honore,

D'ailleurs, s'il peint mal les héros,
C'est par amitié pour les dames;

BEAUCHAMP.

Je sais que pour le consoler,
Plus d'un succès l'attend encore.

Il peignit, sous des traits si beaux,
Le mérite des femmes.

AGATHE.

Eh mon Dieu! frère, quoi donc que je voyons venir par-là?

SCENE XIX.

LES MÊMES, CATAU, DORSEUILE.

(*ils sont habillés comme dans la Partie de chasse.*)

DORSEUILE, *il entre en tenant des assiettes.*

Dites donc, ma chère Catau, où faut-il porter ce que je tiens là?

CATAU.

Et laissez-moi faire : pardine, mon cher monsieur, vous avez toujours les mains fourrées partout.

DORSEUILE, *rangeant des chaises.*

Eh bien, eh bien, je ne me mêlerai plus de rien... voilà qui est fait, (*à part*) quel plaisir! j'ai donc encore une fois la satisfaction d'être traité comme un homme ordinaire, de voir la nature humaine sans déguisement : c'est charmant, ils ne prennent seulement pas garde à moi.

CATAU.

Monsieur, voudrait-il se rafraîchir d'un varre de cidre?

DORSEUILE.

De votre main, belle Catau, il sera délicieux.

(il l'embrasse.)

CATAU.

Pardine, monsieur, vous êtes bien libre avec les filles.

MICHAUD.

Monsieur!

DORSEUILE.

Pardon, papa Michaud, mademoiselle Catau m'avait transporté, je n'ai ma foi pas été le maître de moi.

MICHAUD, *à part.*

Mon bon Dieu! qu'est-ce que je vois?

DORSEUILE.

Vous m'avez très-bien reçu et je veux demeurer votre ami au moins, M. Michaud.

MICHAUD.

Oui, mes enfans, v'là le bon Henri.

AIR : *Dans le sein d'une cruelle.*

Le voilà ce prince aimable,
S'esprit gai, ce cœur si bon:
En amour, en guerre, à table
Partout joyeux compagnon
C'est ben lui-même:
Vous qui faites c'métier là,
Imitez ce brave homm' là,
Car v'là
Comme en France on les aime.
(ils se précipitent à ses genoux.)

DORSEUILE, *avec attendrissement.*

Relevez-vous, mes bonnes gens, relevez-vous, mes amis, je le veux, mes enfans, relevez-vous, je vous l'ordonne.

MICHAUD.

Ah! jarnigoi, sarpégoi, il me semble que je suis le grand père de mon grand père....

DORSEUILE.

Oh ça, mes enfans, j'ai bien des engagemens à remplir ici. Vous ne savez pas, M. Michaud, que j'ai promis à la belle Catau de lui faire épouser un certain Lucas, son amoureux, qui est plus riche qu'elle de cent écus, et pour arranger celà, voilà trois cents livres que je lui donne.

AGATHE, *se jetant à ses pieds.*

Comment sire?

MCHAUD, *la retenant.*

Oh! que t'es bête: est-ce que tu ne vois pas....

DORSEUILE.

Chère Agathe, si j'étais le roi de France, ce serait dix mille francs qu'il faudrait donner à Catau; mais le directeur Dorseuile vous offre cent écus qui vous manquent pour rendre ces enfans heureux.

AGATHE.

Ah! monsieur.

DORSEUILE.

Si vous ne consentez pas que je fasse ce présent à votre aimable fille, vous me le rendrez quand vous le pourrez.

MICHAUD.

V'là encore parler comme Henri IV, morgué!

DORSEUILE.

Quant à vous, messieurs, vous conviendrez que de tous les Henri qu'on peut montrer aux Français, j'ai trouvé celui qui valait le mieux.

SOMBREUIL.

« Certes, sans en rougir, je suis de votre avis.

et si vous me trouvez assez sombre, assez caverneux pour jouer votre Conchini....

BEAUCHAMP.

Moi assez léger pour votre duc de Bellegarde....

DORSEUILE.

Cela vaut fait: M. Bataillard est tout équipé pour mon capitaine des gardes, nous repèterons demain.

MICHAUD.

A Lieursain, et je régale.

DORSEUILE.

A Lieursain soit.

BEAUCHAMP.

Il est certain que si le tems est beau, ce ne sera qu'une journée de perdue.

DORSEUILE.

Perdue monsieur! apprenez qu'un jour passé avec les amis d'un bon roi, est un jour bien employé pour des Français.

BEAUCHAMP.

Allons, allons, voilà qui est dit, cela nous dédommagera de certains traits de votre parodie.

DORSEUILE.

Eh! messieurs, consolez-vous.

AIR: *C'est ce qui me console.*

Tout ce qu'on fait, tout ce qu'on dit,
Tout ce qu'on pense, ou qu'on écrit,
Tout n'est que comédie,
Et de nos travers, de nos goûts,
Nous rencontrons autour de nous,
Partout la parodie.

LUCAS.

Orphise, en flattant son mari,
Glisse un billet à son ami,
Voilà la comédie.
L'époux, en quittant sa moitié,
De Lisette presse le pié,
Voilà la parodie.

MICHAUD.

Au poids de l'or, dans son salon,
Damis vend sa protection;
C'est une comédie.
Dans l'antichambre son laquais,
Prends des arrhes sur les placets,
Voilà la parodie.

AGATHE.

Pour charmer tous les cœurs, Philis
Etale ses roses, ses lys,
C'est une comédie.
Phriné, qui veut aussi des cœurs,
Achete les mêmes couleurs,
Voilà la parodie.

BEAUCHAMP.

On fit les Maris corrigés,
Les Femmes et leurs droits vengés,
C'est-là la comédie.
Sous d'autres habits, d'autres noms
Paraissent les maris garçons,
Voilà la parodie.

CATAU, *au Public.*

Par respect pour le bon Henri,
Messieurs vous avez applaudi,
Opéra, tragédie.
Soyez aussi bons aujourd'hui
Puisque c'est not' respect pour lui
Qui fit la parodie.

FIN.

Rougemont, Michel Nicolas Balisson de

LE MARI SUPPOSÉ;

OU

DEUX MARIS POUR UN,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN VERS,

Mêlée de Vaudevilles,

Par M. DE ROUGEMONT.

Représentée à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le Samedi 26 Juillet 1806.

Prix, 1 fr. 20 cent.

A PARIS,

Chez MALDAN, au Dépôt de Pièces de Théâtre, anciennes et nouvelles, rue de la Grande-Truanderie, N°. 11.

M. DCCC. VI.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
SANCERRE, fiancé à Hortense, sous le nom de FLORBELLE.	*M. Henry.* / *M. Auguste.*
FORLIS, amoureux d'Hortense, qui ne le connaît pas.	*M. Sevestre.*
HORTENSE SOLANGE, promise à Sancerre dès l'âge de 10 ans.	*Me. Desmares-Thésigny.*
MARTON, suivante d'Hortense.	*Me. Blosseville.*

La Scène est à Choisy, près Paris, chez mademoiselle Solange.

AVIS.

Il n'y a d'Edition avouée par l'Auteur, que celle dont les Exemplaires sont signés par l'Editeur, qui poursuivra les contrefacteurs, conformément à la loi.

LE

MARI SUPPOSÉ,

COMÉDIE.

Le Théâtre représente un salon, table à droite, cabinet à gauche, dans lequel le personnage doit être vu du Spectateur.

SCENE PREMIERE.

MARTON, FORLIS.

(*Ils entrent chacun d'un côté.*)

MARTON, *à Forlis.*

Vous, à Choisy, monsieur !

FORLIS.

J'arrive.

MARTON.

En ce séjour,
Quel motif si pressant vous a conduit ?

FORLIS.

L'amour.
Rappelle-toi ce bal, où l'adorable Hortense,
Par ses traits enchanteurs, sa grâce et sa décence,
Fixa tous les regards.

MARTON.

Je m'en souviens, après ?

FORLIS.

A ce bal, déguisé sous un costume épais,
Sans être reconnu, courtisant chaque belle,
Je promenais gaîment mon hommage infidèle ;
J'apperçus ta maîtresse ; immobile, étonné,
Par un charme invincible à ses pieds enchaîné,

J'oubliai tout; mon cœur, plein d'une douce ivresse,
Hâtait complaisamment l'instant de sa faiblesse;
Enchanté, subjugué par ce joli minois,
Je crus aimer alors pour la première fois,
Et, devenu timide en cette circonstance,
Sur mes feux, comme un sot, je gardai le silence.

MARTON.

C'est fort bien débuter.

FORLIS.

Je sus le lendemain
Que mon enchanteresse avait pris le chemin
De sa terre. Aussi-tôt je fis mettre en campagne,
Et l'intrigant Lafleur, et le rusé Champagne.
Tous deux ont de Paris couru les environs,
Interrogé les gens, visité les maisons,
Et m'ont enfin appris qu'à Choisy retirée,
Hortense de Solange y languit ignorée.

MARTON.

Et vous venez, rempli d'un espoir séduisant,
A la société rendre un objet charmant?...

FORLIS.

Tu l'as dit: ses attraits me font tourner la tête,
Et je viens tout risquer pour faire sa conquête.

MARTON.

Air: *Adieu, je te fuis, etc.*

Vous n'avez pas perdu de temps
Pour voler sur les pas d'Hortense.

FORLIS.

Marton, le succès des amans
Dépend souvent de leur présence.
Du plus habile des coursiers
Aussi j'égale la vîtesse,
Lorsque je fuis mes créanciers,
Quand je cours après ma maîtresse.

MARTON.

Vainqueur en mille endroits, vous échouerez ici;
Car, quoique fille encore, Hortense a son mari.

FORLIS.

Son mari !

MARTON.

Qui jadis fut choisi par son père.

FORLIS.

Comment?

MARTON.

Monsieur Solange et monsieur de Sancerre,
Divisés d'intérêt par un procès fâcheux,
Pour confondre leurs droits, résolurent entr'eux
D'unir leurs deux enfans ; la chose étant pressée,
Au jeune de Sancerre Hortense fut fiancée.
Il avait quatorze ans, et ma maitresse dix,
Quand l'intérêt forma ces nœuds mal assortis ;
Et Sancerre, oubliant le lien qui l'engage,
Sans avoir reparu depuis ce temps voyage.

FORLIS.

Depuis dix ans entiers. !...

Air : *Du Peintre Français.*

Dix ans sans parler de retour.
O Dieux ! quel excès de tendresse !
Oh ! je crois sans peine à l'amour
De l'homme qui fuit sa maitresse.
Cependant, sans t'indisposer,
Sans ternir d'aussi beaux hommages,
A Sancerre on peut supposer
Un peu de goût pour les voyages.

MARTON.

Je n'exagère pas.
D'abord, en Allemagne il fut porter ses pas ;
Ensuite il parcourut la Prusse, l'Italie,
La Suisse; il revenait enfin dans sa patrie
Quand la guerre éclata; notre futur époux,
Qui de se signaler sans doute était jaloux,
S'engage, nous l'écrit, et part sur un corsaire
Qui le mène tout droit dans un port d'Angleterre.

FORLIS.

On le fit prisonnier !...

MARTON.

Il l'est encor vraiment!

FORLIS.

Il l'est encor, dis-tu?

Air: *Dites-moi l'état de votre âme.*

Victime des tristes alarmes
Qui, sur ces bords, ont éclaté,
Sancerre aux Anglais rend les armes,
Moi, je les rends à la beauté.
Quoique séparés, j'ose croire
Notre sort égal en ce jour;
Il est prisonnier de la gloire;
Je suis prisonnier de l'amour.

MARTON.

Votre sort au sien ne peut guère
Se comparer avec raison;
L'un est prisonnier volontaire,
L'autre par force est en prison;
Près de l'objet qui vous engage,
Des fleurs forment votre lien;
Vous chérissez votre esclavage,
Il brûle de rompre le sien.

Depuis six mois, pourtant
Il parle de retour.

FORLIS.

Et la sensible Hortense
Accueille avec transport cette aimable assurance?

MARTON.

Ma maîtresse a vingt ans, c'est l'âge du bonheur.

FORLIS.

Je veux faire le sien!

MARTON.

Vous plaisantez, monsieur.

FORLIS.

Non, non; je viens d'avoir une idée excellente,
Et je compte sur toi; ta maîtresse est charmante,
Et comme, de Sancerre, elle n'a pu garder
Le moindre souvenir, je vais sans plus tarder,

Profitant d'une absence à mes vœux favorable,
M'annoncer sous son nom.

MARTON.

La ruse...

FORLIS.

Est excusable...

MARTON.

Mais, c'est risquer...

FORLIS.

L'audace est le lot des amans.

MARTON.

Je crains encor...

FORLIS.

Pour prix de tes soins complaisans,
Marton, je te promets, en cas de réussite,
Mille écus, et Lafleur...

MARTON, *à demi-gagnée.*

Hé!..

FORLIS.

Cette offre mérite
Un peu d'attention.

MARTON.

Doublez les mille écus,
Monsieur; Lafleur alors passera par-dessus
Le marché.

FORLIS.

Te céder...

MARTON.

N'est point une folie.
On ne peut trop payer le bonheur de sa vie!

FORLIS.

Allons, c'est arrêté; va pour six mille francs.

MARTON.

Ah! pour votre bonheur, je fais des vœux ardens!
Mais, quand paraîtrez-vous sous le nom de Sancerre?

FORLIS.

Dans une heure, au plus tard, je reviens d'Angleterre;

Hortense, avec transport, me reçoit en ces lieux.
La joie est sur son front, l'amour est dans ses yeux:
Sur mes malheurs passés elle verse des larmes,
Daigne me présager un destin plein de charmes,
Et, pour me préparer à des momens si doux,
Me prodigue les noms de futur et d'époux...
Moi, loin de partager le desir qui l'enflâme,
Je lui dis... de ce ton qu'on croit partir de l'âme:
C'est à mon amour seul que je veux te devoir;
Te mériter, Hortense, est mon unique espoir;
Ton cœur avec le temps m'appréciera, je gage...
Peins-toi sur son esprit l'effet de ce langage!
A ma délicatesse on ne s'attendait pas.
Elle en est enchantée! et moi, j'en ris tout bas:
Il n'importe, à mon plan, je suis toujours fidèle;
Chaque jour par degrés je me fais aimer d'elle,
Et quand je vois enfin que son cœur amoureux
Partage mes desirs, brûle des mêmes feux,
Et tremblant et confus, à ses pieds je me jette,
J'avoue en rougissant notre trame secrette;
Je lui peins avec feu mon ardeur, mon transport...
De ma supercherie elle se plaint d'abord;
Mais à l'amant qui plaît aisément l'on pardonne:
Hortense me sourit, et l'amour me couronne:

MARTON.

Fort bien imaginé, pourvu que le mari
Ne vienne pas, monsieur, en arrivant aussi,
Détruire tout d'un coup votre douce espérance.

FORLIS.

Huit jours me suffiront pour captiver Hortense.

MARTON.

Il vous faut des papiers.

FORLIS.

Je n'ai besoin de rien.
Arrêté dans le bois, on m'a tout pris.

MARTON.

Fort bien.

FORLIS.

Avec ce que je sais des familles Solange
Et Sancerre, je puis m'en tirer comme un ange.

MARTON.

Mais, ne serez-vous pas reconnu par ici?...

FORLIS.

C'est la première fois que je viens à Choisy;
On ne m'y connaît point, et d'ailleurs je soupçonne
Qu'Hortense, ici, ne voit et ne reçoit personne?

MARTON.

Un seul homme, un voisin qui, depuis quelques mois
S'est fixé dans ces lieux, vient la voir quelquefois,
Mais sans aucun dessein!... il se nomme Florbelle.
Hortense avec plaisir l'admet souvent chez elle,
Dans ses sages conseils elle a beaucoup de foi.

FORLIS.

C'est bon; je le prierai de lui parler pour moi.

MARTON.

Justement le voici.

FORLIS, *lui remettant une bourse.*

Sur tout ce qui nous touche
Garde bien le secret!

MARTON, *prenant la bourse.*

Vous me fermez la bouche.

SCENE II.

SANCERRE, *sous le nom de Florbelle*, MARTON, FORLIS.

SANCERRE.

MARTON, chez ta maîtresse est-il jour?

MARTON.

Pas encor,
Monsieur.

SANCERRE, *à part.*

Un étranger. (*haut.*) A cette heure elle dort?...

MARTON.

Je ne sais ; mais je vais, si monsieur le souhaite,
La rejoindre ; peut-être est-elle à sa toilette ;
Alors je lui dirai qu'ici monsieur l'attend.

FORLIS, *à part.*

Un voisin de cet âge a tout l'air d'un amant.

SANCERRE, *à Marton.*

Un mot. (*bas.*) Dis-moi quel est ce monsieur ?

MARTON, *bas à Sancerre.*

Un jeune homme
Amoureux, fou d'Hortense.

SANCERRE, *bas à Marton.*

Ah ! j'entends !... on le nomme ?...

MARTON, *bas à Sancerre.*

Forlis.

FORLIS, *à part.*

On s'entretient de moi.

MARTON, *revenant à Forlis.*

Sans nul détour
A monsieur de Florbelle avouez votre amour,
Il pourra vous servir.

SANCERRE, *à part.*

J'entrevois du mystère.

FORLIS, *bas à Forlis.*

Mais, s'il l'aimait !...

MARTON, *bas à Marton.*

Qui !.., lui ?.. je réponds du contraire.
Un philosophe !... un sage !...

FORLIS, *bas à Marton.*

A des yeux comme nous.

MARTON, *bas à Forlis.*

Celui-ci n'en a point. Allons, dépêchez-vous ;
Car, madame en ces lieux de suite va se rendre.

FORLIS, *bas à Marton.*

Je cède à tes conseils.

MARTON, *sortant.*

Bon.

SCÈNE III.

FORLIS, SANCERRE.

SANCERRE, *à part.*

Je brûle d'apprendre
Quels projets !...

FORLIS, *à part, le regardant.*

En effet, il n'est pas dangereux
Entre nous deux, le choix ne peut être douteux.

SANCERRE, *regardant Forlis.*

On peut le redouter.

FORLIS.

De l'adorable Hortense
Vous avez, m'a-t-on dit, toute la confiance,
Monsieur?

SANCERRE.

Elle m'estime un peu.

FORLIS.

Tous ses secrets,
Je le pense, vous sont connus?

SANCERRE.

Mais, à peu-près.
(*à part.*) Où en veut-il venir?

FORLIS.

On vante sa constance
Pour un jeune imprudent de qui la longue absence
L'expose à des dangers très-communs à Paris ;
Pour son futur, enfin...

SANCERRE.

J'aurais été surpris
Qu'elle eût pu l'oublier.

FORLIS.

Et pourquoi je vous prie?
Lorsqu'on est à vingt ans fraîche, aimable et jolie,
On doit aimer un peu tous ceux qu'on sait charmer.

Air : *Avec vous sous le même toit.*

Chef-d'œuvre heureux du créateur!
De nos vœux douce récompense ;
La femme, par un sort flatteur,
Dans l'amour met son existence!

Son seul desir est de charmer,
Son bonheur est d'être chérie.
Quand on ne vit que pour aimer,
On doit aimer toute la vie.

SANCERRE.

Cependant, (*à part*) ce discours commence à m'alarmer
Un peu.

FORLIS.

Le cœur s'enflamme aisément à cet âge,
Et, dans ce cas, tant pis pour l'amant qui voyage.
C'est sur-tout en amour que les absens ont tort;
Nous pouvons entre nous en convenir.

SANCERRE, *avec contrainte.*

D'accord...

Air : *Vaudeville des Vélocifères.*

L'amour à son frère souvent
A joué plus d'un tour semblable.
Quand l'un exigeait un serment,
L'autre écrivait sur le sable.

FORLIS.

En fait d'époux, convenez-en;
Quelque soit pour eux sa tendresse,
Il faut les voir à chaque instant
Pour se les rappeler sans cesse.

SANCERRE.

Mais la jeune Solange est sage autant qu'aimable,
Et je crois en tout point sa conduite estimable.

FORLIS, *d'un ton avantageux.*

Estimable... oh! très-fort... Aussi, dans mes discours,
De son futur absent je l'entretiens toujours.

SANCERRE, *ironiquement.*

C'est trop aimable à vous.

FORLIS.

Instruisez-moi de grace...
De son retour prochain on dit qu'il la menace?

SANCERRE, *souriant.*

Menace est un peu fort.

FORLIS.

Oui, l'on prétend qu'il doit
Arriver en ces lieux plutôt que l'on ne croit.

SANCERRE, *avec ironie.*

Air : *Du Vaudeville de Voltaire chez Ninon.*

Loin de la beauté qu'à son sort
Depuis long-temps l'hymen engage,
Je sais qu'un époux peut encor
Vouloir prolonger son voyage;
Mais, empressé de l'achever,
Prenant la route la plus sûre,
Il ne peut trop tôt arriver
Quand elle n'est que sa future.

FORLIS, *à part.*

(*à Sancerre.*)

Ne perdons pas de temps. Vous cherchez à me taire
La vérité.

SANCERRE.

Qui! moi? non.

FORLIS.

Monsieur de Sancerre
Est en ces lieux.

SANCERRE.

Vraiment (*à part.*) m'aurait-on reconnu?

FORLIS.

Quelqu'un digne de foi dans ce château l'a vu.

SANCERRE, *intrigué.*

Impossible, monsieur.

FORLIS.

Je vous le certifie.

SANCERRE, *à part.*

Quel fâcheux contre-temps!

FORLIS, *à part.*

Cela le contrarie.

SANCERRE.

Depuis que je me suis fixé dans ce canton,
Il ne s'est présenté personne de ce nom.

Ce peu de mots suffit. (*il plie la lettre et met l'adresse.*)
« A mademoiselle Hortense Solange, à Choisy. »
Que d'époux, je le croi,
Devraient de leur retour prévenir comme moi!

SCENE V.

MARTON, SANCERRE.

MARTON.

Madame dans l'instant au salon va paraître.

SANCERRE.

Dès qu'elle y descendra, remets-lui cette let tre.

MARTON.

Oui, monsieur. (*elle regarde la lettre.*) Ah! mon dieu!

SANCERRE.

Qu'as-tu?

MARTON.

C'est surprenant,
Vous avez là, monsieur, un dangereux talent.

SANCERRE.

Lequel?

MARTON.

On ne saurait aussi bien, je vous jure,
De monsieur de Sancerre imiter l'écriture.

SANCERRE.

Mais, la main de Sancerre a tracé ce billet.

MARTON.

Ah! monsieur avec moi veut faire le discret.
Il a tort; car Marton est dans la confidence;
Je puis vous en convaincre en vous disant d'avance
Ce que doit contenir cet écrit précieux;
Grace à vous, le futur va paraître en ces lieux.

SANCERRE, *étonné.*

Tu m'écoutais!.....

MARTON.

Fi donc! quelle horrible pensée!
Qui, moi, vous écouter! étais-je intéressée

A surprendre un secret qui m'était confié?
De monsieur de Forlis l'amour m'a fait pitié.

SANCERRE.

Ah! je vois à présent....

MARTON.

Hortense se désole,
Il faut bien que quelqu'un, tôt ou tard, la console.
Autant vaut que ce soit un jeune homme charmant
Dont elle est vivement aimée.

SANCERRE, *avec contrainte.*

Assurément.
Mais, ce futur qu'on fait arriver?...

MARTON.

Oui, la ruse
Est un peu forte; mais l'amour lui sert d'excuse,
Et d'ailleurs ce moyen est gai, convenez-en?

SANCERRE, *à part.*

Friponne! (*à Marton.*) Oui, le moyen en effet est plaisant.

MARTON.

Air: *J'ai vu par-tout dans mes voyages.*

J'étais bien certaine d'avance
Qu'il aurait votre assentiment.
Puisse en ce jour, l'aimable Hortense,
Accueillir notre jeune amant.

SANCERRE.

Ah! c'est le premier, sur mon âme,
Que je vois dans ce pays-ci,
Emprunter, pour plaire à la femme,
La figure de son mari.

MARTON.

Sous le nom du futur nous allons l'introduire:
C'est fort bien, mais il faut qu'il tâche de séduire,
De captiver Hortense, et de s'en faire aimer,
Ce n'est qu'avec le temps qu'il pourra l'enflâmer.
Quelle que soit enfin sa juste impatience,
Ma maîtresse ne peut, après sa longue absence,
Recevoir, accueillir avec empressement,

Un époux qui ne l'est que de nom seulement.
Il faudra qu'avec art monsieur Forlis s'y prenne,
Qu'il accoutume Hortense à supporter sa chaine,
A le voir, à l'aimer, à lui servir d'appui,
A ne pouvoir, enfin, être heureuse sans lui.
Pour atteindre au bonheur, il faut en homme sage
Différer de jouir, pour jouir sans partage.

SANCERRE.

Un tel plan à Marton fait honneur.

MARTON.

N'est-ce pas ?

SANCERRE.

Mais ta jeune maîtresse, avec autant d'appas,
Est-elle libre encor d'aimer... Qui se présente ?

MARTON.

Depuis que je la sers, tranquille, indifférente,
De ses attraits, madame éblouissant Paris,
A donné de l'amour, mais n'en a jamais pris.
C'est bien le meilleur cœur, le plus doux caractère !...
Aussi combien j'en veux à ce monsieur Sancerre,
Qui, dédaignant le prix d'un semblable trésor,
Fiancé depuis dix ans n'est pas époux encor !

SANCERRE, *souriant.*

Tu t'en venges aussi de la bonne manière.

MARTON.

Et si madame allait passer sa vie entière
A l'attendre toujours sans le revoir jamais,
Le temps du bout de l'aile, en effleurant ses traits,
De leur tendre fraîcheur altérerait la grace.
Comme un songe léger la saison d'aimer passe,
Et ma maîtresse, en vain attendant ce retour,
Passerait dans l'ennui la saison de l'amour.

SANCERRE.

Et Marton ne veut pas qu'ainsi la saison passe ?

MARTON.

Il est vrai, Marton veut que tout soit à sa place.

SANCERRE.

L'amant qui dans ces lieux est introduit par nous,
Va prendre cependant celle du jeune époux.

MARTON.

C'est la faute au dernier.

SANCERRE.

S'il revenait?

MARTON.

D'avance,

Je vous réponds que non.

SANCERRE.

On le disait en France !...

MARTON, *confidentiellement.*

Je suis sur ce point la mieux instruite que vous
A Londres, en ce moment il est sous les verroux.

SANCERRE, *à part.*

Je pourrais d'un seul mot... Mais, non, il faut se taire.

MARTON.

On l'a fait prisonnier au milieu de la guerre;
Madame, que j'entends, vous apprendra comment.

SANCERRE.

Elle approche !.. je sors et ne suis qu'un moment.
Profite avec esprit de cet instant d'absence
Pour lui donner la lettre.

MARTON.

Oui, Monsieur,

SANCERRE, *à part, en sortant.*

Sa présence
Je pourrait qu'augmenter le trouble où m'ont jetté
Les projets de Marton; fuyons. (*il sort.*)

SCÈNE VII.

MARTON, *seule.*

MARTON.

En vérité,
N'on croirait qu'à Madame il ose aussi prétendre !..
Il a tort... Quand on aime on doit le faire entendre;
Car, si la vanité jamais ne touche un cœur,
Trop de timidité nuit souvent au bonheur.
(*En voyant Hortense qui entre.*)
La voici !... chaque jour la rend encor plus belle.

SCÈNE VIII.

HORTENSE, MARTON.

HORTENSE, *entrant.*

Je croyais, au salon, trouver monsieur Florbelle?

MARTON.

Notre aimable voisin reviendra dans l'instant;

HORTENSE.

Il s'ennuyait tous seul sans doute.

MARTON.

En l'attendant
Daignez un peu jetter les yeux sur cette lettre
Que pour vous tout à l'heure on vient de me remettre.

HORTENSE, *regardant.*

Ciel! elle est de Sancerre, (*elle lit.*) Il arrive... aujourd'hui.

MARTON.

Vous allez donc enfin vous réunir à lui!

HORTENSE, *soupirant.*

Ah! que n'a-t-il plutôt achevé son voyage!

MARTON.

Souhait charmant! songez à son triste esclavage.

HORTENSE.

Eh! comment l'oublier quand il fait mon malheur!

Air: *De Téniers.*

Quand tu me vis dans le silence,
Triste et rêveuse tour-à-tour,
Pleurer les jours de son absence,
Invoquer celui du retour,
Au seul bonheur de charmer et de plaire,
Mon cœur se livrant sans détour,
Demandait moins le retour de Sancerre
Que la présence de l'amour.

MARTON.

Que dites-vous?

HORTENSE.

Marton, puis-je t'ouvrir mon cœur?

MARTON.

L'intérêt que je prends à ma chère maitresse
Lui répond du secret.

HORTENSE.

Connais donc ma faiblesse,
J'aime... j'aime, Marton.

MARTON.

Eh ! madame, à vingt ans,
C'est ce qu'on fait de mieux.

HORTENSE.

J'ai combattu long-temps;
Mais, un charme secret, un penchant invincible.

MARTON.

Ah ! d'un premier amour le pouvoir est terrible !
Je m'en souviens.

HORTENSE.

Celui que j'adore en secret
Ne peut que m'honorer. Jeune, aimable, et discret,
A son cœur la vertu ne peut-être étrangère.

MARTON.

Ils sont tous sans défauts dès qu'ils savent nous plaire.

HORTENSE.

Sancerre n'a jamais, si je m'en souviens bien,
Promis d'être parfait.

MARTON.

Quand on ne promet rien
On est bien moins sujet à manquer de parole.

HORTENSE.

Peut-être est-il jaloux, faux, grondeur ou frivole ?

MARTON.

Cette prévention doit avoir son danger.
Avant de le connaître on ne peut le juger.

HORTENSE.

Quand il serait parfait puis-je l'aimer encore !

MARTON, *à part.*

Cela va mal... (*haut.*) L'objet de votre choix, l'ignore.
Cependant...

HORTENSE.

Il est vrai.

MARTON.

Peut-être votre amour
N'est-il point par son cœur payé d'un doux retour ?

HORTENSE.

Ah ! si j'en crois ses yeux et leur muet langage,
L'amour que j'ai pour lui sans doute il le partage;
Mais il est un moyen de m'en assurer mieux.

MARTON.

Et quel est-il ?

HORTENSE.

Je vais l'exiler de ces lieux.

MARTON.

A merveille !

HORTENSE.

A partir que Florbelle s'apprête.
Le retour de Sancerre est un prétexte honnête
Dont je vais me servir.

MARTON.

Oui, vous craindrez qu'ici
Votre futur époux, en tranchant du mari,
De cette liaison ne prenne un peu d'ombrage.

HORTENSE.

C'est cela justement.

MARTON.

Femme prudente et sage,
Sacrifiant dès-lors le plaisir au devoir,
A cet amour naissant vous défendez l'espoir,
Vous exilez l'amant...

HORTENSE.

Non, Marton ; je n'exile
Que le seul étranger qui, muet et docile,
Recevra de sens-froid l'ordre de me quitter ;
Mais l'amant !... oh ! l'amant doit s'attendre à rester.

MARTON.

Daignez donc m'expliquer...

HORTENSE.

Florbelle est jeune, aimable,
Et l'hymen, avec lui, ne peut qu'être agréable;
Si son front attristé, ses yeux chargés d'amour,
De l'état de son cœur m'instruisent en ce jour;
Certaine d'être aimée aussi-tôt et sans crainte,
Je couronne des feux dont je ressens l'atteinte.

MARTON.

Quoi!

HORTENSE.

Mais s'il n'a pour moi que ce doux sentiment,
Moins tendre que l'amour, plus durable pourtant;
Si son cœur peut encor choisir une autre amie,
Qui, de soins et d'amour, sache embellir sa vie,
Sans plainte, sans regret, de moi j'éloignerai
Celui qui m'est bien cher sans doute, je saurai
N'écouter que la voix de la raison sevère,
Et trouver le bonheur dans le choix de mon père.

Air: *Honorine toujours aise.*

Si froidement il m'écoute,
Aussi-tôt il partira.

MARTON, *à part.*

Ah! son projet nous déroute.

(*à Hortense.*)

Je comprends fort bien cela;
Avec Florbelle, sans doute,
Que votre amour partira.

HORTENSE.

Je n'assure pas cela.

MARTON, *à part.*

Comment se tirer de là?

HORTENSE.

Ah! l'amour vient sans qu'on y pense!

MARTON.

Et, sans qu'on y pense, il s'en va.

HORTENSE.

Mais, pur, il résiste à l'absence.

Ensemble.

MARTON, *à part.*
Oui, Florbelle partira,
Mais l'amour nous restera.

HORTENSE.
A mon cœur je sens déjà
Que le mien résistera.

(*Marton sort.*)

SCÈNE IX.

HORTENSE, *seule.*

SANCERRE de mon choix ne peut me faire un crime;
Il doit n'avoir pour moi conçu que de l'estime:
Il se contentera d'un pareil sentiment.

Air: *Il n'est pas temps de nous quitter.*

Peut-être va-t-il, en ce jour,
M'en témoigner quelque surprise;
Mais par mon père à son amour
Je ne suis encor que promise.
En France, hélas! plus d'un mari
Perd le bonheur par son absence.
Plus heureux, Sancerre aujourd'hui,
N'en a perdu que l'espérance.

Mais Florbelle paraît.... Il s'approche en tremblant.
Comme le cœur me bat!

SCÈNE X.

SANCERRE, HORTENSE.

SANCERRE, *à part.*
Elle est triste, pensive,
A son chagrin l'on voit que son époux arrive:

HORTENSE.
Ah! Florbelle, c'est vous!

SANCERRE.
Daignez en ce moment
Recevoir, ma voisine, ici mon compliment.

HORTENSE, *vivement.*
Quoi, vous savez?...

SANCERRE.

Je sais que le jeune Sancerre,
Au gré de ses desirs a quitté l'Angleterre.

HORTENSE.

Nous ne tarderons pas, en effet, à le voir.
Car il est à Paris depuis hier au soir.

SANCERRE.

Sancerre vient s'offrir à de nouvelles chaînes.
Un nœud charmant lui va faire oublier ses peines.

HORTENSE.

Jadis, par nos parens, cet hymen fut prescrit.

SANCERRE.

La nature commande et l'amour obéit.

HORTENSE.

L'amour !... puis-je en avoir pour Sancerre ?

SANCERRE.

Qu'importe
A son jeune futur quand une femme apporte ;
Ses vingt ans, ses attraits, de l'esprit, des vertus,
Un cœur libre !... peut-il rien exiger de plus ?

HORTENSE.

Air : *Vaudeville de l'Avare.*

Il est vrai, l'amour passe vîte.
Mais ce Dieu, pour nous plein d'attraits,
Vient quelquefois quand on l'évite,
Ou n'échappe point à ses traits.
Son pouvoir, surpassant la nôtre,
Il est donc prudent entre nous
D'aimer d'avance son époux,
Pour ne pas en aimer un autre.

SANCERRE.

Cela peut arriver à ces femmes légères,
Aux devoirs de l'hymen tout à fait étrangères,
Que l'on voit au plaisir toujours sacrifier ;
Qui prennent un époux comme... on prend un caissier.
Mais une femme sage, ah ! vous devez m'en croire,
De la fidélité se compose une gloire
Toujours sur la sagesse elle règle ses goûts,

Et s'immole avec joie aux vœux de son époux.
A ses moindres désirs elle se sacrifie ;
Rien ne lui coûte, enfin, pour embellir la vie
De celui que l'hymen sut unir à son sort ;
Et si d'un feu léger son cœur brûlait encor :
S'il s'ouvrait aux désirs d'une folle tendresse,
De ses jeunes enfans la première caresse,
Comme un songe importun dissipant son erreur,
Ainsi qu'à la vertu la rendrait au bonheur.

HORTENSE.

Votre morale est douce, aimable, et je la goûte.
Florbelle ; la raison s'exprime ainsi, sans doute,
Mais l'amour avec elle est rarement d'accord.

SANCERRE.

Dans un cœur vertueux elle n'a jamais tort.

HORTENSE.

Mon ami, c'est souvent selon la circonstance.

SANCERRE.

Le devoir avant tout.

HORTENSE, *à part, et piquée.*

A tant d'indifférence
Je ne m'attendais pas.

SANCERRE, *à part.*

Je la chagrine un peu,
Mais son dépit charmant me vaut presqu'un aveu.

HORTENSE, *à part.*

Allons, je vois qu'il faut que je le congédie.
Quel dommage !

SANCERRE, *à part.*

A ses pieds, je passerais ma vie.

HORTENCE, *à part.*

Du courage. (*haut.*) Florbelle ?...

SANCERRE.

Hortense ?...

HORTENSE, *avec timidité et embarras.*

Mon ami
Sancerre, on vous l'a dit, va revenir ici...
J'ignore jusqu'où peut aller sa défiance...

Il ne vous connaît point. Pardon.

SANCERRE, *l'aidant un peu.*

Oui, ma présence

L'offusquerait!...

HORTENSE, *vivement.*

Croyez à la douleur que j'ai.

SANCERRE, *à part, souriant.*

J'attendais un aveu, je reçois mon congé.

HORTENSE, *à part, avec surprise.*

Il sourit!

SANCERRE, *à part.*

Accueillons l'ordre de bonne grace.

C'est pour me recevoir, au fait que l'on me chasse.

(SANCERRE *fait un mouvement comme pour sortir.*)

HORTENSE, *avec vivacité.*

Mais il s'en va, je crois!..

DUO. Air *Nouveau.*

SANCERRE.

Quoi? vous m'exilez, Hortense?

HORTENSE.

Je le dois à mon époux.

SANCERRE.

Vous exigez mon absence?

HORTENSE.

Pour éviter son courroux.

SANCERRE.

Tu me fuis, douce espérance!

HORTENSE.

Quelle espérance aviez-vous?

SANCERRE.

Je dois garder le silence.

HORTENSE.

(*à part.*) J'interprète son silence.

(*haut.*) Quel est cet espoir si doux?

SANCERRE.

Mon devoir est de me taire.

HORTENSE.

Son devoir est de se taire.

SANCERRE.

En parlant je puis déplaire.

HORTENSE.

Comptez sur mon zèle,
Sur ma tendre amitié pour vous.

SANCERRE.

Apprenez-moi?...

HORTENSE.

Rien encor, s'il vous plaît.

SANCERRE.

Je m'y perds, sur ma foi.

HORTENSE.

Rassurez-vous; ce jour m'offrira, je l'espère,
Un époux dans Florbelle, un ami dans Sancerre.

SCENE XI.

HORTENSE, SANCERRE, MARTON.

MARTON, *accourant.*

MADAME, un équipage entre dans votre cour;
Tout annonce que c'est monsieur.

HORTENSE.

Déjà!...

MARTON, *à part.*

L'amour
N'eût pas dit ce mot là.

SANCERRE, *à part.*

Je vais donc voir paraître
Notre étourdi!

HORTENSE.

Je tremble...

MARTON, *ironiquement.*

Oui, de plaisir peut-être...

HORTENSE, *à Sancerre.*

Evitez, mon ami, de paraître à ses yeux.

SANCERRE, *finement.*

Oh, je ne le crains pas!

HORTENSE.

Cachez-vous en ces lieux?
Là... dans ce cabinet... Vous m'entendez, Florbelle,
Et vous me jugerez.

SANCERRE.

Jamais une querelle
Entre Sancerre et moi ne pourra s'entamer.

HORTENSE, *en le forçant à entrer.*

N'importe... Prouvez-moi que vous savez aimer.

SANCERRE, *à part.*

La situation est vraiment assez drôle.
Voyons comment il va s'acquitter de mon rôle.

(*Il entre dans le cabinet*, *Marton sort.*)

HORTENSE.

J'entends du bruit... c'est lui.

SANCERRE, *dans le cabinet.*

Voilà donc mon rival!

Sancerre entre dans un cabinet où il peut être vu du spectateur.

SCENE XII.

HORTENSE, FORLIS, SANCERRE, *dans le cabinet.*

HORTENSE, *à part, regardant Forlis.*

Il faut en convenir, je le croyais plus mal.

FORLIS, *à part.*

C'est elle. (*haut.*) Après dix ans d'une cruelle absence
Je revois et j'embrasse enfin ma chère Hortense!

HORTENSE, *froidement.*

Quoi, monsieur!

FORLIS.

Je jouis de ce tendre embarras!
A me revoir sitôt tu ne m'attendais pas!

HORTENSE.

Depuis dix ans, monsieur, j'attends votre arrivée.

FORLIS.

Air:

Enfin, au gré de mes desirs,
Mes yeux ont pu fixer tes charmes.
Témoin heureux de tes soupirs,
Je puis mettre un terme à tes larmes,

A mon cœur ému, transporté
Tu sais offrir par ta présence
Le plaisir en réalité,
Et le bonheur en espérance.

Du plus doux des plaisirs mon ame était privée;
Loin de toi j'ai langui.

HORTENSE.

J'en ai souvent douté.

SANCERRE, *dans le cabinet.*

Il met dans son début assez de vérité.

FORLIS.

Le chagrin...

HORTENSE.

Sur votre ame exerçait son empire.

FORLIS.

Par mes lettres, Hortense aurait pu s'en instruire;
Loin de celle qu'on aime est-il quelque bonheur?
La crainte, les ennuis assiègent notre cœur.
Heureux! quand le secours d'un agréable songe
Vient suspendre nos maux, et, par un doux mensonge,
Vous retracer les traits d'un objet adoré.

HORTENSE.

Air: *Dans ce sallon où Du Poussin.*

Un rêve est toujours imposteur.
L'intrigant rêve la richesse,
L'amant cède avec le bonheur
La constance de sa maîtresse.
Souvent, dans des momens si doux,
Bercé par le dieu du mensonge,
On rêve que l'on est époux...
Mais l'hymen cesse avec le songe.

Loin de moi votre cœur par l'amour égaré
Oubliant notre hymen...

FORLIS.

Ah! c'est me faire injure;
A mon amour pour toi pouvais-je être parjure?

HORTENSE.

Air : *De Doche*, ou *la Vie la plus jolie*.

Sans cesse
A la tendresse
Livrant vos jours
Par mille amours,
Vous savez en doubler le cours.
Constant aux graces,
Suivant leurs traces,
Français léger,
Prompt à changer,
Vous ne cherchez qu'à voltiger.
Votre âme
Gaiment s'enflâme,
Et deux beaux yeux
En tous les lieux
Comblent vos vœux;
Mais la plus belle
Pour vous est celle
Qui, n'inspîrant que le desir,
Fuit le plaisir.
Fidelle
A la cruelle
Vous la quittez
Quand ses bontés
Livrent son cœur
A votre ardeur.
Ah! la constance
Malgré l'absence
Ne put jamais
Avoir accès
Dans le cœur d'un amant français.

FORLIS.

Et, monsieur, pour ne pas renier son pays,
A fait tout comme un autre et peut-être encor pis.

FORLIS.

Hortense, n'as-tu pas, pour juger ma constance,
Le témoignage sûr de ma correspondance.
Pour te peindre mon feu, pour accroître le tien,
Je t'écrivais cent fois par jour.

HORTENSE.

Oui, c'est fort bien ;
Mais, ne s'épouse-t-on, monsieur, que pour s'écrire ?

FORLIS.

On s'épouse, il est vrai, pour s'aimer, se le dire,
Et je brûle...

HORTENSE.

Un moment... Quelque soit votre amour,
Je ne saurais, monsieur, le payer de retour.

FORLIS.

Mais, nous sommes fiancés, et mon cœur qui t'adore.

HORTENSE.

Ah ! quand on me donna, je m'ignorais encore.
Rappelez-vous qu'après tous ces projets d'hymen
Pour l'étranger, monsieur, vous partîtes soudain.
Je restai seule alors pour soulager mon père
Dont la mort l'an dernier termina la carrière,
Qui vous a loin de moi retenu si long-temps ?
Eh quoi ! mon cher futur, c'est au bout de dix ans
Que vous venez enfin reclamer ma tendresse,
Et l'accomplissement d'une affreuse promesse.
Mon père vous choisit pour être mon époux ;
Excepté celui-là, quels titres avez-vous ?
Vous êtes-vous donné la peine de vous plaire ?
Non, monsieur, jusqu'à Londres, allait porter la guerre,
Et n'appréhendait pas que l'on pût à Paris
De mes faibles attraits se déclarer épris.
Trouver par son amour le chemin de mon ame...
Il ne faut pas, monsieur, trop compter sur sa femme.

FORLIS.

On peut compter sur toi.

HORTENSE.

Non ; sachez qu'en ces lieux
Un jeune homme charmant, aimable, gracieux,
Des plus doux sentimens m'a présenté l'hommage ;
Que ses vœux m'ont charmée et que je les partage,
Qu'à l'espoir d'être à lui, m'ayant osé livrer,
Je ne vous attendais que pour nous séparer.

SANCERRE, *dans le cabinet.*

Aveu charmant !

FORLIS, *à part.*

Je joue un rôle fort aimable.

Air : *Vous verrez quand je suis à table*, de Dugai-Trouin.

FORLIS.

Je croyais à votre sagesse.

SANCERRE.

Oh ! comme il reste stupéfait !
Pour applaudir à ma tendresse,

HORTENSE.

Que n'en avez-vous vu l'objet !
Je veux vous le faire connaître.

FORLIS.

De moi vous vous moquez, je crois.

HORTENSE.

Vos yeux, en le voyant paraître,
Ne pourront qu'éprouver mon choix.

ENSEMBLE.

{ Mon / Son } Embarras est extrême.

Mon / Son } sort fera peu de jaloux.

Le jeune futur n'est pas même
Accueilli comme un vieil époux.

FORLIS.

Puis-je renoncer à vous plaire
Lorsqu'en vous tout sait nous charmer.

HORTENSE.

C'est, en me disant le contraire,
Que vous pourrez vous faire aimer.

ENSEMBLE.

Ah ! mon embarras est extrême, etc.

HORTENSE.

Un tel hymen pour vous ne peut être agréable.

FORLIS.

Mais, nos pères...

HORTENSE.

Croyaient faire notre bonheur.

FORLIS.

Vous m'aimerez.

HORTENSE.

Jamais

Votre injuste froideur

FORLIS.

Ne résistera point à ma brûlante flâme.

HORTENSE.

J'aime, je vous l'ai dit, et de toute mon âme.

FORLIS.

Belle réception pour un futur mari !

SANCERRE, *dans le cabinet.*

Pour le coup son projet a fort bien réussi.

HORTENSE, *appelant.*

Marton !

FORLIS.

Que faites-vous?

HORTENSE.

N'est-il pas nécessaire

Qu'elle aille, sur le champ, prévenir un notaire
De se rendre en ces lieux, afin....

FORLIS, *à part.*

Quel embarras !

HORTENSE, *appelant encore.*

Marton !

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, MARTON.

MARTON.

J'accours madame.

HORTENSE.

Eh bien ! vas de ce pas

Chez monsieur Bonne-Foi, mon notaire, qu'il vienne.

FORLIS.

De grace, un seul moment....

HORTENSE.

Sors.

SCÈNE XIII ET DERNIERE.

HORTENSE, FORLIS, MARTON, SANCERRE.

SANCERRE, *sortant du cabinet, arrête Marton et lui dit.*

Ce n'est pas la peine,
Reste.

FORLIS.

Florbelle!

HORTENSE, *à Sancerre.*

Eh! quoi vous empêchez!...

SANCERRE.

Je viens
Vous mettre d'accord.

MARTON, *à part.*

Bon!

FORLIS.

Oh! moi, je vous préviens
Que je souscrit à tout; mais pourvu que madame
Veuille bien conserver le titre de ma femme.
(*bas à Sancerre.*)
Je n'ai pas, ce matin, osé vous avouer
Que j'étais son mari.

SANCERRE, *bas à Forlis.*

Je dois vous en louer.

HORTENSE.

Moi je souscris à tout pourvu qu'on nous sépare.

SANCERRE.

Vous vous repentiriez de cet arrêt barbare.

HORTENSE.

Vous opposeriez-vous?...

SANCERRE.

Oui, très-formellement.

FORLIS.

Il prend mes intérêts, ce Florbelle est charmant!

SANCERRE.

Pour l'époux qui revient ayez quelque indulgence.

HORTENSE.

Ah ! ne vous bercez pas d'une telle espérance.

Air : *Du Vaudeville de M. Guillaume.*

Mon cher Florbelle, une telle prière
Est un outrage pour mon cœur.
L'époux que m'a choisi mon père
Ne peut me donner le bonheur.
Vous me verriez bientôt triste, oppressée,
Mourir de regrets et d'ennui,
Si, par vos soins, j'étais forcée
D'épouser mon mari. (*bis.*)

SANCERRE.

Sancerre à vous aimer consacrera sa vie,
Par vos soins elle peut encore être embellie.

HORTENSE.

J'ai peine à concevoir !... est-ce vous qui parlez ?

FORLIS.

Hortense, votre cœur et vos sens sont troublés....
Pouvez-vous plus long-temps me résister encore ?

SANCERRE.

Songez que votre époux vous aime.

FORLIS,

Vous adore.

SANCERRE, *se jettant aux genoux d'Hortense à sa gauche.*

Que pour mieux vous toucher, il tombe à vos genoux.

FORLIS, *se jettant aux genoux d'Hortense à droite.*

Je tombe à tes genoux.

HORTENSE, *se reculant, les laisse à genoux vis-à-vis l'un de l'autre.*

Que vois-je ! deux époux ?...

FORLIS, *à Sancerre.*

C'est pousser un peu loin, mon cher, la complaisance.

SANCERRE, *à Forlis.*

Votre rôle est fini, monsieur, le mien commence.

MARTON, *à part.*

Qu'est-ce à dire ?

FORLIS.

Comment ?

SANCERRE.

De Sancerre est mon nom.

FORLIS.

Votre nom!...

HORTENSE, *avec joie*,

Mon ami, c'est vous?...

FORLIS.

Attendez donc!

Et la preuve?

SANCERRE.

A donner elle sera facile.

HORTENSE.

Oh! je vous crois, déjà la preuve est inutile.

Air : *Il est certaine sympathie.*

Je ressentis à votre vue
De charmer le desir flatteur;
Auprès de vous mon ame émue
Dans l'amour chercha le bonheur.
Toujours docile à la sagesse,
Et n'écoutant que la vertu,
En se livrant à sa tendresse,
Mon cœur vous avait reconnu.

SANCERRE.

Parcourez ces papiers, ils vous mettront au fait.

MARTON.

Adieu, ma pauvre dot!

FORLIS.

Quelle école en effet!

Toi, qui vous ai tantôt mis dans ma confidence.

SANCERRE.

L'amour seul m'a servi dans cette circonstance.
De vos hardis projets, il m'a pu garantir;
Et par notre bonheur il saura vous punir.

VAUDEVILLE.

Air : *De M. Doche.*

SANCERRE.

Que le plaisir marque le jour
Qui m'unit à ma douce amie,
Et des grelots de la folie
Ornons les flèches de l'amour.

Près de l'objet qui d'amour nous pénètre
Par qui le cœur est embrâsé,
Je sens qu'il est cruel de n'être
Qu'un mari supposé.

Que le plaisir marque le jour, etc.

MARTON.

Assez souvent vieille fille
Ne brille
Que par des attraits supposés.
Plus d'une famille
Fourmille
De parens supposés,

CHŒUR.

Que le plaisir marque le jour.

FORLIS.

Ah ! puissiez-vous, fixé par la plus belle,
Et par l'hymen favorisé,
Ne jamais trouver auprès d'elle
Qu'un amant supposé.

Que le plaisir, etc.

HORTENSE.

Le jeune auteur du mari qu'on suppose,
Sait que vous plaire est mal-aisé ;
Pourtant il voudrait autre chose
Qu'un mari supposé.

Que le plaisir, etc.

FIN.

BRUTAL,

OU

IL VAUT MIEUX TARD QUE JAMAIS,

VAUDEVILLE,

EN UN ACTE ET EN PROSE,

PARODIE D'UTHAL,

PAR MM. JOSEPH PAIN ET VIEILLARD.

Représenté pour la première fois sur le théâtre du Vaudeville, le 31 mai 1806.

PRIX : 24 sols.

A PARIS,

Chez Madame MASSON, Libraire, rue de l'Echelle Saint-Honoré, N°. 10.

1806.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
BRUTAL, jeune premier.	M. LA PORTE.
MALVINA, amoureuse.	Mad. BELMONT.
SANREMOR, ex-père noble.	M. LE NOBLE.
NULLIN, utilité de la troupe.	M. FICHET.

COMÉDIENS DE VINCENNES, ayant chacun un habit de caractère, tel que le Crispin, le Scapin, le Paysan, le Léandre, etc.

DEUX GILLES.

La Scène est auprès du Jardin des Plantes, vis-à-vis la Rapée.

Il n'y a d'Edition approuvée par les Auteurs, que celle signée par l'Editeur.

ANNONCE

à la fin de la première Pièce.

PREMIER INTERLOCUTEUR.

Eh bien ! à quoi rêves-tu donc ?

SECOND INTERLOCUTEUR.

A ce que j'ai vu hier soir.

PREMIER INTERLOCUTEUR.

Qu'as-tu donc vu ?

SECOND INTERLOCUTEUR.

AIR : *Vaudeville de l'Opéra Comique.*

D'un père j'ai vu le courroux,
J'ai le courroux de son gendre.
Auprès d'un père et d'un époux,
J'ai vu la fille la plus tendre :
Des pleurs par-ci, des cris par-là ;
Fracas héroïque
Et tragique.

PREMIER INTERLOCUTEUR.

Où donc as-tu vu tout cela ?

SECOND INTERLOCUTEUR.

A l'Opéra-comique.

PREMIER INTERLOCUTEUR.

Crois-tu qu'on en fasse la parodie ?

SECOND INTERLOCUTEUR.

Elle est faite.

AU PUBLIC.

AIR : *Vaudeville de l'Avare*, ou *des Visitandines.*

Messieurs, Uthal se vit naguère
Traité par vous avec honneur :
Non moins aimables pour son frère,
Traitez Brutal avec douceur.
Si votre bon goût nous contrôle,
Chacun de vous est trop loyal,
Lorsque nous vous donnons Brutal,
Pour vouloir en je

BRUTAL,

PARODIE D'UTHAL.

Le théâtre représente le bord de la Seine. Un arbre à la gauche des spectateurs, devant lequel est une échelle double. Une chaise de paille sur un des côtés. Il fait nuit. Vers la fin de l'ouverture Malvienla paraît éperdue, fait quelques pas, et dit :

Ecoutez-moi : Je n'ai rien à dire pour cette fois, je passe. (*elle sort par la coulisse opposée. L'orchestre achève l'ouverture.*)

SCENE PREMIERE.

SANREMOR, MALVIENLA, *se tenant embrassés.*

SANREMOR.

AIR : *au clair de la lune.*

Au clair de la lune,
Ma fille, est-ce toi?
Ma petite brune
Qu'ici je revoi!

MALVIENLA.

Grace à mon adresse,
Fuyant les méchans,
Pour toi ma sagesse
A couru les champs.

SANREMOR.

Comment seule? sans suite?

MALVIENLA.

J'agis toujours sans suite.

SANREMOR.

Comme tu tiens de moi! Mais, qui sommes-nous?

MALVIENLA.

Je pense que nous sommes des comédiens ambulans.

SANREMOR.

Je crois que tu es, Malvienla, première amoureuse.

MALVIENLA.

Je soupçonne que tu t'appelles Sanremor, et que tu étais notre directeur.

SANREMOR.

Monsieur Brutal, jeune premier de la troupe, et ton cher mari, s'est fait nommer à ma place.

MALVIENLA.

Et t'a chassé de l'auberge du Saumon, près du Jardin des Plantes, et près d'ici..

SANREMOR.

Qu'allions-nous faire là?

MALVIENLA.

Manger une matelotte, que tu avais payée d'avance.

SANREMOR.

Et que Brutal a dévorée. Où devions-nous aller demain matin?

MALVIENLA.

Nous présenter à l'administrateur de la maison de Charenton, où l'on joue maintenant la comédie. Nous étions sûrs d'y trouver notre répertoire.

AIR :

On y voit quelquefois Nina,
Palmer avec son Amalie,
Souvent sur ce théâtre-là
On exécute une folie.
Le Médecin Turc y tient bon,
Là, Jenny parle sans rien dire.
Mais c'est sur-tout à Charenton
Que l'on doit trouver le délire.

SANREMOR.

Pourquoi donc t'ai-je fait ces questions? Ne savons-nous pas qui nous sommes?

MALVIENLA.

C'est tout au plus; mais les autres n'en savaient rien, et nous aurions été capables de ne pas le leur dire.

SANREMOR.

Tu es une fille prudente. Encore une question : Comment as-tu quitté ton mari?

MALVIENLA.

Je l'ai laissé à table, vidant sa troisième bouteille de Champagne....

SANREMOR.

De mon vin de Champagne ! Et pourquoi l'as-tu quitté?

MALVIENLA.

Je n'avais pas soif.

SANREMOR.

O prodige d'amour ! O fille aimable et chère !

MALVIENLA.

Dans quel état je te revois, mon père !

SANREMOR.

C'est pourtant monsieur ton mari qui m'a arrangé comme cela. Tu viens donc me retrouver ; c'est fort beau ; mais pour prix de ta vertu, je n'ai rien à te donner.

MALVIENLA.

Eh bien ! ce sera pour une autre fois.

SANREMOR.

Maintenant une petite invocation :

AIR : *Lubin a la préférence.*

O mânes de mes ancêtres,
Sur ma fille et sur moi répandez vos faveurs:
Contre des ingrats, des traîtres,
Venez servir mes fureurs.

MALVIENLA.

Ah ! que je plains ta souffrance !

SANREMOR.

Qu'auras-tu pour récompense?
En proie au malheur,
Jamais ton cœur
Du bonheur
N'aura la douceur.

MALVIENLA.

Ah ! calme cette douleur,
Tout mon bonheur
Est dans ton cœur;
J'y dois trouver ma récompense.

SANREMOR.

Oui, plus de douleur,
Viens sur mon cœur.

MALVIENLA.

Encor ton cœur !

SANREMOR.

Oui, toujours cœur sur cœur.

MALVIENLA.

Maintenant, c'est à toi à me conter tout ce que tu as fait.

SANREMOR.

Ma fille, il n'est pas loin le jour de la vengeance,
Et j'attends des héros que la gloire conduit.

MALVIENLA.

Des héros!

SANREMOR.

Les comédiens stationnés à la Foire de Vincennes, la troupe de Fringal!

MALVIENLA.

Mais, comment ?

SANREMOR.

Ecoute.

MALVIENLA.

J'écoute.

SANREMOR.

Je fuyais, chassé par Brutal. De toute la troupe, le fidèle Nullin, notre utilité, seul, accompagnait mes pas. Nous cheminions tous deux tristement à travers les broussailles. Déjà nous avions franchi les murs du jardin de l'auberge du Saumon, et nous touchions au rivage de la Seine.

AIR : *Ronde du rival confident.*

Nullin voit un petit bateau :
Dieux! quel trait de lumière!
Dit il, en s'élançant sur l'eau ;
Traversons la rivière.
Pour te venger de Brutal,
Près du directeur Fringal,
Je me rends à Vincenne.
Oui, de sa troupe chaque acteur
Va venir sur la Seine
Venger un directeur.

MALVIENLA.

Et tu crois que les comédiens de Vincennes vont venir à ton secours ?

SANREMOR.

Sans doute. Qu'ont-ils de mieux à faire que de punir un traître et venger un père noble ?

SANREMOR.

Le sifflet seul peut mettre Brutal à la raison.

MALVIENLA.

Le sifflet !....

J'aurais voulu pour vaincre employer d'autres armes.

SANREMOR.

Ce sont les plus sûres.

MALVIENLA.

Les plus inju[illegible]

SANREMOR.

Les plus à la mode.

MALVIENLA.

Ainsi, vous comptez faire siffler Brutal?

SANREMOR.

A son début à Charenton.

MALVIENLA.

Et c'est pour cette belle expédition que vous attendez les ›médiens de Fringal?

SANREMOR.

Ils vont venir sur des bateaux conduits par Nullin, notre ‹ilité.

MALVIENLA.

Ah! ça, il me semble qu'il y a bien assez de tems que nous ‹sons..... Est-ce qu'il ne viendra personne?

SANREMOR.

J'entends quelqu'un.

CHŒUR DANS LE LOINTAIN.

Fringal fait voler ses bateaux.

SANREMOR.

On chante sur la rivière.

MALVIENLA.

Le bruit vient des côtes de Bercy.

CHŒUR *un peu plus près.*

Fringal fait voler ses bateaux.

SANREMOR.

Fringal! ô ciel!

MALVIENLA.

Fringal!

CHŒUR *paraissant sur la scène.*

AIR : *De la contredanse des petits patés.*

Fringal fait voler ses bateaux,
Et la Seine courbant ses flots,
Avec orgueil voit sur son dos
Flotter l'élite des héros.

SANREMOR.

La vengeance
S'avance.
Par ce moyen nouveau,
Mon antique puissance
Déjà revient sur l'eau.

MALVIENLA.

Maudite soit la chance,
Maudit soit le bateau ;
Je vois mon espérance
S'en aller à vau-l'eau.

CHŒUR.

Fringal fait voler, etc.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, NULLIN avec une vielle en bandoulière. COMÉDIENS DE VINCENNES. DEUX GILLES, dont l'un a une vielle en bandoulière. L'un a une barbe blanche ; l'autre une noire. Nullin l'a noire.

SANREMOR.

Est-ce toi ?

NULLIN.

C'est moi.

SANREMOR.

As-tu quelque chose à dire ?

NULLIN.

Beaucoup trop de choses à dire.

MALVIENLA.

Parle toujours.

NULLIN.

AIR : *Or, écoutez, petits et grands.*

Or écoutez ce récit-là,
Sanremor et toi Malvienla :
Quand j'eus, traversant la rivière,
Touché la terre hospitalière,
Je fus, pour remplir ton décret,
Chercher Fringal au cabaret.

AIR : *Mon père était pot.*

Je demande Fringal, soudain
On me répond : il soupe.
J'entre et le vois dans un festin
Au milieu de sa troupe,
Parmi les dindons,
Parmi les jambons ;
D'où je conclus en somme,
Qu'après ses travaux,
Le plus grand héros
Soupe comme
Un autre homme.

AIR : *Monsieur le Prevot des Marchands.*

Je lui raconte comme quoi
Brutal t'a chassé de chez toi ;

A ces mots il remplit son verre,
Le vuide, aussitôt le remplit,
Et puis, d'une voix de tonnerre,
S'adressant à sa troupe, il dit :

AIR : *Que le sultan Saladin.*

» Brutal n'est point mon égal;
» Croyez-vous donc que Fingal
» Perdant le soin de sa gloire,
» Veuille d'une telle victoire?
» Héros ici rassemblés,
» Allez,
» Volez,
» Sifflez tous et resiffiez;
» Moi je pense comme Grégoire,
» J'aime mieux boire.

AIR : *De la découpure.*

Après un si noble propos,
Au front des héros
On voit soudain briller la joie;
Et bientôt sur douze bateaux,
Au nombre de sept les héros
Voguent sur les flots.

CHŒUR.

Dépêchons, dépêchons, dépêchons-nous,
De notre courroux
Que Brutal devienne la proie.
Dépêchons, dépêchons, dépêchons-nous,
Conduisez nos pas et dirigez nos coups.

SANREMOR.

(*Tragiquement.*)

Messieurs, vous êtes bien honnêtes; mais j'ai un petit discours à vous faire.

NULLIN.

Silence, messieurs.

SANREMOR.

Un ingrat me trahit....

MALVIENLA, *l'interrompant.*

Mon père, ils le savent.

UN HOMME DES CHŒURS.

Nous le savons.

SANREMOR.

Je ne le savais pas.

NULLIN.

Je t'ai dit que je le leur avais dit.

MALVIENLA.

D'ailleurs, mon père, on ne fait pas une exposition au milieu de l'action.

SANREMOR.

On m'avait cependant composé une fière harangue.

CHŒUR.

AIR : *R'lan tamplan tirelire.*

Pour suivre ici notre plan,
En plein plan r'lan tamplan
Tirelire en plan,
A Charenton dans l'instant
Vous devez nous conduire.

MALVIENLA.

Tout mon cœur se déchire.

SANREMOR.

Ah! que nous allons rire!

CHŒUR.

Déchirons-lui le timpan,
En plein plan tamplan tirelire en plan,
Et que son mince talent
Sous un sifflet expire.

(*Ils vont pour sortir.*)

NULLIN, *les arrêtant.*

Eh bien, où allez-vous?.... Est-ce qu'on joue la comédie à cette heure-ci? Il n'est pas encore minuit: demain, il fera jour, et nous y verrons clair.

AIR : *Bon soir la Compagnie.*

En conscience,
La nuit s'avance,
Et personne n'y pense.
Un petit somme
Rafraîchit l'homme;
Amis, allons dormir.

CHŒUR.

Allons, allons dormir.

MALVIENLA, *à part.*

Moi, je ne peux partir.
(*Haut.*)

Bon soir la compagnie,
La journée est finie:
Bon soir,
Jusqu'au revoir,
Jusqu'au revoir,
Bon soir.

(*Le chœur reprend ces quatre derniers vers, et disparaît.*)

SANREMOR.

Ma fille, je te laisse ici; tu n'auras pas peur toute seule?

MALVIENLA.

Une femme comme moi n'a peur de rien.

NULLIN.

Mais pourquoi n'irais-tu pas avec eux?

MALVIENLA.

Je ne peux pas laisser la scène vuide.

SANREMOR.

C'est juste. (*Il sort.*)

SCENE III.

MALVIENLA, NULLIN, LES DEUX GILLES.

RÉCITATIF.

Le sifflet pour Brutal est donc inévitable.
Vous que j'aurais voulu voir toujours filer doux,
Père trop entêté, mari peu raisonnable,
C'est vous à Charenton qui serez les plus fous;
Tous deux se chercheront au milieu du tapage,
La colère et le vin leur donneront du cœur;
Peut-être l'un par l'autre étrillés.... Quelle horreur!
Ah! le frisson me gagne à cette ignoble image,
Ne puis-je prévenir ce crime et ce malheur?

(*Nullin et les deux Gilles, après avoir exprimé par de grands gestes l'intérêt que leur inspire Malvienla, vont se mettre, l'un avec sa guittare à cheval sur le haut de l'échelle; les deux autres avec leurs vielles aux deux côtés. L'orchestre exécute l'air : Dodo, l'enfant do.*)

MALVIENLA.

Qu'entends-je? Ah! c'est la vielle des Gilles-barbes. A-t-on jamais vu faire de la musique auprès de gens qui veulent dormir.... à moins que ce ne soit pour les endormir plus vîte.

NULLIN et les DEUX GILLES.

AIR : *Où l'on me verse du bon vin.*

Hibous,
Coucous,
Tous,
Filez doux,
Taisez-vous,

Les héros dorment en cadence.
Quand on est mort, c'est pour long-tems :
Les défunts ne sont plus vivans,
Quand ils ont perdu l'existence.

(*Ils descendent de l'échelle et l'emportent.*)

MALVIENLA.

AIR : *Tandis que tout sommeille.*

Tandis que tout sommeille
Dans l'ombre de la nuit,
Moi, que l'ennui conduit,
Seule en ces lieux je veille :
Je fuis du bruit,
Sans aucun fruit,
Je chante et me promène.
Si le public, peu satisfait
Et de la cause et de l'effet,
Demandait ce que cela fait :
Cela fait..... une scène.

Bonne idée... Ces héros... Ils dorment tous... S'il y en avait un qui ne dormît pas... cela m'arrangerait fort... Mais que lui demanderai-je ?... Je n'en sais rien... C'est une raison pour y aller. D'ailleurs je présume qu'il va venir ici quelqu'un avec qui il n'est pas encore tems que je me trouve.... Ainsi je vais chercher un héros. (*Elle sort. L'orchestre exécute l'air : M. l'abbé où allez-vous ?*

SCENE IV.

BRUTAL (*avec une casquette de marroquin vert, enveloppé d'un manteau, et s'appuyant sur chaque arbre.*)

(*L'orchestre exécute l'air j'ai perdu mon Ane.*)

Je marche depuis quinze minutes. A plus de dix toises à la ronde

J'ai parcouru les monts, les forêts, les déserts.

Le monde est bien grand... J'ai passé une fort mauvaise nuit... Je ne dors bien qu'auprès de ma femme. (*se mettant en fureur, et parcourant le théâtre.*) Ma femme... La perfide ! L'ingrate ! l'infidelle ! la parjure ! Me quitter ! Pour suivre qui ? Son père... Un vieux fou. Si je savais dans quel honnête cabaret ils se cachent (*tirant sa batte*) j'irais....

Que dis je ? hélas ! ce vieillard est son père.

Asseyons-nous... Je n'en puis plus, les forces m'abandonnent, ma voix s'éteint, c'est bien le cas de chanter une romance.

AIR : *A voyager passant sa vie.*

Il est natu el d'ordinaire,
Que l'on chante dans la douleur :
Dans l'état où je suis, j'espère
Qu'une romance est de rigueur.

Aux lieux où personne n'écoute,
On remplit l'air de ses accens ;
Cela ne sert à rien, sans doute,
Mais cela fait passer le tems.

Faisons ce que j'aurais dû faire en arrivant, prenons connaissance du local... Où suis-je ? Sur le bord de la rivière.... Voilà des arbres, ce sont des marronniers.... En grimpant sur cet arbre, je pourrai voir ce qui se passe sur la rivière... Que vois-je ?... des bachots. (*Il descend précipitamment de l'arbre.*)

Veillai-je, ô ciel !.... par des ombres errantes,
Par des fantômes vains suis-je donc abusé ?....

Voilà des gens qui se chauffent..... En voilà qui dorment..... Une femme rôde autour d'eux..... Que fait-elle là ?.... Elle vient de mon côté..... Tournons-lui le dos, et pour cause.

SCENE V.

BRUTAL, MALVIENLA.

MALVIENLA, *à part.*

Je n'ai point trouvé de héros : tout le monde dort.

BRUTAL, *à part.*

Ma femme ! Malvienla parmi mes ennemis !

MALVIENLA, *à part.*

Ils ronflent aujourd'hui, demain ils siffleront.

BRUTAL, *à part.*

Ils siffleront !

MALVIENLA, *à part.*

Ciel ! que vois-je ? Un individu !

BRUTAL, *à part, se touchant la poitrine.*

Mon cœur, taisez-vous.

MALVIENLA, *à part.*

Il a l'air de mauvaise humeur : adressons-nous à lui.

BRUTAL, *à part.*

Démêlons le fil de cette cabale.

MALVIENLA, *à part.*

Abordons-le.... Mon cœur, pourquoi bas-tu ? (*haut.*) Artiste de Vincennes.....

BRUTAL, *à part.*

Vincennes ! Il y a du mic-mac..... oui, il y en a.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, SANREMOR, NULLIN, COMÉDIENS DE VINCENNES.

NULLIN.

AIR : *Ah! quel scandale abominable!*

Que vois-je? ô ciel! Quoi! c'est Brutal!
Je tremble à cet aspect fatal.

SANREMOR, *en entrant.*

Que vois-je? ô ciel! Quoi! c'est Brutal!
J'enrage à cet aspect fatal.

COMÉDIENS, *arrivant ensuite.*

Que vois-je! ô ciel! Quoi! c'est Brutal!
J'enrage à cet aspect fatal.

BRUTAL.

Oui, c'est Brutal :
Tremblez à cet aspect fatal.

MALVIENLA.

Modère-toi, mon cher Brutal.

SANREMOR.

Te voilà donc, poltron! tu ne t'attendais pas à me trouver en force.

BRUTAL.

Oui, vous êtes vingt contre un; c'est brave.

SANREMOR.

Lâche!

BRUTAL.

Comme vous êtes poli! D'ailleurs je veux bien que tu saches que je venais chercher ma femme, et que je ne me soucie pas du tout de mon beau-père.

SANREMOR.

Traître! après avoir envahi ma direction; après m'avoir ravi mon sceptre et ma couronne, mes rôles de père noble...

BRUTAL.

Tes rôles! Dans l'emploi des tyrans et des rois,
Combien par toi nos fronts ont-ils rougi de fois?

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Tu fis Auguste mesquin,
Alvarès atrabilaire :
Tu fis Mathran débonnaire,
Le vieil Horace taquin,
Dans Argyre,
Tu fis rire.

Tu fus pire.
Dans Zopire,
Lorsque Mithridate expire,
Tu finis par un hocquet.
Dans Cicéron tu fus bègue.
C'est du public dans don Diègue
Que tu reçus un soufflet.

SANREMOR.

Insolent ! Je vais te le rendre.

BRUTAL.

Ah ça, crois-tu donc me ramener par ces petits complimens là ? Si j'aime à faire des sottises, ce n'est pas pour les réparer.

MALVIENLA.

Il est comme cela.

BRUTAL.

Ainsi,

Plutot que d'être vil, je reste criminel.

SANREMOR.

Joli principe, et bien fait pour m'appaiser.

AIR : *la faridondaine.*

D'ailleurs, on te verrait ici
Venir l'oreille basse,
Qu'auprès d'un beau-père endurci
Tu n'obtiendrais pas grace.
Ainsi
N'attends point de pardon,
La faridondaine, la faridondon,
Tu seras traité, Dieu merci,
Biribi,
A la façon de Barbari,
(*lui prenant la main.*)
Mon ami.

BRUTAL.

C'est bon, rira bien qui rira le dernier. Mais avant tout,

AIR : *Rendez-moi mon écuelle.*

Rends-moi donc ma femme Malvienla,
Rends-moi vite ma femme.
Depuis qu'elle m'a planté là
L'ennui s'est glissé dans mon âme.
Rends-moi donc ma femme Malvienla,
Rends-moi vite ma femme.

SANREMOR.

Ta femme ! Ma fille Malvienla !

AIR : *Tu n'auras pas petit polisson.*

Tu n'auras pas, petit fanfaron
Ce qu'ici ton âme
réclame,
Tu n'auras pas, petit fanfaron;
Les caresses de ce tendron.

BRUTAL, *tragiquement.*

Tu me la rendras.

SANREMOR, *de même.*

Je ne te la rendrai pas.

MALVIENLA, *se mettant au milieu d'eux.*

Ah çà, est-il naturel de laisser si long-temps une femme sans parler ? Vous ne vous apercevez pas que je suis là, et que je suis fort embarrassée ?

AIR : *L'un et l'autre.*

Quand vous vous serez bien battus,
Qui des deux aura le dessus ?
C'est l'un ou l'autre.
Je sais bien qui des deux mon cœur
En secret voudrait voir vainqueur :
C'est l'un et l'autre.
Qui mérite de l'emporter !
Messieurs, ce n'est pas vous flatter ;
Ni l'un, ni l'autre.

BRUTAL.

Vous avez raison ; mais c'est égal, je veux me battre.

SANREMOR.

Et moi aussi.

CHŒUR.

Et nous aussi.

BRUTAL, *tirant sa batte.*

Artistes de Vincennes, vous avez tous bien mauvaise mine ; mais cela ne me fait pas peur.

Approchez tous, Brutal porte un cœur inflexible.
(*Aiguisant sa batte*)
Et son glaive est toujours altéré de combats.

MALVIENLA.

Eh bien ! vous allez vous mettre dix contre un ?

SANREMOR.

Ecoute donc, quand on tient son ennemi, on n'a pas coutume de le laisser aller.

MALVIENLA.

Pardonnez-moi, mon père, c'est la dernière méthode.

SANREMOR.

C'est différent. (*à Brutal.*) En ce cas tu peux aller chercher tes gens.

BRUTAL.

Bien sensible à votre politesse. (*à part.*) Mes camarades dorment, sans doute ; mais il y a des casseroles dans la cuisine, et je frapperai dessus pour les éveiller. Au revoir. (*fausse sortie.*)

MALVIENLA.

Cher Brutal ! Mon doux ami....

BRUTAL.

Laisse-moi. Ah çà, viens-tu ?

MALVIENLA.

Mais....

BRUTAL.

Choisis entre ton père et ton mari.

MALVIENLA.

Mais....

BRUTAL.

C'est à prendre ou à laisser.

MALVIENLA.

Mon mari est Brutal, mon père est Sanremor; pour le moment je reste avec mon papa.

BRUTAL.

C'est ton dernier mot? Bonsoir. (*Tragiquement.*) Adieu. Je vais vaincre ou mourir ! (*Il sort.*)

SCENE VII.

LES PRÉCEDENS, excepté BRUTAL.

SANREMOR.

Messieurs,

AIR : *de la fricassée.*

Ce n'est pas tout, lorsqu'on se bat,
Que de montrer un grand courage :
Voyons donc, avant le combat,
Si vos armes sont en état.

CHŒUR.

Nous avons le poignet bon.

(*On entend le son du chaudron.*)

MALVIENLA.

De l'airain j'entends le son.

(*Second coup.*)

SANREMOR.

Oui, c'est le son du chaudron.

MALVIENLA.

O son fatal!

SANREMOR.

Brutal
Nous donne le signal.

TOUS ENSEMBLE, *excepté* MALVIENLA.

Voici le moment, montrons-nous;
Faisons tapage,
Faisons rage.
Les coups du tonnerre en courroux
Sont moins terribles que nos coups.

(*fausse sortie.*)

MALVIENLA, *les suivant.*

Je veux te suivre au milieu du carnage.

SANREMOR.

Fille d'un héros, ô ma fille! un mauvais coup est bientôt donné.

MALVIENLA.

Et reçu.

SANREMOR.

AIR : *Vaudeville de Figaro.*

Or, messieurs de la musique,
Vous qui ne vous battez pas,
Ici de ma fille unique
Sachez retenir les pas.

Comme à l'Opéra-Comique,
Tandis que nous nous battrons,
Chantez-lui quelques chansons.

NULLIN.

Comment, chanter lorsqu'on se bat?

SANREMOR.

Cet usage existait chez un peuple qui n'a jamais existé. (*à l'Orchestre.*) Et vous, messieurs, j'espère que vous accompagnerez ma fille pianissimo..... Mais que vois-je?..... des violons?.... Qu'est-ce que cela veut dire, des violons?

AIR : *Des fraises.*

Aux emportemens lorsque
Nous mêlons les complaintes,
Imitez-nous, et puisque
Nous sommes fous, n'ayez que
Des quintes. (ter.)

(*Il sort, suivi des comédiens.*)

SCENE VIII.

MALVIENLA, NULLIN, LES DEUX GILLES.

NULLIN, *à Malvienla.*

AIR : *Eh gai, gai, gai, mon officier.*

Eh gai, gai, gai, la belle enfant,
Chassez cette humeur noire,
Nous allons vous faire à l'instant
Un conte assez plaisant.
Ce sera votre histoire.
Je vais l'improviser;
N'ayez pas l'air d'y croire,
Pour vous en amuser.

NULLIN ET LE MUSICIEN.

Eh gai, gai, etc.

MALVIENLA.

Chantez toujours, je ne vous écoute pas.

NULLIN, *d'un ton de complainte et en fausset.*

Histoire véritable et remarquable de Pathos et Indolent, ou les revenans de Belleville.

AIR : *Par la vertu du saint-suaire.*

Sur un gros nuage assis,
Je vois un père et son fils.

MALVIENLA, *interrompant.*

Comment? est-ce qu'on s'assied sur les nuages?

NULLIN.

Oui, dans les poésies d'Ossian.

MALVIENLA.

Ah! c'est juste. (*finissant l'air.*)

Que d'auteurs dans leurs ouvrages,
Imitant ces beaux écarts,
Par la vertu des nuages,
Se perdent dans les brouillards.

NULLIN.

Je recommence.

Même air.

Sur un gros nuage assis,
Je vois un père et son fils.

(*L'orchestre continue l'air plus sourdement, tandis que les acteurs parlent.*)

Laisse-là ta chanson. (*Elle monte sur une chaise*) Entends-tu le bruit du combat ?

NULLIN.

Mon Dieu non. Prenez donc garde de tomber.

MALVIENLA.

Les cris des vaincus ?

NULLIN.

Pas davantage.

MALVIENLA.

Les chants des vainqueurs ?

NULLIN.

Encore moins.

MALVIENLA.

C'est singulier, je croyais que je devais entendre tout cela. *Que vois-je ? Ciel ! Mon père ! ah ! mon époux n'est plus !*

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, SANREMOR.

SANREMOR.

Victoire ! ma fille, victoire !... Je suis vainqueur, et ton époux est.....

MALVIENLA.

Cela va sans dire.

SANREMOR.

Battu.

MALVIENLA.

Du moins il se porte bien ?

SANREMOR.

Comme cela.

MALVIENLA.

Eh bien, je suis plus tranquille. Mais vous avez eu bientôt fait.....

SANREMOR.

Nous n'étions qu'à deux pas.

MALVIENLA.

Mais que feras-tu de Brutal ?....

SANREMOR.

Ce qu'exige ma sûreté. (*à la cantonnade.*) Avancez, vous autres.

CHŒUR DANS LA COULISSE.

AIR : *La boulangère a des écus.*

Victoire pleine,
Entier succès ;
Réjouis-toi Vincenne.
Vit-on jamais tant de hauts-faits
Sur les bords de la Seine,
Jamais,
Sur les bords de la Seine.

SCENE X.

LES PRÉCEDENS, BRUTAL, un mouchoir blanc noué autour de la tête, le bras en écharpe, donnant le bras de chaque côté à des comédiens de Vincennes. *On voit un bateau.*

SANREMOR, *à part.*

Je te la garde bonne.

BRUTAL.

AIR : *Tarare pompon.*

Où me conduisez-vous?
Que vois-je? mon beau-père?....
O rage!

SANREMOR.

File doux,
Je ne crains plus tes coups.
Objet de ma colère,
Dis-moi de Sanremor,
Qu'attends-tu pour salaire?

BRUTAL.

La mort.

Et dépêche toi; car j'ai affaire.

MALVIENLA.

Mauvaise tête!... Ne vas-tu pas encore lui chercher noise?

BRUTAL.

Encore une fois laisse-moi; tu te réjouis de me voir battu. Tu es de moitié avec ton père.

MALVIENLA.

Va, je redeviens ta moitié.

BRUTAL.

Et toi, féroce Sanremor,

AIR : *A l'eau (de la Pauvre femme.)*

N'es-tu pas las de ruminer,
Avant de te faire justice?
Quand veux-tu te déterminer
Sur le genre de mon supplice?

SANREMOR.

Depuis long-tems mon choix est fait;
De ma bonté c'est un effet
Dont tu dois être satisfait.

BRUTAL.

Voyons donc (bis) quel est ce châtiment nouveau.

SANREMOR.

A l'eau, à l'eau,
Va t'en dans ce bateau,
A l'eau, à l'eau,
Pour toi c'est un sort assez beau.

BRUTAL.

Eh bien, vogue la galère!

MALVIENLA.

Un moment. Mon père, est-ce qu'on ne pourrait pas arranger cette affaire-là ?

SANREMOR.

Impossible.

MALVIENLA.

Fais-lui jouer le Gilles pendant un mois.

SANREMOR.

Non.

NULLIN.

A mon tour. Sanremor, il y a bien long-temps que je n'ai parlé, j'ouvre encore une fois la bouche.

SANREMOR.

Ferme-là.

MALVIENLA.

Barbare! tu veux donc que ta fille soit veuve?

SANREMOR.

Cela ne me regarde pas.

MALVIENLA.

AIR : *Je suis né natif de Ferrare.*

Oui, ta sentence est équitable,
Mon époux est vraiment coupable,
Il a bien mérité la mort;
Il a mérité pis encor.
Mais puisqu'il faut, dans ma misère,
Choisir d'un époux ou d'un père,
Ne pouvant les garder tous deux,
J'appartiens au plus malheureux.

BRUTAL.

Ciel! Malvienla!... Se peut-il ? Non, çà ne se peut pas; ainsi je pars tout seul.

MALVIENLA.

Non, je vais avec toi.....

BRUTAL.

Où ?

AIR : *Non, je ne ferai pas, etc.*

J'ignore où le destin voudra que je débarque.

MALVIENLA.

Nous pouvons, mon ami, bien mener notre barque.

BRUTAL.

Mais je suis ruiné.

MALVIENLA.

Je passe là-dessus.

BRUTAL.

De plus, mauvais sujet.

MALVIENLA.

Je t'en aime encor plus.

Partons, Brutal.

BRUTAL.

Arrête....

AIR : *Du confiteor.*

C'est trop faire le rodomont :
Prenons des manières plus douces :
Sans vouloir dérider ton front.
Puisque toujours tu me repousses,
Il faut enfin mettre les pouces.
(il se met à genoux.)
Oui, c'en est fait (bis) à Sanremor,
Brutal dit son confiteor.

MALVIENLA.

Voilà ce que tu as fait de mieux aujourd'hui.

SANREMOR.

C'est un peu tard.

NULLIN.

Il vaut mieux tard que jamais.

BRUTAL, *toujours à genoux.*

Eh bien ! vous m'oubliez?

SANREMOR.

Ah c'est vrai, reviens sur mon cœur.

VAUDEVILLE.

AIR : *Eh ma mère! est-c'que j'sais ça?*

MALVIENLA.

Si tu fus long-tems rébelle,
Il fut long-tems entêté,
Et par-là votre querelle
Durait une éternité.
Après mainte extravagance,
Au bon sens tu te soumets.
Il revient à l'indulgence,
Il vaut mieux tard que jamais.

SANREMOR.

Atteint d'un mal qui le tue,
Gripon, pour mourir en paix,
A son prochain restitue,
La veille de son décès.
Pendant trente ans Isabelle
Trompa mille amans parfaits :
Au dernier elle est fidelle.....
Il vaut mieux tard que jamais.

NULLIN.

Tel écrivain que l'on cite,
Auteur du grand numéro,
En bonnes maisons récite
Souvent son drame nouveau.
On attend l'œuvre du maître,
Enfin, deux, trois ans après,
Il paraît pour disparaître :
Il vaut mieux tard que jamais.

BRUTAL.

On parodie un ouvrage
Que l'on admire pourtant,
Et dans chaque personnage,
Maint auteur plein de talent.
Le parodiste s'arrange
A ne rien épargner, mais
On finit par la louange.....
Il vaut mieux tard que jamais.

MALVIENLA, *au Public.*

Si dans cet œuvre éphémère
Vous avez vu maints défauts,
Si la critique sévère
Suspendait quelques bravos,
Quand l'heure fatale avance
N'allez pas rester muets,
Songez qu'en fait d'indulgence
Il vaut mieux tard que jamais.

FIN.

NOIR ET BLANC,

ARLEQUINADE,

EN UN ACTE ET EN VAUDEVILLES;

PAR MM. P. A. VIEILLARD ET D***.

Représentée pour la première fois sur le théâtre du Vaudeville, le samedi 24 mai 1806.

PRIX : 24 sols.

A PARIS,

Chez Madame MASSON, Libraire, et Editeur de Pièces de Théâtre et de Musique, rue de l'Echelle Saint-Honoré, N°. 10.

1806.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
CASSANDRE, épicier de Bergame.	M. LE NOBLE.
COLOMBINE, sa fille.	Mad. DESMARES-THÉSIGNY.
ARLEQUIN, peintre, amant de Colombine.	M. LA PORTE.
GILLES, prétendu de Colombine.	M. CARPENTIER.
GILLETTE, sa cousine, Marchande de modes.	Mad. LE NOBLE.
FRANÇOIS, garçon épicier.	M. CARLE.
UN COMMISSIONNAIRE.	M. CÉSAR.

La Scène est à Bergame.

Il n'y a d'Edition approuvée par les Auteurs, que celle signée par l'Éditeur.

NOIR ET BLANC.

(Le Théâtre représente l'arrière - boutique de Cassandre ; elle est séparée de la boutique que l'on voit au fond , par un grillage. Sur le devant, une table sur laquelle il y a un carton de dentelles.)

SCENE PREMIERE.

COLOMBINE et GILLETTE, *assises, travaillant dans la salle.* FRANÇOIS, *au comptoir, dans la boutique.*

COLOMBINE.

Et il t'a quittée la veille de tes noces?

GILLETTE.

Hélas ! oui , ma chère Colombine.

COLOMBINE.

Pauvre Gillette ! c'est bien malheureux !

GILLETTE.

Pas autant que s'il m'eût quittté le lendemain.

COLOMBINE.

Et tu n'as fait aucune démarche pour savoir ce qu'il est devenu ?

GILLETTE.

Fi donc.

AIR : *De René Lesage.*

Moi courir après un mari,
La chose eût été ridicule ;
Même pour un amant chéri
J'en aurais eu quelque scrupule,
Puisque loin d'obtenir pour nous
Des procédés tels que les nôtres,
Si l'on voit courir nos époux,
C'est après les femmes des autres.

COLOMBINE.

Ce M. Gilles n'était donc pas amoureux de toi ?

GILLETTE.

C'était un sot.

COLOMBINE.

Ces gens-là n'aiment qu'eux-mêmes.

GILLETTE.

D'ailleurs, mariage d'intérôt. Pascariel, mon oncle et le sien, l'avait arrangé pour terminer des affaires de famille ; mais quittons M. Gilles, mon futur et mon cousin, que je ne reverrai jamais, et parlons d'un homme que tu brûles de revoir.

COLOMBINE.

Qui donc? ma chère Gillette.

GILLETTE.

Ta bouche craint de le nommer ; tu n'as pas le cœur sur les lèvres.

COLOMBINE.

Ah ! tu veux parler de ce jeune homme que depuis quelque temps je rencontre tous les soirs à la promenade.

GILLETTE.

Et qui, le jour de votre première rencontre, dessinait une vue de Bergame.

COLOMBINE.

Et quitta son ouvrage aussitôt qu'il m'aperçut. Il m'a paru bien aimable, ce M. Arlequin.

GILLETTE.

Ah ! Il se nomme Arlequin ? Comment l'as-tu appris ?

COLOMBINE.

Ah ! par le plus grand hasard. Je me suis informée de sa demeure, j'ai su qu'il était en pension chez Madame Barbe. Madame Barbe m'a dit qu'il venait de Paris; que sa famille est originaire de Bergame ; qu'il vient exercer ici son état de peintre, et que c'est un garçon fort rangé.

GILLETTE.

Ah ! je vois que tu n'as laissé surprendre ton cœur qu'avec connaissance de cause.

AIR : *Ce boudoir est mon Parnasse.*

Je pénètre le mystère
De tes nouveaux sentimens ;

Il est peintre, et toi, ma chère,
Tu raffoles des talens.
Jamais un cœur ne résiste
A de semblables hasards;
Si tu chéris un artiste,
C'est par amour pour les arts.

Et tu n'as pas mis ton père dans la confidence?

COLOMBINE.

Oh! non, je n'ai pas osé.

GILLETTE.

Voilà mon bonnet fini.

COLOMBINE.

Il est charmant.

GILLETTE, *se levant.*

Je vais le porter à Lucrèce, notre voisine.

COLOMBINE.

Je n'en ai pas encore vu de cette forme-là.

GILLETTE.

Que veux-tu, la mode change si souvent.

AIR *du Vaudeville de l'Intrigue sur les toits.*

De mes chapeaux à la Minerve,
Je ne vois plus depuis long-temps
Que mainte vieille qui se serve
Pour nous cacher ses cheveux blancs.
Pour la femme sentimentale,
Qui veut déguiser ses ardeurs,
J'ai des fichus à la vestale.

COLOMBINE.

Bon! ce sont des fichus menteurs.

On te verra?

GILLETTE.

Je passe la journée avec vous : c'est aujourd'hui Dimanche.

SCENE II.

COLOMBINE, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

MADEMOISELLE, vous voilà seule, voulez-vous que je vous tienne compagnie?

COLOMBINE.

Ne faut-il pas qu'il y ait du monde au comptoir?

FRANÇOIS.

Là, là, ne vous fâchez pas. (*A part.*) La singulière fille, elle ne veut jamais causer.

SCENE III.

LES MÊMES, ARLEQUIN *dans le fond.*

ARLEQUIN.

A la boutique!

COLOMBINE.

Voyez-vous, on appelle.

FRANÇOIS.

Eh bien, mademoiselle, j'y vais.

ARLEQUIN.

A la boutique!

COLOMBINE.

Allez donc. (*Elle voit Arlequin.*) Ah! c'est lui.

FRANÇOIS.

Il faut bien que je mette çà là, M. Cassandre me l'a dit.

ARLEQUIN *arrivant près d'elle, pendant que François porte les pains de sucre.*

Vous voilà, mon aimable Colombine.

COLOMBINE.

Quelle imprudence!

FRANÇOIS, *toujours occupé.*

Monsieur, je suis à vous dans la minute,

ARLEQUIN.

Mon ami, ne vous pressez pas. (*à Colombine.*) Je voulais absolument vous parler en particulier.

FRANÇOIS, *qui a fini.*

Me voilà, Monsieur, que vous faut-il? Vous trouverez ici tout ce que vous pouvez désirer.

ARLEQUIN, *regardant Colombine.*

Je le savais quand je suis venu.

FRANÇOIS.

Notre magasin est bien fourni; voulez-vous de la muscade, du fromage de Parmesan?

AIR : *Mais ma mère est-ce que j'sais çà.*

ARLEQUIN, *à Colombine.*

Sur mon destin, mon amie,
Je viens ici m'éclairer.

FRANÇOIS.

Voulez-vous de la bougie ?

COLOMBINE, *à Arlequin.*

Que pouvez-vous espérer ?

ARLEQUIN.

Vous avez charmé mon âme ;
Mais, hélas ! daignez parler,
Pour entretenir ma flâme....

FRANÇOIS.

Faut-il de l'huile à brûler ?

COLOMBINE.

Taisez-vous donc, François ; vous voyez bien que Monsieur s'adresse à moi.

FRANÇOIS.

Mais, Mademoiselle, je ne suis pas ici pour rien.

ARLEQUIN, *à Colombine.*

Un mot, un seul mot.

COLOMBINE.

Vous me faites trembler ; si mon pere allait vous surprendre.

(*On entend tousser M. Cassandre.*)

FRANÇOIS.

Mademoiselle, j'entends la voix de Monsieur votre père.

ARLEQUIN.

Il a bien fait de nous avertir.

COLOMBINE.

Sauvez-vous donc.

ARLEQUIN.

Soyez tranquille. (*Il rentre dans la boutique.*) Garçon ! venez donc me servir.

FRANÇOIS.

Mais il est donc fou, cet homme-là. Tout à l'heure il ne me répondait pas, actuellement il m'appelle.

SCENE IV.

LES MÊMES, M. CASSANDRE.

CASSANDRE, *toussant.*

Ouf, maudite toux. Bonjour ma fille.

ARLEQUIN, *près du comptoir.*

Garçon! garçon!

CASSANDRE.

Eh bien, François, allez donc à la boutique.

FRANÇOIS.

J'y vas, M. Cassandre.

CASSANDRE.

Ah çà, ma fille, je vais....

COLOMBINE.

Vous allez sortir, mon père; voilà votre canne et votre chapeau.

CASSANDRE.

Sortir par le froid qu'il fait, et avec mon cathare, y penses-tu? Donnes-moi une chaise. Bon, et apporte....

COLOMBINE.

Votre chocolat?

CASSANDRE.

Eh non; toute ton attention à ce que je vais te dire.

COLOMBINE.

Je vous écoute. (*A part.*) Il est encore là.

ARLEQUIN.

Ah! si elle pouvait m'entendre.

CASSANDRE.

AIR : *Du port Mahon.*

Ecoutez bien, ma fille,
Honneur,
Bonheur
De notre famille;
Vous devenez gentille,
Et bonne à marier.

ARLEQUIN, *à François.*

Un cahier de papier.

CASSANDRE.

Mon métier
D'épicier,
Peut faire apprécier
Votre riche héritage.

ARLEQUIN, *à François.*

Combien.

FRANÇOIS.

Deux sols.

CASSANDRE.

D'ailleurs, fille sage
Doit, par le mariage,
Faire enfin
Une fin.

ARLEQUIN, *regardant le papier.*

Qu'il est fin.

CASSANDRE.

J'ai trouvé pour toi un parti fort convenable; un jeune homme que j'attends aujourd'hui même.

COLOMBINE.

Quoi? déjà, mon père.

CASSANDRE.

Un garçon charmant, à qui j'ai envoyé ton portrait, qui en est devenu amoureux, qui vient épouser le modèle, et qui, pour arriver plus vîte, a pris...

COLOMBINE.

La messagerie?

CASSANDRE, *riant.*

Non, l'aile du désir.

ARLEQUIN.

Une plume.

COLOMBINE.

Quand cet homme me verra, il ne voudra peut-être pas de moi.

CASSANDRE.

Eh! pourquoi? vous n'êtes point mal, d'une belle venue.

ARLEQUIN, *regardant la plume.*

Elle est bien taillée.

COLOMBINE.

Supposons qu'il veuille de moi, j'ai peur de ne pas vouloir de lui.

ARLEQUIN.

Permettez-moi d'essayer ma plume.

CASSANDRE.

Tout cela m'est égal ; j'ai décidé que vous épouseriez Gilles.

COLOMBINE.

Mon futur s'appelle ainsi.

CASSANDRE.

Oui, Mademoiselle, votre mari sera Gilles.

COLOMBINE.

Mon père, il est de mon devoir de vous dire que je ne l'épouserai pas.

CASSANDRE.

Comment ? fille rebelle, vous ne l'épouserez pas ?

COLOMBINE.

Je vais vous donner mes raisons.... Apprenez...

CASSANDRE.

Je sais tout ce qu'il faut savoir.

COLOMBINE.

Mais, écoutez.

CASSANDRE.

Je n'écoute rien.

COLOMBINE.

Il faudrait pourtant....

CASSANDRE.

Vous taire et m'obéir : qu'est-ce que c'est donc çà ?

ARLEQUIN.

Donnez-moi un pain....

FRANÇOIS.

De sucre ?

ARLEQUIN.

Non, un pain à cacheter. (*Il plie la lettre.*) Avez-vous de la monnaie ?

FRANÇOIS.

Non, Monsieur.

ARLEQUIN, *lui donnant six francs.*

En ce cas là, rendez-moi.

FRANÇOIS, *revenant dans la salle.*

M. Cassandre, la monnaie de six francs.

CASSANDRE.

Qu'est-ce que c'est ?

FRANÇOIS.

Quatre sous.

CASSANDRE.

Qu'il faut prendre ?

FRANÇOIS.

Non, qu'il faut prendre.

ARLEQUIN, *glissant la lettre à Colombine.*

Entendez-vous qu'il faut prendre ?

COLOMBINE, *prenant la lettre.*

Ah !

CASSANDRE.

Qu'avez-vous ?

COLOMBINE.

Rien, mon père.

FRANÇOIS.

C'est rendu.

ARLEQUIN.

Merci, mon ami ; j'aime beaucoup cette boutique, je reviendrai. (*Il sort.*)

SCENE V.

LES MÊMES, *excepté* ARLEQUIN.

CASSANDRE.

Voila une pratique de plus.

FRANÇOIS.

Il n'a pas fait une grande dépense.

COLOMBINE.

Oh ! il reviendra.

CASSANDRE.

Oui, l'on revient ici.

AIR : *Tenez, moi, je suis un bonhomme.*

Joli minois nous achalande:
Dans Bergame on le voit souvent,
C'est en faveur de la marchande
Que la marchandise se vend.

Nous autres, pères de famille,
Plus d'un, ainsi nous attrappa ;
Un jeune homme achète à la fille,
Pour mieux en revendre au papa.

COLOMBINE, *à part.*

Il ne croit pas si bien dire.

CASSANDRE.

Ah çà, vous m'avez entendu. Je remonte dans ma chambre déjeûner, et faire ma toilette pour recevoir mon gendre. Ma fille, songez à exécuter mes ordres paternels. (*Il sort.*)

SCENE VI.

COLOMBINE, FRANÇOIS.

COLOMBINE *ouvre la lettre.*

Ah! mon Dieu, un portrait : c'est le sien ; il est à la silhouette. Mais lisons sa lettre.

AIR : *Du pas redoublé.*

A votre porte, objet charmant,
Je reste en sentinelle,
Et vous assiége en ce moment
Comme une citadelle.

La victoire me restera,
Car loin que l'on me chasse,
Dès que l'ennemi sortira,
J'emporterai la place.

Mon père est l'ennemi, tâchons de le faire sortir. Ah! voici Gillette.

SCENE VII.

COLOMBINE, GILLETTE, FRANÇOIS, *dans la boutique.*

COLOMBINE.

Eh! viens donc, ma bonne amie, j'ai de jolies nouvelles à t'apprendre.

GILLETTE.

Qu'est-ce donc?

COLOMBINE.

Ton prétendu.....

GILLETTE.

Eh bien!

COLOMBINE.

Il arrive.

GILLETTE.

En vérité.

COLOMBINE.

Et le mien aussi.

GILLETTE.

Comment cela?

COLOMBINE.

Mon futur est ton prétendu.

GILLETTE.

Et tu me l'enleverais?

COLOMBINE.

Au contraire; je ne demande qu'à te le rendre.

GILLETTE.

Mérite-t-il que je le reprenne?

COLOMBINE.

Pourvu que j'en sois débarrassée.

GILLETTE.

C'est qu'il me trahira peut-être encore ; il m'avait fait tant de sermens.

COLOMBINE.

Ne m'as-tu pas parlé d'une certaine promesse ?

GILLETTE.

Tu vois comme elle m'a servi.

COLOMBINE, *chante*.

Fiez-vous, fiez-vous aux promesses des Gilles.

GILLETTE.

Comme à celles des autres hommes.

COLOMBINE.

Mais s'était-il engagé ?

GILLETTE, *avec importance*.

Sous seing-privé.

AIR : *Je vous comprendrai toujours bien.*

L'ingrat, la veille de l'hymen,
Aux plus doux transports s'abandonne,
Et promet pour le lendemain
Son bien, son cœur et sa personne.
Mais promettre, hélas ! ce n'est rien:
Car aujourd'hui, de sa tendresse,
De sa personne et de son bien,
Que me reste-t-il ! (ter.) sa promesse.

(*Elle la montre à Colombine.*)

COLOMBINE.

Il faut en faire usage.

GILLETTE.

Je l'espère bien.

COLOMBINE.

Mais mon père entendra-t-il raison ?

GILLETTE.

Il est vrai qu'il est fort entêté.

COLOMBINE.

Si nous consultions Arlequin ?

GILLETTE.

Non, il me vient une autre idée ; et je vais à la maison de prêt voisine, où je sais que Gilles a laissé.... Il ne peut pas avoir renouvelé. Pourvu que ce ne soit pas vendu.

COLOMBINE.

Explique-moi donc ton projet.

GILLETTE.

Non ; promets-moi seulement d'être adroite et discrète, je reviens dans un moment. (*Elle sort.*)

SCENE VIII.

COLOMBINE, FRANÇOIS.

COLOMBINE.

Je compte sur son amitié. D'après la lettre d'Arlequin, il ne peut tarder à venir, renvoyons François. François !

FRANÇOIS.

Mademoiselle.

COLOMBINE.

Mon prétendu n'arrive pas. Allez sur-le-champ à la poste voir s'il n'y a pas de lettres pour mon père.

FRANÇOIS.

L'impatience d'être mariée... J'y vas, mademoiselle. (*Il sort*)

SCENE IX.

COLOMBINE, *seule, tenant le portrait d'Arlequin,* ARLEQUIN, *entre à la fin du couplet.*

COLOMBINE.

Quelle ressemblance !

AIR : *Fidélio, mon doux ami.* (de Léonore, ou l'Amour Conjugal.

Portrait charmant de mon ami,
Quand tu m'offres sa ressemblance,
En toi dois-je trouver aussi
Un gage heureux de ta constance ?
Non, non, ce portrait enchanteur
N'est point l'image d'un trompeur ;
Il est parlant, il dit : je t'aime. (bis)
Si le seul portrait d'Arlequin
De plaisir agite mon sein,
Qu'est-ce donc (bis) qu'Arlequin lui-même.

ARLEQUIN, *entrant.*

C'est moi, Mademoiselle ; êtes-vous seule ?

COLOMBINE.

Ne parlez pas trop haut, mon père est dans sa chambre.

ARLEQUIN.

Est-ce qu'il n'est pas sourd ?

COLOMBINE.

Pas tout-à-fait.

ARLEQUIN.

En ce cas, pour qu'il ne puisse nous entendre,

AIR *du Vaudeville de la Belle Marie.*

Parlons tout bas, ma chère,
Empruntons en ce jour

Le voile du mystère
Pour cacher notre amour.

COLOMBINE.

Chez vous, que j'aime ce langage!
Il annonce l'amant discret,
Qui du bonheur donnant un gage,
Prend le cœur, garde le secret.

ENSEMBLE.

ARLEQUIN. COLOMBINE.

'ous deux sachons nous taire, Tous deux sachons nous taire,
etc., etc. etc., etc.

ARLEQUIN.

Heureux avec délicatesse,
Je saurai si j'ai votre cœur.
Parler bien haut de ma tendresse,
Parler tout bas de mon bonheur.

ENSEMBLE.

Tous deux sachons nous taire, etc. etc.

COLOMBINE.

Mais, monsieur Arlequin, nous ne nous connaissons pas eaucoup.

ARLEQUIN.

Nous ferons connaissance.

COLOMBINE.

Vous ne m'avez vu qu'une fois. Puis-je être bien sûre que ous m'aimez?

ARLEQUIN.

Il ne faut pas vous voir deux fois pour cela.

COLOMBINE.

Mais quel est votre état, votre pays, votre fortune? qu'êtes-ous? que faites-vous? d'où venez-vous?

ARLEQUIN.

AIR : *De la Bonaparte, ou Vaudeville de Duguay-Trouin.*

'eintre et voyageur, je chéris
La peinture
D'après nature;
t je trouvais dans ce pays
De quoi faire un croquis
Exquis.
r, j'allais croquer Bergame,
)uand je vins à remarquer,
rès de la ville, une femme
ien plus gentille à croquer.
De ma main,
Voilà que soudain
S'échappent crayon et tablette.
De vos yeux un regard vainqueur
Peint votre image dans mon cœur.
Pour vous revoir, ma poulette,
Il faut trouver un moyen,
Et je viens faire une emplette,
Sans avoir besoin de rien.
De vos attraits, objet chéri,
J'ai fait l'esquisse sans rien feindre,
Et pour vous achever de peindre,
Je veux être votre mari.

COLOMBINE.

Je ne vous refuse pas; mais il faut que mon père vous accepte.

ARLEQUIN.

Nous voilà mariés; maintenant que le marché est fait, un petit baiser pour denier à Dieu.

COLOMBINE.

Comment, Monsieur, déjà un baiser?

ARLEQUIN.

AIR : *Héros d'amour, touchans modèles.* (Théophile.)

Le refuser est inutile,
Tu dois me payer de retour.

COLOMBINE.

Vous me tutoyez?

ARLEQUIN.

C'est le style
Des Arlequins et de l'Amour.
Que ton baiser serve d'étrennes
A l'amant qu'il faut couronner.

COLOMBINE.

Je ne veux pas vous le donner,
Mais je veux bien que tu le prennes.

ARLEQUIN.

Je vous remercie de ta complaisance.

SCENE X.

LES MÊMES, UN COMMISSIONNAIRE, *ivre.*

LE COMMISSIONNAIRE.

N'est-ce pas ici que reste la boutique de M. Cassandre?

ARLEQUIN.

Oui, mon ami, que lui voulez-vous?

LE COMMISSIONNAIRE.

C'est de la part de M. Gilles, qui vient de descendre à l'auberge du Grand-Cerf, où il se fait coiffer pour venir ici, et voilà sa valise, en attendant qu'il vienne lui-même.

ARLEQUIN.

Quel est donc ce Gilles qui vient s'établir ici?

COLOMBINE.

Je vais vous expliquer cela, renvoyez le commissionnaire.

ARLEQUIN.

Mon ami, voulez-vous un reçu?

LE COMMISSIONNAIRE.

Oh je suis payé; il n'y a que le *pour-boire*.

ARLEQUIN.

On vous a donc fait crédit au cabaret?

LE COMMISSIONNAIRE.

Oh! j'y suis connu. (*Il sort.*)

ARLEQUIN, *le reconduisant.*

Je le crois bien, une pratique. Allez, allez, mon petit.

SCENE XI.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

AIR: *Vous retrouverez Adèle.* (Fanchon.)

Quel est donc ce monsieur Gille?

COLOMBINE.

Ce n'est rien qu'un imbécille
Qui veut être mon époux.

ARLEQUIN.

Oh! j'étouffe de courroux.

COLOMBINE.

Il a l'aveu de mon père.

ARLEQUIN.

Mais quant au vôtre, j'espère
Qu'il ne pourra l'obtenir?

COLOMBINE.

Il s'est laissé prévenir.
De ce rival téméraire
Comment se débarrasser?

ARLEQUIN, *montrant la valise.*

Ceci me donne, ma chère,
Un moyen de le chasser. (bis.)

COLOMBINE.

Explique-moi ce mystère.

ARLEQUIN.

Dans l'instant tu le sauras.

COLOMBINE.

Sauve-toi, j'entends mon père.

ARLEQUIN.

Bientôt tu me reverras.

COLOMBINE.

Oui, bientôt tu reviendras,

COLOMBINE. ARLEQUIN.

Adieu, ne tardes pas. Bientôt je reviens sur mes pas.

SCENE XII.

CASSANDRE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

Quel peut-être son dessein?

CASSANDRE.

Eh bien! ma fille, pas encore de prétendu.

COLOMBINE, *avec humeur.*

Il n'arrivera que trop tôt.

CASSANDRE.

Qu'est-ce que cela veut dire? Mais que vois-je? Est-ce ainsi qu'une demoiselle Cassandre doit paraître devant celui qui sera son époux?

COLOMBINE.

Que me manque-t-il, mon père?

CASSANDRE.

Plus d'obéissance à mes volontés, et un fichu, Mademoiselle. Montez à votre chambre.

COLOMBINE.

J'y vais, mon père. (*Elle sort en rechignant.*)

SCENE XIII.

CASSANDRE, *seul.*

Comme la jeunesse est changée depuis un demi-siècle!

AIR: *La chanson que chantait Lisette.*

De notre tems, les jeunes filles
D'un père écoutaient la leçon.
L'ordre régnait dans les familles:
Ce n'est plus la même chanson.
Se livrer à des bagatelles,
De tout raisonner sans façon,
Voilà bien, dans les mœurs nouvelles,
La chanson (bis) de nos demoiselles.

SCENE XIV.

CASSANDRE, GILLES, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

M. Cassandre, voici quelqu'un qui demandait votre adresse votre porte, et que je vous amène.

GILLES.

AIR : *J'ai perdu mon âne.*

Je viens à Bergame,
Pour y prendre femme,
Je dois la trouver ici.
D'après cela, monsieur, si
Vous êtes Cassandre,
Je suis votre gendre.

CASSANDRE.

Eh quoi! vous seriez M. Gilles?

GILLES.

En personne naturelle.

CASSANDRE.

Ah! mon ami, je ne vous attendais plus à force de vous avoir attendu.

GILLES.

Eh bien, me voilà. Ah! ça, beau-père, permettez que je regarde l'agenda de mes commissions. Je n'ai pas de mémoire, et je me souviens qu'il y a quelque chose pour vous.

CASSANDRE.

Quelque chose pour moi? Sans doute un cadeau de M. Pantalon.

GILLES, *lisant.*

Aller acheter un superbe pâté.

CASSANDRE.

Un pâté? c'est bon.

GILLES.

Pour M. le docteur. Ah! voilà votre article. Ne pas oublier la tabatière d'or.

CASSANDRE.

Ah! cela vaut mieux qu'un pâté.

GILLES.

Et la présenter à M. Cassandre.

CASSANDRE.

Oh! c'est charmant.

GILLES.

Pour lui demander son avis.

CASSANDRE.

Je la trouverai toujours de mon goût.

GILLES.

La porter ensuite à M. Lélio.

CASSANDRE.

Il pouvait bien se passer de mon avis.

GILLES.

Enfin, donner à M. Cassandre, de la part de M. Mezzetin.

CASSANDRE.

Ah! ce bon ami, je le reconnais bien là.

GILLES.

Lui donner le bonjour.

CASSANDRE.

Est-ce là tout ce que vous m'apportez de Paris?

GILLES.

Pas davantage, beau-père. Mais où est donc ma chère prétendue? M. Cassandre, ne tardez pas à nous mettre en présence.

CASSANDRE.

Vous la verrez, Gilles.

GILLES.

AIR : *de Molière à Lyon.*

A nos regards, pour nous charmer,
Tous les deux nous devons paraître;
Pour l'hymen il faut nous aimer,
Et pour nous aimer, nous connaître;
Pour nous connaître, il faut nous voir;
Pour nous voir, beau-père, il me semble
Qu'il serait de votre devoir
De nous faire trouver ensemble.

CASSANDRE.

Votre demande est légitime, et j'y souscris. François, faites venir ma fille.... Eh bien, M. Gilles, que dit-on à Paris?

GILLES.

C'est selon, M. Cassandre: bonjour, bonsoir, comment vous portez-vous? çà va bien, çà va mal; voilà le fond de toutes les conversations à la mode.

CASSANDRE.

Et l'épicerie et les beaux-arts ?

GILLES.

La drogue a toujours le plus grand débit.

CASSANDRE.

Et les nouvelles littéraires ?

GILLES.

La science fait tous les jours de grands progrès.

AIR : *De la cinquième édition.*

Lisez l'Almanach des Gourmands,
Vous trouverez, page dernière,
Potage de soixante francs.

CASSANDRE.

Quel est l'inventeur ?

GILLES.

Un confrère.
Par des procédés bien plus beaux,
Un grand maître dans l'art chimique,
Fait de la soupe avec des os.

CASSANDRE.

C'est de la soupe économique.

SCENE XV.

LES MÊMES, COLOMBINE.

COLOMBINE.

QUE me voulez-vous, mon père ?

CASSANDRE.

Vous présenter, Mademoiselle, votre futur.

COLOMBINE.

Quoi! c'est Monsieur que....

GILLES.

Oui, Mademoiselle, c'est moi qui....

CASSANDRE.

Allons, allons, point de compliment; je vais envoyer chercher mon notaire.

COLOMBINE, *à part.*

Et Arlequin qui n'arrive pas?

SCENE XVI.

LES MÊMES, *dans la boutique.* FRANÇOIS, GILLETTE, GILLES.

FRANÇOIS.

M. Cassandre, c'est M. Gilles.

CASSANDRE.

Je le sais bien.

FRANÇOIS.

Eh non, vous ne savez pas, c'est un autre Gilles.

COLOMBINE, *à part.*

Serait-ce Arlequin?

CASSANDRE.

Comment, un autre ? Mais je vous croyais fils unique.

GILLES.

Sans doute, M. Cassandre, je suis unique ; nous le sommes tous de père en fils dans notre famille.

CASSANDRE.

Il faut savoir ce que c'est que cela ; fais entrer.

FRANÇOIS.

Entrez, M. Gilles.

COLOMBINE.

Ah, mon Dieu, c'est Gillette, quel est son dessein?

GILLETTE, *faisant des salutations.*

AIR : *Je crains de lui parler la nuit.* (Richard)

Je viens ici me marier
A la fille d'un épicier
Qui se nomme Cassandre.

CASSANDRE, *montrant Gilles.*

Eh ! mais, voilà mon gendre.

GILLES.

Oui, le fait est certain,
C'est moi qui le serai demain.

GILLETTE.

Oh ciel ! c'est mon cousin.

GILLES.

Qu'est-ce qu'il dit donc ? En fait de cousin je n'ai jamais eu qu'une cousine. (*à part.*) Est-ce que Gillette aurait un frère.

GILLETTE.

Quoi donc, cousin? viendriez-vous ici pour me souffler ma prétendue?

GILLES.

Que prétendez-vous? C'est bien la mienne.

GILLETTE.

Quoi! M. Cassandre, vous voulez donner deux maris à votre fille?

CASSANDRE.

Mais point du tout, je n'attendais qu'un Gilles.

GILLES.

Et c'est moi.

GILLETTE.

Pourquoi donc m'avez-vous demandé?

CASSANDRE.

Mais je n'ai demandé que le Gilles qui demeure chez Monsieur Pantalon.

GILLETTE.

Et c'est moi.

GILLES.

En voici bien d'un autre; M. Cassandre ne vous y fiez pas: c'est un fin matois, il n'est pas de la famille; il veut abuser votre bonhommie.

CASSANDRE.

Qu'est-ce que c'est que ma bonhommie? Messieurs, croyez-vous faire une dupe de Cassandre?

GILLES.

AIR: *Du Vaudeville des Vélocifères.*

Tu prends ma place dans ces lieux.

GILLETTE.

Non, c'est toi qui leur en imposes.

CASSANDRE.

Ma fille, choisis si tu peux,
Ou bien, devines, si tu l'oses.
Tous deux seraient-ils imposteurs?
Lequel ment, lequel est le nôtre?

COLOMBINE.

Lorsqu'ils se traitent de menteur,
Ils ne mentent ni l'un ni l'autre.

CASSANDRE.

Attends, attends, je vais débrouiller ce mystère. Vous vous dites tous deux envoyés par M. Pantalon?

GILLES et GILLETTE.

Oui, M. Cassandre.

CASSANDRE.

Voyons vos preuves.

GILLES.

La lettre de M. Pantalon.

GILLETTE.

Une belle veste brodée que M. Pantalon vous envoie.

CASSANDRE, *montrant Gillette.*

Voilà le véritable Gilles : ma fille, prépare-toi à lui donner ta main.

GILLETTE, *embrassant Colombine.*

Belle future ! je prends un à-compte sur le mariage.

COLOMBINE, *bas à Gillette.*

Qu'as-tu fait ? Tu vas tout perdre.... Arlequin....

GILLES.

Comment, M. Cassandre, vous souffrez qu'il l'embrasse à votre barbe ? Regardez donc comme ils se parlent de près !

CASSANDRE.

Mademoiselle, passez à côté de moi. (*à Gilles.*) Et vous, imposteur, retirez-vous, ou craignez l'effet de mon ressentiment.

SCENE XVII.

LES MÊMES, ARLEQUIN *en Gilles dans la boutique*, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, *à Cassandre.*

Monsieur ! encore M. Gilles.

CASSANDRE, *lui donnant un soufflet.*

Tiens, voilà pour lui.

FRANÇOIS, *pleurant.*

Est-ce ma faute s'il s'appelle comme çà ?

ARLEQUIN, *entrant.*

AIR : *Fillettes, fillettes.* (de la Soirée Orageuse.)

J'arrive, j'arrive,
Et l'ardeur la plus vive
De Paris m'amène en ces lieux.

CASSANDRE.

Il parle avec sentiment.

GILLES.

Ah çà, croyez-vous que je sois venu ici pour y faire le pied de grue ?... C'est que je suis homme à m'en retourner...

ARLEQUIN.

Sur ce pied là. Mais j'ai un moyen sûr de me faire rendre justice. M. Cassandre, voilà la lettre de M. Pantalon.

CASSANDRE.

Je reconnais sa main.

GILLES.

J'en ai une aussi.

CASSANDRE.

Où est-elle ?

GILLES.

Dans ma valise.

CASSANDRE.

Où est votre valise ?

GILLES.

Chez vous, je l'ai fait apporter par un commissionnaire.

CASSANDRE.

Fort bien... François, avez-vous vu une valise ?

FRANÇOIS.

Moi, je n'ai vu que ces Messieurs.

GILLES.

Ah ! malheureux, je suis dépouillé.... Le commissionnaire aura gardé ma valise pour boire.

GILLETTE, *à part.*

Bon, le voilà dans l'embarras. Je vais bientôt l'y mettre davantage.

CASSANDRE.

Suffit, j'y vois clair.

GILLES.

Monsieur Cassandre, ayez donc l'esprit....

CASSANDRE.

Je m'en tiens à la lettre....

GILLES.

M. Cassandre, vous êtes une dupe.

ARLEQUIN.

A la lettre, Monsieur.

CASSANDRE, *à Gilles et à Gillette.*

Délogez, maîtres fripons.

ARLEQUIN.

Bon, me voilà reconnu pour Gilles; mais pourtant si j'allais le devenir !.... Ce ne serait pas mon compte.

GILLETTE, *à part.*

Voilà le moment de démasquer Gilles (*Haut.*) *feignant de pleurer.* Se voir traitée de la sorte, hi, hi, hi. (*Elle tire son mouchoir de sa poche, en laisse tomber un papier et rentre dans la coulisse.*)

CASSANDRE.

Un papier !

ARLEQUIN.

Il va peut-être nous donner le fil de cette trame, voyons.

CASSANDRE.

Il est signé GILLES.

GILLES.

En bâtarde ? C'est quelques titres de famille que ce fripon m'aura volé. Justement, je reconnais ma main.

CASSANDRE.

Bon, nous vérifierons l'identité de l'écriture.

GILLES, *sautant de joie.*

Vous allez me connaître, M. Cassandre...., vous allez me rendre justice.... Lisez vîte ce papier.

CASSANDRE.

C'est une promesse de mariage.

COLOMBINE, *à part.*

Je respire.

GILLES.

Une promesse ? Montrez-moi ce chiffon, je vous prie.

CASSANDRE.

Un moment.... J'en veux prendre lecture, au préalable. (*Il lit.*) « Je soussigné, Jean Gilles, natif de Bergame, en» gage ma parole à demoiselle Gillette, native du même lieu, » à l'effet de m'attacher à elle par les liens d'un légitime ma» riage; m'engageant de plus à n'épouser aucune autre femme

» du vivant de ladite demoiselle. En foi de quoi j'ai signé le » présent, avec paraphe.

» Ce premier avril 1806.

Signé, GILLES.

L'acte est authentique; rien n'y manque.

(*Gillette revient dans son premier costume, et Arlequin entre dans la boutique.*)

GILLES, *à part.*

Je suis pris comme un sot.

GILLETTE, *lui frappant sur l'épaule.*

Comme vous dites, cousin.

GILLES.

Ouf! Gillette en propre individu.

CASSANDRE.

Comment? Mon gendre futur s'était déjà engagé? J'allais admettre un polygame dans ma famille! Mais quelle est cette Gillette dont il s'agit ici?

GITTETTE, *passant entre Cassandre et Gilles.*

Votre voisine, et le second Gilles qui s'est présenté chez vous.

CASSANDRE.

Ah! ah! Mais Gilles l'Africain, quel est-il?

ARLEQUIN, *revenant dans son premier costume, et se glissant entre Cassandre et Colombine.*

Arlequin, artiste en peinture, tout à votre service.

CASSANDRE.

Oh! oh! c'est ma nouvelle pratique.

ARLEQUIN.

Et le plus sincère adorateur de Mademoiselle Colombine.

CASSANDRE.

Qu'est-ce à dire, ma fille? M'expliquerez-vous ce mystère?

COLOMBINE.

Mon père....

CASSANDRE.

Vous ne dites rien; je vous entends, Mademoiselle.

ARLEQUIN.

M. Cassandre, écoutez-moi de grâce.

CASSANDRE, *à colombine.*

Gilles ne peut plus être votre époux, puisqu'il s'est déjà promis à une autre. Quant à M. Arlequin, n'ayant pas l'honneur de connaître sa famille, je ne puis....

ARLEQUIN.

Ma famille, M. Cassandre? Elle est très-connue à Paris, à Bergame, partout... C'est une famille fort ancienne que celle des Arlequins.

GILLES.

M. Cassandre, ne vous gênez pas. Si mon alliance ne vous convient plus, la vôtre ne me convenait guères. Il n'y a jamais eu de taches dans notre famille, et, après ce qui s'est passé entre Mademoiselle Cassandre et M. Arlequin, si j'épousais la première, je courrais grand risque de me trouver....

CASSANDRE.

Suffit... Ce mot me décide.... Mademoiselle Colombine sera Madame Arlequin. La fille de Cassandre ne doit pas même être soupçonnée.

ARLEQUIN.

C'est parler comme un César. (*A Colombine.*) Madame Arlequin, embrassez votre époux.

GILLES.

Cousine Gillette, vous avez ma promesse, je suis prêt à y faire honneur.

GILLETTE.

C'est trop d'honneur, cousin, et je vous la rends.

GILLES.

Comment?

GILLETTE.

En morceaux. Je ne veux pas m'exposer à vos retours de conscience.

VAUDEVILLE.

AIR *Nouveau.* (de Wecht.)

ARLEQUIN, *à Colombine.*

Me déguisant, pour abuser ton père,
Je l'avouerai, je l'ai fait en tremblant:
Tu ne m'en voudras pas, j'espère,
D'avoir changé du noir au blanc.

Mais quand l'hymen couronnera ma flâme,
J'aurai du moins le doux espoir
Que je ne verrai pas ma femme
Passer du blanc au noir.

GILLETTE.

Le célibat souvent nous contrarie;
Moi, j'en fais un aveu bien franc.
Fille croit, lorsqu'on la marie,
Qu'elle passe du noir au blanc.
Mais dans l'hymen rencontrant l'esclavage,
Souvent elle voudrait se voir.
Par un agréable veuvage,
Passer du blanc au noir.

FRANÇOIS.

Noirci chez nous de plus d'une manière,
En dépit de votre talent,
Vous ne prétendez pas, j'espère,
Pouvoir changer du noir au blanc.

GILLES.

Pour ma vertu je veux qu'on me renomme;
Et guidé par ce doux espoir,
Je vais, afin d'être honnête homme,
Changer du blanc au noir.

CASSANDRE.

Lorsque le tems, de qui la main nous glace,
Nous fait marcher d'un pas plus chancelant,
Sur nos cheveux gardant sa trace,
Nous passons tous du noir au blanc.
La gaîté charme au matin de la vie;
N'allons pas, changeant vers le soir,
Par la sombre mélancolie,
Passer du blanc au noir.

COLOMBINE.

Craignant toujours un arrêt redoutable,
Un auteur n'écrit qu'en tremblant:
Maint censeur se trouve coupable
D'avoir noirci du papier blanc.
Si l'indulgence, écartant tout scandale,
A blanchi le nôtre ce soir,
N'allez pas, à l'heure fatale,
Passer du blanc au noir.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE POSSIEN ET BRETON, RUE BEAUBOURG, N°. 34.

Moreau, Charles François Jean Baptiste

VOLTAIRE

CHEZ NINON,

FAIT HISTORIQUE,

EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÊLÉ DE VAUDEVILLES;

Par MM. MOREAU et LAFORTELLE;

Représenté pour la première fois sur le théâtre du Vaudeville, le mercredi 7 mai 1806.

Prix : 1 franc 20 centimes.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais du Tribunat, galerie derrière le Théâtre Français, n°. 51.

1806.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Mlle NINON DE L'ENCLOS . . .	*Mme Belmont.*
M. AROUET, Notaire.	*M. Vertpré.*
AROUET DE VOLTAIRE, son fils, âgé de quatorze ans	*M. Frédéric.*
LE MARQUIS DE CHATEAUNEUF, Envoyé à La Haye.	*M. Julien.*
M. DUJARRY, ancien Maître-de-Quartier au collége de Louis-le-Grand.	*M. Fichet.*
LE P. PORÉE, jésuite	*M. St.-Léger.*
GERVAIS, Concierge de Ninon. .	*M. Lenoble.*
SUZETTE, sa fille	*Mlle Arsène.*
FIRMIN, garçon de café	*M. Lebreton.*
UN DOMESTIQUE	

La scène est à Paris, chez Ninon.

Nota. S'adresser, pour la partition des airs de *Voltaire chez Ninon*, au théâtre du Vaudeville.

VOLTAIRE

CHEZ NINON,

FAIT HISTORIQUE.

Le théâtre représente l'intérieur de la bibliothèque de Ninon ; une porte de chaque côté ; une table. Au fond du théâtre un buste de Platon et un buste d'Épicure.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERVAIS, SUZETTE, FIRMIN.

GERVAIS, *à Suzette.*

A-t-on préparé l'appartement que Mademoiselle destine au fils de M. Arouet?

SUZETTE.

Oui, mon père.

FIRMIN.

Monsieur.... écoutez-moi !

GERVAIS.

Je te le répète encore, mon cher Firmin ; je t'aime, je t'estime ; mais je ne puis t'accorder la main de ma fille.

FIRMIN.

Mes parens vous sont connus ; Suzette et moi nous nous aimons depuis notre enfance.

SUZETTE.

Mon père.....

GERVAIS.

Ma parole est donnée. (*A Suzette.*) Celui à qui je te destine est un homme de lettres. Il a du crédit, et m'a promis de me faire obtenir la pension que je sollicite comme ancien soldat, et que m'ont méritée quarante ans de service.

FIRMIN.

Que ne vous adressez-vous à monsieur de Châteauneuf? c'est un militaire distingué.

GERVAIS.

C'est lui qui m'a présenté chez mademoiselle Ninon, et il croit avoir assez fait pour moi en me procurant ma place de concierge.

FIRMIN.

Eh bien! implorez le crédit de mademoiselle Ninon elle-même.

GERVAIS.

Veux-tu que j'aille importuner celle de qui je tiens mon existence? A son âge elle chérit la retraite; et puis je crains de lui parler.

SUZETTE.

Elle est si bonne!

AIR *du Vaudeville de l'Opéra-Comique.*

Ninon, malgré ses cheveux blancs,
N'a pas encor changé d'usage,
Et conserve, sur ses vieux ans,
Les dons heureux de son jeune âge.
Par-tout, répandant ses bienfaits,
Le desir d'obliger l'enflamme.
Le temps qui respecta ses traits
N'a pas changé son ame.

FIRMIN.

Si vous parliez à son notaire, M. Arouet : on dit que sa maison est le rendez-vous des gens les plus célèbres.

GERVAIS.

En littérature. Ce ne sont pas ces messieurs-là qui sollicitent et obtiennent des pensions pour des militaires.

FIRMIN.

Peut-être.

GERVAIS.

D'ailleurs, M. Arouet a trop d'occupations, sans compter ses chagrins domestiques.

SUZETTE.

Des chagrins, mon père?

GERVAIS.

Oui, des chagrins. Il a un fils étourdi, espiègle et malin dont tout le monde parle, et dont il ne veut pas entendre parler; le jeune Voltaire, enfin.

SUZETTE.

N'est-il pas venu chez Madame?

GERVAIS.

Sans doute, et rien n'égale l'intérêt qu'elle prend à lui. Il faut pourtant qu'il y ait du bon dans cet enfant-là, puisque Madame l'aime tant.

FIRMIN.

Le jeune Voltaire? j'en ai beaucoup entendu parler au café de la comédie; on vante ses dispositions, on cite déjà des bons mots de lui; tout le monde en fait l'éloge.

GERVAIS.

Tu plairois à Madame, toi ; car un moyen sûr de s'en faire aimer, c'est de lui dire du bien de son jeune protégé.

SUZETTE.

Ah, mon père! Firmin a du mérite.

GERVAIS.

Pas autant que M. Dujarry.

FIRMIN.

M. Dujarry? je le connois beaucoup ; il vient souvent au café.

AIR *de la Catacona.*

S'il faut en croire la chronique,
Toujours citant
Et disputant,
Il se croit un fin politique,
Il se croit un auteur charmant ;
Jamais du poële il ne s'écarte ;
Il lit et commente en lisant.
Ce fou fieffé,
Bien échauffé,
Après avoir rimé, philosophé,
Prend trente villes sur la carte ;
Mais il ne prend rien au café.

GERVAIS.

Tout cela peut être ; mais M. Dujarry s'est engagé à me faire avoir ma pension.

SCÈNE II.

Les mêmes, DUJARRY.

DUJARRY.

Je m'y engage encore : soyez assuré de la vivacité de

mes démarches et de leur prompt succès. Tout me réussit ; j'ai des protections auprès des puissances ; vous serez bientôt pensionné.

GERVAIS.

Ma fille est à ce prix ; mon revenu sera sa dot.

DUJARRY.

Salut, belle Suzette. Que vois-je? c'est le garçon limonadier. *(A part.)* Je lui ai fait de petits emprunts, et je lui dois.....

GERVAIS.

Vous lui devez?...

DUJARRY.

Beaucoup d'estime.

FIRMIN, *à part.*

C'est bien le moins.

DUJARRY.

Quel honneur pour vous, Mademoiselle, d'être l'épouse d'un homme que l'on va couronner aujourd'hui ! et quelle brillante perspective pour moi !

AIR *du Vaudeville de l'Avare et son ami.*

D'un double triomphe idolâtre,
Au Louvre, où je dois être admis
Pour un prix, quand j'ai su combattre,
De vous j'obtiens un autre prix. (*Bis.*)
Deux fois la gloire que j'envie,
Couronnant mon front en ce jour,
Unit aux myrtes de l'amour
Le laurier de l'académie.

SUZETTE.

Si Monsieur vouloit se contenter du laurier ?

DUJARRY.

Que voulez-vous dire, Mademoiselle?

SUZETTE.

Monsieur, je sais bien que vous avez assez d'esprit pour moi, mais je n'en ai peut-être pas assez pour vous.

DUJARRY.

Rassurez-vous.

AIR : *Quand on ne dort pas de la nuit.*

En formant ce lien charmant,
Par un accord heureux, ma chère,
Chacun de nous a son talent.
Je ne suis pas le plus savant :
Je sais rimer, vous savez plaire.
Il est des choses entre nous
Que vous pouvez ne pas comprendre ;
Mais je me fais, en bon époux,
Un plaisir (*bis*) de vous les apprendre.

SUZETTE.

Excusez-moi, Monsieur, je ne suis pas curieuse.

DUJARRY.

Aimable ingénuité !

FIRMIN, *à part.*

L'imbécille !

GERVAIS.

Quel homme, quel homme ! c'est qu'il ne dit rien comme un autre. (*On sonne.*) Mais Mademoiselle sonne : je vais lui donner le bras.

DUJARRY.

Un mot, M. Gervais : est-il vrai que mademoiselle Ninon consente à donner un appartement au fils de

M. Arouet, dans le cas où son père ne voudroit plus le garder?

GERVAIS.

Je vous conterai cela. (*Il sort avec Firmin.*)

SCÈNE III.

DUJARRY, SUZETTE.

DUJARRY, *à part.*

Ce jeune homme me remplaceroit-il dans mes fonctions de bibliothécaire? Hâtons-nous d'épouser Suzette.

SUZETTE.

J'entends Madame.

SCÈNE IV.

Les mêmes; NINON, GERVAIS, FIRMIN.

NINON.

Mon cher Gervais, vous êtes un fort bon guide, mais cela ne m'empêche pas de regretter votre prédécesseur.

AIR : *Dans ma jeunesse* (de Panard).

Dans ma jeunesse
Les graces m'entouroient,
Les amours me guidoient,
Sur mes pas voltigeoient,
Et des jeux conduisoient
La troupe enchanteresse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela :
Sortant d'esclavage,
L'amour, ce volage,

Me laisse en voyage,
Se rit de mon âge,
Et Ninon va
Cahin, caha.

DUJARRY, *bas à Gervais.*

La tête d'or et les pieds d'argile!

NINON.

Bonjour, ma petite Suzette.

DUJARRY.

Madame, à son lever, veut-elle me permettre de lui réciter mes vers?....

NINON.

Dans un autre moment, mon cher Dujarry.

GERVAIS.

Oserai-je présenter à Madame mon gendre futur?

NINON.

Dujarry épouse la fille de mon concierge?

DUJARRY.

L'amour égale tout. Jupiter se fit cygne pour plaire à Léda.

SUZETTE.

Apparemment Jupiter en étoit aimé.

NINON.

Et vous ne paroissez pas l'être.

DUJARRY.

La modestie!....

GERVAIS.

Madame, ma fille est prête à suivre ma volonté.

NINON.

Ah, mon ami! ne prononcez jamais ce mot-là devant moi. En amitié je ne connois que la franchise, en amour que la liberté.

FIRMIN, *vivement.*

Ah, Madame! comment!....

NINON, *à Gervais.*

Voilà le préféré. Ces jeunes gens se conviennent, et vous voudriez gêner l'inclination de votre fille? Croyez-en mon expérience : si l'hymen vient quand on l'appelle, l'amour vient quand il lui plaît.

DUJARRY.

J'observerai à Madame.....

NINON.

Nous en reparlerons. J'ai l'esprit préoccupé. J'avois écrit à mon notaire, M. Arouet; je suis surprise de n'en pas recevoir de réponse. Dujarry, connoissez-vous son fils?

DUJARRY.

Beaucoup, Madame; j'ai été son maître-de-quartier au collége de Louis-le-Grand.

NINON.

On m'a présenté cet enfant; j'ai été étonnée de la vivacité de ses réparties, et sur-tout de l'érudition qu'il m'a montrée.

DUJARRY.

Il a quelque facilité qu'on prend pour de l'esprit.

NINON.

Il promet beaucoup.

DUJARRY.

Rien d'étonnant : à son âge je promettois bien davantage.

FIRMIN, *à part.*

Et, cependant....

DUJARRY.

D'ailleurs, Quintilien dit qu'une belle aurore n'annonce pas toujours un beau jour.

NINON.

Laissez là Quintilien.

DUJARRY.

Primo, le jeune Arouet a peu de mémoire.

NINON.

Tant mieux, il ne citera pas.

DUJARRY.

AIR *du Vaudeville des Visitandines.*

Lorsque l'on prétend à la gloire,
Des Grecs empruntant le secours,
Il faut être, et l'on peut m'en croire,
En état de citer toujours.

NINON.

Mes sentimens sont loin des vôtres;
Ici je dois vous arrêter:
On se fait rarement citer
Quand on cite toujours les autres.

DUJARRY.

Ne s'avise-t-il pas de composer, à quatorze ans, des vers où l'on remarque une imagination déréglée! Il me trompera bien s'il fait jamais un poète.

NINON.

Prenez-y garde, il est homme à vous tromper.

SCÈNE V.

Les mêmes; UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

M. Arouet, et monsieur le marquis de Châteauneuf.

NINON.

Faites entrer. *(A Suzette.)* Laissez-nous. Dujarry, vous pouvez rester.

SCÈNE VI.

NINON, M. AROUET, DUJARRY, LE MARQUIS DE CHATEAUNEUF.

LE MARQ. DE CHATEAUNEUF.

AIR *de la Contredanse de la Maréchale.*

Est-on
D'humeur volage,
Est-on d'humeur sauvage,
Le plaisir nous engage
A venir chez Ninon.
Aimable enchanteresse!
On reçoit à sa cour
Des leçons de sagesse
Et des leçons d'amour.

Est-on
D'humeur volage,
Est-on d'humeur sauvage,
Le plaisir nous engage
A venir chez Ninon.

NINON.

Toujours gai, marquis.

LE MARQ. DE CHATEAUNEUF.

Quand je vous vois.

M. AROUET.

Pardon, Madame, si je me suis fait attendre.

NINON.

Vous m'apportez les clauses de mon testament?

M. AROUET.

Oui, Madame.

LE MARQ. DE CHATEAUNEUF.

Votre testament, Ninon! y pensez-vous?

AIR *de la Dansomanie* (de Doche).

Il n'est pas temps de nous quitter;
Remettez encor le voyage;
Qui voudroit sitôt profiter
De votre brillant héritage?
Et quand vous légueriez, hélas!
Votre esprit, vos graces légères,
D'honneur, vous ne trouveriez pas
D'exécuteurs-testamentaires.

NINON.

Mon ami, une femme doit quitter le monde quand l'amour l'a quittée.

LE MARQ. DE CHATEAUNEUF.

Comptez-vous pour rien l'amitié?

AIR: *L'hymen est un lien charmant* (de Léonce).

Quand l'Olympe, assemblé jadis,
Des jeux vous ouvrit la carrière,
L'aimable reine de Cythère,
Pour guide, vous donna son fils.

Dans ce joli pélerinage
Ce dieu vous menoit au bonheur ;
Il vous quitte, c'est bien dommage :
Mais regrettez peu ce volage ;
Car l'amour a chargé sa sœur
D'achever pour lui le voyage.

NINON.

Il m'est bien doux, Marquis, de le finir avec vous. Mais M. Arouet semble rêveur.

LE MARQ. DE CHATEAUNEUF.

Ce n'est rien, ce n'est rien. (*Bas à Ninon.*) Les Jésuites ont renvoyé son fils.

NINON.

Je le sais.

LE MARQ. DE CHATEAUNEUF.

Mais je m'en charge.

NINON.

Vous?

DUJARRY, *à M. Arouet.*

Si Monsieur a des chagrins, on pourroit l'en distraire, et j'ai sur moi....

LE MARQ. DE CHATEAUNEUF.

Cette jeunesse est inconcevable. Figurez-vous qu'il a deux fils ; l'un se livre aux controverses des jansénistes, et l'autre ne rêve que poésie.

M. AROUET.

Oui, Madame.

AIR : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Dans leur délire académique,
Méprisant mes sages leçons,
L'un veut faire un poëme épique,
L'autre composer des sermons.

LE MARQ. DE CHATEAUNEUF.

A ses projets chacun s'oppose,
Et tous les deux ont leur travers ;
Enfin l'un déraisonne en prose
Quand l'autre déraisonne en vers.

NINON.

Que deviendra donc le jeune Arouet?

LE MARQ. DE CHATEAUNEUF.

Mon page. Son père m'en laisse la conduite ; et comme le roi m'envoie à La Haye, je l'emmène avec moi.

NINON.

La Fontaine a raison : *tout marquis veut avoir des pages.* (*A M. Arouet.*) Et vous consentiriez à vous en séparer?

M. AROUET.

Après sa sortie du collége, je ne dois plus le recevoir.

NINON.

J'entends du bruit.

M. AROUET.

C'est son professeur.

SCÈNE VII.

Les mêmes; LE P. PORÉE.

M. AROUET.

Ah, Monsieur! vous venez sans doute m'apprendre les torts de mon fils, vous venez l'accuser.

LE P. PORÉE.

Non, je viens le défendre.

M. AROUET.

Mais il me semble que ses fautes.....

LE P. PORÉE.

Tiennent à son esprit : son cœur en est exempt. Eh ! qui peut le juger mieux que moi ? Ce jeune homme unit à la frivolité de son âge la maturité de la raison ; aussi léger dans ses loisirs qu'attentif dans ses études, il commente les satires d'Horace, et s'en permet une contre ses maîtres. A-la-fois sensible et mordant, frivole et penseur, toutes les sciences et tous les jeux ont des attraits pour lui ; et, pour me servir d'une de ses expressions :

« Tout art a son hommage et tout plaisir l'enflamme. »

NINON.

Tout plaisir l'enflamme ! je me reconnois là.

LE P. PORÉE.

Rien ne peut vous donner une idée plus avantageuse de notre jeune élève que son porte-feuille.

M. AROUET.

Que contient-il donc ?

LE P. PORÉE.

Le premier acte d'Œdipe.

AIR *du Vaudeville des Amans sans amour.*

Jadis, privé de sa couronne,
Loin de Thèbe Œdipe banni
Etoit guidé par Antigone ;
Voltaire le guide aujourd'hui.
Et, pour trouver enfin la route
Du temple qu'un héros chérit,
Cet illustre aveugle, sans doute,
Ne pouvoit être mieux conduit.

DUJARRY.

Une tragédie à quatorze ans !

LE P. PORÉE.

Il contient encore des plans de comédie, et des notes sur Mahomet.

LE MARQ. DE CHATEAUNEUF.

Des notes sur Mahomet ! il fera un excellent militaire.

LE P. PORÉE.

Enfin le premier chant du poëme de la Ligue.

NINON.

Du poëme de la Ligue !

M. AROUET.

Quoi ! vraiment, il oseroit faire ?....

LE P. PORÉE.

Un poëme épique. Rien ne semble impossible à notre écolier.

DUJARRY.

Un poëme épique !

LE P. PORÉE.

Son audace me plaît et ses progrès m'étonnent ; devant lui je me garderois bien de tenir ce langage, cet enfant est trop sensible à la louange ; mais tout me porte à croire qu'il acquerra quelque jour une grande célébrité.

M. AROUET.

L'indulgence peut-elle vous aveugler à ce point !

LE P. PORÉE.

Non, ce n'est point un jeune homme ordinaire.

NINON.

Ah ; Monsieur ! livrez-vous aux brillantes espérances que donne votre fils ; n'étouffez point ses talens précoces ; n'arrachez point une fleur qui promet des fruits si beaux.

LE MARQ. DE CHATEAUNEUF.

Des fleurs ; il en croît par-tout.

M. AROUET.

Tant d'autres carrières lui sont ouvertes : que ne prend-il un état utile ! que n'aspire-t-il à devenir avocat !

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Quel destin peut être plus beau !
Pourquoi ce jeune téméraire,
Sûr de réussir au barreau,
Aux Muses cherche-t-il à plaire ?
Elles ont peu de favoris ;
Et n'est-ce pas une folie
De fuir le palais de Thémis
Pour l'antichambre de Thalie.

LE MARQ. DE CHATEAUNEUF.

Mon cher Arouet, il vaut mieux gagner une bataille que de perdre un procès, et je me charge de son avancement.

NINON.

On vient.

LE P. PORÉE.

C'est lui.

SCÈNE VIII.

Les mêmes, VOLTAIRE.

NINON.

AIR *du Vaudeville de Folie et Raison.*

Que vois-je ? c'est Voltaire !
Ah ! mon cœur le défend.
Je veux servir de mère
A cet aimable enfant.

M. AROUET.

Après pareille étourderie
Osez-vous venir chez Ninon ?

VOLTAIRE.

On a vu souvent la Folie
Etre admise chez la Raison.

Ensemble.

LE P. PORÉE.

Calmez votre colère,
L'amitié le défend ;
Et je veux rendre un père
A cet aimable enfant.

NINON.

Calmez votre colère,
L'amitié le défend ;
Nous voulons rendre un père
A cet aimable enfant.

LE MARQ. DE CHATEAUNEUF.

Je veux servir de père
A cet aimable enfant,
Et du jeune Voltaire
Faire un page charmant.

M. AROUET.

Qu'il craigne ma colère :
En vain on le défend.
Faut-il être le père
D'un si coupable enfant !

VOLTAIRE, *à son père d'un air carressant.*

Injustement banni par mes professeurs, le serai-je encore par mon père ?

M. AROUET.

Injustement !

DUJARRY.

Injustement !

VOLTAIRE, *gaîment.*

D'abord, ils vouloient que je fusse jésuite, et puis....

AIR *nouveau de Wicht*, ou *d'un Epoux chéri la tendresse* (d'Ad. et Clara).

Une mauvaise tragédie
Qu'ils nous ont fait représenter,
Devoit, disoient-ils, me flatter
Comme un ouvrage de génie.
Ce drame, qu'ils trouvoient charmant,
Devoit m'attendrir et me plaire ;
Ils vouloient que j'en fisse autant ;
Et ne m'ont renvoyé, vraiment,
Que pour avoir fait le contraire. (*Bis.*)

DUJARRY.

Une mauvaise tragédie ! une tragédie en vers latins ! Porsenna ! Je jouois Horatius-Coclès.

M. AROUET.

Eh ! qu'avez-vous donc fait ?

VOLTAIRE.

La tragédie d'Œdipe. Oh ! vous verrez, mon père.

NINON.

N'avez-vous pas commencé un poëme épique ?

VOLTAIRE.

Oui, sans-doute, Madame, pour que la France en ait un.

AIR : *Charmante Gabrielle.*

L'amant de Gabrielle
Fixe tous les regards ;
Il n'a quitté sa belle
Que pour le champ de Mars.
En retraçant sa vie,
Franc troubadour,
Je peindrai son génie
Et son amour.

M. AROUET.

Chanter Henri quatre ! quelle témérité !

NINON.

Dites plutôt quel noble enthousiasme !

VOLTAIRE.

Mais qui vous a dit tout cela ?

LE P. PORÉE.

C'est moi.

VOLTAIRE, *avec sentiment.*

Ah ! je vous reconnois bien là, mon ami ; toujours indulgent pour mes essais, vous m'éclairez par vos leçons et me guidez par vos conseils ; mais si jamais Voltaire obtient quelque succès, il n'oubliera pas qu'il vous en doit une partie.

NINON.

L'aimable enfant !

LE MARQ. DE CHATEAUNEUF.

Le joli page !

VOLTAIRE, *avec explosion.*

Ah, Madame ! ah, mon père ! A propos, vous ne savez pas.

M. Arouet.

Quelque nouvelle folie ?

Voltaire.

J'ai concouru pour le prix de l'Académie.

le Marq. de Chateauneuf.

Il ne doute de rien.

Dujarry, *à part.*

Tout le monde s'en mêle.

Voltaire.

Ecoutez.

« Heureux le roi que la couronne
» N'éblouit point de sa splendeur;
» Qui, fidèle au Dieu qui la donne,
» Ose être humble dans sa grandeur;
» Qui, donnant aux rois des exemples,
» Au Seigneur élève des temples,
» Des asiles aux malheureux;
» Dont la clairvoyante justice
» Démêle et confond l'artifice
» De l'hypocrite ténébreux. »

le P. Porée.

Bien, mon ami !

Ninon.

Quand on fait de pareils vers à quatorze ans, que ne fera-t-on pas à quarante !

Dujarry.

C'est bien, très-bien; mais je vais vous réciter....

Ninon, *à M. Arouet.*

Ah, Monsieur ! quel fils vous avez-là !

VOLTAIRE, *avec gaîté.*

Ah ! la jolie bibliothèque ! les beaux livres ! Boileau, Lafontaine !

NINON.

Tous ces ouvrages m'ont été donnés par leurs auteurs.

VOLTAIRE.

Un Molière !

NINON.

C'est ici, en ma présence, qu'il composa, avec Boileau, la burlesque réception du Malade imaginaire.

VOLTAIRE.

Et Corneille ! *(Il monte sur la table).*

NINON.

Etourdi, que faites-vous ?

VOLTAIRE.

Tout ce que je peux pour atteindre Corneille.

NINON.

Donnez-vous le temps.

VOLTAIRE.

Que d'auteurs illustres ! O mes maîtres ! quand pourrai-je marcher sur vos traces ?

NINON.

AIR : *Le magistrat irréprochable.*

Ah ! si notre siècle a vu naître
Ces phénomènes éclatans,
Combien on doit chérir le maître
Qui sut protéger les talens !
Ce héros du siècle où nous sommes
Pour modèle sera cité ;
C'est, appuyé sur ces grands hommes,
Qu'il s'offre à la postérité.

VOLTAIRE, *regardant les bustes.*

Que vois-je! Platon, Épicure! c'est la première fois qu'ils sont si près l'un de l'autre.

NINON.

AIR *du Vaudeville des Vélocifères.*

Platon m'entraîne malgré moi;
Il est vertueux, mais sauvage.
D'Épicure on chérit la loi:
S'il est plus tendre, il est moins sage.
Pour moi, du champ de la raison,
L'amour dirigeant la culture,
A côté des fruits de Platon
Fait naître les fleurs d'Épicure.

VOLTAIRE.

Vous devez être contente du jardinier.

NINON.

Parlons raison, enfant. On vouloit faire de vous un jésuite, et maintenant on veut en faire un page.

VOLTAIRE.

Oui, Madame: je fuyois une robe de moine, on me fait endosser un habit militaire.

NINON.

Et vous ne voulez....

VOLTAIRE.

Ni de l'une ni de l'autre.

NINON.

Le voyage de Hollande ne vous offre donc aucun attrait?

VOLTAIRE.

J'aimerois mieux faire une campagne à la Bastille.

SCÈNE X.

VOLTAIRE, *seul.*

Quel beau projet ! vouloir me faire militaire ! moi qui ai dans la tête une tragédie et un poëme épique ; envoyer une muse au bivouac ! En vérité, je ne sais pas à quoi pense mon père. Si pourtant je trouvois moyen de lui prouver qu'un poète peut être utile.....

SCÈNE XI.

VOLTAIRE, SUZETTE.

SUZETTE, *à part.*

Le voilà seul. Si j'osois.... Oh ! oui, il faut oser ; il a l'air si gentil !

VOLTAIRE.

Une jeune fille ! Que cherchez-vous, Mademoiselle?

SUZETTE.

Un jeune militaire, le page de monsieur le marquis de Châteauneuf.

VOLTAIRE.

Ah ! l'on me donne déjà cette qualité.

SUZETTE.

C'est vous, Monsieur ? Pardon si je vous interromps mais c'est pour vous prier de me rendre un service.

VOLTAIRE.

Un service ! tout le monde vous en demanderoit.

SUZETTE.

Mon père veut me marier à un certain monsieur D

jarry, parce qu'il lui a promis de lui faire avoir sa pension d'ancien militaire.

AIR *du Vaudeville de la Fille en loterie.*

Prendre un mari qu'on n'aime pas,
Cet hymen n'offre point de charmes;
Et du sort qui m'attend, hélas!
En secret, je verse des larmes.

VOLTAIRE.

Chacun voudroit les voir cesser;
Et des yeux semblables aux vôtres
Des pleurs qu'on leur a fait verser
Peuvent se venger sur bien d'autres.

SUZETTE.

Si Monsieur avoit la bonté, lui qu'on dit qui a tant d'esprit, de m'écrire une petite requête pour monseigneur le Dauphin?

VOLTAIRE.

Eh bien!

SUZETTE.

Je pourrois peut-être, par ce moyen, devancer monsieur Dujarry, et obtenir la pension.

VOLTAIRE, *à part.*

Bon! voilà l'occasion que je cherchois.

SUZETTE, *à part.*

Il se consulte.

VOLTAIRE.

Oui, mon enfant; je vous promets..... Mais ce monsieur Dujarry vous déplaît donc beaucoup?

SUZETTE.

Je serois bien fâchée d'épouser un poète.... Je ne dis pas cela pour vous.

VOLTAIRE.

Oh! cela ne me fâche pas.

SUZETTE.

Je n'aime point les auteurs.... à moins qu'ils ne vous ressemblent. Ce monsieur Dujarry me forceroit d'entendre ses vers ; il voudroit peut-être que j'en fisse autant. Moi, je n'y entendrois rien d'abord, au lieu qu'avec Firmin.

VOLTAIRE.

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Firmin n'est donc pas un auteur ?

SUZETTE.

Il a mérité ma tendresse.
Tout son talent est dans son cœur ;
Son cœur est tout à sa maîtresse.
Aimer toujours, voilà sa loi ;
Ce qui m'est d'un heureux augure.
Il n'a pas plus d'esprit que moi,
Et j'en rends grace à la nature.

VOLTAIRE.

Elle est bien naïve. Mais le temps presse ; mettons-nous à l'ouvrage. *(A Suzette.)* C'est pour monseigneur le Dauphin ?

SUZETTE.

Oui : pour Monseigneur.

VOLTAIRE, *se mettant à la table.*

Il faut le louer, car la louange est le chemin du cœur. Mais comment le célébrer dignement ?

AIR : *J'ai vu par-tout dans mes voyages.*

Des dieux la bonté favorable
Autrefois prit soin d'enfanter,
Après un héros admirable,
Un poète pour le chanter.

Ce siècle, en miracles fertile,
Pour nous n'est pas encor perdu :
Puisque nous retrouvons Achille,
Homère nous sera rendu.

Le motif m'encourage ; écrivons.

AIR : *Je regardois Madelinette* (du Poète satirique).

Servir la beauté, l'innocence,
Désarmer un père en courroux,
Des arts lui montrer la puissance,
Pour moi cet espoir est bien doux.

SUZETTE, *à part.*

Voyez pourtant comme il s'estime !
Des femmes, l'auteur peu jaloux,
Court toujours après une rime,
Et ne court jamais après nous.

Ensemble.

VOLTAIRE.

Servir la beauté, etc.

SUZETTE.

Si je pouvois, par sa puissance,
Désarmer un père en courroux,
Firmin auroit la préférence ;
Ah ! combien mon sort seroit doux !

VOLTAIRE.

Lorsqu'aujourd'hui de la vieillesse
L'enfance réclame les droits,
Le grand prince à qui je m'adresse
Pourra-t-il entendre ma voix ?

VOLTAIRE, *lui donnant la requête.*

Tenez, Mademoiselle.

SUZETTE, *après avoir parcouru le papier.*

Ah, Monsieur ! que d'obligations !

Reprise.

Servir la beauté, etc.

(Suzette sort.)

SCÈNE XII.

VOLTAIRE, DUJARRY.

DUJARRY.

Suzette et le jeune Voltaire !... (*A part.*) N'oublions pas que je suis l'envoyé du marquis de Châteauneuf.

VOLTAIRE, *à part.*

C'est Dujarry, mon ancien maître de quartier ; prenons ma revanche.

DUJARRY.

Ah ! vous voilà, mon petit ami ; on parle beaucoup de vous ici : on dit que vous êtes poète.

VOLTAIRE.

On dit bien que vous croyez l'être.

DUJARRY.

Osez-vous donc vous comparer à moi ? Oubliez-vous que j'ai été couronné deux fois à l'Académie ?

VOLTAIRE.

Vous avez eu ce malheur-là, je le sais.

DUJARRY.

Monsieur de la Mothe me distingue.

VOLTAIRE.

C'est un homme qui voit de loin.

DUJARRY.

Il estime mes poésies.

VOLTAIRE.

Je le crois bien, il n'aime que la prose.

DUJARRY.

Monsieur, monsieur de la Motte est l'auteur de la dernière traduction d'Homère, et si on ne la trouve pas bonne, ce n'est pas sa faute.

VOLTAIRE.

Oh! sans doute; c'est celle de l'original.

DUJARRY.

D'ailleurs il vient de répondre aux critiques.

AIR: *La résistance est inutile* (du Poète satirique).

Voulant, par ses œuvres complètes,
Fixer sa réputation,
Il a, de ses lettres secrètes,
Fait la première édition.

VOLTAIRE.

Ce sont bien ses lettres secrètes,
Si secrètes que, pour lecteur,
Elles n'ont que leur imprimeur
Et le monsieur qui les a faites.

DUJARRY, *à part.*

Ce jeune homme à des reparties; mais remplissons ma mission. (*Haut.*) Mon ami, si vous m'en croyez, vous renoncerez aux lettres; les fleurs qui croissent au Parnasse sont entourées de chardons.

VOLTAIRE.

Vous y avez passé, et cela me rassure.

DUJARRY.

Monsieur, voudriez-vous me donner un ridicule?

VOLTAIRE.

Moi, Monsieur! je vous laisse faire.

SCÈNE XII.

VOLTAIRE, DUJARRY

DUJARRY.

Suzette et le jeune Voltaire !... (*A part*
pas que je suis l'envoyé du marquis de (

VOLTAIRE, *à part*

C'est Dujarry, mon ancien maître d
ma revanche.

DUJARRY.

Ah! vous voilà, mon petit ami:
vous ici : on dit que vous êtes po

VOLTAI

On dit bien que vous croyez

DUJAR

Osez-vous donc vous compar
j'ai été couronné deux fois à l'

VOLT

Vous avez eu ce malheur

DUJ

Monsieur de la Mothe n

VOL

C'est un homme qui vo

DU

Il estime mes poésies.

VO

Je le crois bien, il n'

le plus
. Made-
s.

étendus beaux
e, n'ont été que
nt. Et d'ailleurs,
z poète ? Est-ce à

E.

oi des femmes.
pas timide,
pollon ;
ol rapide
faire un nom.
et d'audace,
réfléchir :
à mesurer l'espace
franchir.

ET, *à part.*

votre père que votre

E.

i donc plus long-temps.

, *à part.*

m.

ON.

ROUET.

efuser, Madame; mais aussitôt

cerné le prix....

OLTAIRE.

écerner jamais.

DUJARRY.

ne renonce pas à mes droits.

NINON.

siens aussi.

DUJARRY.

lle monsieur de Lamothe, qui plaisante le

'Académie?

NINON.

l'empêchera pas d'en être quelque jour.

DUJARRY.

Ce ton me surprend.... mais.... c'est un enfant. Mon bon ami, nous devons tous deux prendre une route différente.

VOLTAIRE.

Je l'espère bien.

DUJARRY.

La carrière des lettres m'appartient, celle des armes vous est ouverte; les Muses m'appellent, Mars vous réclame.

VOLTAIRE.

Et nous ne répondons ni l'un ni l'autre.

DUJARRY.

Parbleu! pour vous prouver le contraire, je veux vous réciter ma dernière production.

VOLTAIRE.

Monsieur, monsieur, j'ai quitté le collége, on ne me met plus en pénitence.

DUJARRY.

Quand vous la connoîtrez.... Ecoutez toujours. *(Il lit.)*

« Que des poles glacés jusqu'aux poles brûlans ».

VOLTAIRE, *riant.*

Des poles brûlans, des poles brûlans!

DUJARRY.

Ah, mon Dieu! quelle faute! il a raison; mais après tout ce n'est qu'une erreur de physique; cela regarde l'académie des sciences, et je n'ai concouru que pour l'académie française.

VOLTAIRE.

Je ne crois pas qu'il y ait là des poles brûlans plus qu'ailleurs.

DUJARRY.

Il outrage jusqu'à l'Académie.

AIR : *Frère Jean à la cuisine.*

De cet enfant satirique
On vante ici les talens,
Et de son humeur caustique
On aime les traits mordans.
Ce défaut,
En un mot,
Fait que Ninon le renomme.
Mais s'il devient un grand homme,
Parbleu ! je ne suis qu'un sot.

VOLTAIRE, *à part.*

Je voudrois que l'un fût aussi sûr que l'autre.

SCÈNE XIII.

Les mêmes, M. AROUET.

DUJARRY.

Venez, Monsieur, venez, votre fils se rit de mes conseils. On diroit vraiment qu'il a plus d'esprit que moi; peut-être, serez-vous plus heureux. *(A part.)* Allons obtenir de Ninon son consentement à mon mariage. *(A Voltaire.)* Adieu, Monsieur, je n'oublierai pas vos épigrammes. *(Il sort.)*

SCÈNE XIV.

VOLTAIRE, M. AROUET.

M. AROUET.

Des épigrammes, mon fils ! abjurez ce genre-là.

VOLTAIRE.

Je l'abjure avec vous.

M. AROUET.

Prenez-y garde, l'esprit le plus facile est aussi le plus dangereux. Mais parlons d'objets plus importans. Mademoiselle Ninon prend beaucoup d'intérêt à vous.

VOLTAIRE.

Je cours l'en remercier.

M. AROUET.

Restez. Songez, mon fils, combien de prétendus beaux esprits, pour avoir voulu devenir Corneille, n'ont été que des Pradon. Il peut vous en arriver autant. Et d'ailleurs, qui vous a dit, Monsieur, que vous étiez poète ? Est-ce à quatorze ans ?....

VOLTAIRE.

Je suis jeune, il est vrai....

M. AROUET.

Il est impossible de lui parler raison.

VOLTAIRE.

Tenez, mon père.

AIR : *Dorilas contre moi des femmes.*

Ne marchons point d'un pas timide,
Enfans de Mars et d'Apollon ;
C'est en prenant un vol rapide
Qu'on parvient à se faire un nom.
Remplis d'espérance et d'audace,
Elançons-nous sans réfléchir :
Le temps qu'on perd à mesurer l'espace
Auroit suffi pour le franchir.

M. AROUET, *à part.*

Il m'étonne malgré moi.

SCÈNE XV.

Les mêmes, NINON, M. DUJARRY.

NINON.

Mon jeune ami, j'ai obtenu de votre père que votre départ seroit différé.

VOLTAIRE.

Ah, Madame! je vous verrai donc plus long-temps.

DUJARRY, *à part.*

Je voudrois qu'il fût déjà loin.

NINON.

Rassurez-vous, il ira.

M. AROUET.

Je n'ai rien à vous refuser, Madame; mais aussitôt que l'Académie aura décerné le prix....

VOLTAIRE.

Puisse-t-elle ne le décerner jamais.

DUJARRY.

Un moment, je ne renonce pas à mes droits.

NINON.

Voltaire a les siens aussi.

DUJARRY.

Lui, qui raille monsieur de Lamothe, qui plaisante le directeur de l'Académie?

NINON.

Cela ne l'empêchera pas d'en être quelque jour.

AIR: *Chaque nuit, mon ame abusée* (de Cassandre aveugle).

Quand une Agnès devient victime
D'un séducteur trop aguerri,
La loi, pour réparer son crime,
Le force d'être son mari.
C'est de même à l'Académie :
Sur elle, on se plaît à gloser ;
Mais celui qui la calomnie
Finit souvent par l'épouser.

DUJARRY.

Madame, on ne peut pas faire de bons vers quand on se moque de l'Académie.

NINON.

Non ; mais on peut se moquer de l'Académie quand on fait de bons vers.

M. AROUET.

J'aperçois monsieur le marquis de Châteauneuf.

SCÈNE XVI.

Les mêmes, LE MARQUIS DE CHATEAUNEUF.

DUJARRY.

Il vient sans doute me prendre pour aller au Louvre.

LE MARQ. DE CHATEAUNEUF.

J'en sors à l'instant.

NINON.

Eh bien ! quelle nouvelle ?

LE MARQ. DE CHATEAUNEUF.

L'arrivée de monseigneur le Dauphin avoit fait devancer l'heure de la séance académique.

DUJARRY.

Je n'y étois pas !

LE MARQ. DE CHATEAUNEUF.

Et l'on a proclamé vainqueur....

TOUS.

Qui?

LE MARQ. DE CHATEAUNEUF.

Monsieur Dujarry.

TOUS, *excepté Dujarry.*

Dujarry !....

LE MARQ. DE CHATEAUNEUF.

J'ai quitté la séance pour venir vous en instruire.

DUJARRY, *d'un air suffisant.*

Et de trois.

NINON, *à Dujarry.*

Vous paroissez peu sensible à cet honneur.

DUJARRY.

J'ai l'habitude de la gloire ; c'est la troisième couronne que monsieur de Lamothe me donne, et je l'accepte...

VOLTAIRE.

Comme accoutumé à de pareils présens.

DUJARRY.

M. de Lamothe me devoit cela ; j'ai fait par-tout son éloge.....

VOLTAIRE.

Et vous en recevez le prix.

M. AROUET.

L'événement, Madame, a trompé votre attente.

SCÈNE XVII.

Les mêmes; LE P. PORÉE.

LE P. PORÉE.

Embrassez-moi, mon cher Voltaire; on vous a refusé le prix; mais vous avez obtenu le premier accessit.

TOUS.

Le premier accessit!

M. AROUET.

Mon fils!

VOLTAIRE.

Un accessit, j'ai un accessit! C'est bien dommage que Monsieur ait eu le prix.

LE P. PORÉE.

Rassurez-vous; après la lecture des deux ouvrages, des applaudissemens unanimes vous ont vengé.

AIR *du Vaudeville de Florian.*

Si vous n'avez que la moitié
D'une aussi belle réussite,
C'est que l'on donne à l'amitié
Ce que l'on refuse au mérite.
Mais si Dujarry, par erreur,
Avec un talent loin du vôtre,
Obtient le prix de la faveur,
Le public vous a donné l'autre.

DUJARRY.

Que dites-vous? Comment! la lecture de ma pièce?

LE P. PORÉE.

Vos poles brûlans ont glacé tous les auditeurs.

LE MARQ. DE CHATEAUNEUF, *à part.*

Ceci pourroit bien déranger mes projets; hâtons notre départ. (*Haut.*) Allons, mon ami, mes équipages sont

prêts, nous partons; dans huit jours, à La Haye, nous voguerons sur les canaux de la Hollande: cela est moins dangereux que de monter Pégase.

LE P. PORÉE, *à Ninon.*

Eh, quoi! Madame!....

VOLTAIRE.

Mon père!....

NINON, *à M. Arouet.*

Monsieur!....

DUJARRY, *à part.*

Bon! il partira.

VOLTAIRE.

Ah, Madame! il faut donc vous quitter?

NINON.

AIR *du Vaudeville du Jaloux malade.*

Rassurez-vous, mon cher Voltaire,
Quelque part qu'on guide vos pas,
Cette gloire qui vous est chère
Ne vous abandonnera pas.
Dans l'exil et dans la retraite,
Par-tout le talent se produit;
Et la gloire est une coquette:
Elle s'attache à qui la fuit.

LE P. PORÉE, *à M. Arouet.*

Rien ne peut-il donc vous fléchir, Monsieur? vous voulez priver son pays et son siècle des lumières....

M. AROUET.

Eh, Monsieur! de quelle utilité peut être un poète?

SCÈNE XVIII et dernière.

Les mêmes, GERVAIS, SUZETTE, FIRMIN.

GERVAIS.

Ah, Messieurs! ah, Madame! l'admiration.... la joie.... Ma fille, tombons à ses genoux.

DUJARRY.

Que faites-vous, Gervais?

M. AROUET.

La vieillesse aux genoux de l'enfance!

GERVAIS.

La reconnoissance aux pieds du bienfaiteur.

NINON.

Qu'entends-je?

LE MARQ. DE CHATEAUNEUF.

Expliquez-vous.

GERVAIS.

Monseigneur le dauphin sortoit de l'Académie, ses gardes l'entouroient; le nom de Voltaire que l'on venoit de proclamer m'a servi de passe-port pour arriver jusqu'à lui; aussitôt je lui ai remis le placet que ce jeune homme a composé pour moi, et je lui ai récité ces vers que mon cœur a retenus :

« Digne fils du plus grand des rois,
» Son amour et notre espérance,
» Vous qui, sans régner sur la France,
» Régnez sur le cœur des Français,
» Souffrez-vous que ma vieille veine,
» Par un effort ambitieux,
» Ose vous donner une étrenne,
» Vous qui n'en recevez que de la main des dieux.
» On a dit qu'à votre naissance
» Mars vous donna la vaillance,
» Minerve la sagesse, Apollon la beauté;
» Mais un dieu plus puissant que j'implore en mes peines,
» Voulut aussi me donner mes étrennes
» En vous donnant la libéralité. »

TOUS.

AIR : *Ah! le tour est joli* (de Mlle Arnould).

Ah! ces vers sont charmans;
Et de nos sentimens

Ils offrent l'image fidelle.
D'un héros ce sont bien les traits.
On peint toujours avec succès
Quand on admire son modèle.

GERVAIS.

Monseigneur a ordonné que je fusse porté sur-le-champ sur l'état des pensions, et m'a fait compter vingt louis d'avance.

M. AROUET.

Viens, mon fils; je m'applaudis de t'avoir donné le jour.

VOLTAIRE, *embrassant son père.*

Vous voyez bien que les vers sont bons à quelque chose.

DUJARRY, *à part.*

Cela va mal pour moi.

NINON, *à M. Arouet.*

Ne résistez plus à des preuves si évidentes, Monsieur, laissez-le suivre l'impulsion de son génie; déjà les Muses l'attendent; du haut du Parnasse elles étendent vers lui des palmes et des couronnes; c'est la littérature, c'est la France entière qui vous le demande par ma voix.

LE MARQ. DE CHATEAUNEUF.

Mon cher Arouet, je vous rends votre parole et votre fils; il me paroît plus fait pour marcher sur les pas de Sophocle que sur ceux d'Alexandre.

NINON.

Monsieur le notaire, vous avez rédigé mes dernières volontés; vous voudrez bien ajouter aux clauses testamentaires, que je lègue au jeune Voltaire les livres qui composent ma bibliothèque, et de plus, 2000 francs pour la compléter.

M. A[illegible]

Ah, Madame! que [illegible]

[illegible]

GERVAIS

[illegible]

DUPAR[illegible]

[illegible]

SUZET

[illegible]

[illegible]

SU[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

FIN

[illegible] de FRUGUERET. [illegible]

N°. 11.

S-SOREL,

EN TROIS ACTES,

DE VAUDEVILLES,

'aris, au théâtre du Vaudeville, le 19 avril 1806;

OUILLY ET EMM. DUPATY.

'rix : 1 franc 50 centimes.

A PARIS,

ARBA, Libraire, Palais du Tribunat, Aerie derrière le Théâtre Français, nº. 51.

1806.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
CHARLES VII, roi de France.	*M. Julien.*
JEAN-D'ORLÉANS, comte de Dunois, ami du roi, généralissime de ses armées.	*M. Vertpré.*
SIRE DE LA MEIGNELAIS, châtelain, oncle d'Agnès-Sorel.	*M. Duchaume.*
AGNÈS-SOREL, surnommée la *Belle des Belles.*	*Mlle Belmont.*
BERTHE, fille unique du sire de la Meignelais. Quinze ans; espiègle et naïve. . . .	*Mlle Minette.*
ERNEST, jeune page du roi	*Mme Thésigny.*
SIRE DE LA RATINIÈRE, gentillâtre ridicule.	*M. Séveste.*
Un COURRIER de l'armée.	*M. Dukan.*
Un ECUYER.	*M. Carle.*
OFFICIERS de la suite du roi,	
SOLDATS de l'arrière-ban,	
ÉCUYERS,	
VILLAGEOIS.	

La scène se passe en 1430, *dans la châtellenie de la Meignelais, située entre Tours et Amboise, sur les bords de la Loire.*

La Musique, arrangée par M. Doche, se trouve au théâtre du Vaudeville.

A

MONSIEUR SOREAU,

ANCIEN AVOCAT,

EMBRE DU BUREAU DE BIENFAISANCE DE LA VILLE DE PARIS.

C'EST à vous, légiste savant,
A vous, d'AGNÈS-SOREL aimable descendant,
Que nous dédions cet ouvrage.
L'estime et le respect que vous ont mérités
Vos talens, vos travaux, le nom que vous portez,
Tout nous prescrit de vous en faire hommage.
Chacun, en vous voyant ramener le bonheur,
Répandre des bienfaits, consoler l'indigence,
Du sang d'AGNÈS-SOREL reconnoît l'influence :
Tout ce qui porte un nom consacré par l'honneur,
Doit être utile, être cher à la France.

BOUILLY, EMM. DUPATY.

LE PAGE.

AIR de *Doche.*

Eh ! que pourroit faire de mieux
Un jeune élève de la gloire ?
C'est en s'élevant sous vos yeux
Qu'il se prépare à la victoire.
Sur vos pas, un page soumis,
Cherche à pénétrer dans vos ames :
Quand il n'est pas sur ceux des ennemis,
Il doit être sur ceux des dames.

BERTHE.

Vous croyez cela, M. Ernest?

LE PAGE.

Je l'ai toujours entendu dire à mon camarade; et vous savez que je me fais un devoir de suivre en tout ses leçons. S'il s'élance sur l'ennemi, je me bats comme un démon; s'il aime, je suis amoureux comme un fou: c'est pour cela, Mademoiselle.....

BERTHE.

Puisque vous l'imitez en tout, songez qu'il dort en ce moment.....

LE PAGE.

Sur ce point-là, Mademoiselle, il m'est impossible de faire comme lui.

BERTHE.

En effet, vous avez un petit air éveillé.

LE PAGE.

A propos; ne pourriez-vous me dire quel est ce petit homme pincé, ridicule et précieux arrivé hier au soir, et qui a voulu débuter ici par vous embrasser?

BERTHE.

C'est un arrière-petit-cousin de feu ma mère, gentillâtre des environs, fier de son petit manoir, de ses petits vins, de sa petite meute, et de plus petit poète tourangeau; en un mot, le sire de la Ratinière. Il vient faire sa cour à ma belle cousine.....

LE PAGE.

Et c'est à vous qu'il s'adresse..... (*Avec malice.*) Ah ! c'est peut-être pour se ménager une ressource dans le cas où la belle Agnès ne voudroit pas répondre à son amour.

BERTHE, *piquée.*

Une ressource, monsieur le Page !.... En effet, vous me faites songer..... Ah ! qu'il y vienne à présent!

LE PAGE.

Justement, le voici !

SCÈNE II.

Les mêmes, LA RATINIÈRE.

LA RATINIERE, *entrant.*

Petite cousine, voulez-vous bien me permettre... (*Il veut l'embrasser.*)

BERTHE, *le repoussant.*

Monsieur, je ne vous permets rien du tout.

LA RATINIERE.

Comment donc? (*Bas.*) Ah ! c'est que le page est là..... (*Haut.*) Monsieur compte-t-il rester encore ici long-temps ?

BERTHE.

Mais tant que le jeune blessé ne sera pas guéri.....

LA RATINIERE.

Ah ! Monsieur est le camarade du blessé ?

LE PAGE.

Précisément. (*A part.*) Si j'étois son camarade, j'aurois un joli royaume.

LA RATINIERE, *à part.*

Ces deux camarades-là se trouvent ici bien mal-à-propos. (*Haut.*) Mais par quel accident ce blessé est-il donc au château de la Meignelais ?

BERTHE.

C'est un jeune officier de la suite du roi, de la figure la

plus malheureusement..... Il étoit tombé de cheval dans la forêt d'Aumale, et s'étoit foulé un genou.

LA RATINIERE.

Un genou foulé! Voilà grand'chose!

BERTHE.

Ne valoit-il pas mieux qu'il se tuât?

LA RATINIERE.

Passe encore.....

LE PAGE.

Il étoit envoyé en dépêches; je l'accompagnois..... Le sire de la Meignelais, père de Mademoiselle, chassoit dans la forêt; il nous rencontre, nous aide à relever le blessé, rassemble ses gens, nous sert de guide, et nous fait faire, au son du cor, une entrée brillante et triomphale dans ce château où la belle Agnès, de concert avec Mademoiselle, nous prodigue depuis quinze jours tous les soins, tous les égards de la plus touchante hospitalité.

LA RATINIERE.

Que le sire de la Meignelais donne des secours à un officier blessé, rien de mieux, sans doute; mais je ne vois pas la nécessité que la belle Agnès soit toujours, et toujours auprès de lui.

LE PAGE, *toujours avec malice.*

C'est par humanité.

AIR: *La fuite en Egypte jadis.*

On m'a dit depuis quelque temps,
Et je commence à m'y connoître,
Que des femmes les soins touchans
En peu d'instans nous font renaître.
La femme, vrai présent du ciel,
Offre une guérison plus sûre:
Oui, c'est le baume universel
Pour tous les maux que l'homme endure.

LA RATINIERE.

En ce cas, votre camarade sera bientôt guéri.

LE PAGE.

Oh ! j'espère que sous un ou deux mois...

LA RATINIERE.

Comment ! un ou deux mois !

LE PAGE.

C'est que vous ne connoissez pas sa blessure... (*Avec finesse.*) On craint qu'il n'y ait un contre-coup.

LA RATINIERE, *en colère.*

Le coup, le contre-coup; est-ce qu'il ne pourroit pas aller guérir ailleurs ?

LE PAGE.

Je vais voir si mon camarade dort encore, l'instruire du tendre intérêt que vous lui portez; et peut-être pourra-t-il un jour vous en témoigner toute sa reconnoissance.... (*Bas à Berthe.*) Prenez garde à ce petit séducteur, je vous en prie.

(*Il sort.*)

BERTHE.

Eh bien ! il me laisse-là.... Comme ça s'échappe, un page !

SCÈNE III.

BERTHE, LA RATINIERE.

LA RATINIERE.

Je crois que ce petit bonhomme ose me railler.... Maintenant qu'il est parti, petite cousine....

BERTHE.

Laissez-moi donc, je vous prie. (*Elle veut s'échapper.*)

LA RATINIERE, *lui coupant le passage.*

Oh ! pour cette fois, c'est trop fort....

SCÈNE IV.

Les mêmes, LE CHATELAIN DE LA MEIGNELAIS.

LA MEIGNELAIS, *les surprenant.*

Eh bien ! eh bien ! Qu'est-ce que vous faites donc, sire de la Ratinière ?

LA RATINIERE.

Rien du tout.... Châtelain : je voulois seulement....

BERTHE.

Me prendre de force un baiser.

LA MEIGNELAIS.

Corbleu ! jeune cousin !....

AIR : *Ronde du Rival confident.*

1er *Couplet.*

Ce n'est pas ainsi qu'on s'y prend
Pour captiver les belles :
Celui qui va tout doucement
Va plus vite auprès d'elles.
Le vrai moyen d'obtenir,
C'est d'inspirer le desir.
Le plus fin, le plus leste,
S'il ne plaît pas s'approche en vain :
D'un seul mot, d'un seul geste
On le laisse en chemin.

BERTHE.

Oh ! c'est bien vrai, cela.

LA MEIGNELAIS.

2e *Couplet.*

On peut avec dextérité,
Auprès d'une maîtresse,
Pour devancer sa volonté,
Employer la finesse.
On s'y prend d'un air grivois ;
On s'approche en tapinois....

(*Il s'approche de Berthe.*)

Et crac ! (*Il l'embrasse.*)

LA RATINIERE.

Attendez, je vais essayer en tapinois.... (*Il va de nouveau pour l'embrasser.*)

BERTHE, *l'arrêtant.*

(*Elle reprend une partie de l'air.*)

Un moment, petit badin!
Souvenez-vous du refrain.....

BERTHE, LA MEIGNELAIS, *ensemble.*

Le plus fin, le plus leste, etc.

LA RATINIERE.

Que de malice! et si jeune encore!

LA MEIGNELAIS.

A peine seize ans, et tu vois que déjà elle s'y connoit, elle ne veut pas de toi.

LA RATINIERE, *dédaigneusement.*

Oh! ce n'est pas que j'aie les moindres prétentions....

BERTHE.

Monsieur ne songe à moi que pour se distraire, en attendant ma belle cousine.

LA MEIGNELAIS.

Quoi! tu penserois à ma nièce?

LA RATINIERE.

Nuit et jour, Châtelain.

LA MEIGNELAIS.

Eh bien! il a du goût, ce garçon-là.

AIR: *Jeune fille et jeune garçon.*

Chacun, dans ce riant séjour,
Nomme Agnès la *Belle des Belles.* (*Bis.*)
Surpassant les plus beaux modèles,
Ses traits sont formés par l'amour.
C'est l'ame la plus pure,
Jointe aux plus doux attraits,
Que, par d'heureux secrets,
Ait réunie jamais
La nature. (*Bis.*)

LA RATINIERE.

C'est ce qui m'a séduit au premier coup-d'œil.

LA MEIGNELAIS.

Elle joint à la candeur, à la noblesse, un esprit enjoué qui vous charme, une élévation de sentimens qui vous entraîne, qui vous captive: je suis sûr que dans l'occasion elle sauroit déployer le plus grand caractère.... En un mot, tout en elle annonce une femme appelée aux destinées les plus brillantes.... Aussi, je ne veux lui donner pour époux qu'un homme digne d'elle sous tous les rapports.

LA RATINIERE.

C'est justement pour cela que je me présente.

LA MEIGNELAIS.

Toi, la Ratinière! mais souviens-toi donc qu'à ton dernier voyage, je t'ai signifié que la nièce du châtelain de la Meignelais, bon vivant, franc buveur, ancien guerrier, n'appartiendroit qu'à un homme de génie, à un joli garçon, à un brave militaire.

LA RATINIERE.

J'ai levé ce dernier obstacle: rien ne résiste aux grandes passions.... Tout le monde assure que les Anglais ne viendront jamais dans ce canton, et, malgré mon éloignement naturel pour la guerre, je viens d'acheter une lieutenance dans l'arrière-ban de la Touraine.

LA MEIGNELAIS, *riant.*

Officier de milice! grade charmant!

LA RATINIERE.

Tout-à-fait. On est militaire sans se déplacer. Je n'attends plus qu'un officier général pour me confirmer dans mon nouveau grade, et m'autoriser à poursuivre mes prétentions auprès de la belle Agnès.

(*On entend au fond du théâtre un bruit de trompettes.*)

SCÈNE V.

Les mêmes, un ÉCUYER.

L'ÉCUYER.

Son altesse le comte de Dunois vient d'arriver avec une suite peu nombreuse.

LA MEIGNELAIS.

Le comte de Dunois! ce fameux Jean d'Orléans, le soutien de Charles VII, la terreur des Anglais!

LA RATINIERE.

L'ami du beau sexe! C'est lui qui va favoriser mon mariage.

LA MEIGNELAIS, *souriant.*

Oui; je crois qu'il vient pour cela.

BERTHE, *à part.*

Moi, je crois qu'il vient pour autre chose.

LA MEIGNELAIS.

Qu'on reçoive son altesse avec tous les égards dûs à son rang, à sa valeur. (*L'écuyer sort.*)

LA RATINIERE.

C'est bien..... Et moi je vais, dans le [illegible]ment, préparer une supplique éloquente qui prouvera si [illegible] du génie; faire une toilette qui montrera si je suis joli garçon, et me donner une attitude qui fera voir si je suis né pour être militaire. (*Il sort le poing sur la hanche.*)

LA MEIGNELAIS, *à part.*

Je veux être seul pour le recevoir. (*Haut.*) Berthe, laisse-moi.

BERTHE, *à part.*

J'aurois pourtant bien voulu le voir! On le dit si aimable auprès des dames!.... Allons toujours prévenir ma cousine de son arrivée. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

LA MEIGNELAIS *seul.*

En moins d'un mois une seconde visite du comte!.... Il a des projets..... S'il n'est plus dans sa première jeunesse, son caractère est connu. C'est un héros à la guerre, c'est un diable en amour..... Le souvenir d'Agnès le poursuit : j'en étois sûr. Il est fin, opiniâtre, entreprenant; mais j'y vois clair : tâchons d'éconduire le séducteur avec tout le respect que je dois à son altesse, et sauvons Agnès des poursuites de ce redoutable bâtard, qui cherche sans cesse à perpétuer en ligne indirecte le souvenir de son origine.... Le voici.

(*Il se découvre.*)

SCÈNE VII.

LA MEIGNELAIS, LE COMTE DE DUNOIS, plusieurs ECUYERS. (*Un d'eux porte sa lance.*)

DUNOIS, *se campant, le poing sur la hanche.*

Salut au joyeux châtelain de la Meignelais! (*Il ôte son casque et le remet au deuxième écuyer.*)

LA MEIGNELAIS, *à part.*

Comme ça se campe!.... Si l'on ne diroit pas qu'il vient bloquer mon château. (*Haut.*) Oserois-je demander à Monseigneur à quel heureux événement je dois l'honneur de le revoir dans ma châtellenie?

DUNOIS, *après avoir fait signe aux écuyers de se retirer.*

Châtelain, quand je passai pour la première fois, je ne pus rester avec vous autant que je l'aurois désiré. J'étois obligé d'aller rassembler en Anjou des renforts nécessaires.... et le devoir avant tout..... Ramené dans ces cantons pour des recherches importantes que je dois vous taire, malgré toute ma confiance en vous.....

LA MEIGNELAIS, *à part.*

Je devine les recherches importantes.

DUNOIS.

Je n'ai point voulu parcourir ces belles rives de la Loire sans m'arrêter dans ce château où vous m'avez fait un accueil si flatteur.....

LA MEIGNELAIS, *à part.*

Monseigneur méritoit certainement.....

DUNOIS.

Vive Dieu ! Châtelain ; je ne sais quoi d'attrayant me ramène chez vous.

LA MEIGNELAIS, *à part.*

Je sais bien quel est le je ne sais quoi.

DUNOIS.

AIR : *Je suis né natif de Férare.*

Sur mille faits l'on peut m'en croire,
Pour moi c'est peu d'une victoire :
Sous la treille, dans les combats,
Même auprès des plus doux appas ; (*bis.*)
En guerre, en amour je le prouve ;
En quelque lieu que Dunois trouve
Ou de la gloire, ou du plaisir,
Son usage est d'y revenir. (*Bis.*)

LA MEIGNELAIS.

Trop flatté sans doute..... D'après ce que m'a dit son altesse, je vois qu'elle ne fait que passer.

DUNOIS.

Il est vrai..... Mais comment résister au plaisir de rester quelques heures..... auprès d'un hôte qui sait vous retenir avec tant de grace ?....

LA MEIGNELAIS.

Je serois fâché que Monseigneur se dérangeât.....

DUNOIS.

Oh ! soyez tranquille ; j'ai pris mes mesures pour m'arrêter ici le temps convenable..... au succès de mes opérations.

LA MEIGNELAIS, *à part.*

AIR : *Voltaire en dépit, etc.*

Ah ! malgré moi, tu prétends rester ;
Je ne quitte point la partie.
Déployons ici tout mon génie ;
Ne nous laissons pas dérouter.

DUNOIS, *promenant par-tout ses regards.*

Que je suis flatté de votre accueil !

LA MEIGNELAIS, *à part.*

Comme il cherche Agnès du coin de l'œil !

DUNOIS, *prenant un fauteuil et s'asseyant.*

C'en est fait, je reste, châtelain,
Je resterai jusqu'à demain !...

LA MEIGNELAIS.

Jusqu'à demain !

DUNOIS.

Jusqu'à demain.

Ensemble.

LA MEIGNELAIS.	DUNOIS.
Ah ! malgré moi, tu prétends rester ;	Oui, malgré toi, je prétends rester ;
Je ne quitte pas la partie.	Je ne quitte point la partie.
Déployons ici tout mon génie ;	Déployons ici tout mon génie,
Ne nous laissons pas dérouter.	Et tâchons de le dérouter.

DUNOIS, *à part.*

Il faut absolument que je la voie. (*Haut.*) Châtelain, ne pourrai-je saluer la belle Agnès ?

LA MEIGNELAIS, *à part.*

Nous y voilà. (*Haut.*) Il est encore de bonne heure.... (*avec intention*), et comme elle a veillé une partie de la nuit..... avec moi s'entend..... auprès d'un jeune officier blessé...

DUNOIS, *se levant vivement.*

Comment, un jeune officier ?

LA MEIGNELAIS.

C'est elle qui préside aux soins qu'on lui donne.

DUNOIS, *à part.*

Je n'aime pas cela.

LA MEIGNELAIS, *toujours avec intention.*

Elle y prend le plus vif intérêt; elle cherche à le distraire, tantôt par une lecture amusante, tantôt en lui chantant des romances avec cette voix si douce que vous lui connoissez. Le jeune homme, de son côté, laisse tomber sur la belle hospitalière les regards les plus reconnoissans; leurs yeux se cherchent et s'évitent.....

DUNOIS.

Et vous souffrez cela?

LA MEIGNELAIS.

Le jeune homme paroît bien né; sa physionomie porte l'expression la plus noble et la plus fière..... Il a, dit-il, quelqu'accès auprès du roi, et l'espoir d'un prompt avancement..... Agnès me déguise en vain les sentimens qu'elle a pour lui; rien ne m'échappe, et s'ils s'aiment, comme je le suppose, mon intention seroit.....

DUNOIS.

De les unir!

LA MEIGNELAIS.

Ma foi..... (*A part.*) J'espère qu'à présent il y renoncera.

SCÈNE VIII.

Les mêmes, BERTHE.

BERTHE.

Ma cousine m'envoie annoncer à son altesse qu'elle va venir dans quelques instans lui présenter ses devoirs.

DUNOIS, *haut et saluant Berthe.*

Ah! c'est là mademoiselle votre fille? Je ne l'avois pas encore vue.... (*S'approchant de Berthe.*) Joli minois.... tout-à-fait agaçant.....

LA MEIGNELAIS, *à part.*

Il est capable d'en conter à toutes les deux.....

[illegible]

SCÈNE IX.

BERTHE *seule.*

Comme il est galant, Monseigneur! C'est singulier; tous ux qui font la cour à ma cousine viennent toujours me ser la main. La voici.

SCÈNE X.

ERTHE, AGNÈS. (*Elle entre par la porte latérale à la gauche du spectateur.*)

AGNES.

Je croyois trouver ici le comte de Dunois.

BERTHE.

Son altesse n'a pas voulu paroître devant ma cousine sous casque et la cuirasse.

AGNES.

Pourquoi donc? c'est la parure d'un héros..... Et le blessé, t-il reposé?

BERTHE.

Un peu..... (*Avec malice.*) Cependant son sommeil étoit rt agité.

AGNES.

Pauvre jeune homme! Eh! comment savez-vous cela?

BERTHE, *avec intention et malice.*

Ce matin, en passant devant la porte de son appartement, : me suis arrêtée..... par hasard..... pour en avoir des ouvelles..... Il parloit en dormant; son visage prenoit out-à-coup l'expression la plus touchante. Il disoit d'une oix entrecoupée par les soupirs les plus tendres: « Oh! oui..... on a bien raison..... de te nommer la Belle des Belles.....

AGNES.

Comment! il disoit cela?

BERTHE.

C'est singulier: l'autre jour qu'il ne dormoit pas, il vous en disoit tout autant.

AGNÈS.

Oui, par plaisanterie.

BERTHE.

Le nom vous en restera, belle cousine..... Au reste, il est bien juste qu'il réponde, au moins en rêvant, aux soins que vous lui donnez; car, à votre empressement, à votre inquiétude..... on voit bien qu'il ne vous est pas indifférent.

AGNÈS.

Vous êtes une folle, ma chère petite Berthe.

AIR : *Hermite, bon hermite.*

Faut-il donc que l'on aime
Pour soigner la douleur?
L'indifférence même
Doit ses soins au malheur.
Sans aucune espérance,
Obliger c'est jouir;
Quant à moi, je dispense
Même du souvenir.
Prompte à sécher des larmes,
Par simple humanité,
Prompte à sécher des larmes,
Qu'elle a de charmes,
L'hospitalité!

BERTHE.

Il est certain que c'est à elle que je dois le bonheur de connoître ce beau page.....

BERTHE, AGNÈS, *ensemble.*

Prompte à sécher des larmes,
Par simple humanité,
Prompte à sécher des larmes,
Qu'elle a de charmes,
L'hospitalité!

BERTHE.

Tenez, j'y vois clair; et si vous ne convenez pas que vous l'aimez, je vois bien au moins qu'il vous aime.

AGNÈS.

Il ne m'a jamais rien dit qui puisse me faire croire.....

BERTHE.

C'est qu'il n'en aura pas trouvé l'occasion..... mais, laissez-le faire, et je vous promets..... Sur-tout ne lui faites pas de ces grands yeux qui, comme dit mon père, vous repoussent tout de suite une déclaration.... Imitez-moi, belle cousine; je laisse dire au page tout ce qu'il veut; je tourne la tête de l'autre côté, et je ne me fâche qu'après : c'est comme cela que j'ai su qu'il étoit amoureux de moi. Je vais voir tout doucement si le blessé rêve encore, et je viendrai vous en avertir.... (*A part.*) Tâchons de savoir en même temps ce que devient monsieur le page. (*Elle sort.*)

SCÈNE XI.

AGNÈS, *seule.*

Cette petite Berthe a quelquefois des idées..... Il faudra sérieusement que je la gronde..... Je ne puis me dissimuler cependant que les heures que je passe auprès de ce jeune officier s'écoulent avec une rapidité..... Tour-à-tour je tremble de le voir souffrir, et je crains qu'une trop prompte guérison ne l'éloigne de ce château, peut-être pour jamais..... Mais seroit-il donc vrai qu'il eût pour moi des sentimens?..

ROMANCE *de Doche.*

1er *Couplet.*

D'une voix encore affoiblie
Il me dit : « Je vous dois la vie;
» Je suis guéri, consolé tour-à-tour
» Par vos soins, par votre présence..... »
Seroit-ce là de la reconnoissance?
Seroit-ce plutôt de l'amour?

2e *Couplet.*

Sur mon bras s'il penche sa tête,
Son œil brûlant sur moi s'arrête;
Dans tous ses traits se peignent sans détour
Et le desir et l'espérance....
Ah! si c'est là de la reconnoissance,
Comme elle ressemble à l'amour!

SCÈNE XII.

AGNÈS, CHARLES VII, *soutenu par le page, et marchant avec un peu de peine;* le PAGE.

AGNES.

Mais, que vois-je !.... le voici lui-même..... (*Allant au-devant de lui et le soutenant.*) Quoi ! sire Edmont, malgré votre blessure !

LE ROI.

Il est bien juste que je vienne à mon tour vous chercher.

AGNES.

Venez vous asseoir sur ce fauteuil : appuyez-vous sur moi.

LE ROI, *s'appuyant sur son bras.*

Oh ! bien volontiers.... Je vais mieux comme cela; beaucoup mieux. (*Il s'assied en exprimant une douleur passagère.*)

AGNES, *avec le plus tendre intérêt.*

Vous paroissez souffrir.

LE ROI.

AIR *de Garat.*

Belle des belles, sur mon sort,
Témoignez moins d'inquiétude.
Ah ! je souffre bien plus encor
Quand je suis dans la solitude.
Vous revoir, pour moi, c'est guérir.
Enivré par votre présence
Je suffis à peine au plaisir :
Comment songer à la souffrance ?

LE PAGE.

Je ne suis plus utile à mon camarade ; je crois que je serai beaucoup mieux auprès de mademoiselle Berthe : allons la rejoindre. (*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

Le ROI, AGNÈS.

LE ROI, *à part.*

Enfin, me voilà seul avec elle; gardons-nous bien de l'effaroucher par un aveu trop précipité.

AGNES, *de même, après un instant de silence.*

Berthe se trompe : il ne me dit rien.

LE ROI.

Comme vous êtes..... loin de moi!

AGNES, *toujours à part.*

Sa voix me paroît altérée.

LE ROI.

Vous inspirerois-je déjà moins d'intérêt?...

AGNES.

Moins d'intérêt!

AIR : *Vaudeville de la Piété Filiale.*

Une mère chérit toujours
L'être heureux qui lui doit la vie :
Croyez-moi, jamais on n'oublie
Celui dont on sauva les jours ;
Pour lui, l'amitié la plus pure
Doit à jamais nous enflammer :
Le bienfait donne pour aimer
Les mêmes droits que la nature.

LE ROI.

Se pourroit-il?.... Mais vous restez là debout; je vais vous approcher un siége. (*Il feint de se lever.*)

AGNES, *vivement.*

Restez, restez donc.... Vous oubliez que vous êtes blessé.

LE ROI.

J'oublie tout auprès de vous.

AGNES, *à part.*

Je crois que Berthe avoit raison.....

LE ROI, *aussi à part.*

Délicieuse situation !....

AGNES, *avec retenu.*

Je trouve effectivement que vous allez de mieux en mieux.

LE ROI.

Cela demande explication. (*Il se lève.*)

AIR *de la romance de Téniers.*

Soigné par les mains d'une femme
On doit guérir en peu d'instans ;
Mais qu'ils sont dangereux pour l'ame.....
Ces soins si doux, si caressans !....
A l'instant même où des maux qu'on endure,
Par vous on cesse de souffrir,
Vos yeux au cœur font une autre blessure
Dont jamais on ne peut guérir. (*Bis.*)

AGNES, *troublée.*

Sire Edmond.....

LE ROI.

Je vous ai déjà dit que je me nommois Charles Edmond.... Appelez-moi Charles.... rien que Charles.... Je voudrois vous accoutumer à ce nom là.

AGNES, *encore troublée.*

Eh bien ! Charles.... soit..... Je tâcherai.....

LE ROI.

Je me suis habitué si facilement à vous appeler la Belle des belles..... (*Avec ame et la fixant.*) Oh ! que vous êtes bien nommée ! Je puis donc enfin vous exprimer tout ce que j'éprouve, et vous faire ici l'aveu.....

AGNES.

Sire Edmond.... Charles, que dites-vous ?

DUO *de Doche.*

LE ROI.

Je veux... Oui, je veux sans détour
Vous peindre ma reconnoissance !

Ensemble.

AGNÈS. LE ROI.

Il parle de reconnoissance : Parlons-lui de reconnoissance
Ce n'est pas encor de l'amour. Pour la disposer à l'amour.

LE ROI.

Chacun de vos bienfaits m'étonne.

AGNÈS.

On s'enrichit de ce qu'on donne.

LE ROI.

A chaque instant
Quel soin constant!

AGNÈS.

Pour être utile il faut qu'on persévère.

LE ROI.

Le soir vous fermez ma paupière ;
Je vous retrouve à mon réveil ;
Pour moi vous perdez le sommeil.

AGNÈS.

Veiller pour rendre à l'espérance
Ou l'infortune ou la douleur,
C'est trouver dans la bienfaisance
La réalité du bonheur.

LE ROI, *avec ivresse et égarement*

Vers elle tout mon cœur s'élance....
Agnès, je cède à ta puissance :
Oui, reçois l'aveu de l'amour.

Ensemble.

AGNÈS, *à part.* LE ROI.

Ah! je devine le détour ; Daignez excuser ce détour.
Il parloit de reconnoissance Près d'Agnès la reconnoissance
Afin de me parler d'amour. Conduit aisément à l'amour
C'est de l'amour ; oui, de l'amour.

AGNÈS, *à part.*

Je vois que j'aurois eu tort de gronder Berthe.

LE ROI.

Comment résister à une si belle ame jointe à tant de

beauté!..... (*Il tombe à ses genoux.*) Comment ne pas adorer celle qui réunit!....

SCÈNE XIV.

Les mêmes, DUNOIS, *richement vêtu.*

DUNOIS, *au fond de la scène.*

Quel est ce jeune audacieux?....

LE ROI, *se relevant avec humeur et se retournant en maître.*

Qui ose ainsi pénétrer?... (*A part.*) Ciel! Dunois!

DUNOIS, *aussi à part, et reculant stupéfait.*

Le roi!.... (*A un signe que lui fait le roi.*) Il ne veut pas être connu..... (*Agnès lui fait une profonde révérence.*)

LE ROI, *à part.*

Il m'a compris.

AGNES, *au roi.*

C'est son altesse le comte de Dunois..... que vous connoissez sans doute.

LE ROI.

Quel est l'officier français qui n'a pas rencontré son altesse au champ d'honneur? Qui ne connoît le comte de Dunois, l'ami de Charles VII..... (*d'un ton très-marqué*) le dépositaire prudent de tous ses secrets.

DUNOIS, *à part.*

Je ne m'attendois pas à cette rencontre!

LE ROI.

Que vient-il faire ici?

SCÈNE XV.

Les précédens, LA MEIGNELAIS.

LA MEIGNELAIS, *en entrant.*

Eh bien! où est-il donc?..... où est-il donc?.... Ah! le voici..... Heureusement le blessé étoit là..... (*Haut.*) Ma

chère Agnès, son altesse le comte de Dunois n'a pas voulu passer dans les environs de ma châtellenie, sans nous honorer une seconde fois de sa présence.

LE ROI, *d'un ton marqué.*

Monseigneur, je le vois, connoissoit déjà tout ce que ces lieux offrent d'agréable.

DUNOIS.

C'est là sans doute le jeune blessé dont vous m'avez parlé?

LA MEIGNELAIS.

Précisément; un officier de la suite du roi.

DUNOIS.

De la suite du roi!

LE ROI, *d'un ton très-marqué.*

Oui, Monseigneur.

DUNOIS, *hésitant.*

En effet, je crois le reconnoître....

LE ROI, *à part.*

Fort bien!

LA MEIGNELAIS, *bas à Dunois.*

Est-il vrai qu'il ait quelque crédit auprès de sa majesté?

DUNOIS.

Il ne vous a pas trompé.

LA MEIGNELAIS.

L'air franc : j'en étois sûr.

AGNES.

Son altesse s'arrête-t-elle quelque temps au château?

LA MEIGNELAIS.

Monseigneur ne faisoit que passer : ce n'est pas sans beaucoup de peine que j'ai pu le déterminer à rester.

LE ROI, *à part.*

Maudit contre-temps!

AGNES, *avec intention.*

Mon oncle, je crains bien que vous n'ayez été indiscret....

DUNOIS, *vivement.*

Comment donc?

AGNES.

AIR : *Chez moi j'ai su vous retenir.*

Ce n'est pas bien servir le roi....

(*Mouvement du roi.*)

Le grand Dunois est l'appui de la France.
Peut-être ailleurs, pour un plus digne emploi,
Le roi desire sa présence.
Lorsqu'on attend, pour des succès nouveaux,
Et sa vaillance et son génie,
Retenir les pas d'un héros,
C'est un larcin qu'on fait à la patrie.

DUNOIS.

Rassurez-vous, belle Agnès..... Le roi lui-même m'excuseroit, j'en suis sûr, de venir auprès de la beauté me délasser quelques instans des fatigues de la guerre.

LA MEIGNELAIS, *gaiment.*

Le roi aime autant que tout autre ce genre de délassement-là.

DUNOIS, *d'un ton marqué.*

Je vois qu'on connoît ici sa majesté. (*Mouvement du roi.*)

AIR : *Trouverez-vous un parlement.*

Galant et vaillant tour-à-tour,
Il fixe par-tout la victoire ;
Ce n'est jamais que pour l'amour
Qu'il pourroit négliger la gloire.
On le verroit, toujours Français,
Cueillant des palmes immortelles,
Suivre l'ennemi de plus près....
S'il suivoit de moins près les belles.

LA MEIGNELAIS.

L'un n'empêche pas l'autre.

LE ROI.

Un brave sait mener tout cela de front, et les rois, qui commandent à tous, sont également soumis au pouvoir de l'amour.

DUNOIS.

Jeune homme, il me paroît que votre blessure.....

LE ROI.

Je suis loin d'être guéri.

AGNÈS, *vivement.*

Vous souffrez encore?

LA MEIGNELAIS, *bas à Dunois.*

Joli couple, n'est-ce pas?

DUNOIS.

Vive Dieu! qu'elle est belle!

LA MEIGNELAIS, *toujours à Dunois.*

Ce n'est pas parce que c'est ma nièce; mais, vrai, c'est un morceau de roi.

DUNOIS *à part.*

Maudit Châtelain!..... On diroit qu'il le fait exprès.

SCÈNE XVI.

Les précédens, LA RATINIÈRE, *gothiquement paré.*

LA RATINIERE.

Je crois que l'instant est favorable.... Monseigneur.....

DUNOIS.

Quel est ce personnage-là?

LA MEIGNELAIS.

Son altesse veut-elle bien me permettre de lui présenter un gentilhomme des environs, mon parent, jeune homme de la plus belle espérance.

LA RATINIERE, *à la Meignelais.*

J'espère que la tenue promet.

DUNOIS.

Il se nomme?

LA RATINIERE.

Narcisse-Hilarion de la Ratinière..... J'aurois certaine petite supplique à présenter à Monseigneur.

DUNOIS.

Parlez, sire de la Ratinière.

LA RATINIÈRE, *lisant.*

AIR *de la marche du roi de Prusse.*

Fameux Jean-d'Orléans,
Qu'on admire céans,
Grand général,
Qui n'eut jamais d'égal,
Descendez de votre grandeur
Jusqu'à votre humble serviteur;
Et, pour assurer son bonheur,
Daignez, avec quelque faveur,
De moi, Narcisse-Hilation,
Entendre la pétition...

DUNOIS, *faisant sonner chaque syllabe du dernier mot.*

Entendons la péti.....ti.....on.

LA RATINIÈRE, *continuant.*

Vu
Qu'on a vu
L'amour
Vous guider chaque jour,
En guerre, en paix,
Vers de hauts faits;
Vu qu'il sut, à nos regards,
En vous, couronner *Mars*,
Il faut, par vous, à son tour,
Que *Mars* couronne en moi l'*amour*.

DUNOIS, *riant.*

Comment l'entendez-vous?

LA RATINIÈRE, *achevant l'air.*

En tout je me vois annullé
Si je ne suis pas enrôlé
Sous vos drapeaux; si je le suis,
Je le serai dans les maris.
Vous qui, par mille et mille exploits,
Avez fait et défait des rois,
Vous pouvez, par un noble élan,
En me faisant monter d'un cran,
Me confirmer en ce moment
Lieutenant de l'arrière-ban.

DUNOIS.

Et, quel est l'âge du candidat?

LA RATINIERE.

Trente-cinq ans et demi, pas tout-à-fait.

LE ROI, *riant.*

Il est bien temps qu'il fasse ses premières armes.

LA RATINIERE, *d'un ton sec et fier.*

On les fera, monsieur le blessé; on les fera. (*Bas à la Meignelais.*) Croyez-vous que je serai confirmé?

LA MEIGNELAIS.

Tu seras confirmé.

DUNOIS, *fixant le roi.*

Il me semble que je puis, au nom du roi....

LE ROI.

Le roi recherche trop les braves.....

DUNOIS, *vivement.*

Dès ce moment vous appartenez à l'arrière-ban de la Touraine.

LA MEIGNELAIS, *bas au roi.*

Il ne faut pas que ce nouveau grade vous porte ombrage.

LE ROI.

Du tout, je vous jure.

LA RATINIERE, *à part.*

J'espère qu'à présent la belle Agnès m'écoutera favorablement.

SCÈNE XVII.

Les précédens, BERTHE, LE PAGE, *marchant sur ses pas.*

BERTHE.

Mon père, tout est disposé pour le repas.

LA MEIGNELAIS.

Quelles sont les personnes que Monseigneur veut bien admettre à sa table ?

DUNOIS.

Châtelain, tout ce qui compose votre famille..... (*fixant le roi*), vos amis.

LE ROI, *souriant.*

Quoi ! votre altesse daigneroit m'honorer ?....

DUNOIS, *à part.*

Il se moque de moi..... (*Haut.*) Au camp les distances doivent s'observer ; mais ici tout militaire est mon égal.

LA RATINIERE, *se gourmant.*

Je suis son égal.

LA MEIGNELAIS.

Je dois toujours prévenir son altesse du nombre de ses convives. Monseigneur, Agnès, ma fille et moi..... quatre ; (*désignant la Ratinière*) notre nouveau lieutenant, cinq..... le jeune page, pour ne pas le séparer de son camarade.....

DUNOIS.

Va pour le jeune page !

LA MEIGNELAIS, *désignant le roi.*

Et sire Edmond.....

AGNES.

Il desire qu'on le nomme Charles.

LA MEIGNELAIS.

Eh bien ! soit ; le page six, et Charles sept. (*Mouvement du roi.*)

DUNOIS, *riant.*

Ce nombre me convient tout-à-fait..... Vive Dieu ! Châtelain ; je ne me suis jamais trouvé avec de plus agréables.... (*fixant Agnès*) de plus chers convives. (*Il fixe le roi.*)

LA RATINIERE, *à part.*

Pas du tout fier.

LE PAGE, *bas à Berthe.*

Je crois que mon camarade a fait sa déclaration.

BERTHE, *de même.*

Je le crois aussi ; mais je ne puis entendre la vôtre qu'après le dîner.

LA MEIGNELAIS, *au comte.*

Nous sommes à vos ordres.

FINALE.

Quatuor de la Piété filiale.

(*Dunois va pour donner la main à Agnès.*)

LE ROI, *prenant son bras*, LA MEIGNELAIS.

Belle / Chère Agnès donnez-moi / donne-lui le bras,
Pour soulager ma / sa blessure.

AGNÈS.

Appuyez-vous sur mon bras ;
(*A part.*)
Comme lui j'ai ma blessure.

DUNOIS.

D'Agnès il a pris le bras,
Ah ! quel supplice j'endure !

LA RATINIERE.

Je vais être du repas ;
Parmi les grands je figure.

LE PAGE.

Le roi s'amuse, et tout bas,
Moi, je ris de l'aventure.

BERTHE.

Le blessé donne le bras,
Et son altesse en murmure.

LE ROI, *à part.*

Le comte enrage tout bas.

DUNOIS, *aussi à part.*

Ne nous déconcertons pas.

BERTHE.

Ne valoit-il pas mieux qu'il les attachât sur vous ?

LA RATINIERE.

Je me suis bien aperçu que le jeune blessé enrageoit ainsi que moi, et cela me consoloit un peu ; mais ne me voilà pas moins avec un rival de plus, et quel rival !....

AIR : *Le petit mot pour rire.*

Grivois malin, vaillant guerrier,
Il n'est ni myrte ni laurier
Que par-tout il n'obtienne ;
Toujours assuré du succès,
Il battit vingt fois les Anglais.....

BERTHE, *avec malice.*

Et vous craignez (*bis*) que votre tour ne vienne.

LA RATINIERE.

Du tout, petite cousine, du tout..... Si ce n'étoit que le jeune blessé, je suis à présent officier comme lui ; mais le comte de Dunois, un grand général qui vient de me confirmer.... dans l'arrière-ban, je ne puis pas décemment lui proposer.... Cependant, s'il continuoit à regarder de trop près la belle Agnès en me riant au nez.... On n'est pas toujours maître de ses mouvemens, et tout général qu'il est, je ne répondrois pas.... (*Il fait un geste d'escrime.*)

LE PAGE, *s'avançant, et lui saisissant le bras d'un ton sévère et mystérieux.*

Son altesse le comte de Dunois demande le nouveau lieutenant de l'arrière-ban.

LA RATINIERE, *interdit.*

Que peut-il me vouloir ?

LE PAGE.

Je ne sais ; mais Monseigneur n'aime pas qu'on fasse des réflexions sur la manière dont il regarde les dames.

LA RATINIERE.

Ciel ! Comment sauroit-il ?

LE PAGE.

Il n'aime pas non plus qu'on trouve mauvais qu'il leur fasse sa cour.

LA RATINIERE.

Mais, je n'ai pas trouvé mauvais....

LE PAGE.

Il ne faut pas lui proposer deux fois.....

LA RATINIERE.

Comment ?

LE PAGE.

Il vous attend.... tout au fond des Jardins.

LA RATINIERE, *effrayé.*

Tout au fond !

LE PAGE.

Il n'aime pas sur-tout qu'on le fasse attendre.

LA RATINIERE, *tremblant.*

J'y vais.... j'y vais.... afin de ne pas l'indisposer davantage.... (*A part.*) Mais j'irai tout doucement pour donner à son altesse le temps de se calmer. (*Il sort par la porte du fond.*)

SCÈNE III.

BERTHE, LE PAGE.

BERTHE.

Monseigneur est donc fâché contre la Ratinière ?

LE PAGE.

Aucunement. J'ai toujours entendu dire à mon camarade qu'en amour comme en guerre, la ruse étoit permise. Vous savez, Mademoiselle, que c'est le moment de ma déclaration. Je vous avouerai donc que vous m'avez inspiré des sentimens, des transports, un feu.... Vous ne répondez rien....

BERTHE.

Je crois que ma cousine n'a pas encore répondu.

LE PAGE.

C'est différent; mais si vous voulez vous modeler en tout sur la belle Agnès, regardez-moi donc avec ces yeux si doux, si carressans, qui semblent dire de si jolies choses, en un mot, comme elle regardoit le blessé pendant le dîner.

BERTHE.

AIR *de la Fille en loterie.*

Je pourrois en agir ainsi,
Mais certain scrupule m'arrête:
Agnès n'avoit les yeux sur lui
Que lorsqu'il détournoit la tête.

LE PAGE.

Oh! sur ce point, pour éluder,
A tort vous seriez obstinée;
Car je ne puis vous regarder
Sans avoir la tête tournée.

BERTHE, *à part.*

Comme c'est galant, un page!

LE PAGE.

Mais, j'aperçois mon camarade avec la belle Agnès; laissons-les causer.... Un moment, le blessé donne le bras à votre cousine, prenez le mien.

BERTHE, *regardant.*

C'est juste.

LE PAGE.

Il saisit sa main....

BERTHE.

Vous croyez?

LE PAGE.

Donnez-moi la vôtre.... Il la pose sur son cœur.

BERTHE.

C'est-il bien sûr?

LE PAGE.

Voyez plutôt.... Oh! comme ils se regardent tendrement!.. Regardez-moi donc, Mademoiselle!

BERTHE, *le fixant avec émotion.*

Eh bien! je vous regarde, Monsieur.... Vous ne faites grace de rien.... Mais vous voyez bien que je vous regarde.

(*Ils sortent par la coulisse à la gauche du spectateur.*)

SCÈNE IV.

LE ROI, AGNES. (*Ils entrent dans la position imitée par Berthe et le Page.*)

LE ROI.

Oui, j'ai besoin de repos, de quelques instans de solitude; la gaîté bruyante du châtelain, pendant le repas, convenoit si peu à ma situation!

AGNES.

Vous avez souffert: je m'en suis aperçue.

LE ROI.

Les regards expressifs que le comte de Dunois laissoit tomber sur vous, ont jeté dans mon ame un trouble, une inquiétude....

AGNES.

Et quoi! pourriez-vous craindre le comte?

LE ROI.

C'est votre cœur seul qui peut me rassurer.

AIR: *Ah! pour l'amant le plus discret* (de l'Opéra comique).

Guidé par un espoir flatteur,
Séduit par un charme suprême,
J'osai prononcer le mot *j'aime*,
Premier présage du bonheur.
Dire j'aime, pour un cœur tendre,
Belle Agnès, jamais ne suffit;
Ce mot n'est rien quand on le dit;
Il est tout lorsqu'on peut l'entendre.

AGNES.

Même air.

Lorsqu'on nous dit j'aime, je crois
Qu'on peut, sans blesser la décence,
Sans même donner d'espérance,
L'entendre une première fois.

Mais ce mot si doux et si tendre
Qu'en secret on aime à penser,
N'est-ce donc pas le prononcer,
Lorsque deux fois on peut l'entendre?

LE ROI.

Il ne m'est donc plus possible d'en douter; j'ai pu fixer tant de charmes!.... Avec quelle délicatesse vous enivrez ce cœur éperdu d'amour et de reconnoissance!

Duo *de la jeune Prude.*

LE ROI.

C'est embellir le sentiment
Que de dire ainsi je vous aime.

AGNES.

Sans le vouloir, en ce moment,
Mon cœur s'est donc trahi lui-même!

LE ROI.

O doux transports! bonheur suprême!

AGNES. LE ROI.

Ensemble.

N'abusez pas de cet aveu: Ne craignez point un si beau feu;
Ah! que je crains mon imprudence! Pour Charle un peu de confiance.

LE ROI.

Qu'il est heureux, ce doux instant
Où l'on apprend
Qu'on a su plaire!

AGNES. LE ROI.

Ensemble.

En vain le cœur voudroit se taire; En vain le cœur voudroit se taire,
L'amour l'attaque, on se défend; C'est vainement qu'il se défend;
L'amour persiste et l'on se rend. Le bonheur naît dès qu'on se rend.

AGNES.

Edmond, songez que cet aveu n'est rien sans celui de mon oncle, qui s'est acquis à tant de titres le droit de disposer de mon sort.

LE ROI, *avec ivresse et lui baisant la main.*

Non, ce n'est que de vous, belle Agnès, que j'attends le bonheur de ma vie.

SCÈNE V.

Les mêmes, BERTHE, LE PAGE.

BERTHE, *au page, qui l'amène et lui désigne le roi.*
Je vous dis qu'ils ne peuvent pas encore en être là.

LE PAGE.

Il lui baise la main : voyez plutôt.

BERTHE, *lui présentant sa main.*
Déjà !.... (*Le page lui baise la main.*)

SCÈNE VI.

Les précédens, LA MEIGNELAIS.

LA MEIGNELAIS.

Fort bien ! ça fait plaisir à voir.... Vous mettez le temps à profit, vous autres.... Et moi, je suis tout essoufflé !

LE ROI.

D'où venez-vous donc, châtelain?

LA MEIGNELAIS.

De nous débarrasser du comte.

LE ROI, *vivement.*

Est-ce qu'il seroit parti?

LA MEIGNELAIS.

Pas encore; mais, sous prétexte de vous rejoindre, je l'ai conduit dans les jardins où je savois que vous n'étiez pas. Pour vous trouver plus sûrement, il prend d'un côté, moi de l'autre; et quand je vois qu'il se jette dans mon labyrinthe, d'où j'espère qu'il ne sortira pas de sitôt, je m'esquive pour venir me concerter avec vous.

LE PAGE.

Un grand général pris dans un labyrinthe : c'est charmant.

LA MEIGNELAIS.

Le temps presse.... Mon cher blessé, vous m'avez gagné le cœur; vous aimez Agnès, et je crois qu'elle ne vous voit pas avec moins d'intérêt; mais je ne puis vous cacher que le comte a des projets sur elle.

LE ROI, *s'oubliant.*

N'a-t-il pas vu que je l'aimois?

LA MEIGNELAIS.

Il faut le dérouter tout-à-fait. Je ne vois qu'un moyen. Pendant que je le menois dans les jardins, il m'a répété que vous êtes bien vu à la cour.

LE PAGE, *à part.*

Je le crois.

LA MEIGNELAIS.

Quant à votre naissance.....

LE ROI.

Je suis d'une assez bonne maison.

LA MEIGNELAIS.

C'est ce qu'il m'a dit..... D'après tout cela, vous vous convenez: j'en étois sûr; mais vous sentez bien que lorsqu'il s'agit du bonheur d'une nièce chérie, il est des précautions indispensables: vous ferez donc venir les consentemens d'usage, et dès qu'ils seront arrivés, nous terminerons cette union.

BERTHE, *à part.*

Si ma cousine l'épouse, me voilà mariée.

LA MEIGNELAIS.

AIR: *Dans ce paisible asile.*

Dans ma châtellenie
Le vin, l'amitié, la folie
Charmeront tour-à-tour
Le cours de ma vie;
Et, tous les ans, l'amour
Va donner, à son tour,
Un heureux de plus à ce séjour.

Ensemble.

LA MEIGNELAIS.

Dans ma châtellenie
Le vin, l'amitié, la folie
Charmeront tour-à-tour
Le cours de ma vie;
Et, tous les ans, l'amour
Va donner, à son tour,
Un heureux de plus à ce séjour.

AGNES, BERTHE.

Dans sa châtellenie
La douce amitié, la folie
Charmeront tour-à-tour
Le cours de ma vie;
Et bientôt l'amour
Va venir, à son tour,
Doubler les heureux de ce séjour.

LE ROI, LE PAGE.

Dans sa châtellenie
La douce amitié, la folie
Sauroient mieux qu'à la cour
Embellir ma vie;
Sur-tout si l'amour
Lui / Me faisoit chaque jour
Doubler les heureux de ce séjour.

LA MEIGNELAIS.

Qu'un beau garçon d'abord prenne naissance!
Et qu'une fille après
Offre ses attraits.
Il est temps, ou jamais,
Que l'on renouvelle en France
La race des Agnès.

Ensemble.

LA MEIGNELAIS.

Dans ma châtellenie
Le vin, l'amitié, la folie, etc.

AGNES, BERTHE.

Dans sa châtellenie
La douce amitié, la folie, etc.

LE ROI, LE PAGE.

Dans sa châtellenie
Le vin, l'amitié, la folie, etc.

LA MEIGNELAIS.

Tout est d'accord : ainsi, mes enfans, qu'on se donne la main et qu'on s'embrasse !

BERTHE, *à part.*

Ah ! mon Dieu ! il va falloir que j'embrasse le page.

LE ROI, *observant Agnès.*

Souffrez que, pour obtenir un gage aussi précieux, j'attende le consentement de la belle Agnès.

AGNÈS.

AIR : *Au sein d'une fleur, tour-à-tour* (des Deux Pères).

A l'amour, avant de s'unir,
Ce gage n'est point nécessaire.
N'empruntons rien sur l'avenir ;
Que l'hymen ait sa dot entière.
En attendant un nœud flatteur,
Femme que guide la décence,
Ne doit donner, sur le bonheur,
D'autre à-compte que l'espérance.

BERTHE, *à part.*

Me voilà encore sauvée pour cette fois.

LE ROI.

Mais, ne pensez-vous pas, Châtelain, qu'il seroit prudent d'éloigner au plutôt le comte de Dunois ?

LA MEIGNELAIS.

On ne peut pas lui dire de s'en aller ; mais rassurez-vous, je vais lui préparer une fête. Je lui mets sur les bras tous les orateurs du canton, depuis mon chapelain jusqu'à la Ratinière. Je veux le faire assommer... en prose et en vers, de tant de complimens (*à Agnès*), qu'il ne pourra t'en adresser un seul, et sera forcé de nous débarrasser de lui, pour se débarrasser de nous.

LE ROI.

Justement le voici.

LE PAGE.

Bon ! la Ratinière est aux prises avec lui.

SCÈNE VII.

Les précédens, DUNOIS, LA RATINIÈRE.

DUNOIS, *à la Ratinière.*

Mais, vive Dieu! laissez-moi donc respirer avec vos excuses.

LA RATINIÈRE.

Oh! je vois bien que son altesse dissimule un ressentiment....

DUNOIS.

Je vous répète encore une fois que je ne vous en veux pas du tout..... mais si vous continuez, ça finira par là.

LA RATINIÈRE.

Je me tais.

LA MEIGNELAIS.

Oserois-je demander à son altesse quel est le motif?....

DUNOIS.

Enfin, belle Agnès, je vous retrouve!.... ce n'est pas sans peine. Vive Dieu! Châtelain, vous me laissez-là dans vos bois: las de chercher vainement, je veux revenir au château.....

LE ROI, *d'un ton marqué et ironique.*

Quoi! Monseigneur auroit perdu ses pas?

DUNOIS.

Plus je m'avance, plus je m'égare.....

LA MEIGNELAIS.

Son altesse, je le vois, se sera jetée dans mon labyrinthe.

DUNOIS.

Ah! c'étoit un labyrinthe!.... Je crois que j'y serois encore..... si je n'eusse entendu de loin une voix aigre et flûtée; c'étoit Monsieur. (*Désignant la Ratinière.*) Je me fais jour de son côté à travers les taillis, les fourrées; je franchis les palissades, et je le trouve gesticulant, déclamant et gémissant. Je l'aborde: il se jette à mes pieds, se confond en excuses auxquelles je n'entends rien..... Qu'est-ce que tout cela signifie?

LA RATINIERE.

C'est monsieur le page qui m'a dit que.....

LE PAGE, *bas à la Ratinière.*

Ne recommencez pas; car il est prêt à s'emporter.

DUNOIS.

Vive Dieu! Châtelain, vous êtes un rieur, je vois ça. Je crois même m'être aperçu pendant le dîner.... Mais cette tête là n'est pas si facile à troubler qu'on le pense.

AIR: *Aussitôt que la lumière.*

Des vins que l'on m'a fait boire,
Et qui couloient à grands flots,
On auroit, je puis le croire,
Enivré dix Tourangeaux.
Mais pour troubler ma mémoire,
On vide en vain ses caveaux.

AGNES, *du ton le plus aimable.*

Ce n'est jamais que de gloire
Que s'enivrent les héros.

TOUS, *à Dunois.*

Ce n'est jamais, etc.

DUNOIS, *d'un ton galant et s'approchant d'Agnès.*

Pas toujours, belle Agnès.

LA MEIGNELAIS, *avec l'intention de le distraire.*

Si son altesse nous a privé quelque temps de sa présence, nous avons mis les instans à profit; je viens d'arranger un mariage.

DUNOIS, *fixant encore le roi, qui lui fait signe.*

De quel mariage parlez-vous?

LA MEIGNELAIS.

D'après les renseignemens que Monseigneur a bien voulu me donner lui-même, j'accorde décidément la main d'Agnès à Charles-Edmond.

DUNOIS, *vivement.*

Ce mariage est impossible. (*Mouvement terrible d'Agnès et du roi.*)

LA RATINIERE, *se gourmant.*

Certainement qu'il est impossible.

LA MEIGNELAIS.

Et qui l'empêcheroit ?

DUNOIS, *avec force.*

Moi. (*Mouvement et silence général.*)

LE ROI.

Quoi ! son altesse pourroit désapprouver.....

DUNOIS.

Jeune homme, dépend-il de vous de fixer vos destinées ? n'appartenez-vous qu'à vous seul ?

LE ROI, *avec force.*

AIR : *Il marche à l'immortalité.*

J'aime Agnès et j'ai su lui plaire :
Plus de rivaux à redouter ;
Eh ! quel seroit le téméraire
Qui voudroit me la disputer ?
Que l'on me blâme ou que l'on fronde,
Quand je brûle pour tant d'appas.....
Agnès, quelle puissance au monde
Pourroit t'arracher de mes bras ?

AGNES, *bas au roi.*

Charles, vous vous oubliez.

LA MEIGNELAIS.

Jeune homme, c'est trop fort ; vrai.

LE PAGE, *serrant Berthe et à demi-voix.*

Berthe, quelle puissance au monde !.....

BERTHE.

C'est bien ; mais ne vous oubliez pas.

DUNOIS.

Ce jeune officier a besoin qu'une tête plus calme, plus expérimentée que la sienne.....

LE ROI.

Je suis sûr que lorsque le comte de Dunois connoîtra la force de mes raisons, il cessera de blâmer aussi sévèrement.... S'il

daignoit permettre que je l'entretinsse un instant en particulier?.....

DUNOIS.

Je le desire ainsi que vous. (*Au Châtelain et aux autres.*) Veuillez nous laisser.

LA RATINIERE.

Si ça pouvoit se brouiller!

AGNES, *bas.*

Charles, de la prudence!

LA MEIGNELAIS, *à part, sur le devant de la scène.*

Je vais lui préparer un second labyrinthe. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII.

LE ROI, DUNOIS.

(*Dès qu'ils sont seuls, le roi se couvre et reprend toute sa majesté: Dunois se découvre aussitôt.*)

LE ROI, *éclatant de rire et du ton le plus léger.*

Eh bien! comte de Dunois, vous ne vous attendiez pas à trouver Charles VII dans ce château?

DUNOIS.

Votre majesté ne s'attendoit pas non plus à m'y rencontrer.

LE ROI.

Souvenez-vous que je ne suis ici que Charles Edmond..... Le châtelain vous a raconté par quel accident je suis tombé dans les mains de la belle Agnès.... Avouez qu'on peut être plus malheureux que cela.

DUNOIS, *sur le même ton.*

Ce sont de ces malheurs que j'ai souvent éprouvés....

LE ROI, *lui prenant le bras.*

Comte de Dunois, soutenez-donc le roi de France: vous savez combien il est blessé.

DUNOIS, *avec ironie.*

Sire, je n'ai pas osé devant le châtelain vous manifester... toute mon inquiétude.... sur la profonde blessure...

LE ROI, *frappant sur sa jambe et s'appuyant sur Dunois.*

Oh! celle-ci n'est rien. (*S'asseyant.*) Mais, à votre tour, dites-moi donc, cher comte, ce qui peut vous avoir conduit ici?

DUNOIS, *gravement.*

Votre intérêt, sire, le salut de l'état.

LE ROI, *s'asseyant.*

Ah! ah! contez-moi ça.

DUNOIS.

En revenant au camp de Blois, avec les renforts que j'avois été rassembler en Anjou, pendant la trêve.... j'ai trouvé votre armée dans la plus vive inquiétude : on ne savoit à quoi attribuer votre absence ; on ignoroit de quel côté vous aviez tourné vos pas. Craignant tout pour votre personne, j'ai laissé les troupes sous le commandement des comtes d'Armagnac et de la Trémouille....

LE ROI.

Très-bien : je n'aurois pas mieux fait : ce sont deux braves.

DUNOIS.

Je me suis mis à la recherche de votre majesté, et le hasard seul m'a conduit ici.

LE ROI.

Ah! le hasard!

AIR : *Chacun avec moi l'avouera.*

Vous avez des hasards heureux :
Oui, le bonheur vous est fidèle.
Vous cherchez un roi dans ces lieux,
Et vous y trouvez une belle. (*Bis.*)
Mais vous venez un peu trop tard ;
Oui, près d'Agnès il est trop tard :
La victoire pour vous s'arrête.
Quand vous arrivez..... par hasard....
J'ai par hasard (*bis*) fait sa conquête.

LE ROI.

Enchanté de rencontrer en vous un rival : je n'en ai jamais eu, et vous me faites sentir que la rivalité double le prix d'une conquête : il ne manquoit au bonheur de Charles Edmond que d'enlever Agnès au seigneur le plus galant et le plus expérimenté de la cour de Charles VII.

DUNOIS.

Sire, vous me piquez... Songez que c'est un défi.

LE ROI.

Eh bien ! soit : déployez tout ce que vous avez de ruse, d'esprit et d'adresse ; faites valoir votre rang, votre nom ; faites briller aux yeux d'Agnès vos exploits, vos victoires : certes, il y a de quoi l'éblouir..... Pour moi, je reste simple officier de ma suite, sans éclat et sans nom, pauvre jeune blessé qui ne vous demande pour tout avantage, que de ne pas faire connoître qu'il est votre roi.

DUNOIS.

J'accepte : mais prenez-y garde, sire....

LE ROI.

J'ai mes raisons pour ne rien craindre.

DUNOIS.

Je puis offrir à Agnès... plus que le roi lui-même.

LE ROI, *surpris*.

Quoi donc ?

DUNOIS.

C'est mon secret.... Votre majesté m'a permis de tout employer ?

LE ROI, *encore piqué*.

Tout ce qu'il vous plaira.

DUNOIS, *à part*.

Je le crois piqué.

LE ROI, *à part*.

Tâchons cependant de ne pas le laisser seul avec elle.

TRIO.

DUNOIS, *à part.*

Oui, cet hymen embelliroit ma vie.

LE ROI, *à part.*

Je souffrirois qu'elle me fût ravie!

DUNOIS. LE ROI.

Ensemble.

Jamais, non, rien jamais Jamais, non, rien jamais
Ne pourra m'éloigner d'Agnès. Ne pourra m'éloigner d'Agnès.

SCÈNE IX.

Les mêmes, AGNES, *reparoissant à la porte du fond.*

AGNES.

La dispute, je crois, s'engage;
Le comte paroît en courroux.

LE ROI, *bas à Dunois.*

Ciel, c'est Agnès; modérons-nous;
Et, pour me cacher davantage,
Prenez le ton d'un chef; parlez avec humeur;
Commandez-moi.

DUNOIS, *avec intention.*

Laissez-moi faire.

LE ROI.

Vous pouvez m'appeler.... étourdi.... téméraire....

DUNOIS, *à part.*

Mettons ses ordres à profit.

AGNES, *s'avançant peu à peu.*

Écoutons bien ce qu'il lui dit.

DUNOIS, *au roi, avec une colère simulée.*

Qu'osez-vous, jeune téméraire?...

AGNES, *se mettant entre eux deux.*

Comte, calmez votre colère.

DUNOIS, *sur le même ton.*

Jeune étourdi.... jeune imprudent!

AGNES.

Songez qu'il est blessé.... songez qu'il est souffrant....

Ensemble.

DUNOIS, *à part.*

En ma faveur, avec prudence,
Mettons ses ordres à profit.

AGNÈS, *à l'un et l'autre tour-à-tour.*

(*Au roi.*)
Songez au rang, à la distance.
(*A Dunois.*) (*Au roi.*)
Point de courroux.... Point d'imprudence.
De crainte tout mon cœur frémit.

LE ROI.

Avec adresse, avec prudence
Il met mes ordres à profit.

DUNOIS.

Laissez-nous seuls;... retirez-vous, jeune homme.

LE ROI, *avec un mouvement convulsif.*

Me retirer!...

DUNOIS.

Je parle au nom du roi.

AGNES.

Retirez-vous; je meurs d'effroi:
Songez qu'il parle au nom du roi.

LE ROI, *à part.*

Je suis perdu si je me nomme;
Il faut sortir en ne me nommant pas.
Ah! quel dépit! quel embarras!

DUNOIS, *aussi à part.*

Il faut, vive Dieu! qu'il se nomme,
Ou qu'il sorte à l'instant, s'il ne se nomme pas!
Ah! pour un roi, quel embarras.

DUNOIS, *à part.*

Que j'aime à voir un roi de France
Qui, par ses ordres, m'obéit !

AGNES, *à l'un et à l'autre tour-à-tour.*

Ensemble.

Songez au rang, à la distance.
Point de courroux.... point d'imprudence.
De crainte tout mon cœur frémit.

LE ROI, *à part.*

Allons préparer ma vengeance.
Quelle contrainte ! ah ! quel dépit !

(*Agnès conduit le roi et l'emmène forcément jusqu'à la porte du fond.*)

SCÈNE X.

DUNOIS, AGNES.

DUNOIS, *à part, pendant qu'Agnès conduit le roi au fond du théâtre.*

Vive Dieu ! la belle duchesse de Longueville que cela feroit ! (*A Agnès qui s'avance en tremblant.*) Belle Agnès, que ma présence ne vous intimide point.

AGNES.

Le jeune officier, se seroit-il donc oublié ?

DUNOIS.

Soyez persuadée qu'il n'a rien à craindre de moi.

AGNES.

Je n'attendois pas moins de son altesse ; elle sait que le plus inférieur en pouvoir, en naissance, n'en a pas moins les mêmes droits en amour.

DUNOIS, *vivement.*

Je suis de votre avis, tout-à-fait de votre avis.... Ne comptons pour rien la distance qui peut se trouver entre ce jeune homme et moi, j'y consens.... Mais le temps presse ; il faut s'expliquer.

condition : trop d'éclat nuit souvent au bonheur. L'hymen n'achèvera jamais pour moi que des nœuds commencés par l'amour ; et si je puis me confier à votre loyauté, et vous ouvrir ici mon ame toute entière.... sachez, comte, qu'il ne m'est plus possible de disposer de mon cœur.

LE ROI, *toujours à part.*

Elle pourroit me préférer !....

DUNOIS.

Vous aimez donc beaucoup ce.... jeune Edmond ?

LE ROI, *à part, et s'approchant.*

Ecoutons !

AGNES, *avec force et dignité.*

Oui, je l'aime. Je ne sais quelle inspiration m'entraîne vers ce jeune homme ; il me semble qu'un pressentiment secret me fait voir sa destinée attachée à la mienne. Il est obscur encore, mais le feu qui anime ses regards, je ne sais quoi de magnanime répandu sur tous ses traits, annoncent en lui les qualités les plus brillantes : l'encourager, le guider dans la carrière de l'honneur, l'élever, d'exploits en exploits, au rang des premiers chevaliers, le rendre digne, en un mot, de marcher sur les traces de son altesse... voilà mon unique but, voilà ma plus chère espérance.

LE ROI, *à part.*

Femme adorable !

DUNOIS, *aussi à part.*

Quel feu ! quelle ame !

LE ROI, *s'élançant vers Agnès.*

Quoi ! vous me préférez à tout ce qui vous adore ! même au comte de Dunois, célèbre par tant d'exploits fameux !

AGNES, *avec noblesse.*

Vous êtes jeune encore.

LE ROI, *désignant toujours Dunois.*

Un héros.....

AGNES.

Vous pouvez le devenir.

LE ROI.

Dont le bras invincible.....

AGNES.

J'armerai le vôtre.

LE ROI.

Enfin, dont le nom, le rang et le pouvoir...

AGNES.

Quel mortel est au-dessus de vous..... (*Mouvement du roi.*) quand c'est vous seul que je préfère?

LE ROI, *avec ivresse et s'oubliant.*

Eh bien! comte de Dunois, voulez-vous encore me la disputer?

DUNOIS, *à part.*

Plus rien à faire ici pour moi, vive Dieu! c'est dommage; mais je dois, je prétends la sauver. (*On entend une fanfare au fond du théâtre.*)

SCÈNE XII.

Les précédens, LA MEIGNELAIS, BERTHE, LA RATINIERE, LE CHATELAIN, VASSAUX, ECUYERS, VILLAGEOIS, JEUNES FILLES (*vêtues de blanc et portant des corbeilles de fleurs. Berthe porte un riche coussin sur lequel est une couronne de laurier.*)

(*Marche d'orchestre.*)

DUNOIS.

Eh bien! châtelain, qu'est-ce que tout cela?

LA MEIGNELAIS.

Ce sont mes vassaux qui viennent offrir leurs hommages à son altesse sérénissime.

DUNOIS, *avec humeur.*

Au diable les fêtes!

LA MEIGNELAIS.

Ma chère Agnès, présente, au nom de toute ma châtellenie,

[illegible] sur vent au bonheur. L'hymen n'a-
[illegible] que des nœuds commencés par l'a-
[illegible] à votre loyauté, et vous ouvrir
[illegible] — sachez, comte, qu'il ne m'est
[illegible] de mon cœur.

LE ROI, *toujours à part.*

Elle pourrait me préférer !...

DUNOIS.

Vous aimez donc beaucoup ce.... jeune Edmond ?

LE ROI, *à part, et s'approchant.*

Écoutons !

AGNÈS, *avec force et dignité.*

Oui, je l'aime. Je ne sais quelle inspiration m'entraîne
ce jeune homme ; il me semble qu'un pressentiment
me fait voir sa destinée attachée à la mienne. Il est
encore, mais le feu qui anime ses regards, je ne sais
magnanime répandu sur tous ses traits, annoncent en
qualités les plus brillantes : l'encourager, le guider
carrière de l'honneur, l'élever, d'exploits en exploits,
des premiers chevaliers, le rendre digne, en un mot,
cher sur les traces de son altesse... voilà mon unique
ma plus chère espérance.

LE ROI, *à part.*

Femme adorable !

DUNOIS, *aussi à part.*

Quel feu ! quelle ame !

LE ROI, *s'élançant vers Agnès.*

Quoi ! vous me préférer [illegible] qui vous adore !
[illegible] de Dunois, célèb[illegible] [illegible]oits fameux

A[illegible]

Vous êtes jeun[illegible]

LE [illegible] *[illegible]urs Dunois.*

Un héros...

Vous pou[illegible]

LE ROI.

Dont le bras invincible....

AGNES.

J'armerai le vôtre.

LE ROI.

Enfin, dont le nom, le rang et le pouvoir...

AGNES.

Quel mortel est au-dessus de vous..... (*Mouvement du roi.*) Ah! c'est vous seul que je préfère?

LE ROI, *avec ivresse et s'oubliant.*

[illegible] comte de Dunois, voulez-vous encore me [illegible]

DUNOIS, *à part.*

[illegible] faire ici pour moi, vive Dieu! c'est domm[illegible] [illegible] prétends la sauver. (*On entend une ju[illegible]*)

SCÈNE XII.

[illegible]

[illegible] *de par[illegible]*

[illegible] arangue.....

[illegible] ut cela?

[illegible] tourner.... au plutôt

[illegible] en le grand Du-

DUNOIS, *de même.*

Ces éloges sont flatteurs, sans doute; mais je ne puis m'éloigner d'ici; j'y suis retenu par un devoir sacré.....

LE ROI, *à part.*

Que veut-il dire?

DUNOIS.

Le roi s'est absenté de son camp..... on ignore ce qu'il est devenu. J'ai envoyé mes écuyers à la recherche de sa majesté dans tous les environs, et leur ai donné rendez-vous dans ce château..... où j'établis mon quartier-général..... jusqu'à ce que le roi soit découvert.

LE ROI, *à part.*

Voudroit-il me forcer d'éclater?

DUNOIS, *de même.*

Qu'elle le connoisse, elle est sauvée.

SCÈNE XIII.

Les précédens, LE PAGE.

LE PAGE.

Un courrier du roi, qui n'a fait que passer, vient de remettre cette dépêche pour Monseigneur.

DUNOIS, *ouvrant le paquet.*

Une lettre du roi!

LA MEIGNELAIS.

Nous allons savoir ce qu'il est devenu.

DUNOIS.

Il n'est pas loin; car la lettre est datée d'aujourd'hui.

LE ROI, *avec un faux respect.*

Seroit-il indiscret d'inviter son altesse..... à nous faire part...

DUNOIS *lit.*

« Cher et brave Dunois.... »

LA MEIGNELAIS.

Le roi connoit bien son monde.

[illegible] US LES AUTRES.

» Voulant [illegible] zèle

» services [illegible]

» offrir [illegible] lle ;

» bonheur [illegible] p d'honneur.

» de [illegible] *la main à Agnès, qui l'ac-*

» [illegible] *trouble dont lui seul s'ap-*

» [illegible]

» [illegible]

» [illegible]

» [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

DU SECOND ACTE.

LA RATINIERE, *à part et fixant le roi.*

Il est certainement en état d'être transporté.

AGNES, *au roi.*

A peine convalescent, vous forcer à partir !

BERTHE.

Un blessé aux armées ! à quoi cela peut-il servir ?

LA RATINIERE.

Cela fait toujours nombre, Mademoiselle.

LE ROI, *avec un dépit qu'il a peine à retenir.*

Châtelain, cet ordre ne peut me regarder.

LA MEIGNELAIS, *qui a achevé de lire bas.*

Un moment; voilà qui me regarde, moi.

LA RATINIERE, *à part.*

Si le châtelain pouvoit partir aussi !

LA MEIGNELAIS, *continuant de lire.*

» Défendons à tout habitant de cette province, à tout seigneur, à tout châtelain..... »

LA RATINIERE.

C'est bien vous.

LA MEIGNELAIS, *achevant de lire.*

» De garder chez soi aucun des officiers désignés ci-dessus » dès qu'ils auront eu connoissance de cet ordre donné au » nom du roi. Le tout sous peine d'encourir une punition capitale, et de s'exposer au courroux de sa majesté. »

LA RATINIERE, *qui a suivi des yeux l'écrit.*

C'est bien un des officiers désignés ci-dessus. (*Il retourne à sa place à un regard sévère que jette sur lui le châtelain.*

LA MEIGNELAIS.

Punition capitale !

LE ROI.

Châtelain, vous n'avez rien à craindre.

LE PAGE, *à part.*

Ce tour-là vaut le nôtre.

AGNES.

Il disoit que cet ordre devoit assurer mon bonheur.

LA MEIGNELAIS.

Dans le fait il me paroît étrange....

LE ROI, *avec un dépit toujours croissant.*

Le comte a voulu se venger de la préférence que vous daignez m'accorder sur lui ; mais ses efforts seront inutiles.... et je ne pars pas.

LA RATINIERE.

Comment! vous ne partez pas? Il me semble pourtant que la subordination....

LA MEIGNELAIS.

AIR : *On sait bien que la sympathie.*

Vous garder seroit imprudence.
Je doi,
Dans cette circonstance,
Prouver, par mon obéissance,
Mon respect aux ordres du roi.

AGNES, *avec la plus vive émotion.*

Mon oncle je vous supplie....
Ce seroit folie
D'exposer sa vie.
Peut-il loin d'ici
Porter une armure,
Quand de sa blessure
Il n'est pas guéri ?....

LA RATINIERE.

(Paroles sans chant.)

Pas guéri....

Ensemble.

LA MEIGNELAIS, LA RATINIERE.

Vous / Le garder seroit imprudence.

Je dois, / Il doit, dans cette circonstance,

Prouver, par mon / son obéissance,

Mon / Son respect aux ordres du roi.

AGNES, BERTHE, *chacune à part.*

Ah! grand Dieu! quelle est ma souffrance!

Faut-il, hélas! que son absence

Soit le prix de l'obéissance!

Edmond / Ernest va s'éloigner de moi!

LE ROI, LE PAGE, *chacun à part.*

Ah! quel tour! Mais dans le silence

Il me faut cacher ma souffrance,

Peste soit de / Se soumettre à l'obéissance.

Ensemble.

Je suis enferré malgré moi!

C'est bien fâcheux quand on est roi.

LE ROI, *s'agitant et parcourant le devant du théâtre.*

Châtelain, je vous prie d'observer que ma blessure devroit être le motif d'une exception....

LA MEIGNELAIS.

Son altesse, ou sa majesté seule, pourroient en votre faveur.... mais le comte est parti, plus à revenir sur ses ordres.

LE ROI.

Eh! que me font les ordres du comte? Je prends tout sur moi.

LA MEIGNELAIS, *le suivant.*

Mais songez au courroux de sa majesté..... Je la vois d'ici d'une colère.....

LE ROI.

Il n'est rien que je ne brave....

AGNES, *le suivant de même.*

Songez que vous pouvez moins que tout autre vous exposer au courroux du roi.

LE ROI, *au comble de l'impatience, et parcourant le théâtre avec plus de rapidité encore.*

Je suis hors d'état de marcher.

LA MEIGNELAIS.

Mais vous voyez bien ; mon ami, que vous marchez à merveille. (*Le roi s'arrête tout-à-coup.*)

LA RATINIERE.

C'est évident.

LA MEIGNELAIS.

Allons, que l'on prépare tout pour son départ.

LA RATINIERE, *vivement.*

Je vais donner vos ordres.

BERTHE, *le retenant par le bras.*

Ne bougez pas. (*La Ratinière s'arrête.*)

LE ROI, *à part et s'agitant toujours.*

Non, Dunois ne l'emportera pas sur moi.... Dussé-je me faire connoître.

LE PAGE, *bas au roi.*

Sire, vous allez vous trahir.

LE ROI, *de même.*

Eh ! que m'importe ?.... (*Fixant Agnès*) Je pourrois m'en séparer !.... jamais.

LA MEIGNELAIS.

Il faut partir, mon bon ami ; la raison, la prudence....

LE ROI.

Eh bien ! puisque vous vous obstinez tous à vouloir m'éloigner....

(*On entend un bruit de cor au fond du théâtre.*)

LA MEIGNELAIS.

Qu'entends-je ?

LE PAGE, *courant à la porte du fond et examinant.*

C'est le comte lui-même..... Il revient à bride abattue.... Un courrier de l'armée l'accompagne.... Il descend de cheval.

LE ROI, *à part.*

Qui peut le ramener ?

AGNES, *à part.*

Je ne m'attendois pas que le retour du comte dût me faire autant de plaisir.

LE ROI, *à Agnès, pendant que la Meignelais, Berthe et le Page vont au-devant du comte.*

Rassurez-vous, Agnès.... il faudra bien qu'il révoque l'ordre qui nous sépare.

AGNES, *à part, et le fixant avec une nouvelle attention.*

Avec quelle assurance il dit cela !

SCÈNE III.

Les Précédens; DUNOIS, UN COURRIER de l'armée, plusieurs ÉCUYERS du Comte.

DUNOIS.

Châtelain, malgré mon empressement à satisfaire aux ordres du roi, je reviens sur mes pas. A peine sorti de vos avenues, j'ai rencontré ce soldat expédié en courrier pour m'apporter des nouvelles qui rendent plus pressantes que jamais les recherches que l'on doit faire pour découvrir sa majesté, que l'on assure être dans ces cantons. (*Mouvement du roi.*)

AGNES, *à part.*

Quel nouveau soupçon !

LE ROI, *se composant.*

Pourrions-nous être instruits ?.....

DUNOIS, *au courrier.*

Tu peux t'expliquer ici.

LE ROI, *vivement et en maître.*

Parle.

LE COURRIER.

Ces enragés d'Anglais ont rompu la trève.

LE ROI, *avec force.*

Ils ont rompu la trève ?

LE COURRIER.

Oui, mon officier : rompu net. Le camp de Compiègne est culbuté ; le régent d'Angleterre est en ce moment sous les murs de Paris.

LE ROI.

Sous les murs de Paris !

AGNES, *à part.*

Quelle émotion sur tous ses traits !

LE ROI, *avec élan et s'oubliant.*

Que l'on rassemble à l'instant une nouvelle armée ! que tout Français soit sous les armes ! que le cri de guerre retentisse, et qu'on marche à l'ennemi.... Voilà.... (*réprimant son élan et fixant Agnès*) oui, voilà ce que j'ordonnerois si j'étois roi de France.

AGNES, *à part.*

C'est lui ! (*Elle s'appuie sur Berthe.*)

LA MEIGNELAIS, *serrant la main du roi.*

Il a du feu, ce jeune homme.

BERTHE, *soutenant Agnès.*

Qu'avez-vous donc, belle cousine ?

DUNOIS, *à part avec joie.*

Il est connu d'Agnès. (*Haut et au roi.*) J'approuve tout-à-fait votre plan.... j'aime ce feu qui brille dans vos regards ! il indique ce que vous êtes..... ce que vous serez quelque jour.

LA MEIGNELAIS.

Oui, je crois qu'il ira loin.

DUNOIS.

Mais, en attendant que l'on ait retrouvé le roi, j'ordonne, en

son nom, la convocation du ban et de l'arrière-ban de chaque province.

LA RATINIERE.

Ah! mon Dieu! j'avois bien besoin d'acheter ma lieutenance aujourd'hui.

DUNOIS.

Châtelain, allons, sans perdre un instant, convoquer tous les habitans de cette châtellenie qui sont en état de porter les armes.

LA RATINIERE.

Je n'ai plus qu'un espoir; c'est l'arrière-garde ou la réserve.

Morceau d'ensemble de Deche.

LA MEIGNELAIS.

Tous mes vassaux, Comte, suivront vos pas.

DUNOIS, *à part.*

Je sauve Agnès si le roi suit mes pas....

CHŒUR GÉNÉRAL.

(*Chacun à part.*)

AGNES. 1

Pouvais-je me douter hélas!
Qu'un roi s'attachoit à mes pas.

LE ROI. 2

Elle semble éviter mes pas;
Qu'augurer de son embarras?

DUNOIS. 3

Oui, oui, le roi suivra mes pas;
La gloire l'appelle aux combats.

LE COURRIER. 4

Aux Anglais marchons à grands pas!
Et qu'ils fléchissent sous mon bras.

LA RATINIERE. 5

C'est à tort qu'on arme mon bras:
Je ne marche qu'au petit pas.

LA MEIGNELAIS. 6

Oui, mes vassaux suivront vos pas,
Et nous allons armer leurs bras.

LE PAGE. 7

Si nous partons, quel embarras!
Nous aurons donc perdu nos pas.

BERTHE. 8

Ils vont partir, quel embarras!
Le page va suivre leurs pas.

AGNES.

O ciel! en croirai-je mes yeux!
Quoi! c'est le roi, le roi lui-même.

DUNOIS.

Enfin un transport généreux
L'a fait connoître à ce qu'il aime!

LE ROI, *fixant Agnès.*

Quel trouble je lis dans ses yeux!
Me serois-je trahi moi-même ?

(*Reprise du chœur général en sortant.*)

(*Tout le monde sort; le roi se trouve sur le passage d'Agnès, et l'empêche de suivre les autres.*

SCÈNE IV.

AGNES, LE ROI.

AGNES.

Ciel ! quelle émotion me fait éprouver sa présence !

LE ROI, *avec embarras et l'examinant.*

Belle Agnès, je conçois toutes vos inquiétudes.... Mais, d'où vient ce trouble, cet air de surprise avec lequel vous me regardez maintenant ?

AGNES, *d'une voix altérée.*

Pouvez-vous me le demander ?.... Tout ne me dit-il pas à quel point je m'abusois...

LE ROI.

Expliquez-vous.

AGNES.

Et comment, à cet élan magnanime, à cette noble indignation contre la perfidie du régent d'Angleterre, à ces ordres donnés en souverain au comte de Dunois.... Comment ne pas reconnoître le roi de France ?

LE ROI.

Eh bien ! oui, c'est Charles VII que vous voyez devant vous, que le hasard a conduit en ces lieux pour lui faire adorer la beauté qui seule pouvoit le fixer à jamais; c'est votre roi que vous avez comblé de soins, pénétré de reconnoissance; et qui vous renouvelle ici tous les sermens qu'ils vous a faits.

AGNES.

Sire,... Votre majesté....

LE ROI, *du ton le plus aimable.*

Vous m'avez promis de vous accoutumer à ne m'appeler que Charles.

AGNES.

Ah! quand je vous ai fait cette promesse, j'ignorois les dangers dont j'étois environnée.... Ah Charles!... ah sire!... comme vous m'avez trompée!

LE ROI.

Je voulois être aimé pour moi-même. Charles VII seroit-il donc à présent moins heureux que Charles Edmond?

AGNES.

Eh! quel espoir me resteroit en vous aimant? Puis-je oublier que vous êtes roi?

LE ROI, *reprenant son caractère aimable.*

AIR : *En deux moitiés, dit-on, le sort.* (De la jeune Mère.)

Près de vous, ce titre en ce jour
Doit-il nuire au feu qui m'anime?
Belle Agnès, aux yeux de l'amour
Etre roi n'est pas un grand crime;
On peut nous aimer sans effroi,
On nous fixe par un sourire....
Et Charles, s'il est votre roi,....
N'en est pas moins sous votre empire.

AGNES.

Même air.

En vain l'on croit séduire un cœur
Qui ne veut qu'un nœud légitime;
Je renoncerois au bonheur
S'il pouvoit me coûter l'estime.
D'un feu qui s'accroît chaque jour
Je redoute peu le délire:
La vertu sait braver l'amour,
Même en chérissant son empire.

LE ROI.

Pourquoi résister au penchant qui vous entraîne? A qui donnerez-vous désormais ce cœur dont j'ai fait naître les premières, les plus douces affections?....

AGNES, *avec ivresse.*

Donner ce cœur! eh! qui pourroit après vous en être digne? Oui, sire, vous régnerez éternellement sur ce cœur que vous enivrez, que vous déchirez.... Par-tout je ne verrai, je n'aimerai que Charles.... et jugez maintenant de la grandeur du sacrifice, puisqu'avoir le courage de me soustraire à votre amour, c'est renoncer pour jamais à l'espoir d'être heureuse.

LE ROI.

Eh! comment vous obéir?

SCÈNE V.

Les mêmes, DUNOIS.

AGNES.

Venez, comte, venez-vous joindre à moi, pour rendre le roi de France à lui-même.

DUNOIS.

Sire, j'ai, par les soins du châtelain, expédié des ordres dans les environs. Le desir de punir la perfidie du duc de Betfor, éclate dans tous les cœurs. Déjà tout se rassemble, tout prend les armes; et bientôt vous serez à la tête d'une nouvelle armée.

AGNES.

Allez, sire, allez combattre vos ennemis.

DUNOIS.

AIR : *Un homme, pour faire un tableau.*

Il faut à vos nouveaux soldats
Montrer le chemin de la gloire;
Que leur roi les guide aux combats:
Ils seront sûrs de la victoire.
Par vous, dans des périls si grands,
Que leur valeur soit animée!
Venir combattre dans ses rangs,
Sire, c'est doubler votre armée.

LE ROI.

Oui, vous me verrez dans vos rangs; j'en ressens déjà la plus vive impatience. Que mes ennemis redoutent ce bras guidé

par l'honneur et l'indignation !.... (*Désignant Agnès.*) Mais, quand mes yeux s'attachent sur elle, un pouvoir invincible détruit toutes mes résolutions..... Si vous saviez par quels nouveaux charmes elle vient de me retenir, en cherchant à m'éloigner.

AGNÈS, *avec force et dignité.*

Vous retenir !.... Souffrirai-je que pour moi, vous exposiez le salut de l'état ? Connoissez mieux Agnès. Sachez que le roi restant auprès de moi, quand la gloire l'appelle, perdroit tous les droits qu'il s'est acquis sur mon cœur. Ah ! si quelque chose me console, c'est que je puis encore vous guider, vous indiquer la route que vous devez suivre. Sire, c'est à la tête de vos armées que l'honneur a marqué votre place : songez à la grandeur de vos destinées, aux regards de la postérité: oubliez Agnès..... jusqu'à ce que vous ayez vaincu vos ennemis ; et souvenez-vous bien que le héros seul peut encore lui faire aimer le roi.

LE ROI.

Comte, vous l'entendez.

DUNOIS, *à part.*

Vive Dieu ! j'en reviendrai toujours-là ! la belle duchesse de Longueville que cela m'auroit fait.

SCÈNE VI ET DERNIÈRE.

Les mêmes, LA MEIGNELAIS, LA RATINIERE, BERTHE, LE PAGE, ECUYERS, VASSAUX armés, VILLAGEOIS.

LA MEIGNELAIS, *dans le fond.*

Son altesse ? Où est son altesse ?....

DUNOIS.

Quel tumulte se fait entendre !

LA MEIGNELAIS, *tout essoufflé.*

Un nouveau courrier vient d'arriver, il nous a appris des nouvelles.... Tout est perdu.

DUNOIS.

De quoi s'agit-il donc ?

LA MEIGNELAIS.

Paris est au pouvoir des Anglais ; le duc de Betfor vient d'y faire couronner roi de France le jeune Henri VI.

LE ROI, *avec un mouvement terrible.*

Seroit-il vrai ?

LA MEIGNELAIS.

Voilà mon bon ami, l'occasion de la mériter ; songez qu'il a été prédit à ma chère Agnès, qu'elle ne seroit jamais le partage que d'un vainqueur, d'un héros.

AGNÈS, *avec inspiration.*

C'est donc dans le camp du roi d'Angleterre qu'il me faudra passer ; c'est-là qu'il faudra venir me chercher.

LE ROI, *avec élan.*

Agnès, je vous y devancerai.....

DUNOIS.

Suivez la noble route qu'elle vous trace pour arriver au bonheur.

LA MEIGNELAIS.

Tous mes vassaux remplissent les avenues du château ; ils sont prêts à marcher, et demandent quel est le chef qui va les conduire à l'ennemi.

LE ROI, *s'élançant au milieu du théâtre, ouvrant sa veste et laissant voir les ordres qui couvrent sa poitrine.*

Votre roi.

TOUS.

Le roi ! (*Chacun se range avec respect et se découvre.*)

DUNOIS.

La France est sauvée !

CHŒUR, *de Dames.*

Quoi ! c'est le roi !

LA MEIGNELAIS.

Le roi chez moi !

CHŒUR.

Partons ! partons ! que la valeur
Enchaîne par-tout la victoire ;
Et répétons, aux champs d'honneur,
Ces mots chéris : « Amour et gloire. »

(*Pendant le chœur, le roi s'éloigne, entraîné par Dunois, et disparoît ; il est suivi de tous les guerriers et de la Ratinière ; le chœur s'éloigne et s'éteint par degrés.*)

BERTHE, *à Agnès.*

Il est parti ; mais il reviendra, belle cousine.... (*à part.*) et le Page aussi, je l'espère.

AGNÈS,

Au Public.

AIR *Du pot de fleurs.*

Agnès est-elle enfin sauvée ?....
Messieurs, c'est à vous d'en juger ;
Par vous qu'elle soit préservée,
Ce soir, de tout nouveau danger !
Ah ! pour le salut de la France,
Si je presse un roi de partir,
Puissiez-vous souvent revenir
Me consoler de son absence.

CHŒUR.

Puissiez-vous souvent revenir
La
Me consoler de son absence.

FIN.

izet, André René Polydore Alissan de

LA

BELLE HOTESSE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

PAR MM. CHAZET ET VALLÉE:

eprésentée pour la première fois à Paris, sur le Théatre du Vaudeville, en avril 1806.

Prix 1 franc 20 cent. (24 s.)

A PARIS,

hez Mad. CAVANAGH, libraire, sous le nouveau passage des Panoramas, n°. 5, entre le boulevard Montmartre et la rue Saint-Marc.

1806.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Mad. DERVILLE, hôtesse à Postdam.	Mad. BELMONT.
Mad. DE SAINTRÉ jeune veuve de Berlin.	Mad. DESMARE-THESIGNI.
FREDERIC, sous-lieutenant. .	M. HENRI.
PHILIPPE, valet de Frédéric.	M. St. LEGER.

La Scène se passe à Postdam dans l'hôtel de madame Derville.

LA BELLE HOTESSE.

Le Théatre représente un Appartement.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILIPPE, *seul.*

Une lettre pour moi, timbrée de Berlin!... Qui peut savoir que depuis quinze jours je suis à Postdam avec mon maître! Ce ne peut être que madame de Saintré, cette aimable et jolie veuve que M. Frédéric doit épouser à son tour; mais pourquoi m'écrit-elle?... Lisons:

« Je connais, mon cher Philippe, ton intelligence, et surtout ton attachement pour ton maître. »

Ce cher M. Frédéric; je l'ai vu naître, il est bien naturel que je l'aime.

« Je suis informée que malgré la foi qu'il m'a jurée, et toute la tendresse que j'ai pour lui, Frédéric me trahit, et qu'il est éperduement amoureux de son hôtesse, qu'on dit très-jolie, très-aimable, très-spirituelle et de bonne famille. »

Ah! mon Dieu! qui a pu l'instruire de ce malheureux secret?

« Je pars sur-le-champ pour Postdam où j'arriverai aussitôt que ma lettre. C'est dans la maison même de ma rivale que je descendrai : je veux m'assurer par moi-même de ce que je dois craindre et de ce que je puis espérer. Retiens un appartement pour M. de Valbelle, sous-lieutenant d'infanterie; c'est sous ce nom et ce déguisement que je me présenterai. »

Allons, Philippe, du courage, voilà de la besogne; mais voyons un peu où nous en sommes. M. Frédéric, mon maître, est amoureux de notre belle hôtesse. Je ne crois pas que madame Derville partage bien sincèrement son amour, mais la présence d'une rivale piquera son amour propre, et alors madame de Saintré pourrait bien en être sur les frais de voyage et de déguisement. Hé bien, non,

je me charge de ses intérêts, et je n'en aurai pas le démenti :

AIR *de la parole.*

J'ai quelquefois dans mon printems
Servi l'amour tendre et fidelle ;
Ce sont de bien heureux instans
Qu'avec plaisir je me rappelle,
A soixante ans,
En cheveux blancs,
Je passerai pour un novice, ...
Non, l'obstacle me pique au jeu,
Et je saurai prouver morbleu
Que je suis au fait (3 fois) du service....

Que sous les drapeaux de l'amour
Un joli tendron m'accompagne,
Et, sans m'effrayer du retour,
Je risque encore une campagne.
Mon cœur content,
Tambour battant
Irait encore à l'exercice ; ....
Mons Philippe, vous vous flattez
A soixante ans, vous le sentez,
On n'est plus au fait [3 fois] du service.

J'entends quelqu'un, c'est mon maître... cachons bien cette lettre, et voyons-le venir.

SCENE II.

FREDERIC, PHILIPPE.

FREDERIC.

Philippe, as-tu vu madame Derville ?

PHILIPPE.

Notre belle hôtesse ! non, monsieur.

FREDERIC.

Est-elle sortie ?

PHILIPPE.

Je l'ignore.

FREDERIC.

Vois où elle est, il faut que je lui parle.

PHILIPPE.

Mais, monsieur, vous la quittez à l'instant.

FREDERIC.

A l'instant !..... Il y a un siècle.

PHILIPPE.

Vous avez donc des choses bien pressées à lui dire ?

FREDERIC.

Oui, Philippe, je veux enfin lui dire que je l'aime, que je adore.

PHILIPPE.

Elle sait tout cela, monsieur, vous le lui avez répété au oins cent fois.

FREDERIC.

Mal, puisque je n'ai pu la convaincre; qu'elle m'écoute avec istraction, on me répond en riant.

PHILIPPE.

Manège de coquette.

FREDERIC.

Mad. Derville coquette? as-tu jamais vu une femme plus arfaite ? graces, esprit, douceur!

PHILIPPE.

Il ne lui manque qu'un peu plus d'amour.

FREDERIC.

Je l'avoue, sa rigueur me désespère, et pourtant elle n'enchante.

AIR *du vaudeville de l'Avare.*

Dans la réserve qu'elle oppose
A ma vive et brûlante ardeur,
Je vois l'attribut de la rose
Dont ses traits m'offrent la fraicheur.
Je sais qu'à cette fleur si tendre
La nature sait attacher,
Une feuille pour la cacher
Une épine pour la défendre.

PHILIPPE.

Même air.

Soit, monsieur, cultivez la rose,
Si chere à vos yeux prévenus ;
Mais dans l'obstacle qu'elle oppose,
N'oubliez pas ses attributs.
Souvenez-vous, quand on la cueille,
Que les fleuristes mal-adroits
Se piquent fort souvent les doigts
En voulant écarter la feuille.

FREDERIC.

Je me modèrerai.....

PHILIPPE.

Vous ferez bien; votre caractère bouillant, impétueux lui fait peur.

FREDERIC.

Et puis-je être calme, lorsque je pense au zèle qu'elle a mis à me présenter à son frère, qui peut tout auprès du ministre et qui sollicite pour moi un brevet de capitaine?

PHILIPPE.

Et si vous l'obtenez nous retournerons à Berlin?...

FREDERIC.

Dès que notre belle hôtesse aura bien voulu accueillir mon hommage.

PHILIPPE.

En ce cas, monsieur, je n'ai plus qu'à vous demander mon congé, je partirai seul.

FREDERIC.

Quoi! tu veux me quitter?

PHILIPPE.

C'est à regret, mon cher maître, mais je suis vieux, j'ai besoin de repos, et je vais occuper le poste honorable de concierge que madame de Saintré m'a promis dans une de ses terres.

FREDERIC.

Mad. de Saintré.... je vous vois venir, monsieur Philippe... ne vous avais-je pas défendu de prononcer jamais ce nom devant moi?

PHILIPPE.

Aussi je n'ai garde de vous en parler, je prendrais mal mon tems pour vous rappeller qu'en partant de Berlin vous l'adoriez, et que vous deviez même l'épouser à votre retour.

FREDERIC.

Alors je n'avais pas vu celle qui doit m'enchaîner pour la vie.

PHILIPPE.

Vous avez raison, car à quel titre Mad. de Saintré prétendrait-elle vous fixer? je sais fort bien qu'elle est jeune, jolie, riche, mais bah! une veuve de vingt-deux ans, qui n'a que trente mille livres de rentes et sur-tout un amour à toute épreuve, ne peut pas lutter contre les avantages que vous offre notre belle hôtesse qui ne vous aime pas encore à la vérité, mais qui vous aimera peut-être, quand quelques années de petits soins l'auront bien convaincue de votre tendresse.

FREDERIC.

Paix! je ne veux pas que vous me parliez davantage de Madame de Saintré.

PHILIPPE. (*à part*)

C'est ce qu'il faudra voir; à mon âge on est rentier, et

ne quitte pas aussi promptement la partie..... *haut en revenant*) Monsieur me permet donc de retourner Berlin ?

FRÉDÉRIC.

Non ! j'ai besoin de vous, et je vous défends de me quitter.

PHILIPPE. (*en sortant*)

Je reste.

SCÈNE III.

FREDERIC. (*seul.*)

Ce bon Philippe !.... je lui ai parlé un peu durement, n suis faché..... mais aussi de quoi s'avise-t-il de me ppeller des souvenirs que je voudrais pouvoir effacer ıtièrement de ma mémoire, j'entends quelqu'un..... 'est Madame Derville.

SCÈNE IV.

FREDERIC, Mad. DERVILLE.

Mad. DERVILLE.

Bonnes nouvelles, monsieur Frédéric ; mon frère m'annonce que le ministre vous recevra à onze heures.

FREDERIC.

Ah ! madame comment reconnaître jamais un pareil service !

Mad. DERVILLE.

Ce n'est point un service que je vous rends, c'est une ette que j'acquitte. Veuve à vingt ans d'un officier sans ırtune, j'ai dû chercher les moyens de me procurer une xistence indépendante ; les conseils et les secours de votre mille m'ont décidée à former à Postdam l'établissement ue j'occupe encore aujourd'hui : le succès a passé mes spérances ; je jouis d'un sort heureux, la confiance, l'estime et la considération m'environnent : ainsi la démarche ue j'ai faite pour vous est bien naturelle, puisque c'est un ibut que je paye à la reconnaissance.

FREDERIC.

J'aimerais mieux le devoir à un autre sentiment.

Mad. DERVILLE.

Ah ! vous allez encore me parler de votre amour.

FREDERIC.

Puis-je vous entretenir d'autre chose ?

Mad. DERVILLE.

Oui, si vous voulez que je vous écoute.

FREDERIC.

Vous avez cependant reçu sans colère l'aveu de ma tendresse.

Mad. DERVILLE.

Parce que je l'ai regardée comme un badinage.

FREDERIC.

Un badinage, le sentiment le plus vif!

Mad. DERVILLE.

Ajoutez même le plus rapide, car il n'y avait pas une heure que vous me connaissiez, quand vous m'avez juré un amour éternel.

FREDERIC.

AIR : *De folie et raison.*

De n'éprouver qu'un froid respect
En vous voyant est-on le maître!
Non, j'ai senti qu'à votre aspect
Comme un éclair l'amour doit naître.

Mad. DERVILLE.

De ce point qui vous paraît clair
Je ne suis pas très-assurée :
L'amour qui naît comme l'éclair
N'en a souvent que la durée.

FREDERIC.

Oh! non! je vous aime, et c'est pour toute ma vie, j'en fais le serment.

Mad. DERVILLE.

Ne jurez pas, Frédéric, je vous croirais encore moins.

FREDERIC.

Alors c'est m'ordonner de mourir.

Mad. DERVILLE.

C'est l'usage.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Les amans que l'on contrarie,
Les amans qu'on n'écoute pas,
Ainsi que vous, las de la vie,
Jurent de chercher le trépas.
Pour guérir les maux qu'on endure
Mourir est un très-bon moyen;
Mais heureusement, je vous jure,
Tous ces morts là se portent bien.

FREDERIC.

Vous ne savez pas tout ce dont je suis capable.

Mad. DERVILLE.

Pardonnez moi, je sais que vous avez un excellent cœur et une très-mauvaise tête, beaucoup d'esprit, mais pas le

ens commun, que depuis quinze jours il vous plait de me épéter toutes les galanteries que vous avez adressées à ille autres femmes et que j'en ris bien sincèrement, comme eaucoup d'autres ont fait avant moi.

FREDERIC.

A merveille ! ainsi donc, madame, vous ne voulez jamais imer.

Mad. DERVILLE.

Même air.

D'un vif amour, je le confesse,
J'ai senti la brûlante ardeur
Pour un époux dont la tendresse
Trop peu de tems fit mon bonheur ;
Mais j'ai juré que de ma vie,
Je ne ferais un autre choix :
L'hymen est une loterie
Où l'on ne gagne pas deux fois.

FREDERIC.

Je vous remercie, madame, le compliment est flatteur.

Mad. DERVILDE.

Laissons cela, Frederic, l'heure du rendez-vous chez le inistre approche; occupez vous d'une entrevue qui peut ous conduire à tout, et ne parlez plus d'un amour qui ne ous mènerait à rien.

FREDERIC.

C'est possible, mais rien ne m'empêchera de vous aimer, e vous le dire, de vous le répéter cent fois par jour.

Mad. DERVILLE.

Puisque vous êtes décidé à m'aimer malgré moi, je veux mon tour vous servir malgré vous, et j'irai seul chez le inistre, où je devais vous accompagner.

FREDERIC.

Vous devez m'accompagner, madame, j'irai ! quand le inistre aura parlé, mon colonel ne résistera pas.

AIR : *Si Dorilas.*

Oui, du succès j'ai l'assurance
Il vous suffira d'un désir
Vous êtes certaine d'avance
Que demander c'est obtenir ;
C'est surtout par un militaire
Que tous vos droits sont reconnus ;
Enfin, Mars, le dieu de la guerre,
Ne refuse rien à Vénus.

SCENE V.

Mad. DERVILLE. (*Seule*)

Quelle tête !..... Oui..... mais il faut convenir que 'est un étourdi bien aimable, et franchement il est tems

qu'il parte, car la reconnaissance que je dois à sa famille et le sentiment qu'il peut m'inspirer finiraient par me mener plus loin que je ne veux aller.

RONDEAU.

Amour, je crains tes chaînes;
Tes espérances vaines,
Tes peines
Sont certaines,
Tes plaisirs incertains.

Bien fou qui s'en occupe;
Car, à ce jeu, dit-on,
Il faut que l'un soit dupe,
Que l'autre soit fripon.

En n'aimant pas, j'évite
Un malheur bien connu.
L'amour qui vient si vîte
Part comme il est venu.

S'apercevant qu'en France
Tout changeait aujourd'hui,
Pour changer, la constance
A pris le nom d'ennui.

SCENE VI.

Mad. DE SAINTRÉ, *en officier*; Mad. DERVILLE, PHILIPPE *et deux garçons d'auberge apportant une malle qu'ils déposent sur la scène.*

Mad. DERVILLE.

Que désire monsieur?

PHILIPPE.

Madame, c'est un jeune officier qui cherche un logement; je lui ai indiqué votre maison en l'assurant qu'il y serait très bien.

Mad. DERVILLE.

Je tâcherai, monsieur, qu'il ne vous y manque rien.

Mad. DE SAINTRÉ.

On est sûr, en vous voyant, qu'on ne pouvait mieux rencontrer.

Mad. DERVILLE.

Pour le zèle, non, monsieur.

Mad. DE SAINTRÉ.

Non, franchement cette maison m'enchante: je suis charmé d'y être, quoique pourtant je ne sois pas sans inquiétude.

PHILIPPE. (*bas à mad. de Saintré.*)

Prenez garde de vous trahir.

Mad. DERVILLE.

J'aime à croire cependant, que ce n'est point une affaire fâcheuse qui vous amène à Postdam.

Mad. DE SAINTRÉ.

Pardonnez moi; on prétend me disputer une possession i m'est bien chère, et je viens pour faire valoir mes droits.

Mad. DERVILLE.

Je connais beaucoup de monde à la cour et si je puis us être utile..... mais vous avez besoin de repos; je is vous faire disposer un appartement.

Mad. DE SAINTRÉ.

Le plus près du vôtre, madame, est celui qui me conendra le mieux.

Mad. DERVILLE.

Vous êtes galant, monsieur l'officier.

Mad. DE SAINTRÉ.

Je suis sincère, madame.

AIR. *Des Troubadours.*

Comblez, je vous conjure,
Un vœu pour moi bien doux.
J'ai besoin, je vous jure,
D'être tout près de vous.

Mad. DERVILLE, (*à part.*)

Je soupçonne ici du mystère,
Et ce jeune homme n'a, je crois,
D'un vif et brillant militaire
Nil'air, ni le ton, ni la voix.

Mad. DE SAINTRÉ,
Comblez, je vous conjure,
Un vœu pour moi bien doux;
J'ai besoin, je vous jure,
D'être bien près de vous.

PHILIPPE,
Sans que l'on en murmure
Comblez un vœu si doux,
Son bonheur, je vous jure,
Est d'être près de vous.

Mad. DERVILLE.
Je puis sans qu'on murmure
Combler un vœu si doux;
Sans risque, je vous jure,
Je serai près de vous.

ous trois ensemble.

PHILIPPE *à mad. Derville.*

Craignez qu'il ne soit téméraire,
Il est jeune, il est officier.

Mad. DERVILLE *malignement.*

Oui, mais un pareil militaire
Ne pourra jamais m'effrayer.

ENSEMBLE.

lad. DE SAINTRÉ. Comblez, je vous conjure, etc.
HILIPPE. Sans que l'on en murmure, etc.
lad. DERVILLE. Je puis sans qu'on murmure, etc.

SCÈNE VII.

Mad. DE SAINTRÉ, PHILIPPE.

PHILIPPE.

Eh! bien, madame, comment trouvez-vous votre rivale?

Mad. DE SAINTRÉ.

Trop aimable : crois-tu qu'elle partage l'amour de ton maître?

PHILIPPE.

Non. M. Frédéric lui a dit des douceurs, elle les écoute avec complaisance et voilà tout.

Mad. DE SAINTRÉ.

Elle les écoute! je ne vois rien là de très-rassurant.

AIR : *J'ai vu par tout dans mes voyages.*

Il n'est pour enchanter nos ames
Rien tel qu'un langage flatteur,
Et l'on dit bien que chez les femmes
L'oreille est le chemin du cœur.
L'aveu d'un amour vif et tendre
N'est jamais en vain répété.
A force de se faire entendre,
On finit par être écouté.

PHILIPPE.

Profitez du secret.

Mad. DE SAINTRÉ.

Le moyen.

PHILIPPE.

Quittez cet air timide, prenez le ton et les manières qui conviennent à l'habit que vous portez.

Mad. DE SAINTRÉ.

Ce rôle ne m'est pas très-familier.

PHILIPPE.

Jeune et jolie, vous avez reçu bien des déclarations de la mémoire, de l'assurance, soyez seulement bien vif, bien étourdi, bien amoureux près de la belle hôtesse, parvenez à lui plaire, et la victoire est à nous.

Mad. DE SAINTRÉ.

A quoi cela me mènera-t-il?

PHILIPPE.

Le voici. Mad. Derville flattée de votre hommage, éconduira mon maître, qui se piquera, se fâchera, s'emportera et sera trop heureux de vous rendre un cœur dont vous n'êtes point effacée.

Mad. DE SAINTRÉ.

Tu t'abuses, l'obstacle ne fera qu'irriter sa passion.

PHILIPPE.

Eh ! non, monsieur Frédéric est d'une jalousie dont j'attends les plus heureux effets : faites vous aimer de Mad. Derville et je réponds du reste.

Mad. DE SAINTRÉ.

Il suffit, je me décide à tout. Voici une lettre que tu mettras à Frédéric, quand tu croiras le moment favorable.

PHILIPPE.

Ce ne sera pas long.

Mad. DE SAINTRÉ.

Allons.

AIR : *Cinquième édition.*

Puisqu'il le faut, des séducteurs
Prenons le ton et le langage,
De complimens et de fadeurs
Faisons un pompeux étalage ;
Cet effort est, tu le conçois,
D'un embarras que rien n'égale,
Ce sera la première fois
Qu'on aura vanté sa rivale.

PHILIPPE.

La voilà, allons, monsieur, du courage.

SCÈNE VIII.

Les mêmes, MADAME DERVILLE.

Mad. DERVILLE.

Monsieur, votre appartement est prêt.

Mad. DE SAINTRÉ.

Madame, je vous remercie ; on m'avait annoncé que vous étiez aussi bonne que jolie, je vois qu'on ne m'a pas trompée.

PHILIPPE, (*bas à Mad. de Saintré.*)

Bien, c'est çà !

Mad. DERVILLE.

Monsieur, je n'épargne rien pour rendre ma maison agréable à tous ceux qui me font l'honneur d'y descendre.

Mad. DE SAINTRÉ.

Sûre d'y trouver une femme telle que vous, la foule doit accourir ici.

PHILIPPE. (*bas à Mad. de Saintré.*

A merveille, appuyez.

Mad. DERVILLE.

Avant de recevoir vos éloges, permettez moi de les meriter.

Mad. DE SAINTRÉ.

Non, d'honneur, vous êtes charmante !

PHILIPPE. (*à Mad. de Saintré.*)

Dites lui que vous l'adorez.

Mad. DE SAINTRÉ.

Et je mettrai au nombre des jours les plus heureux de ma vie, celui où je vous ai vue pour la première fois.

PHILIPPE. (*bas.*)

De mieux en mieux! elle s'attendrit.

Mad. DERVILLE. (*riant.*)

Savez-vous, monsieur, que j'ai presque regret de vous avoir logé si près de moi, vous me semblez dangereux.

Mad. DE SAINTRÉ.

Quoi! madame, l'appartement que vous me destinez.....

Mad. DERVILLE.

Est précisément celui qui se trouve auprès du mien.

Mad. DE SAINTRÉ.

AIR : *Bouton de rose.*

Auprès des Grâces
En fixant ainsi mon séjour;
Ah! c'est m'enchaîner sur vos traces

PHILIPPE.

On doit toujours trouver l'Amour
Auprès des Grâces.

Mad. DERVILLE.

Trêve de galanterie et venez voir votre appartement.

Mad. DE SAINTRÉ.

Quel qu'il soit, je suis certain de le trouver charmant.

Mad. DERVILLE.

Peters..... Peters!

SCÈNE IX.

LES MEMES, UN GARÇON D'AUBERGE.

Mad. DERVILLE.

Portez la malle de Monsieur au N°. 2.

PHILIPPE. (*bas à Mad. de Saintré.*)

Bravo! nous la tenons.

Mad. DE SAINTRÉ.

Tu crois?

PHILIPPE.

J'en suis sûre!

Le Garçon prend la malle et la laisse tomber, il en sort des habillemens de femme, des robes, des bonnets, des schals, etc.

Mad. DERVILLE.

Fort bien! mal-adroit que vous êtes!

FREDERIC.

Peste soit du butor!

Mad. DE SAINTRÉ.

Ma malle ouverte! je suis trahie!

Mad. DERVILLE. (*ramassant les effets.*)

Que vois-je! des robes, des bonnets, (*riant aux éclats.*)
! ah! ah! ah! pour un officier, voilà un singulier bagage.

PHILIPPE.

Parbleu; c'est jouer de malheur.

Mad. DERVILLE.

Mais à vous dire vrai, je m'en doutais.

Mad. DE SAINTRÉ. (*à part.*)

e suis au désespoir!

Mad. DERVILLE.

De la confusion! de l'embarras! rassurez vous, je ne suis nt indiscrette, et si je cherche à pénétrer votre secret, st que j'ai le pressentiment que je pourrai vous être utile.

Mad. DE SAINTRÉ.

Si vous saviez qui je suis, et le projet qui m'amène, vous arriez bien changer de langage.

Mad. DERVILLE.

Je ne crois pas.

TRIO.

Pour faire une confidence
Ce lieu n'est pas bien choisi,

PHILIPPE.

Et de peur

Mad. DERVILLE.

D'une imprudence,

PHILIPPE.

Il vaut mieux

Mad. DERVILLE.

Sortir d'ici.

Mad. DE SAINTRÉ.

Souvent par la confiance
Le chagrin est adouci.

Mad. DERVILLE.

Du succès, moi, j'ai l'espérance
Et mon cœur en jouit d'avance.

PHILIPPE.

Sortons, car je craindrais
Des témoins indiscrets.
Chut, paix, chut, paix,
Point d'imprudence.

Mad. DERVILLE.

D'une crainte, hélas! trop vaine,
Songez à vous garantir.

Mad. DE SAINTRÉ.

Oh ! oui, parler de sa peine
Est déjà presque un plaisir.

Mad. DERVILLE.

Mais, pour cette confidence,
Vous serez mieux chez moi,
Surtout prudence et silence,
Tout nous en fait la loi.
Oui, la loi.

SCENE X.

PHILIPPE, FREDERIC.

FREDERIC.

Qu'ai-je vu, Philippe ? quel est ce jeune homme si familier

PHILIPPE.

Je l'ignore : tout ce que je sais, c'est qu'il est officier.

FREDERIC.

Allez dire à madame Derville, que je désire lui parler.

PHILIPPE.

Mais monsieur.....

FREDERIC.

Allez.

SCENE XI.

FREDERIC. (*seul.*)

Je ne sais que penser ? serait-il possible que madame Derville aimât ce jeune homme ? elle est si jolie !..... si coquette ?

RONDEAU.

Une coquette est si légère,
Que son bonheur est de charmer ;
Le seul désir de toujours plaire,
La prive du plaisir d'aimer.

Quand son regard m'inspire
Certain espoir flatteur,
Lorsqu'en secret j'aspire
Au prix de mon ardeur,
Elle se met à rire
De mes feux, de mon tourment :
Elle me dit ingénument.

Je suis coquette, un peu légère,
Tout mon bonheur est de charmer ;
Je ne connais que l'art de plaire,
Je ne veux pas de l'art d'aimer.

Une coquette accepte mille hommages,
Ne rien sentir, voilà son triste sort,

Elle excite bien des orages,
Sait les braver sans effort.
On ne craint jamais les naufrages,
En restant toujours au port.
Une coquette, etc.

h, madame de Saintré, vous êtes bien vengée.

SCENE XII.

FREDERIC, Mad. DERVILLE.

Mad. DERVILLE. (*à part.*)

adame de Saintré m'a tout conté, je lui ai promis de econder, amusons nous aux dépens de Frédéric. (*haut*) ! mon dieu! quelle affaire si pressée vous oblige à me nander?

FREDERIC.

e désirais vous parler.

Mad. DERVILLE.

ous pouviez attendre, ce me semble.

FREDERIC.

'ardon! je n'ai pas cru vous déranger.

Mad. DERVILLE.

ous vous trompez, que voulez-vous? dites vîte, je suis upée, très-occupée.

FREDERIC.

ujourd'hui?

Mad. DERVILLE.

ujourd'hui.

FREDERIC.

e croyais que vous m'aviez destiné toute cette journée.

Mad. DERVILLE.

'ai changé d'avis.

AIR *de la fille en loterie.*

D'ailleurs, ces reproches je croi,
Monsieur, sont faits pour me confondre.
Enfin, que voulez-vous de moi?
Vous oubliez de me répondre.

FREDERIC.

Je ne serais pas le premier:
Il est près de femme jolie,
Bien permis de tout oublier,
Lorsque soi-même l'on s'oublie.

Mad. DERVILLE.

Oui, mais je n'oublie pas, moi, que l'on m'attend.

FREDERIC.

On vous attend, dites-vous? c'est précisément cela, nous ons aller chez le ministre qui nous recevra dans une heure.

Mad. DERVILLE.

C'est trop tôt, j'ai promis à quelqu'un de l'accompagner chez un peintre dont il a besoin.

FREDERIC.

Ne pourrait-on pas remettre.....

Mad. DERVILLE.

Mais pas trop, c'est ce jeune officier.

FREDERIC.

Ce jeune officier?

Mad. DERVILLE.

Il vient loger ici; il ne connaît personne à Postdam, il vient pour une affaire qu'il dit être importante; il prétend que le sort de sa vie en dépend et il m'a priée de le seconder; je ne puis guère m'en dispenser, il est si intéressant! je veux que vous fassiez connaissance avec lui.

FREDERIC.

Je vous remercie, madame, je n'aime pas les nouvelles connaissances.

Mad. DERVILLE.

Eh! bien, vrai, vous avez tort.

AIR *du duo, dans Chapelain.*

Mad. DERVILLE.

Il est complaisant,
Il est intéressant,
Discret, séduisant,
Quoique militaire,
Je le crois sincère,
Il a de l'esprit,
Sans chercher à plaire
Il y réussit.

FREDERIC.

Eh quoi! séduisant,
Aimable, intéressant,
Et très-complaisant,
Gai par caractère,
Aimable et sincère;
Galant et discret;
Que de droits pour plaire,
Un seul suffisait.

Mad. DERVILLE.

Il doit vraiment,
Etre en aimant,
Fidèle et constant.

FREDERIC.

Bien fidèle vraiment
D'honneur c'est charmant,
Très-rare à présent.
Est-ce tout?

Mad. DERVILLE.

Pas encore.

FREDERIC.

Madame, on vous attend.

Mad. DERVILLE.

Pour celle qu'il adore
Il n'est pas exigeant.

FREDERIC.

Ce portrait là m'enchante!

Mad. DERVILLE.

Mais, je n'ai pas fini;

FREDERIC.

Je m'en contente,
Et le trouve accompli.

Mad. DERVILLE.

Oui, oui, oui, oui,
mes vœux tout se prête,
Je vois qu'il s'inquiette,
Je lui parais coquette,
Mon projet est rempli.
: veux l'engager aujourd'hui
A se fixer ici,
n n'est pas plus poli;
on, non qu'il reste ici,
t vous en serez ravi,
ien n'est plus doux que lui,
Non, non, non, non.
mes vœux tout se prête,
: vois qu'il s'inquiette,
Je lui parais coquette,
Mon projet est rempli.
Non, non, qu'il reste ici,
Et vous en serez ravi.
ien n'est plus doux que lui,
n lui parlant sans nul détour
Je triomphe en ce jour,
ans effort j'ai su tour-à-tour,
unir son inconstance, et guérir
son amour.

FREDERIC.

Oui, oui, oui, oui,
A tort je m'inquiette,
Car mon épreuve est faite,
Oublions la coquette,
C'est le meilleur parti.

Oui, oui,
Moi, j'en jouis d'avance,
Oui, de sa connaissance,
Je serai ravi,
Oui, oui, oui, oui,
A tort je m'inquiette,
Car mon épreuve est faite,
Oublions la coquette,
C'est le meilleur parti.
De sa connaissance je serai ravi,
J'en serai ravi
J'en serai ravi,
C'est là parler sans nul détour,
Et j'éprouve en ce jour,
Qu'une femme à su tour-à-tour
Punir mon inconstance et guérir
mon amour.

SCENE XIII.

Les mêmes, PHILIPPE.

FREDERIC.

Toutes les femmes sont des coquettes.

PHILIPPE.

Madame, monsieur de Valbelle.....

Mad. DERVILLE.

C'est son nom.

PHILIPPE.

Il vous attend pour sortir; la voiture est prête.

Mad. DERVILLE.

J'y vais. Adieu Frédéric; pardon, mais je ne puis me dispenser, je ne vais pas loin et je reviendrai bientôt.

(*elle sort.*)

SCENE XIV.

PHILIPPE, FRÉDÉRIC.

FREDERIC.

Voilà donc cette madame Derville dont j'avais une haute idée.

PHILIPPE.

C'est singulier comme son caractère est changé depuis l'arrivée de monsieur de Valbelle.

FREDERIC.

AIR *du vaudeville d'Alcibiade.*

Non, l'amour et ses feux brûlans
Si vite ne peuvent pas naître,
Et tous les deux depuis longtems,
J'en suis sûr, doivent se connaître.

PHILIPPE.

Moi, je suis de cet avis là
Ce ne sont que soins, prévenances;
Enfin ils se traitent déjà
Comme d'anciennes connaissances.

FREDERIC.

Qui te le fait penser?

PHILIPPE.

L'accueil qu'elle lui a fait, l'appartement qu'elle lui donné.

FREDERIC.

Quel appartement?

PHILIPPE.

Près du sien.

FREDERIC.

Celui qu'elle m'a refusé?

PHILIPPE.

Précisément!

FREDERIC.

Décidement madame Derville ne m'aime pas.

PHILIPPE.

Je le croirais?

FREDERIC.

Je suis forcé de l'avouer, jamais madame de Saintré se serait conduite ainsi.

PHILIPPE.

Elle vous aimait de si bonne foi.

FREDERIC.

J'en conviens.

PHILIPPE.

Elle s'intéressait tant à vous!

FREDERIC.

Oui, mais depuis quelque tems elle a tout-à-fait cessé de donner de ses nouvelles.

PHILIPPE.

Vous m'aviez défendu de prononcer son nom, vous donner e lettre d'elle aurait été bien pis.

FREDERIC.

Comment! elle m'aurait écrit?

PHILIPPE.

Oui.

FREDERIC.

Tu as la lettre?

PHILIPPE.

Oui.

FREDERIC.

Elle doit être curieuse.

PHILIPPE.

La voilà,

FREDERIC.

Je serais bien aise de savoir comment une femme aussi douce met en colère,

PHILIPPE.

On pourrait voir.

FREDERIC.

Tu en meurs d'envie.

PHILIPPE.

Oh! Oh!

FREDERIC.

C'est pour toi que je vais la lire; je suis certain qu'elle e fait de grands reproches. (*Il lit.*)

« Je suis instruite, Monsieur, de vos nouvelles amours, et si vous n'aspirez qu'à la gloire de tromper une femme, je suis fâchée de vous priver de cet honneur : je ne vous ferai point un seul reproche, jouissez en paix de vos triomphes; je n'ai jamais fait de vœux que pour votre bonheur, et je serais heureuse, si je n'étais pas sûre que vous ne l'êtes pas vous-même. »

PHILIPPE.

Hé bien, Monsieur?

FREDERIC.

Je ne m'attendais pas à cette lettre, et son indifférence....

PHILIPPE.

Est de l'amour.

FREDERIC.

C'est possible ; mais madame Derville m'a piqué ; ce jeune homme dont elle affecte de me parler, sa coquetterie, mon amour-propre, tout m'ordonne de ramener son cœur.

PHILIPPE.

AIR *de l'Opéra-Comique.*

La ramener, c'est fort bien dit,
Et j'approuve cette entreprise ;
Mais, monsieur, malgré votre esprit ;
Moi, j'ai grand' peur d'une méprise.
D'amour le chemin est glissant
Et la coquette est si bizarre,
Que souvent en la ramenant
Soi-même l'on s'égare.

FREDERIC.

Je n'ai rien à craindre, et je vais lui écrire.

PHILIPPE.

Elle ne lira pas votre lettre.

FREDERIC.

Monsieur Philippe.

PHILIPPE.

Monsieur, c'est que je réfléchis.

FREDERIC.

Obéissez, cela vaut mieux.

DUO *de Tom-Jones.*

FREDERIC, *écrivant.*

Si le seul prix de ma constance (*bis*)
Est le mépris et la froideur'
Votre cruelle indifférence,
Ne pourra pas guérir mon cœur
Même en aimant sans espérance
Aimer est encore un bonheur.

PHILIPPE.

Voyez un peu
Le beau langage,
Quel heureux gage
Quel tendre feu,
Rien ne l'arrête
Il perd la tête.
C'est du cœur
Que vient son erreur.
Il ne voit pas qu'il aime
Une coquette,
Dans ses filets de lui-même
il se jette,
Et l'imprudent
Ne prévoit pas, lorsque son
cœur s'engage,
Qu'il se ménage,
Peine et tourment.

(*La suite.*)

FREDERIC.

Voilà ma lettre, Philippe, il faut la donner à Mad. Derville.

PHILIPPE.

le la remettrai.

FREDERIC.

Examine l'effet qu'elle produira, tâche de lire dans son ur, j'ai confiance en toi.

PHILIPPE.

e le vois, car vous me demandez l'impossible.

FREDERIC.

Oui, dans le fait, si je pouvais écouter moi-même.

PHILIPPE.

Cela vaudrait mieux.

FREDERIC.

La porte de ma chambre donne dans ce salon.

PHILIPPE.

Sans doute.

FREDERIC.

Je pourrais tout entendre.

PHILIPPE.

A merveille! l'obscurité vous favorise. On vient, je crois.

FREDERIC.

N'oublie pas ma lettre.

PHILIPPE.

Soyez tranquille. (*à part.*) Elle n'ira pas à son adresse.— stement, voilà Mad. de Saintré.

SCÈNE XV.

Mad. DE SAINTRÉ, PHILIPPE. FREDERIC (*caché*).

Mad. DE SAINTRÉ.

Hé bien, tout va à merveille, je sors de chez le peintre : Mad. Derville.

PHILIPPE.

(*bas.*) Madame, prenez garde à mon maître. (*haut.*) onsieur, je ne veux pas être confident de vos amours, mon aître est présent..... à ma pensée, il est là..... dans mon eur. — et votre amour pour mad. Derville le met au dé- spoir. (*bas.*) Vous comprenez bien.

Mad. DE SAINTRÉ.

(*Bas.*) Ne crains rien. (*Haut.*) Je suis le plus heureux des ommes!

AIR : *Du pot des fleurs.*

Jaloux d'une double couronne,
Je pourrai servir tour-à-tour,
Et sous les drapeaux de bellone,
Et sous les drapeaux de l'amour,
Je veux fidèle à ma tendresse,

Et de l'honneur suivant toujours les pas,
A mon pays gardant toujours mon bras,
Garder mon cœur à ma maîtresse.

De l'antique chevalerie,
Que j'aime les guerriers fameux!
La valeur, la galanterie
Guidaient leur cœur, dictaient leurs vœux.
Sur leurs traces, je veux sans cesse
De leurs transports suivre l'élan sacré,
Enfin, comme eux pour devise j'aurai
Mon Dieu, mon Prince, et ma maîtresse.

PHILIPPE.

Oh mon! pauvre maître!

Mad. DE SAINTRÉ.

Que veux-tu? Il y a long-tems que Mad. Derville m'a donné son cœur; et jamais, m'a-t-elle dit, elle n'a eu le moindre amour pour ton maître.

FREDERIC.

A merveille.

PHILIPPE.

Ah! M. Frédéric, quelle nouvelle pour vous!

Mad. DE SAINTRÉ.

Mad. Derville ne peut tarder à venir, nous avons mille choses à nous dire, dès qu'elle sera ici, tu diras à tout le monde qu'elle n'y est pas, entends-tu, Philippe, à tout le monde.

FREDERIC, *sortant de sa cachette.*

Philippe, sortez.

SCENE XVI.

FREDERIC, Mad. DE SAINTRÉ.

Mad. DE SAINTRÉ.

C'est Frédéric, cachons mon trouble.

FREDERIC (*à part.*)

Voilà donc mon rival! il paraît bien jeune. (*Haut.*) Arrêtez, monsieur, j'ai à vous parler.

Mad. DE SAINTRÉ.

A moi?

FREDERIC.

A vous-même. Vous n'êtes ici que de ce matin, et déjà vous y portez le trouble.

Mad. DE SAINTRÉ.

Moi, monsieur.

FREDERIC.

Oui, vous. Il paraît que vous faites la cour à madame Derville.

Mad. DE SAINTRÉ.

AIR : *Dans ce sallon.*

Vous m'étonnez, en vérité,
Car je mérite qu'on m'approuve ;
Peut-on jamais voir la beauté
Sans lui peindre ce qu'on éprouve ?
Le bonheur est d'être inconstant ;
C'est là, dit-on, votre système,
Et me blâmer d'être galant,
Ce serait vous blâmer vous-même.

FREDERIC.

Vous vous flattez peut-être que Mad. Derville vous voit avec plaisir ?

Mad. DE SAINTRÉ.

Je l'espère.

FREDERIC.

Et vous l'aimez.

Mad. DE SAINTRÉ.

Je ne suis pas obligé de vous le dire.

FREDERIC.

Mais, si j'ai intérêt à le savoir?

Mad. DE SAINTRÉ.

Mais, si j'ai intérêt à le cacher?

FREDERIC.

Je sais tout.

Mad. DE SAINTRÉ.

Si vous savez tout, vous n'avez rien à demander.

FREDERIC.

Ne vous vantez pas encore d'être aimé de mad. Derville, elle vient de recevoir une lettre.....

Mad. DE SAINTRÉ.

D'un amant malheureux, peut-être elle s'en doutait, et elle m'avait chargé de lui répondre.

FREDERIC.

La réponse pourrait être difficile à faire.

Mad. DE SAINTRÉ.

Rien de si aisé; si je le voyais, je lui dirais; Monsieur, on m'aime; on ne vous aime pas; je reste, allez vous-en.

FREDERIC.

Il pourra n'être pas de cet avis et vous demander la preuve de ce prétendu amour.

Mad. DE SAINTRÉ.

La preuve? j'en ai mille, et ce portrait qu'on vient de me donner..... (*Elle lui donne le portrait.*)

FREDERIC. (*Sans le regarder.*)

Un portrait !

FREDERIC, *lisant.*

AIR : *D'une abeille toujours chérie.*

« Vainement l'amour vous appelle,
« Moi, je n'ai point trahi ma foi,
« Et si mon portrait est fidèle
« Il ne l'est pas autant que moi ;
« Pour vous guérir d'un goût fantasque
« D'un officier je pris les traits,
« L'amour sut me prêter un masque,
« Mais mon cœur n'en connut jamais.

Puis-je croire..... cette preuve d'amour.....?

Mad. DERVILLE.

Non, toutes les femmes sont des coquettes.

FREDERIC.

Et vous, Madame, me pardonnerez-vous?

Mad. DERVILLE.

AIR *vaudeville de Musard.*

Moi, je ne veux aucune excuse ;
J'étais de moitié dans ce tour ;
Et pour le succès de la ruse,
L'amitié seconde l'amour.

Mad. DE SAINTRÉ.

Oui, sans craindre les épigrammes
Racontez ce trait merveilleux,
Vous avez vu d'accord deux femmes,
Et c'était pour vous rendre heureux.

FREDERIC.

Comme vous vous vengez!

Mad. DERVILLE.

Et moi aussi, je me venge, voilà le brevet de capitaine que mon frère vous a fait obtenir aujourd'hui.

Mad. DE SAINTRÉ.

Vous voulez donc que je ne puisse pas m'acquitter?

Mad. DERVILLE.

Vous acquitter! Ne le rendez-vous pas heureux?

PHILIPPE.

C'est pourtant moi qui ai mené tout cela.

VAUDEVILLE.

Mad. DERVILLE.

L'amour est un faible enfant,
Et lorsqu'il a quelque vertige,
Pour son bonheur, doucement,
Il faut qu'on le corrige.

DUO.

L'amour est un faible enfant
Et lorsqu'il a quelque vertige ;
Pour son bonheur doucement
Il faut qu'on le corrige.

Dupe d'un fantôme trop flatteur
L'esprit fait souvent plus d'une erreur,
Mais l'amour seul a dans notre cœur
Placé la source du vrai bonheur.

Mad. DE SAINTRÉ.

Le papillon semble avertir
Tous les amans infidèles,
Car à force de courir
Il brûle ses ailes.

DUO.

D'un enfant
Caressant,
Si l'amour est l'image,
Comme lui,
Songez y,
Il doit croître avec l'âge.

DUO.

FREDERIC.

Menaçant vos jours,
Si j'ai causé vos allarmes,
Mon cœur pour toujours
Vous rend les armes.

Mad. DE SAINTRÉ.

DUO.

Panard et Collé
Ont amusé la ville;
Ils ont immolé
Plus d'un sot désolé.

Mad. DERVILLE.

Mais en nous laissant
Le champ,
Du Vaudeville,
Ils ont dit, glanez;
Tous les épis sont moissonnés.

Mad. DERVILLE, *seule.*

Après eux, enseignez nous
Pour vos plaisirs ce qu'il faut faire;
Vous travaillerez pour vous,
En nous montrant à plaire.

Mad. DERVILLE.

près eux, enseignez nous
r vos plaisirs ce qu'il faut faire,
ous travaillerez pour vous,
En nous montrant à plaire.

Mad. DE SAINTRÉ.

C'est ici qu'un sévère censeur
Nous fait redouter quelque malheur,
Et le tic tac de la frayeur,
Fait battre le cœur,
De notre auteur.

FIN.

Rougemont, Michel Nicolas Balissen de

ARLEQUIN PEINTRE,

OU

L'ENLÈVEMENT,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR M. DE ROUGEMONT,

Représenté sur le Théâtre du Vaudeville, le 18 Octobre 1806.

SECONDE ÉDITION.

PRIX : 24 sous.

A PARIS,

Chez Mad. MASSON, Libraire, Éditeur de pièces de théâtre et de musique, rue de l'Echelle, N.° 10.

1808.

PERSONNAGES.

CASSANDRE, homme de lettres, oncle d'Argentine ; *M. Lenoble.*

ARLEQUIN, peintre ; *M. Laporte.*

ARGENTINE, nièce de Cassandre ; *Mad. Thesigny.*

GILLES, factotum de Cassandre ; *M. Fichet.*

Deux Parens de Cassandre ; *MM. Carle. Duham.*

Autres Parens.

La Scène est à Paris, chez Cassandre.

AVIS.

Il n'y a d'Édition avouée par l'Auteur, que celle dont les Exemplaires sont signés par l'Éditeur, qui poursuivra les contrefacteurs, conformément à la loi.

ARLEQUIN PEINTRE,

OU

L'ENLEVÈMENT,

VAUDEVILLE.

Le Théâtre représente un Sallon; à droite une bibliothèque, à gauche un cabinet, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

GILLES, *arrangeant la salle.*

Trois heures! Allons, point de paresse, préparons tout pour la lecture de ce soir.

Air: *Suzon sortait de son village.*

Tandis que rien ne nous tracasse
Rangeons tout sans faire fracas;
Mettons chaque chose à sa place:
J'en vois beaucoup qui n'y sont pas.
Molière ici,
Racine aussi.
Là, de Corneille plaçons chaque tome:
Allons, allons
Et travaillons;
Oui, soyons prompt
A ranger ce sallon.
Monsieur Cassandre est un bon-homme;
Ici bientôt il se rendra,
Et pendant le tems qu'il lira
Je pourrais faire un somme.

Secrétaire, commis et commissionnaire de cet homme universel, je n'ai pas le tems de prendre le moindre repos. Dès le matin il faut copier ce qu'il fait, défait et refait. Ah! si je n'avais pas la certitude de devenir l'époux de sa nièce, j'abandonnerais bien vite le métier; mademoiselle Argentine ne paraît cependant pas m'aimer beaucoup; c'est une fille bel-esprit à qui la lecture tourne la tête; heureusement monsieur Cassandre a chassé de chez lui ce mauvais sujet d'Arlequin, qui était assez disposé à mettre en action avec ma future les romans qu'elle lisait; et.... mais j'apperçois mademoiselle Argentine.

SCÈNE II.

ARGENTINE, GILLES.

ARGENTINE, *un livre à la main et sans voir Gilles.*

Avec quel feu Lovelace cherche à persuader Clarisse! Quelle brûlante éloquence il déploye pour la séduire. Quel auteur que ce Richardson!

Air: *Adieu, je te fuis bois charmant.*

Je crois pourtant que les portraits
Au vrai sont par fois infidèles;
Dans la société jamais
Je n'ai rencontré ses modèles.
Est-ce par respect pour les mœurs,
Ou faute d'esprit ou de grâce!
Parmi nos jeunes séducteurs
Je ne vois plus de Lovelace.

GILLES.

Fort bien, mademoiselle, ah! comme les romans vous font tourner la tête.

ARGENTINE.

Arlequin en faisait autant.

GILLES.

Croyez-moi; laissez cette lecture pernicieuse.

ARGENTINE.

Que dis-tu? Elle est charmante, instructive?

GILLES.

Ah! Mademoiselle lit des romans pour s'instruire.

ARGENTINE.

Air :

Ces livres-là plaisent toujours ;
Plus j'en lis et plus j'en veux lire ;
Dans la science des amours
Fille à mon âge aime à s'instruire.
Et si bercé d'un fol espoir,
Arlequin devenait plus tendre,
Je suis bien aise de savoir
Comment on faire pour se défendre.

GILLES.

Est-ce qu'une demoiselle a besoin d'apprendre ces choses-là.

ARGENTINE.

J'avoue qu'il y a des gens avec qui l'envie de se défendre vient si naturellement.

GILLES.

Si vous ne lisiez du moins que la Belle Maguelone, le Chapeau de Fortunatus, les quatre fils Aymond ; ces livres-là ne peuvent corrompre le cœur d'une jeune personne.

ARGENTINE.

Mais ils ne lui apprennent rien ; dans ceux que je lis je puisse l'amour de la sagesse ; je vois quels sont les pièges que l'on tend à l'innocence, et j'apprends à m'en garantir.

GILLES.

La précaution était bonne avec Arlequin, il était si entreprenant !

ARGENTINE.

C'est son seul défaut.

GILLES.

Monsieur Cassandre a bien fait de le renvoyer, car je crois que depuis son départ vous avez un peu plus d'amour pour moi.

ARGENTINE.

Pas davantage.

GILLES.

Je fais pourtant tout ce que je peux pour vous plaire ; mes complaisances pour monsieur Cassandre ne viennent que de mon amour pour vous.

Air : *Souvent la nuit quand je sommeille.*

Flattant votre tuteur sans cesse,
J'approuve tout ce qu'il écrit ;
Et dans ces vers que je caresse
Je trouve même de l'esprit.
Enfin s'il me lit un ouvrage,
Sur ses défauts loin d'appuyer ;
Je n'ai pas l'air de m'ennuyer :
Peut-on vous aimer davantage!

ARGENTINE.

Ah! pourquoi mon Arlequin n'a-t-il pas eu la même complaisance?

GILLES,

Votre oncle m'est redevable de plusieurs projets.

ARGENTINE.

Qui ont dérangé sa fortune.

GILLES.

C'est moi qui l'ai fait connaître.

ARGENTINE.

Et vous appelez cela un service?

GILLES.

C'est moi qui l'ai décidé à lire ses ouvrages au public.

ARGENTINE.

Et vous vous dites son ami?

GILLES.

Oui, mademoiselle, son ami, son meilleur ami. Moi seul je pouvais lui donner de semblables conseils. Aussi m'a-t-il promis votre main.

ARGENTINE.

Jamais je ne serai votre femme.

GILLES.

Vous ne savez pas ce que vous refusez.

Air : *Ah! que je sens d'impatience.*

Ah! quelle douce jouissance
D'épouser un homme d'esprit.
Partout on admire, on encence,
On répète ce qu'il écrit.
On cite
Son mérite,
Chez les grands on l'invite :
Il parvient aisément
Au plus haut rang.
Sa femme jamais ne le quitte,
Près d'elle chacun est galant ;
On dit en voyant

Ce couple charmant
Graces et talent
S'unissent souvent,
Vraiment
Souvent,
Oh! très-sou vent.

C'est un concert de louanges; que madame a de beauté, que monsieur a d'esprit! C'est Apollon sous les lois de Vénus; ah! mademoiselle Argentine, quel bonheur quand vous serez ma femme! Avec quel délice.....

Je pense (*bis.*) à tout ce qui m'attend.

ARGENTINE, *à part.*

Et Arlequin qui ne vient pas.

GILLES, *à part.*

Elle soupire; un peu de galanterie, et elle est à moi (*Haut.*) Mademoiselle, d'après votre goût pour la lecture, je me suis muni de livres capables de vous distraire agréablement; d'abord voilà une tragédie fort belle que j'ose vous offrir.

Air: *Tenez, moi je suis un bon homme.*

La rime en est toujours exacte,
Et l'intérêt en est profond,
Reconnaissance au premier acte,
Et reconnaissance au second,
Dès que le troisième commence
Tous les acteurs sont reconnus.

ARGENTINE.

A force de reconnaissance,
On ne s'y reconnaîtra plus.

GILLES.

Préférez-vous un poëme? Choisissez: en voilà de toute espèce: grands, petits, sombres, gais, ennuyeux.

Air: *Trouverez-vous un parlement.*

L'un chante la gloire des rois,
L'autre le deuil de la nature,
Et d'un poëme tous les mois
S'enrichit la littérature.

ARGENTINE.

Oui, je sais bien qu'au dieu des goûts
Chacun cherche à payer ses dettes.

Mais,

On voit des poëmes partout,
Partout on cherche des poëtes.

GILLES.

En voici un de mon cousin, jeune homme d'une grande espérance.

Air *du ballet des Pierrots.*

Pour son début, de la cuisine
Il rima les secrets nouveaux,
Aussi dans cette œuvre badine,
Trouve-t-on d'excellens morceaux.

ARGENTINE.

Ce succès a tourné sa tête,
Et maintenant ce jeune auteur
Parle de la danse en poëte,
Et fait des vers comme un danseur.

GILLES.

Puisque je ne peux pas trouver le moyen de vous plaire, je vous quitte.

ARGENTINE.

Que ne parlais-tu plutôt!

GILLES.

Et je vais rejoindre monsieur Cassandre, qui est allé au sallon

---

SCENE III.

ARGENTINE, *seule.*

Je ne conçois rien à la conduite d'Arlequin : et je n'en vois aucun exemple dans les romans que je lis ; au lieu de se prêter aux manies de mon tuteur, qui l'avait pris pour secrétaire, il se fait renvoyer et détruit ainsi tout espoir d'hymen entre nous! Ah! quand le reverrai-je?

SCÈNE IV.

ARGENTINE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Argentine!

ARGENTINE, *étonnée.*

C'est sa voix.

ARLEQUIN.

Oui, ma bonne amie, c'est moi-même.

VAUDEVILLE.

ARGENTINE.

Comment as-tu fait pour arriver jusqu'à moi.

ARLEQUIN.

Air *de la Hullin.*

Près d'ici caché ce matin,
J'ai vu sortir monsieur Cassandre,
Et ton Arlequin
A soudain
De te voir formé le dessein.
A ta porte las d'attendre,
Je me glissais doucement,
Mais quand je crois te surprendre,
C'est Gilles qui me surprend.
Juges de mon étonnement,
Quand par le bras il vient me prendre;
Je lui propose galamment
De nous expliquer poliment.
Monsieur ose se prétendre
Chargé de te surveiller,
Et pour fuir m'engage à prendre
Le chemin de l'escalier.
A ce propos inattendu,
Ma batte répond pour moi-même,
Et jamais, j'en suis convaincu,
Ma batte n'a tant répondu.

ARGENTINE.

Tu ne serais pas réduit à chercher de pareils moyens, si tu avais resté auprès de monsieur Cassandre.

ARLEQUIN.

Ma bonne amie; il m'était impossible de partager ses ridicules, de le voir toucher aux chefs-d'œuvre de nos grands-maîtres, sans être pénétré de colère et d'indignation; à propos, que refait-il maintenant?

ARGENTINE.

Un éloge de Voltaire.

ARLEQUIN.

Il en veut donc bien à ce grand homme.

Air: *L'un est le fils du sentiment.*

Tous ces modernes Vadius,
Fléau de la littérature,
Aux partis tour à tour vendus
Vomissent l'insulte et l'injure.
S'humiliant à notre gré,
Un peu d'or les corrompt, les change,
Mais par leur censure honoré,
On est flétri par leurs louanges.

Sur un lys a jeté la vue ;
Ses traits en offrent la pâleur,
Il ranime une ardeur brûlante,
Elle sent chanceler sa foi,
Et d'un dieu l'épouse mourante
N'est plus que l'amante d'un roi.

ARGENTINE.

On dit que plusieurs peintres ont offert les traits d'un grand monarque sans en saisir la ressemblance.

ARLEQUIN.

Elle était pourtant facile à saisir.

Air : *Si Dorilas.*

Voulez-vous que ce personnage
Soit reconnu sans nul effort ?
D'Achille peignez le courage,
La prudence du vieux Nestor ;
D'Auguste peignez la clémence ;
Les vertus de Charles le grand,
Du bon Henri la bienfaisance,
Et le portrait sera frappant.

ARGENTINE.

Mais tout cela ne m'instruit pas de ce que tu comptes faire pour te réconcilier avec mon oncle.

ARLEQUIN.

Son portrait.

ARGENTINE.

Il est vrai qu'il le désire bien ardemment.

ARLEQUIN.

Tu vois que pour te plaire, j'avilis mes pinceaux et descens jusqu'à la carricature.

ARGENTINE.

Chût ! j'entends quelqu'un ; c'est mon oncle, retire-toi, afin qu'il ne soupçonne pas notre intelligence.

ARLEQUIN.

Je cours chercher ce qu'il me faut.

SCENE V.

ARGENTINE, *seule.*

Puisse-t-il réussir !

SCENE VI.

ARGENTINE, CASSANDRE.

CASSANDRE.

Ouf! je n'en puis plus.

ARGENTINE.

Vous êtes fatigué, mon oncle?

CASSANDRE.

Je voulais entrer au sallon, mais la foule m'en a empêché. Ah! si j'étais le maître, dès demain les portes l'entrée en seraient refaites et agrandies.

ARGENTINE.

Toujours de nouveaux projets!

CASSANDRE.

Jusqu'à présent, tous ceux qui me doivent le jour ont réussi et m'ont valu quelque célébrité; pas un journal qui ne s'occupe de moi.

ARGENTINE.

Pour en rire.

CASSANDRE.

Pas un petit auteur qui n'ambitionne mon suffrage.

ARGENTINE.

Pas un homme de goût qui ne s'en passe.

CASSANDRE.

J'ai retouché le père de la comédie.

ARGENTINE.

Ce n'est pas là ce que vous avez fait de mieux.

CASSANDRE.

Air: *J'ai vu partout, etc.*

Plein de respect pour ce grand homme
Et d'assurance en mes talens,
Il est fort aisé de voir comme
J'ai rebâti tous ses enfans.
Du successeur d'Aristophane
Tu vois que j'ai su m'approcher.

ARGENTINE.

Ah! mon oncle, une main profane
Le souille en osant y toucher.

CASSANDRE.

Plaisanterie déplacée, mademoiselle; il a résisté à tout ce que je lui ai fait.

CASSANDRE.

Eh ! bien, qu'y as-tu vu ?

GILLES.

Des femmes qui pleurent, des enfans qui crient, des censeurs qui blâment, des artistes qui louent, des badauts qui regardent en l'air, et qui vous marchent sur les pieds.

CASSANDRE.

Mais les tableaux; comment sont-ils ?

GILLES.

Il y en a de toutes les couleurs.

CASSANDRE.

On dit qu'on y voit beaucoup de blessés.

GILLES.

Nous avons tant de peintres malades.

CASSANDRE.

Air de l'Enfantine.

On prétend que cette année
Notre salon est fécond,
Gilles, en faisant ta tournée,
Qu'as-tu remarqué de bon !

GILLES.

Une femme, objet charmant,
Modèle d'un sexe aimant,
Qui près de l'époux qu'elle aime,
S'empoisonnant elle-même,
Le sauve par ce moyen...

CASSANDRE.

Ce trait est dans le goût ancien.

ENSEMBLE.

CASSANDRE.

Je vois bien que cette année
Notre salon est fécond;
Mais en faisant ta tournée
Qu'as-tu remarqué de bon ?

GILLES.

Vous voyez que cette année
Notre salon est fécond;
En y faisant ma tournée
J'admirais avec raison

GILLES.

Un mari fort complaisant,
Conduisant très-poliment
Près de sa femme endormie,
Jeune et sur-tout fort jolie,
Un aimable jouvenceau...

CASSANDRE.

Ce trait est dans le goût nouveau.

ENSEMBLE.

CASSANDRE.

J'aime fort qu'on applaudisse
A des tableau de ce goût,
Mais tiens-moi lieu de notice
En poursuivant jusqu'au bout.

GILLES.

Le spectateur rend justice
A des tableaux de ce goût,
Mais l'envie et la malice
Se glissent toujours par-tout,

GILLES.

On y voit des indigens,
Des vieillards et des enfans,
Des neiges éblouissantes,
Des tempêtes ravissantes,
Et des portraits où le nom
Est inscrit par précaution.

ENSEMBLE.

Je vois d'après ta } tournée
Vous voyez par ma }
Qu'en tableaux comme en portraits,
Le salon de cette année
Est plus fécond que jamais.

CASSANDRE.

Et les batailles sont-elles?....

GILLES.

Admirables.

Air:

J'ai, des fameuses pyramides
Vu le mémorable combat,
Des Turcs, les hordes homicides
Éblouissent par leur éclat.
Et dans cette œuvre du génie,
Grâces au coloris brillant,
Chaque mourant est plein de vie,
Et chaque cheval est parlant.

CASSANDRE.

C'est merveilleux.

GILLES.

En voyant tout ce monde qui circulait autour de moi, je me disais: ah! si monsieur Cassandre pouvait en voir la vingtième partie assister à ses séances littéraires, comme il serait heureux!

CASSANDRE.

Sans doute; mais tu vois, personne encore.

GILLES.

Ce sera comme les autres fois.

CASSANDRE.

J'ai cependant distribué beaucoup de billets.

Air *des fleurettes.*

Regarde cette liste,
Vois ce que j'ai donné;
Vingt-neuf à chaque artiste,
Dix à chaque abonné.
Mon cher en faisant ma ronde,
Pour peu qu'on m'en eût prié,
Moi, j'en aurais envoyé
A tout le monde.

GILLES.

Il y aurait peut-être encore eu de la place.

CASSANDRE.

Qu'y a-t-il eu de nouveau pendant mon absence?

GILLES.

Rien; les lettres de félicitation que vous vous êtes écrites hier matin et que j'ai mises à la petite poste hier soir, vous sont heureusement parvenues aujourd'hui; voulez-vous les ouvrir?

CASSANDRE.

Inutile; tu les enverras aux journaux. Dis-moi: les représentations de cette tragédie dont j'ai fait un mélodrame se succèdent-elles avec rapidité?

GILLES.

Je l'ai vue hier, monsieur; mais ce n'était pas un bon jour pour vous.

Air *de Calpigi.*

Car loin de suivre leur usage
Pendant le cours de cet outrage,
Les acteurs criaient aux éclats;
Les danseurs ne s'élevaient pas.
Si bien que dans toute la salle
On entendait par intervalle,
Crier plus bas à chaque acteur,
Et plus haut à chaque danseur.

CASSANDRE.

Que dit-on de moi dans la société?

GILLES.

Un bien infini.

CASSANDRE.

Et comment vont les abonnemens de mes lectures?

GILLES.

Ils diminuent tous les jours.

CASSANDRE.

L'édition complète de mes ouvrages réparera tout cela. Mon ami, tu as eu part à mes travaux.

GILLES.

J'ai recopié ce que vous aviez copié.

CASSANDRE.

Tu auras part à ma fortune. J'ai déjà prévenu Argenine de mes intentions, et demain tu sera son mari.

GILLES.

Croyez-vous que je le serai?

CASSANDRE.

Certainement.

GILLES.

Quelle agréable perspective. Ah! M. Cassandre que ne vous devrai-je pas.

CASSANDRE.

Je te devais cela.... Mais je ne me trompe pas, c'est Arlequin! qui l'amène en ces lieux?

SCÈNE IX.

GILLES, CASSANDRE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Votre réputation.....

CASSANDRE.

C'est très-flatteur.

ARLEQUIN.

Je viens vous prier de me faire gagner de l'argent.

CASSANDRE.

Comment?

ARLEQUIN.

En me permettant de vous mettre en vente.

GILLES.

La proposition est comique.

ARLEQUIN.

Air *de la Boulangère.*

Monsieur, comme un homme à talent,
Tout Paris vous renomme,
Et voudrait avoir franchement
Le portrait d'un grand homme,
Vraiment,
Le portrait d'un grand homme.

CASSANDRE.

Mon portrait !

ARLEQUIN.

Air *du vaudeville de la Fille en loterie.*

On me le demande partout,
Hélas! chaque demande est vaine;
On voudrait voir l'homme de goût
Qui du siècle est le phénomène.
Je n'en débiterais pas mal,
Car notre bonne compagnie
N'osant avoir l'original
En prendrait chez moi la copie!

CASSANDRE.

Mon cher Arlequin, voilà de ces choses qui sont dans le cas de faire tourner la tête.

ARLEQUIN.

Vous n'avez plus cela à craindre.

CASSANDRE.

Quelle gloire !

ARLEQUIN.

Nous ferons d'abord un portrait en buste pour être placé au salon à côté d'un Apollon écorchant Marsyas, et au-dessous d'un Pradron qu'on m'a commandé; ensuite le dessin d'une gravure pour orner le frontispice de votre mélodrame.

CASSANDRE.

Quoi, mon ami !

ARLEQUIN.

Air : *Mon père était pot.*

Vous enrichirez les beaux-arts
Ainsi que le parnasse;
Vous augmenterez les musards
Que Martinet amasse.
On s'arrêtera,
On admirera
Ce port, cette noblesse :
Même il se pourrait
Que votre portrait
Fit acheter la pièce.

CASSANDRE.

Mon cher Arlequin, mes momens sont précieux, quel temps prendrons-nous ?

ARLEQUIN.

Celui de vos séances.

GILLES.

Il a parbleu raison ; vous êtes à peindre quand vous lisez.

CASSANDRE.

Mais il faudrait commencer....

ARLEQUIN.

De suite, si vous le voulez.

CASSANDRE.

Si je le veux ! Ah ! mon ami, quel honneur je vais te devoir.

GILLES.

C'est dommage qu'il n'y ait encore personne d'arrivé.

CASSANDRE.

Je m'y attendais, et ne comptant ni sur la recette ni sur les billets que j'ai distribués, j'ai fait assembler toute ma famille dans un appartement voisin. Elle est là et n'attend que mon ordre pour se montrer.

(*Il va ouvrir la porte du cabinet.*)

SCENE X.

Les précéd. ARGENTINE, Parens de Cassandre.

CASSANDRE.

Air: *Ah ! vive Roquelore.*

Mes amis, prenez place
Dans ce vaste Salon,
Et prêtez-moi de grace
Un peu d'attention.
A mon aise je brille :
Envieux et jaloux ;
Au sein de ma famille
Je lirai malgré vous.

CHŒUR.

Chers parens, etc.

ARLEQUIN.

On ne peut s'y méprendre ;
En voyant ces gens-là
La famille Cassandre
Jamais ne s'éteindra.

CHŒUR.

Chers parens, etc.

GILLES.

Et moi à mon poste. (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

Les Précédens, excepté GILLES.

CASSANDRE, *à Arlequin.*

Toi, Arlequin de ce côté.

ARLEQUIN.

Il ne faut pas que je sois vu.

ARGENTINE, *à Arlequin, tandis que Cassandre arrange sa table.*

On me marie demain.

ARLEQUIN.

Je le sais.

ARGENTINE.

Quel parti prendre ?

ARLEQUIN.

Je n'en sais rien.

CASSANDRE.

Place-toi de manière à ce qu'on ne dérange pas notre dessin. Je te regarderai de temps à autre.

ARLEQUIN.

C'est inutile ; j'aurai les yeux sur vous.

CASSANDRE.

Je vais commencer par un fragment de tragédie lequel est de ma façon. C'est un ami qui veut vaincre les scrupules de son ami.

(*Il lit d'une manière ridicule.*)

Prince, n'écoutez plus un devoir rigoureux,
Lequel vient s'opposer à vos timides feux.
Vous adorez Nadire et Nadire vous aime ;
Osez tout entreprendre, et plein d'un zèle extrême,
L'arracher à des nœuds qui feraient son tourment :
Les crimes de l'amour s'excusent aisément.
Sans crainte on peut braver une injuste puissance,
Par laquelle s'éteint la plus douce espérance ;
En dépit d'un jaloux, gardien de ses appas,
Nadire va bientôt se jetter dans vos bras.
Pour que de son honneur on ne puisse médire,
Dans le temple voisin vous irez la conduire,
Et là, sans nul danger, avant la fin du jour,
L'hymen reparera les fautes de l'amour.

Vous avez dû vous appercevoir, messieurs, que ce n'est pas là tout-à-fait le style du vieux Corneille.

ARLEQUIN.

Personne ne s'y est mépris.

CASSANDRE.

J'en suis flatté; passons à des changemens que j'ai fait à un autre grand homme auquel je me flatte que j'aurais fourni plus d'un trait comique s'il eût existé de nos jours. Je commence par l'amour peintre, dont j'ai fait une espèce de mélodrame anacréontique.

Air: *Richard Cœur de Lyon.*

Cet ouvrage léger
Va vous permettre de juger
Avec quel art j'ai refait
Ce qu'en Grèce on avait fait
Dans ce simple badinage
Contre son louable usage,
Notre auteur n'égayait pas;
Moi, j'ai fait en homme habile
Des changemens à son style:
Vous allez rire aux éclats.

CHŒUR.

Cet ouvrage léger, etc.

CASSANDRE.

Que le plus profond silence
Régne dans cette séance,
Elle doit me faire honneur.
Messieurs à votre indulgence
J'ai plus d'un droit je le pense,
Comme auteur, comme lecteur.

CHŒUR.

Cet ouvrage léger, etc.

CASSANDRE.

Le commencement étant le même, je passerai de suite à la scène XII, laquelle j'ai entièrement refaite.

Adraste, déguisé en peintre.

ARLEQUIN, *bas à Argentine.*

Comme moi.

CASSANDRE.

Amoureux de la jeune Isidore, fille charmante.

ARLEQUIN.

Comme toi.

CASSANDRE.

Et pupile de dom Pèdre, jaloux, ridicule.

ARLEQUIN.

Comme lui.

CASSANDRE.

S'introduisait chez le tuteur pour y peindre sa maîtresse ; ne trouvant point la scène assez comique, j'ai supposé au tuteur l'envie d'avoir son portrait ; écoutez bien : par prudence il ordonne à quelques-uns de ses gens de se tenir dans l'appartement et de surveiller le jeune peintre.

ARLEQUIN.

C'est charmant. Nous voilà en scène.

CASSANDRE, *lisant tour-à-tour pour le peintre, don Pedre et Isidore.*

« LE TUTEUR. La galanterie de ce peintre m'est étrangement suspecte ; heureusement il est entouré de personnes dont la vigilance m'est connue, et qui au besoin contrarieraient ses projets.

ARLEQUIN.

C'est bien là ce que je crains.

CASSANDRE.

» Pendant cet aparté, le peintre regarde sa maîtresse, » et cherche à l'embrasser.

ARLEQUIN, *voulant embrasser Argentine.*

Profitons de l'avis.

ARGENTINE.

Arlequin, cessez.

CASSANDRE.

» Elle résiste un peu, mais elle finit.....

ARLEQUIN, *qui a embrassé Argentine.*

Par se rendre.

ARGENTINE.

C'est très-mal, monsieur.

CASSANDRE.

» Oui, messieurs, c'est fort mal, mais à la scène on » excuse ces petites licences.

ARLEQUIN, *à Argentine.*

Tu l'entends.

CASSSANDRE.

» Le tuteur, qui n'a rien vu, continue et dit au » peintre ; j'espère, monsieur, qu'une seule séance suffira pour m'achever de peindre

ARLEQUIN.

Oui, monsieur.

CASSANDRE.

» Commencez-vous à m'attrapper?

ARLEQUIN.

Je crois que je finirai par-là.

CASSANDRE.

» Votre exactitude vous fera infiniment d'honneur dans l'esprit de ma pupile, à laquelle je destine ce portrait.

ARLEQUIN.

Cela ne sera pas vrai.

CASSANDRE.

» Ici le peintre serre la main de son amante et lui fait partager le chagrin que lui cause ce mariage.

» Isidore

» Non, Adraste, je ne serai jamais à d'autre qu'à vous.

ARLEQUIN, *à Argentine.*

Tu m'aimeras toujours.

CASSANDRE.

» Et pour vous le prouver, cherchez un moyen de me » soustraire au pouvoir de mon tuteur.

» Le Peintre

» Je ne vois qu'un enlèvement.

ARLEQUIN.

Eh! oui, sangodémi, un enlévement.

ARGENTINE.

Impossible.

CASSANDRE.

» Quelques-uns des gens qui nous entourent ont dis» paru, les autres sont profondément endormis.

ARLEQUIN.

Il a raison, tout le monde dort.

CASSANDRE.

» Le tuteur ne nous voit pas.

ARLEQUIN.

C'est un homme dont les vues sont bornées.

CASSANDRE.

» Cédez à l'amour le plus vrai; osez me suivre.

ARLEQUIN.

Il parle pour moi.

CASSANDRE.

» Votre résistance est un outrage à l'amour.

ARLEQUIN.

Je ne m'expliquerais pas mieux.

ARGENTINE.

Je crains.....

CASSANDRE.

» Qu'une crainte déplacée ne vous arrête point: il » n'est personne qui n'approuve votre démarche, puis- » qu'elle a pour but de vous réunir à l'amant le plus » sincère.

ARGENTINE.

Puissé-je n'avoir jamais à m'en repentir!

CASSANDRE.

» Tandis que le tuteur se reposant sur la vigilance de » ses domestique, promène ses yeux autour de lui, le » jeune peintre et sa maîtresse traversent à pas de loup » l'appartement, passent auprès de gens endormis, ga- » gnent la porte sans avoir été vu; et disparaissent en » riant. (*Arlequin et Argentine exécutent ce que vient de lire Cassandre.*) Sentez-vous, messieurs, le comique de la situation! voyez-vous d'ici la colère du tuteur lors- qu'il saura qu'on l'a trompé de cette manière.... Heim! heim!.... messieurs, le silence dont vous m'honorez est certainement.... Voilà des gens qui m'écoutent avec une attention aussi flatteuse qu'extraordinaire. (*Il lit.*) « Nos » jeunes gens sont donc partis, et le tuteur, qui croit » qu'on continue de le peindre, se balançant avec graces » sur son fauteuil, cherche à donner à sa figure une ex- » pression d'aménité qui ne lui est pas ordinaire. Mais » les amans n'ont pu aller loin, un domestique les voit, » et les ramène en criant....

SCÈNE XII et dernière.

Les Précédens, GILLES, ARLEQUIN, ARGENTINE.

GILLES.

Au secours, au secours, M. Cassandre; voilà un ravisseur que je vous ramène.

TOUS, *éveillés par Gilles.*

Bravo! bravo.

GILLES.

Je l'ai arrêté au passage.

UN AUDITEUR.

Oui, le passage est charmant; mon cousin l'a lu comme un ange.

GILLES.

Il ne s'agit pas de cela, Arlequin....

CASSANDRE.

Où en est son dessein?

GILLES.

Je ne lui ai pas laissé le tems d'achever.

CASSANDRE.

Et pourquoi, s'il vous plaît?

GILLES.

C'est qu'il enlevait....

CASSANDRE.

Tous les suffrages.

GILLES.

Non, mais votre nièce que voilà.

CASSANDRE.

Que dit-il, vous enleviez Argentine?

ARLEQUIN.

« J'adore votre nièce, et votre nièce m'aime,
« J'ai su tout entreprendre, et plein d'un zèle extrême,
« L'arracher à des nœuds qui feraient son tourment.

CASSANDRE.

Troubler le repos de ma famille.

UN AUDITEUR.

Je dormais de si bon cœur.

CASSANDRE.

Par un crime de cette nature.

ARLEQUIN.

« Les crimes de l'amour s'excusent aisément.

CASSANDRE.

Exposer sa réputation.

ARLEQUIN.

« Pour que de son honneur on ne puisse médire,
« Chez le traiteur voisin, moi j'allais la conduire.

CASSANDRE.

Et que fut-elle devenue, malheureux?

ARLEQUIN.

« Ne vous emportez pas, avant la fin du jour.
« L'hymen eut réparé les fautes de l'amour

GILLES.

Il a réponse à tout.

CASSANDRE.

Je crois qu'il me raille.

ARLEQUIN.

Je profite de vos leçons, et trouve vos principes si naturels, que sur-le-champ je les mets en pratique.

CASSANDRE.

Comment?

ARLEQUIN.

C'est par admiration pour vous que j'ai enlevé Argentine, et pour prouver à tout le monde qu'il n'y a rien d'aussi délicat que vos ouvrages, et de plus simple que leurs intrigues.

CASSANDRE.

En vérité; mais c'est fort bien, mon ami.

ARLEQUIN.

Ecoutez-moi, papa Cassandre; Argentine ne veut pas de Gilles pour son mari, la démarche qu'elle vient de faire prouve son amour pour moi. Consentez à notre union. Comme peintre, comme auteur, je vous offre également mes services. Je composerai des petites pièces que vous ferez paraître en public sous votre nom, vos ouvrages sifflés seront de moi, mes ouvrages applaudis seront de vous; peut-on être plus accommodant?

ARGENTINE.

Mon cher oncle !

CASSANDRE.

Tant de générosité me touche ; oui, mon cher Arlequin, ma nièce est à toi, dont le pinceau va m'immortaliser.... Eh ! mais, ce pauvre Gilles....

ARLEQUIN.

Restera garçon.

GILLES.

C'est consolant.

ARLEQUIN.

Cette famille là trouvera toujours à se perpétuer.

VAUDEVILLE.

Air : *De la cinquième Edition.*

CASSANDRE.

A ma nièce je vais t'unir
Ne lui soit jamais infidèle,
Mais que l'amour et le plaisir
Te ramènent toujours près d'elle.
On dit que pour vivre content.
Se marier est nécessaire,
C'est la seule chose pourtant
Que je n'ai pas voulu refaire.

GILLES.

Refaire est le comble de l'art
On refait Corneille, Voltaire,
On a refait Gentil-Bernard
On a refait jusqu'à Molière.
On a refait Lully, Rameau,
Mais par malheur dans cette affaire
Tout ce qu'on a fait de nouveau
Est la seule chose à refaire.

ARLEQUIN.

Toi qui de Raphael mourant
Nous peint les bonneur est la gloire;
Toi qui, d'Aboukir, savamment,
Nous peint la sanglante victoire.
Toi dont les aimables pinceaux
Deux fois nous offrent la Vallière ;
Le goût admire tes tableaux
L'art n'y trouve rien à refaire.

Allarde, Marie François Denis Théresa Leroi, Baron d'

LE VIEUX CHASSEUR,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES,

MÊLÉE DE VAUDEVILLLES;

PAR MM. FRANCIS, Moreau, TOURNAY ET DÉSAUGIERS.

A PARIS,

BARBA, Libraire, Palais du Tribunat, derrière le Théâtre Français, n°. 51. Et Galerie des Libraires, n°. 14.

1806.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DE LA ROCHE, vieux chasseur, caractère bourru.	M. *Chapelle.*
ADOLPHE, son fils.	M. *Julien.*
M. DE MARSILLY, sous le nom de S.-Léon.	M. *Verpré.*
CHARLES, son fils.	Mlle *Betzy.*
MATHURINE, fermière de Marsilly.	Mme *Duchaume.*
HORTENSE, élevée par Mathurine.	Mme *Belmont.*
LOUISE, fille de Mathurine.	Mlle *Minette.*
MARCEL, garde-chasse de M. de la Roche.	M. *Seveste.*
MÉDARD, bûcheron.	M. *Fichet.*
Troupe de Paysans et de Chasseurs.	

COUPLET D'ANNONCE

Air : *Du vaud. d'Arlequin Musard.*

Un ancien ami de la chasse,
Aussi tremblant que son début,
Craint l'orage qui le menace
Et voit la critique à l'affût.
Ah ! Messieurs, quoique la vieillesse
N'ait pas rallenti son ardeur,
Il est sûr de manquer la pièce,
Si vous tirez sur le chasseur.

LE VIEUX CHASSEUR.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la cour du château de Laroche ; elle est ornée de caisse d'orangers. Au fond, est une grille qui laisse voir la campagne; à gauche, un pavillon dont la fenêtre, en face du spectateur, est élevée de quatre à cinq pieds ; à droite, un banc de pierre.

SCENE PREMIERE.

MÉDARD, Villageois et Villageoises.

CHŒUR.

Air : *du Vaudeville des Préventions.*

Voici nos bouquets
Déjà prêts ;
Mais le son du cor
Le retient encor.
Est-il pour le cœur
D'un chasseur,
Un jour aussi cher
Que la St.-Hubert?

MÉDARD.

C'est à son âge un tour de force
Que d'être toujours à l'affût,
On a brûlé vingt fois l'amorce,
Sans atteindre une fois le but.

CHŒUR.

Voici nos bouquets, etc.

MÉDARD.

Le lièvre dont-il suit la trace
Attend le coup sans s'effrayer,
Et ce n'est que depuis qu'il chasse,
Qu'on voit augmenter le gibier.

CHOEUR.

Voici nos bouquets, etc.

MÉDARD.

Souvent nous tremblons à sa vue ;
Mais en lui tout prouve un bon cœur,
Et lorsque par hasard il tue,
Ah ! comme il est de bonne humeur !

CHOEUR.

Voici nos bouquets, etc.

MÉDARD.

Allons, mes amis, M. de Laroche va arriver... vîte, sur deux rangs... les garçons d'un côté... les demoiselles de l'autre. Ah ! ça, vous vous souvenez...les filles parleront les premières....

LES VILLAGEOISES.

Oui, oui, oui, nous parlerons les premières.

MÉDARD.

Allons, les voilà parties... (*regardant du côté de la grille.*) Chut ! chut ! j'apperçois quelqu'un au bout de l'avenue... eh ! c'est la mère Mathurine, la fermière de Marsilly. Savez-vous ben pourquoi elle vient ? (*les villageois et villageoises l'entourent.*) C'est aujourd'hui le jour de l'adjudication de la terre de Marsilly.

TOUS.

Bah !

MÉDARD.

Depuis vingt ans que le maître n'a paru... ses créanciers faisaient le diable à quatre pour faire vendre son bien. M. de Laroche, qui a de l'argent gros comme lui, a payé tout ça, et la terre ne peut pas lui échapper. Dam' ! c'est qu'elle est à sa convenance ! il trouve là des bois, des vignes, des bruyères, un déluge de gibier, qui se mocquera de lui, ce n'est pas l'embarras... mais il aime ça.

UN PAYSAN.

C'est pourtant bien malheureux pour ce pauvre M. Marsilly, qu'on disait si brave homme ; et pourquoi qu'il est parti, et qu'il n'est pas revenu ?

MÉDARD.

Ah ! j'étais dans le bois, le jour qu'ils tirèrent l'épée, M. de Laroche, et lui ; des gens qui ne se connaissaient pas, qui ne s'étaient jamais vûs... eh bien ! un maudit lièvre pour-

ant qui était venu se faire tuer sur la terre du voisin, fut cause de cette bataille-là. Jarny ! comme ils y allaient ! M. le Laroche resta sur la place. J'ons été plus de six mois sans savoir s'il en reviendrait.

LE PAYSAN.

Ah ! je n'savions pas ça.

MÉDARD.

Pardine, tu ne sais rien... Allons... allons... v'là la mère Mathurine, qu'est une bavarde, elle voudra nous retenir, partons au-devant de M. de Laroche.

CHOEUR.

Voici nos bouquets, etc.

(Tandis que les villageois défilent, Mathurine cherche à leur parler, on l'évite.)

SCENE II.

MATHURINE, HORTENSE.

MATHURINE.

Tu vois bien qu'il n'est pas encore arrivé.

HORTENSE.

M. de Laroche ?

MATHURINE.

Ni son fils... Quand je te disais de ne pas tant te presser... « Ma mère, il est six heures...il est sept heures...il est huit heures partons...partons...» je cède...je suis si bonne, tu me fais courir, courir, j'arrive toute essoufflée... et dans un état...

HORTENSE.

Mais vous êtes bien, ma mère...

MATHURINE.

C'est à toi, qu'il faut dire cela. Je ne t'ai jamais vue si brave. Ah ! Hortense, Hortense.

Air : *de Marcelin.*

Quand on s'éveille dès l'matin,
Quand on se pare avec mystère,
Quand on est rêveuse en chemin,
Quand on rougit devant sa mère,

Quand on écoute et ne dit rien,
C'est l'amour qui seul en est cause.

HORTENSE.

Et mais, pour en parler si bien,
Auriez-vous fait la même chose. (*bis.*)

MATHURINE.

Eh bien ! oui... Tiens v'là c'qui m'est arrivé.

Air : J'n'avions pas encor quatorze ans.

Je comptions à peine vingt ans,
Qu'un biau garçon du voisinage,
Fils d'un chasseur des plus ardens,
Vint m'faire les plus doux sermens;
Souvent je portions mon ouvrage
Où j'nous doutions qu'il passerait;
Un jour com' hier qu'il f'sait d'l'orage,
Ma mer' le guettait sous l'feuillage;
Moi, qui m'croyais seule au bosquet,
Innocemment, j'lui laissai prendre
Sur la main, un baiser bien tendre;
Puis après...

HORTENSE, *avec la plus vive émotion.*

Puis après...

MATHURINE, *montrant le bouquet d'Hortense.*

Il m'donna c'bouquet.

HORTENSE, *embarrassée.*

Ah ! ma mère, vous savez tout.

MATHURINE.

Oui, mon enfant, mais à quoi qu'ça t'mènera c't'amourette-là? crois-tu que M. de Laroche consente à marier son Adolphe à une fille sans fortune, sans famille?...car je ne suis pas ta mère et je ne t'en aime pas moins.

HORTENSE.

Ah ! bonne Mathurine, vous me le prouvez tous les jours; mais tout me porte à croire que je retrouverai mes parens; le mystère qui a suivi ma naissance, la manière dont je vous ai été confiée, les soins que le chapelain de Marsilly a pris de mon éducation, le silence qu'il s'est obstiné à garder jusqu'à ses derniers momens...

MATHURINE.

Oh ! ça, c'est vrai, je n'sais pas comment on peut garder un secret si long-tems... mais enfin il ne parlera plus, le chr

mme ; ainsi, crois-moi, laisse là ton M. Adolphe qui n'est un enjeoleux comme les autres...

HORTENSE.

Lui, ma mère ?... ah ! si vous saviez ce qu'il me dit tous jours... Hier encore.

MATHURINE.

Eh ben ! qu'est-ce qu'il te chantait donc, hier ?

HORTENSE.

Je ne l'ai pas oublié.

Air : *Ange des nuits.* (de Délia et Verdikan.)

» Le jour heureux qui m'offrit mon Hortense,
» Fut le premier où je connus mon cœur,
» Ton doux regard me permit l'espérance,
» Mais l'espérance est-elle le bonheur ? »

Après un aveu si tendre,
Puis-je douter de sa foi ?...
Ah ! si vous pouviez l'entendre,
Vous le croiriez comme moi.

MATHURINE.

Bah ! si j'avions écouté tous ceux qui m'en contaient autant...

HORTENSE.

Mais ce n'est pas tout...

MATHURINE.

Qu'est-ce qu'il peut donc dire de plus ?

HORTENSE.

Même air.

» Prononce enfin, prononce, ô mon Hortense,
» Le mot qui doit couronner mon ardeur.
» N'aurais-je, hélas ! perdu l'indifférence,
» Que pour la voir s'emparer de mon cœur ! »

Après un aveu si tendre,
Puis-je douter de sa foi ?
Ah ! si vous pouviez l'entendre,
Vous le croiriez comme moi.

SCENE III.

Les précédens, M. de LAROCHE, Tout le village.

CHOEUR.

Air : *Ah ! quel bonheur ! ah ! quel plaisir !*

Allons, fillettes et garçons,
Monsieur d'Laroch' va paraître,
Offrons à not' bon maître
Et nos bouquets, et nos chansons.

LAROCHE.

C'est bon, c'est bon ; allez au diable avec votre St-Hubert... Venir me relancer jusques chez moi...

MÉDARD.

Mauvaise humeur, mauvaise chasse.

LAROCHE.

C'est avec ce tapage-là que vous effarouchez mon gibier... Impossible de le surprendre... des danses dans les prés, des chansons dans les vignes, des coups de hache dans les bois... c'est un train le jour, la nuit... Trois pièces de gibier manquées ce matin. (*Jetant son fusil de coté.*)

Air : *Du Mameluck.*

Peste soit aussi d'un arme,
Dont le ridicule bruit,
Dès le premier coup allarme
Les lièvres que l'on poursuit!
Qui plus que moi doit s'en plaindre !
J'en voyais un se lever,
Et mon plomb allait l'atteindre,
Quand le bruit l'a fait sauver. (*bis.*)

MATHURINE, *bas à Hortense.*

J'avons bien choisi le moment pour lui parler...

HORTENSE, *bas à Mathurine.*

Quelle différence de lui à M. Adolphe !

LAROCHE.

Eh bien ! qu'est-ce que vous faites-là, vous autres ? n'ai-je pas reçu vos bouquets, vos complimens ?... Ah ! j'y suis... (*il leur donne de l'argent.*) Tenez, tenez, allez-vous-en... et buvez à ma santé.

HORTENSE, *à part.*

Il a bon cœur pourtant.

LE CHOEUR, *sort sur le refrain.*

Allons, fillettes et garçons, etc.

LA ROCHE.

Assez... assez... (*Retenant Médard.*) Ah ! un mot, Médard.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, excepté le Village.

MATHURINE.

Monsieur, je venions...

LA ROCHE, *regardant Hortense.*

Je suis à vous tout-à-l'heure, la mère. Elle est gentille.

HORTENSE, *à part.*

Comme il me regarde !

LA ROCHE.

Ah ! ça, Médard, tu sauras peut-être mieux que moi, de quel côté est allé mon fils ce matin... Ce drôle-là emmène tous les jours, mes gens, mes chevaux, mes chiens, et pas un coup de fusil qui m'indique la route qu'il a prise...

MATHURINE, *bas à Hortense.*

Hortense, tu pourrais bien le tirer d'embarras, toi...

MEDARD.

Voulez-vous que j'vous dise : m'est avis qu'il guette une petite perdrix diablement fûtée autour de la ferme de Marilly...

LA ROCHE.

Bien fûtée, dis-tu ?... Parbleu, il serait plaisant que je la débusquasse avant lui...

MÉDARD.

Non, non, j'n'vous conseillons pas.

Air : *Comme faisaient nos pères.*

Nous n'avons plus le pied ni l'œil,
Assez bon pour c'te chasse ;
Le moindre effort nous lasse,
Et chaque pas offre un écueil.
Faut avec l'âge,
Plier bagage, } (*bis.*)
L'homme n'peut pas être c'qu'il fût,
Jeune et vieux ont chacun leur but;

Tous deux (*bis.*) au bois vont à l'affût;
ais le fils ne court guère
L'même gibier qu'son père. *(bis.)*

LAROCHE.

Ah !...Est-ce que ce serait?... (*il lui parle à l'oreille.*)

MÉDARD.

La petite Louise, la fille de la mère Mathurine, de cette bonne fermière que vous voyez là.

LAROCHE.

Bah !...

MÉDARD.

C'est que c'est peut-être plus sérieux que vous ne pensez.

LAROCHE, *élevant la voix.*

Sérieux... Je voudrais bien qu'Adolphe, fils d'un ancien militaire, officier de génie lui-même, s'avisât de s'amourcher d'une simple paysanne... Morbleu !

HORTENSE, *bas à Mathurine.*

Oh ! ma mère, je tremble.

MATHURINE, *bas à Hortense.*

Laisse faire, mon enfant, j'vas l'y parler, moi...

MÉDARD.

N'faut pas vous emporter pour ça, gnia peut-être pas encore tant d'mal... Et puis, t'nez, j'vas m'bouter aux aguets, et j'vous dirons bentôt d'quoi qui retourne.

LAROCHE.

Vas, cours, et reviens vite.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, excepté MÉDARD.

MATHURINE.

Monsieu', vous m'avez fait demander, me v'là à vos ordres.

LAROCHE.

C'est au sujet du domaine de Marsilly... (*regardant Hortense.*) Elle n'est parbleu pas mal.

MATHURINE.

Savez-vous ben qu'vous faites là une bonne affaire ?

LAROCHE.

Oui, tandis que mon fils fait des sottises.

MATHURINE.

Comment ! des sottises ?...

LAROCHE.

Ah ! vous ignorez cela ? je gage que cette belle enfant en sait plus que vous.

HORTENSE, *intimidée.*

Je ne sais rien, Monsieur.

LAROCHE.

Ne voyez-vous pas mon fils tous les jours ?

HORTENSE.

Quelquefois, Monsieur.

LAROCHE.

Ne chasse-t-il pas aux environs de la ferme ?

MATHURINE.

Ça, c'est vrai.

LAROCHE.

Ne s'arrête-t-il pas devant votre porte ?

MATHURINE.

Jamais quand j'y suis.

LAROCHE.

Parbleu, je le crois bien... Tenez, voyez-vous comme elle rougit ?

HORTENSE.

Moi, Monsieur ?

LAROCHE.

Oh ! mademoiselle, il est inutile de feindre, je sais tout.

MATHURINE.

Que savez-vous donc, Monsieur ?

LAROCHE.

Que mon fils est amoureux de votre Louise que voilà.

HORTENSE.

Mais, Monsieur, je ne m'appelle pas Louise, moi.

MATHURINE.

Non, Monsieur, c'est Hortense, une fille que j'ai élevée...

LAROCHE.

Comment, mademoiselle, ce n'est pas de vous que mon fils est amoureux ? ah ! mille pardons !

HORTENSE, *à part.*

Je respire !

LAROCHE, *à Mathurine.*

Mais vous avez pourtant une fille qui se nomme Louise.

MATHURINE.

Oui, monsieur, et bien gentille encore ; mais elle est restée à la ferme.

LAROCHE.

A la ferme ? eh ! je ne m'étonne plus si mon fils ne revient pas ; il est chez vous.

MATHURINE.

Chez moi, Monsieur !

LAROCHE.

Oui, madame ; on profite de votre absence...

HORTENSE, *bas à Mathurine.*

Oh ! la bonne méprise.

LAROCHE.

Mais j'admire votre tranquillité.

(*Adolphe survient pendant le couplet, s'approche d'Hortense, lui baise la main et se cache ensuite derrière une des caisses d'oranger.*)

Air : *Je suis un chasseur plein d'adresse.*

Voilà bien comme sont les mères,
Refusant de croire aux amours,
Et sans la prudence des pères,
On les tromperait tous les jours.
L'amant qui guettait la fillette,
Se glissant près d'elle en cachette,
Sans être vu surprend déjà
Regards par-ci, baisers par-là...
Et cependant sa mère est là;
Oh ! ce n'est pas moi qu'on verra
Dupe de ses finesses-là.

MATHURINE.

Oh ! mon dieu, Monsieur, je connais ma Louise, et je suis bien tranquille.

LAROCHE.

Et moi, madame, je connais mon Adolphe, et je ne le suis pas. Léger, étourdi, il se prend de belle passion aujourd'hui pour une femme qu'il oubliera demain.

MATHURINE.

Vous ne le flattez pas.

HORTENSE, *regardant de tems en tems Adolphe.*

Air : *Il m'en souvient long-tems ce jour.*

Si votre fils est, en effet,
Tel que vous venez de le peindre,
De la femme qui l'aimerait
Combien le sort serait à plaindre !
Vous dites qu'il est à la fois,
Indiscret et d'humeur légère,
Mais quand par hasard je le vois,
Ses yeux disent tout le contraire.

LA ROCHE.

Ah ! oui, oui, fiez-vous à ses yeux...vous êtes bien heureuse qu'il n'ait pas encore pensé à vous. Le fripon prend tous les matins, pour s'échapper, le prétexte de la chasse... mais qu'il ne se présente pas devant moi sans gibier. Et vous, vous devriez être déjà parties, que faites-vous ici ? courez à Marsilly, et renvoyez-moi sur-le-champ mon fils... Eh bien ! m'entendez-vous ? partirez-vous ?... Morbleu, vous êtes d'un sang-foid...

MATHURINE et HORTENSE, *effrayées, en s'en allant.*

Nous nous en allons, Monsieur, nous nous en allons.

LA ROCHE, *courant après elles.*

Mais, mon dieu, j'oubliais ; vous devez être fatiguées, vous n'avez point déjeûné ; venez avec moi... j'ai moi-même un appétit du diable... Venez donc, et vous sortirez par la porte du parc.

SCENE VI.

ADOLPHE, *en costume de chasseur.*

Où diable mon père a-t-il été s'imaginer que j'étais amoureux de Louise ? une petite paysanne que j'ai à peine remarquée ; Hortense à la bonne heure... Oh ! elle n'est pas la fille d'un simple villageois... Non, ses traits, ses grâces, son langage, ses talens, tout me le prouve, et quand mon père la connaîtra mieux, il sera forcé de consentir à notre union. Elle est là, si j'osais entrer ; mais depuis huit jours que je n'ai rien rapporté de la chasse, comment serais-je reçu ? Allons, attendons Marcel, son adresse peut seule me

tirer d'embarras. Mais quand j'y pense, le joli semestre que je passe ici, et quel avenir il me promet !

RONDEAU.

Air : *Je ris d'avance d'la figure.* (Du Diable en Vacances.)

Du fond de son obscur village,
Transportée au sein de Paris,
Hortense, à la fois belle et sage,
Etonnera tous les maris.

Je vois enchaînés par ses grâces,
Nos petits Céladons du jour
Voler à l'envi sur ses traces,
Prodiguer les sermens d'amour...
» Eh ! monsieur, leur répond ma belle,
» Cessez de vanter mes appas,
» A mon mari, je suis fidèle,
» Des époux il est le modèle,
» Et vous ne me séduirez pas,
» Non non, non, non, n'y comptez pas,
» Non, non. »

Je vois ces messieurs se retirer bien tristes, bien honteux, je ris de leur embarras ; ils y reviennent le lendemain, nouvelle confusion pour eux, nouveau triomphe pour moi... La charmante perspective !

Du fond de son obscur village, etc.

Si la gloire, aux combats m'appelle ;
Des pleurs (*bis*) inondent ses beaux yeux ;
Sa douleur me la rend plus belle,
Et j'entends ses tristes adieux :
» Cher époux, faut-il que la gloire
» T'arrache sitôt de mes bras !
» Irais-tu chercher la victoire,
» Si l'amour t'offrait des appas ?
» Hélas ! hélas ! ne me fuis pas,
» Non, non, ne me fuis pas. »

Il faut pourtant se séparer ; je m'éloigne à regret, mais je reviens bientôt fidèle et plus épris que jamais. Quel accueil ! quelle fête ! quelles caresses à mon retour ! Oh ! d'avance, j'en perds la tête :

Du fond de son obscur village,
Transportée au sein de Paris,
Hortense, à la fois belle et sage,
Etonnera tous les maris.

SCENE VII.

ADOLPHE, MARCEL, *entre deux vins.*

ADOLPHE.

Eh ! arrive donc coquin, arrive donc.

MARCEL.

Monsieur, vous voyez un homme désespéré.

ADOLPHE.

Comment ! tu n'as rien trouvé ?

MARCEL.

Oh ! si fait, j'ai trouvé des amis qui m'ont entraîné...

ADOLPHE.

Tu n'as donc pas chassé ?

MARCEL.

Nous avons chassé... l'ennui, comme vous voyez.

ADOLPHE.

Comment, maraud, pas un seul coup ?

MARCEL.

Excusez, nous en avons bu trente, et voilà ce qui me désole, ça m'a fait manquer le rendez-vous...

ADOLPHE.

De chasse ?

MARCEL.

Ah ben ! oui, de chasse... le rendez-vous que la petite Louise m'avait griffoné dans la fontaine, sur un papier, à côté du bois... non, dans le bois, à côté de la fontaine.

ADOLPHE.

Quel galimathias me fais-tu là ?

MARCEL.

C'est pourtant bien clair.

Air : *De la cinquième édition.*

La fontaine est le rendez-vous,
Qu'hier m'avait donné Louise ;
Vous savez pourtant entre nous,
Que jamais Marcel ne se grise.
Au cabaret, sur mon chemin,
Je trouve un ami qui m'entraîne,
Je bois et voilà que le vin
Me fait oublier la fontaine.

ADOLPHE.

Et moi qui me reposais sur toi...

MARCEL, *chancelant.*

Vous aviez mal choisi votre jour.

ADOLPHE.

Quelle excuse donner à mon père maintenant ?

MARCEL.

Laissez-moi faire, je lui dirai que tant qu'il y aura une Hortense et une Louise dans le monde, il n'y a pas d'chasse qui tienne.

ADOLPHE.

Gardes-t'en bien, maudit ivrogne.

MARCEL.

C'est dit, monsieur.

ADOLPHE.

Air : *Ça n'pouvait pas finir par là.*

Ah ! que les lièvres sont heureux
Quand les chasseurs sont amoureux !
Sur le gibier de toute espèce,
Moi qui déployais tant d'adresse.

MARCEL.

Et moi donc, s'il vous plaît, et moi,
Qui des loups même étais l'effroi;
Mais voyez, monsieur, voyez comme
L'amour change un homme

ADOLPHE.

Ah ! que les lièvres sont heureux
Quand les chasseurs sont amoureux !

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, M. de LAROCHE.

LAROCHE, *dans le fond, à Mathurine.*

Oui, Mathurine, ce soir la terre de Marsilly est à moi; mais je vous le répète, vous n'en serez plus fermière, si vous recevez encore les visites de mon fils, voilà mes conditions, autrement point de bail.

ADOLPHE.

Mon père !...

MARCEL, *chancelant.*

Ferme comme moi, monsieur.

LAROCHE.

Ah ! messieurs, vous voilà enfin ! Me direz-vous d'où diable vous sortez ?

MARCEL.

Monsieur, nous venons...

LAROCHE.

Air : *Aimez-vous l'astrologie.*

Mon aspect vous embarrasse.

ADOLPHE.

Qui ? moi ? non.

MARCEL.

Ni moi.

ADOLPHE.

Ni moi.

MARCEL.

Ni moi.

LAROCHE.

Vous vous troublez, je le voi,
Et je devine pourquoi.
Qu'apportez-vous de la chasse ?

ADOLPHE.

Qui ? moi ? rien.

MARCEL.

Ni moi.

ADOLPHE.

Ni moi.

MARCEL.

Ni moi.

LAROCHE.

Je le savais...

MARCEL.

Ce n'est pas moi qui le lui ai dit d'abord.

LAROCHE.

Et ce que je sais encore, c'est que vous vous permettez d'aimer une certaine Louise....

MARCEL.

Oh ! ça, c'est vrai...

LAROCHE.

Il en convient.

MARCEL.

Mais ça se bornera au mariage.

LAROCHE.

Au mariage ?... c'est bien ce que j'empêcherai.

MARCEL.

Oh ! vous êtes certainement trop bon pour nous faire ce chagrin là.

LAROCHE.

Bon, quand il le faut, mais lorsqu'il s'agit d'une union si mal assortie...

MARCEL.

Je sais que j'ai l'honneur d'être le garde-chasse de M. de Laroche...

ADOLPHE, *à part.*

Le coquin prend tout pour lui.

MARCEL.

Mais vous me permettrez de vous représenter...

LAROCHE.

Eh ! butor, laisse-nous, mon fils répondra bien lui-même.

MARCEL, *à Adolphe.*

Monsieur, vous avez la parole.

Air : *Le briquet frappe la pierre.*

Daignez, près de votre père,
Etre ici mon avocat ;
Je ne serai pas ingrat.

(*Il va s'asseoir sur le banc de pierre, bat le briquet et allume sa pipe, pendant la fin du couplet.*)

LAROCHE.

Vous me répondrez, j'espère,
Pourquoi faire le discret,
Quand je tiens votre secret?

ADOLPHE.

Si je parle avec franchise
Devant un père si bon,
Obtiendrai-je mon pardon ?

LAROCHE.

Non, non, non, non, non, non, non,
Vous raffolez de Louise.

ADOLPHE.

Non, non, non, non, non, non, non.

LAROCHE.

Mais cet amour, ce beau feu?

ADOLPHE.

Entre nous ce n'est qu'un jeu,
Ce n'est qu'un jeu. (*bis.*)

LAROCHE, *à part.*

Un jeu ?... un jeu ?...

MARCEL.

Qu'est-ce qu'il dit donc ?...

LAROCHE.

C'est un jeu qui ne me convient pas. Belle occupation pour un officier de génie ! lisez moi M. de Vauban, étudiez l'art de fortifier une place, de la défendre, de l'attaquer...

ADOLPHE.

C'est ce que je fais, mon père...

Air : *Une fille est un oiseau.*

Tout près d'ici j'apperçois
Une place intéressante,
Dont la prise me présente
Gloire et plaisir à la fois ;
J'y ménage avec prudence
Une heureuse intelligence ;
On m'oppose une défense
Qui ne saurait m'effrayer ;
Car j'aurai, dans cette affaire,
Tous les honneurs de la guerre,
Si je suis fait prisonnier.

LAROCHE.

Eh bien ! moi, monsieur, qui vais être maître du pays, je vous ordonne de lever le siège, et de changer de batteries.

MARCEL, *se levant.*

C'est ça, levons le siège...

ADOLPHE.

Vous, maître du pays, mon père ?

LAROCHE.

Oui, j'ai de très-bonnes raisons pour faire cette acquisition... Eh ! parbleu, puisque vous voilà, je vais vous donner une occupation digne de votre état ; vous allez me dessiner un plan du domaine de Marsilly.

Air : *J'ons un curé patriote.*

Tracez tout ce qu'il renferme,
Vignes, prés, bois et château.

ADOLPHE.

Je vais me rendre à la ferme
D'où le point de vue est beau.

LAROCHE.

C'est de ce pavillon-là
Que l'ouvrage se fera.
Allons, viens, allons, viens.
Ah ! pour le coup, je le tiens.
Oui, oui, etc.

ADOLPHE, *à part.*

Quel moyen, quel moyen
D'échapper à mon gardien ?
Son plan dérange tout le mien.

MARCEL.

C'est fort bien, c'est fort bien ;
Mais moi, je n'y comprends rien,
Non, ma foi, je n'y comprends rien.

(*Laroche et Adolphe entrent dans le pavillon.*)

SCENE IX.

MARCEL.

Dites donc, M. Adolphe ? M. Adolphe... Où diable vont-ils donc ?.. ils me laissent là tout seul...si du moins mademoiselle Louise était ici... je lui dirais : Mademoiselle, aujourd'hui ce n'est pas ma faute ; mais demain, jeudi, vendredi, *et cætera*, dimanche, à vos ordres, vous n'avez qu'à m'écrire.

SCENE X.

MARCEL, M. de LAROCHE, *reparaissant avec* ADOLPHE, *dans le pavillon.*

LAROCHE.

Allons, mon fils, voici règle, compas, pinceaux, et une donnée exacte du plan, travaillez, et pour que vous ne soyez pas troublé, je me tiendrai dans la chambre voisine, jusqu'à ce que vous ayez fini.

ADOLPHE.

Quelle contrariété ! allons, puisqu'il le faut, travaillons; mais commençons au moins par ce qui m'intéresse le plus, par la ferme...

(*On entend un air d'orgue.*)

SCENE XI.

MARSILLY, CHARLES, MARCEL, ADOLPHE, *dans le pavillon.*

(*Marsilly est revêtu d'une redingotte grossière et porte un orgue sur le dos. Charles est sous les habits d'un jeune Auvergnat. Tous deux ont des demi-guêtres de toile.*)

MARCEL.

Tiens... de la musique qui passe?... ça vient ben à propos pour me désennuyer. (*Il danse sur le refrain.*)

MARSILLY, *à travers la grille.*

Hola! hé!... l'ami... suis-je encore loin du village de Marsilly?...

MARCEL.

Vous en êtes à une bonne demi-lieue.

CHARLES.

Encore une demi-lieue?...

MARCEL.

Tout autant, et, si vous m'en croyez, vous vous reposerez ici un instant.

CHARLES.

Oui, mon père, entrons.

MARCEL.

C'est ça, c'est ça, entrez, vous serez bien venus, allez, il y a grande fête au château, vous nous ferez danser, nous vous ferons boire, et M. de Laroche vous paiera bien.

MARCILLY.

Laroche?...

MARCEL.

Oui, il achète aujourd'hui la terre de Marsilly.

MARSILLY, *à part.*

La terre de Marsilly?

MARCEL.

Les habitans des deux villages se réunissent à cette occasion, je m'en vas chercher tout notre monde, attendez-moi là, et préparez-nous une ronde bien gaie, qui nous mette en train. (*Il sort en chantant.*)

ADOLPHE.

Impossible de sortir par la porte, sautons par la fenêtre. (*Il saute par la fenêtre pendant que les paysans sont autour de M. de Marsilly, et fait signe à Marcel d'éloigner tout le monde.*)

MARCEL, *faisant retirer les paysans.*

Brrrr... allons.

ADOLPHE, *à M. de Marsilly.*

Mon ami, vous pouvez me rendre un grand service.

MARSILLY.

Monsieur...

ADOLPHE.

Vous allez à Marsilly, rendez-vous à la ferme, et remettez cette lettre à mademoiselle Hortense...

CHARLES, *bas à Marsilly.*

Ma sœur !...

MARSILLY.

Chut !...

ADOLPHE.

Beaucoup de prudence et de discrétion ; évitez surtout les regards de la mère Mathurine... rapportez-moi une réponse, et vous serez bien récompensé.

MARSILLY.

Quelqu'amourette ? je vois cela.

ADOLPHE.

Oh ! détrompez-vous, c'est le sentiment le plus pur, le plus tendre .. mais partez, ne perdez pas un instant, je vous en conjure...

MARSILLY.

Mais est-elle seule à la ferme ?

ADOLPHE.

Gardez-vous bien d'aller jusques-là, vous la trouverez l'entrée du petit bois, à la droite du village...

MARSILLY.

Mais comment la reconnaître ?

ADOLPHE.

Oh ! rien de plus facile.

Air : *Dans ce salon ou du Poussin.*

A son air noble et gracieux,
A sa fraîcheur, à sa décence,

A l'éclat brillant de ses yeux,
Vous reconnaîtrez mon Hortense ;
Mais d'un ensemble aussi parfait,
A quoi sert un détail fidèle ?
Bien mieux encor que ce portrait,
Votre cœur vous dira : c'est elle !

MARSILLY et CHARLES, *à part.*

Bien mieux encor que ce portrait,
Oui, mon cœur me dira : c'est elle.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, LAROCHE, *dans le pavillon.*

LAROCHE.

Eh bien ! où diable a-t-il passé ? (*L'apperçevant par la fenêtre.*) Ah ! coquin ! (*Il sort.*)

ADOLPHE.

Mon père !... (*à Marsilly.*) Cachez bien cette lettre.

MARSILLY.

Soyez tranquille, elle est en bonnes mains.

MARCEL.

Eh ! vîte, votre orgue... ces pères sont toujours gênans.

MARSILLY.

Il y en a pourtant de très-commodes.

(*Laroche et Médard entrent.*)

LAROCHE.

Eh bien ! monsieur, est-ce ainsi que vous m'obéissez ? le premier orgue qui passe vous détourne de vos occupations.

ADOLPHE.

Mon père, j'écoutais un air de chasse.

MÉDARD, *bas à Laroche.*

Voyez vous comme il se trouble ? quand j'vous disons que tout est découvert... j'ons vu la p'tite Louise dans le bois cacher une lettre sous le vase de la fontaine, et si vous en doutez, j'vais vous y conduire vous-même...

LAROCHE, *bas à Médard.*

Parbleu ! je serai bien aise de le confondre.

MÉDARD, *à Laroche.*

Eh bien ! venez.

LAROCHE, *à Médard.*

Justement, voici l'heure de la chasse, l'occasion est excellente, profitons-en.

Air de chasse. (*Vaudeville du Méléagre Champenois.*)

Allons, amis, partons pour la chasse ;
Au son du cor, parcourons tous les bois,
Et du chevreuil poursuivant la trace,
Signalons-nous par de nouveaux exploits.

TOUS.

Allons, amis, partons, etc.

LAROCHE, *à son fils.*

Vous, s'il vous plaît, demeurez et pour cause,
Je veux exprès aller au bois sans vous,
Et j'en prétends rapporter quelque chose,
Dont je suis sûr que vous serez jaloux.

TOUS.

Allons, amis, partons, etc.

LAROCHE.

Allons, Monsieur, retournez à l'ouvrage.

MARCEL.

Pauvre jeune homme, être ainsi prisonnier!

ADOLPHE, *bas à Marsilly.*

Ayez bien soin de remplir mon message.

MARSILLY, *bas à Adolphe.*

Ne craignez rien, je ne puis l'oublier.

TOUS.

Allons, amis, partons, etc.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente une forêt, à la gauche est la ferme de Marsilly, à la droite une fontaine, décorée d'un vase et ombragée de quelques arbrisseaux, à côté est un banc de gazon.

SCENE PREMIERE.

LOUISE.

Air : *Sans un petit brin d'amour.*

Mon dieu, queu tentoin qu'l'amour !
Toujours queuqu'peine ou queuqu'détour,
Moi, depuis qu'on m'fait la cour,
Je n'dors ni nuit, ni jour.

Voyons un peu si ma p'tite lettre est prise,
Marcel connait c'te cachett'-là.
(*elle soulève le vase.*)
Eh mais, la v'là ; vous oubliez Louise,
C'est bon, Monsieur, on s'en veng'ra.

Mon dieu, etc

J'accours c'matin au rendez-vous, monsieur n's'y trouve pas; j'lui laisse un p'tit mot pour l'y prouver que j'suis venue, et il n'vient seulement pas l'chercher. Je n'peux pourtant pas rester ici à l'attendre ; ma mère n'aurait qu'à m'surprendre ; avec ça qu'elle ne s'soucie pas trop que j'épouse un garde-chasse qui n'a rien. J'suis ben sûre pourtant qu'il va venir ; il cherchera à s'justifier, ces messieurs manqueront plutôt de parole que d'excuses d'abord.

Air : *Colinette au bois s'en alla.*

J'devinons ben, drès qu'il m'verra,
Tous les biaux discours qu'il m'fera,
Trala deridera, trala deridera :
J'n'entendrons pas de c't'oreill'-là.
A mes genoux, il se mettra,
Trala deridera, trala deridera ;
Je m'sauvrons, il me poursuivra,
En signe d'grâce, il m'demand'ra

Un baiser d'avance.

(*Feignant de parler a un homme qui est a genoux et reculant toujours.*)

Tra deridera, la, la, la, la, la, la,

Aujourd'hui vous f'ez pénitence,

Et demain j'verrons ça.

Ah ! mon dieu ! ma mère ! sauvons-nous. (*Elle sort.*)

SCENE II.

M. de MARSILLY, MATHURINE.

MATHURINE.

Mais en vérité, monsieur, qui vous aurait reconnu après vingt ans d'absence ?...

MARSILLY.

Bonne Mathurine, que mon retour soit encore un secret pour tout le monde.

MATHURINE.

Un secret ! oh ! soyez tranquille, monsieur, c'est bien moi, qui irai dire que vous êtes M. de Marsilly, que vous avez retrouvé votre trésor, que vous allez rentrer dans votre bien...comme si j'avions oublié votre vieille querelle avec M. de Laroche, est-ce que j'irions vous exposer à de nouvelles tracasseries ? oh ! que nenni ; je ne sommes pas de ces femmes qui parlent, parlent, non, j'vous avions perdu, j'vous regrettions, j'vous r'trouvons, j'irions vous perdre une seconde fois par notre bavardage ? j'aimerions mieux perdre la parole.

MARSILLY.

Ah ! je suis sûr de votre attachement pour moi, mais vous ne connaissez pas encore toutes les obligations que je vous ai.

MATHURINE.

A moi, monsieur ?

MARSILLY.

A vous-même... Cette enfant qui vous a été confiée par l'aumônier de Marsilly...

MATHURINE.

Eh bien !

MARSILLY.

Que vous avez élevée avec toute la tendresse d'une mère...

MATHURINE.

Oui, monsieur.

MARSILLY.

Dont la naissance a toujours été un mystère... Hortense, enfin...

MATHURINE.

Hortense !...

MARSILLY.

Est ma fille.

MATHURINE.

Votre fille ?... est il possible ?... (*elle parcourt le théâtre.*) Hortense ? mon enfant ?... quel bonheur ! ma fille ? Ah !... pardon... pardon...c'est que j'sommes si saisie...et puis j'l'aimons tant, c'te chère Hortense... ah ! quelle bonne nouvelle à lui apprendre !...

Air : *Pauvre petit qu'il est gentil.*

Le ciel comble enfin notre espoir...
Ah ! vous allez bientôt la voir...
Quel trésor pour un père,
Qu'une fille si chère !
Mais par pitié, n'oubliez pas
Que j'ai guidé ses premiers pas,
Ne l'arrachez pas de mes bras,
Que j'sois toujours sa mère.

MARSILLY.

Non, vous ne la quitterez pas,
Soyez toujours sa mère. (*ter.*)

MATHURINE.

Oh ! j'n'y t'nons plus, j'courons vîte la chercher, j'vous l'amenons... Et mais, non... venez plutôt avec moi, elle est à la ferme, j'vas vous y conduire.

MARSILLY.

Non, Mathurine, quelque désir, quelque besoin que j'aie de voir ma fille, des raisons particulières m'obligent à ne pas m'en faire encore reconnaître...

MATHURINE.

Des raisons?...

MARSILLY.

Oui, je sais qu'elle aime... qu'elle est aimée.

MATHURINE.

C'est vrai, monsieur, mais le jeune homme est honnête, c'est le fils de M. de Laroche.

MARSILLY.

Laroche ! cette famille a causé tous mes malheurs, et dans

ce moment elle veut y mettre le comble, en s'emparant de mon bien... ce mariage est impossible.

MATHURINE.

Ah ! mon dieu, ne lui dites pas ça.

MARSILLY.

Je sais qu'elle doit se rendre ici, et je l'attends. Quant à vous, il n'y a pas un instant à perdre, l'adjudication de ma terre doit se faire aujourd'hui, allez vite, comme nous en sommes convenus, couvrir toutes les enchères, sous le nom de M. de St.-Léon.

MATHURINE.

J'y cours...

MARSILLY.

Entendez-vous ? M. de St.-Léon.

MATHURINE.

Oui, monsieur... ah ! mon dieu, la v'là, la v'là, c'te chère enfant.

MARSILLY.

Ma fille ?... éloignez-vous promptement, votre joie me trahirait, j'aurai assez de peine à me contraindre moi-même. Allez...

MATHURINE.

Quoi, vous voulez ?... (*Elle sort.*)

MARSILLY.

Suivons mon projet... dans la bouche d'un père, un conseil est un ordre qui effarouche au lieu de persuader, et je veux, avant de me faire connaître à ma fille, la forcer de renoncer à son amour.

SCENE III.

MARSILLY, HORTENSE.

DUO.

Air : *Viendras-tu pas.*

HORTENSE.

Il ne vient pas, et déjà l'heure avance,
Adolphe a-t-il oublié son Hortense?
De le voir bientôt, conservons l'espérance.
Il m'aime, et je croi
Qu'il souffre autant que moi.

MARSILLY.

Heureux moment ! je la vois qui s'avance,
Oui, c'est ma fille ! ah ! c'est bien mon Hortense.
Le destin n'a pas trahi mon espérance,
Nul père, je croi,
N'est plus heureux que moi.

HORTENSE, *à part.*

Un étranger !... retirons-nous.

MARSILLY.

Ne craignez rien, mademoiselle.

HORTENSE.

Monsieur...

MARSILLY.

Je sais ce qui vous amène ici.

HORTENSE.

Ce qui m'amène ?...

MARSILLY.

Oui, mademoiselle, vous pouvez vous fier à moi...

HORTENSE.

Monsieur, je ne sais ce que vous voulez dire. (*Elle veut sortir.*)

MARSILLY.

Mademoiselle, de grace, si je me suis trompé, vous pourriez peut-être m'indiquer la personne que je cherche.

HORTENSE.

Je ne la connais pas, monsieur.

MARSILLY.

C'est que je suis chargé d'une lettre pour elle.

HORTENSE, *à part.*

Une lettre!...

MARSILLY.

Et au portrait aimable qu'on m'en avait fait, j'ai cru que c'était vous.

HORTENSE.

Mais, qui vous envoie ?

MARSILLY.

Un jeune homme... qui vous adore...

HORTENSE.

Qui m'adore ?

MARSILLY.

Ah ! pardon, la ressemblance, et puis voici bien le lieu que l'on m'a désigné, en me recommandant surtout d'éviter les regards de la mère.

HORTENSE.

Moi, je n'ai rien de caché pour la mienne. (*Elle fait une fausse sortie.*)

MARSILLY, *haut et feignant de s'en aller.*

Allons, je vois bien qu'il faut rapporter mon message, ce pauvre M. Adolphe sera désolé...

HORTENSE, *revenant.*

Adolphe, dites-vous?

MARSILLY.

Oui, mademoiselle, c'est le jeune homme...

HORTENSE.

Alors, monsieur, je suis la personne...

MARSILLY.

Eh bien! j'en étais sûr. (*remettant la lettre.*) J'attends votre réponse.

HORTENSE.

Mais, par quel hasard m'écrit-il? (*elle décachette.*) Quelle étourderie!

MARSILLY, *à part.*

Voyons comme elle prendra ce message.

HORTENSE, *avec indignation, après avoir lu.*

Que me propose-t-il?... s'exposer au courroux de sa famille!...braver pour moi l'autorité paternelle!

MARSILLY, *à part.*

Et voilà l'homme dont Mathurine me disait tant de bien?

HORTENSE.

Adolphe! est-ce ainsi que vous m'aimez?

Air : *Mes chers enfans, unissez-vous.*

D'un père, trahissant l'amour,
Faudrait-il le fuir sans allarmes,
Tandis qu'il voit ma tendresse et mes larmes,
Du mien, sans cesse implorer le retour?
Qu'il abjure une erreur fatale!
Dût le chagrin nous accabler,
Dites-lui bien qu'on doit tout immoler
A la piété filiale.

MARSILLY.

Hortense... mademoiselle... (*à part.*) Que j'ai de peine à cacher mon trouble (*haut.*) Oui, mademoiselle, je vais de votre part lui reprocher tous ses torts.

Air : *De Lisbeth.*

Je lui dirai que son projet
N'annonce pas un cœur sincère ;
Je lui dirai qu'un pareil trait
Est offensant, est indiscret,
Et qu'il n'a fait que vous déplaire ;
Je lui dirai que, de dépit,
Votre cœur enfin l'abandonne.

HORTENSE.

Oui, mais quand vous aurez tout dit,
Dites-lui (*bis.*) que je lui pardonne.

MARSILLY.

Vous lui pardonnez ! et si c'était à votre père qu'il voulût ous arracher...

HORTENSE.

A mon père !... existe-t-il encore pour moi ? me sera-t-il amais rendu ?

MARSILLY.

h ! mademoiselle, pourquoi renoncer à cette espérance !

Air : *La fuite en Egypte.*

Le destin, a des vœux si doux,
Doit rendre un père qui vous aime ;
Peut-être est-il plus près de vous
Que vous ne le croyez vous-même.
Peut-être avant la fin du jour...
Oui, je pars avec l'assurance,
Que votre père, à mon retour,
Pourra consoler son Hortense.

HORTENSE.

Qu'ai-je entendu ?... serait-il vrai ?...

Air nouveau.

Toi que je pleure, que j'adore,
Je pourrais (*bis.*) bientôt te revoir !
Ah ! ne trompez pas mon espoir,
Je serais plus à plaindre encore.
Mais, non, je ne le verrai pas,
Envain son Hortense l'appelle...
Ah ! s'il était aussi près d'elle,
Il serait déjà dans ses bras.

MARSILLY, *à part.*

Je ne suis plus maître de mes transports. (*On entend un air de chasse.*) Qu'entends-je ? un bruit de chasse ! les gens *Le vieux Chasseur.*

de M. de Laroche... On pourrait nous surprendre, je vous laisse...

HORTENSE.

Vous reviendrez ?

MARSILLY.

Oui, oui... (*à part.*) Pour ne plus te quitter.

SCENE IV.

HORTENSE, M. DE LAROCHE, MÉDARD.

HORTENSE, *à part.*

Le père d'Adolphe ! cachons vite cette lettre.

MÉDARD, *à M. de Laroche.*

De ce côté, monsieur, de ce côté.

LAROCHE, *à part.*

Une fontaine... un vase... et le billet dessous... c'est juste.

HORTENSE.

Un billet !

MÉDARD.

Eh ben ?... qu'est-ce que j'vous disais ?

LAROCHE.

Oui, parbleu ! je suis curieux de voir un peu ce que cette belle demoiselle écrit à mon fils.

HORTENSE, *à part.*

A son fils !...

MÉDARD.

Ça doit être biau.

LAROCHE, *lisant.*

« Mon bon ami » ... Elle est familière... » J'm'lassons » d'être toujours la première au rendez-vous...

HORTENSE, *à part.*

Au rendez-vous ?

MÉDARD.

C'est y clair ?...

LAROCHE, *lisant.*

» Si ça continue, n'vous flattez pas que j'soyons jamais vot' femme...

HORTENSE, *à part.*

Sa femme ?...

LAROCHE.

Ne vous flattez pas... belle honneur qu'elle nous ferait, en vérité !

MÉDARD.

N'est-ce pas ? ça fait hausser les épaules, quoi ?...

LAROCHE, *continuant.*

» Vous savez ben que c'n'est pas pour vos écus que j'vous aimons...

MÉDARD.

Ça y entre ben pour queuq'chose, quoi qu'ça.

LAROCHE.

» Et j'n'manquerons pas d'épouseux qui vous valont ben... » L'impertinente !

MÉDARD.

Elle fait sa petite précieuse.

HORTENSE, *à part.*

Mais, qui peut lui écrire ainsi ?

LAROCHE.

Ah ! mademoiselle Louise...

HORTENSE.

Louise?... La lettre est pour Marcel.

LAROCHE, *à Hortense.*

Ah ! mon enfant, vous voilà fort à propos. Faites-moi le plaisir de courir à la ferme, et envoyez-moi Mathurine et sa fille sur-le-champ.

HORTENSE

Je vous obéis, mais si c'est pour gronder Louise.

LAROCHE.

Précisément, et pour lui interdire toute espèce de correspondance avec Adolphe.

HORTENSE.

Air : *Du partage de la richesse.*

Par une défense cruelle,
N'allez pas allarmer son cœur,
Elle me chérit, et pour elle,
J'ai la tendresse d'une sœur ;
Malgré nous, l'amour nous unit
Et je verrais avec effroi,
Dans vos menaces à Louise,
Autant de reproches pour moi.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

M. DE LAROCHE, MÉDARD.

LAROCHE.

Elle voudrait encore l'excuser, comme ce matin, mais, morbleu !...

MÉDARD.

C'est ça, monsieur, tancez-là comme il faut, c'est une petite mijaurée, qui a refusé ce qu'il y a de mieux dans notre endroit, moi qui vous parle tout le premier.

Air : *De la Catacoua.*

N'ons-j' pas été tout' un' année
Ensorcelé d'son p'tit minois ?
Que d'fois j'ons quitté la coignée,
Pour la surprendre en tapinois !
Mais sitôt qu'j'approchais d'la dame,
Ell's'mettait à crier bien haut :
» Te v'la nigaud,
» Repass' tantôt :
» Ah ! qu'ils sont biaux,
» Les galans en sabots !»
Et drès que j'li parlais d'ma flamme,
Al'm'renvoyait à mes fagots.

LAROCHE.

Que vois-je ? encore mon fils... eh bien ! tant mieux, je veux confronter les coupables.

MÉDARD.

Laissez-moi faire.

SCENE VI.

M. DE LAROCHE, *caché*, ADOLPHE, MARCEL.

ADOLPHE.

Ha ! ha ! ha !... pour cette fois, mon père, votre vigilance est en défaut.

MARCEL.

Oui, oui, vous riez, parce qu'il est loin ; mais s'il était-là...

ADOLPHE.

S'il était-là... j'aurais bientôt trouvé une excuse... je lui dirais...

LA ROCHE, *se montrant tout-à-coup.*

Eh bien! monsieur, voyons cette excuse...

ADOLPHE, MARCEL.

Ciel!

LA ROCHE.

Allons...parlez donc... que me direz vous?... que vous venez de la chasse, que vous n'avez rien trouvé, que les braconniers détruisent tout le gibier, que vous vous êteség aré, que sais-je, moi ?... avouez plutôt que c'est l'amour qui vous amène ici, que c'est le lieu d'un rendez-vous... que vous croyiez y rencontrer celle à qui je vous ai défendu de parler... n'espérez pas m'abuser davantage, je vous fais rejoindre dès demain votre corps . . . oui, monsieur, vous partirez . . . je vois où vos folies pourraient vous entraîner, et je saurai...

ADOLPHE, *feignant de coucher un lièvre en joue.*

Chut! mon père...

LA ROCHE.

Comment! m'imposer silence ?

MARCEL.

Vous allez l'effrayer...

LA ROCHE.

L'effrayer?... oh ! c'est bien lui que les menaces intimident...

ADOLPHE.

Mais, mon père, vous ne voyez donc pas ? (*Il ajuste du côté du bois.*)

LA ROCHE, *prenant son fusil et ajustant.*

Quoi donc ?... un lièvre ?...

ADOLPHE.

Tenez... tenez...

Air : *De la Signora malade.*

Mais faites donc silence!
Au gîte, il se blotit,
Il se lève, il avance.

LA ROCHE.

Il est donc bien petit?
Mon dieu! que ces bois sont touffus!
Je ne vois rien.

ADOLPHE, *à part.*

Ni moi non plus.

LAROCHE, *à Mathurine.*

Laissez-moi faire... c'est donc bien décidément à Marcel que vous avez écrit?

LOUISE.

Oui, monsieur.

LAROCHE.

C'est bien lui que vous aimez?

LOUISE.

Oui, monsieur.

LAROCHE.

Eh bien! vous l'épouserez... ah!...

LOUISE.

Ben volontiers, monsieur.

MATHURINE.

Non pas, je m'y oppose... il n'a rien que sa place.

ADOLPHE.

Que vous luiôtez...

LAROCHE.

Qu'à cela ne tienne... je dote les deux époux, à condition qu'ils iront s'établir loin de chez moi.

MATHURINE.

Ah! monsieur, c'est ben différent... comme ça... j'consentons à tout...

MARCEL, LOUISE.

Quel bonheur!...

LAROCHE.

Ah!... eh bien! monsieur mon fils, êtes vous pris?...

ADOLPHE, *affectant un air pénétré.*

Ah! mon père, quel tour vous me jouez-là!

LAROCHE.

Celui-là vaut tous les vôtres, qu'en dites vous?... j'espère que maintenant vous serez plus heureux à la chasse, vous aurez moins de distractions...

ADOLPHE.

J'en ai pourtant grand besoin... vous me faites un chagrin! et dans mon désespoir... (*à part.*) Je vais chercher Hortense.

LAROCHE, *à part.*

Comme il est pris! (*il lui fait signe de rester.*)

Air : *Bonsoir la compagnie.*

MATHURINE, MARCEL, LOUISE.

Monsieur, j'vous remercions bien
D'avoir fait notre mariage.

LAROCHE.

Pourquoi ne dis-tu rien ?

ADOLPHE.

Mon père, vous le savez bien.

LAROCHE, *à part.*

Il cherche le moyen
De rompre ce lien.

ADOLPHE.

Il ne soupçonne rien.

LAROCHE, MATHURINE, ADOLPHE, *feignant la tristesse.*

Amis, Enfans, } je vous engage
A faire bon ménage.

TOUT LE MONDE, *à part.*

Oui, tout cela, ma foi,
Finit très-bien pour moi.

(*Adolphe, Marcel et Louise sortent avec Mathurine qui fait des signes d'intelligence à M. de Marsilly qui entre et lui montre M. de Laroche.*)

SCENE VIII.

LAROCHE, MARSILLY.

MARSILLY.

N'est-ce pas à M. de Laroche que j'ai l'honneur de parler ?

LAROCHE.

A lui-même.

MARSILLY.

Je viens au sujet de la terre de Marsilly.

LAROCHE.

Seriez-vous un des créanciers ?

MARSILLY.

Non, monsieur, je suis acquéreur.

LAROCHE.

Comment, vous, acquéreur ?

MARSILLY.

Au moins, j'espère bientôt l'être ; je suis en concurrence avec vous.

LAROCHE.

Mais, mon ami, vous m'étonnez... Connaissez-vous bien la valeur de cette propriété?

MARSILLY.

Mieux que personne, monsieur.

LAROCHE.

Je doute que votre fortune...

MARSILLY.

Monsieur, je viens de couvrir votre enchère.

LAROCHE.

Mon enchère?... Je croyais pourtant avoir offert de cette terre un prix convenable.

MARSILLY.

Elle est pour moi, monsieur, d'un prix plus grand encore.

LAROCHE.

Eh bien, s'il le faut, je donnerai dix mille francs de plus.

MARSILLY.

Alors, vous me permettrez de renchérir sur vous.

LAROCHE.

Ah! ça, mais c'est donc une déclaration de guerre?

MARSILLY.

Du tout, monsieur, je ne desire que la paix.

LAROCHE.

Vous ignorez donc tous mes titres à cette propriété?

MARSILLY.

J'ai peine à croire qu'ils vaillent les miens.

LAROCHE.

J'ai acheté toutes les créances sur M. de Marsilly.

MARSILLY.

Je le sais, et je viens exprès pour vous en offrir le remboursement.

LAROCHE.

Que je n'accepte point, et dût ma fortune entière y passer, je ne renoncerai pas à un bien qui me convient sous tous les rapports, et sur lequel j'ai des prétentions fondées.

MARSILLY.

(Air : *Femmes voulez-vous éprouver.*

Mes droits ne sont pas moins puissans,
Vous pourrez un jour les connaître ;
D'affreux malheurs, depuis vingt ans,
De ces lieux ont banni le maître ;
Mais comme il peut se retrouver,
Je vous dispute cette terre,
Et je prétends la conserver
A son premier propriétaire.

LAROCHE.

Ces beaux sentimens ne m'en imposent pas, et si vous m'en croyez, vous renoncerez à tous vos projets ; d'ailleurs, vous feriez une très-mauvaise spéculation... le château est en ruines.

MARSILLY.

Je le rétablirai.

LAROCHE.

De vieilles tourelles en masquent la vue.

MARSILLY.

Je les détruirai.

LAROCHE.

Vous ne rétablirez ni ne détruirez rien ; et puis, le sol est d'une aridité...

MARSILLY.

Mais les bois annoncent un pays fertile.

LAROCHE.

Il n'est abondant qu'en gibier.

MARSILLY.

Tant mieux, je suis grand chasseur.

LAROCHE, *avec impatience.*

Oh ! par exemple, et moi aussi, je suis chasseur et des plus adroits, entendez-vous ?

MARSILLY.

C'est possible.

LAROCHE.

Mais vous avez l'air d'en douter.

Air : *Eh ! quoi, tout sommeille.*

Est-il à la chasse,
Rival qui m'efface ?

Ah ! sur ce point,
Vous ne me valez point.
Je couche à la dure ;
Enfin, la nature
Me fit, je crois,
Pour vivre dans les bois.

MARSILLY.

D'un si grand mérite,
Je vous félicite,
Et je vous invite
A suivre vos goûts ;
Venez en bon frère,
Chasser sur ma terre,
Je tuerai, j'espère,
Assez après vous.

LAROCHE et MARSILLY, *ensemble.*

Il } perd patience,
Je }
Il se croit d'avance
Maître d'un bien
Que je défendrai bien ;
Ma cause est trop bonne
Pour craindre personne ;
Oui, malgré lui,
Je triomphe aujourd'hui.

(*On entend au loin le son du cor, Laroche écoute immobile.*)

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, ADOLPHE, *accourant.*

ADOLPHE.

Mon père, mon père, entendez-vous le son du cor ? le chevreuil est lancé. (*Le cor recommence.*)

LAROCHE, *prenant son fusil.*

Il est lancé ?... (*à Marsilly.*) A ce soir, monsieur, nous nous reverrons. (*Le cor continue et Laroche sort.*)

MARSILLY.

Un fusil ? bon... je connais mieux que lui l'allure du gibier... prenons par ici... nous allons voir. (*Il prend le fusil que Marcel a laissé et sort du côté opposé.*)

SCENE X.

ADOLPHE.

Air : *De la chasse du jeune Henry.*

O toi ! que j'aime ,
Profitons d'un moment si doux
L'amour lui-même,
Oui , l'amour veillera sur nous.

SCENE XI.

ADOLPHE, HORTENSE.

HORTENSE, *sans paraître.*

Ta voix me guide ,
Mais en me rapprochant de toi ,
Mon cœur timide
Palpite d'amour et d'effroi. (*elle paraît.*)

(*Le son du cor continue et se perd dans l'éloignement.*)

ADOLPHE.

Rassure-toi , le bruit s'éloigne.

HORTENSE.

Adolphe, vous ne me verriez pas, sans les craintes que votre lettre m'a inspirées. Avez-vous pu penser sérieusement à quitter votre père ?

ADOLPHE.

Mais vous-même avez-vous pu croire que je supportasse l'idée d'être séparé de vous ?

HORTENSE.

Il le faut , le bonheur de vos parens, votre devoir , le mien , tout l'ordonne.

Air : *Que m'importe ma liberté.*

Loin de songer à nous unir ,
Oubliez que je vous fus chère ;
Peut-être un plus doux avenir
Vous est promis par votre père.
Ah! j'éprouve bien en ce jour ,
Aux chagrins que mon cœur présage ,
Qu'une femme peut, en amour,
Donner l'exemple du courage.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, LAROCHE.

LAROCHE.

Qu'ai-je entendu ?

ADOLPHE. } *Ensemble.*

Mon père !

HORTENSE. }

Ciel !

LAROCHE.

Ah ! je vous y prends ! qu'est donc devenu ce désespoir que vous montriez tout-à-l'heure ?... et moi qui étais tenté de me reprocher ma rigueur... vous vous consolez facilement, à ce qu'il paraît... déjà de nouvelles amours ?

ADOLPHE.

Non, mon père, il est tems de vous désabuser, je n'ai jamais aimé qu'Hortense.

LAROCHE.

Serait-il vrai ? Et vous, mademoiselle, qui affectiez une si parfaite indifférence ?...

HORTENSE.

Monsieur, croyez que je n'ai pas mérité...

LAROCHE.

Je ne m'étonne plus de la chaleur avec laquelle vous défendiez mon fils. (*A Adolphe.*) Mais, monsieur, soit Louise, soit Hortense que vous aimiez, les mêmes disproportions existent, et si vous bravez encore ma défense, je vous... (*On entend tirer un coup de fusil.*)

LES CHASSEURS, *derrière la toile.*

Ha-la-li, ha-la-li.

LAROCHE.

Un coup de fusil ! Qui ose se permettre de tirer sur le gibier que j'ai lancé ?

LES CHASSEURS, *derrière la toile.*

Ha-la-li, ha-la-li.

ADOLPHE.

Sans doute, il faut être bien hardi.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, Les Villageois, les Chasseurs. *portant un chevreuil.*

CHOEUR.

Air : *Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !*

Monsieur, pour vous complimenter,
Chacun de nous s'empresse,
Et j'accourons vous apporter
Le prix de votre adresse.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
La belle chasse que voilà,
La, la,
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
On n'est pas plus adroit que ça,
La, la.

LAROCHE.

Eh ! morbleu, ce n'est pas moi qui l'ai tué, et malheur à l'insolent braconnier, si je viens à le connaître !

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENT, MÉDARD, *accourant.*

MÉDARD.

Air : *Ah ! monseigneur ! ah ! monseigneur.*

Dans le taillis, j'étions là-bas,
J'voyons l'chevreuil fuir à grands pas :
V'là z'un queuqu'z'un, l'fusil sous l'bras,
Qui l'suit, l'ajuste, et l'couche à bas :
Et c'queuqu'z'un là, j'vous l'dis tout bas,
C'est un monsieu' qu'je n'connais pas.

LAROCHE.

Je le connais, moi... je gagerais que c'est ce maudit acquéreur, il se croit déjà maître ici ; mais je saurai bien lui prouver... (*A son fils.*) C'est vous, monsieur, qui êtes cause de cela.

Air : *Il faut qu'on le saisisse.* (Des petits Savoyards.)

Quelle insolence extrême ! (*bis.*)
Faut-il qu'un fils que j'aime,
Se plaise à m'affliger ?
Qu'un étranger lui-même,

Vienne ici m'outrager !
Mais je saurai bien me venger.

ADOLPHE et HORTENSE.

Ah ! quelle erreur, jugez-nous mieux,
C'étaient nos derniers adieux.

LAROCHE.

Quel trait affreux !
L'un, bravant mes ordres sévères,
Projette de coupables nœuds ;
Et l'autre, jusques sur mes terres,
Abbat le gibier sous mes yeux.

ADOLPHE, HORTENSE et tous les paysans.

Ecoutez-nous.

LAROCHE,

Non, non.

ADOLPHE, HORTENSE et tous les paysans.

Appaisez-vous.

LAROCHE.

Non, non.

ADOLPHE, HORTENSE et tous les paysans.

Pardonnez-nous.

LAROCHE,

Non, non.
Soins superflus, vaines prières !
Vous n'obtiendrez pas de pardon,
Séparez-vous, point de pardon.

TOUS.

Hélas ! hélas ! vous êtes si bon !

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente le château de Marsilly et l'avenue qui y conduit.

SCENE PREMIERE.

MARCEL, LOUISE.

LOUISE, *faisant danser Marcel, en chantant le menuet.*

Tra la la, tra la la... Ote donc ton chapeau pour saluer l'assemblée... taderidera la la la,.. salue-moi, à présent... ta la deridera... le pied gauche... tra la la la... le pied droit en dehors... deridera... glisse donc, glisse donc.

MARCEL.

Glisse, glisse, ça ne nous est pas si facile qu'à vous autres, ça.

LOUISE.

Ah ! qu'tu es maladroit ! et tu crois que l'jour d'la noce, j'ouvrirai l'bal avec toi ?

MARCEL.

Et avec qui donc, s'il vous plait ?

LOUISE.

J'n'en sais rien... mais tu es trop mauvais danseur pour moi.

MARCEL.

Bah ! pourvu que je sois bon mari...

LOUISE.

Oui, bon mari, pendant six semaines, et après ça, monsieur sera grondeur, maussade, jaloux.

MARCEL.

Moi ! jaloux ? oh ! mon dieu, non.

Air : *Ah ! de quel souvenir affreux.*

Sans moi ne fais jamais un pas,
Ne te pare que pour me plaire ;
Aux fleurettes ne réponds pas,
Point d'intrigue, point de mystère ;

Soir et matin occupe-toi,
Sois toujours discrette et modeste,
Ne vois que moi, n'entends que moi,
Ne respire enfin que pour moi;
Je te passerai le reste.

LOUISE.

Ah! voilà vos conditions? eh bien! monsieur, voilà les miennes.

Air: *Du vaud d'Arleq.-Cruelle.*

J'voulons que tout aille à mon goût,
J'voulons qu'on soit docile,
J'voulons pouvoir aller partout,
Quequ'fois même à la ville;
J'voulons avoir de biaux atours;
J'voulons me parer tous les jours,
Pour peu que ça m'contente;
J'voulons enfin faire la loi,
Etre la maîtresse chez moi,
Sans quoi, *(bis.)*
Je suis votre servante.

MARCEL.

Mais, mais, en vérité, quand tu serais une dame de la ville...

LOUISE.

Eh bien, monsieur, cela vous déplait-il? parlez, parlez, il n'y a encore rien de fait... heureusement.

MARCEL.

Ouais, tu serais ben attrapée, si je te prenais au mot...

LOUISE.

Oui, la belle perte que je ferais là!

MARCEL.

Et les mille écus de dot que M. de Laroche nous donne?

LOUISE, *se rapprochant de lui.*

A propos, qu'est-ce que nous ferons de tout cet argent-là?

MARCEL.

Ah! te voilà radoucie; il faudra d'abord acheter...

LOUISE.

Oui, tu as raison, une riche cornette en dentelle...

MARCEL.

Point de cornette, mademoiselle.

LOUISE.

Puis une belle croix d'or à la Jeannette, des boucles d'oreilles, un joli corset de bazin... des...

MARCEL.

Rien de tout cela, mademoiselle ; un bon clos de vignes bien planté, bien exposé, que je cultiverai moi-même et qui nous rapportera bon an, mal an....

LOUISE.

Air : *Ce fut par la faute du sort.*

Avec chagrin, je vois toujours
Que tu ne penses qu'à la vigne.

MARCEL.

Toi, tu ne rêves qu'aux atours,
Pour un mari c'est mauvais signe.
En colifichets superflus,
Demain si je voulais t'en croire,
Tu mangerais nos mille écus.

LOUISE.

Monsieur aimerait mieux les boire. (*bis.*)

MARCEL.

Oh ! ma petite Louise, as-tu déjà oublié ce que je t'ai promis.

LOUISE.

Prends garde de l'oublier toi-même, ce serait tant pis pour toi, d'abord.

Air : *Dans la paix et l'innocence.*

Tu serais le seul à plaindre
D'avoir du goût pour le vin,
Car un mari doit tout craindre,
Lorsqu'à boire il est enclin ;
Si, pour le tromper, sa belle
Fuit par des détours secrets,
Le pauvre époux qui chancelle
Ne peut plus courir après.

MARCEL.

Déjà des menaces ?... Ah ! nous verrons, nous verrons...

LOUISE.

Eh ben ! monsieur, nous verrons...

MARCEL.

Ayez l'air de broncher tant seulement...

LOUISE.

Ah ! ça commence comme ça ?

SCENE IV.

HORTENSE.

Nous nous plaignons de M. de Laroche, mais il faut convenir qu'il a eu aujourd'hui bien des motifs de se fâcher : on lui dispute le bien qu'il veut acquérir; on chasse sur ses terres ; on tue le gibier presque sous ses yeux, et dans quel moment ? lorsqu'il venait de découvrir notre intelligence... Ce pauvre Adolphe, il est sans doute près de lui à plaider notre cause ! réussira-t-il ?... Oh ! oui, M. de la Roche est vif, emporté, mais son cœur est excellent.

Air de M. Doche.

De ses cris et de sa colère,
Adolphe, ne peut s'allarmer. (*bis.*)
Est-il coupable de me plaire ?
Suis-je coupable de l'aimer ?
La prudence veut qu'un père,
Quoique tendre, soit sévère,
Au mot d'amour,
Le premier jour,
Il doit blâmer,
S'enflammer,
S'irriter,
S'emporter,
Eclater ;
Mais la première larme,
L'attendrit, le désarme. (*bis.*)
Plus de rigueur,
Plus de tristesse,
Une caresse
Gagne son cœur ;
Avec adresse,
On le caresse,
On le caresse,
Et le pardon est bientôt dans son cœur.
De ses cris, etc.

SCENE V.

CHARLES, HORTENSE.

CHARLES, *à part.*

Voilà mas cœur... mon père m'a bien défendu de lui parler,

de peur que je ne me trahisse ; mais il ne m'a pas défendu de la regarder.

HORTENSE, *à part.*

Et cet étranger qui m'avait promis de revenir...

CHARLES.

Approchons.

HORTENSE.

Ah ! j'apperçois son fils... Mon ami ?

CHARLES.

Mademoiselle... (*à part.*) Elle m'appelle, il faut bien que je lui reponde.

HORTENSE.

Je pensais à votre père.

CHARLES.

C'est bien de l'honneur pour lui. . . il me parlait de vous encore tout à l'heure.

HORTENSE.

J'ai eu tantôt avec lui un entretien qui m'a vivement émue.

CHARLES.

Comment ! est-ce qu'il vous aurait fait de la peine ?

HORTENSE.

Non, mon ami.

CHARLES.

Ça m'aurait bien surpris, c'est un si bon père !

HORTENSE.

Que vous êtes heureux !... En me quittant, il m'avait fait espérer que je reverrais bientôt le mien.

CHARLES.

Oh ! s'il vous l'a promis, il faut que cela soit ; car ses prédictions n'ont jamais trompé personne.

HORTENSE.

Ses prédictions ?

CHARLES.

Oui, mademoiselle, c'est qu'il n'est pas ce qu'il paraît être.. il lit dans l'avenir.

HORTENSE, *riant.*

Votre père !

CHARLES.

Et moi aussi : tout jeune que je suis, il m'a mis dans son secret.

HORTENSE.

Vous ? et que pouvez-vous prédire ?

CHARLES.

Tenez, écoutez ma chanson.

Air : *J'ai vu la Meunière.*

J'assure aux amans bien épris,
La main de leurs belles ;
Je promets à tous les maris,
Des femmes fidèles ;
Aux joueurs, des monceaux d'argent.

HORTENSE.

Vous devez vous tromper souvent.

CHARLES.

Quelquefois...

Mais de mes nouvelles
On s'en va content.

Aux malades, nous annonçons
Des guérisons sûres;
Aux médecins, nous prédisons
De superbes cures ;
Aux créanciers, un prompt paiement.

HORTENSE.

Vous devez vous tromper souvent.

CHARLES.

Je ne sais pas...

Mais de mes augures,
On s'en va content.

Nous présageons aux malheureux
Prochaine richesse ;
Au père tendre et vertueux,
Paisible vieillesse ;
Des jours heureux à son enfant.

HORTENSE.

Vous devez vous tromper souvent.

CHARLES.

Qu'importe ?...

De notre promesse,
On s'en va content.

HORTENSE.

Si vos predictions se réalisaient, vous feriez bientôt fortune.

CHARLES.

Oh ! il y a long-tems que nous n'avons été aussi heureux qu'aujourd'hui, et pendant que j'y suis, je vais vous dire votre bonne aventure.

HORTENSE.

Sa naïveté m'intéresse...

CHARLES.

Donnez-moi votre main. (*à part.*) Si j'osais l'embrasser!...

Air : *Si l'on m'aime un peu.* (Du Rémouleur et la Meunière.)

Quels signes frappent mes yeux ?
Vous aimez, on vous aime :
Quelqu'un oppose à vos vœux
Une rigueur extrême.
Mais que vois-je là ?
Bientôt le ciel prospère,
Vous ramenera
Un tendre père.

HORTENSE, *à part.*

Quel heureux rapport !
Quel doux accord !
Quoi ! j'entends encor
Même langage !
Pourquoi donc, hélas !
Ne puis-je pas
Croire à ce flatteur présage ?

CHARLES, *à part.*

Ma sœur n'ose croire encor
Ce magique langage ;
Mais elle verra le sort
Accomplir mon présage.

CHARLES.

Ce trait-ci
Dit aussi
Que vous allez, j'espère,
Dès ce soir
Recevoir
Les caresses d'un frère.

Ensemble.

CHARLES, *à part.*

Ma sœur, n'ose croire encor, etc.

HORTENSE, *à part.*

Cet enfant me plaît,
Un doux attrait,
En secret,
A l'écouter m'engage.
Pourquoi donc, hélas !
Ne puis-je pas
Croire à ce qu'il me présage ?

SCENE VI.

Les précédens, M. de LAROCHE, MATHURINE.

LAROCHE, *dans la coulisse.*

Où est-elle? où est-elle ? je veux la voir, je veux lui parler.

CHARLES.

M. de Laroche !... sauvons nous (*il sort.*)

HORTENSE.

Il gronde encore, évitons sa colère.

LAROCHE.

M'avoir si long-tems caché sa naissance !

MATHURINE.

Eh ! monsieur, taisez-vous, de grâce, taisez-vous.

LAROCHE.

Imprudente que vous êtes !

MATHURINE.

Monsieur, j'vous en conjurons... Pauvre Hortense !...

LAROCHE.

La fille de l'homme avec qui j'ai eu cette fatale rencontre !

MATHURINE.

Monsieur, par pitié...

LAROCHE.

Pourquoi l'avez-vous gardé si long-tems, ce secret ?...

MATHURINE.

Je le devais, monsieur, je le devais... Maudite langue !

LAROCHE.

Ces femmes, on ne peut pas leur arracher une parole... Ah ! la voilà, la voilà !

MATHURINE.

Monsieur, monsieur !...

LAROCHE.

Venez, venez, mademoiselle.

HORTENSE.

Je tremble...

LAROCHE.

Venez vîte, venez m'embrasser.

TOUS.

L'embrasser !...

LAROCHE, *l'embrassant.*

Eh ! oui, oui, m'embrasser... Cette chère enfant que j'ai tant chagrinée, était la fille de M. de Marsilly !...

HORTENSE.

Moi, je serais...

LAROCHE.

Apprenez que je suis la cause de tous vos malheurs, qu'à la suite d'un duel où j'avais été l'agresseur, ma famille craignant pour mes jours, a poursuivi votre père, l'a forcé de s'éloigner de sa patrie, a compromis sa liberté; que depuis ce moment, j'ai fait de vains efforts pour découvrir le lieu de sa retraite, pour soustraire son bien à d'avides créanciers; mais puisque je retrouve son enfant, c'est envers lui que je réparerai tous mes torts, je défendrai sa fortune au péril de la mienne, et je la rétablirai dans une propriété que je n'achetais que pour la lui rendre.

MATHURINE.

Oh! mon dieu, serait-il bien possible? (*à part.*) si j'osais lui apprendre que M. de Marsilly lui-même est ici... Mais, non, non, ne lui disons rien avant de l'avoir consulté. (*elle sort.*)

SCENE VII.

LAROCHE, HORTENSE.

HORTENSE.

Est-ce un songe?...

LAROCHE.

Non, comptez sur mon appui, sur ma franchise...

HORTENSE.

Air : *Conservez bien la paix du cœur.*

(Du Bouffe et le Tailleur.)

Ah! qu'il est doux, le sentiment,
Dont votre bonté me pénètre!
Mon cœur surpris, en ce moment,
Croit recevoir un nouvel être.
Jugez par le trouble où je suis,
Des peines qu'éprouvait Hortense:
Mais au sein même des ennuis,
Le bonheur vient sans qu'on y pense.

MATHURINE.

Vous le saurez ; mais j'vous en conjure, de la prudence ; de la prudence !...

ADOLPHE.

De la prudence ? et pourquoi ?

MATHURINE.

Vous le saurez, vous le saurez ; votre bonheur en dépend. Ah ! mon dieu, le voilà.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, MARSILLY.

ADOLPHE.

M. de St.-Léon !

MATHURINE, *le tirant par l'habit.*

Modérez-vous, je vous en conjure.

HORTENSE.

Quelle émotion j'éprouve en le voyant !

MARSILLY.

Ma présence paraît vous troubler.

HORTENSE.

Ah ! monsieur, je brûlais de vous revoir... le peu de mots que vous m'avez dit ce matin en me quittant...

MARSILLY.

S'éclaircira bientot... Avant tout, je dois rendre compte à monsieur du message dont il m'a chargé.

ADOLPHE.

A moi ?

MARSILLY, *haut et d'un air mystérieux.*

Oui, monsieur ; je m'en suis acquitté avec prudence, avec mystère, j'ai surtout évité les regards de Mathurine.

ADOLPHE.

Quoi ! monsieur, vous osez...

MARSILLY, *élevant la voix.*

Je vous annonce que votre lettre a été mal accueillie ; mademoiselle vous aura sans doute déjà témoigné son mécontentement.

HORTENSE, ADOLPHE, MATHURINE.

Monsieur...

MARSILLY, *plus haut encore.*

Elle vous aura dit que son devoir lui était plus cher que le bonheur même, et qu'on doit tout sacrifier aux volontés d'un père.

ADOLPHE.

Monsieur, il ne s'agit plus de ce message si je vous eusse mieux connu, je ne vous l'aurais pas confié.

MARSILLY.

Et moi, monsieur, si j'avais su ce qu'il contenait; je ne m'en serais pas chargé.

ADOLPHE, *avec ironie.*

Ce scrupule vous sied à merveille.

Air : *Un magistrat irréprochable.*

Sous les dehors de l'indigence,
Cachant de coupables projets,
Vous trompez notre confiance,
Vous abusez de nos secrets;
Cette terre est le seul partage
Dont Hortense puisse jouir,
De son père, c'est l'héritage,
Et vous venez le lui ravir!

MARSILLY.

Quoi! monsieur, c'est vous qui la défendez?

Même air.

Rougissez de votre conduite,
Au mépris des lois de l'honneur,
Vous lui proposez une fuite
Qui troublait la paix de son cœur;
Ce calme heureux de la sagesse,
Semait de fleurs son avenir,
C'était sa plus belle richesse,
Et vous osiez la lui ravir!

MATHURINE.

Allons, les voilà qui s'échauffent, ils me font trembler, je finirais par tout dire; sauvons-nous. (*elle sort.*)

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, excepté MATHURINE.

HORTENSE.

Ah! monsieur, ne le jugez pas sur un moment de vivacité...

ADOLPHE.

Mais, de quel droit monsieur se permet-il de censurer mes actions ?

MARSILLY.

Du droit que me donnent mon âge et l'amitié qui m'unit au père de mademoiselle..

HORTENSE.

A mon père ?

ADOLPHE.

A son père ?

Ensemble.

MARSILLY.

Oui, il a été long-tems errant, malheureux ; mais il touche à la fin de ses chagrins.

HORTENSE.

Air : Q*uand toi t'en vas de la case.* (De Paul et Virginie.)

Éloigné de sa famille,
Quels maux il a dû souffrir !
Et quel autre que sa fille,
Aurait dû les adoucir !
Ah ! de lui, parlez moi de grace...
Prononce-t-il souvent mon nom ?
Il vient... je le vois... je l'embrasse...
Ah ! j'en perdrai la raison.

MARSILLY.

Je n'y résiste plus : apprenez qu'il m'a chargé de vous ramener près de lui.

ADOLPHE.

Qu'entends-je?

MARSILLY.

Il est tems de le rendre témoin de ces doux transports, son impatience égale au moins la vôtre...partons.

ADOLPHE.

Elle ne partira pas, ou je la suivrai.

HORTENSE.

Oui, mon ami, mon père vous verra, vous aimera sans doute, et si je lui suis chère, il ne voudra pas nous séparer.

MARSILLY.

Avez-vous oublié la haine qui divise vos deux familles ? l'aveu de votre amour ne ferait qu'irriter davantage votre père ; ainsi renoncez à ce projet, et ne retardez plus un moment qui doit être le plus beau de sa vie.

ADOLPHE.

Oui, vous m'ouvrez les yeux, je sens que je dois sacrifier mon bonheur à celui d'Hortense; mais au moins, promettez moi de plaider ma cause auprès de monsieur de Marsilly.

HORTENSE.

Vous voyez bien, Monsieur, qu'il est raisonnable.

ADOLPHE.

Air : *Du vaud. d'Honorine.*

Dites-lui bien que de ma vie
Il a détruit le charme le plus doux,
Qu'à son bonheur je sacrifie
L'unique bien dont mon cœur soit joloux;
Et s'il faut qu'une haine affreuse
S'oppose toujours à mes vœux,
Apprenez moi qu'elle est heureuse,
Et je serai moins malheureux.

MARSILLY.

Il m'intéresse; pourquoi faut-il que des souvenirs trop cruels me défendentde songer à cette alliance?

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LAROCHE.

LAROCHE, *avec dépit.*

Je vous trouve donc enfin, monsieur; eh bien, vous avez réussi, vous êtes au comble de la joie, l'acte est signé, bien cimenté.

ADOLPHE.

Mon père, vous ne savez pas....

LAROCHE.

Je sais tout... Votre avidité est-elle satisfaite? avez-vous encore quelque propriétés à envahir?

MARSILLY.

Mais, monsieur, n'aviez-vous pas renoncé à celle-ci?

LAROCHE.

Dont j'enrage... Mais, mörbleu...

ADOLPHE.

Ah! modérez-vous!

HORTENSE.

Apprenez...

LAROCHE.

Non, vous n'en souffrirez point : il me reste toujours une obligation sacrée à remplir.

MARSILLY.

Que dit-il ?

LAROCHE.

L'amour de mon fils m'en offre le moyen... Venez, mademoiselle, venez au château de Laroche, vous y serez comblée d'égards, vous partagerez ma fortune.

ADOLPHE.

Vous ignorez encore qu'Hortense nous quitte.

LAROCHE.

Comment !

MARSILLY.

Oui, monsieur, je suis chargé de la conduire à son père, mais je ne puis m'empêcher d'admirer ce trait de générosité de la part d'un ennemi de M. de Marsilly.

SCENE XIV ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, MATHURINE, CHARLES, *entrant mystérieusement et écoutant dans le fond*, Villageois et Villageoises.

LAROCHE.

Moi, son ennemi ? j'étais l'agresseur, je fus blessé, je le méritais !

MARSILLY.

Vous seriez...

LAROCHE, *montrant sa poitrine.*

Et cette blessure me rappelle chaque jours mes torts.

MARSILLY.

Ah ! monsieur, le bruit de votre mort m'a causé vingt ans de malheurs.

LAROCHE.

Quoi ! vous seriez ?

MARSILLY.

Marsilly lui-même.

HORTENSE.

Mon père !

CHARLES.

Ma sœur !

LAROCHE.

Mon ami, mes enfans, venez dans mes bras.

TOUS LES VILLAGEOIS.

Air : *De la ronde d'Anacréon.*

En un jour si doux,
L'bonheur va renaître,
Puisque not' bon maître
Revient parmi nous.

MARSILLY.

Que leur mariage soit le garant de notre réconciliation. Eh bien, Hortense, que t'avais-je promis ce matin ?

HORTENSE.

Que je serais heureuse, et vous me tenez parole.

CHARLES.

Et moi, ma sœur, avais-je tort ?

LAROCHE

Vous avez pourtant tué mon chevreuil.

MARSILLY.

Nous le mangerons ensemble.

VAUDEVILLE.

LAROCHE.

Air : *De la Sabottière.*

Aux jeux que l'on se livre,
Allons, gai, mes amis,
Qu'on danse, qu'on s'enivre,
Ce soir tout est permis ;
Mais, moi, dont le plomb tant de fois
Frappa le gibier qui m'évite,
Je vais aller au fond du bois
Guetter le lièvre en tapinois.
Pan, pan, il sort du gîte,
Pan, pan, il court bien fort,
Pan, pan, je cours plus vîte,
Pan, pan, le voilà mort.

ADOLPHE.

A l'aspect de nos étendards,
Faut-il qu'une ville succombe ?
Nos soldats vont de toutes parts,
Miner, foudroyer ses remparts ;

On trouve chez le même Libraire,

Souvenirs, ou **Voyages en Livonie**, à Naples et à Rome, par Auguste Kotzebue, 4 gros vol. in-12. 12 l.

Le Cuisinier Impérial, ou l'Art de faire la Cuisine pour toutes les fortunes, avec différentes Recettes d'Offices et de Fruits confits, etc. Un gros vol. in-8°. 6 l.

Contes Moraux pour l'instruction de la jeunesse, par madame le Prince-de-Baumont, extraits de ses ouvrages, et publiés pour la première fois en forme de recueil. 3 vol. in-12. 5 l.

Contes Moraux d'Imbert, de l'Académie des Sciences et Belles-lettres. 2 vol. in-12. 3 l. 60 c.

Instructions de la Jeunesse, ou Notions élémentaires sur la Langue Française, la Géographie, la Mythologie, l'Histoire Grecque et Romaine, et l'Histoire de France. 2 vol. in-12. 3 l. 60 c.

Le Galoubet du Vaudeville, ou le meilleur des Chansonniers, Recueil choisi de Chansons, Vaudevilles et Couplets les plus nouveaux, avec un Calendrier pour la présente année 1806. In-18, fig. 1 l. 20 c.

Grammaire en Vaudevilles, ou Lettres à Caroline, sur la Grammaire Française. In-12, fig. 2 l.

Heur et Malheur, suivis de quelques Soirées historiques, par l'auteur du Nouveau Diable Boiteux, et des Fêtes et Courtisannes de la Grèce. 2 vol. in-12. 3 l. 60 c.

Les Revenans véritables, ou Aventures du chevalier de Morny, par l'auteur de la Forêt, ou le Château de Saint-Alpin. 2 vol. in-12. 3 l. 60 c.

Romans de Pigaut-Lebrun. 30 vol. in-12. 55 l.

Les Chevilles de Maître Adam, menuisier de Nevers, ou les Poètes Artisans, Comédie en un acte et en prose, mêlée de Vaudevilles, par MM. Francis et Moreau. Seconde édition, corrigée et augmentée. 1 l. 20 c.

Mars en Carême, ou l'Olympe au Rocher de Cancale, folie-vaudeville, en un acte et en prose, par MM. Francis et Désaugiers. 1 l. 20 c.

M. des Chalumeaux, ou la Soirée de Carnaval, opéra-bouffon, en trois actes, par M. Auguste. 1 l. 20 c.

Frédéric à Spandau, ou le Libelle, mélodrame en trois actes, par M. Dorvo. 1 l. 20 c.

Le Pont du diable, en trois actes, de Hapdé. 1 l. 20 c.

Le Testament de l'Oncle, en trois actes, en vers, par Charlemagne. 1 l. 50 c.

Ma Tante Urlurette, vaudeville. 1 l. 20 c.

Jenny, ou le Mariage secret, balet en deux actes. 1 l.

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR M. RADET, Jean Baptiste

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 17 février 1806.

A PARIS,

Chez BARBA, libraire, palais du Tribunat, derrière le théâtre Français, n°. 51. Et galerie des Libraires, n°. 14.

1 8 0 6.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MELCOUR.	M. *Henry.*
DUBOIS, domestique de Melcour.	M. *Hyppolite.*
ZÉPHIRINE, jeune veuve coquette.	Mme *Thésigni.*
La Présidente de MURVILLE, tante de Zéphirine.	Mme *Bodin.*
VICTOIRE, femme de chambre de Zéphirine.	Mme *Hervey.*
GRIPON, intendant de Zériphine. Sot et fat.	M. *Fichet.*

Plusieurs Ouvriers.

Gens de la maison.

Différens Personnages, masqués.

La scène se passe à la campagne.

L'INCONNU.

Le théâtre représente un jardin ; au fond, la façade d'une orangerie à trois grandes portes dont celle du milieu est seule ouverte. On voit des gens occupés à décorer l'intérieur.

SCENE PREMIERE.

DUBOIS, Plusieurs Ouvriers, ensuite VICTOIRE.

DUBOIS, *aux Ouvriers.*

Air : *Votre terrasse est charmante.*

Buvez et prenez courage,
Vous serez payés comptant.

UN OUVRIER.

Ma foi, c'est un bon usage,
Lorsque le cas est urgent.
Du vin et de l'argent,
Donnent courage
A l'ouvrage ;
Du vin et de l'argent,
Le travail va rondement. *bis en chœur.*

DUBOIS, *à Victoire qui arrive.*

Salut, aimable soubrette.

VICTOIRE.

Bonjour, adroit confident.

DUBOIS, *lui montrant les apprêts de la fête.*

Tu vois, notre affaire est faite.

VICTOIRE.

C'est se montrer diligent.

CHŒUR D'OUVRIERS.

Du vin et de l'argent, etc.

DUBOIS, *à Victoire.*

Ils ont, la nuit tout entière,
Travaillé secrètement.

VICTOIRE, *bas à Dubois.*
Bon, mais pour plus de mystère,
Renvoyez-les promptement.
CHŒUR D'OUVRIERS, *tandis que Dubois les paye.*
Du vin et de l'argent, etc.

(*Ils sortent tous en chantant, et Dubois ferme l'orangerie.*)

SCENE II.

DUBOIS, VICTOIRE.

VICTOIRE.

Mais es-tu bien sûr de la discrétion de tous ces gens-là?

DUBOIS.

Comme de la tienne; je n'y compte pas.

VICTOIRE.

M. Dubois...

DUBOIS, *gaîment.*

Sois tranquille, personne, dans cette campagne, ne me connaît pour appartenir à M. de Melcour; mais, dis-moi, puis-je lui parler avant qu'il soit jour chez ces dames?

VICTOIRE.

Il ne doit pas tarder à venir au jardin.

DUBOIS.

En attendant, pourrais-tu me dire à quoi servent les fêtes que nous donnons ici depuis un mois, en laissant croire qu'elles viennent d'un inconnu?

VICTOIRE, *gaîment.*

A quoi elles servent? à inspirer une curiosité si vive, si vive... que la tante et la nièce n'en dorment plus.

DUBOIS.

Peste! de la curiosité à des femmes!

VICTOIRE, *sérieusement.*

Ce ressort, tout usé qu'il est, nous fait faire souvent bien du chemin.

DUBOIS.

Eh! comment des femmes si curieuses ne devinent-elles pas que mon maître est l'Inconnu?

VICTOIRE.

M. de Melcour est trop près de nous, pour qu'on songe à lui.

DUBOIS.

Depuis plus d'un an que ta maîtresse est veuve, mon maître lui rend inutilement les soins les plus empressés, les plus tendres, et tu crois qu'aujourd'hui, sous le voile de l'anonime, il sera plus heureux.

VICTOIRE.

Peut-être... Pour une femme telle que ma maîtresse, jeune, jolie, capricieuse et coquette à l'excès, un homme qui se montre tout naturellement, bien épris, bien tendre, bien constant, n'est qu'un amant vulgaire qui ne peut inspirer qu'un faible sentiment; mais un être invisible, sans cesse occupé de nouveaux moyens de plaire, prouvant son amour par des fêtes continuelles, s'exprimant dans les lettres les plus passionnées, et les vers les plus galans : voilà l'amant par excellence, le mortel enchanteur, qu'on aime peut-être déjà sans connaître ni son nom ni sa personne..... Cependant je n'en répondrais pas.

Air nouveau. (de M. Doche.)

Une coquette excite un tendre aveu,
Elle en jouit dans le fond de son âme;
Mais son plaisir est d'allumer un feu,
Dont prudemment elle évite la flamme.

DUBOIS.

Même Air.

Femme s'expose en bravant trop l'amour,
Elle ne peut être toujours cruelle;
Le papillon soutient l'éclat du jour,
Et follement se brûle à la chandelle.

VICTOIRE, *gaîment.*

Il faut bien faire une fin; à propos de cela, je t'apprendrai que madame la présidente de Murville, dont l'intention est sûrement de s'emparer du Melcour visible, encourage tant qu'elle peut l'inclination de sa nièce pour le Melcour invisible.

DUBOIS.

Fort bien, madame la présidente s'attache à la réalité :

mais comment cette femme, qui n'a jamais été jolie, peut-elle à son âge avoir des prétentions sur mon maître ?

VICTOIRE.

Eh ! mon ami, si l'on avait dans le monde que des prétentions raisonnables, personne ne serait ridicule.

DUBOIS, *avec ironie.*

Et ce serait un grand malheur.

VICTOIRE.

Assurément ; d'abord les ridicules sont, de leur nature, des choses assez gaies, et puis, ils peuvent être le sujet de quelques leçons, et c'est ce que je me propose aujourd'hui.

DUBOIS.

Tu piques ma curiosité.

VICTOIRE, *d'un ton mystérieux.*

J'espère rendre un petit service à ma maîtresse, et, par la même occasion, prouver à M. Gripon, notre intendant, qu'une vanité sotte, appuyée sur de sottes prétentions, finit toujours par attirer la honte et le mépris.

DUBOIS.

Ah ! j'entends, tu ne pardonnes pas à M. Gripon d'avoir voulu te faire renvoyer pour mettre sa nièce à ta place.

VICTOIRE, *vivement.*

Non, certes, je ne lui pardonne pas, et je compte avant peu le payer de la même monnaie ; mais, ce n'est pas tout, je veux apprendre à ma chère maîtresse, que ses grands airs de coquetterie qu'elle trouve très-innocens, l'exposent à recevoir des hommages peu flatteurs, et qu'enfin, il y a quelqu'inconvéniens à vouloir attirer les regards de tous les hommes.

DUBOIS.

C'est ce qu'il n'est pas aisé de persuader à une jeune femme.

VICTOIRE.

Nous verrons.

Air : *Vaud. des Vélocifères.*

On sait que souvent sans desseins,
Coquette, étourdie et légère,

Avec des regards assassins,
A tous les hommes cherche à plaire ;
Mais lorsque sans but et sans choix
Elle tourne certaines têtes,
Il arrive aussi que par fois
Elle rougit de ses conquêtes.

DUBOIS.

Une coquette rougit sans conséquence ; mais je ne devine pas...

VICTOIRE.

Voici notre intendant, retire-toi derrière ces arbres, la conversation que je vais avoir avec lui t'en apprendra davantage. (*Dubois se retire derrière les arbres.*)

SCENE III.

VICTOIRE, GRIPON, DUBOIS, *caché.*

GRIPON.

Quoi, mademoiselle Victoire, au jardin de si bonne heure.

VICTOIRE.

Pour vous, M. Gripon, il ne faut pas s'étonner de vous y rencontrer.

GRIPON.

Il est vrai que j'y viens tous les jours, visiter le nid de tourtereaux que j'ai découvert au haut de cet arbre.

VICTOIRE, *finement.*

Je parie que vous les destinez à madame.

GRIPON.

Eh! mais... quel dommage que ces aimables oiseaux soient encore trop jeunes pour lui être présentés aujourd'hui l'anniversaire de sa naissance!

VICTOIRE.

Il faut convenir que M. Gripon est un mortel bien heureux.

GRIPON.

Ah ! si la fortune n'était pas aveugle, je le serais encore davantage.

VICTOIRE.

La place que vous avez ici, ne vous laisse rien à desir

Air : *Une abeille toujours chérie.*

Madame, on le voit, vous préfère
A tous les gens de sa maison.

GRIPON.

Mais c'est qu'entre eux et moi, ma chère,
Il n'est nulle comparaison.

VICTOIRE, *à part.*

L'impertinent ! (*haut.*)

On vous traite mieux que personne.

GRIPON.

Ce sont des soins récompensés.

VICTOIRE.

On vous prie, et l'on nous ordonne.

GRIPON.

J'oblige, et vous obéissez.

VICTOIRE.

Pour ce qui me regarde, je suis absolument de cet av[illegible], je crois que vous vous exagérez un peu la bi[illegible] de ma maîtresse.

GRIPON, *avec emphase.*

Au contraire, mademoiselle, et si vous saviez que mad[illegible] consulte sans cesse, ne se décide que d'après mes av[illegible] ne suit en tout que les conseils que je lui donne...

VICTOIRE, *très-gravement.*

En vérité ?

GRIPON.

Je ne sais comment vous pouvez douter de cela.

DUO. (De ma Tante Auróre.)

VICTOIRE.

Quoi, vous avez tant de pouvoir !

GRIPON.

Oui, vraiment, j'ai tant de pouvoir.

VICTOIRE.

Moi, je ne puis le concevoir.

GRIPON.

Madame vous le fait bien voir.

VICTOIRE.

C'est un esprit un peu bizarre.

GRIPON.

C'est une femme à sentiment.

VICTOIRE.

Et par fois sa tête s'égare;
Vous la troblez apparemment.

GRIPON.

Mais je ne dis pas le contraire.
Je sais bien que je dois lui plaire.

GRIPON.

Dame a du discernement,
, sans parler de la figure,
l a certain air d'enjouement
ii vous frappe subitement.
i puis! voyez cette tournure,
Et ce ton caressant,
Intéressant
Et séduisant.
(*part.*)
i! oui, l'on m'aime en vérité,
t plaisir, je suis transporté;
antôt Gripon triomphera,
mme un maître il commandera.
h! de bon cœur, j'en ris déjà;
i chacun m'obéira.

VICTOIRE.

Oui, je le crois sincérement,
Vous lui plaisez, la chose est sûre,
Et même en y réfléchissant
Cela n'est pas très-surprenant,
Car vous avez dans la tournure
Je ne sais quoi d'intéressant,
De séduisant
Et d'agaçant.
(A part.)
Qu'un sot a de crédulité
Quand on flatte sa vanité!
J'espère qu'il s'en vantera,
Et qu'ensuite on le chassera.
Ah! de bon cœur, j'en ris déjà:
Comme chacun le bernera!

VICTOIRE.

Je crois appercevoir M. de Melcour qui vient de ce côté.

GRIPON.

Je vous laisse, je n'aime pas à rencontrer des amans malheureux; tantôt je visiterai mes oiseaux chéris. (*il sort.*)

VICTOIRE.

Bon! je pourrai tirer parti de cette visite.

SCENE IV.

VICTOIRE, DUBOIS, ensuite MELCOUR.

VICTOIRE, *à Dubois.*

Eh bien! le cher homme est-il assez fou?

DUBOIS.

Il me fait pitié; car, au fond, je le crois plus ridicule que méchant.

VICTOIRE.

Autant l'un que l'autre, un sot n'a pas assez d'étoffe pour être bon.

MELCOUR.

Ah! te voilà, Victoire! Eh bien, Zéphirine viendra-t-elle au petit bois, où nous lui ménageons une surprise pour ce matin?

VICTOIRE.

Oui, Monsieur, madame la Présidente s'est chargée de l'y conduire.

MELCOUR, *à Dubois.*

J'espère que tu n'as pas oublié nos fleurs et que mon billet est copié.

DUBOIS, *donnant le billet.*

Nous avons des fleurs, et votre billet est copié . . . de ma belle écriture, comme vous voyez.

MELCOUR, *les yeux sur le billet.*

Que je suis impatient de voir l'effet qu'il produira sur le cœur de Zéphirine! Je la prie de me faire connaître quelle agrée mes soins, en portant le bouquet qui s'offre à sa vue; si elle s'y détermine, ce sera une sorte d'aveu . . . . Enfin, nous verrons. (*Rendant le billet à Dubois.*) Tu auras soin de le placer comme nous en sommes convenus...

DUBOIS.

Oui, monsieur; nos gens sont à leur poste, rien ne manquera; j'ai trouvé le moyen de m'emparer des clefs de l'orangerie, et c'est là que tout est disposé pour ce soir.

MELCOUR, *à Victoire.*

Crois-tu que ta maîtresse se décide à porter mon bouquet?

VICTOIRE.

Vous ne connaissez donc pas ses préventions en faveur de l'aimable Inconnu.

Air: *Une fille est un oiseau.*

Hier soir, suivant ses pas,
Dans un bosquet solitaire,
Je la vois avec mystère
Rêver, soupirer tout bas;
De cet instant je profite
Pour vanter votre mérite;
Je crois qu'en elle j'excite
Un sentiment retenu;
Mais sans paraître m'entendre,
Elle me dit d'un air tendre
Rien ne vaut mon inconnu.

DUBOIS, *à Melcour.*

Vous l'entendez, Monsieur, vous êtes heureux...

MELCOUR.

Ah ! que tu juges mal de ma situation !

Air: *L'hymen est un lien charmant.*

Malgré la plus constante ardeur,
Et mille preuves de tendresse,
Ce n'est pas moi qui l'intéresse,
Melcour n'a pu toucher son cœur. (*bis.*)
Enfin, en supposant qu'elle aime,
C'est l'amant qu'elle ne voit pas.
Si mon dépit n'est plus le même, (*bis.*)
J'éprouve un nouvel embarras
Et je suis jaloux de moi-même. } (*bis.*)

VICTOIRE.

Jaloux de soi ! la folie est nouvelle ; mais, Monsieur, dans ce sens même vous avez tort.

Air : *Du partage de la richesse.*

Sans se montrer chercher à plaire
Par les soins les plus délicats,
Ce moyen extraordinaire
Pour ma maîtresse à mille appas;
Elle jouit de sa conquête
Avec un plaisir enchanteur;
Mais l'inconnu n'occupe que sa tête,
Melcour seul occupe son cœur.

MELCOUR.

Je voudrais en être certain.

VICTOIRE.

Allons, Monsieur, un peu de raison ; n'oubliez pas que votre amour est sous la protection de ma prudence et de mon sang-froid.

DUBOIS.

Superbe garantie !

VICTOIRE.

Au lieu de vous montrer jaloux, vous feriez beaucoup mieux de paraître indifférent... inconstant même, et sous ce rapport, notre Présidente vous servirait encore à merveille.

DUBOIS.

Victoire prétend que cette douairière vous trouve fort à son gré.

VICTOIRE.

Je parie qu'il y sera un des premiers.

LA PRÉSIDENTE.

Nous convenons tous que ma nièce, à son âge, à dix-huit ans, ne saurait rester veuve, il faut absolument la décider à faire un choix.

MELCOUR.

Je suis entièrement de votre avis.

LA PRÉSIDENTE.

Elle paraît fortement prévenue en faveur de l'Inconnu, elle lui trouve mille qualités : soyez sûr que si j'avais quelqu'empire sur l'esprit de ma nièce, vous n'auriez pas le chagrin de vous voir un pareil rival.

MELCOUR.

Oh ! ce chagrin-là n'est rien.

LA PRÉSIDENTE.

Zéphirine n'est pas assez raisonnable pour apprécier un homme tel que vous, son excessive légèreté lui fait chercher le bonheur où jamais on n'a pu le trouver. Les fêtes, les bals, les spectacles ! voilà ce qui la transporte, et si on connaissait les motifs qui, depuis son veuvage, la rendent insensible à l'amour....

MELCOUR, *d'un ton inquiet.*

Comment ? quel motif ?

LA PRÉSIDENTE.

Air : *Vaud. d'Alcibiade.*

Vous croyez qu'elle a résisté
Par vertu, par indifférence ;
Mais, mon cher, c'est la vanité
Qui produit son indépendance.
Tout en faisant sonner bien haut
Ses principes et sa sagesse,
C'est tout simplement un défaut
Qui la sauve d'une faiblesse.

VICTOIRE.

Ma foi, c'est tirer d'un défaut un très-joli parti.

LA PRÉSIDENTE, *à Melcour.*

Je vous le dis naïvement, sa conduite avec vous me choque au dernier point.

Oui, dans son cœur, si je sais bien Oui, dans son cœur si vous pouviez lire, lire,
Je crois vraiment qu'il est bien ré- Vous y verriez qu'il est bien réso-
solu. lu.

MELCOUR.

Autant que vous ici je désire, etc.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, ZÉPHIRINE, GRIPON.

ZÉPHIRINE, *entrant avec Gripon et d'un ton vif.*

C'est entendu, mon cher Gripon, j'approuve ce que vous voulez faire pour mes gens; il faut que tout le monde se réjouisse aujourd'hui.

GRIPON, *à part, en sortant.*

Mon cher Gripon... Assurément je suis le seul à qui l'on parle ainsi.

LA PRÉSIDENTE, *à Zéphirine.*

Vous voilà mise à merveille, et cette robe vous sied fort bien.

ZÉPHIRINE, *d'un ton léger.*

Pensez-vous que je puisse aujourd'hui faire tourner quelques têtes?

LA PRÉSIDENTE.

Mais vous pouvez compter sur celle des fous qui vous rencontreront.

VICTOIRE.

A Paris, nous aurions de l'ouvrage.

LA PRÉSIDENTE.

C'est dommage que nous n'y soyons pas.

MELCOUR.

Air: *Jettez les yeux sur cette lettre.*

Oh! sur cela, soyez tranquille,
Avec ces regards enchanteurs,
Madame, aux champs comme à la ville,
Doit trouver des adorateurs;
Chacun peut chercher à lui plaire
Sans s'exposer à son courroux,
Partout elle est sûre de faire
Pour un heureux mille jaloux.

LA PRÉSIDENTE, *gaiement.*

On ne dit pas de ces choses-là en face.

ZÉPHIRINE, *avec dépit.*

Même air.

J'aime beaucoup, je m'en accuse,
Que l'on prévienne mes désirs ;
J'aime surtout que l'on m'amuse
Par des fêtes et des plaisirs :
Un amant sermoneur m'ennuie,
Je ris de sa triste manie :
Si c'est de la coquetterie,
Personne, oh ! personne, je croi,
N'en ont jamais autant que moi. (3 *fois.*)

VICTOIRE.

Du moins on n'accusera pas madame de manquer de franchise.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, GRIPON.

GRIPON.

Ces dames déjeûnerons sûrement ici ?

LA PRÉSIDENTE.

Point du tout ; mais pourquoi cette question ?

GRIPON.

C'est que... comme c'est aujourd'hui l'anniversaire de la naissance de madame, ses gens ont voulu la célébrer, et j'ai préparé une petite fête.

LA PRÉSIDENTE, *avec ironie, à Gripon.*

Une fête par M. Gripon ! cela sera sûrement très-beau ; mais nous n'avons pas le tems de vous admirer aujourd'hui. (*à Zéphirine.*) Ma nièce vous savez que je vous mène au petit bois ?

GRIPON, *d'un ton mutin et fâché.*

Pardi, madame la Présidente, vous me jouez un vilain tour... quand on s'est donné bien de la peine pour trouver un peu d'esprit.

ZÉPHIRINE, *gaiement.*

Voilà effectivement bien du tems perdu.

Madame à raison.

Air : *Vaud. du Panorama.*

Dans ces fêtes intéressantes
On offre des vœux et des fleurs,
Des larmes douces et touchantes
Accompagnent ces dons flatteurs ;
On répond par un doux sourire,
Le cœur s'émeut et s'attendrit :
Comme alors on n'a rien à dire,
On peut bien se passer d'esprit.

VICTOIRE.

Et cela est très-commode pour bien des gens.

GRIPON, *avec humeur.*

Moi, je ne suis pas de ces gens-là, et je ne sais plus que faire des belles choses que j'avais à dire à madame.

ZÉPHIRINE, *gaiement.*

Mon cher Grîpon, je sais d'avance les belles choses que vous aviez à me dire et je vous en remercie. (*A Melcour, en lui donnant la main pour sortir.*) Je crois que mon inconnu communique le desir de me plaire à tout ce qui m'entoure.

VICTOIRE, *à part en sortant.*

Laissons-lui le tems de visiter ses tourtereaux et de trouver ma lettre.

SCENE IX.

GRIPON, *imitant le ton de Zéphirine.*

« Mon cher Gripon, je sais d'avance les belles choses que vous aviez à me dire et je vous en remercie. » Certes, voilà qui dit beaucoup : madame, en m'adressant ces paroles, me regardait d'un air... Oh ! cette femme-là voit bien... qu'il me tarde de lui présenter mes jolis tourtereaux. (*il prend une échelle cachée dans le feuillage, et la place contre l'arbre.*) Ces aimables oiseaux sont un heureux emblême d'amour et de fidélité... Mais que vois-je ! une lettre... « Pour Gripon. » La suscription est familière ; cette écriture ressemble... Lisons bien vîte. (*il lit.*) « Si, par la fortune, on est

» place au-dessus de vous ; mais-il, mon cher Gripon, ça
» être effrayé ; les uns naissent riches, d'autres, par leurs
» talens, parviennent aux richesses : il en est un petit nom-
» bre que la fortune vient chercher, et pour cela, il ne faut
» ni mérite, ni esprit ; Gripon est bien digne des faveurs
» de cette Déesse. » Oh ! dieu... « Mais il faut qu'il prenne
» d'avance, le ton, la mise et les manières des jeunes gens
» à prétentions. » Je les prendrai. « Cela lui donnera une
» tournure neuve : si Gripon entend tout ce que cette lettre
» veut dire, qu'il ne le témoigne que par son air satisfait et
» par son sourire : je ne connais rien d'aussi gracieux que
» son sourire. » Ah ! lettre charmante. (*il la baise.*)

SCENE X.

GRIPON, VICTOIRE.

VICTOIRE, *à part.*

Il tient ma lettre, bon. (*elle l'observe.*)

GRIPON.

Air : *Tout sera bientôt débiter.*

Un billet en ces lieux caché,
Oh ! j'aime fort cette aventure,
Je vois que madame a cherché
A déguiser son écriture.

VICTOIRE, *à part.*

A l'imiter j'ai mis mes soins.

GRIPON.

Mais j'ai la vue et nette et claire :
Ceci peut me mener très-loin.

VICTOIRE, *à part.*

Oh ! très-loin d'ici, je l'espère.

GRIPON, *avec chaleur.*

Plus j'examine cette lettre, et plus je m'assure qu'elle est de madame... Mais que d'esprit, que d'adresse, pour m'instruire de ses sentimens sans se compromettre !... Allons, allons, il est certain que je puis devenir le plus heureux époux... Oh ! Gripon ! Gripon ! quel espoir ! quel brillant avenir !...

VICTOIRE, *à part.*

Pour un sot qui veille, voilà un assez joli rêve. Mais avançons, il est en trop beau chemin pour le laisser là. (*haut.*)

Comme
donne o

Encor
en sera.

Je ne
ce soir..

Il aur

Mais
charma
J'espère

Com

Certa

Vous
plus gr
l'heure
j'ai bie
gens à
me vie
faut. A

Ma

voir une caricature précieuse... Mais peut-on être imbécille à ce point... se croire aimé d'une femme, jeune, jolie et coquette... eh ! pourquoi non ? un homme d'esprit s'y trompe... un sot peut bien s'y méprendre.

SCENE XII.

VICTOIRE, DUBOIS.

VICTOIRE, *appercevant Dubois.*

Ah ! te voilà ; eh bien, cette fête ?

DUBOIS, *vivement.*

Le succès a passé notre espérance.

VICTOIRE, *avec chaleur.*

Zéphirine a-t-elle accepté le bouquet... Melcour s'est-il déclaré.

DUBOIS.

Zéphirine a pris le bouquet ; Melcour ne s'est pas déclaré. Mais je n'ai pas le tems de t'en dire davantage ; je dois aller au-devant de la Présidente, et avoir avec elle une conversation comme par hasard. . . . Voici mon maître et ta maîtresse qui viennent de ce côté, je cours remplir ma commission.

VICTOIRE, *regardant.*

Elle a vraiment le bouquet. (*à Dubois en sortant.*) N'oublie pas que nous avons besoin de nous entendre pour le bal.

SCENE XIII.

ZÉPHIRINE, MELCOUR.

MELCOUR.

On n'en peut plus douter, vous approuvez la conduite de l'inconnu.

ZÉPHIRINE.

J'aime les choses extraordinaires, c'est encore un de mes défauts.

MELCOUR.

Figurez-vous maintenant de quel trouble son cœur est agité, quel doux espoir l'anime, depuis qu'il vous voit porter son bouquet.

voyait, qu'il peut me voir encore ?

MELCOUR.

Moi, je n'en doute pas.

Air : *De leur carosse tout poudreux.*

L'inconnu vous suit en tous lieux,
Et toujours il semble vous dire :
Je cherche mon sort dans vos yeux ;
Par un charme délicieux,
Vers vous tout me porte et m'attire ;
Je vous observe, je suis là...
Voyez à quel point je vous aime.

ZÉPHIRINE.

Oui, vraiment il me dit cela,
Et je crois, et je crois l'entendre lui-même,
Oui, je crois l'entendre lui-même.

MELCOUR, *vivement.*

Eh ! qui mieux que moi pourrait vous peindre son cœur, son esprit !...

ZÉPHIRINE.

Savez-vous bien, Melcour, que vous êtes aujourd'hui très-aimable.

MELCOUR, *à part.*

Ah ! si dans ce moment j'osais... Mais non, je perdrais tout peut-être, en détruisant l'illusion qui la séduit.

ZÉPHIRINE, *tenant une lettre.*

Convenez que ce dernier billet est plein d'âme et de délicatesse. (*elle le parcourt, et lit haut.*) « C'est l'amour le plus vif, le plus désintéressé, le plus pur... l'amour tel qu'il dût être envoyé du ciel, pour créer le bonheur et embellir la nature. »

MELCOUR, *avec chaleur.*

Ce qu'il exprime là, je l'éprouve pour vous depuis longtems ; mais l'indifférence ne remarque rien.

ZÉPHIRINE.

En vérité, mon cher Melcour, vous êtes fort bien ; mais je ne conçois pas comment il vous vient dans l'idée de vous comparer un seul instant à votre rival.

MELCOUR, *à part.*

Quel aveuglement ! Changeons de langage, et tâchons de piquer sa vanité.

ZÉPHIRINE.

Il est vrai que vous aimez à m'occuper de vos plaintes.

MELCOUR.

Eh bien, madame, je saurai vous les épargner; je ne vous presse plus de former de tristes liens, je vois que vous avez le projet d'en former de charmans, et je n'y mettrai point d'obstacles, je vous jure.

ZÉPHIRINE.

Il paraît que l'effort vous coûte peu.

MELCOUR, *vivement.*

Non, seulement, il ne me coûte rien... mais je serai ravi, charmé...

ZÉPHIRINE, *piquée et vivement.*

Si cela vous fait tant de plaisir...

MELCOUR, *vivement.*

Ah ! plus que je ne puis vous l'exprimer.

ZÉPHIRINE, *à part, avec inquiétude.*

Dirait-il vrai ?

MELCOUR.

DUO. (De la Jeune Mère.)

Suivez votre projet, madame,
Oui, ne vous contraignez en rien,
De l'Inconnu soyez la femme,
Et son bonheur fera le mien.

ZÉPHIRINE.

Un tel conseil flatte mon âme,
On le suivra, comptez-y bien ;
Oui, monsieur, je serai sa femme,
Et son bonheur fera le mien.

MELCOUR.

Je voudrais qu'il put vous entendre.

ZÉPHIRINE.

Mais puisqu'il me suit en tous lieux...

MELCOUR.

Ici peut-être il va se rendre.

ZÉPHIRINE.

Il lira son sort dans mes yeux.

MELCOUR.

Il y verra de la tendresse,
Le regard vif
Et très-actif.
Concevez-vous sa douce ivresse.

ZÉPHIRINE.

Oui, vraiment je conçois cela.

MELCOUR.

Quel beau moment que celui-là!

ZÉPHIRINE.

Bientôt peut-être il sera là.

ENSEMBLE.

Je voudrais qu'il y fut déjà.

ZÉPHIRINE, *à part.*
Juste ciel! est-ce ainsi qu'on aime! Ah! j'éprouve un dépit extrême: Ce Melcour eut fait mon malheur.

MELCOUR, *à part.*
Son dépit prouve qu'elle m'aime. Ah! j'éprouve un plaisir extrême: Amour, achève mon bonheur.

MELCOUR.

Votre cœur enfin est content.

ZÉPHIRINE.

Eloignez-vous, et dans l'instant.

MELCOUR.

Eh bien, ce mortel étonnant,
Pour le trouver, je vais tout faire,
Et c'est mon espoir le plus doux,
Que de le voir à vos genoux,
Je vous l'amènerai, j'espère.

ZÉPHIRINE.

Allez, monsieur, éloignez-vous.

MELCOUR.

Pour vous servir.

ZÉPHIRINE.

Eloignez-vous.

Ensemble.

ZÉPHIRINE.
Ah! j'éprouve un dépit extrême, etc

MELCOUR.
Son dépit prouve qu'elle m'aime, etc

SCENE XIV.

ZEPHIRINE, *seule, très-agitée.*

Avec quel sang-froid il renonce au desir de me plaire!... oilà bien les hommes? ils ont des goûts, des fantaisies; ais la passion de l'amour, la constance qui en fait le

tout cela.

Air nouveau. (De M. Doche.)

Quel cœur glacé que ce Melcour!
D'orgueil son âme est enivrée :
S'il m'eut inspiré de l'amour,
Je sens que je serais outrée.
Heureusement, dans tout cela
Rien ne m'émeut, rien ne m'offense,
Non, je suis calme, et c'est bien là
La preuve de l'indifférence.

Il s'exprimait si tendrement,
Je pouvais croire à son hommage ;
Comment peut-on du sentiment
Profaner ainsi le langage!

Heureusement, dans tout cela, etc.

SCENE XV.

ZÉPHIRINE, VICTOIRE, GRIPON, *vêtu ridiculement et imitant un incroyable ; il arrive un peu après Victoire.*

VICTOIRE.

Il est arrivé de Paris une caisse de domino pour le bal... Si madame voulait venir choisir le sien ?

ZÉPHIRINE, *tristement.*

Oh ! nous avons le tems ! (*elle reste rêveuse.*)

VICTOIRE, *à Gripon.*

Voilà une toilette d'un goût remarquable et qui vous dispense de vous masquer.

GRIPON.

Au contraire ; mais auparavant, il est bon de flatter les yeux par une mise expressive...

VICTOIRE, *à part.*

Une mise expressive ! l'expression est tout-à-fait neuve.

ZÉPHIRINE, *à elle-même.*

Plus je songe au changement de Melcour et moins je le conçois.

VICTOIRE, *à Gripon.*

Approchez-vous.

ZÉPHIRINE.

Je suis sûr que Melcour me regrettera, je vais faire un choix si prompt...

GRIPON.

Charmante, en vérité. (*il fait un geste en avant.*) Ah !

ZÉPHIRINE, *examinant Gripon.*

Que veut dire ce travestissement ?

VICTOIRE.

Monsieur Gripon prétend que c'est une mode nouvelle. (*Gripon continue ses mines.*)

ZÉPHIRINE, *observant Gripon.*

Qu'est-ce qu'il a donc ?

VICTOIRE, *bas à Zéphirine.*

Est-ce que madame n'a pas remarqué que quelquefois sa tête...

ZÉPHIRINE, *bas à Victoire.*

Effectivement, je lui trouve la vue égarée...

GRIPON, *à part.*

Mes regards l'embarrassent.

ZÉPHIRINE, *idem.*

Qu'il est laid !

GRIPON, *idem.*

Elle m'encourage.

ZÉPHIRINE, *à Victoire.*

Dis-lui de s'éloigner.

VICTOIRE, *à part.*

Cela ne ferait pas mon compte. (*haut.*) Il paraît qu'il a quelque chose à dire à madame.

ZÉPHIRINE, *vivement.*

Et moi, mademoiselle, je ne veux pas l'entendre ; ne voyez-vous pas que cet homme est vraiment malade.

Air : *Honorine toujours aise.*

Mon cher Gripon...

GRIPON.

Quelle œillade !

ZÉPHIRINE.

Rentrez vîte à la maison.

GRIPON.

Pourquoi ?

VICTOIRE.

L'on vous croit malade,
Et c'est une attention.

GRIPON.

Comment ; on me croit malade !

VICTOIRE.

Et c'est une attention.

ZÉPHIRINE.

Il a perdu la raison.

VICTOIRE.

Il a perdu la raison !

(A Gripon.)

Allons, rentrez par complaisance.

GRIPON.

Je cède à votre volonté.

ZÉPHIRINE, *à part.*

Il est tout-à-fait en démence.

GRIPON, *à part.*

S'occuper de ma santé....
Ah ! quel excès de bonté !

VICTOIRE.

On songe à votre santé,
C'est par excès de bonté.

ZEPHIRINE, *à part.*

Comme il a l'air agité !
Il m'allarme, en vérité.

VICTOIRE, *à Gripon.*

Tenez vous prêt pour le bal, je vous ai préparé un domino couleur de rose.

GRIPON.

C'est fort bien, et je ne tarderai pas à reparaître. (*il sort.*)

ZÉPHIRINE, *regardant Gripon tandis qu'il s'en va.*

Si la tête de ce pauvre Gripon ne se remet pas, je serai obligée de le renvoyer.

VICTOIRE, *à part.*

C'est bien ce que j'espère.

SCENE XVI.

ZÉPHIRINE, VICTOIRE, LA PRÉSIDENTE, DUBOIS.

LA PRÉSIDENTE, *d'un ton vif à Zéphirine.*

Ma nièce, le hasard m'a fait rencontrer dans le parc un

tre vous convient parfaitement : âge, naissance, fortune....

DUBOIS, *bas.*

Ecoute, Victoire ! (*il lui parle bas.*)

ZÉPHIRINE.

Et son nom !

LA PRÉSIDENTE.

Est encore un mystère ; mais écrivez un mot, et vous le verrez lui-même.

VICTOIRE, *à Dubois qui lui a parlé bas.*

Je t'entends à merveille, tout sera prêt. (*elle sort.*)

ZÉPHIRINE, *avec embarras.*

Ecrire sans connaître la personne...

DUBOIS, *vivement.*

Si madame veut que je lui fasse le portrait de mon maître ?...

LA PRÉSIDENTE, *vivement.*

Oui, vraiment ; d'abord, je suis sûre qu'il est jeune, aimable, bien fait...

DUBOIS.

Air : *Du Petit Matelot.*

Sans vouloir vanter sa figure,
Sans dire qu'il est fait au tour,
Il a justement la tournure,
La taille et les airs de Melcour.

ZÉPHIRINE.

Il a quelques traits de Melcour ?

DUBOIS.

Oui, même physionomie,
Même aisance dans le maintien.

LA PRÉSIDENTE.

Vous l'entendez, ma chère amie,
C'est dire assez qu'il est très-bien.

ZÉPHIRINE.

D'après tout ce qu'on m'en dit, je me trace là son image, et je parie le reconnaître au milieu de vingt personnes.

DUBOIS, *voyant arriver Melcour.*

Ne gagez pas, madame, vous le verriez paraître sans y faire la moindre attention.

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, MELCOUR.

ZÉPHIRINE, *avec hauteur.*

Quoi ! monsieur, c'est vous ?

MELCOUR.

Oui, madame, et si je commets une indiscrétion, j'espère que la nouvelle que j'apporte me la fera pardonner.

LA PRÉSIDENTE.

Vous vous mocquez, Melcour, jamais vous ne pouvez être indiscret.

MELCOUR, *à Zéphirine.*

Air : *De Florian.*

Vous serez contente aujourd'hui,
J'ai trouvé l'amant anonime,
Il sait vos sentimens pour lui,
Jugez de l'espoir qui l'anime;
Le voyant ainsi transporté,
Et sensible à sa joie extrême,
De bonne foi j'étais tenté
De vous le présenter moi-même.

ZÉPHIRINE, *d'un ton piqué.*

Vraiment on n'a pas plus de zèle ! (*à part.*) Ah ! cachons mon dépit. (*haut.*) Je dois reconnaître...

MELCOUR.

Vous ne me devez rien, je n'ai suivi que les mouvemens de mon cœur.

LA PRÉSIDENTE, *avec chaleur.*

Quand je vous dis que Melcour désire le bonheur de l'Inconnu, comme si c'était le sien même... (*Regardant Melcour en minaudant.*) Il est vrai qu'il y a de bonnes raisons pour cela.

ZÉPHIRINE, *émue.*

Quelles raisons !... Que voulez-vous dire ?

LA PRÉSIDENTE.

Il suffit... Nous nous entendons.

DUBOIS, *à la Présidente.*

Revenons, je vous prie, à l'objet de mon message. (*à*

Melcour.) Il s'agit de déterminer madame à écrire quelques mots pour inviter l'Inconnu à venir ici même.

LA PRÉSIDENTE.

Oui, son maître n'en demande pas davantage ; aidez-nous à décider ma nièce.

MELCOUR.

Quoi, madame hésite ! (*à Zéphirine.*) Mais vous avez tort.

ZÉPHRINE, *à part.*

Le traître !

MELCOUR.

Air : *Que m'importe.*

Rien ne vaut un billet charmant
Qu'à propos on sait bien écrire ;
Sans s'expliquer trop clairement,
Femme modeste peut tout dire ;
L'amant trouve-t-il, par malheur,
Un mot qu'il ne saurait entendre,
Il met le billet sur son cœur,
Qui soudain lui fait tout comprendre.

ZÉPHIRINE, *vivement.*

Ah ! ce n'est pas un cœur comme le vôtre qui pourrait...

LA PRÉSIDENTE, *avec chaleur.*

Ce que vient de dire Melcour est si tendre, si délicat... A la première occasion, (*en regardant Melcour, et à demi-voix.*) il peut compter sur un billet de ma main.

ZÉPHIRINE, *à part.*

Que dit-elle ? en vérité, je crois que ma tante voudrait plaire à Melcour.

LA PRÉSIDENTE.

Allons, ma nièce, par complaisance pour une tante qui vous aime et qui se meurt de curiosité, écrivez quelques mots... tenez, sur ces tablettes.

MORCEAU D'ENSEMBLE. (De M. Dpche.)

DUBOIS, *à Zéphirine.*

J'attends la lettre bienfaisante :
Remplissez le désir de votre bonne tante.

MELCOUR, LA PRÉSIDENTE.

Il a raison. *(bis.)*

ZÉPHIRINE.

A quel point on m'impatiente !

DUBOIS, MELCOUR, *à part.*

Mais la chose est embarrassante.

DUBOIS, MELCOUR, LA PRÉSIDENTE.

Ecrivez donc. *(bis.)*

Voyons la lettre bienfaisante,
Remplissez le désir de votre bonne tante.

ZÉPHIRINE, *avec dépit.*

Eh ! bien, oui, j'écrirai... On l'exige, on m'y contraint...

LA PRÉSIDENTE, *lui donnant ses tablettes.*

Tenez.

ZÉPHIRINE, *écrivant.*

« Jamais Melcour sur l'Inconnu
» N'obtiendra la préférance :
» A l'amant qu'on n'a jamais vu
» On rend justice d'avance ;
» Il peut venir en assurance,
» De Zéphirine il sera bien reçu. »

LA PRÉSIDENTE, *prenant les tablettes et les remettant à Dubois.*

Bon ! emportez cela, et que votre maître paraisse à l'instant.

DUBOIS, *en sortant.*

C'est comme si vous le voyez déjà.

MELCOUR, *à Zéphirine.*

Enfin mon attente est remplie !
Vous venez de signer le bonheur de ma vie.

ZÉPHIRINE, *a part.*

Je suis outrée. (*haut.*) Eloignez-vous,
Votre aspect m'est insupportable.

MELCOUR.

Ah ! combien vous êtes aimable !
J'aime beaucoup ce grand courroux.

MELCOUR, LA PRÉSIDENTE, *a part.*
Enfin mon attente est remplie !
Elle vient de signer le bonheur de ma vie.

ZÉPHIRINE, *a part.*
Enfin leur attente est remplie !
J'ai peut-être signé le malheur de ma vie.

SCENE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, VICTOIRE, ensuite DUBOIS, *déguisé en bohémien*, GRIPON, Différens personnages. *les uns masqués, d'autres sans masques, chantant et jouant des castagnettes, tambours de basques, etc.*

VICTOIRE, *à Zéphirine.*

Madame, beaucoup de gens masqués, parmi lesquels on assure que nous verrons l'Inconnu, font demander la permission de se rendre ici ; un d'eux se mêle de dire la bonne aventure, j'ai pensé que cela vous amuserait et vous allez les voir paraître.

C'

M

VIC

M

C

M

lire

mo

J

C

I

I

(

L

Privez pour jamais de ce séjour,
Vous expier votre insolent amour.
(*en se retirant.*)
Privez pour jamais, etc.

GRIPON, *en s'en allant.*

J'ai bien pris le change en ce séjour,
En croyant avoir inspiré de l'amour.

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

Mais il faudra bien dire à Melcour
Le nouveau rival que lui donne l'amour.

ZÉPHIRINE.

Que je suis confuse dans ce jour
D'avoir inspiré ce ridicule amour!

DUBOIS.

Enfin, Victoire est arrivée à son but.

VICTOIRE, *à part.*

J'espère que ceci doit donner à penser à ma maîtresse et lui servir de leçon.

SCENE XIX ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, ensuite MELCOUR.

(*L'orangerie s'ouvre, et l'on voit l'intérieur illuminé en verres de couleurs et décoré de guirlandes, on lit sur un autel et en transparent, ces mots : A ZÉPHIRINE.*

ZÉPHIRINE, *surprise.*

Que vois-je !

LA PRÉSIDENTE.

Faut-il le demander... enfin nous allons le voir. (*à Victoire.*) Va chercher Melcour : je ne veux pas non plus différer son bonheur.

VICTOIRE, *à la Présidente.*

Il doit revenir avec l'Inconnu.

DUBOIS.

Il va paraître.

CHŒUR.

Air : *Au choix de votre maître.*

Qu'il reçoive aujourd'hui le prix de sa constance :
L'amour va couronner tant de persévérance ;
Zéphirine lui doit et sa main et son cœur :
A la rendre sensible il a mis son bonheur.

(*L'orangerie s'ouvre et l'on voit Melcour vêtu d'un domino brillant, il est masqué.*)

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
M. CLÉMENT, Maire.	*M Saint-Léger.*
ALPHONSE, Capitaine de grenadiers.	*M. Henry.*
EUGÈNE, Sous-lieutenant *idem*, fils de M. Clément.	*M. Hyppolite.*
LÉON, Capitaine corsaire.	*M. Julien.*
ROBERT, Garçon meûnier. . . .	*M. Fichet.*
L'ADJOINT du Maire.	*M.*
Le CARILLONNEUR.	*M. Frédéric Blosseville.*
L'EVEILLÉ, Ménétrier.	*M. Ducheaume.*
Madame de BELVAL.	*Mad. Belmont.*
Madame DUMONT, mère d'Alphonse.	*Mad. Ducheaume.*
APPOLINE, fille de madame Dumont.	*Mad. Thésigni.*
JEANNETTE, accordée de Robert.	*Mlle Minette.*
PAYSANS et PAYSANNES.	

La Scène est dans un village près de Meaux. Le théâtre représente un village ; la maison du Maire d'un côté, et celle de madame Dumont de l'autre.

SCÈNE II.

LÉON *seul.*

Après cinq ans d'absence, me voilà donc arrivé à deux lieues de Meaux, mon pays natal; et je dis, comme Tancrède :

« A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère ! »

Il est vrai qu'à son départ, Tancrède étoit un bon sujet, et que moi, j'étois un mauvais garnement; c'est ce que toute la ville de Meaux peut attester, et là-dessus je puis répondre des suffrages de mes concitoyens, à l'unanimité. Pourtant je suis un peu changé, et bien revenu de mes folies; mais qui est-ce qui le croira? Appoline est bien loin de se douter que c'est moi qui, sous le nom de Sabord, vient de lui faire offrir ma main, avec cinq cent mille francs d'argent comptant. J'ai voulu voir si l'offre d'un parti brillant la séduiroit..... Quant à moi, je n'ai jamais perdu le souvenir de sa beauté, de ses vertus.

AIR : *Divinité des malheureux.*

Malgré tous mes égaremens,
Mon inconstance, mon délire,
Mon Appoline, en tous les temps,
A sur moi gardé son empire.
A mille beautés, tour-à-tour,
Quoiqu'on offre un frivole hommage,
De l'objet d'un premier amour
Par-tout on retrouve l'image.

SCÈNE III.

LÉON, ROBERT.

ROBERT.

M. Clément vous prie, monsieur l'étranger, d'attendre un petit moment, parce que, comme j'vous l'ai dit, il est en affaire.

LÉON.

J'attendrai.

ROBERT.

Oh! i'vous recevra bien. C'est un brave homme que not' maire, un ancien avocat de Meaux, estimé et chéri de tout l'monde; mais c'est qu'voyez-vous, il est là avec son adjoint et le carillonneur, pour se concerter sur la fête de la Paix, qu'est venue là comme une bombe.

LÉON.

Il est si aisé de chanter le bonheur de tous!

ROBERT.

Encore faudroit-i' avoir été prévenu que'ques jours d'avance; mais vous m'direz on ne pouvoit pas l'être.

AIR : *Morgué! ta mère est bien sauvage.*

D'après tout c'qu'on v'noit d'entreprendre
Contre des en'mis si puissans,
Qui diantre ici pouvoit s'attendre
Qu'ça finiroit en si peu d'temps?
La tête est ben embarrassée
Quand l's événemens s'touch'de si près.
A peine la guerre est commencée,
Que v'là qu'i' faut chanter la paix.

LÉON.

Il y a tant de choses à dire, tant de hauts faits à célébrer, qu'on ne peut être embarrassé que du choix.....

Mais dites-moi, mon cher, connoîtriez-vous une dame de Meaux.....

ROBERT.

Une dame de Meaux! Oh! j'en connois beaucoup de dames de Meaux. Il y en a de ben jolies; d'abord, la petite madame Dervieux, qui a épousé c't ancien mili...

LÉON.

Non, celle-là est veuve, et doit avoir une maison de campagne dans ce village.

ROBERT.

Madame Dumont, peut-être?

LÉON.

Précisément!

ROBERT.

Pardi! si je la connois!..... Elle a son fils à l'armée, qu'est capitaine de grenadiers. On l'attend aujourd'hui avec Eugène, qui l'i a sauvé la vie.

LÉON.

Eugène!

ROBERT.

Le fils de M. Clément, qui n'étoit que simple grenadier, et qu'est devenu sous-lieutenant pour c'te belle action là.

LÉON.

Et la maison de madame Dumont, où est-elle?

ROBERT, *la montrant.*

La v'là.

LÉON.

Quoi! c'est là?....

ROBERT.

Sûrement. C'est là qu'elle demeure avec sa fille, mademoiselle Appoline, qu'est ben gentille, ben aimable....

Vous venez peut-être la demander en mariage..... mais je ne vous le conseille pas.

LÉON.

Pour quoi, donc?

ROBERT.

C'est qu'elle ne voudra pas de vous..... Non, ni de vous ni de tout autre. Et ça, parce qu'elle s'étoit amourachée d'un certain Léon, un mauvais sujet, qui depuis cinq ans l'a plantée là.....

LÉON.

Léon, dites-vous?

ROBERT.

Oui, Léon.

LÉON, *à part.*

Il paroît qu'il me connoît de réputation; voyons un peu ce qu'il va me dire de moi.

ROBERT.

Le fils de feu l'ancien procureur du roi, de Meaux... Je n'ai jamais vu c't'étourdi là; mais on en dit de belles su son compte dans le pays.

LÉON.

Comment cela?

ROBERT.

AIR *de Carabi.*

C'étoit un rud' jeune homme,
Un terrible garçon,
Que c' Léon.
Ah! si vous saviez comme
Il étoit en renom,
Ce démon!
Aussi faisoit-on
Quéq' grand carillon,
Quéq' frarque dans l'canton,
Chacun disoit (*bis*) c'est ce maudit Léon.

LÉON, *à part.*

Je me reconnois là.

ROBERT.

Même air.

C'étoit un diable à quatre,
Un vrai brise raison,
Que c' Léon.
Toujours prêt à se battre,
La pointe, l'espadon,
Le bâton,
Tout lui sembloit bon,
Et chaque garçon
L'avoit pris en guignon;
Mais tout' les fill' (*bis*) aimoient c' maudit Léon.

LÉON.

Ah! toutes les filles l'aimoient?

ROBERT.

Oui, parce que, voyez-vous, avec tous ses défauts il avoit que'q' bonnes qualités; brave, franc, généreux, ... oh! ça, généreux comme l'or; mais dépensier, dépensier..... En moins de deux ans, la succession de son père a été flambée, et après ça, il a disparu : cependant faut lui rendre justice, i' n'a pas laissé un sou de dettes.

LÉON.

Eh bien, que peut-on lui reprocher?

AIR : *Mes chers amis, pourriez-vous m'enseigner.*

Sans crime on peut manger gaîment son bien,
Comme font tant de bons apôtres;
Mais on fait mal, alors qu'après le sien,
On mange encor celui des autres...
De certains emprunteurs,
Ainsi que des voleurs,

(

Egalement on doit
Je ne fais guère
De l'emprunteur
Que du fripon qui

R o

ain qu'en fait
à babiller ave
Jeannette que
, j' l'épouse
aix, la dame
néral, donne
ne fille ; c'
noi.

L

icite.

R o

ontent, m
vois dem
i' n'veu

L

saison n

R c

n.....

L

n adroi

R o

vez pa

IR :

r la jo
'on vi
'eau j
me c

J'suis toujou' l'premier qu'on y jette ;
Mais je ne prends pas garde à ça.
(*Il fait le geste de nager.*)
Un bras par ci, l'aut' bras par là,
Aux cris des bravos qu'on répète,
Un bras par ci, l'aut' bras par là,
J'arrive à bord, et je suis d'là.
(*Il se campe fièrement.*)

LÉON.

Monsieur le Maire tarde bien.

ROBERT.

Le voici.

SCÈNE IV.

Les mêmes, LE MAIRE, L'ADJOINT, LE CARILLONNEUR.

LE MAIRE, *sortant avec l'Adjoint et le Carillonneur.*

C'est entendu, mes amis ?

L'ADJOINT.

Oui, monsieur le Maire.

LE MAIRE.

AIR : *De tous les dîners, le meilleur.*

Allons, il faut nous dépêcher ;
Qu'à bien faire on s'applique.

LE CARILLONNEUR.

Moi, je m'empare du clocher.

L'ADJOINT.

Moi, j'aurai la musique.

LE MAIRE.

De nos clochers le carillon,
La musette, la clarinette.

LÉON.

Pas mal.

M. CLÉMENT.

A présent, Monsieur, voulez-vous bien me dire..... Eh quoi! me trompai-je?..... Mais non..... comment, c'est toi..... c'est vous, Monsieur?

LÉON.

Eh! mon Dieu, oui, c'est moi.

M. CLÉMENT.

Vous ici?

LÉON.

AIR *de la Confession.*

Je viens humblement,
Monsieur Clément,
Vers vous me rendre,
Le cœur bien changé,
Bien repentant, bien corrigé.

M. CLÉMENT.

J'étois loin, Monsieur, de vous attendre :
Qu'osez-vous prétendre ?

LÉON.

Ah! dans ce moment,
Ce qui, vraiment,
Doit vous surprendre,
C'est qu'en ce séjour
Je suis ramené par l'amour.

M. CLÉMENT.

Par l'amour! Jeune insensé, sans frein, sans conduite, sans mœurs....

LÉON.

Ah! monsieur le Maire, M. Clément, songez que, pour célébrer la paix, il ne faut faire la guerre à personne.

M. Clément.

Le fameux Sabord, ce capitaine corsaire si célèbre à Saint-Malo....

Léon.

Je sais tout cela.

M. Clément.

Diable! il paroît que tu as fait de bonnes informations.

Léon.

Qui m'ont fait grand plaisir, et d'après tous ces refus-là, je vous avoue que je ne suis pas sans espoir.

M. Clément.

Tant pis pour toi.... Oui, quand même Appoline pourroit te pardonner, jamais sa mère, ni son frère ne consentiroient.....

Léon.

Peut-être; mais d'abord il faut que je sache si je suis encore aimé.

M. Clément.

Cela ne sera pas aisé.

Léon.

Vous croyez?

M. Clément.

D'abord, tu ne peux pas te présenter chez elle.

Léon.

Je le sens bien.

M. Clément.

Elle ne voudra ni te voir, ni t'entendre.

Léon.

J'en ai peur : mais vous, monsieur le Maire....

M. Clément.

Moi!

Vous la voyez souvent?

M. CLÉMENT.

Tous les jours.

LÉON.

Si vous vouliez.....

M. CLÉMENT.

Eh bien?

LÉON.

Vous pourriez la questionner sur mon compte, la pressentir sur mon retour.

M. CLÉMENT.

Tu me donnes là une jolie commission.

LÉON.

Vous étiez l'ami de mon père, vous devez être le mien.

M. CLÉMENT.

Eh! mais....

LÉON.

Allons, M. Clément, vous ne me refuserez pas.

M. CLÉMENT.

Ma foi, non; je te trouve un air de franchise qui me persuade....

LÉON.

Oh! je vous prouverai....

M. CLÉMENT.

Paix.... On ouvre chez madame Dumont.

LÉON.

O ciel!

M. CLÉMENT.

C'est la dame du château qui en sort.... Appoline la suit.

LÉON.

Appoline!.... Ah! comme le cœur me bat!

SCÈNE VI.

Les mêmes, APPOLLINE, MADAME DE BELVAL, *sortant de la maison avec plusieurs jeunes filles.*

Mad. DE BELVAL, *à Appoline qui la conduit.*

Rentrez donc, ma bonne amie.

APPOLINE.

Madame.....

Mad. DE BELVAL.

Je l'exige.

APPOLINE.

Permettez, Madame; j'aperçois monsieur le Maire, à qui je dois parler.

M. CLÉMENT, *bas à Léon.*

Bon! va m'attendre chez moi.

LÉON, *bas à M. Clément.*

Profitez du moment..... Elle est encore embellie.

(*Il entre chez M. Clément.*)

Mad. DE BELVAL.

Bon jour, monsieur le Maire.

M. CLÉMENT.

J'ai l'honneur de présenter mes hommages à madame de Belval.

Mad. DE BELVAL.

Je viens de faire part à madame Dumont et à ces demoiselles de tout ce dont nous étions convenus pour ce soir.

M. CLÉMENT.

De mon côté, Madame, j'ai fait les dispositions nécessaires, et j'espère que tout ira bien.

Mad. DE BELVAL.

J'ai donné des ordres pour qu'on vous remît la dot de Jeannette.

M. CLÉMENT.

Je l'ai reçue, Madame. Ainsi donc, tandis que dans nos camps, monsieur le Général se distingue par son courage, vous vous faites chérir ici par votre bienfaisance.

Mad. DE BELVAL.

Je ne fais pas tout le bien que je voudrois faire.

M. CLÉMENT.

Quel dommage que monsieur votre époux ne soit pas aujourd'hui témoin de notre joie!

Mad. DE BELVAL.

Malheureusement son retour est encore différé; mais en attendant je jouis de votre bonheur, de celui d'Appoline.

APPOLINE.

Il y manque le vôtre, Madame.

Mad. DE BELVAL.

AIR : *Dorilas contre moi des femmes.*

Aujourd'hui la paix nous ramène
Deux braves vainqueurs d'*Austerlitz*;
Alphonse arrive avec Eugène;

(*A M. Clément.*)

Vous allez revoir votre fils. (*Bis.*)
Combien ces momens sont propices
Au mariage que je fais!
Heureux l'himen formé sous les hospices
De la victoire et de la paix!

M. CLÉMENT.

Cet himen sera l'ouvrage des graces et de la vertu.

Mad. DE BELVAL.

Allons, mes enfans, et vous, monsieur le Maire, à ce soir.

AIR : *On dit qu'à quinze ans.*

Pour un si beau jour
Avec transport chacun s'apprête ;
Pour un si beau jour
Tout est d'accord en ce séjour.

M. CLÉMENT.

Madame, à notre tête,
Ce soir vous paroîtrez :
Vous conduirez la fête
Et vous l'embellirez.

TOUS.

Pour un si beau jour
Avec transport, etc.

(*Mad. de Belval sort avec les jeunes filles.*)

SCÈNE VII.

M. CLÉMENT, APPOLINE.

APPOLINE.

Monsieur le Maire, maman m'a chargée de vous dire qu'elle compte sur vous pour souper ce soir avec nos voyageurs.

M. CLÉMENT.

Oui, ma chère Appoline, nous souperons tous ensemble. Ces chers enfans ! nous ne les attendions pas sitôt.

APPOLINE.

Non : nous n'osions nous flatter.....

M. CLÉMENT.

Ah! nous en reverrons peut-être d'autres que nous atten-

dions encore moins, et qui nous surprendrons..... beaucoup..... Si, dans ces autres là, nous allions voir arriver.....

APPOLINE.

Qui donc, M. Clément?

M. CLÉMENT.

Et mais..... par exemple..... Léon.....

APPOLINE.

Léon!

M. CLÉMENT.

Qui sait! On revient de si loin!

APPOLINE, *avec chaleur.*

Comment? Est-ce que vous sauriez.....

M. CLÉMENT.

Je ne dis pas cela : mais c'est que.....

APPOLINE.

Ah! Monsieur, vous connoissez tous les chagrins qu'il m'a causés.

M. CLÉMENT.

Oui, sans doute; mais enfin.....

APPOLINE.

AIR : *Du partage de la richesse.*

D'un ingrat qui m'a fait offense
Pourquoi me parler aujourd'hui?
Après ses torts, son inconstance,
C'en est fait je renonce à lui.
Hélas! il faut bien s'y résoudre,
Quand il a pu m'abandonner.
Mon cœur le voulût-il absoudre,
Ma raison doit le condamner. (*Bis.*)

M. CLÉMENT.

Je sais bien que la raison est contre lui; mais, après tout, que lui reproche-t-on?

APPOLINE.

Ce qu'on lui reproche!

M. CLÉMENT.

Des égaremens très-répréhensibles, sans doute, des inconséquences très-coupables, mais au milieu desquels il a toujours conservé la délicatesse et la probité qui annoncent une belle ame.

APPOLINE.

Quoi! vous cherchez à l'excuser, vous qui le connoissez si bien!

M. CLÉMENT.

Je l'excuse, parce que j'ai dans l'idée qu'un jour il doit se corriger...

APPOLINE.

Jamais, monsieur le Maire, jamais.

M. CLÉMENT.

Eh bien! je ne pense pas comme vous, et s'il reparoissoit, toujours amoureux de vous, et bien revenu de toutes ses folies, je serois le premier à vous engager au pardon... Je dis plus, je vous presserois de l'épouser.

(*Ici Léon paroît, et se tient à l'écart.*)

APPOLINE.

A cause de ses folies?

M. CLÉMENT.

Précisément.

AIR *du puits Mystère.*

Tôt ou tard à l'étourderie
La jeunesse doit se livrer;

Et fillette qui se marie,
Selon moi, devroit préférer
Celui qu'on a vu s'égarer.
Oui, pour faire un bon mariage,
Et pour être heureuse long-temps,
Mieux vaut un fou devenu sage
Qu'un petit Caton de vingt ans.

APPOLINE.

Je ne crois pas que de pareils retours puissent être bien sincères.

M. CLÉMENT.

C'est que vous n'imaginez pas ce que l'âge, l'expérience, et un véritable amour peuvent produire de métamorphoses, et Léon, plus que tout autre, est capable....

APPOLINE.

Non, non, cessez de m'en parler. Jamais je n'oublierai les maux qu'il m'a fait souffrir.

SCÈNE VIII.

Les mêmes, LÉON.

LÉON, *s'avançant sur les derniers mots d'Appoline.*

Quoi! jamais.....

APPOLINE, *avec la plus grande surprise.*

Oh! ciel!... Ah! M. Clément.

LÉON.

AIR : *Heureux qui dans la vie.* (Folie et Raison.)

Quand le remords me presse,
Quand je viens vous revoir,
Hélas! pour ma tendresse
N'est-il donc plus d'espoir?

APPOLINE.

Eloignez-vous, je vous en prie.

LÉON.

Et c'est vous qui me l'ordonnez !

APPOLINE.

Oui, pour le repos de ma vie.

LÉON.

Ainsi donc vous m'abandonnez. (*Bis.*)

M. CLÉMENT, LÉON. APPOLINE.

Ensemble.

Quand le remords le me presse,
Quand il vient je viens vous revoir,
Hélas ! pour sa ma tendresse
N'est-il donc plus d'espoir ?

Tout me dit, tout me presse
De ne plus vous revoir.
Je dois vous fuir sans cesse :
Perdez un vain espoir.

M. CLÉMENT.

Allons, ma chère Appoline, calmez-vous, et songez que l'époque de la Paix doit être celle des réconciliations, et qu'il faut oublier.....

APPOLINE.

Impossible, Monsieur.

LÉON.

Impossible !

APPOLINE.

Venez-vous me tourmenter encore ? Quel dessein vous amène ? Qu'osez-vous espérer ?

LÉON.

J'espère tout de votre indulgence.

APPOLINE.

Pouvez-vous y prétendre !

LÉON.

AIR : *Rondeau du Trente et Quarante.*

Daignez jeter un regard sur Léon,
Oubliez son extravagance ;
Il peut, malgré ses torts, obtenir son pardon
Si votre cœur prend sa défense. (*Bis.*)
Mais je conçois votre froideur :
Oui, par ma coupable inconstance,
De toute votre indifférence
J'ai trop mérité la rigueur. (*Bis.*)
Ah ! sur mes erreurs, mon délire,
Tout ce que vous pourriez me dire,
Cent fois je me le suis dit, moi,
De bonne foi.
Bien revenu de ma folie,
Je vous consacre enfin ma vie.
L'amour m'amène à vos genoux ;
Je ne puis exister sans vous.
Jetez un regard, etc.

APPOLINE, *à part.*

Mon cœur !..... puissai-je ne pas l'écouter !

M. CLÉMENT, *à part.*

Elle l'écoutera.

LÉON.

Je sais combien je fus coupable.

APPOLINE.

Non, vous ne le savez pas.

AIR : *Pourriez-vous bien douter encore.*

Les hommes, dans leur folle ivresse,
Ont bien trop de légéreté
Pour juger la délicatesse
De notre sensibilité.
Long-temps notre ame est obsédée
Par les chagrins les plus affreux,
Qu'ils n'ont pas encore l'idée
Des maux que nous souffrons pour eux.

LÉON

Vous avez raison; ma conduite passée a dû m'attirer cet accueil; mais je viens réparer mes torts; je vous rapporte un cœur sensible, un cœur devenu digne du vôtre, et je n'aspire enfin qu'au bonheur de vous en convaincre.

APPOLINE, *à part.*

Quel trouble il me cause!

M. CLÉMENT, *bas à Léon.*

Elle est vivement agitée.

LÉON.

Mon adorable Appoline.....

APPOLINE.

De grace, finissons.

M. CLÉMENT, *bas à Léon.*

Mon ami, tu es aimé, je t'en réponds; mais n'insistons pas davantage, et laissons passer cette première émotion; viens. (*Il veut l'emmener.*)

LÉON, *à Appoline.*

Quoi! pas un mot de bonté.....

APPOLINE.

Laissez-moi, laissez-moi.

LÉON, M. CLÉMENT. APPOLINE.

Reprise de l'air du commencement de la scène.

(*Ensemble.*)

Quand le remords { le / me } presse,
Quand { il vient / je viens } vous revoir,
Hélas! pour { sa / ma } tendresse
Il n'est donc plus d'espoir?

Tout me dit, tout me presse
De ne plus vous revoir.
Je dois vous fuir sans cesse:
Perdez un vain espoir.

(*M. Clément emmène Léon.*)

SCÈNE IX.

APPOLINE *seule.*

Je ne reviens pas de ma surprise ! Mais d'où vient le trouble que j'éprouve ?..... Qui peut causer cette agitation ?..... Aimerois-je encore ?....

AIR : *Depuis ma tendre enfance.* (de Tobern.)

Pour moi quelle souffrance !
Léon est de retour !
Après sa longue absence,
Peut-il parler d'amour ?
Mon cœur, pour lui si tendre,
Contre lui doit s'armer :
Je ne veux plus l'entendre,
Je ne veux plus l'aimer.

Autrefois de me plaire
Il faisoit son bonheur ;
Il paroissoit sincère,
Je crus à sa candeur.
Sensible et confiante,
Je lui donnai mon cœur ;
Il trompa mon attente,
Et fit tout mon malheur.

Pour moi quelle, etc.

SCÈNE X.

APPOLINE, Madame DUMONT.

Mad. DUMONT.

Eh bien, ma fille, ton frère n'arrive pas.

APPOLINE.

Il est encore de bonne heure, et vous savez qu'il faut si peu de chose pour retarder la diligence.

Mad. DUMONT.

Ah! c'est que je suis si impatiente!

APPOLINE.

Et moi donc!

Mad. DUMONT.

AIR : *Si Pauline est dans l'indigence.*

Mon cher Alphonse, aujourd'hui même,
Revient, et je vais le revoir :
Ce qui rend mon bonheur extrême,
C'est qu'il a bien fait son devoir.
J'ai craint les dangers de la guerre ;
Mais enfin mon cœur est content,
Et je vais être deux fois mère
En embrassant ce cher enfant.

APPOLINE.

Ce bon frère! avec quelle joie je vais le presser dans mes bras!

Mad. DUMONT.

Et le fils de notre voisin, ce brave Eugène, qui a risqué sa vie pour sauver celle de son ami!

APPOLINE.

Quelle reconnoissance nous lui devons!

Mad. DUMONT.

Comme nous allons les fêter tous les deux!

APPOLINE.

Oh! sans doute.

Mad. DUMONT.

Ce retour là me console un peu du refus que tu as fait de ce riche parti.....

APPOLINE.

Ah! ma mère, vous aviez promis de ne plus m'en parler.

Mad. DUMONT.

C'est vrai, ma fille. Nous ne sommes pas riches; mais tu en auras toujours assez pour ne pas être obligée de te marier par intérêt. Aussi je ne te presserai jamais d'épouser celui-ci plutôt que celui-là, et pourvu que ce ne soit pas ce méchant Léon, qui court le monde sans état, tandis que tous ses camarades, tous les jeunes gens du pays se distinguent dans nos armées.

APPOLINE, *à part.*

Je n'ose lui dire qu'il est ici.

Mad. DUMONT.

Par exemple, Mademoiselle, si vous voulez me faire un plaisir, un grand plaisir, en vous établissant, c'est de choisir parmi nos militaires.

APPOLINE, *à part.*

Ah! Léon, pourquoi n'êtes-vous pas de ce nombre.

Mad. DUMONT.

AIR : *Vaudeville des Jumeaux de Bergame.*

Ils sont l'honneur de nos familles,
Ces braves et vaillans guerriers.
Allez, aimables jeunes filles,
Joindre le mirte à leurs lauriers.
Ces favoris de la victoire,
C'est à vous de les rendre heureux :
Quand ils ont tout fait pour la gloire,
L'amour doit tout faire pour eux.

SCÈNE XI.

Les mêmes. ROBERT, ensuite M. CLÉMENT.

ROBERT, *arrivant gaîment et en sautant.*

Les voici, les voici..... M. Eugène, M. Alphonse....

Mad. DUMONT.

Mon fils!.....

APPOLINE.

Mon frère!.....

ROBERT.

Les v'là tous les deux, ils descendent de la diligence.

(*Les dames vont au devant des jeunes gens.*)

ROBERT, *frappant à la porte du maire.*

M. Clément, et v'nez donc, v'là vot' fils qui arrive.

M. CLÉMENT.

Mon Eugène!.... (*Il va au devant de lui.*)

ROBERT.

Ah! mon Dieu, mon Dieu! c'te diligence.

AIR *de la Calèche.*

L'dedans, l'devant et l'dessus,
Tout étoit plein d'militaires,
Et des lauriers tant et plus
Qu'dans la route ils avoient t'çus.
L'devant, l'dedans et l'dessus,
L'impériale et les portières:
Enfin l'équipage entier,
C'étoit comme un bois d'laurier.

SCÈNE XII.

ROBERT, M. CLÉMENT, ALPHONSE, EUGÈNE, Madame DUMONT, APPOLINE.

TOUS, *en arrivant.*

AIR : *Contredanse des Petits Pâtés.*

Ah ! quel plaisir ! ah ! quel beau jour !
Heureuse ivresse !
Vive allégresse !
Ah ! quel plaisir ! ah ! quel beau jour !
La paix vous rend à notre amour !

EUGÈNE, *à M. Clément.*

Je vous revois, mon père !

ALPHONSE, *entre Appoline et Mad. Dumont.*

O ma mère ! ô ma sœur !

Mad. DUMONT, M. CLÉMENT.

Mon cher fils !

APPOLINE, *à Alphonse.*

Mon cher frère !

TOUS.

Quel moment pour mon cœur !

ALPHONSE, *à sa mère et à sa sœur.*

Sans la valeur d'Eugène,
Pour vous j'étois perdu.

EUGÈNE.

Laissez donc, capitaine ;
J'ai fait ce que j'ai dû.

TOUS.

Ah ! quel plaisir ! ah ! quel beau jour ! etc.

ROBERT.

Ah ! le joli tableau de famille ! ce qui me fait plaisir, c'est que dans c' moment-ci li en a d' pareils dans toute la France.

EUGÈNE, *à M. Clément.*

Eh bien! mon père, vous êtes content : votre fils revient officier.

ALPHONSE.

Nommé sur le champ de bataille.

M. CLÉMENT, *à Eugène.*

Tu as gagné cet habit-là : il te va bien.

ROBERT.

Oh! ça, c'est vrai, gna rien qui vous rende beau garçon comme un habit d'uniforme.

Mad. DUMONT.

Ah! M. Eugène, en sauvant Alphonse, vous êtes devenu mon second fils.

ALPHONSE.

Oui, ma mère, votre second fils; c'est le titre que vous lui devez.

APPOLINE.

Et moi, j'aurai un frère de plus.

ALPHONSE.

Que tu ne saurois trop aimer. (*A M. Clément.*) Ah! Monsieur, si vous saviez quel péril il a bravé pour moi!

EUGÈNE.

Ah! ça, capitaine, finissons. Pendant toute la route, tu n'as cessé d'en dire autant.

ALPHONSE.

AIR : *J'ai vu souvent dans mes voyages.*

Sauvé par sa bouillante audace,
Ah! quel eût été mon bonheur
Si j'avois pu céder ma place
A mon brave libérateur!

De toutes les vertus guerrières,
La récompense c'est l'honneur ;
Et tous les grades militaires
Appartiennent à la valeur.

EUGÈNE.

C'est impossible!

Même air.

Chez tous la valeur est égale ;
Même esprit, même sentiment :
A l'envi chacun se signale
Quand il en trouve le moment.
Si l'on devoit monter en grade
Pour prix d'un action d'éclat,
L'armée auroit, mon camarade,
Cent officiers pour un soldat. } *Bis.*

M. DUMONT.

Ah! ça, jeunes gens, vous devez avoir besoin de vous reposer....

M. CLÉMENT.

Oui, entrons chacun chez nous, et tantôt nous nous réunirons pour la fête.

Mad. DUMONT.

C'est bien dit.

M. CLÉMENT, *bas à Eugène.*

Tu trouveras à la maison quelqu'un qui te surprendra bien.

EUGÈNE.

Bah!

M. CLÉMENT.

Allons, mes amis, à tantôt, et ce soir, souper de famille.... chez moi.

Mad. DUMONT.

Chez moi, voisin.

M. CLÉMENT.

Non pas, voisine.

Mad. DUMONT.

Ah! M. Clément.....

M. CLÉMENT.

Permettez-moi de vous observer, Madame, que je suis Maire du canton, et qu'à ce titre, c'est à moi d'ordonner.

EUGÈNE.

Mon père a raison, Madame. Obéissance au Maire.

TOUS.

C'est juste.

(*On reprend le cœur.*)

Ah ! quel plaisir ! ah ! quel beau jour !
Heureuse ivresse !
Vive allégresse !
Ah ! quel plaisir ! ah ! quel beau jour !
La paix vous rend à notre amour.
(*Ils rentrent chacun chez eux.*)

SCÈNE XIII.

ROBERT *seul.*

Ah! jarni ! comme tout ce monde-là est content ! Et moi donc, et ma petite Jeannette, comme nous allons être heureux !

AIR : *Sons légers, parvenez en France.*

La gaîté, l'bonheur, la tendresse,
Chez nous seront soir et matin ;
L'amour fera, sans fin, sans cesse,
Tourner la meule du moulin. } *Bis.*
Heureux dans mon petit ménage,
Tout me sourit, tout m'encourage.
Toujours leste et joyeux, toujours l'cœur à l'ouvrage ;
Et puis après l'travail vient l'instant du loisir.
Je me livre au repos quand ma tâche est finie ;
Le soir, je ris, je chante auprès de mon amie.
Ah ! quel plaisir ! (*4 fois.*)
La gaîté, l'bonheur, la tendresse,

Chez nous seront l'soir et l'matin;
L'amour fera sans fin, sans cesse,
Tourner la meule du moulin.
Aux doux accens de la tendresse,
L'amour fera sans fin, sans cesse,
Tourner la meule du moulin. (*Bis.*)
Du moulin.

SCÈNE XIV.

ROBERT, ALPHONSE, APPOLINE.

ALPHONSE, *sortant avec Appoline.*

Viens, ma sœur, nous causerons ici plus à notre aise.

ROBERT.

Ah! M. Alphonse, j'n'ai pas encore eu le temps de vous questionner : mais vous allez m' dire.....

ALPHONSE.

Mon ami.....

ROBERT.

Donnez-moi ben vîte des détails de nos combats, de nos victoires.

ALPHONSE.

Ecoute, Robert.....

ROBERT.

Oh! ça, oui, j'écoute, et de toutes mes oreilles.

ALPHONSE.

J'ai à causer avec ma sœur, laisse-nous.

ROBERT.

C'est juste : Mamzelle mérite la préférence; mais je ne vous entiens pas quitte : faudra que vous m' parliez des Autrichiens, des Prussiens, des Russiens, pour que je répète out ça : c'est que voyez-vous, moi, j'sis la gazette du pays.....

Oui, c'est dans not moulin que tout l' village vient savoir les nouvelles, et par ainsi....

ALPHONSE.

Va, va, nous nous reverrons.

ROBERT.

C'est dit. (*En s'en allant.*) Il est si bon enfant, c' monsieur Alphonse ! (*Il sort en chantant:* la gaîté, l'bonheur, etc.)

SCÈNE XV.

ALPHONSE, APPOLINE.

ALPHONSE.

Oui, mon Appoline, je suis bien loin d'être fâché du refus que tu as fait de te marier.

APPOLINE.

Ah! tant mieux : je craignois.....

ALPHONSE, *d'un ton très-affectueux.*

Ma chère, ma bonne amie, sois bien certaine que je n'aurai jamais d'autre ambition que celle de te voir heureuse.

APPOLINE, *à part, soupirant.*

Heureuse !

ALPHONSE.

A présent que nous sommes seuls, dis-moi : Que pense-tu de mon camarade Eugène, de mon brave compagnon d'armes?

APPOLINE.

Après tout ce qu'il a fait pour nous !

AIR : *Vaudeville de l'Avare.*

J'aurai toujours la souvenance
De son généreux dévoûment ;
Chaque jour ma reconnoissance
M'en rappellera le moment. (*Bis.*)

De l'amitié la plus sincère
Mon cœur lui répond comme toi ;
Et ce n'est pas en vain, crois moi,
Qu'ici je l'ai nommé mon frère.

ALPHONSE.

Quel plaisir tu m'as fait en lui donnant ce nom !

APPOLINE.

Il l'a si bien mérité !

ALPHONSE.

AIR : *Cacher la femme sous les roses.*

Pour bien aimer ce cher Eugène,
Nos sentimens sont de moitié :
Mais, tiens, il faut que j'en convienne,
C'est trop peu que notre amitié.
Pour lui nous ne saurions trop faire,
Je crois que ton cœur le sent bien ;
Tu l'as déjà nommé ton frère,
Fais qu'il soit un peu plus le mien. } *Bis.*

APPOLINE.

Un peu plus..... Que voulez-vous dire ?

ALPHONSE, *lui prenant la main d'un air caressant.*

Eh ! mais..... Il me semble.....

APPOLINE.

DUO *du Prisonnier.*

Eh bien, je ne vous entends pas.
Je ne vous entends pas.

ALPHONSE.

Tu n'entends pas,
Mon Appoline ?....
Mon Appoline,
Tu n'entends pas ?

APPOLINE.

Parlez, parlez..... Plus d'embarras.

ALPHONSE.

Ah! sans doute, ma sœur devine.

APPOLINE.

Non, ta sœur ne devine pas.

ALPHONSE, *à part.*

Mais quel trouble secret l'agite!

Ensemble.

APPOLINE, *à part.*

Ah! quel trouble secret m'agite!

ALPHONSE, *à part.*

Mais quel trouble secret l'agite!

Ensemble.

Son cœur palpite.....
Ah! je le voi.

APPOLINE.

Mon cœur palpite.....
Ah! quel effroi!

ALPHONSE.

C'est ton bonheur qui me ramène,
Qui me ramène.

APPOLINE.

Oui, tu reviens nous consoler. (*Bis.*)

ALPHONSE.

Pour former la plus douce chaîne,
Je te donne la main d'Eugène.

APPOLINE, *à part.*

Ah! quel malheur vient m'accabler! (*Bis.*)

Ensemble.

Ah! quel tourment! quelle gêne!
Comment, hélas! les soutenir!
Ah! c'est trop, c'est trop de peine.
Que faire? ô ciel! que devenir?

ALPHONSE, *à part.*

Voilà son cœur à la gêne:
Mais mon choix doit lui convenir;
Et l'aveu qu'attend Eugène,
Ah! j'ai l'espoir de l'obtenir.

ALPHONSE.

Oui, ma sœur, c'est en devenant l'épouse d'Eugène, en te chargeant de son bonheur que tu peux, que tu dois m'acquitter envers lui.

APPOLINE.

Ah ! mon frère.....

ALPHONSE.

Persuadé que tu as tout-à-fait oublié celui qui s'est montré si indigne de toi, j'ai promis....

APPOLINE.

Qu'avez-vous fait ?

ALPHONSE.

Hésiterois-tu ?

APPOLINE.

Mon frère, n'exigez pas un sacrifice.....

ALPHONSE.

Un sacrifice !

SCÈNE XVI.

Les mêmes, EUGENE.

EUGÈNE, *à part, sortant de chez son père.*

Ce que je viens d'apprendre pourroit bien entraver mon mariage.

APPOLINE.

Mon frère.....

ALPHONSE.

Qu'ai-je entendu !

EUGÈNE, *à part.*

Alphonse avec sa sœur ! voyons s'il est question de moi. (*Il écoute.*)

APPOLINE.

Je suis bien coupable sans doute ; mais le souvenir de Léon.....

Tel nous caresse et nous embrasse
Qui médite une trahison.
Il en est ainsi d'une femme
Qu'on force à vivre sous nos lois ;
Tout en se soumettant, la dame
Souvent médite un autre choix.

ALPHONSE.

Je te répète, mon cher Eugène, qu'un mot de ma mère suffira pour déterminer Appoline.

EUGÈNE.

Et moi, mon cher Alphonse, je te répète que je n'en crois rien.

ALPHONSE.

Tu verras.

EUGÈNE.

A la bonne heure. Entame la négociation.

EUGÈNE.

AIR : *du Pas redoublé.*

Mais si d'après ce pourparler,
Malgré ton éloquence,
Refusant de capituler,
On fait même défense :
Levant le siége sur-le-champ,
Sans tambour ni trompette,
Au lieu de marcher en avant,
Nous battrons la retraite.

ALPHONSE.

La retraite !

Même air.

Morbleu ! laissons à l'ennemi
La retraite en partage ;
Pour les Français, mon cher ami,
Elle n'est plus d'usage.
En guerre, en amour, sans brancher,
Sans craindre la défaite,

En avant nous devons marcher,
Et jamais en retraite.

(*Il entre chez lui.*)

SCÈNE XVIII.

EUGÈNE *seul.*

Ma foi, mon père a deviné juste. Léon est toujours aimé ; mais cela ne m'étonne pas, une première inclination..... Au surplus, je suis bien aise qu'il ne soit pas revenu quelques jours plus tard.

SCÈNE XIX.

EUGÈNE, LEON.

LÉON.

Eh bien, tu as vu Appoline?

EUGÈNE.

Oui, mon ami, et c'est une affaire arrangée.

LÉON, *avec inquiétude.*

Comment?

EUGÈNE.

Elle ne veut pas de moi.

LÉON, *avec joie.*

Elle te refuse?

EUGÈNE.

Net, et j'ai mon congé..... absolu.

LÉON.

Ainsi, je n'ai pas perdu toute espérance.

EUGÈNE.

Je n'en sais rien.

LÉON.

Si je puis parvenir à lui faire oublier ma conduite passée. ....

EUGÈNE.

Cela sera difficile à présent : mais tu avois un si bon moyen de réparer tout cela, et de ramener Appoline.

LÉON.

Et quel moyen?

EUGÈNE.

Eh! parbleu! tout simple.

AIR : *Vaudeville de l'Opéra-comique.*

Après avoir été bien fou,
Et dissipé ton patrimoine,
Au lieu d'aller, je ne sais où,
Te claquemurer comme un moine,
Il te falloit au champ d'honneur
Avec nous chercher la victoire,
Et tes torts seroient dans son cœur
Effacés par la gloire.

LÉON.

Mon ami..... Quoique je n'aie pas eu le bonheur d'être dans vos rangs, je ne me suis point fait hermite.

EUGÈNE.

Mais que diable es-tu donc devenu?

LÉON.

Même air.

Après que des gens délicats,
Dont la bourse m'étoit ouverte,
M'eurent pris quelques vieux contrats,
A quatre-vingts pour cent de perte,
Choisissant celui des métiers
Qui pourroit le mieux me refaire,
Pour me venger des usuriers,
Je me suis fait corsaire.

EUGÈNE.

Corsaire!..... Tu t'es battu contre les Anglais! Ah! mon ami, que tu es heureux!

AIR : *Le Magistrat irréprochable.*

Que n'étoit-il en ma puissance
D'en rencontrer sur mon chemin!
Ah! pour moi quelle jouissance
D'en avoir trouvé sous ma main!
Mais par leur or et par leur brigue
Les Anglais se font un rempart:
Lorsque par-tout est leur intrigue,
Leurs soldats ne sont nulle part.

LÉON.

Les Anglais sont plus fins que leurs alliés.

EUGÈNE.

Ah! ça, mais puisque tu t'es fait corsaire, dis-moi donc.....

LÉON.

Tu as peut-être entendu parler d'un certain Sabord, capitaine de l'Intrépide.....

EUGÈNE.

Ce marin si déterminé, si fameux par ses hardis exploits et par des prises considérables?

LÉON.

Justement.

EUGÈNE.

Qui s'est offert pour épouser Appoline?

LÉON, *ouvrant sa redingotte et paroissant en uniforme de marin.*

Le voilà.

EUGÈNE.

Ah! mon ami, que je t'embrasse, que je te félicite, et

de tout mon cœur..... Mais comment se fait-il que Léon soit Sabord, et que Sabord soit Léon?

LÉON.

Le voici. Parti de Meaux avec quelques louis, maigres débris de ma fortune, marchant sans dessein, sans projet, je suis arrivé, je ne sais comment, à Saint-Malo. Un corsaire mettoit à la voile; je propose au capitaine de me prendre à son bord; mon air résolu lui plaît, il m'accepte, nous partons, et je prends le nom de Sabord. J'ai le bonheur de me distinguer dans différens combats; le patron m'accorde sa confiance, me fait son lieutenant, et ne cesse de me traiter comme son fils; il meurt, me lègue son bâtiment, et le sort ayant continué de me favoriser, je me trouve enfin maître d'une fortune considérable, avec laquelle je suis, mon cher, ton petit serviteur, et l'amant le plus épris de ma chère Appoline.

EUGÈNE.

Et pourquoi, au lieu d'écrire sous le nom de Sabord, ne t'es-tu pas annoncé sous celui de Léon?

LÉON.

J'ai voulu savoir auparavant si j'étois encore aimé.

EUGÈNE.

Tu n'en peux plus douter, ainsi je me charge du reste. Entre à la maison, envoie ici mon père, et sois prêt à paroître quand je t'appellerai.

LÉON.

Je compte sur ton amitié.

EUGÈNE.

Oui, mon brave camarade, et à charge de revanche.

LÉON.

C'est juste.

AIR : *Quand nous offrirons la peinture.*

Enfans et soldats de la France,
Dans nos camps ou sur nos vaisseaux,
Guidés par la même vaillance,
Nous suivons les mêmes drapeaux.
Quand à nos yeux la gloire brille,
La même ardeur sait nous unir :
Nous sommes tous de la même famille,
Et tour-à-tour nous devons nous servir.

Ensemble.

Nous sommes tous, etc.

(*Léon sort.*)

SCÈNE XX.

EUGÈNE, ALPHONSE, Madame DUMONT, APPOLINE, M. CLÉMENT.

EUGÈNE, *frappant chez mad. Dumont.*

Madame Dumont, mademoiselle Appoline, Alphonse..... Venez tous.

ALPHONSE, *sortant.*

Eh! mon Dieu, de quoi s'agit-il?

Mad. DUMONT, *sortant avec Appoline.*

Qu'est-ce que c'est?

EUGÈNE, *voyant arriver son père.*

Venez aussi, mon père.

M. CLÉMENT.

J'arrive.

EUGÈNE.

Vous voilà tous, bon! (*A Appoline.*) Mademoiselle vous refusez de m'épouser, cela ne m'étonne pas : mais

ce qui me surprend beaucoup, c'est que vous refusiez aussi un brave marin qui a bien servi son pays, et qui met cinq cent mille francs à vos pieds.

Mad. DUMONT, *à Alphonse.*

Qu'est-ce que cela veut dire?

ALPHONSE.

Je n'y comprends rien.

APPOLINE.

Croyez, Monsieur, que si, malgré toute ma reconnoissance, je n'ai pas accepté le libérateur de mon frère, l'intérêt ne me décidera jamais en faveur d'un autre.

ALPHONSE.

Je l'espère bien.

Mad. DUMONT.

Certainement.

M. CLÉMENT.

C'est selon.

EUGÈNE.

Avant de rebuter un homme, il faut le connoître.

APPOLINE.

Je n'en ai nulle envie.

EUGÈNE.

C'est que je le connois, moi.

ALPHONSE.

Tu le connois!

EUGÈNE.

Et mon père aussi.

M. CLÉMENT.

Il est vrai.

EUGÈNE.

Sabord est jeune, il est aimable, il a tout ce qu'il faut

pour plaire ; Mademoiselle doit l'épouser, et je dis que Mademoiselle l'épousera.

APPOLINE.

Moi !

ALPHONSE.

Ma sœur !

Mad. DUMONT.

Ma fille !

M. CLÉMENT.

Cela se pourroit bien.

APPOLINE.

Jamais.

EUGÈNE, *à Appoline.*

AIR : *Ah ! ne blamez pas ma gaîté.*

Sabord ici doit l'emporter,
Quelque chose qu'on puisse faire :
En vain vous voulez résister,
Songez qu'il s'agit d'un corsaire :
De vous ce corsaire a fait choix ;
Et quoiqu'ici chacun en dise,
Sur vous le corsaire a des droits,
Et vous êtes de bonne prise. } *Bis.*

Mad. DUMONT, ALPHONSE.

De bonne prise !

APPOLINE.

Des droits sur moi !

EUGÈNE, *à Appoline.*

Le capitaine Sabord est là, vous allez le voir.

APPOLINE, *voulant s'en aller.*

Je ne le verrai pas.

EUGÈNE, *la retenant.*

Oh ! parbleu ! vous le verrez. (*Il appelle.*) Viens, brave Sabord.

SCÈNE XXI.

Les mêmes. LÉON, *en uniforme.*

APPOLINE.

AIR : *Grands dieux ! que vois-je ?*

Quoi! ce marin seroit Léon,
Qui toujours aspire à me plaire!
Mais, hélas! en changeant de nom
A-t-il changé de caractère!

M. CLÉMENT, EUGÈNE, LÉON.

En chœur.

Oui, ce marin, c'est bien Léon,
Qui toujours aspire à vous plaire;
Et croyez qu'en changeant de nom,
Il a / J'ai bien changé de caractère.

Mad. DUMONT, ALPHONSE.

Quoi! ce marin seroit Léon!
Quel est donc le sort qu'il espère!
Mais Léon, en changeant de nom,
A-t-il changé de caractère?

Mad. DUMONT.

Comment c'est Léon, et Léon devenu bon sujet?

M. CLÉMENT.

J'en suis convaincu.

ALPHONSE.

Je le crois, et cet habit m'en est le garant... Mais....

EUGÈNE.

Point de mais. Il a toujours aimé Appoline, il en est encore aimé.

Mad. DUMONT.

Est-il vrai, ma fille?

APPOLINE.

Vous savez bien, ma mère, que je n'ai jamais pu l'oublier.

EUGÈNE.

Ainsi, Madame, si vous croyez m'avoir quelque obligation, c'est en les unissant que vous pouvez vous acquitter envers moi.

M. CLÉMENT.

Mon fils a raison.

Mad. DUMONT, *à Alphonse.*

Qu'en dis-tu, mon ami?

ALPHONSE.

Ma mère, nous ne pouvons rien refuser à Eugène.

Mad. DUMONT.

Allons, M. Léon, puisque l'amitié, l'amour et la fortune sont pour vous, à demain le contrat.

LÉON.

Ma chère Appoline.... Madame.... Mes amis, je vous réponds de son bonheur.

(*On entend une marche.*)

ALPHONSE.

Qu'est-ce que j'entends là?

M. CLÉMENT.

C'est tout le village, qui vient célébrer la Paix, et féliciter les vainqueurs d'Austerlitz.

DIVERTISSEMENT.

Les mêmes, Madame DE BELVAL, ROBERT, JEANNETTE, et tout le village arrivant sur la marche.

Mad. DE BELVAL.

AIR: *Que les accens de la victoire.* (Marche de M. Plantade.)

Que les accens de l'allégresse
Retentissent dans nos hameaux;
De nos guerriers avec ivresse
Exaltons les nobles travaux.

Jamais la France triomphante
Ne vit éclore un plus beau jour.
Oui, la paix comble notre attente,
De la paix chantons le retour.

CHŒUR.

Pour célébrer la grande armée
Unissons nos vœux et nos voix,
Et que par-tout la renommée
Répande ses brillans exploits.
Sa valeur fait notre puissance.
Nous devons tout à nos vainqueurs.
Que pour eux la reconnoissance
Soit à jamais dans tous les cœurs.

Mad. DE BELVAL, *aux Militaires.*

AIR: *Comment goûter quelque repos.*

Généreux et vaillans guerriers,
Fiers conquérans de l'Allemagne,
Qui dans une seule campagne
Avez cueilli tant de lauriers,
La paix, fruit de votre courage,
Vous rend à nos vœux les plus doux:
Puissiez-vous, heureux parmi nous,
Jouir long-temps de votre ouvrage.

LE MÉNÉTRIER.

Oui, Madame, vive nos braves militaires!

M. CLÉMENT.

Ils ont toujours bien fait leur devoir, ceux-là.

AIR: *Dans cette maison à quinze ans.*

Dans le temps que des factions
Regnoit la coupable furie,
Que d'affreuses divisions
Déshonoroient notre patrie;
Tandis que des gens avilis
Se disputoient rang et puissance,
Toujours battant les ennemis,
Nos soldats, entre eux bien unis,
Relevoient l'honneur de la France.

ALPHONSE.

Ah! si dans ces temps désastreux l'honneur français ne quitta jamais nos drapeaux; jugez ce qu'il en doit être à présent.

AIR : *Le Philosophe respectable.*

Combien la confiance est grande
Entre le chef et les soldats!
Fiers du héros qui nous commande,
Nous marchons gaîment aux combats.
Toujours ardens, toujours terribles,
Et fermes au bruit du canon,
Nos grenadiers sont invincibles
Sous les yeux de NAPOLÉON.

TOUS.

Nos grenadiers, etc.

Mad. DE BELVAL, *aux Militaires en montrant les mariés.*

Messieurs, voici le couple que je me promettois d'unir au retour de la paix; nous la devons à votre valeur, c'est à vous à placer le chapeau de la mariée.

(*Elle leur présente le chapeau.*)

LÉON et ALPHONSE.

Madame.....

Mad. DE BELVAL, *tandis que Léon et Alphonse posent le chapeau nuptial, et que les jeunes filles élèvent des couronnes de fleurs et les garçons des guirlandes.*

AIR : *A jeune et gentille fillette.*

Lorsqu'en ces lieux je récompense
L'amour et la candeur,
La bonté, la douceur,
Il faut en cette circonstance
Que des mains de la vaillance
L'aimable innocence
Reçoive une fleur.

(*Pendant ce couplet, M. Clément est entré chez lui, en a rapporté la dot dans une bourse qu'Eugène donne à Robert.*)

EUGÉNIE, *à Robert, lui remettant la bourse.*
Voici la dot que Madame vous destinoit.

ROBERT, *à mad. de Belval.*
Ah! Madame, que de bonté!

JEANNETTE.

AIR : *Avec les jeux dans le village.*

Toujours de votre bienfaisance
Nous garderons le souvenir.
Et j'vous l'avoue, en conscience,
La paix ne pouvoit pas mieux v'nir.
J'épous' le jeune homme qui m'adore,
J'ai l'cœur satisfait et joyeux;
Mais c'qui m'fait pu d'plaisir encore,
C'est qu'ici tout l'monde est joyeux.

(*Pendant le couplet suivant, M. Clément présente Léon à madame de Belval, et semble lui conter ce qui vient de se passer à l'égard du mariage d'Appoline.*)

ROBERT.

AIR : *On culbute par compagnie.* (de l'Opéra-comique.)

J'croyois mon mariage incertain;
Mais, grace à la paix que v'là faite,
Ce soir même j'obtiens la main
Que m'gardoit ma chère Jeannette.
Ell' m'aim'ra comme son amoureux,
J'l'aim'rai comme un' maîtresse chérie,
Et jamais d'guerre entre nous deux,
Car c'est la paix qui nous marie.

Mad. DE BELVAL, *répondant à ce que M. Clément et mad. Dumont lui ont dit tout bas.*

Ce que vous me dites, me fait grand plaisir, et je signerai leur contrat de bien bon cœur.

ROBERT, *au Ménétrier.*

Allons, l'Eveillé, allons, gros garçon, une ronde sur la paix qui nous mette tous en train.

LE MÉNÉTRIER.

J'ai ce qui vous faut. En rond, et grand chorus.

VAUDEVILLE.

AIR : *J'ons un Curé patriote.*

Depuis l'départ de Boulogne,
Comme on a fait du chemin !
Combien de bonne besogne
S'est finie au-d'là du Rhin !
Pour autant de grands exploits
Falloit dix ans autrefois ;
A présent (*ter*) ça s'fait en trois mois.

TOUS.

A présent, etc.

Arriver sur la frontière,
Y passer l'Rhin sans mic-mac,
Et de la bonne manière
S'emparer de monsieur Mack,
Puis des troupes de *François*
Délivrer les Bavarois,
Tout ça s'est fait (*ter*) dans l'premier mois.

TOUS.

Tout ça s'est fait, etc.

Puis, sans que rien nous retienne,
Allant toujours combattant,
Arriver tout près de Vienne,
Passer l'pont tambour battant,
Puis gaîment, en bon grivois,
Trinquer avec les Viennois,
Tout ça s'est fait (*ter*) dans l'second mois.

TOUS.

Tout ça s'est fait, etc.

Mais l'pu beau de la campagne,
C'est l'combat des trois Emp'reurs.
Ceux d'Russie et d'Allemagne
Croyoient ben être vainqueurs.
Vaincus encore une fois,
Leurs soldats sont aux abois.
Tout ça s'est fait (*ter*) dans l'troisième mois.

TOUS.

Tout ça s'est fait, etc.

L'grand roi d'Suèd', pour tout abattre,
S'avançoit à petits pas.
Les fiers Anglais, quatre à quatre,
Débarquoient et n' bougeoient pas.
Voyez comme ils sont adroits,
Les Anglais et les Suédois,
I' n'ont rien fait (*ter*) pendant trois mois.

TOUS.

I' n'ont rien fait, etc.

Dans l'instant le plus propice
Arrêter l'soldat français,
Accorder un armistice,
Mettre un terme à ses succès,
Donner la paix à *François*,
Faire un mariage et deux rois,
Tout ça s'est fait (*ter*) en moins d'trois mois.

TOUS.

Tout ça s'est fait, etc.

Sur l'continent plus de guerre,
L'épée est r'mise au fourreau,
Et voila que l'Angleterre
Voit son intrigue à veau-l'eau.
Gorge et Pitt, ces deux sournois,
Chez eux s'en mordent les doigts.
Ils en auront (*ter*) pour plus d'trois mois.

TOUS.

Ils en auront, etc.

Mad. BELVAL, *au Public.*

A l'amant de la victoire
Nous consacrons nos couplets;
Mais nous laissons à l'histoire
A détailler ses hauts faits.
Avant qu'ici notre voix
Eût chanté tous ses exploits,
Nous chanterions (*ter*) plus de trois mois.

TOUS.

Avant qu'ici notre, etc.

FIN.

De l'imprimerie de FEUGUERAY, rue Pierre-Sarrazin, n° 11.

Séguier, Armand Louis Maurice, baron

ISAURE,

OU

L'INCONSTANT DANS L'EMBARRAS,

COMÉDIE

EN UN ACTE, MELÉE DE VAUDEVILLES,

Par M. MAURICE S...

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 20 Janvier 1806.

Prix, 24 sous.

A PARIS,

Chez Mad. MASSON, Libraire, Editeur de pièces de théâtre, rue de l'Echelle, N°. 10, au coin de celle St.-Honoré.

1806.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
VALCOUR, Officiers français	M. *Henry.*
DORMEUIL, Officiers français	M. *Armand.*
LÉPINE, valet de Valcour.	M. *Hypolite.*
JUSTIN, valet de place.	M. *Carpentier.*
ISAURE DE SENANGE, jeune veuve.	Mad. *Belmont.*
THÉRESIA TORELLI, dame italienne.	Mad. *Thésigny.*
Mad. BERNARD, maîtresse d'hôtel garni.	Mad. *Duchaume.*
FRANCISQUE, postillon de la Signora.	
Un Notaire.	
Une Demoiselle de Compagnie de la Signora.	

La scène se passe à Paris, à l'hôtel de l'Univers. Le Théâtre représente une salle élégante. Au-dessus de la porte du fond, en grosses lettres : Porte du grand escalier du grand hôtel de l'Univers ; *au-dessus de la porte à droite* : Appartement d'honneur, N°. 1er. ; *au-dessus de la porte à gauche* : N°. 3.

Couplet d'Annonce chanté par Mad. BELMONT.

Air : *Daignez m'épargner le reste.*

Le Français, à qui chaque jour
L'inconstance est si naturelle,
Comme après un nouvel amour,
Court après la pièce nouvelle.
Nos pièces, à tous les momens,
Changent, pour mieux vous satisfaire :
Soyez comme sont les amans, (bis)
Fidèles à la dernière.

Il n'y a d'édition avouée par l'auteur, que celle dont les exemplaires sont signés par l'Editeur. Il poursuivra les contrefacteurs, conformément à la loi.

ISAURE.

SCENE PREMIERE.

DORMEUIL, (*il entre.*)

C'est donc aujourd'hui, ce matin même, que doivent se terminer toutes les irrésolutions de mon aimable veuve, de madame de Sénange. Je rencontre dans ce mariage tout ce que je desirais dans une femme; beauté, graces, talens et ce qu'il y a de mieux une haine, un éloignement du monde, qualités précieuses pour quelqu'un qui comme moi, a un peu de disposition à la jalousie. Ah! si je pouvais enfin saisir sa main, l'unir à la mienne, une veuve! quel mot piquant!..

Air : *appellé par le Dieu d'Amour.*

Jeune fille en s'abandonnant
Ignore ce qu'elle abandonne,
La tendre veuve en se donnant;
Sait le prix de ce qu'elle donne.
L'une comme un bouton de fleur
Des voluptés offre l'emblême,
C'est l'espérance du bonheur,
Et l'autre est le bonheur lui-même.

SCENE II.

DORMEUIL, ISAURE (*Elle sort du N°. 3.*)

ISAURE.

Je me doutais de votre exactitude.

DORMEUIL.

Chère Isaure, j'attends mon arrêt. Hier, vous m'avez promis que mon sort serait aujourd'hui décidé; parlez, que dois-je apprendre?

ISAURE.

Air : *Un homme, pour faire un tableau.*

Prête à céder à votre ardeur,
Plus calme et dans la solitude
J'ai voulu ~~montrer~~ mon cœur
Pour fixer mon incertitude.
La nuit, dit-on, porte conseil.

DORMEUIL.

Il doit être à mon avantage,
Car toujours le cœur, au réveil,
A conseillé le mariage.

Songez que voilà un an que j'attends mon bonheur.

ISAURE.

Y aurait-il aussi long-tems?

DORMEUIL.

Ah! madame, quelle question?

ISAURE.

Pardon : vous savez si c'est caprice de ma part.

DORMEUIL.

Je sais que depuis long-tems, livrée à une mélancolie dont j'ignore la cause, elle a été le prétexte qui sans cesse vous a fait retarder le plus beau jour de ma vie.

ISAURE.

Ai-je tort?

Air de Léonce.

Voyager seul est dangereux ;
Aussi pour traverser la vie,
On se rapproche, on s'associe,
Et la route se fait à deux.
Mais, suffit-il pour le passage,
De réunir à la bonté,
Un cœur honnête et point volage!
Il faut y joindre la gaîté
Pour charmer l'ennui du voyage.

DORMEUIL.

Même air.

Sur moi daignez vous reposer
Du soin d'égayer votre vie,
Votre attente sera remplie,
Mon amour ne peut m'abuser ;
Lui seul charmera le passage
Et de sa crainte alors guéri,
Votre cœur rendra témoignage,
Que c'est l'amour seul du mari
Qui fait la gaîté du voyage.
Oui, c'est l'amour, etc.

ISAURE.

Ce que vous exigez. . .

DORMEUIL.

Vos affaires sont arrangées, votre procès gagné, c'était là, me disiez-vous, ce qui vous retenait, aussitôt après nous devions terminer et partir pour ma terre.

ISAURE.

Donnez-moi encore cette journée,

DORMEUIL.

Celle d'hier devait être la dernière.

ISAURE.

Eh bien, à la bonne heure, je consens, mais à deux conditions : la première est que vous ne me questionnerez jamais sur la douleur dont je vous ai caché le sujet, la seconde est que jusqu'à notre arrivée à votre terre, notre mariage restera secret.

Vaudeville des Vélocifères.

C'est l'affaire de quelques jours
A mes vœux serez-vous docile,
Imposer silence aux amours
Est quelquefois bien difficile.

DORMEUIL.

Ah sur ce point, ma vive ardeur
Peut aisément vous satisfaire,
Je commence à croire au bonheur
Quand vous appellez le mistère.

ISAURE.

Disposez tout et revenez vîte, hors vous et votre notaire, je ne recevrai personne de la journée.

SCENE III.

ISAURE; (*seule*)

(*Suivant Dormeuil des yeux.*) Bon et honnête Dormeuil, si je ne fais pas mon bonheur, j'aurai du moins la satisfaction d'avoir fait le vôtre. C'en est donc fait? Ah qu'il ignore toujours qu'un autre... (*Elle tire de son sein un portrait enveloppé d'un papier.*) Cher Valcour, toi que j'ai aimé, toi que peut-être j'aime encore; tu m'excuses sans doute. Le voilà cet écrit que tu fis en me quittant. (*Elle lit.*) « Je jure par l'amour, je jure par l'honneur de n'a-« voir jamais d'autre femme qu'Isaure de Sénange, *Valcour.* » S'il vivait encore, il tiendrait sa promesse, et moi? Oh moi, détournons ces tristes idée.

Air : *de Doche, dans* Champagnac.

Dans le moment où l'on perd ce qu'on aime,
Moment cruel qui ternit nos beaux jours,
On se complait dans sa douleur extrême
Pour un moment on veut pleurer toujours;
Mais le tems fuit, et malgré la promesse,
Le cœur bientôt se dit secrètement!
Chagrin d'amour doit-il durer sans cesse
Quand le plaisir ne dure qu'un moment.

C'est bien assez que la peine cruelle
De nos plaisirs ait arrêté le cours,
C'est bien assez qu'une amante fidèle,
Ait par son deuil attristé les amours;
Tout a son terme, et chassant la tristesse,
Le cœur enfin répète hautement!
Chagrin d'amour ne peut durer sans cesse
Quand le plaisir ne dure qu'un moment.

SCENE IV.

ISAURE, Mad. BERNARD.

Mad. BERNARD.

J'ai l'honneur de souhaiter le bon jour à madame, est-elle toujours satisfaite de ma maison?

Mad. BERNARD.

Oui, monsieur Justin, oui, vous avez ma protection! Et mais qu'entend-je. (*Elle va à la fenêtre.*) Encore un courrier! quel jour pour ma maison! cours, mon cher Justin, que le cuisinier prépare un diner superbe.

JUSTIN.

C'est cela, madame Bernard! nous avons déjà trois personnes; quand on a la vogue il faut en profiter.

Mad. BERNARD.

Laisse-moi faire. Donnez-vous la peine d'entrer, messieurs, donnez-vous la peine d'entrer.

SCENE VII.

Mad. BERNARD, VALCOUR, LEPINE, (*en courrier.*)

VALCOUR, (*sans faire attention à Mad. Bernard.*

Mon cher Lépine, il est donc vrai quelle arrive!

LÉPINE.

Oui, monsieur.

VALCOUR, (*à Lépine.*)

Qu'elle consent à m'épouser.

LÉPINE.

Oui, monsieur.

VALCOUR, (*de même.*)

Qu'elle est enfin persuadée que je n'ai jamais aimé qu'elle.

LÉPINE.

Oui, monsieur, et c'est là le plus fort.

Mad. BERNARD.

Monsieur...

VALCOUR, (*de même.*)

Chère Thérèsia, pardonne-moi ton erreur!

Rondeau nouveau de Doche.

Je sais qu'en Italie
Amoureux pour toujours,
Ce n'est qu'avec sa vie
Qu'on finit ses amours;
Il n'en n'est pas de même
Chez nous autres Français,
D'abord on croit qu'on aime
Puis on en doute après
Long-tems de belle en belle,
Le cœur s'en va courant,
Il commence infidèle,
Mais il finit constant;
Chère amante, sans doute
D'autres ont eu ma foi,
C'est que j'étais en route,
Pour arriver à toi;
A présent je t'adore
Ah! compte sur mon cœur

Que chercherai-je encore
J'ai trouvé le bonheur ;
Peut-on chercher encore
Quand on a le bonheur.

LEPINE, (*à Valcour.*)

Contenez-vous, monsieur, vous savez que le mystère vous est nécessaire.

Mad. BERNARD.

Monsieur. . .

VALCOUR.

Ah ! pardon ; madame, veuillez tout de suite me faire donner deux appartements ?

Mad. BERNARD.

Les faut-il considérables !

LÉPINE.

Tout ce que vous avez de mieux !

VALCOUR.

L'essentiel est qu'ils soient tout près l'un de l'autre.

Mad. BERNARD, (*montrant le N°. 1.*)

J'ai là justement votre affaire. C'est un ami intime que monsieur attend ?

VALCOUR.

Un ami ? mieux que cela madame.

Mad. BERNARD.

J'y suis, monsieur attend sa femme.

VALCOUR.

Mieux que cela encore.

LÉPINE, (*à Valcour.*)

Monsieur, monsieur. . .

VALCOUR.

Figurez-vous tout ce qu'il y a de plus aimable dans le monde ? ce qui n'est pas encore le bonheur, mais tout ce qui en est le présage ; en un mot, ma prétendue.

Mad. BERNARD.

Votre prétendue.

LÉPINE, (*à part.*)

Allons, il n'a pas pu y tenir ?

VALCOUR.

Oui, madame, un ange pour la beauté, un démon pour la jalousie, une ingrate qui deux ans a refusé de m'entendre, une femme charmante qui consent à mon bonheur.

Mad. BERNARD.

Est-il possible ? monsieur vient se marier chez moi. Dans sa position il ne peut rien faire de mieux. Un homme qui se marie, n'est sans doute pas un homme qui est mort,

VALCOUR, (*à Lépine.*)

Sois tranquille, je ne dirai plus rien.

Mad. BERNARD.

Le repas de noce sera-t-il considérable?

VALCOUR.

Le repas de noce? le plus joli repas du monde? figurez-vous d'abord une petite table?

Mad. BERNARD.

Une grande table, monsieur veut dire.

VALCOUR.

Non, madame, une petite table et deux couverts!

Mad. BERNARD.

L'un vis-à-vis de l'autre? point d'importuns, point d'étrangers, le plus délicieux tête-à-tête!

Cavatine de Gaveaux.

Rien ne plait dans la vie
Qu'à deux,
L'amitié nous convie
A deux.
Il n'est de douce peine
Qu'à deux,
L'amour n'a qu'une chaine
Pour deux.

Tout seul le froid silence
Nous suit,
A trois la confiance
Nous fuit;
Un plus grand nombre attriste
Nos feux,
Le vrai bonheur n'existe
Qu'à deux.

Mad. BERNARD.

Eh! monsieur, que voulez-vous que devienne les aubergistes? (*A part.*) Ce monsieur qui s'annonçait si bien; une petite table et deux couverts. (*Elle entre au N°. 1, et laisse la porte ouverte.*)

SCENE VIII.

VALCOUR, LÉPINE.

VALCOUR.

Mon cher Lépine, que je t'embrasse pour la bonne nouvelle que tu viens de m'apporter; c'est est donc fait, demain je me marie, demain plus de mystère. Mais nous voici seuls, dis-moi qui à pu changer tout à coup l'esprit de ma chère Thérésia? Quelle heureuse étoile a produit une si subite révolution.

LÉPINE.

Vous la voyez, je suis l'étoile ? Ah ! monsieur, que vous l'avez échappé belle. Vous vous rappellez que d'après votre itinéraire, nous devions prendre la route de Simplon ; déjà. . .

Air : *Trouverez-vous un Parlement ?*

Nous avions franchi lestement,
Et presque sans reprendre haleine
Ce chemin que précédemment,
On ne gravissait qu'avec peine ;
Un instant s'était écoulé
La montagne était applanie.

VALCOUR.

Mon ami :

Notre héros avait parlé,
Tout fléchit devant son génie.

Poursuis.

LÉPINE.

Nous étions donc sur la hauteur et je me félicitais de voir la signora s'éloigner presque sans regret d'un pays qui devait lui être si cher ; tout-à-coup il lui prend fantaisie de descendre de voiture pour jetter un dernier coup d'œil sur le pays qu'elle va quitter. Je la suis, elle s'arrête, je la vois palir, des larmes coulent de ses beaux yeux, il en est tems encore s'écrie-t-elle ? là-dessus elle tire de sa poche une bourse superbe : tout ce qu'elle renferme est à toi, me dit elle, mais il faut que je sache la vérité. Ce ton de voix me frappe, ses larmes m'attendrissent et je saisis la bourse.

VALCOUR.

Coquin.

LÉPINE.

Voyant que j'avais pris la bourse, sa figure est devenue plus sereine. Maintenant continua-t elle, dis-moi ce que tu penses de ton maître.

Air : *l'Amour est un enfant trompeur.*

Un Français...

C'est toujours elle qui parle :

Un Français, cherche son plaisir
Son humeur est légère,
Et celle qu'on lui voit choisir
N'est jamais la dernière.
C'est bien assez d'un tel effroi,
Pour le moins, mon cher apprends-moi,
Si je suis la première.

VALCOUR.

A cela, qu'as-tu dit ?

LEPINE.

A cela, monsieur, je me suis aussitôt rappellé une

foule de choses que j'avais oubliées ; d'abord cette petite blonde si jolie pour qui vous concûtes à Strasbourg cette passion violente qui dura quinze jours.

VALCOUR

Peste soit de ta mémoire ! Avoue Lépine quelle était charmante.

LÉPINE.

En choisissons-nous jamais d'autres, monsieur ! Je me suis souvenu ensuite de cette belle juive...

VALCOUR.

Aux grands yeux noirs, n'est-ce pas ?

LÉPINE.

C'est cela ! lesquels yeux noirs vous firent faire en trois semaines pour trois mille écus de dettes.

VALCOUR

Faire des dettes avec une Juive, je ne pouvais pas mieux lui prouver mon amour. Mais j'espère bien que tu n'auras pas dit à Thérésia. . .

LÉPINE.

Y pensez-vous ? Et la cousine, cette jeune veuve de Bordeaux si douce, si fraiche ?

VALCOUR.

Paix donc, paix donc ?

LÉPINE.

Vous la rappellez-vous, monsieur ?

VALCOUR

Belle question ? n'est-ce pas à elle que j'ai fait cette maudite promesse de mariage.

LÉPINE

C'est ausssi pour elle que vous avez eu cette belle imagination qui nous prive de notre maison, de notre voiture, et vous force de vous marier à l'auberge.

VALCOUR, (*posant son sabre et son chapeau sur une table.*)

Imbécile, avais-je un autre moyen pour empêcher cette femme romanesque de me poursuivre avec son inconcevable fidélité.

LÉPINE.

Vous avez raison. Mais à la constance près, avouez que de graces, que de noblesse !

VALCOUR.

C'est vrai, et dans d'autres momens, que simplicité, que d'abandon.

LÉPINE.

Comme elle aimait la musique, monsieur, comme elle aimait la musique ! . . . Vous rappelez-vous que vous la séduisites dans un concert.

VALCOUR.

En chantant la romance d'Ariodant, n'est-ce pas? C'est qu'aussi je la chantais avec une ame, une sensibilité!

LÉPINE.

Je crois encore voir.

VALCOUR, *tournant le dos au N°. 3.*

Air: *Femme sensible.*

Femme sensible, entends-tu le rama....

SCENE IX.

Les Mêmes, ISAURE.

ISAURE, *entrouvrant la porte et appercevant Valcour.*

Valcour! ah! (*Elle se trouve mal et referme la porte.*)

SCENE X.

VALCOUR, LEPINE.

VALCOUR.

Quel est ce cri?

LÉPINE.

Il m'a semblé reconnaître la voix... (*Il va regarder par le trou de la serrure.*)

VALCOUR

Quoi! tu as reconnu?

LÉPINE, *de même.*

Monsieur, vous êtes perdu: c'est elle!

VALCOUR.

Impossible.

LÉPINE, *de même.*

Je vous assure, monsieur, que c'est elle.

VALCOUR.

Elle ici? madame de Senange à Paris?

LÉPINE, *de même.*

Pis que cela, monsieur, à deux pas de vous. Ah! mon dieu, elle s'est trouvée mal.

VALCOUR

Elle s'est trouvée mal; courrons...

LÉPINE, *de même.*

Gardez-vous en bien; songez aux suites. Avant qu'elle reprenne ses sens, si vous m'en croyez, décampons.

VALCOUR, *dans le plus grand trouble.*

Mon cher Lépine, que faire? que devenir?

LÉPINE

Je n'en sais rien. Si vous restez, il se peut qu'en atten-

dant l'Italienne, la Française vienne vous forcer à une explication.

VALCOUR.

Effectivement je ne puis pas rester.

LÉPINE.

D'un autre côté, si vous vous en allez il se peut que pendant ce tems là votre Italienne arrive et fasse connaissance avec la Française.

VALCOUR.

Tu as raison, je ne puis pas m'en aller. (*On entend sonner.*)

LÉPINE.

La voilà qui sonne.

VALCOUR.

Allons, elle m'a vu et je ne puis l'échapper. Lépine, crois-tu quelle m'aime encore.

LEPINE.

Pas le moindre doute ! à moins quelle ne vous aime plus.

VALCOUR.

Cependant en me voyant elle a jetté un cri !

LEPINE.

Rassurez-vous, s'il y a des cris d'amour, il y a aussi des cris de peur.

VALCOUR.

Tu crois :

Air : *nouveau de Doche.*

Dieu des ingrats, amour daigne m'entendre,
Exauce les vœux d'un amant,
Ce ne sont point ceux d'un cœur tendre
Qui cherche un cœur aussi constant ;
Par de tels vœux on obtient ta disgrace
Et l'arrêt est bien mérité !
Amour, amour, fais-moi la grace
D'une infidélité.

LÉPINE.

On vient, chût.

VALCOUR, *montrant le N°. 3.*

Par ici.

LEPINE, *montrant la porte du fond.*

Non, par là. (*Ils se mettent à l'écart*).

SCENE XI.

VALCOUR, LÉPINE, JUSTIN.

JUSTIN, *un grand papier à la main, sans voir personne.*

Parlez-moi des comptes de madame Bernard, chaque article n'est rien, mais au bas le beau total.

LEPINE

TRIO nouveau de Doche.

Sans doute c'est sa maîtresse,
Il faut lui parler sans bruit.

VALCOUR.

Sans doute c'est sa maîtresse,
Il faut lui parler sans bruit.

LÉPINE.

Sue ce qui vous intéresse,
Ce garçon doit être instruit.

JUSTIN, *à part.*

Avec quelle aimable adresse
Tout ce mémoire est conduit.

LÉPINE.

Un peu d'art, un peu d'adresse.
Car sans doute il est instruit.
Un peu d'art, etc.

VALCOUR.

Un peu d'art, etc.

JUSTIN, *à part.*

Les égards, la politesse,
Ne changent rien au produit.

LÉPINE, *à Justin.*

On voudrait bien avec prudence,
Vous dire un mot en confidence.

VALCOUR, (*Le prenant et l'emmenant de l'autre côté du théâtre.*)

Là nous sommes trop près.

LEPINE, *le poussant.*

Point d'éclats indiscrets;
Chût.

VALCOUR.

Paix.

LÉPINE.

Chût.

VALCOUR.

Paix.
Un grand silence.
Chût.

LÉPINE.

Paix.

VALCOUR.

Chût.

LÉPINE.

Paix.
Un grand silence.

VALCOUR.

Cette dame est ta maîtresse.

JUSTIN.

Vous êtes très-bien instruit.
(*A part.*)
Quoi ! déjà sur ma maîtresse,
Notre jeune homme est instruit.

LEPINE VALCOUR, (*entre eux.*)

Un peu d'art, un peu d'adresse,
Et ne faisons point de bruit.

LEPINE, (*à Valcour.*)

Vous voyez, c'est sa maîtresse,
Il faut lui parler sans bruit.

LEPINE VALCOUR, (*ensemble.*)

Un peu d'art, etc. etc.

JUSTIN.

Un peu d'art, un peu d'adresse
J'en aurai quelque fruit.

VALCOUR, (*à Lépine.*)

Veille toujours. (*A Justin lui donnant de l'argent.*) Dis-moi que fait ici madame de Sénange?

JUSTIN.

Monsieur, cette dame est à Paris pour un procès.

VALCOUR.

Après.

JUSTIN.

Après! elle a été voir son procureur, ses juges, enfin hier elle l'a gagné.

VALCOUR.

Après.

JUSTIN

Voilà tout, monsieur.

VALCOUR

Quoi? pas la plus petite intrigue d'amour.

JUSTIN

Plut au ciel? cette dame est d'une sagesse qui me ruine.

Air: *de la Parole.*

Peu d'amis, pas un seul amant,
Jamais sa porte défendue.
Elle ne sort que rarement
Jamais ne rentre à l'heure indue,
N'écrit ni billets ni poulets,
Ne reçoit présents, ni messages,
Pas un couplet, pas un bouquet
Et je suis réduit (bis) à mes gages.

VALCOUR

Parbleu c'est jouer de malheur? elle m'est restée fidèle.

LEPINE.

Quand il y en a tant. . .

JUSTIN

Il y a bien un certain Dormeuil.

VALCOUR

Dormeuil? officier de cuirassiers.

JUSTIN

Oui, monsieur.

VALCOUR, (*avec joie.*)

Joli garçon.

JUSTIN

Oui, monsieur! Vous le connaissez!

VALCOUR

Nous avons autrefois servi ensemble. Eh! bien, ce Dormeuil?

LEPINE

Ce Dormeuil?

JUSTIN

Rassurez-vous, je ne le crois pas du tout à craindre pour vous.

VALCOUR

Vraiment.

JUSTIN

Il est de ces gens qui arrivent à des heures marquées, s'assoient a une certaine distance, et conservent leur chapeau à la main.

VALCOUR

Mais enfin s'il vient chez elle, c'est pour quelque raison.

LEPINE

Assurément! quand un jeune officier vient chez une jolie femme, il a ses raisons.

JUSTIN

Raison d'amitié tout au plus. Si vous voulez que je vous dise ma façon de penser...

VALCOUR

Oui, mon ami, dis-nous ta façon de penser?

JUSTIN

C'est que je crois que cette dame nourrit dans son cœur quelque passion malheureuse.

VALCOUR

Tu crois.

JUSTIN

Soyez en sûr! plusieurs fois je l'ai surprise qui poussait de longs soupirs, et un jour même je l'ai vue presser sur son cœur le portrait d'un officier; c'est d'un bon augure pour monsieur. (*On entend sonner.*) Ma maîtresse sonne, pardon; je reviens à vous dans le moment. (*Il fait une fausse sortie.*) N'avez-vous rien à lui faire dire.

VALCOUR

Au contraire, mon ami ; elle pourra peut-être te demander si je suis là ; assure-la que je suis sorti.

JUSTIN.

Elle a donc vu monsieur.

VALCOUR

Point de questions, fais ce que je te dis.

JUSTIN

Comptez sur mon intelligence. (*Il entre au N°. 3.*)

SCENE XII.

VALCOUR, LEPINE.

VALCOUR

Pas un moment à perdre ! Lépine, remonte à cheval, cours au devant de ma prétendue, et empêche-la de descendre ici.

LEPINE.

Et où la conduirais-je.

VALCOUR.

Où tu voudras, pourvu que ce soit bien loin. (*Lépine sort.*) Nous, courrons chez Dormeuil, il a été mon ami, par son moyen peut-être je pourrai. . . (*Il va pour sortir.*)

SCENE XIII

VALCOUR, Mad. BERNARD, (*entrant par la porte du fond.*)

Mad. BERNARD, (*arrêtant Valcour.*)

Monsieur les appartements sont prêts, voulez-vous y passer ?

VALCOUR

Non madame, non ; pour des raisons particulières, je vous dirai même que je ne puis plus rester chez vous.

Mad BERNARD.

Qu'est-ce à dire ? monsieur serait-il mécontent.

VALCOUR

Enchanté, madame, enchanté, Je vais rentrer; préparez-moi votre compte. (*Il sort.*)

SCENE XIV.

Mad BERNARD, *seule.*

Eh quoi ! je n'aurai pas même la petite table et les deux couverts ! Le public est bien ingrat!

SCÈNE XV.

Mad BERNARD, JUSTIN.

JUSTIN, *une lettre à la main.*

Monsieur voici. . . eh bien? . . madame Bernard où donc est le jeune officier!

Mad BERNARD

Il vient de sortir.

JUSTIN

Courrons après lui. (*Il sort.*)

Mad BERNARD

S'il pouvait le ramener. Justin, engage-le bien à revenir.

SCÈNE XVI.

Mad BERNARD, ISAURE.

ISAURE

Ah! madame, Bernard, je suis bien aise de vous trouver; je ne pars plus.

Mad. BERNARD.

Madame ne part plus. Elle a bien raison! l'air de ce quartier lui sied si bien. Voilà au moins une petite consolation.

ISAURE.

Veuillez faire dire en bas que je suis sortie pour tout le monde.

Mad. BERNARD.

Même pour monsieur Dormeuil.

ISAURE.

Même pour monsieur Dormeuil.

BERNARD, *s'en allant.*

Oui, madame.

SCÈNE XVII.

ISAURE, *seule.*

J'en demande pardon au nouvel ami, mais les anciens engagemens doivent avoir la préférence.

Air: *Chacun avec moi l'avouera.*

Dans l'absence du dieu du jour,
Le flambeau des nuits trouve grace;
Ainsi l'absence de l'amour
A l'amitié fait trouver place. (bis)

Flambeau d'amitié qui nous luit,
Ressemble à celui de la nuit :
C'est dans l'ombre qu'il nous éclaire ;
Mais sitôt qu'il sont de retour,
Flambeau d'amour,
Flambeau du jour,
Font pâlir toute autre lumière.

SCENE XVIII.

ISAURE, THERESIA, Mad. BERNARD, FRANCISQUE, une Femme de compagnie.

Mad. BERNARD

Donnez-vous la peine d'entrer, madame.

THERESIA, *plusieurs lettres à la main, dont une ouverte.*

C'est bien ici, je pense (*elle lit*) l'hôtel de l'Univers.

Mad. BERNARD.

Oui, madame, l'un des premiers hôtels du monde.

THERESIA.

N'auriez-vous pas dans votre maison un jeune officier nommé Valcour ?

ISAURE, *prête à entrer chez elle, et s'arrêtant.*

Valcour !

Mad. BERNARD, *à part.*

C'est la prétendue. (*haut*) Oui, madame ; il m'avait même instruite de votre arrivée. (*à part*) Gardons-nous de lui dire qu'il veut s'en aller.

THERESIA

Avertissez-le, je vous prie.

Mad. BERNARD

Il est sorti, madame.

THERESIA

Il est sorti ! . . . Ne vous a-t-il rien dit pour moi ? N'a-t-il laissé aucun billet.

Mad. BERNARD

Non, madame.

THERESIA, *à part.*

Comment, lorsque cédant à ses prières, je quitte pour lui l'Italie, lorsque je fais trois cent lieues, conduite par l'amour, il ne vient pas au-devant de moi ; il ne daigne pas même m'attendre ! je ne sais qui me tient. . . Francisque, dites qu'on n'ôte pas les chevaux. (*Francisque sort.*)

Mad BERNARD.

Eh! quoi madame, voudrait déjà partir ? (*A part.*) Il y a un sort attaché à cet hotel.

ISAURE, *à Mad. Bernard.*

Quelle est cette dame !

Mad. BERNARD, *à Isaure.*

C'est la signora Thérésia, dame de distinction qui vient à Paris pour se marier.

ISAURE

Pour se marier.

Mad BERNARD, *de même.*

Je vous en conjure, madame, dites-lui combien vous êtes satisfaite de ma maison.

ISAURE, *à Mad. Bernard.*

Le nom de son prétendu ?

Mad. BERNARD, *à Isaure.*

Valcour.

ISAURE.

Valcour ! (*Elle est prête à se trouver mal, mais se retient.*)

Mad. BERNARD.

Madame le connaît ? Mais c'est charmant ! c'est charmant ! Signora, signora. voilà une dame qui connaît votre prétendu. (*à part, à Thérèsia*) c'est une dame du plus grand mérite, d'une amabilité. (*haut*) La rencontre est parfaite. Donnez-vous la peine de vous asseoir, voilà des siéges ; asseyez-vous, et en attendant le retour du jeune officier, veuillez causer ensemble. (*à Thérèsia*) Faut-il ôter les chevaux de madame ?

THÉRÈSIA

Qu'on fasse ce que j'ai dit.

Mad. BERNARD.

Ah ! si cette dame pouvait au moins me rester ! (*Prenant la demoiselle de compagnie par la main, et l'amenant.*) Venez, mademoiselle ; vous devez avoir besoin de vous reposer ?

SCENE XIX.

ISAURE, THERESIA.

THÉRÈSIA.

Madame connaît monsieur de Valcour ?

ISAURE.

Nous sommes de la même ville, et notre famille est la même.

THÉRÈSIA.

Quoi ! vous seriez aussi sa parente ?

ISAURE.

Je suis sa cousine.

THÉRÈSIA.

Il ne m'avait pas dit que j'aurais l'honneur et le plaisir de vous rencontrer.

ISAURE, *à part.*

Je le crois. (*haut*) C'est le hazard qui nous rassemble.

THÉRÈSIA.

Ainsi, madame, vous l'avez vu?

ISAURE.

Non, pas encore.

THÉRÈSIA.

Du moins, vous savez où il est?

ISAURE

Je suppose qu'il ne tardera pas à revenir.

THERESIA

Quoique vous soyez sa parente, avouez, madame, que j'ai raison de m'en plaindre; il est vrai que dans la matinée divers accidents ont dérangé ma route; mais enfin il était prévenu, et au lieu d'éprouver la même impatience, de venir au devant de moi, au lieu d'être là pour jouir du plaisir que j'aurais à le voir, je ne trouve personne et sans vous, madame, moi pauvre étrangère, je serais déjà abandonnée.

ISAURE

Pour vous plaindre ainsi, il faut que vous l'aimiez beaucoup.

THERESIA

Je vous en fais juge, madame, c'est pour lui que je m'expatrie.

ISAURE

Et lui, vous aime-t-il?

THERESIA

Je le crois, quand je le vois. Il y a pourtant une idée qui m'épouvante; je ne devrais peut-être pas vous la dire, mais vous avez l'air si bon, et puis il n'en est pas sans doute des Françaises comme des Français; parlez-moi franchement, madame, puisque vous êtes la cousine de Valcour, vous devez le connaître.

Air : *d'un Epoux chéri la tendresse.*

Toujours fidèle à la victoire
Rarement fidèle à l'amour,
On dit qu'un Français tour-à-tour
Courtise l'amour et la gloire;
L'Italie a vu leurs succès,
Chez nous leur gloire est confirmée:
En amour le cœur d'un Français (bis.)
Vaut-il mieux [illegible]te.

ISAURE

Votre question est embarassante.

THERESIA

Il est vrai, je ne suis qu'une étrangère; mais vous avez aimé, vous aimez peut-être; dites-moi, croyez-vous qu'il soit en effet capable de trahir un jour la femme qu'il aime.

ISAURE, *à part.*

Ah! si je voulais me venger.

THERESIA

DUO nouveau de Doche.

Parlez, parlez sans mistère,
Croyez-vous qu'il soit sincère;

ISAURE.

Si je crois qu'il est sincère!

THÉRÈSIA.

Quand il a voulu me plaire
Étais-je son premier choix!
Il me l'a juré cent fois.

ISAURE.

Valcour!

THÉRESIE.

Valcour, il me l'a juré cent fois.

ISAURE.

Il vous l'a juré cent fois.

THÉRÈSIA.

Il faudrait ne me rien taire,
Et me parler sans mystère.

ISAURE.

Non je ne veux rien vous taire
Je parlerai sans mystère.

THÉRÈSIA.

Il ma dit que la première
Que seule j'ai su lui plaire.

ISAURE.

Valcour!

THÉRÈSIA.

Valcour.

ISAURE.

Que vous étiez la première?

THÉRÈSIA.

Oui, madame, la première.

ISAURE.

Et seule aviez su lui plaire!

THÉRÈSIA.

Et seule avais su lui plaire.

ISAURE.

Valcour!

THÉRÈSIA.

Valcour : il me l'a juré cent fois.

Ensemble.

ISAURE.

Que vous étiez la première,
Absolument la première,
Et seule avoir su lui plaire.

THÉRÈSIA.

Il m'a dit que la première,
Oui, madame, la première,
Que seule j'ai su lui plaire.

THÉRÈSIA.

Parlez, parlez sans mystère,
Il faudrait ne me rien taire.
Valcour!

ISAURE.

Valcour!

THÉRÈSIA.

Il me l'a juré cent fois.

ISAURE.

Et vous croyez le contraire,
A ce qu'ici j'apperçois.

THÉRÈSIA.

Point de mystère.

ISAURE.

Point de mystère.

THÉRÈSIA.

Il me me l'a juré cent fois.

ISAURE.

Eh quoi, cent fois.

THÉRÈSIA.

Oui, pour le moins cent fois.

ISAURE.

Et quoi cent fois.

THÉRÈSIA.

Oui, oui, cent fois.

THERESIA.

Eh bien, vous ne me répondez pas, je vois qu'il m'a trompée.

ISAURE.

S'il était vrai? si. . .

THERESIA, *se levant.*

S'il était vrai! je ne puis donc plus en douter! cruel Valcour.

ISAURE.

Souffrez. . .

THERESIA.

Je me rappelle encore ce que dernièrement il m'écrivait :

Air de Doche, dans la Jeune Mère.

Chère Thérèsia, sans vous,
Jamais mon âme languissante,
N'eût de l'amour, ce dieu jaloux,
Ressenti l'atteinte brûlante.
En vous voyant, le feu d'amour
A mes regards parut éclore ;
Conservez-moi ce nouveau jour ;
On n'en voit qu'une fois l'aurore.

ISAURE.

Le perfide !

THÉRÈSIA

Dans vos yeux je lis votre indignation ; tenez, madame, voilà ses lettres, prenez-les, remettez-les lui, dites-lui que je n'y ai jamais cru, que je ne sais quel pressentiment m'avait averti de sa perfidie ; adieu, je vais le fuir, je vais dans un lieu inconnu. . . . .

ISAURE.

Arrêtez ! Un autre amour, le tems pourront peut-être vous consoler de sa perte.

THÈRÈSIA.

M'en consoler ! On se console donc chez vous ?

ISAURE.

(*A part.*) Si Valcour est coupable, dois-je la punir de sa faute ? (*Haut.*) Remettez-vous ; je vous assure que je ne lui ai connu et que je ne lui connais aucune passion dangereuse pour vous.

THÈRÈSIA.

Serait-il possible ? Tout-à-l'heure cependant vous aviez l'air. . . . .

ISAURE.

Excusez une parente qui voulait juger par elle-même de l'intérêt que vous portez à son cousin.

THÈRÈSIA.

Ainsi donc Valcour ne m'en a point imposé ?

ISAURE.

J'ignore sa conduite en Italie ; mais avant de vous voir, il m'avait toujours paru sincère.

THÈRÈSIA.

Oh ! je vous crois, madame, vous me faites tant de plaisir,

SCENE XX.

Les Précédens, Mad. BERNARD.

Mad. BERNARD.

Ce monsieur qui vient quelquefois chez madame, veut absolument monter.

ISAURE.

Dormeuil?

THÉRÈSIA.

M. de Valcour serait-il de retour?

Mad. BERNARD.

(*A Thérèsia.*) Non madame. (*A Isaure.*) Il m'a chargé de plus de vous remettre cette boîte.

ISAURE.

Un écrain.

Mad. BERNARD.

Ce monsieur aime bien madame, chaque fois qu'il en parle, c'est un transport, un enthousiasme.

ISAURE.

Dites à Dormeuil que j'accepte son présent, que rien n'est changé dans mes intentions, mais que je le prie de revenir dans deux heures. Ce n'est pas tout, (*prenant mad. Bernard à part*), le jeune officier ne peut tarder à rentrer; cachez-lui que madame est arrivée et faites-le monter dans cette salle. (*A Thérèsia.*) Pardon, voulez-vous passer dans mon appartement.

THÉRÈSIA.

Et nous parlerons encore de Valcour.

ISAURE.

Tant qu'il vous plaira.

THÉRÈSIA (*entrant au numéro 3.*)

Allons donc.

Mad. BERNARD (*arrêtant Isaure.*)

Oserais-je vous demander, cette dame restera-t-elle?

ISAURE

Oui, madame Bernard, oui.

Mad BERNARD, *seule.*

Si maintenant le jeune officier pouvait en faire autant.

SCENE XXI.

Mad BERNARD, DORMEUIL, JUSTIN.

JUSTIN, *en dehors.*

Je vous assure, monsieur, qu'elle n'y est pas? (*Dormeuil entre et puis après Justin.*)

Mad. BERNARD, *à Dormeuil.*

Elle y est, accepte votre présent, ne change rien à ses intentions, mais vous prie de revenir dans deux heures. Allons remplir l'autre commission.

SCENE XXII.

DORMEUIL, JUSTIN.

DORMEUIL, *à part.*

Elle y est ? elle n'y est pas? je ne sais quels soupçons. (*Haut.*) Viens ici, cinquante coups de cannes ou cette bourse, dis-moi la vérité.

JUSTIN

Quoique vous n'ayez pas de canne, je prends la bourse. La vérité est que madame ne veut pas vous recevoir.

DORMEUIL.

Et en soupçonnes tu la raison ?

JUSTIN

Si je la coupçonne ? vous avez connu un jeune officier nommé Valcour.

DORMEUIL.

Oui, sans doute ! mort au champ d'honneur, il y a deux ans.

JUSTIN.

Ah bien oui, mort ; c'est un garçon leste en affaire ; il a déjà ici une intrigue d'amour.

DORMEUIL.

Avec qui?

JUSTIN

Avec la dame du N°. 3. La reconnaissance s'est faite ; madame a envoyé un petit billet, ensuite on a fermé la porte pour vous ; vous pensez bien que tout de suite j'ai soupçonné quelque chose, et comme de mon naturel je suis un peu curieux, je suis resté pour savoir si le jeune officier reviendrait.

DORMEUIL.

Et a-t-il reparu.

JUSTIN, (*allant à la fenêtre et revenant.*)

Le voici ! tenez, monsieur, quand depuis dix ans on sert dans les hôtels garnis, on ne se trompe jamais sur ces choses là.

DORMEUIL.

Laisse-moi. (*Justin entre au* N°. 3.) Valcour ici, Valcour, mon rival ?

SCENE XXIII.

DORMEUIL, VALCOUR.

VALCOUR, *entrouvrant la porte du fond.*

Dormeuil! est-tu seul.

DORMEUIL.

Oui.

VALCOUR.

Sors un momont, j'ai à te parler.

DORMEUIL, *à part.*

Voudrai-t-il m'éloigner? (*Haut.*) Je ne puis sortir.

VALCOUR. (*allant à lui.*)

Mon cher ami, j'ai mes raisons pour te voir ailleurs.

DORMEUIL, *haussant la voix.*

Et moi, j'ai les miennes pour rester ici.

VALCOUR.

Parle plus bas, mon ami, parle plus bas. S'il faut absolument que tu restes ici, je ne demande pas mieux; mais, au moins, je t'en conjure, mets-toi là un peu, à l'écart, et du silence. Je viens de chez toi pour te consulter.

DORMEUIL.

Sur quoi?

VALCOUR

Sur une affaire où il s'agit du bonheur de ma vie; affaire d'amour.

DORMEUIL.

Intrigue à nouer?

VALCOUR.

Non, mon ami, intrigue à dénouer.

DORMEUIL.

C'est donc pour un autre?

VALCOUR

Voici le fait. Tu connais une certaine madame de Senange?

DORMEUIL.

Oui.

VALCOUR.

Qu'en dis-tu?

DORMEUIL.

Elle ne m'a jamais parlé de toi.

VALCOUR

Je le crois bien, il y des gens dont les femmes ne parlent guères. Apprends tout: je l'ai aimée!

DORMEUIL.

Tu l'as aimée ?

VALCOUR.

Trois grands mois ! Elle était prête à céder, lorsque je fus obligé de repartir pour l'armée. Tu conçois sa désolation ; le cœur troublé, les larmes aux yeux, nous nous jurâmes de la meilleure foi du monde une tendresse éternelle. . . et par écrit.

DORMEUIL.

Je devine ; plus fidèle à l'honneur qu'à l'amour, victime du devoir, tu viens pour remplir ta promesse.

VALCOUR.

Tu n'y es pas ; écoute jusqu'au bout. J'arrive à l'armée ; on se bat, je suis blessé. On me transporte sans connaissance ; je me réveille, et au lieu de ces ennemis furieux qui m'environnaient. . . (*Il regarde du côté de la porte d'Isaure*).

DORMEUIL.

Personne.

VALCOUR.

J'apperçois à mes côtés la figure d'un ange, qui semblait se ranimer elle-même en me rappelant à la vie ; si tu avais vu ses soins, ses attentions !

Air nouveau de Doche.

Les yeux fixés sur son visage,
Quand sa main blanche et faite au tour,
Me présentait un noir breuvage,
A longs traits je puisais l'amour.
Mon tendre Esculape à son aide
Apellait la science en vain ;
J'aurais péri par le remède,
Je guéris par le médecin.

DORMEUIL.

Et ta première tendresse ?

VALCOUR.

Tu ris ! voulais-tu que je fisse voyager en Italie un amour de France ? Ces choses-là, mon ami, se laissent à la frontière. . . Pour abréger, la paix se fait, il faut partir ; ma jolie hôtesse consent à me suivre, je prends les avances ; aujourd'hui je l'attends, et demain je me marie.

DORMEUIL.

Et demain, tu te maries ? Oh ! mon ami, que je t'embrasse ! Mais, dans tout ceci, je ne vois pas l'embarras. .

VALCOUR

Attendons donc ? J'espérais que madame de Senange m'aurait oublié, je me disais :

Air : *de Lisbeth.*

Ma perte aura brisé son cœur ;
Mais ce cœur fait pour qu'on l'adore,
Après un instant de douleur,
Cédant au besoin du bonheur,
Aura voulu brûler encore ;
Ainsi le veulent les amours,
Quand on suit leur troupe légère
De l'un à l'autre on va toujours,
Un amour (ter) conduit à son frère.

DORMEUIL.

Eh bien ?

VALCOUR.

Eh bien, mon ami, pas du tout, on m'adore.

DORMEUIL.

On t'adore !

VALCOUR.

Ah ! mon dieu oui. D'entendre seulement prononcer mon nom, on s'est trouvé mal.

DORMEUIL.

On s'est trouvé mal.

VALCOUR

Hélas oui ? et ce n'est pas tout !

DORMEUIL.

Comment, ce n'est pas tout.

VALCOUR, (*lui donnant la lettre que Justin lui a remise.*)

Tiens lis.

DORMEUIL, *lisant.*

« Mon cher Valcour.

VALCOUR, *avec humeur.*

Mon cher Valcour.

DORMEUIL, *continuant,*

» Vous ignorez peut-être que je suis si près de vous !

VALCOUR, *de même.*

Non parbleu, je ne l'ignore pas.

DORMEUIL, (*continuant.*)

» Il faut que nous ayons ensemble un entretien particulier.

VALCOUR, (*de même.*)

Particulier ?

DORMEUIL.

Particulier ? (*Continuant.*) « Mettez un peu de mystère » dans votre conduite, montez sans vous faire annoncer, » j'aurai tout disposé.

VALCOUR.

Tout disposé !

DORMEUIL.

Tout disposé! (*continuant*) pour que nous ne soyons pas interrompus.

VALCOUR

Eh! bien, t'en ai-je imposé.

DORMEUIL.

Je ne reviens pas de ma surprise.

VALCOUR

Comme tu regerdes ce billet; on dirait à te voir que c'est le premier rendez-vous qu'ait donné une jolie femme! Voyons, que me conseilles-tu?

DORMEUIL *avec feu.*

Valcour, connais mieux madame de Sénange : son ame est aussi noble que tendre, ouvre-lui ton cœur et confie-toi à sa générosité.

VALCOUR

Y penses-tu? Se confier à la générosité des femmes! De l'adresse mon ami, de la ruse, voilà ce qu'il faut avec elles? — Il me vient une idée; pour concilier tout, je vais me modérer, par un air froid, j'en imposerai à sa vivacité; beaucoup de cérémonie, le ton du respect.

DORMEUIL.

Oui, mon ami, le respect, sur-tout le respect.

VALCOUR.

Elle va venir, tiens-toi là dans cette pièce, et si ma position devenait trop embarrassante, viens à mon secours, mon ami, viens à mon seceurs, tu me le promets, n'est-ce pas.

DORMEUIL.

Sois tranquille. (*Il entre au numéro* 1.)

VALCOUR

La voici.

SCENE XXIV.

VALCOUR, ISAURE, DORMEUIL (*écoutant.*)

VALCOUR

(*A part.*) Quelle élégance! C'est encore pour moi!

ISAURE (*avec la parure la plus élégante.*)

Cher Valcour! je vous revois, est-ce un songe! et quelle manière délicate de vous annoncer, venir chanter à ma porte un air si bien gravé dans ma mémoire; je le vois, vous craigniez que la surprise. . . — Parlez, dites-moi le sujet qui vous amène.

VALCOUR

Il est tout simple.

ISAURE

Air : *Sur cette échelle de famille.*

Ami fidèle, ami sincère,
De retour justement payé,

VALCOUR.

Auprès de vous je viens pour faire
Une visite à l'amitié.

ISAURE.

Eh! pourquoi cette modestie
L'ami fidèle dans ce jour,
Accourt au gré de son envie
Faire une visite à l'amour.

VALCOUR

A l'amour? — Est-il possible, madame, qu'après une si longue absence...

ISAURE.

L'absence, Valcour, ne détruit que les passions faibles.

VALCOUR

J'ai eu des torts vis-à-vis vous.

ISAURE.

Qu'il est noble de les avouer.

VALCOUR.

Il est plus affreux mille fois de les avoir eus; car enfin depuis deux ans, avez-vous entendu parler de moi! Vous ai-je seulement écrit! non madame, non je ne mérite pas tant de bontés!

ISAURE.

C'est vrai, vous ne la méritez pas; n'importe, à cause de votre retour, je vous pardonne. (*tirant le portrait de son sein.*) Voilà votre portrait que j'ai toujours conservé.

VALCOUR

Quoi, même après le bruit de ma mort.

ISAURE.

Dans la douleur met-on de côté ses consolations! Mais qu'avez-vous, quelque chose vous trouble? Dites-moi, ne seriez-vous pas content de la manière dont je vous reçois.

Ville de Florian.

N'ai-je pas l'air assez joyeux
Mon ami vous n'avez qu'à dire,
Dois-je adoucir encor mes yeux
Mon ami vous n'avez qu'à dire;
Mes soins sont-ils trop empressés,
Mon ami vous n'avez qu'à dire,
En fais-je trop.... ou pas assez,
Mon ami vous n'avez qu'à dire.

VALCOUR, (*se relevant.*)

Vous me recevez, je vous le jure, beaucoup mieux que je ne l'espérais.

ISAURE.

S'il en est ainsi . . .

Air *de Fanchon.*

Entre nous quel espace!
On vous croirait en disgrace;
Il n'est, je crois, pas besoin
De vous tenir aussi loin.
La timide indifférence
En agit comme cela;
Mais l'amour après l'absence,
N'connaît pas ces distanc'là.

Allons, approchez! bien! votre main n'ose-t-elle prendre la mienne?

VALCOUR, (*prenant sa main gauchement.*)

Oh madame!

ISAURE.

Vaudeville de Belle-Marie.

Après tant de constance,
Moment délicieux,
Vous devez, je le pense,
Ainsi vous trouver mieux;
Convenez que tous deux,
On est ainsi bien mieux.

DORMEUIL.

Heim! heim!

ISAURE

Suite de l'air.

Quel importun!

DORMEUIL (*à part et se cachant.*)

Cruelle épreuve!

VALCOUR.

(*A Dormeuil.*) Chût! (*Haut.*) Moi, je n'ai rien entendu.

ISAURE.

Rien entendu! C'est bien la preuve
D'un cœur d'amour tout éperdu;
Son cœur d'amour est éperdu.

Ensemble.

ISAURE.
Dormeuil souffre sans doute;
C'est bien sa faute aussi:
Quand un jaloux écoute,
Il doit être puni.

VALCOUR.
Pour mon cœur plus de doute,
Je suis toujours chéri,
Hélas! non plus de doute;
Je suis toujours chéri.

VALCOUR

Il est tout simple.

ISAURE

Air : *Sur cette échelle*

Ami fidèle, ami sinc
De retour justement

VALC

Auprès de vous je
Une visite à l'am

IS

Eh! pourquoi c
L'ami fidèle da
Accourt au gré
Faire une visi

VA

A l'amour? — Est-il
longue absence. . .

L'absence, Valcour

J'ai eu des torts

Qu'il est noble

Il est plus a
depuis deux
ai-je seulem
tant de bo

C'est
de vot
son s

VALCOUR

Vous vous excusez, et tout fait votre
CORMEUIL (à part)
Eh! moi q l'ai fait venir.
ISAURE (au notaire.)
Donnez-vous la peine d'entrer chez moi; et
sieur ..., préparez le contrat.
LE NOTAIRE (entrant au numéro 3)
C'est l'affaire d'une minute.

VALLIER, [illegible] UR.

Vous me [illegible] ne l'espérais.

[illegible] RE.

S'il en est [illegible] ...

[illegible] omesse ; il faut bien vous la [illegible] ent inutile ; mais auparavant [illegible] ore de la fidélité avec laquelle

[illegible] COUR.

[illegible] AURE.

[illegible] *ux Pères, de Doche.*

[illegible] z, et dans l'instant, [illegible] délicatesse, [illegible] le plus pressant [illegible] tter votre promesse ; [illegible] le m'a juré l'honneur, [illegible] ur, amour l'apprête : [illegible] mais l'on n'eut un débiteur [illegible] t à payer sa dette.

Allons, [illegible] la mienne?

VALCOUR, [illegible]

Oh madame!

[illegible] la promesse. (*Elle rentre au numéro [illegible] laisse la porte ouverte.*)

[illegible]CENE XXVI.

[illegible] COUR, DORMEUIL.

VALCOUR.

[illegible] ier ici ce maudit notaire!

DORMEUIL.

[illegible] on ami.

VALCOUR.

[illegible] toi!

DORMEUIL.

[illegible] ui même, j'allais épouser madame de Sénange.

VALCOUR.

[illegible] vrai? Oh! ciel! Un jour plus tard! — Mais [illegible] perdu. Mon ami, mon cher Dormeuil, elle va [illegible] ec ma promesse ; profite du moment, il est su- [illegible] ur toi ; tu te jettes à ses pieds, tu lui parles de [illegible] délité, de ton amour ; elle s'emporte, elle s'at- [illegible] et tu l'épouses.

DORMEUIL.

[illegible] ouser? moi, non! Pour satisfaire à un contrat, il faut [illegible] oins qu'il ait été fait en votre nom.

VALCOUR.

Songe que je n'ai que peu d'instans, que ma chère Thérèsia peut arriver à toute minute.

DORMEUIL.

N'importe, je vais lui parler ; je vais lui reprocher. . .

SCENE XXVI.

VALCOUR, DORMEUIL, ISAURE, et puis THERESIA.

(*On entend préluder l'air* : Femme sensible.)

VALCOUR.

Qu'entends-je ?

ISAURE.

Connaissez-vous cet air ?

THERESIA, (*en dehors.*)

Air : *Femme sensible.*

Ami fidèle, entends-tu la voix tendre !

VALCOUR.

La voix de Thérèsia !

DORMEUIL.

Ta prétendue !

ISAURE.

Convenez que cet air est excellent pour les reconnaissances.

THÉRÈSIA.

Suite de l'air.

Du cœur jaloux que tu sus enflammer,
Tout le plaisir que tu prends à m'entendre
Vaut-il celui que j'éprouve à t'aimer.

VALCOUR.

Je suis perdu.

THÉRÈSIA, *courant à Valcour.*

Cher ami, cher Valcour, qu'êtes-vous donc devenu ? Sans madame, qui a bien voulu me recevoir, et avec qui j'ai parlé de vous, comme les heures m'auraient parues longues.

VALCOUR, *à part.*

Ah ! que j'ai été joué !

THÉRÈSIA.

Mais nous avons bien employé notre tems.

ISAURE.

Voilà vos lettres, que madame m'a montrées.

VALCOUR, *à part.*

Nous y voici.

ISAURE.

En vérité, on ne peint pas mieux le sentiment !

VALCOUR.

Quoi ! vous les avez lues ?

ISAURE.

D'un bout à l'autre. Vous savez l'intérêt que je prends à vous.

THÉRESIA.

C'est bien vrai ; madame vous aime presque autant que moi.

DORMEUIL.

J'en suis garant.

THÉRESIA

Et cette réciprocité de sentimens nous a liées aussitôt.

ISAURE.

Nous nous sommes dit tout ce que nous pensions ; madame m'a ouvert son cœur ; m'a dit que ce qui l'engageait à se donner à vous, c'est qu'elle désirait être aimée uniquement.

THÉRESIA.

Oh ! c'est bien vrai.

ISAURE.

Comme il rougit ! Ce que c'est que d'entendre son éloge.

THÉRÈSIA

Cher Valcour, vous avez-là une excellente amie ! Voici un papier qu'elle m'a chargé de vous remettre, et qu'elle vous a promis il y a un instant.

VALCOUR.

Sans doute, elle vous en a dit le contenu.

THÉRESIA.

Je l'ignore.

ISAURE.

Eh quoi ! vous ne vous rappelez pas cette promesse... que je vous ai faite d'un papier. Vous ne pouviez le recevoir d'une main plus agréable.

VALCOUR, *à part.*

Ajouter encore le sarcasme. (*haut, avec une espèce d'égarement.*) Madame, il faut tout vous dire, tout vous avouer....

ISAURE, *l'arrêtant, et à part.*

Valcour, que faites-vous ?

THÉRESIA.

Pourquoi ce trouble ?

Dupaty, Louis Emmanuel Félicité Charles = Mercier

LES VÉLOCIFÈRES

COMÉDIE-PARADE,

EN UN ACTE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

Par MM. DUPATY, CHAZET et MOREAU;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 29 Floréal an 12.

Prix, 1 franc 20 cent. (24 s.)

A PARIS,

Chez Mad. CAVANAGH-BARBA, Libraire, sous le nouveau passage du Panorama, N°. 5, entre le Boulevard Montmartre et la rue St.-Marc.

AN XII. — (1804.)

PERSONNAGES.

CASSANDRE, entrepreneur de voitures. *Chapelle.*
ARLEQUIN, mécanicien. *Laporte.*
GILLES-INVENTIF, conseil de Cassandre. *Fichet.*
COLOMBINE, fille de Cassandre. Mlle. *Delisle.*
GILLES-SAPIN. *Edouard.*
GILLES-PHAETON. *St.-Albain.*
GILLES-CARIOLLE. *Carle.*
GILLES-FOURGON. *Duhan.*
GILLES-VERSAILLES. *César.*
GILLES-DIABLOTIN. *Caron.*

La Scène est à Paris, chez M. Cassandre.

COUPLET D'ANNONCE.

Air : *de la Cinquième Edition.*

De la gaité, l'enfant chéri,
A la mode toujours fidèle,
Chez Momus, voudrait aujourd'hui
Mener sa voiture nouvelle.
S'il fait un faux pas en chemin,
Cette voiture est si légère,
Que vous pourrez d'un coup de main,
Relever son vélocifère.

Le Théâtre représente une salle. Au-dessus de la porte on voit, en gros caractères : Maison de Roulage, pour Bordeaux, Lyon, Marseille, Nant[illegible] etc.

LES VELOCIFÈRES.

SCÈNE PREMIÈRE.

CASSANDRE.

Quel embarras que celui d'être entrepreneur d'un établissement aussi considérable que celui-ci! Etablissement général de Roulage sur les routes de France les plus fréquentées: route de St.-Jean-Pied-de-Porc, route d'Avalon, route de Falaise, route de Foix, etc. Les accidens se multiplient tous les jours... ce qui m'étonne le plus, c'est que depuis une huitaine, il ne se présente plus un seul voyageur: j'espère que Gilles-Inventif en découvrira la raison. Quel aimable garçon que ce Gilles-Inventif! quelle imagination féconde! quelle vivacité dans les idées!

SCÈNE II.

CASSANDRE, GILLES-INVENTIF.

GILLES-Inventif, *au fond du théâtre.*

Les idées... il parle de moi.

CASSANDRE.

Air: *Il faut quitter ce que j'adore.*

Gilles devrait avoir la vogue,
Pour ce qu'il pense ou ce qu'il dit;
C'est un très-grand idéologue:
Rien de plus neuf que son esprit.

GILLES-Inventif, *au fond.*

C'est bien moi.

CASSANDRE.

En fait d'idée, oui, je l'éprouve,
Il est pour moi d'un grand secours:
Sitôt que j'en manque il en trouve...

GILLES-Inventif, *avançant.*

Ce qui fait que j'en ai toujours.

CASSANDRE.

Ah! c'est vous, mon cher Gilles; vous venez fort à-propos.

GILLES-Inventif.

Quelque nouvel embarras! tant mieux: c'est mon fort. De quoi s'agit-il?

CASSANDRE.

Mon ami, Colombine n'est pas encore arrivée.

GILLES - Inventif.

Je vois ce que c'est, elle sera restée à Chartres plus long-tems que vous ne pensiez.

CASSANDRE.

Mais c'est vous qui m'avez donné le conseil de la faire partir.

GILLES - Inventif.

Sans doute : ayant surpris Arlequin aux pieds de votre fille, je me suis douté qu'il l'aimait. Vous m'avez demandé conseil, et je vous ai donné celui de la faire voyager, pour tempérer son caractère violent, romanesque, impétueux, et la séparer de ce petit mécanicien sans talens.

CASSANDRE.

Quel moyen ingénieux vous m'avez encore donné pour me débarrasser de lui.

GILLES - Inventif.

C'est peu de chose : vous ne saviez comment l'empêcher d'entrer, je vous ai conseillé de lui fermer votre porte.

CASSANDRE.

Il n'est pas entré depuis ce moment.

GILLES - Inventif.

J'en étais sûr.

Air : *du vaudeville de M. Guillaume.*

A l'éloigner si mon esprit s'applique,
Je détruirai bientôt tous ses projets ;
En dépit de la mécanique,
Je vous réponds de mon succès.
Quoi qu'il invente ou qu'il machine,
Je lui prouverai sans effort,
Qu'un hymen avec Colombine
N'est pas de son ressort.

CASSANDRE.

Mais quelle raison peut retenir ma fille à Chartres ?

GILLES - Inventif.

A son retour nous le saurons.

CASSANDRE.

Air : *Tous les bourgeois de Châtres.*

Tous les bourgeois de Chartre
En seraient-ils épris,
Comme ceux de Montmartre,
Et plusieurs de Paris !
O ma fille ! ô mon sang, beauté que je déplore !
Dites-moi donc par quel hazard,
On ne l'épouse nulle part,
Quand par-tout on l'adore.

GILLES - Inventif.

Le mariage viendra, soyez tranquille.

CASSANDRE.

Je suis pourtant pressé de l'établir.

GILLES-Inventif.

Je vais vous dire ce qu'il faut pour cela.

CASSANDRE.

Eh quoi!

GILLES-Inventif.

Il faut la marier.

CASSANDRE.

J'y avais déjà songé, mais pour la marier...

GILLES-Inventif.

Il faut un homme distingué, et je me propose pour son époux.

CASSANDRE.

Mon ami, les grandes idées que vous m'avez données jusqu'à ce jour, méritent cette récompense; je vous la promets.

GILLES-Inventif.

J'y compte.

COLOMBINE, *chantant dans la coulisse.*

« J'arrive à pied de Province,
« Par le grand chemin. »

GILLES-Inventif.

Qu'entends-je! monsieur Cassandre, c'est elle.

SCÈNE III.

CASSANDRE, GILLES-INVENTIF, COLOMBINE.

CASSANDRE.

Oui, c'est elle-même. C'est toi, mon enfant! ma fille embrasse-moi donc!

COLOMBINE.

Eh! mon père il s'agit bien de s'embrasser. Cependant je le veux bien.

CASSANDRE.

La diligence arrive donc.

COLOMBINE.

Au contraire, mon père, elle n'arrive pas.

GILLES-Inventif.

Je vois le fait, elle aura versé.

COLOMBINE.

Juste.

CASSANDRE.

Encore une.

Mais quand il aurait inventé
Des objets de haute importance ;
Quand il passerait aujourd'hui
Pour un savant plus grand encore,
Je ne veux pas que ce soit lui
Qui m'apprenne ce que j'ignore.

SCÈNE VI.

COLOMBINE, ARLEQUIN.

COLOMBINE.

Ah vous voilà, M. Arlequin ; vous ne paraissez pas très-empresse à me voir.

ARLEQUIN.

Comment ! sangodemi ! je ne suis pas empressé ! et comment peut-on avoir plus d'empressement ; je suis très pressé de vous voir ; je suis très pressé de vous aimer, je suis très-presse d'être aimé ; je suis très-pressé pour tout, et jamais on ne fut plus presse que moi ; mais depuis un mois, toutes les fois que je viens, l'on s'empresse de me fermer la porte ; j'ai beau presser, on me dit que vous n'y êtes pas ; et sans mon adresse, je ne serais pas encore auprès de vous, malgré tout mon empressement.

COLOMBINE.

Comment cela !

ARLEQUIN.

Quand j'ai vu qu'on ne voulait pas me laisser entrer, je me suis mis en embuscade ici près... la voiture publique arrivait, on débarquait les voyageurs ; on ôte aussi quelques ballots du panier.

Air : *Mon père était pot.*

Profitant de l'événement,
Sans que personne y pense,
Dans le panier au même instant,
Avec art je m'élance.
Comme il y manquait
Un fort gros paquet,
Je me place à sa place ;
Et c'est l'ennemi,
Qui, bien malgré lui,
M'introduit dans la place.

COLOMBINE.

Ah ! le bon tour !

ARLEQUIN.

Ce n'est pas tout : on vient pour achever de vider le panier.

Air : *Une fille est un oiseau.*

Les garçons, le conducteur,
Pensent [illegible] malle,

Et c'est moi que l'on déballe :
Tu juges de ma frayeur....
Mais mon aspect les étonne ;
Je m'élance, j'espadonne,
Et les coups que je leur donne
Les font enfuir tour-à-tour.
Je fais un bruit effroyable,
Et je suis pris pour le diable
Quand je viens faire l'amour.

COLOMBINE.

Quelle méprise !

ARLEQUIN.

J'écrase tout le monde, personne ne me voit, et je viens aux pieds de ma Colombine déposer tous mes chagrins, toutes mes espérances et tout mon amour. Est-ce par votre ordre, mademoiselle, que l'on me refuse la porte ?

COLOMBINE.

Du tout, mon ami ; apprends que mon père ne veut pour gendre qu'un homme en état de soutenir son établissement, et ne veut pas s'allier à un mécanicien. Mais périssent et culbutent toutes les diligences de mon père, avant que mon amour...

ARLEQUIN.

C'est bien.

COLOMBINE.

Je lui ai déclaré...

ARLEQUIN.

C'est encore mieux.

COLOMBINE.

Que je n'aurais jamais d'autre mari que toi.

ARLEQUIN.

Ah ! sangodémi, la jolie petite femme que je vais avoir.

COLOMBINE.

Et je suis déterminée à lui faire de telles scènes...

ARLEQUIN.

Un moment, ma douce amie ; si ton père ne veut pas que tu veuilles de moi, je veux bien que tu ne veuilles pas lui obéir, mais que ce soit poliment ; refuse le net, mais avec douceur ; tiens lui tête, mais respectueusement ; ne l'écoute pas, mais sans te fâcher ; résiste à ses volontés, mais avec la plus grande soumission : songe toujours que c'est ton père ; je n'entends pas que l'on puisse dire que je t'ai donné de mauvais conseils.

COLOMBINE.

Quelle délicatesse ! mais, enfin, mon père veut me marier.

GILLES-Versailles.

Moi, par Mon ne reney.

GILLES-Phaéton.

Moi, par le Bourg-la-Reine.

GILLES-Sapin.

Moi toujours par Issy.

TOUS.

Connaissant tous, etc

CASSANDRE.

Daignez, messieurs, me dire à qui j'ai à faire.

GILLES-Cariole.

Vous voyez en moi, Gilles-Cariole, inventeur des voitures de ce nom.

GILLES-Phaëton.

Gilles-Phaëton, directeur de cabrioles.

GILLES-Versailles.

Gilles-Versailles, cocher des petites voitures.

GILLES-Diablotin.

Gilles-Diablotin, cocher du diable.

GILLES-Fourgon.

Gilles-Fourgon, conducteur des nourrices et des paquets.

GILLES-Sapin.

Et moi, Gilles-Sapin, entrepreneur-général des fiacres de Paris.

GILLES-Inventif.

Tout ce qu'il y a de plus brillant... j'espère que vous êtes content de moi?

TOUS LES GILLES.

Parlez M. Cassandre.

CASSANDRE.

Un petit moment, messieurs, vous n'ignorez pas que notre état devient de jour en jour plus critique.

TOUS LES GILLES.

A qui le dites-vous.

CASSANDRE.

AIR : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Tout roule aujourd'hui dans le monde,
Pour s'opposer à nos succès,
Et sur le roulage à la ronde,
Il roule de nouveaux projets.
J'en tire un très-mauvais augure,
Et je le vois avec courroux;
Plus les autres roulent voiture,
Et moins l'argent roule chez nous.

TOUS LES GILLES.

C'est vrai.

CASSANDRE.

Un ennemi s'élève parmi nous, vous devez donc sentir la nécessité de nous soutenir mutuellement.

GILLES-Inventif.

Donnez-vous la peine de vous asseoir. (*Tous les Gilles assis.*)

CASSANDRE *au milieu.*

Ainsi, d'après les sages conseils de mon ami Gilles-Inventif, je m'adjoindrai celui de vous qui me sera le plus utile.

TOUS LES GILLES.

C'est moi.

CASSANDRE.

Doucement.

TOUS LES GILLES.

Je vais vous expliquer.....

CASSANDRE.

Un petit moment, messieurs parlez tour-à-tour.

TOUS LES GILLES.

Oui, parlons tour-à-tour.

CASSANDRE *à Gilles-Inventif.*

Lequel me conseillez-vous d'écouter d'abord ?

GILLES-Inventif.

Le premier qui parlera.

TOUS LES GILLES.

Je parle le premier.

CASSANDRE.

Nous commencerons par le premier entré. Gille-Cariole vous avez la parole.

TOUS.

Il a la parole.

GILLES-Sapin.

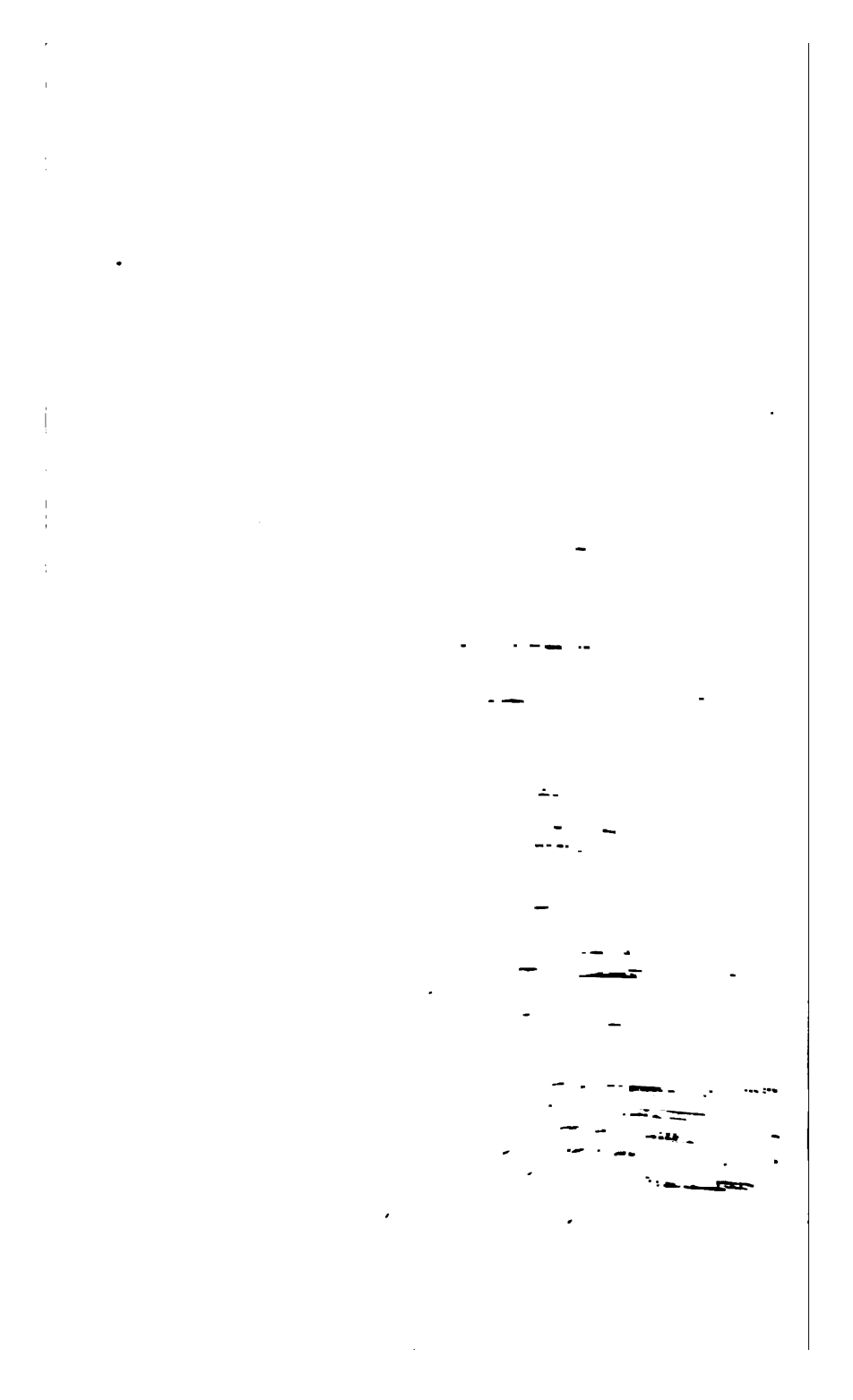
Oh celui-là ! nous ne le craignons pas.

GILLES-Cariole.

Monsieur Cassandre, mes carioles réunies à vos lourdes messageries, vous seront très-utiles : d'abord leur douceur est connue.

AIR : *De la cinquième édition.*

Sur l'essieu, sans aucun ressort,
Ma cariole se balance ;
Qu'elle aille doucement ou fort,
Quoiqu'assis, toujours on y danse.
Mon équipage est envié,
Et peut rendre un fort grand service
A ceux qui sans aller à pié,
Veulent faire un peu d'exercice.



GILLES - Diablotin.

AIR : *Du lendemain.*

Mon diable, je l'espère,
Doit avoir la primauté ;
Pour sa course légère
En tous lieux il est cité :
Postillon infatigable,
L'œil fixe et le fouet en l'air,
Je mène toujours le diable
Un train d'enfer.

GILLES - Sapin.

Que le Diable t'emporte.

GILLES - Phaéton.

M. Cassandre, vous trouverez mieux que le Diable.

CASSANDRE.

Cependant.....

GILLES - Sapin.

M. Cassandre songez donc à mes fiacres : est-il circulation plus brillante, voiture plus propre, plus commode ? Une affaire presse, vîte un fiacre ; on va dîner en ville, vîte un fiacre ; l'heure du spectacle arrive, vîte un fiacre ; on veut causer le soir avec une personne intéressante, sans être dérangé, vîte un fiacre ; le boulevart, au petit pas, il pleut, vîte un fiacre, c'est charmant, et puis des chevaux qui vont un train, sur-tout quand on les prend à l'heure ! joli tapis de pied, paille bien fraîche, au moins deux glaces sur quatre... M. Cassandre votre fortune est dans mes fiacres.

GILLES - Phaéton.

Ce n'est pas là ce qu'il vous faut M. Cassandre.

GILLES - Fourgon.

Sans doute, mes fourgons valent mieux.

GILLES - Phaéton.

Il s'agit bien de tes fourgons.

AIR : *l'Equipage le plus en usage.*

L'équipage,
Le plus en usage,
Et qui toujours plaît,
C'est le cabriolet.
Sa vîtesse
Charme la jeunesse,
Et chez les Français,
Lui vaut tous ses succès.
Si l'on a quelque affaire
A faire,
Notre secours est nécessaire,
Et je vois dans notre art salutaire,
Un moyen qu'on doit apprécier,
Pour fuir un créancier.

L'équipage, etc.

GILLES - Inventif.

Monsieur Cassandre, j'espère que vous ne souffrirez pas...

CASSANDRE à *Gille-inventif.*

Mais mon ami, je suis fort embarrassé; vous ne m'offrez que des avis, ils m'offrent leurs services... ne pensez-vous pas qu'il est de mon intérêt de vous sacrifier!

GILLES - Inventif.

Ce n'est pas le mien.

CASSANDRE.

Voici ma fille qui prononcera.

SCENE IX.

Les mêmes. COLOMBINE.

TOUS LES GILLES chantent.

Chœur d'Iphigénie.

« Que d'attraits, que de majesté. »

GILLES - Inventif.

Paix donc messieurs.

CASSANDRE.

Approchez, ma fille; vous savez que je vous destinais la main de Gilles-Inventif?

GILLES - Inventif.

L'acceptez-vous, mademoiselle, j'attends mon arrêt?

COLOMBINE.

Vous ne l'attendrez pas long-temps, je vous refuse.

TOUS LES GILLES.

Bravo, elle ne veut pas de lui.

CASSANDRE.

Vous voyez bien, mon ami, que ce n'est pas ma faute. Ma fille, je suis trop bon père pour vouloir vous contraindre: c'est un de ces messieurs que je vous ordonne d'accepter.

TOUS LES GILLES.

Choisissez.

COLOMBINE.

Ce sera bientôt fait, je les refuse tous.

CASSANDRE.

C'est encore votre Arlequin, j'en suis sûr, qui vous tourne la tête.

COLOMBINE.

C'est vrai, mon père, il me la tourne.

CASSANDRE.

Y pensez-vous?

COLOMBINE.

Jour et nuit.

CASSANDRE.

Tout comme il vous plaira, mais il me faut absolument un gendre en état de mener mes voitures.

COLOMBINE.

Et qu'importe ? qu'importe.

AIR : *Du vaudeville de Jean Monnet.*

Pour me mener loin, mon père,
Arlequin à ce qu'il faut ;
Jamais en route, j'espère,
Il ne serait en défaut.
Plein d'honneur,
Plein d'ardeur,
Il n'a pas besoin, je pense,
De mener la diligence
Pour me conduire au bonheur.

TOUS LES GILLES.

Nous vous y menerons tous.

COLOMBINE.

Je n'arriverais pas.

CASSANDRE.

Mais songe donc aux avantages...

COLOMBINE.

Lisez cette lettre.

CASSANDRE.

C'est d'Arlequin. (*Il lit.*)

« Monsieur Cassandre, je vous prie de m'accorder une » heure d'entretien, pour vous dire deux mots sur une dé- » couverte relative à votre établissement, et qui peut dou- » bler en peu de tems votre fortune. »

TOUS LES GILLES.

Bah ! bah ! bah ! bah ! bah !

CASSANDRE.

Ecoutez donc messieurs, il s'agit de doubler ma fortune ! qu'il vienne.

COLOMBINE.

Il viendra.

CASSANDRE *allant au fond du théâtre avec Colombine.* Je vais le recevoir.

GILLES - Inventif *sur l'avant-scène.*

Messieurs, nous sommes tous rivaux, Arlequin est un rival de plus, trouvons mauvais tout ce qu'il proposera.

TOUS.

C'est dit.

COLOMBINE.

Le voici.

SCENE X.

Les mêmes, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

AIR : *Vive un tambourin*, (*dans Honorine.*)

Ici messieurs, je viens faire entendre
L'important objet
De mon projet.

CASSANDRE.

Messieurs, approchez-vous pour entendre
L'important objet
De son projet.

TOUS LES GILLES.

D'avance, monsieur Cassandre,
Nous votons pour le rejet
De son projet.

ARLEQUIN.

Ecoutez-moi, M. Cassandre, j'ai bien étudié la mécanique, et j'ai tâché de la rendre utile à mon amour; vous savez bien, M. Cassandre, que c'est l'amour qui a tout inventé.

GILLES - Inventif.

J'ai déjà dit çà.

ARLEQUIN.

Air *nouveau de M. Doche ou cacher la femme sous des roses.*

Trop éloigné de sa maîtresse,
C'est un amant qui le premier,
Pour lui peindre au moins sa tendresse,
Sut l'exprimer sur le papier.
C'est l'Amour qui trompant l'absence,
Inventa le premier portrait,
Le bonheur lui doit sa naissance,
Et les beaux arts plus d'un secret.

Pour s'élancer dans la carrière,
Ce n'est pas tout d'être savant;
Le flambeau des arts nous éclaire
Moins encor que le sentiment.
Dans une invention hardie,
L'amour l'emporte sans retour;
Rien n'est impossible au génie
Quand il est guidé par l'Amour.

CASSANDRE.

Et bien, qu'est-ce que votre génie, guidé par l'amour a trouvé?

TOUS LES GILLES.

Oui! qu'est-ce qu'il a trouvé?

ARLEQUIN.

Monsieur Cassandre, en pensant aux moyens de vous être utile, j'ai pensé que sur toutes les routes, sur la route de la fortune, et même sur les grandes routes, cha-

eun vouloit passer les autres, et tâcher d'arriver le premier sur la route du plaisir.

COLOMBINE.

N'est-ce pas vrai !

CASSANDRE.

D'accord.

ARLEQUIN.

J'ai donc imaginé une voiture qui, par la légèreté de sa construction et la combinaison de toutes ses parties, doit l'emporter surtout ce qu'on a vu jusqu'à ce jour de plus léger, aussi l'a-t-on nommée Vélocifère.

TOUS LES GILLES.

Vélocifères, c'est le nom.

GILLES-Sapin.

Oh Ciel ! et l'inventeur de cette voiture est parmi nous !

CASSANDRE.

Et vous osez vous presenter ici !

ARLEQUIN.

Permettez...

COLOMBINE.

Ecoutez-le mon père.

ARLEQUIN.

Air : *Molière dans la carrière* (contredanse).

Vitesse,
Grace, souplesse,
Contours lians,
Ressorts plians,
Légéreté,
Solidité,
D'un équipage
Font l'avantage.
Or tous ces points,
Je les ai joints,
L'amour me gardait
Ce secret.

Voiture,
Commode et sûre,
Qui ne craint pas
Les embarras
Et les faux pas.
Bientôt, j'espère,
Dans la carrière
Mon char léger va fendre l'air
Comme l'éclair. Vitesse, etc.
De mon expérience,
En prenant connoissance,
Si vous m'avez compris,
J'ai remporté le prix.

CASSANDRE.

Un moment, il faut voir.

ARLEQUIN.

Vitesse, etc.

Je viens donc vous offrir de m'associer à vous, avec mes Velocifères dont le succès s'établit de jour en jour.

GILLES - Inventif.

Monsieur Cassandre j'ai une excellente observation à vous faire.

Air : *Vaudeville du Mameluck.*

Sa voiture peut vous plaire,
Mais je dois vous objecter,
Que puisqu'elle est si légère,
Le vent pourrait l'emporter.

CASSANDRE.

Je ne crains rien, je vous jure,
Pour un pareil accident,
Puisqu'il dit que sa voiture
Va plus vite que le vent.

TOUS LES GILLES.

Cela ne réussira pas.

ARLEQUIN.

Sangodémy.

Air : *En quatre mots.*

On dit que non,
Mais moi je perds mon nom,
Si mon équipage n'a pas
Sur les vôtres le pas.
C'est en vain que l'on machine :
On admire ma machine ;
Tout Paris y vient,
Et l'on convient
Qu'exempte de défaut,
C'est bien là ce qu'il faut.
Oui, messieurs les mutins,
On vient la voir tous les matins
Au quai des Théatins.

GILLES - Inventif.

Maintenant quai Voltaire.

ARLEQUIN.

Et plus prés encore, car j'en ai fait amener plusieurs à votre porte.

CASSANDRE.

Je cours les examiner.

ARLEQUIN.

Venez M. Cassandre.

CASSANDRE.

Je n'ai besoin que d'un moment.

GILLES - Sapin.

Monsieur Cassandre ce n'est pas tout, il faut que M. Arlequin donne des témoins de la vitesse de ses voitures.

ARLEQUIN.

J'en aurai..... vous ne venez pas messieurs ?

GILLES - Inventif.

Nous vous suivons... (*aux Gilles.*) demeurez tous.

COLOMBINE *à part.*

Ils restent, écoutons.

SCENE XI.

GILLES-Inventif d'abord, ensuite tous les GILLES, COLOMBINE au fond.

Mineur de l'air : ah ! ma fille que faites-vous.

Rapprochons (ter) nous,
Le sort nous menace :
Il faut au danger faire face,
Rapprochons (ter) nous,
Entrons en courroux
Pour frapper de grands coups.

GILLES - Inventif, *au milieu d'eux.*

Messieurs, si les Vélocifères s'établissent, vous êtes perdus !

TOUS LES GILLES.

C'est vrai.

GILLES - Inventif.

Une voiture qui va vous forcer de diminuer de prix et de doubler le pas...

TOUS LES GILLES.

C'est encore vrai.

GILLES - Inventif.

Vous qui n'allez jamais au trot qu'en partant, comment ferez-vous pour les atteindre ?

GILLES - Versailles.

Autre inconvénient, si l'on va aussi vîte que possible, plus de pourboire pour nous presser.

GILLES - Phaéton,

Si l'on ne s'arrête pas en route ; plus de tems pour boire.

TOUS LES GILLES.

Que faut-il faire ?

GILLES - Inventif.

Chœur d'Armide.

Poursuivez jusqu'au trépas
L'ennemi qui vous devance,
Pour qu'il ne vous passe pas,
Exterminez-le d'avance.

TOUS.
Poursuivons, etc.

GILLES - Inventif.

Voici ce que j'ai trouvé, c'est de chercher un moyen.

TOUS LES GILLES.

C'est bien dit, quel sera ce moyen !

GILLES - Inventif.

Air : *Le la Lieunière.*

Je vais vous dire franchement,
Ce qu'il vous faut faire :
Que l'un l'accroche par devant,
L'autre par derrière.
En versant son char comme il faut,
Chacun de nous verra bientôt
Le devant derrière,
Et le bas en haut. } *Ils répètent en chœur.*

TOUS.

C'est convenu.

COLOMBINE.

Quel projet !

GILLES - Inventif.

Allons voir ces Vélocifères. *Tous reprennent en chœur.*
Poursuivons jusqu'au trépas, etc.

SCENE XII.

COLOMBINE seule.

Quel affreux complot ! mais Arlequin saura le déjouer.

Air : *Des deux Clefs.*

Oui, c'est vainement qu'on se ligue
Pour lui porter des coups plus sûrs ;
Le talent déjoura l'intrigue
Que forment des rivaux obscurs.
Mon cœur conserve des allarmes,
Que l'amour me dit d'étouffer ;
Quand ce dieu nous prête ses armes
On est bien sûr de triompher.

Courons instruire Arlequin... mais le voici.

SCENE XIII.

COLOMBINE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Ah ! te voilà ma bonne amie, je suis bien content !

COLOMBINE.

Et moi je suis bien triste.

ARLEQUIN.

Pourquoi ?

COLOMBINE.

Tu ne connais pas tous les dangers qui te menacent.

ARLEQUIN.

Je sais bien que l'on court quelque risque en se mariant.

COLOMBINE.

Nous n'en sommes pas encore à ceux-là ; mais apprends

que tous ces messieurs consentent pour détruire ta voiture.

ARLEQUIN.

Ils ne sont plus à craindre.

COLOMBINE.

Comment cela ?

ARLEQUIN.

Je viens de leur jouer un bon tour, va, ils sont venus voir mes Vélociferes.

Air : *Courons de la blonde à la brune.*

Chaque voiture était prête :
Ces messieurs, pour mieux les voir,
Y montent ; le cocher fouette,
Et je leur dis au revoir.
En vain chacun deux s'élance,
Mes postillons ont le mot,
Et pour prouver ma diligence,
Ils partent au galop.
On mène l'un
A Verdun,
L'autre à Caen,
L'autre à Laon ;
L'un se rend
A Sedan ;
L'autre part
Pour Colmar ;
Celui-ci
Pour Nancy ;
Celui-là
Verra
Spa.
Bref, ma foi,
Grace à moi,
Tes amans,
Tous errans,
Ont l'espoir
De pouvoir
Faire leur tour de France.

Et je les fais voyager *gratis* encore.

COLOMBINE.

Cela est noble de ta part.

ARLEQUIN.

Cependant comme je ne veux pas qu'il m'en coûte trop, on ne les conduira que jusqu'à la barrière ; j'ai mes raisons pour cela : il n'y a que ton prétendu Gille-Inventif que je n'ai pas pu déterminer à monter dans une de mes voitures.

COLOMBINE.

Tant pis, c'est celui que je voudrais voir le plus loin d'ici.

ARLEQUIN.

Justement le voilà.

SCENE XIV.

Les mêmes, GILLES-Inventif.

GILLES-Inventif.

M. Arlequin, il faut que je vous parle.

ARLEQUIN.

Parlez M. Gilles, ma bonne amie va trouver ton père, et fais-lui bien apercevoir tous les avantages de ma voiture.

COLOMBINE.

Sois tranquille. (*Elle sort.*)

SCENE XV.

ARLEQUIN, GILLES-Inventif.

GILLES-Inventif, *à part.*

Puisque je n'ai pas pu dégoûter M. Cassandre des Vélocifères, tâchons d'en souffler l'invention à Arlequin.

ARLEQUIN.

Que voulez-vous mon ami?

GILLES-Inventif.

Le bon tour, M. Arlequin, que vous venez de jouer à vos rivaux! M. Cassandre en rit de tout son cœur.

ARLEQUIN.

Vrai?

GILLES-Inventif.

Sûrement: une fois qu'ils ont été partis, j'ai deviné tout de suite que c'était un moyen pour vous en débarrasser.

ARLEQUIN.

Oh! vous n'avez pas tout deviné!...

GILLES-Inventif.

Si vous vouliez, M. Arlequin, vous pourriez me rendre un grand service.

ARLEQUIN.

Parlez, mon ami; faut-il vous envoyer quelque part?

GILLES-Inventif.

Voici ce que c'est, consentez à me laisser passer dans le monde pour l'inventeur des Vélocifères, et je renonce à tout l'amour que Colombine a pour moi.

ARLEQUIN.

Ce sacrifice-là ne vous coûtera rien.

GILLES-Inventif.

Allons, M. Arlequin, décidez-vous, laquelle préférez-vous de votre invention ou de Colombine?

ARLEQUIN.

Mon ami, je préfère l'une et l'autre, et je garde toutes les deux.

GILLES - Inventif.

Oui, vous le prenez sur ce ton là, eh ! bien je ferai valoir mes droits. Je cours trouver M. Cassandre, il a toute confiance en mes avis ; je lui prouverai que vos Vélocifères ne valent rien ; justement le voici, vous allez voir.

SCENE XVI.

Les Mêmes, CASSANDRE.

CASSANDRE.

Ah ! mon cher Gilles, quelle découverte merveilleuse ! Il ne faut qu'une bête pour mener sa voiture, je la fais rouler à moi tout seul.

GILLES - Inventif.

C'est tout simple.

ARLEQUIN *à Gilles.*

Vous en feriez autant M. Gilles...

CASSANDRE.

Air : *J'ai vu par tout dans mes voyages.*

Oui, cette invention me passe,
Et j'y vois, tout bien repassé,
Un avantage qui surpasse
Tout ce qu'on fit par le passé.
A la barrière où chacun passe,
Le voyant à peine passer,
Celui qui prend le droit de passe
Sera forcé de s'en passer.

GILLES - Inventif

M. Cassandre, ne vous laissez pas séduire, cette voiture est rapide mais fragile, et tous les voyageurs sont exposés à se casser le cou.

CASSANDRE.

Au fait ce serait un inconvénient.

ARLEQUIN.

Ne craignez rien !

GILLES - Inventif.

Oh ! vous verrez, vous verrez.

TOUS LES GILLES *dans la coulisse.*

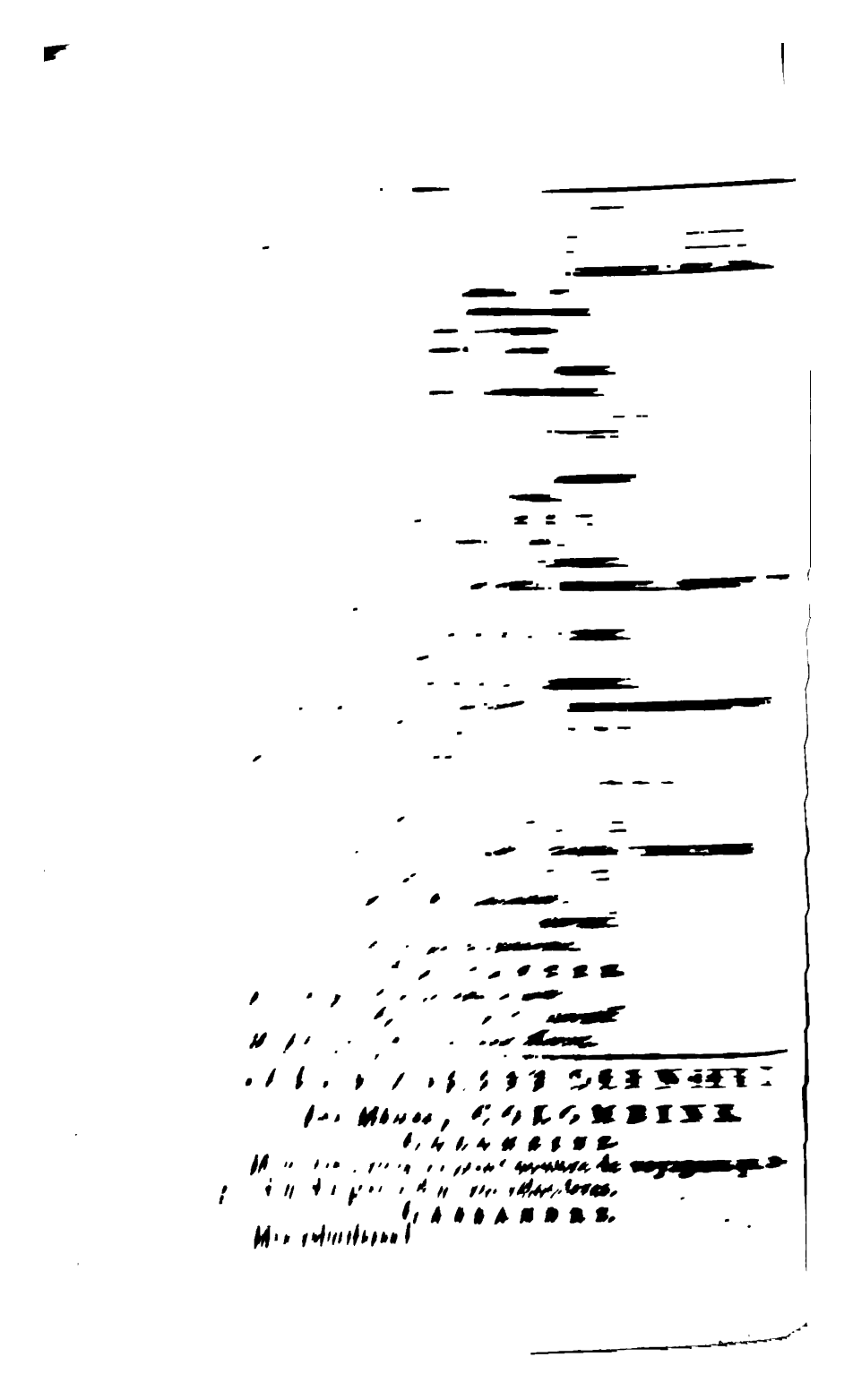
M. Cassandre ! M. Cassandre !

CASSANDRE.

Qu'entends-je !

GILLES - Inventif.

Ce sont tous les cochers ; ils n'auront pas pu aller à plus de cent pas d'ici. Vous allez voir de beaux accidens. Quel bonheur pour moi !



ARLEQUIN.

Oui M. Cassandre, j'ai fait annoncer dès ce matin qu'on prenait chez vous.

TOUS LES GILLES.

Nous sommes perdus.

ARLEQUIN.

Voici le brevet d'invention que j'ai fait faire en votre nom.

CASSANDRE.

En mon nom ! Je vais passer pour l'inventeur, ma fortune ma réputation sont faites. Je n'en voulais pas davantage.

GILLES - Inventif.

Ni moi non plus.

ARLEQUIN.

Vous allez mener tous ceux qui sont pressés d'arriver, gens d'affaires, les amans, les spéculateurs, les intrigans.

GILLES-Sapin.

Il ne nous restera plus personne.

CASSANDRE.

Mon ami je prends ta voiture et je te donne ma fille.

ARLEQUIN.

Je devrai donc mon invention à l'amour, et le bonheur mon invention.

Air : *Du vaudeville de l'Asthénie.*

Que cette voiture en naissant,
Si favorable à ma tendresse,
Soit la voiture de l'amant
Qui gémit loin de sa maîtresse.
Après le plus sage examen,
Le dieu des arts qui nous éclaire,
Fit la Dormeuse pour l'Hymen,
Pour l'Amour le Vélocifère.

GILLES-Inventif.

M. Cassandre... et mes avis !

CASSANDRE.

J'en ferai toujours le plus grand cas ; tu me les donneras sur l'ordonnance de la noce.

GILLES - Inventif.

M. Arlequin, il me faut un dedommagement, je ne serais pas fâché d'être attaché aux Vélocifères.

ARLEQUIN.

Mon ami c'est trop juste, je t'offre une place derrière.

TOUS LES GILLES.

Et nous M. Arlequin ?

ARLEQUIN.

Je vous fais cochers de mes voitures, vous irez une fois plus vîte, et vous serez payés deux fois plus cher.

CASSANDRE.

Mon ami je ne doute plus de ta vitesse.

COLOMBINE.

Et j'espère bien qu'elle ne se ralentira jamais.

VAUDEVILLE.

Air nouveau de M. Doche, ou *de la Fille en loterie.*

CASSANDRE.

En affaire comme en amour,
Du moment dépend l'avantage ;
Ne voyons-nous pas chaque jour
Le plus fort céder au plus sage.
Tandis que l'honnête homme attend
Le vain effet d'une promesse,
On donne tout à l'intrigant
Qui sait le gagner de vîtesse.

ARLEQUIN.

Se jouant souvent plus d'un tour,
Se voyant par cérémonie,
On a vu l'Hymen et l'Amour
Aller parfois de compagnie :
Parcourant le même chemin,
Au même but chacun s'adresse ;
Mais que de fois le pauvre Hymen
S'est laissé gagner de vîtesse.

GILLES – Inventif.

Je gage qu'avant peu de tems,
On me citera pour modèle,
Car je cherche depuis dix ans,
Une découverte nouvelle.
Je passe pour un érudit,
D'arriver au but je me presse,
Mais par malheur, les gens d'esprit
M'ont toujours gagné de vîtesse.

GILLES-Sapin.

Vous, partisans du petit trot,
Cochers qui ne vous pressez guère,
Voulez-vous arriver plutôt
Que le plus prompt Vélocifère.
Sachez remplacer aujourd'hui
La rapidité par l'adresse,
En partant deux jours avant lui
Vous le gagnerez de vîtesse.

COLOMBINE, *au public.*

Quelquefois troublant nos essais,
Quand l'éloge se fait attendre,
Le bruit déchirant des sifflets
Est trop prompt à se faire entendre.
Ah! dans la crainte de les voir
Menacer ici notre pièce,
Faites que les bravo ce soir,
Gagnent les sifflets de vîtesse.

FIN.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. GOBIN, marchand de draps.	M. VERPRÉ.
JULIE, sa fille.	Mlle. MINETTE.
Mme. LEDOUX, jeune orangère.	Mme. BELMONT.
LANTINET, apprentif sculpteur, son cousin.	M. SEVESTE.
MODENVILLE, jeune fat.	M. JULIEN.
UN AUTEUR.	M. LENOBLE.
UN AVOCAT.	M. DACOSTA.
UN PERRUQUIER.	M. DUHAN.
La vieille GOUVERNANTE de Gobin.	Mme. DUCHAUME.
SALINEAU, patron de barque du Havre.	M. St.-LÉGER.

MARINIERS, passans.

CRIEURS ET MARCHANDS DU PONT NEUF.

La Scène est sur le Pont Neuf.

UNE MATINEE
DU
PONT NEUF.

Le Théâtre représente le Pont Neuf. Le parapet dans le fond, une échope d'orangère de côté. Il est huit heures du matin.

SCÈNE PREMIÈRE.

TOUS LES MARCHANDS, *traversant l'un après l'autre*

UN Md. DE GATEAUX.

IL brûle, il brûle, il brûle.

UN Md. DE PTISANNE.

A la fraîche qui veut boire.

UNE Mde. DE FLEURS.

Des bouquets pour mettre dans les pots.

UNE AUTRE.

Il embaume, il embaume.

UN COLPORTEUR.

Voilà le journal du soir de ce matin, dixième bulletin.....

UN CHANTEUR.

Y a de l'oignon, de l'oignette,
Y a de l'oignon.

LE COLPORTEUR.

Défaite de dix mille autrichiens....

UN Md. D'HABITS.

Habits, vieux chapeaux à vendre, vieux galons.

UN Md. DE BAGUETTE.

Battez vos habits, battez vos femmes.

UNE Mde. DE PLAISIRS.

Régalez-vous mesdames, voilà le plaisir.

LE COLPORTEUR.

La prise de Vienne.....

UNE Mde. DE POIRES.

A quatre pour un sol, les anglais.

(Tous les cris reprennent.)

UNE MARCHANDE.

Tiens ! voilà un faraud qui passe, achetez, monsieur achetez....

SCÈNE II.

LES MARCHANDS, MODENVILLE.

MODENVILLE, *entourré par les marchands.*

Air : *De la Fricassée.*

Grand dieu! qu'ils sont étourdissans.
Comme à la ronde,
Ici la foule abonde.
Quels sons aigus! quels cris perçans!
Laissez donc passer les passans.

LA Mde. DE MARONS.

Monsieur veut-il des marons ?

UNE AUTRE.

Monsieur veut-il des citrons ?

LE COLPORTEUR.

Mosieur veut-il des journaux?

LA Mde. DE GATEAUX.

J'ai des gateaux.

LA Mde. DE PLAISIR.

J'ai du plaisir
A vous offrir.

MODENVILLE.

Grand dieu! qu'ils sont étourdissans!

)

onde,

bonde.

els cris perçans!

s paſſans.

U S.

impans,

le

monde.

chalans

chands.

épétant leurs cris.)

L E.

ais au fait, n'est-ce

n jeune homme bien

, sur le Pont-Neuf

'est incroyable, ma

ocenae.

le marchand

On dit que

et moi, j'ai

..... Mais,

c'est qu'une

Ici
J'attends ma belle;
Qu'il faut brûler pour elle,
Pour ſe morfondre ainſi!
Moi, que l'amour defire,
Dans maint joli boudoir,
Je grelotte et ſoupire
Sur ce maudit trotoir.
Le fripon qui me flatte,
Veut qu'ici je combatte,
Les rigueurs d'une ingratte
Et les rigueurs du tems.
Mais mon ardeur fidelle,
Malgré les noirs autans,
S'accroit pour la cruelle,
Lorſqu'ici je l'attends.
Est-ce choſe étonnante?
Non, morbleu, puiſqu'il vente....
Toute flamme s'augmente
Par le ſouffle des vents.

Mais elle ne vient pas..... Je parie que ce maudit mariage de famille dont elle s'occupe depuis huit jours éprouve encore des obstacles, ce sont des importunités à n'en pas finir; mais je m'y prends de si bonne heure, aujourd'hui, que j'espère être plus heureux. En attendant, à quoi vais-je passer le tems?..... Ma foi, à rire au dépens du premier original qui passera.... Eh! la drôle de figure.... Voilà ma victime.

SCENE III.

MODENVILLE, L'AUTEUR.

MODENVILLE.

Eh! bonjour donc, mon cher monsieur, vous ne me connaissez pas, n'est-il pas vrai?

Non, monsieur, je n'ai pas cet avantage.

MODENVILLE.

Eh bien ! ni moi non plus; mais vous pouvez, en passant, me rendre un service.

L'AUTEUR.

Parlez, monsieur, il est très-heureux, chemin faisant, de pouvoir obliger ses semblables.

MODENVILLE.

(*A part*) Ses semblables ! Ah ! je suis le semblable de monsieur, c'est flatteur. (*haut.*) Oserais-je, monsieur, vous demander qui vous êtes ?....

L'AUTEUR.

Auteur dramatique.

MODENVILLE.

Prenez donc garde de tomber.

L'AUTEUR.

Je suis encore loin du parapet.... Et tel que vous me voyez, je cours dès le matin pour trouver une circonstance dont je puisse faire une pièce; car nous n'avons plus de caractères, plus de ridicules à peindre....

MODENVILLE.

Comment ! vous n'avez plus de ridicules ?

Air : *Ça n'se peut pas.*

Eh ! monfieur, faites-nous paraître
Des auteurs.

L'AUTEUR.

Ils ſont épuiſés !

MODENVILLE.

Faites briller un petit maître.

L'AUTEUR.

Les petits maîtres ſont uſés.

MODENVILLE.

Il est tant d'intrigues ſecrettes,
Tant de joueurs, tant de valets.....

L'AUTEUR.

Valets, petits maîtres, coquettes,
Mauvais ſujets, mauvais sujets.

Les années précédentes nous avions au moins des comettes, des ballons, les hommes à écailles, les femmes invisibles, les éléphans, les puces, le géant, le nain, les vélociferes....

MODENVILLE.

Et tout cela vous a fourni....

L'AUTEUR.

Mille sujets précieux.

Air : *Jeunes filles jeunes garçons.*

Avec le géant et le nain,
J'ai fait d'assez bonnes affaires;
Bientôt, grace aux vélocifères,
Je fis encor mieux mon chemin.
J'existais des astuces
De tous nos charlatans,
Et j'ai vécu long-tems
Avec les éléphans
Et les puces.

MODENVILLE.

Eh bien! monsieur, faute de puces, prenez les fleurs, elles sont à la mode, c'est la fureur du jour.

L'AUTEUR.

On me les a prises. N'avez-vous pas vu le ballet de l'amour à Cythère?

MODENVILLE.

En effet.

Air : *Vaudeville de Florian.*

On voit, dans ce ballet divin,
Par d'heureuses métamorphoses,
Les fleurs se prendre par la main,
Les muguets poursuivre les roses;
Puis s'échappant dans les bosquets,
Pour former des scènes muettes,
Les figurans y sont bluets
Et les danseuses violettes.

L'AUTEUR.

Vous voyez que l'amour à Cythère n'est autre chose que Tripet dans son jardin.

MODENVILLE.

Eh bien ! Passez du règne végétal, à l'animal mon ami.

L'AUTEUR.

Eh ! monsieur, pas une bête piquante dont on ait parlé cette année.

MODENVILLE.

Air : *Tenez, moi je suis un bon homme.*

Mon cher, votre erreur est complette,
Pour faire du bruit dans Paris,
Vous avez le ſerpent ſonnette.....

L'AUTEUR.

Je ne ſuis pas de votre avis,
Un tel projet doit ſe combattre ;
Oui, gardons-nous bien aujourd'hui
De mettre un ſerpent au théâtre.....

MODENVILLE.

Aſſez d'autres ſiffient ſans lui.

Reprise.

Jamais de ſerpent au théâtre,
Aſſez d'autres ſiffient ſans lui.

L'AUTEUR.

Qui le sais mieux que moi. Mais voulez-vous me dire quel service je puis vous rendre.

MODENVILLE.

Vous me l'avez rendu ; monsieur, je m'ennuyais tout seul et je desirais qu'un homme d'esprit me tint compagnie.

L'AUTEUR.

Et c'est à moi que vous vous adressez pour cela ?... Il est très-déplacé de m'arrêter dans mes courses, sur-tout par le froid qu'il fait.

(On entend crier.)

Il brûle, il brûle, il brûle.

Mme. LEDOUX, *à l'avocat.*

Ah ! l'joli effet que le blanc fait sur le noir.

UN PLATRIER, *heurté par l'avocat et le perruquier, laisse tomber ses plâtres.*

Oh ! mes grands hommes par terre. *(Il tombe sur une marchande de pommes.)*

LA VIEILLE GOUVERNANTE.

Oh ! ciel, mes pommes. *(Elle tombe sur l'échoppe et renverse les oranges.)*

Mme. LEDOUX.

Mes oranges !

TOUS.

C'est épouventable ! *(Tableau, dispute.)*

TOUS.

Air : *Contre-danse.*

Courir de la sorte ;
Main forte, main forte :
Que le diable emporte
Tous ces importuns.
Renverser les pommes,
Casser les grands hommes !
Au siècle où nous sommes,
Sont-ils si communs ?

LA GOUVERNANTE.

Haye ! haye ! ma tête ;
Que l'on arrête
Ce malhonnête,
Ce coëffeur damné.

LE PERRUQUIER.

Oui, qu'on m'atteigne,
Mais qu'on me craigne ;
Mon coup de peigne
Est bientôt donné.

TOUS, *se saisissant.*

Justice, justice,
Voilà le complice ;
Que l'on le saisisse

Du perturbateur.
Courage, courage,
De tout ce tapage,
De tout ce dommage,
J'arrête l'auteur.

(Ils se prennent tous au collet.)

L'AVOCAT.

Doucement, messieurs, point de violence. Je vais ju le fait. Je pars....

TOUS.

Non, non, vous ne partirez pas.

L'AVOCAT.

Entendez-moi donc. Je pars d'un principe!.... monsi le perruquier.

Air : *Des fraises.*

Vous êtes un maladroit ;
Quand on paffe on regarde.

LE PERRUQUIER.

Monsieur l'avocat.
Vous avez la tape; foit.

L'AVOCAT.

Mais, monfieur, qui la reçoit....

TOUS.

La garde ! la garde ! la garde !

Reprise.

Justice, justice, &c.

(*Ils sortent tous en se tenant.*)

SCENE VII.

Mme. LEDOUX, MODENVILLE.

Mme. LEDOUX.

Bon ! est-ce qu'ils emmennent aussi Modenville.

MODENVILLE, *revenant.*

Non, dieu merci, je me suis débarrassé d'eux.

Mme. LEDOUX, *chante.*

C'est y là du propre et du frais, &c.

MODENVILLE.

Riez, riez, méchante, vous ne m'en recevrez pas moins dans votre salon tel que je suis.

Mme. LEDOUX.

Air : *Reçois dans ton galetas.*

Croyez-vous, mon p'tit fanfan,
Entrer comm' ça dans c't'échope ?
Vous pouvez reculer d'un cran,
Maugré l'amour qui vous galoppe ;
Encor c'te fois déchantez,
Pas d'audience pour les bas mouch'tés.

MODENVILLE.

Encore un prétexte pour ne pas m'écouter.

Air : *On la chagrine trop vîte.*

Peste soit de la cohue
Qu'on trouve ici tout le jour ;
J'en ai la tête perdue,
Et je me vois tour-à-tour,
Heurté par un sot qui passe,
Raillé par un procureur,
Et pour comble de disgrace,
Crotté par un décrotteur.

C'est égal, vous me reverrez bientôt.

(Il sort.)

SCENE VIII.

Mme. LEDOUX, *seule.*

Eh ben ! v'la, pourtant les scènes de tous les jours ! mais n'faut pas qu'ça m'fasse oublier que j'sis demain d'noces.... En dépis de ce père Gobin qui ne voulait pas

don
app
moi
gen

N
cou

—

N

P
tu
mer

A
per

T
hom

I
peu
pou
Hav
c'est

J'pars à l'instant pour l'Allemagne.

LANTINET.

L'Allemagne, et vraiment,
Le trajet est si grand.

Mme. LEDOUX.

Je reviens tout de suite,
C'est un pays où maintenant
Les Français marchent vite.

(Elle sort.)

SCENE X.

LANTINET, UN COLPORTEUR.

LANTINET.

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! que de peines dans ce monde! Ce n'est pas l'embarras, je suis bien embarrassé.... Si je perds ma pauvre petite Julie, combien il m'en coûtera pour la remplacer.

UN COLPORTEUR.

Deux sols ! à deux sols le secret de faire des amans et des maîtresses. Monsieur veut-il m'étrenner ? C'est du véritable Cagliostro.

LANTINET.

Passez, passez, je ne suis pas ici pour acheter, je suis pour vendre. (*le Colporteur sort.*) Le drôle de corps.

Air : *C'est ben naturel.*

Vendre deux sous l'art de plaire !
La recette n'est pas chère,
Quand la belle a des appas,
C'n'est pas l'embarras;
Mais au cœur de bien des femmes,
Vouloir allumer des flammes,
Que le tems n'éteigne pas.....
Voilà l'embarras,
Mesdames,
Voilà l'embarras.

(*Il entre dans l'échope.*)

SCENE XII.

LANTINET, *dans l'échoppe*, JULIE, M. GOBIN, *chargé de paquets, phioles, etc.*

GOBIN, *entouré de marchands d'orviétans.*

Allons, mes amis, c'est assez, vous voyez que j'ai les poches et les mains pleines.... Ce soir je vous prendrai le reste.

TOUS LES MARCHANDS.

Serviteur à monsieur Gobin! bonne pratique!

JULIE.

Toujours assiégé par ses charlatans qui le ruineront!...

GOBIN, *à part.*

Ah! la belle chose que l'esprit humain! comme il vient à chaque instant, au secours de nos facultés physiques!.... Que d'objets précieux se trouvent sur le Pont-Neuf seulement! Ah! quel lieu que celui-ci pour la santé.

Air : *C'est un enfant.*

J'ai lu dans un livre fort ſage,
Que les aveugles, les boiteux,
Un jour retrouveraient l'uſage
De leurs jambes et de leurs yeux.
On a voulu faire
Où devait ſe faire
Un prodige pour nous ſi neuf.....

Mais quand je regarde autour de moi, toutes les phioles, tous les paquets qui se débitent ici, une voix secrète me dit:

C'est au pont Neuf.

JULIE, *à Lantinet.*

Ne bouge pas.... Il ne nous a pas encore apperçus....

GOBIN.

Et cette mégalantropogénésie, dont les progrès sont déjà si sensibles..... N'est-elle pas le chef-d'œuvre de l'imagination.

Air : O ma tendre musette.

Merveilleuse science,
C'est par toi qu'on apprit,
A ne donner naissance
Qu'à des enfans d'esprit;
Admirable mystère,
Espoir des grands états,
Pourquoi mon pauvre père
Ne te connut-il pas?

Ah ! si feue madame Gobin vivait encore, grâce à cet art merveilleux, nous étonnerions la postérité par une douzaine de petits génies qui me ressembleraient. *(se retournant et voyant sa fille.)* Eh ! mais, mais..... Qu'est-ce que je vois donc là....

JULIE.

Mon père, j'étais venu pour regler votre petit mémoire d'oranges et de citrons.

GOBIN.

C'est bien, ma fille, elle pense à tout cette enfant.... Eh bien ! madame Ledoux, comment va le commerce aujourd'hui ? Hein, vous ne me répondez pas ?

JULIE.

C'est qu'elle a une fluxion qui l'empêche de parler.

GOBIN.

Elle ne peut pas parler ?.... Eh mon Dieu, que ne le dit-elle, j'ai là justement un remède admirable.

JULIE.

Attrappe nigaud que tout ça.

GOBIN.

Mademoiselle, je n'ai jamais été attrappé.

JULIE.

Bah ! tous vos charlatans vous font croire....

GOBIN.

Que dites vous, mademoiselle ? Parlez avec plus de respect de ceux qui se consacrent publiquement au soulagement de nos infirmités. Spectacle touchant !

Air : *Dans la vigne à Claudine.*

Sur ſon char, dès l'aurore,
Un docteur eſt monté
Sa trompette ſonore,
Vous promet la ſanté.

JULIE.

Oui, qu'un malade achète
Son baume meurtrier,
C'eſt alors la trompette
Du jugement dernier.

GOBIN.

Ne l'écoutez pas, mademoiſelle Ledoux, je vais vous donner une racine que vous mettrez infuſer pendant trois jours dans une pinte d'eau, et demain vous m'en direz des nouvelles, mais avant, permettez que je voie l'état de la fluxion ? *(Il s'avance pour lever le mantelet.)*

JULIE, *feignant de voir un ballon.*

Ah ! mon Dieu ! le joli ballon ?

GOBIN, *prenant sa longue vue et s'appuyant sur l'échope.*

Comment ! un ballon ?

JULIE.

Oui mon père, C'eſt, ſans doute, celui que l'on cherche à diriger.

GOBIN.

Pardon mamzelle Ledoux. Juſtement j'ai ſur moi ma lunette acromatique, voyons de quel côté.

JULIE.

Par là, mon père.

(Gobin observe.)

Air : *Je suis un chasseur.*

Ce n'eſt plus qu'un point dans l'eſpace.
(à Lantinet.)
Otez la coëffe et le manteau.
(à Gobin.)
De ſon leſt il ſe débaraſſe.

GOBIN.

Oui, c'est le système nouveau.

JULIE.

On dirait pourtant qu'il hésite.

GOBIN, *cherchant toujours.*

Quand on a peur on va moins vîte.

JULIE.

Le voyez-vous?

GOBIN.

Je ne vois rien.

JULIE.

Maintenant il marche assez bien.

GOBIN.

Attends, je crois que je le tien.

JULIE.

Non vraiment, car moi qui vois bien,
Je vois que je ne vois plus rien.

GOBIN.

En effet je ne vois plus rien.

(Lantinet se sauve.)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LANTINET, Mme. LEDOUX, *arrêtant Lantinet.*

Mme. LEDOUX.

Eh ben ! ou vas-tu ?

LANTINET.

Taisez-vous donc, monsieur Gobin est là.

Mme. LEDOUX.

Eh bien tant mieux. Père Gobin....

GOBIN, *quittant sa longue vue.*

Eh bin, votre fluxion? Vous parlez donc maintenant ?

(Lantinet fait un signe à madame Ledoux.)

Mme. LEDOUX.

Oh ! ce n'est plus rien. Que regardiez vous donc ?

GOBIN.

Cette superbe expérience qui a été annoncée dans tous les journaux..... Un aréonaute qui a trouvé le secret de diriger son ballon.

Air : *Du petit matelot.*

Il doit, aux yeux de tout le monde,
Ramant dans l'air à tour de bras,
Se diriger comme sur l'onde.

Mme. LEDOUX.

J'vois l'directeux dans l'embarras.

GOBIN.

Par un effort des plus rapides,
De Tivoli sans s'arrêter,
Il ira jusqu'aux Invalides.

Mme. LEDOUX.

Qu'il prenne garde d'y rester.

GOBIN.

Bah ! bah ! (*à Lantinet*) Quant à vous, monsieur, je vous ai signifié, hier, mes intentions solemnelles, ma fille n'est plus pour vous.

Mme. LEDOUX.

Quen diable de vertigo vous prend là, pére Gobin ?

GOBIN.

Je sais ce que j'ai vu de mes propres yeux.

Mme. LEDOUX.

Bah ! est-ce qu'il aurait fait ?....

GOBIN.

Il ne s'agit pas de ce qu'il a fait.

Mme. LEDOUX.

Est-ce qu'il aurait dit ?....

GOBIN.

Il ne s'agit pas de ce qu'il a dit !

Mme. LEDOUX.

Mais de quoi s'agit-il donc ?....

GOBIN.

Il s'agit, il s'agit..... Je peux vous confier cela à vous, il s'agit de son crâne.

ur Call et moi,
is apperçu que
ns cette partie,

russe.

ront,

GOBIN, à *Lantinet.*

Pour la dernière fois, monsieur, je vous défends de songer à ma fille; d'ailleurs, j'ai depuis long-tems le desir d'aller observer les phénomènes maritimes; un marin se présente et je ne laisserai pas échapper une si belle occasion.

Mme. LEDOUX.

Qu'elle folie! et votre magasin de draps.

GOBIN.

Je le vends, je place mes fonds sur les bateaux de Salineau, je lui ai donné rendez-vous sur ce pont, et justement le voici.

LANTINET.

Que devenir ?

Mme. LEDOUX, *bas à Julie et à Lantinet.*

Ne vous inquiétez pas, mes enfans.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, SALINEAU.

SALINEAU.

Eh bon jour, père Gobin, suis-je de parole?... Six semaines pour remonter du Havre à Paris, pas davantage.

GOBIN.

Voilà un crâne, celui-là!

SALINEAU.

Air : *Ton humeur est Cathérine.*

Pour avancer notre affaire,
J'ai trouvé, tout récemment,
Une excellente manière
De remonter le courant.

Mme. LEDOUX.

Ça ne prendra pas bijoux.

Car depuis quenqu' tems on s'marque
Que plus d'un rameur nouveau,
N'a su remonter sa barque
Qu'en suivant le fil de l'eau.

inc
mo
mo

ma
vo

fill
lin

ma

cel
pé

ma

Air : *Garde marine à Rochefort.*

Jamais d'ennui ni de chagrin,
Lorſque vous ſerez ma compagne,
Partout la gaîté m'accompagne,
Mon cœur est pur et franc comme mon vin:
Vous ſerez de tous mes voyages,
Mêmes dangers et même ſort,
Nous ferons les mêmes naufrages;
Nous toucherons au même port :
Tout le jour manœuvre agréable ;
Le ſoir nous nous mettrons à table,
On ſervira les meilleurs mets ;
Biſcuit, bœuf ſalé des plus frais ;
Et puis, ſûrs de dormir en paix,
Dans mon hamac avec myſtère,
Au gré de la vague légère,
Le doux zéphir,
Et le plaiſir
Nous berceront la nuit entière

ENSEMBLE, *avec Gobin.*

Et vogue, vogue la galère.

JULIE, *pleurant.*

Eh bien ! mon père, je ne me soucie pas du tout de cette galère là, moi.

GOBIN.

Comment ! comment ?

Mme. LEDOUX.

Pardine ! v'la-t-il pas un joli pied à terre sur l'eau que monsieur lui propose.

JULIE.

Et lorsque j'en aime un autre....

GOBIN.

Refuser un parti aussi avantageux, un homme de quarante ans, bien conservé.

Mme. LEDOUX.

Je crois ben, toujours dans le sel.

A la maison, mademoiselle, à la maison.

Mme. LEDOUX, *à Julie.*

Soyez tranquille.

GOBIN.

Soyez tranquille, mon gendre.

Mme. LEDOUX, *à Julie, qui sort.*

Tout ça s'arrangera.

GOBIN, *à Salineau.*

Tout ça s'arrangera

GOBIN et Mme. LEDOUX, *se regardant.*

Oui, tout ça s'arrangera.

LANTINET, *à madame Ledoux.*

Je vais donc attendre aussi que ça s'arrange, n'est-ce pas. *(Il sort.)*

GOBIN.

Ah ça, mon ami, vous comptez que nous serons en état de voguer.....

SALINEAU.

Dès que mon sel sera vendu, et je vous réponds que ce ne sera pas long.

Mme. LEDOUX.

Je le crois bien; y a tant d'personnes qu'en manquent à Paris.

SALINEAU.

Air : *Il faut quitter ce que j'adore.*

Mon affiche est déjà posée,
A l'Opéra, chez bien des gens;
On prétend que plus d'un musée
Me fournira mille chalands.
D'après vos usages commodes,
Dès demain même l'on mettra
Mon sel dans le journal des Modes.

GOBIN.

Il y en aura donc ce jour-là?

SALINEAU.

Et pour perdre encore moins de tems, faisons une chose;

allons, tout de suite, chez le notaire, préparer nos petites conventions.

GOBIN.

Ah ! vous me ravissez.

Mme. LEDOUX, *à part.*

Diantre ! et ma lettre d'Allemagne qui n'arrive pas.

GOBIN, *regardant à sa montre.*

Mais mon Dieu....

SALINEAU.

Qu'est-ce donc ?

GOBIN.

Mon vingt-troisième verre d'eau tiède qui m'attend.

SALINEAU.

Que diable parlez-vous d'eau tiéde ?

GOBIN.

Ah ! mon ami, c'est un prodige, une invention de cette année. je voudrais que vous eussiez la goutte.

SALINEAU.

Je vous en remercie !

GOBIN.

Je me suis déjà guéri radicalement trois ou quatre fois.

SALINEAU.

Avec quoi ?

GOBIN.

Avec quarante-huit verres d'eau tiède.

SALINEAU.

Bah !

GOBIN.

Pris de quart d'heure en quart d'heure. C'est charmant ! demandez à madame Ledoux.

Mme. LEDOUX.

Laissez donc, j'ne donnons pas dans c'tarrosage.

Air : *Je vous comprendrai toujours bien.*

Ah ! jarnigoi ! s'peut-il que d'l'eau
Vous partrouble à c'point la cervelle ?
Vouloir donner pour du nouveau
C't'inondation éternelle !
J'vas vous parler de bonne foi,

LA GOUVERNANTE.

Le quart d'heure est passé.

GOBIN.

Est-il passé?.... Ah! mon Dieu! donne, donne bien vîte, ma chère amie.....

SALINEAU.

Comment! vous aurez le courage de boire cela.

GOBIN.

Certainement.

Air :

Nos vieux docteurs vont toujours ordonnant,
Purgeant, saignant, repurgeant, resaignant,
Toujours rognant, sermonant et grognant,
Ma foi, mon cher, c'est par trop répugnant.
Mais que vous dit le mien,
Que rien
N'égale
Avale, avale, avale, avale, avale, avale, &c.

(Il boit.)

SALINEAU.

Quarante-huit verres d'eau.

GOBIN, *rendant le verre.*

Et quand ils sont bus,
Vous ne vous plaignez plus.

Mme. LEDOUX.

Il y a de bonnes raisons pour ça.

GOBIN.

Allons, mon gendre, partons, car je n'ai qu'un quart d'heure à moi.....

LA GOUVERNANTE.

En ce cas, lisez bien vîte cette lettre, qu'un commissionnaire a remise chez nous. On dit que ça presse, ça vient d'Allemagne.

Mme. LEDOUX, *à part.*

Bon, c'est la mienne.

GOBIN.

D'Allemagne. (*il ouvre la lettre*) Mon ami, c'est une lettre du docteur Call!....

D'l'homme aux crânes ?.....

SALINEAU.

Bah ! allons toujours chez le notaire, vous la lirez ensuite.....

GOBIN.

Ensuite ?..... Une lettre du docteur Call !.... vous n'y pensez pas..... Ecoutez, écoutez. (*il lit.*)

« Ma chère monsié Copin, j'afre reçu la buste de fotre » tête en plâtre.

C'est de moi qu'il parle.

» J'afre étitié soignessement fotre système animal.

C'est toujours moi.

» Pour savoir si fotre prochet d'aller établir fou dans » un port de mer, l'y être point danchereux. Mais la » foyage que je fais faire à Paris. Procurer moi l'afantage » te d'evisager fous plus en face.

Que de bonté !

» Prenez garde de ne rien conclure afant mon arrivée, » d'autant que j'afre remarqué certaine protubérance au » dessus de l'os frontal. (*se tatant.*)

Elle y est, mon ami, ... je sens la protubérance ! Quel talent ! quel homme !

» Qui peut fous être très-nuisible..... ne terminez donc » rien, ché serai aussi-tôt que ma lettre à Paris, ché des- » cendrai aux petites maisons, où chespère afoir l'honneur » de fous voir.

» C'est tans ces sentimens que j'affre l'honneur d'être,

» Fotre serviteur amical,

CALL. »

SALINEAU.

Au diable tous ces charlatans.

GOBIN.

Charlatans ! je vous déclare que je ne terminerai rien que le docteur lui-même n'ait prononcé définitivement sur ma protubérance, et je cours pour cela aux petites maisons.

SALINEAU.

Comment ! comment !

Mme. LEDOUX.

Air : *Allons aux prés Saint-Germain.*

Il a raiſon, l'cher papa,
Chacun ſont bon en l'fait de bieſſe :
Le tems preſſe,
L'mal eſt là,
N'faut pas badiner avec ça.

GOBIN.

Je deſire et j'appréhende
De ſavoir ſon ſentiment.

SALINEAU, *à la Gouvernante.*

Moi, je crois que la marchande
Nous en revend.

LA GOUVERNANTE, *bas à Salineau.*

C'eſt vrai mêlez-vous en....

GOBIN.

Allons, mon gendre, partons,
C'eſt mon bonheur qui le commande :
Allons, mon gendre, partons,
Courons aux petites maiſons.

SALINEAU.

Allons, beau père, partons,
Si votre bonheur le commande;
Allons, beau père, partons,
(A part.)
Mais chemin faiſant obſervons.

Mme. LEDOUX, *en même tems que Gobin et Salineau.*

Allons, ſans plus de façons,
Puiſque ſon bonheur le commande,
Allons, ſans plus de façons,
Courez aux petites maiſons.

Mme. LEDOUX.

Allez, allez, y a encore d'la place pour deux.

SCENE XVI.

Mme. LEDOUX, LA GOUVERNANTE, PLUSIEURS PASSANS.

Mme. LEDOUX, *à part.*

V'la donc le notaire accroché.

LA GOUVERNANTE, *qui l'a écouté par derrière.*

Le notaire acroché ! Il y a du mic-mac.

Mme. LEDOUX.

Eh ben ? Quoi ! qu'est-ce donc ?

LA GOUVERNANTE, *appellant de toutes ses forces.*

Monsieur Gobin ! monsieur Gobin !

Mme. LEDOUX.

Prenez donc garde, madame Tocsin, vous allez démembrer vot'carrillon.

LA GOUVERNANTE.

N'y a pas de risque, madame Brouillon.

UN PASSANT, *s'arrêtant.*

Ah ! ah ! une dispute !

LA GOUVERNANTE.

Dieu merci, la mêche est éventée, ça ne prendra pas.

Mme. LEDOUX.

Bon ! il est question, p't'être de vos appas.

LA GOUVERNANTE.

Qu'est-ce à dire de mes appas, je vous trouve bien arrogante.

Mme. LEDOUX.

R'culez donc, madame Argante, je respectons les monumens.

LA GOUVERNANTE, *furieuse.*

Les monumens !

PLUSIEURS PASSANS, *arrêtés.*

Bon ! cela s'échauffe.

Mme. LEDOUX, *la main sur la hanche.*

Pardine, et quoi donc ? V'là-t-il pas une jolie poupée du jour de l'an, pour venir s'quarrer sur mon trottoir, dittes donc, madame Magot, est-ce qu'on vous a envoyée de la Chine, exprés pour m'espionner ? en ce cas, j'vas

vous bailler deux sous, bijou, vous irez dire au Préfet c'que chantent mes antiennes.

LA GOUVERNANTE.

Oui, oui, j'irai....

Mme. LEDOUX.

C'est bon, l'histoire ancienne, tournez-moi le feuillet.

LES PASSANS, *arrêtés riant.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

Mme. LEDOUX, *se tournant vers eux.*

Eh ben ! qu'est-ce qu'il a donc à rire cet échalas? Ça vous rit comme une poule qu'a trouvé z'un couteau ; dites donc, monsieur de l'Effilé, il manque une lance dans la targédie de Suzanne, vous pourriez ben sarvir de ça. Tiens! et c't'autre avec son habit court, il est familier le monsieur, il va voir ses amis en veste. Suis-je t'y pas une belle curiosité pour qu'ils s'arrêtent la comm'des Colas. R'gardez donc derriére vous chouchoux. Y allons ben vîte, détalez-moi.

TOUS.

Tudieu ! quelle commère?

(Les passans sortent.)

DUO.

LA GOUVERNANTE.

Voyez c'te mijaurée,
Qui fait ici fon embarras ;
Ça vous fait la sucrée,
Mais ses oranges ne l'font pas.
Sorcier, vipère,
Satan, mégère,
Et tout c'qu'enfer créa ;
Pour voir, pour voir tout ça,
Gnia qu'à voir c'te bell'peinture-là.

Mme. LEDOUX.

Voyez c'te délahrée,
Qui vient prendre ici ses ébats ;
Madame pestiférée,
J'allons rafraîchir tes appas.

Vois c'te rivière,
Vieille sorcière ;
C'est-là, crois-moi, c'est-là,
Qu'ton teint s'éclaircira,
Gnia qu'un plongeon qui puisse faire ça.

(La Gouvernante sort.)

SCENE XVII.

Mme. LEDOUX, *seule.*

A la fin m'en v'la débarrassée. Mais c'n'est pas tout, il m'faut à présent un docteur Call, pour prendre Gobin au trébuchet ; où le trouver ?.... Je le tiens, Modenville a de l'esprit, du jargon, il me fait la cour, c'est l'homme qu'il me faut.

Air : *Adieu je vous fuis bois charmant.*

Ce pauvre enfant, dans mes filets,
Depuis long-tems s'est pris lui-même,
Et c'est pour ça que je m'promets,
Le succès de mon stratagème.
De l'oiseleur en tout pays,
Les ruses nous dictent les nôtres,
C'est toujours l'oiseau qu'on a pris,
Qui sert pour en attraper d'autres.

CHŒUR LOINTAIN.

Oh! quel poisson! Voyez donc, voyez donc !

Mme. LEDOUX.

Tiens ! qu'est-ce qu'il y a donc la bas ? Mais j'vois Modenville de ce côté, courons ben vîte li faire sa leçon.

(Elle sort.)

SCENE XVIII.

CHŒUR, *ensuite* L'AUTEUR, LANTINET, LA GOUVERNANTE, Mme. LEDOUX.

UN BATELIER, *entrant avec plusieurs passans.*

Air : *Quand un tendron vient dans ces lieux.*

Y accourons, y accourons tretous,
Voir la grande merveille ;
J'ons vu ben des bêtes cheux nous,
Mais jamais de pareilles ;
Ça fait l'plongeon, ça r'vient sur l'eau,
Tout comme un intrigant nouveau.
Oh ! oh !

CHŒUR, *arrivant sur le trotoir.*

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
L'étrange poiſſon que voilà
Là là.

(Ils restent sur le trotoir.)

UN PÊCHEUR.

Ma ligne ? Ma ligne ?

UN BATELIER.

Mon bateau ! .... Mon fusil.

LE DÉCROTEUR.

Tiens ! son fusil ! coup d'épée dans l'eau.

Mme. LEDOUX, *entrant.*

Eh ben ! eh ! qu'est-ce qu'il y a.

LE DÉCROTEUR.

Une bête curieuse.

Mme. LEDOUX.

Pour voir une bête, ils courent comme ça les uns après les autres ? .... Ah cousin, vous en êtes donc aussi ?

LANTINET, *descendant du trotoir.*

Eh mon Dieu oui, ils disent que c'est si beau.

Mme. LEDOUX.

Mais mon Dieu queu qu'c'est donc qu'ça ? *(Elle monte sur le trotoir.)*

L'AUTEUR, *descendant.*

Air : *Décacheter sur ma porte.*

Meſſieurs, c'est une syrène.

UN AUTRE, *descendant.*

C'est plutôt une baleine.

UN AUTRE, *idem.*

C'est, je crois, un requin.

Mme. LEDOUX.

Hé non, c'est une carpe du Rhin,
Qui vient de r'monter la Seine.

LANTINET.

Air : *C'est un sorcier.*

Non, meſſieurs, ce grand phénomène,
N'a rien qui vous doive étonner;
C'est un monstre qui dans la Seine
Vient bonnement ſe promener:
Sa robe noire, ſon allure,
Sa longue oreille, ſon œil rond,
Soudain m'ont
Du poiſſon,
Dit le nom.
Rien n'est ſi commun, je vous jure,
On en voit ſans aller bien loin,
C'est un marſouin.

CHŒUR.

C'est un marſouin.

L'AUTEUR.

Qu'est-ce que vous dites, Marsouin, ce n'est pas la une tête de Marsouin, je l'ai vue comme je vois ce qui est devant moi; c'est la tête du souffleur.

LA GOUVERNANTE, *descendant du trotoir.*

Messieurs, messieurs, vous plaisantez, mais tout ceci ne nous annonce rien de bon.

L'AUTEUR.

Eh ! bonne femme, cet événement est, au contraire, le plus heureux des présages.

Air : *Vaudeville de décence.*

Fatigué de la tyrannie,
Qui pèse sur son élément,
Ce poisson, loin de sa patrie,
Cherche un refuge en ce moment ;
Et sur nos rives sa présence,
Semble annoncer à l'univers,
Que l'on verra bientôt la France
Reffaisir le sceptre des mers.

UN MARINIER.

Eh ! Guillot, Guillot, il passe sous l'arche à droite.

TOUS, *en sortant.*

Il file, il file, il gagne le Pont-au-Change.

LA GOUVERNANTE.

Miséricorde ! c'est mon quartier ; et ma fille qui est seule à la maison. Courrons vite.

SCENE XIX.

Mme. LEDOUX, LANTINET, L'AUTEUR

L'AUTEUR.

Et moi qui cherche depuis six mois une circonstance ! Je tiens enfin un sujet qui surnagera, ne perdons pas le Marsouin de vue.

LANTINET.

Quoi ! vous le ferez paraître sur le théâtre ?

L'AUTEUR.

Et pourquoi donc pas ?

» Il n'est point de marsouin, ni de monstre odieux,
» Qui par l'art imité, ne puisse plaire..... à l'œil. »

Lisez votre Virgile.

(Il sort.)

LANTINET.

C'est pas l'embarras, je voudrais bien qu'on le prit; avant de me marier, j'ai bien le tems d'aller voir, n'est-ce pas cousine. *(il sort.)*

Mme. LEDOUX.

Oui, mais ne t'éloigne pas, car j'allons r'pêcher l'aut' Marsouin, justement le voici.

SCENE XX.

LES PRÉCÉDENS, GOBIN, SALINEAU.

GOBIN.

Ah ! vous voilà madame Ledoux, apprenez-moi donc ce qu'il y a de nouveau ici. Je viens des petites maisons, le directeur m'a comblé de politesses; au premier mot que je lui ai dit, il a voulu me retenir chez lui, mais le docteur Call n'était point arrivé.

Mme. LEDOUX.

Comment! vous ne l'avez pas vû, il vous cherche partout.

GOBIN.

Il me cherche, dites-vous.

Mme. LEDOUX.

C'est lui qui cause tout ce vacarme, tout ce remue ménage.

GOBIN.

Ah! mon Dieu, ou est-il donc? Ou pourrai-je le trouver ?

UNE VOIX, *à droite, en dehors.*

Le voilà, le voilà.

GOBIN, *allant de ce côté.*

Allons Salineau, courons au-devant de lui.

UNE AUTRE VOIX, *à gauche.*

Le voici, le voici.

GOBIN, *courant de l'autre côté.*

Comment ! il est maintenant de ce côté.

UNE AUTRE VOIX.

A toi, à toi, tâche de le prendre.

GOBIN.

Qu'entends-je ! on veut le prendre ?

UNE AUTRE VOIX.

Allonge lui un coup de croc. Hô.

GOBIN.

Un coup de croc au docteur!

UNE AUTRE.

Tue, tue, nous le ferons empailler.

GOBIN

Empailler le docteur Celi, Salineau volons à son secours.

Mme. LEDOUX.

Rassurez-vous, le voilà tout vivant.

SCENE XXI.

GOBIN, Mme. LEDOUX, MODENVILLE, *déguisé en docteur*, SALINEAU.

GOBIN.

Ah! monsieur, je tremblais pour vos jours : cette populace est si méchante! O Salineau, la belle tête!

MODENVILLE, *saluant.*

Monsir, l'honneur que j'avre reçu.... (*à part*) Que vois-je! c'est monsieur Gobin, mon créancier!

Mme. LEDOUX, *à Modenville.*

Allons donc, courage....

MODENVILLE.

Impossible, c'est un diable d'homme que j'évite depuis six semaines.

Mme. LEDOUX, *bas à Modenville.*

Oh! vous y êtes, vous y resterez.

MODENVILLE.

Il n'y a pas à reculer, il faut s'en tirer.

GOBIN.

Monsieur le docteur, je vous en supplie, veuillez me rassurer sur la protubérance.

MODENVILLE.

Monsir, avec grand volontiers; mais commencez par fermer les yeux.

GOBIN.

Pourquoi donc, s'il vous plaît?

MODENVILLE.

Parce qu'il être dans les yeux une occilation nuisible à la judiciaire de l'observateur, d'ailleurs. ..

Air ;

L'uſage il être afantageux,
Chez nous c'est ein point totoetrine,
Qu'il faut safoir fermer les yeux,
Pour bien croire à la médecine.

Mme. LEDOUX.

Eh oui, fermez, père Gobin,
Monſieur fait comm' ſes camarades,
C'est le métier d'un médecin,
De fermer les yeux des malades.

GOBIN.

Pardon, monsieur, je croyais que cela n'arrivait qu'après l'ordonnance. Allons je ferme les yeux.

MODENVILLE.

Eh pien, monsir, je vois d'abord que vous afre été marié.

GOBIN.

Oui, monsieur, je l'ai été. (*à madame Ledoux.*) Le grand homme ! comme il doit avoir travailié pour savoir tout cela.

MODENVILLE.

Ché vois de plus, que vous afre un débiteur matinal beaucoup.

GOBIN.

C'est bien vrai. Un mauvais sujet qui me fait lever tous les jours au chant du cocq. Quoi ! mais puisque mon crâne dit qu'on me doit, dit-il aussi qu'on me paiera.

MODENVILLE.

Pas tout de suite, un petit à-compte dans quelques années.

GOBIN.

Ah ! mon Dieu, et moi qui veut partir incessamment pour le Hâvre.

MODENVILLE.

Le Hâvre ? Ah ! monsir, gardez-vous bien de suivre ce brojet.

GOBIN.

Comment !

MORENVILLE.

Air : *Ma barque legere.*

A votre arrivée,
Je crois voir d'abord :
La mer soulevée,
Menacer le bord.
La tête sanglante
D'un monstre marin,
Sur l'onde écumante
S'élève soudain.
Au sein de l'abîme,
Je le vois errer,
Cherchant la victime
Qu'il veut dévorer.
Son œil étincelle,
Bouillant de courroux,
Sa noire prunelle
Se fixe sur vous.
Il gronde, menace,
Bondit furieux :
Bientôt face à face,
Vous voilà tous deux.
Vers vous il s'élance,
Vous ne pouvez fuir,
Et je vois d'avance,
Pour vous engloutir,
Une gueule immense,
Sur vous s'entr'ouvrir :
L'infernale bête,
Il jete un long cri ;
Bras, corps, jambe, tête,
Tout est englouti ;
Sa rage assouvie,

Il fuit loin du bord,
La mer applanie
Rend le calme au port;
Tout reprend la vie
Quand vous être mort.

GOBIN.

Ah ! mon Dieu, Salineau, d'après cette prédiction, vous sentez que je dois bien me garder d'aller m'établir dans un port de mer.

SALINEAU.

Comment ! homme faible que vous êtes, vous allez croire qu'un monstre marin sort de la mer pour manger un marchand de draps.

GOBIN.

Dans le fait, monsieur le docteur, je ne vois pas pourquoi les monstres m'en voudraient, je ne leur ai jamais fait de mal, moi; j'ai mangé quelques goujons dans ma vie, et voilà tout.

SALINEAU.

Et vous ne voyez pas celui qu'on cherche à vous faire avaler en ce moment.

GOBIN.

Quoi ! l'on se moquerait de moi ?

SCENE XXII.

LES PRÉCÉDENS, PEUPLE.

LE PEUPLE, *en dehors.*

Le voici, le voici, gare à vous.

GOBIN.

Quoi ?

TOUS, *en passant.*

Le monstre marin, le monstre marin.

GOBIN.

Ah ! mon Dieu !

MODENVILLE.

Eh bien ! incrédules, croirez-vous à mes prédictions.

JULIE.

On y voit circuler en foule,
Des couples de jeunes amans,
Et l'eau qui ſous le pont s'écoule,
Nous peint leurs volages ſermens.
Ce pont eſt de la vie, &c.

GOBIN.

Qu'une coquette s'y promène,
Avec ſon crédule barbon,
Auſſitôt la ſamaritaine
Dit aux paſſans, din...don, din...don.
Ce pont, &c.

L'AUTEUR.

De bien des prudes les ſcrupules,
Les promeſſes de bien des grands,
Ne ſont-ce pas là les pillules
Que nous dorent les charlatans.
Ce pont, &c.

LA Mde. DE PLAISIR.

Partout le plaiſir eſt fragille,
Quoique partout il ſoit commun;
Bien des gens en achètent mille
Et ſouvent n'en goutent pas un.
Ce pont, &c.

Mme. LEDOUX, *au Public.*

L'auteur qui court ici la chance,
Et du murmure et du ſifflet,
C'eſt bien l'enfant qui ſans prudence,
S'expoſe ſur ce parapet :
Le moindre vent contraire,
Eſt à craindre pour eux;
Une main tutélaire
Peut les ſauver tous deux.
Reprise.
Le moindre vent contraire, &c.

FIN.

De l'Imprimerie de MORISSET, Paſſage du Caire, Nos 86 et 87.

JEAN LAFONTAINE

COMÉDIE

N UN ACTE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

Par MM. DIEU-LA-FOI et PREVOST-D'IRAI.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 24 frimaire an 14.

Prix, 24 sous.

A PARIS,

Chez Mad. MASSON, Libraire, Editeur de pièces de théâtres, rue de l'Echelle, N°. 10, au coin de celle St.-Honoré.

1806.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
JEAN LAFONTAINE, poëte fabuliste, naïf et distrait.	M. *Chapelle.*
Mad. HERVARD, veuve de 36 ans.	Mad. *Dorsan.*
SOPHIE, fille de Mad. Hervard, ingénue de 14 à 15 ans.	Mlle. *Minette.*
ARMAND, fils de Lafontaine, âgé de 16 ans.	M. *F. Blosville.*
POIGNAN, vieux capitaine de Dragons.	M. *Vertpré.*
LULLY, musicien, gai, mais prétentieux.	M. *Duchaume.*
Mylord HARVEY, âgé de 50 ans, très-pétulant.	M. *Sevestre.*
LABRIE, domestique de Lafontaine, pédant de 40 ans.	M. *Lenoble.*
UN COMMISSIONNAIRE.	M. *Carle.*

La scène est à Paris, chez Mad. Hervard.

(*Le Théâtre représente un Jardin. D'un côté est un berceau de vigne ; de l'autre, un tilleul, au pied duquel est un banc, et une petite toble ronde tout auprès.*)

Il n'y a d'édition avouée par l'auteur, que celle dont les exemplaires sont signés par l'Editeur. Il poursuivra les contrefacteurs, conformément à la loi.

JEAN LAFONTAINE.

SCENE PREMIERE.

LABRIE, un COMMISSIONNAIRE, *chargé d'un porte-manteau, d'un portefeuille, de deux bustes, d'un sac de nuit et d'une tête à perruque, à laquelle pend un plat à barbe rempli de papiers.*

LABRIE.

Siste gradum amice.

Le COMISSIONNAIRE.

Plait-il?

LABRIE.

Je te dis de t'arrêter; (*regardant autour de lui*) mais sommes-nous bien chez madame Hervard? oui, je reconnais son jardin. Là-bas, sa volière; ici, le petit berceau. . . Bonne dame! après la perte que nous venons de faire, elle va être pour mon maître une autre madame de la Sablière, *Macœnas atavis*.....

Le COMMISSIONNAIRE.

Dites-donc, notre bourgeois, faut-il poser ici vos paquets.

LABRIE.

Pose, mon ami, pose; mais apprends que le mobilier d'un poète comme M. de Lafontaine, ne s'appelle pas des paquets. *Monumentum*....

Le COMMISSIONNAIRE.

Dam! excusez, ce n'est pas pour dire que çà soit lourd; mais, tatigué, M. de Labrie, faut que vous soyez bien savant pour parler toujours comme-ça un français ous'que je n'entendons rien.

LABRIE.

Celà n'est pas étonnant, mon ami, je n'ai pas toujours été ce que je suis.

Air : *Bon officier, franc militaire.*

Fils du greffier de mon village,
Je fus d'abord son maître-clerc,
Bientôt la fortune volage
Me força d'être magister.
Du destin un autre bévue
M'a fait laquais, et je finis
Par où bien des gens qu'on salue,
Ont commencé dans ce pays.

LE COMMISSIONNAIRE.

Oh! ça s'est vrai, un peu de service sert toujours.

LABRIE.

Quand à mon français que tu n'entends point, c'est du latin.

LE COMMISSIONNAIRE.

Bah ! du latin.

LABRIE.

Assurément ; est-ce que tu t'y connais ?

LE COMMISSIONNAIRE.

Payez-moi toujours, et vous allez voir.

LABRIE.

Tiens. — *Satis ne contentus ?*

LE COMMISSIONNAIRE, *regardant la pièce.* *Kirie eleyson.* (*Il sort.*)

SCENE II.

LABRIE, *seul, riant de pitié.*

Ignorant ! mais c'est de l'hébreu. . . Oui, je suis bien sûr que le parti que nous avons pris de venir nous établir chez madame Hervard, va combler de joie cette bonne dame ; cela ne servira pas mal le projet qu'elle a formé de réveiller la tendresse de mon maître pour un fils unique que le cher homme ne s'est pas même donné la peine de connaître ; mais, chût. . . c'est un secret qui m'est confié, *arcanis reverentia.* Voyons si nous n'avons rien oublié, (*il visite les effets.*) *Primo*, les Deux Précepteurs de Monsieur, Rabelais et Montaigne. Ils sont là à bon port. Le sac de nuit, le portefeuille, les pantoufles. Ah ! ah ! ah ! quel assemblage ! N'y eut-il dans tous ces ballots que la manière dont monsieur les a fagottés lui-même, elle suffirait pour peindre sa bonhommie et ses distractions à ceux qui ne le connaîtraient pas.

Air : *Dans ce salon où du Poussin.*

Dans sa perruque est un réduit
Pour tous les mots grecs qu'il recueille ;
Ses vers sont dans son sac de nuit ;
Ses rabats dans son porte-feuille ;
Dans une pantoufle il a mis
Frère Luce et le *Roi de Garbe* ;
Parmi son linge est *Adonis*,
Et *Psyché* dans son plat à barbe.

Mais voyez donc comme il tarde ! il ne devait s'arrêter qu'à l'hôtel de la Surintendance pour toucher sa pension. Ouais ! si la disgrace de ce pauvre M. Fouquet allait l'en empêcher.... *auri sacra fames*, que deviendrions nous ? hé ! bien, je parie qu'il ne s'en trouverait pas plus malheureux.

Air : *Cacher la femme sous des roses.*

Il n'a jamais eu de cassette,
Ni su compter quatre ducats ;
L'avenir est une cachette
Où son œil ne pénètre pas ;

Il ne porte envie à personne.
Et riche, ou pauvre à son insçu,
Il accepte comme on lui donne,
Il donne comme il a reçu.

Mais je crois entendre une voiture qui s'arrête . . Hé ! oui vraiment, c'est monsieur qui en descend . . Une voiture ? la Surintendance n'est pas fermée.

SCENE III.

LAFONTAINE, LABRIE.

LAFONTAINE *d'un ton méditatif.*

J'ai eu vraiment une bonne idée de monter dans ce carrosse de place, ma fable n'y a rien perdu.

LABRIE *s'avançant.*

Monsieur. . .

LAFONTAINE.

Ah ! c'est toi Labrie ; déjà !

LABRIE.

Comment, monsieur, déjà ? il y a une heure que je suis ici, et vous deviez y être avant moi ; mais je conçois, *inter nugas et moras....*

LAFONTAINE.

Hein ?

LABRIE.

Effiugit hora velox.

LAFONTAINE.

Comment, Labrie, du latin à moi aussi, qui suis ton ami.

LABRIE.

C'est qu'aussi vous avez bien tardé.

LAFONTAINE.

Que veux-tu, tandis que j'étais en course, je me suis souvenu que je devais une visite à mon bon ami M. de Mésange.

LABRIE.

M. de Mesange ! est-ce qu'il est pas mort depuis un mois ?

LAFONTAINE.

C'est ce que m'a dit son portier, je ne croyais pas qu'il y eut si long-tems.

LABRIE, *riant.*

Ah ! ah ! la bonne distraction ? mais pendant ce tems là M. Chapelle est venu.

LAFONTAINE.

Oui, eh bien, je ne suis pas fâché de l'avoir évité.

LABRIE.

Pourquoi donc ?

LAFONTAINE.

Oh ! pour rien. . . il m'est venu mettre l'autre jour certain martel en tête. . . était il seul ?

LABRIE.

Non, il était avec M. Lully, qui avait le plus grand désir de vous parler.

LAFONTAINE.

Ah! c'est vrai, c'est moi qui l'ai prié de passer. . . C'est un homme d'un grand génie que ce Lully.

LABRIE.

Vraiment il le sait bien. . . mais il ne se hâte guère de le montrer dans l'opéra que vous lui avez fait.

LAFONTAINE.

Oh! ce n'est pas de sa musique que j'ai besoin aujourd'hui. Sais-tu bien Labrie que Lully est un des meilleurs bouffons de la cour et de la ville, et qu'il joue mes fables en perfection.

LABRIE.

Que vous importe?

LAFONTAINE.

Ah! ah! nous verrons comment certain mylord qui loge ici, et qui veut absolument être épousé par Mad. Hervard ou par sa fille, prendra cela. (*en composant.*)

» Un homme de moyen âge.

LABRIE.

Je peux donc aller vous annoncer.

LAFONTAINE, *idem.*

Oui, vas. . .

» Un homme de moyen âge,
» Et tirant sur le grison.

LABRIE, *revenant.*

Monsieur?

LAFONTAINE, *sans l'entendre.*

Le grison! voilà bien le mot que je cherchais.

LABRIE.

J'oubliais de vous dire que j'ai dépensé tout mon argent.

LAFONTAINE, *idem.*

» Jugea qu'il était saison
» De songer..

LABRIE.

A regarnir ma bourse, si cela ne vous dérange pas.

LAFONTAINE.

Ta bourse, dis-tu. . . voici la mienne. (*Il se fouille.*)

» Jugea qu'il était saison
» De songer...

Ah! ah!

LABRIE.

Qu'est-ce donc?

LAFONTAINE, *sans émotion.*

Je ne trouve point mon argent.

LABRIE.

Proh deos?

LAFONTAINE, *fouillant toujours.*

» Jugea qu'il était de saison
» De songer au mariage...

LABRIE.

Mais mon dieu! il est question de votre argent.

LAFONTAINE *riant naïvement.*

Tu verras que je l'aurai laissé dans ce carrosse de place qui m'a conduit ici.

LABRIE.

Miséricorde!

LAFONTAINE.

» Il avait du comptant,
» Et partant...

LABRIE.

Eh! monsieur, il avait du comptant et vous n'en avez plus; et ce carrosse, où le trouver à présent? savez au moins où vous l'avez pris?

LAFONTAINE.

Pour cela oui je le sais, c'est au marché des Innocens.

LABRIE.

Bon, mais le numéro.

LAFONTAINE *impatienté*

Oh! dam, le numéro, je l'ai regardé, mais je l'ai pas vu.

LABRIE.

Et les chevaux, monsieur, les chevaux.

LAFONTAINE.

Oh! pour les chevaux, je me les rappelle.

Air : *Chantez, dansez, etc.*

L'un des deux était blanc je croi,
Et l'autre était noir, ce me semble.

LABRIE.

A bien du monde, sur ma foi,
Cet équipage-là ressemble.

LAFONTAINE.

Sais-tu, Labrie, que tu dis là une grande vérité :

Beaucoup de gens,
Selon les tems,
Sont moitié noirs et moitié blancs.

LABRIE *en colère.*

Oui, et beaucoup d'autres avec leur flegme qu'ils appellent de la philosophie, ne sont d'aucune couleur, et désespèrent tous leurs amis.

LAFONTAINE.

Bon. (*Avec enthousiasme* :)

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux :
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille.

LABRIE *de même.*

[illegible] t avec cela que vous vous consol z?

LAFONTAINE.

[illegible] que veux-tu, ne faut-il pas qu'il y ait heur et malheur [illegible] ce monde! tiens, écoutes ceci;

Air : *des Visitandines.*

Quoique suivant même carrière
Chacun n'a pas le même sort;
L'un boit dans l'argile grossière,
Et l'autre dans des coupes d'or.
Jupin mit deux tables au monde:
A la première sont assis
Le fort, l'adroit...; et les petits
Mangent leur reste à la seconde.

LABRIE.

Hé! monsieur, les plus belles paroles ne sont que des paroles. Ouais! on dirait que le tems s'obscurcit. N'importe, je cours bien vite remiser nos effets, et de là au marché des Innocens. *Per jocum*, une somme aussi importante, le quartier de la pension d'un poëte. Et vous ne voulez pas que je parle latin; non, monsieur, vous avez beau dire : *Quidquid dixeris argumentabor nil adeo vacuum in rerum natura quam vatum capita.* (Il sort.)

SCENE IV.

LAFONTAINE, *seul, riant.*

Ah! ah! ah! ce pauvre Labrie s'inquiète souvent. C'est bien juste. Il a tout son tems pour cela, c'est d'ailleurs un très bon domestique, il ne me vole que quelques bribes de latin... qu'il a grand soin de me rendre. Mais tandis que je suis seul! (*il s'assied sur le banc.*) Essayons d'achever ma fable. Je veux, s'il est possible avec le secours, de Lully, rendre service à cette bonne madame Hervard, et prouver à son mylord... (*il rêve.*) Bah! ce *Chapelle* n'a pas le sens commun... me soutenir qu'un capitaine de dragons est amoureux de ma femme, est-ce que les capitaines de dragons sont amoureux! Dam; *Pelisson* et *Bernier* qui ont plus d'esprit que moi me l'ont dit aussi... J'ai bien mal fait de les rencontrer l'autre jour.. ces gens là ont brouillé toutes mes idées... Oh cela reviendra.

(*Il rêve.*)

SCENE V

LAFONTAINE, ARMAND, SOPHIE.

(*Ils traversent rapidement le Théâtre. Sophie a un petit panier à son bras.*)

SOPHIE.

Ah! comme il pleut,

ARMAND.

Tiens, tiens, Sophie, sous ce berceau.

SOPHIE, *entrant sous le berceau.*

Oui; et qui donnera à manger à mes pauvres serins?

ARMAND.

Oh! ce n'est qu'un nuage. Comme tu as couru! (*Il lui arrange les cheveux sur le front.*)

SOPHIE.

Dam! je n'aime pas la pluie.

ARMAND.

Et tu as bien raison.

Air : *O! ma tendre musette.*

Cette pluie en rosée
Tombant dans le jardin,
De la terre arrosée,
A rafraîchi le sein;
Mais l'eau dans ce bocage
Ranimant chaque fleur,
Ne peut à ton visage
Donner plus de fraîcheur.

SOPHIE, *riant.*

Ah! ah! ah! on voit bien, monsieur, que vous êtes le fils d'un poëte... Mais partons.

ARMAND.

Oui, si nous pouvons.

LAFONTAINE, *composant.*

En quoi notre amoureux ne se pressait pas tant.

ARMAND, *avec joie, ayant mis la main hors du berceau.*

Bon! la pluie a redoublé.

SOPHIE.

Ah! le méchant... Tu ris de çà.

ARMAND.

Pardi, mamzelle, vous ne m'avez pas seulement dit encore la moitié de vos secrets.

SOPHIE, *d'un ton boudeur.*

Je n'en ai point, monsieur.

ARMAND.

Et ceux de votre maman?

SOPHIE.

Oh! je n'y regarde pas. (*En confidence*) Mais je sais bien pourquoi elle t'a fait venir de chez M. du Harlay.

ARMAND.

Bon! elle veut, m'a-t-elle dit, que mon père me voye ici, sans me connaître.

SOPHIE.

Oui, monsieur, qu'il vous voye, qu'il vous entende, qu'il vous aime, et ensuite.....

ARMAND, *vivement.*

Et ensuite.

SOPHIE.

Oh ! je ne sais plus rien. (*Avec confidence*) Maman est sortie exprès pour aller le chercher.

ARMAND.

Ah ! Dieu, l'idée de voir enfin mon père, me fait tressaillir. Mais, comment pourrai-je me contraindre. . .

SOPHIE.

Ah ! çà, monsieur, n'allez pas déranger au moins les projets de maman, et puis ce cher bon ami mérite bien cette petite supercherie, puisque depuis ton enfance il a négligé. . .

ARMAND.

Ah ! Sophie, garde-toi de le croire. . .

LAFONTAINE *composant.*

« Je vous suis obligé, belle, de la leçon ».

ARMAND.

Il est vrai que son travail l'a forcé de se reposer sur les bontés de M. le premier Président, du soin de mon éducation, mais son cœur moins distrait que son esprit, n'a jamais cessé de veiller sur moi.

Air : *vaudeville de l'abbé Pellegrin.*

Il n'est distrait qu'en méditant
Un trait de morale, une fable ;
Qu'on le voye après cet instant,
Je sais qu'il est sensible, affable ;
Changeant, défigurant leurs traits,
D'autres qu'égare leur manie
Par caractère sont distraits :
Lafontaine l'est par génie.

LAFONTAINE.

Il m'a semblé qu'on prononçait mon nom.

ARMAND.

Bonne Sophie, toi qui le connais, qui le vois, qui lui parles tous les jours, oh ! je t'en prie, fais- moi son portrait, afin que mon œil le reconnaisse aussitôt que mon cœur.

SOPHIE.

Bah ! on le reconnait bientôt à son air de bonté, figure-toi qu'il me lit ses fables à moi, il me les fait réciter ; oui, monsieur, et je vous apprendrai sa dernière : on l'appelle *Tircis et Amaranthe* ; c'est çà qui est joli. . . et puis il est si simple, il cause si bonnement : on ne dirait jamais qu'il a de l'esprit.

Air : *de la Fille en loterie.*

On ne voit pas que les succès,
Rendent fier un si grand génie ;
Plus ses ouvrages sont parfaits,
Plus il montre de bonhommie.

De *Jean lapin* courant, trottant,
Son ame simple est occupée,
Comme le serait un enfant,
Conversant avec sa poupée.

ARMAND.

Oh ! que je suis impatient de me voir dans ses bras!

SOPHIE.

Tiens, il vient souvent dans ce jardin, il s'assied sur un banc, et là il lui prend des lubies si singulières, il est comme en extâse, les bras pendans, la bouche béante, la figure allongée, il rit même, on ne sait pas pourquoi, d'autres fois il se fait la conversation à lui tout seul.

LAFONTAINE, *prêtant l'oreille.*

Mais je ne me trompe pas, on parle ici près. (*Il va vers le berceau.*)

SOPHIE.

Un jour enfin je le surpris dans cet état de réverie, il y était si enfoncé que je fus plus d'une minute à lui crier aux oreilles : M. de Lafontaine? M. de Lafontaine?

LAFONTAINE, *paraissant.*

Que vous plait-il?

SOPHIE, *effrayée.*

Ah!

LAFONTAINE.

Eh ! quoi ! c'est vous ma petite amie?

SOPHIE.

Oui, monsieur ; c'est nous deux. (*Bas à Armand.*) L'as-tu reconnu?

LAFONTAINE.

Ah ! ah ! voilà un joli petit garçon.

SOPHIE.

C'est le fils d'un ami de maman. . . Mais mon dieu ! bon ami où étiez vous donc?

LAFONTAINE.

Là, sur ce banc.

ARMAND.

Quoi ! sur ce banc pendant la pluie?

LAFONTAINE.

Est-ce qu'il a plû?

SOPHIE.

Comment s'il a plû, et a verse encore.

LAFONTAINE.

C'est singulier, je ne m'en suis pas apperçu, je fesais mes incursions ordinaires sur les terres de *Lupomagus* de *Ratopolis*, je rêvais.

ARMAND.

Oh ! comme il est mouillé. Bon ami, placez-vous-là entre nous deux.

LAFONTAINE.

Comment donc, ce jeune homme m'appelle son ami ! (*à Sophie*) Il est donc ami avec vous, pour être aussi le mien ?

SOPHIE.

Oui, oui ; maman l'aime beaucoup. (*Lafontaine s'assied.*)

ARMAND, *prenant les mains de son père.*

Permettez que ma main presse la vôtre. Vous avez peut-être froid ?

LAFONTAINE.

Oh ! non. Je me sens bien, tout-à-fait bien au milieu de mes enfans.

ARMAND, *étonné.*

De vos enfans !

LAFONTAINE.

Mais, oui.

Air : *du bonheur qu'on goûte en famille.*

Du nom si doux de votre ami,
Vous m'avez nommé l'un et l'autre.
Votre tendresse m'a choisi,
La mienne répond à la vôtre ;
Moi, je vous nomme mes enfans,
Soyez. . . .

SOPHIE, *à Armand.*

Toi, son fils.

ARMAND.

Toi, sa fille.

LAFONTAINE.

C'est l'échange des sentimens,
C'est le cœur qui fait la famille.

Ensemble.

C'est l'échange, etc.

LAFONTAINE, *avec une joie vive.*

Eh ! bien mes enfans, voyons, de quoi causiez-vous tandis que je rêvais ?

SOPHIE.

Oh ! de rien.

LAFONTAINE.

Eh ! eh ! les riens de votre âge valent bien les choses sérieuses du nôtre.

ARMAND.

Vous savez que chacun a ses petits chagrins.

LAFONTAINE.

Des chagrins ! contez-moi çà bien vîte, jeune... (*à Sophie*) Comment se nomme-t-il ?

SOPHIE.

Armand.

LAFONTAINE.

Ah ! ah ! il me semble que mon fils se nomme de même.

SOPHIE.

Est-ce que vous n'en êtes pas sûr !

LAFONTAINE.

Dam ! je l'ai perdu un peu de vue ; mais je sais qu'il est bien ; il voyage en ce moment avec le fils de M. Du Harlay. Mais cela nous éloigne de vos petites peines, je crois en deviner une partie.

SOPHIE *avec trouble.*

Comment !

LAFONTAINE.

Eh ! oui, oui ; le retour de mylord Harvey dans cette maison, les sommes considérables qu'il avait prêtées à votre père, et l'engagement bizarre que votre maman a été forcée de contracter avec lui, pour sauver votre fortune, tout cela cause ici un peu d'inquiétude.

ARMAND *vivement.*

Ah ! mon dieu, mademoiselle, est-ce que ce mylord voudrait vous épouser ?

SOPHIE.

Moi ? ah ! je me moque de ses menaces, il m'a bien dit qu'il avait le droit de choisir pour son épouse maman ou moi, mais je lui ai répondu que je ne me souciais pas du tout de la préférence.

ARMAND.

Et moi, mademoiselle, je sais qu'on aime toujours un peu ceux qui nous aiment

SOPHIE.

Pas toujours, monsieur.

ARMAND *avec dépit.*

Pas toujours ; je suis sûr que c'est pour moi que vous tenez ces propos-là.

SOPHIE

Pour vous ; est-ce que vous m'avez jamais dit....

ARMAND, *presque pleurant.*

Non, mademoiselle, heureusement.

LAFONTAINE *se levant.*

Eh ! bien, eh ! bien, n'allez-vous pas vous fâcher !. . . (*à part*). Charmans enfans ; ils s'aiment sans se l'être dit, peut-être même sans le savoir. (*Il les prend tous deux sous son bras*). Tranquillisez-vous ; mylord est l'homme du monde qui

se décide le moins : ne connaissez-vous pas sa manie de demander conseil à tout le monde.

SOPHIE, *riant.*

Ah ! c'est bien vrai, et il n'est jamais content de celui qu'on lui donne.

LAFONTAINE.

Eh ! mon dieu, oui !

Air : *l'Amour est un enfant trompeur.*

Il est beaucoup de ses pareils,
Au Parnasse, à Cithère,
Qui semblent cherchant des conseils
Vont dire en toute affaire :
Mon bon ami, conseillez-moi
Non pas, non pas ce que je doi
Mais ce que je veux faire.

SCENE VI.

Les Mêmes, MYLORD HARVEY.

HARVEY *dans la coulisse.* (*il baragouine.*)

Eh bien ! où est-il, ce cher ami.

LAFONTAINE, *aux enfans.*

Chût ! le voici qui vient.

HARVEY *entrant.*

Ah ! le voila ! le voila, mon cher monsieur de Lafontaine, combien j'étais impatient de voir, d'embrassez vous, de epancher toute la perplexité de mon cœur dans le vôtre. (*A Sophie.*) Pardon, mademoiselle... quelle est jolie aujourd'hui !.. Vous connaissez le transaction qui assure mes droits sur la main de cette belle enfant... Quelle fraicheur !.. ou bien sur celle de sa honorable mère.

LAFONTAINE.

Oui, mylord, et je vous dirai...

HARVEY.

Mon ami, tout est dit. J'épouse le bel enfant.

ARMAND, *vivement.*

Là, dites à présent que j'avais tort.

HARVEY, *à Sophie.*

Heim ! comment ce petit garçon ne bouge donc plus de ce hôtel, ni d'auprès de vous.

LAFONTAINE, *prenant la main d'Armand.*

Oh ! ce petit garçon est de nos amis.

SOPHIE.

Vous savez mylord que maman veut que je lui enseigne toutes les fables que mon bon ami m'a apprises.

HARVEY.

Fort bien, mais à son âge, que peut-il voir dans les œuvres admirables de monsieur de Lafontaine ?

ARMAND, *avec chaleur.*

A mon âge, mylord! y a-t-il donc un âge pour admirer les œuvres d'un pe. . . d'un poëte. Ah! s'il n'était pas là. Je sais bien ce que j'en dirais.

Air : *Ce magistrat irréprochable.*

A peine échappés de l'enfance,
Il sait déjà nous divertir ;
Parvenus à l'adolescence,
Nous commencons à le sentir.
Son livre, où l'on peut tout apprendre,
Quand on sait bien le méditer,
Est le premier que l'on doit prendre ;
Et le dernier qu'on doit quitter.

LAFONTAINE.

Oh! mon enfant.

ARMAND.

Et puis vous me demandez ce que j'y vois. Le monde, tout ce qui nous entoure, offre-t-il autre chose que ce qu'il y a mis. (*Regardant Sophie avec intention*).

Air : *J'ai vu par-tout dans mes voyages.*

J'y vois jeune brebis tremblante,
Et le loup rôdant à l'entour,
Tendre colombe gémissante
Entre les serres du vautour.
Plus d'un charlatan que l'on prône,
Le bon sens vendu par des fous,
Maint loup qui pour berger se donne
Lorsque les bergers se font loups.

HARVEY, *à part.*

Ouais, le petit a du bon sens. Je le consulterai quelque jour.

SOPHIE.

Et moi donc qui suis encore plus jeune, est-ce que je n'y vois pas. . . . (*Regardant Harvey avec intention.*)

Même air.

Maint esprit qui bat la campagne,
Comptant sur ce qu'il s'est promis,
Le grand travail d'une montagne
Pour n'enfanter qu'une souris ;
Le pâtre en faveur qui s'oublie,
Le sage en ses bois confiné,
Et le faible roseau qui plie
Quand le chêne est déraciné.

HARVEY, *à part, avec enthousiasme.*

Oh! elle m'enchante considérablement. . . (*Haut*) Voulez-vous, mademoiselle, que nous donnions à M. de Lafontaine le plaisir de nous entendre réciter sa petite drôlerie de Tircis et Amaranthe. (*à part*) C'est une charmante occasion pour lui faire ma déclaration.

SOPHIE, *d'un ton de refus.*

Oh ! mylord ! . . .

HARVEY.

Non, non, point de refus.

LAFONTAINE.

Comment, mylord, vous savez une de mes fables par cœur ?

HARVEY.

Par cœur, vous dites bien. C'est ainsi que vos amis de Londres, M. Waller, M. de Saint-Evremont, madame de Mazarin vous apprennent tous. Allons, mademoiselle, je commence. (*Il déclame*).

« Tircis disait un jour à la jeune Amaranthe
« Ah ! si vous connaissiez comme moi certain mal
« Qui nous plait et que nous enchante :
« Il n'est rien sous le ciel qui vous parut égal ;
« Souffrez qu'on vous le communique.

SOPHIE.

« Amaranthe aussitôt réplique :
« Comment l'appelez-vous ce mal, quel est son nom ?

HERVEY.

« L'amour.

SOPHIE

« Ce nom est beau ; dites-moi quelques marques,
« A quoi je le pourrai connaitre, que sent-on ?

HARVEY.

« Des peines près de qui le plaisir des monarques
« Est ennuyeux est fade ! on s'oublie, on se plait
« Toute seule en une forêt.
« Il est un berger du village
« Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir.
« Par-tout on revoit son image,
« On soupire à son souvenir,
« On ne sait pas pourquoi, cependant on soupire.

SOPHIE.

« Oh ! oh ! c'est là le mal que vous me voulez dire,
« Il ne m'est pas nouveau, voilà tout justement,
« Ce que je ressens pour Armand ».

ARMAND.

Ah ! Sophie !

HARVEY *vivement.*

Comment ! *Armand*, c'est *Clidamant* qu'il faut dire.

SOPHIE.

Mais mylord. . .

HARVEY.

Clidamant, vous dis-je. . . M. de Lafontaine, vous qui avez fait la fable, vous savez bien. . .

LAFONTAINE.

Oui, milord; je sais qu'il y a *Clidamant* dans ma fable, mais ici. . . il y a Armand.

HARVEY *à part.*

Goddem!

LAFONTAINE.

Je n'avais pas encore mis de moralité à cette petite drôlerie, mais je crois qu'il y en a une.

Air : *Réveillez-vous.*

Tircis pensa mourir de honte,
Il est force gens comme lui,
Qui, croyant agir pour leur compte,
Ne font que le marché d'autrui.

HARVEY.

Eh! bien, moi aussi j'appliquerai mon morale, j'épouserai le honorable mère. Justement la voici.

SCENE VII.

Les Mêmes, Mad. HERVARD.

Mad. HERVARD.

Ah! Lafontaine. Je sors de chez vous. La mort inopinée de notre chére Lasabliere m'a fait penser que vous demeuriez sans azile, je vous cherchais pour vous enmener chez moi.

LAFONTAINE.

J'y allais.

Mad. HERVARD *attendrie.*

Bien, mon ami, mon cœur a recueilli ce mot, et je vous jure qu'il ne sera pas oublié.

SOPHIE, *se glissant près de sa mère, bas.*

Oh! maman, si tu savais comme ça va bien.

Mad. HERVARD, *bas à Sophie.*

Paix.

HARVEY.

Mad. Hervard, je vais ajouter à votre satisfaction, en vous annonçant le parti glorieux que je viens de prendre,

Air : *de la Soirée orageuse.*

Entre la fille et la maman
Un français bientôt se décide,
Un anglais peze murement
Et le brillant et le solide.
Des graces je sens tout le prix
Mais hélas! leur tête est légère,
Et par raison, nouveau Paris,
Je donne la pomme à leur mère.

Mad. HERVARD.

Assurément mylord, on ne peut rien dire de plus neuf, ni de plus joli. Mais votre pomme est un peu prématurée. Nous avons toute la vie pour nous occuper de cette affaire.

HARVEY.

Comment! toute la vie... mes droits sont positifs, et monsieur de Lafontaine vous dira...

LAFONTAINE. *avec ménagement.*

Oui, mylord, quand vous m'aurez permis de vous dire à vous même que votre âge...

HARVEY, *en fureur.*

Damnation! il est bien question de mon âge... Hola! hé! John, ma carosse? je cours chercher mon transaction, et vous verrez, vous verrez... (*Secouant fortement Lafontaine par le bras.*) Qu'avez vous donc?

LAFONTAINE, *très naivement.*

Mylord, vous me faites peur.

HARVEY.

Goddem! point de peur, je suis honnête homme, je suis votre ami, il faut que je soit écouté, conseillé, marié ou perdu. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

Les Mêmes excepté HARVEY.

SOPHIE *regardant sortir milord, et riant.*

Ah, ah, ah, ah, que c'est drôle un Anglais en colère.

Mad. HERVARD.

Laissez-nous, mes enfans, j'ai à parler à notre ami.

SOPHIE.

Pour ça, oui, nous te laissons. Nos pauvres serins qui nous attendent depuis une heure. (*Regardant dans son panier*). Ah! quelle étourderie.

Mad. HERVARD.

Quoi donc!

SOPHIE *à Armand, lui montrant le panier.*

Tenez, monsieur, voyez si l'on sait jamais ce qu'on fait avec vous; pas une graine dans ce panier.

Mad. HERVARD.

Eh! bien, pour sa peine, qu'il retourne en chercher; toi, tu l'attendras à la volière.

SOPHIE.

Mais, maman c'est lui qu'il faut punir.

Mad. HERVARD.

Air : *E no no no signore dottor.*

Allons, allons, ma chère,
Laisse moi libre ici.

SOPHIE.

Mon dieu ! point de colère.

(*A Lafontaine*).

Adieu, mon bon ami.
(*à Armand.*) Vous, songez que j'attends ici.

ARMAND.

Peut-on me méconnaître ainsi,
(*à Lafontaine.*) Adieu, vous que j'honore.
Que j'aime plus encore.

LAFONTAINE. Mad. HERVARD.

Adieu, mon fils chéri,
Adieu, mon fils chéri.
Mon cœur tout ravi,
Se sent attendri.

Son cœur tout ravi,
Se sent attendri.

SOPHIE.

Adieu, bon ami..

ARMAND.

Adieu, bon ami.

Ensemble.

Adieu. adieu, adieu.

(*Lafontaine les suit des yeux dans la plus grande émotion.*)

SCENE IX.

LAFONTAINE, madame HERVARD.

LAFONTAINE *à part.*

C'est singulier comme ce jeune homme m'a intéressé aussitôt que je l'ai vu. (*Haut*). Mad. Hervard, quel est cet enfant-là.

Mad. HERVARD.

Hélas ! mon ami, c'est un enfant presque abandonné.

LAFONTAINE.

Ah ! mon dieu.

Mad. HERVARD.

Oui, il connaît à peine ses parens. Cependant M. Fouquet, qui me l'a recommandé, croit que cet enfant n'est pas sans mérite.

LAFONTAINE.

Comment, sans mérite ! il en est rempli ; et dès demain je veux aller l'assurer moi-même à notre bienfaiteur.

MAD. HERVARD.

Dès demain ! oubliez-vous que Fouquet est arrêté, et que son affaire. . .

LAFONTAINE, *souriant d'un air de mystère.*

Oh ! il s'en tirera.

MAD. HERVARD.

Comment ?

LAFONTAINE *à l'oreille.*

J'ai fait en sa faveur une élégie qui paraîtra ce soir.

MAD. HERVARD.

O Bon homme ! quoi ! vous avez osé, dans un moment aussi critique....

LAFONTAINE.

Assurément.

Air : *du peintre français.*

Quel moment puis-je mieux choisir
Pour lui consacrer mon hommage ;
Aux regrets je mêle un plaisir
En défendant ce qu'on outrage.

MAD. HERVARD.

Ingrats, quelle leçon !

L'instant de la prospérité,
Par vous est envahi d'avance ;
Le sage attend l'adversité :
C'est l'heure de la bienfaisance.

LAFONTAINE.

Dam ! voilà comme je suis.

MAD. HERVARD.

Mais souffrez, mon ami, que nous nous entretenions de choses moins fâcheuses.

Air : *ce boudoir, etc.*

Je possède Lafontaine,
L'un de mes vœux est rempli.
Mais il faut qu'une autre chaîne
Resserre ce nœud chéri.

LAFONTAINE.

Bon !

MAD. HERVARD.

Oh ! oui, tout de bon.

LAFONTAINE.

J'admire du fond de l'ame
Ce nouveau trait d'amitié,
Mais, hélas ! ma chère dame,
Je suis, je crois, marié.

MAD. HERVARD.

Eh ! mon dieu, rassurez-vous ; ce n'est pas à vous que j'en veux : c'est à votre fils.

LAFONTAINE.

Vous voulez épouser mon fils ?

Mad. HERVARD.

Mais non, vous dis-je ; c'est à votre fils que je destine ma Sophie ; j'ai tout arrangé pour cette heureuse affaire ; M. du Harlay attend ses voyageurs à tout moment, et madame de Lafontaine, à qui j'ai écrit, a bien voulu me faire répondre qu'elle serait à Paris aujourd'hui même.

LAFONTAINE.

Ah ! mon dieu, que me dites-vous-là ! ma femme à Paris !

Mad. HERVARD.

Est-ce que cela vous inquiète ?

LAFONTAINE.

Oh ! presque pas.

Mad. HERVARD.

N'avez-vous pas toujours fait bon ménage ensemble ?

LAFONTAINE.

Sans doute. . . Nous nous sommes très-peu vus.

Mad. HERVARD.

On dit par-tout qu'elle est spirituelle, douce. . .

LAFONTAINE.

Oh ! la douceur même. . . Ma bonne amie, avez-vous entendu parler de l'ouragan de 1554.

Mad. HERVARD.

Pourquoi donc ?

LAFONTAINE.

Pour rien. C'est une petite comparaison qui me passe par l'esprit.

Air : *Femmes, voulez-vous éprouver ?*

Noirs torrents qui dans les vallons
Tombez du sommet des montagnes,
Fils de l'hiver, noirs aquilons
Qui mugissez dans nos campagnes,
Lions rugissant dans la nuit,
Tonnerre qui roules ta flamme,
Vous tous qui faites tant de bruit,
Vous en faites moins que ma femme.

Mad. HERVARD.

N'importe ; la décence.

LAFONTAINE.

Tenez, ma bonne amie, vous connaissez ma franchise, votre projet me fait plus d'honneur que de plaisir.

LAFONTAINE.

Comment !

LAFONTAINE.

D'abord mon fils n'est qu'un enfant, il doit être encore sans grâces, sans usage, sans instruction, et ce qui est pire aujourd'hui, il est sans fortune.

Mad. HERVARD.

Sans fortune, et Lafontaine est son père.

LAFONTAINE.

Dam! c'est peut-être un peu pour cela.

Air : *Voyage, voyage.*

J'avais quelques biens en partage,
Quand de moi l'on fit un mari.
Mais depuis ce beau mariage,
Mon pactole est un peu tari.
Ma femme est magnifique,
Moi, je suis pacifique,
Je ne tiens pas beaucoup au bien;
De son côté, madame emporte,
Alors moi, j'emporte du mien :
Vend-elle son grain,
Je vends un terrain;
Vend-elle un moulin,
Je vends le jardin.

Mad. HERVARD.

Eh! bien, eh! bien, eh! bien.

LAFONTAINE.

De sorte, de sorte,
Qu'il ne nous reste rien.

Mad. HERVARD.

Eh! bien, mon ami, la fortune de Sophie pourvoira à tout. Que les prétentions de mylord ne vous allarment pas. Ses indécisions et son extrême générosité m'ont toujours rassurée sur l'engagement que j'ai été forcée de prendre avec lui. D'ailleurs s'il le faut, j'aurai assez de courage pour me sacrifier au bonheur de nos enfans.

LAFONTAINE.

Non pas, s'il vous plaît, moi je prépare à votre mylord une petite surprise. . . Mais mon dieu, est-ce que vous n'avez pas remarqué que cet aimable jeune homme, qui sort d'ici est amoureux de votre fille.

Mad. HERVARD.

Lui? ah! quel conte, pure amitié, voilà tout.

LAFONTAINE *avec humeur.*

Oui-dà? hé! bien, mon fils ne serait peut-être pas plus disposé que moi à s'accommoder de cette amitié-là, et en conscience, il y en a assez d'un dans la famille.

Mad. HERVARD.

Quoi! d'un?

LAFONTAINE *se grattant l'oreille.*

Eh ! dame, le bruit court qu'il y a des capitaines de dragons à Château-Thiéry, et Chapelle, Bernier, Boileau lui-même, m'ont bien dit à quoi cela m'engageait. (*Il montre son épée*).

Mad. HERVARD *éclatant de rire.*

Ah, ah, ah, ah, la plaisante imagination; quoi! ces messieurs, vous ont fait accroire. . .

LAFONTAINE.

Tenez, n'en parlons plus, et laissons mon fils et ma femme où ils sont.

Mad. HERVARD.

Point du tout. Votre femme doit être descendue en ce moment.

LAFONTAINE.

Où donc?

Mad. HERVARD.

A la rue d'Enfer.

LAFONTAINE.

Oui, c'est son auberge accoutumée.

Mad. HERVARD.

Et vous allez avoir la bonté de vous y rendre aussi.

LAFONTAINE *se retirant d'un côté d'un air boudeur.*

Oh! pour cela. . .

SCENE X.

Les Mêmes, LABRIE *accourant une bourse à la main.*

LABRIE.

La voilà, monsieur, la voilà.

LAFONTAINE *sans se retourner.*

Qui ? ma femme, tant mieux, je n'irai pas la chercher.

LABRIE.

Ma foi, bien lui a pris d'avoir été toute seule dans la voiture.

LAFONTAINE.

Oui, c'set heureux; elle n'aura fait enrager personne.

LABRIE.

Dame! s'il fut venu là certains personnages, comme on en voit tant, ils l'auraient enlevée au moins.

LAFONTAINE.

Enlevée ? tant pis pour eux.

Mad. HERVARD *ne contenant plus son rire.*

Ah, ah, ah, ah, la bonne méprise, voyez donc cher boudeur, ce que vous voudriez qu'on vous eût enlevé. (*Elle le prend par le bras et le fait tourner*).

LAFONTAINE.

Ah! ah! ce n'est que ma bourse.

Mad. HERVARD.

Allons, mon ami, chassez vos visions, et souvenez-vous qu'un grand-homme, quoiqu'il lui arrive, n'est jamais qu'un grand-homme.

Air : *J'aime ce mot de gentillesse.*

L'enfant des arts, daignez m'en croire,
S'allarme peu d'un tel affront,
Ce n'est qu'aux rayons de sa gloire
Qu'on reconnait son noble front.
L'œil malin jamais n'y devine
Ce qui paraît vous effrayer :
On ne soupçonne point d'épine
Parmi des touffes de laurier.

LAFONTAINE.

Ainsi soit-il.

Mad. HERVARD.

Donnez-moi la main, je vais vous attendre dans mon appartement.

SCENE XI.

LABRIE, *seul, regardant sortir son maître et madame Hervard.*

O dulcis amicitia ! Quel dommage que des femmes comme çà n'entendent pas le latin ! Je crois revoir dans cette bonne madame Hervard, madame de la Sablière, madame de Bouillon, madame de Sillery. Mon maître peut passer pour l'homme le plus heureux de son siècle ; il n'a jamais rencontré que d'excellentes femmes.

Air : *De la Piété filiale.*

On dirait que de son bonheur
Le ciel les fit dépositaires.
A leurs vertus hospitalières,
Il dut son esprit et son cœur ;
Par-tout leurs bontés protectrices
L'ont soutenu, l'ont inspiré :
Comment l'enfant n'eut-il pas prospéré
Avec de semblables nourrices.

Mais que nous veut cet officier ; il paraît étranger ici.

SCENE XII.

LABRIE, POIGNANT, (*Celui-ci entre regardant de tous côtés.*

POIGNAN.

On m'a dit, monsieur, que je pourrais rencontrer M. de Lafontaine dans cette maison. (*Labrie se donne un air d'importance*) Et si je ne me trompe . . .

LABRIE, *à part.*

Ouais! le regard de cet homme semble deviner ma science. (*haut*) Il paraît, monsieur, que vous ne connaissez pas celui que vous cherchez.

POIGNAN.

Non, monsieur, pas autrement qu'on ne connaît Esope ou Homère; je l'ai beaucoup lu, mais je ne l'ai jamais vu.

LABRIE.

En ce cas, monsieur, *vir bonus et sapiens fronte cognoscitur.*

POIGNAN.

Eh quoi, monsieur, j'aurais l'honneur. . . .

LABRIE.

Ne parlons pas de çà; les Muses sont sans cérémonie: *nitent libertate camœnæ.* Que y a-t-il pour votre service?

POIGNAN *fait une humble révérence.*

Ah! monsieur. . . .

SCENE XIII.

Les Mêmes, LULLY, *un rouleau à la main.*

LULLY *frappant sur l'épaule de Labrie.*

Holà! faquin, où est ton maître?

LABRIE.

Comment, faquin?

LULLY.

Eh oui! faquin, ou Labrie, comme tu voudras. (*Il chante*). Si ut re, si ut la, si ut fa re re.

LABRIE *sèchement.*

Oh que mon maître a eu raison de surnommer cet homme là l'avantageux.

LULLY.

Ré ré sol fa mi ré . . . . Ne m'as-tu pas dit tantôt que ton maître serait ici à une heure?

LABRIE *sèchement.*

Il vient de sortir.

POIGNAN, *stupéfait.*

De me battre avec vous !

LAFONTAINE.

Oui, monsieur, si vous en avez le tems.

POIGNAN.

Moi, me battre avec vous, et pourquoi, s'il vous plaît ?

LAFONTAINE.

Dame ! vous savez, l'ami de la femme d'un autre . . .

POIGNAN, *éclatant de rire.*

Ah ! ah ! ah ! ah !

LAFONTAINE.

Air : *Nous nous marirons dimanche.*

Croyez qu'à regret,
Mon zèle indiscret,
A ce défi vous expose.

POIGNAN.

Mais entendons-nous ;
Mon cher croyez-vous
A ce tort qu'on me suppose.

LAFONTAINE.

Moi, je crois tout,
Quoique par goût,
Paisible ;
Mais on dit net
Que ma femme est....
Sensible.

POIGNAN.

Et sur ce rapport,
Vous m'en voulez fort.

LAFONTAINE.

Monsieur, j'y fais mon possible.

POIGNAN.

O le meilleur des hommes, reprenez votre tranquillité, et que le désaveu bien franc d'un homme d'honneur. . .

LAFONTAINE.

Oh non, monsieur, cela ne suffit pas. Mes amis prétendant qu'on n'a de l'honneur que quand on s'est battu.

POIGNAN.

En vérité, M. de Lafontaine, je suis honteux.

LAFONTAINE.

Dame ! monsieur, vous n'êtes que çà, vous ; je voudrais être à votre place ; mais à la mienne, je suis forcé de vous rappeler que l'habit que vous portez n'admet point de refus.

POIGNAN (*à part*).

Allons, il n'y a point à reculer ; ce cher homme a mis dans sa tête qu'il fallait qu'il tirât l'épée. Amusons-nous de

cette boutade, c'est le seul moyen de l'en guérir. (*Haut*). Vous avez raison, monsieur, mon habit n'admet point de refus ; j'accepte votre cartel.

LAFONTAINE.

Ah ! monsieur, vous me comblez de joie ; et aussi-tôt que j'aurai donné certains ordres à mon valet. . . . Au moins, M. Poignan, vous ne m'en voudrez pas, si j'ai le malheur de vous tuer.

POIGNAN.

Non, mon cher M. de Lafontaine. Un capitaine de dragons tué par un poëte, aurait certainement tort de se plaindre.

SCENE XVII.

Les Mêmes, ARMAND *accourant, portant à son bras le pannier de Sophie.*

ARMAND *à Lafontaine.*

Ah ! bon ami, que je vous rencontre à propos ! Je viens de trouver, je crois, un sujet de fable excellent.

Air : *De l'Enfantine.*

Tout à l'heure, dans la rue,
Un homme a frappé ma vue,
De pots ayant fait recrue,
Il enburdait
Son baudet
A côté d'un pot de terre.
Comme il place un pot de fer,
Un passant lui dit : Compère,
Vous n'y voyez donc pas clair.
Le fer est une matière
Dure un peu plus que la terre.
S'il survient la moindre affaire,
Je vois certain pot,
Bien sot.
Le lourdant
Ne lui répond mot ;
Entassant toujours
Ses pots à rebours,
Il fouette en brutal.
Mais, ô coup fatal!
Un léger hoquet
Fait broncher notre baudet.
Pot de fer contre son frère,
Heurte de rude manière ;
Il l'entame, et pot de terre,
Après trois pas,
Tombe en éclats.

LAFONTAINE *réfléchissant.*

Eh ! eh ! eh !

ARMAND.

N'est-il pas vrai que cela s'applique à bien du monde ? Au pauvre qui s'allie au riche, au faible qui défie un puissant...

LAFONTAINE.

Mais, oui.

Tâchons de ne lutter qu'avecque nos égaux,
Autrement ils nous faudra craindre
Le destin d'un de ces pots.

POIGNAN *avec finesse.*

Vous dites, monsieur ?

LAFONTAINE.

Je dis que cette fable sera très-bonne pour ceux qui voudront en profiter. Voilà le chemin du petit bois que vous m'avez demandé.

POIGNAN.

Il suffit.

ARMAND *à Poignan.*

Monsieur, je vais de ce côté. Si vous voulez le permettre, je puis vous l'indiquer.

POIGNAN.

Volontiers. (*Il revient à Lafontaine, prend ses deux mains qu'il serre avec affection, et dit*) : Sans adieu.

LAFONTAINE *lui serrant les mains à son tour.*

Sans adieu.

(*Poignan et Armand sortent ensemble*)

SCENE XVIII.

LAFONTAINE *seul.*

C'est un homme bien estimable que ce monsieur Poignan ; et je serais bien fâché qu'il lui arrivât du mal. J'ai peut-être été trop vif à son égard, je tâcherai de me modérer davantage au petit bois. Oui, mais s'il ne se modère pas, lui... Ah, mon dieu ! partir, sans avoir rien fait pour ce pauvre M. Fouquet, rien pour madame Hervard ; pour moi, si peu de chose.

Air : *Réveillez-vous.*

Rêver, dormir, par fois chanter et rire,
Manger mon fonds avec mon revenu,
Tel fut mon lot; aussi l'on pourra dire
Jean s'en alla comme il était venu.

Et mon fils ? c'est singulier, comme ce jeune Armand me le rappelle toutes les fois que je le vois. Essayons du moins, avant le combat, de tracer quelques dispositions. (*Il s'assied près de la table de pierre, prend ses tablettes, et écrit*).

SCENE XIX.

LAFONTAINE, LULLY.

LULLY.

Ah, vive la joie ! Te voilà libre et moi aussi. J'échappe à ton diable de mylord qui descend de voiture, tout chargé de paperasses. Il voulait à toute force que je lui donnasse un conseil. Je n'ai eu garde de lui témoigner que je fusse instruit de son affaire ; mais sois tranquille .... Je sais ta fable ; elle est charmante, et je la jouerai à merveille quand j'en trouverai l'occasion ... Parbleu ! nous allons bien nous amuser.

LAFONTAINE *écrivant toujours.*

Tu crois ?

LULLY.

Comment si je le crois ? Dis-moi donc, mon ami, est-ce que tu t'occupes déjà de mon ariette ?

LAFONTAINE *idem.*

A-peu-près. (*il écrit*).

« Si quelque accident funeste... »

LULLY.

Eh non, ventrebleu ! il n'y a rien de funeste ; souviens-toi de la situation : c'est un berger qui a oublié ses gants sur le bord d'un ruisseau.

LAFONTAINE *impatienté.*

Pardon, mon ami, ma tête en ce moment n'est pas du tout à la poésie.

LULLY.

Eh ! qui diable te demande de la poésie ? c'est pour un opéra.

LAFONTAINE.

Mais encore . . .

LULLY.

Laisse donc, est-ce que ma musique ne portera pas tout cela aux nues ?

Air :

A l'Opéra telle est la mode,
Le musicien est le plus fort ;
Pour les auteurs, chose commode,
Les bons vers auront toujours tort.
Dans ce beau pays des merveilles,
Pour éterniser nos succès,
Il ne nous faut que des oreilles,
Et nous n'en manquerons jamais.

Allons, courage ! (*Il déploie son rouleau*). Change-moi en

petit vers courts ce premier quatrain, et je te tiens quitte.

Ami discret, fidelle amie,
Petit trésor, douce gaîté,
Peu d'amour, beaucoup de santé,
Sont le vrai charme de la vie.

Ce charme de la vie, vois-tu, est trop long.

LAFONTAINE.

Tu trouves le charme de la vie trop long, toi, tu es bien heureux.

SCENE XX.

Les Mêmes, POIGNAN, *se glissant auprès de Lafontaine.*

POIGNAN, *bas à Lafontaine.*

Pardon, nous avons oublié je crois de convenir de nos armes. Serat-ce l'épée, ou le pistolet?

LAFONTAINE, *tout troublé.*

Oh! mon dieu! ni l'un ni l'autre.

POIGNAN.

Comment?

LAFONTAINE.

Je veux dire que je n'ai jamais touché de pistolets.

POIGNAN.

En ce cas, vous adoptez l'épée?

LAFONTAINE.

Oui, monsieur, je l'adopte... Ecoutez cependant, je vous préviens que j'y suis très-maladroit, ainsi prenez garde à vous.

POIGNAN.

Je vous remercie. (*Il s'en va du côté du petit bois.*)

LULLY.

Mais quelles affaires as-tu donc avec cet importun.

LAFONTAINE.

Rien, rien, fais moi le plaisir, mon ami, de me laisser un peu tranquile.

LULLY.

Non, de par tous les diables, mon berger est sur le bord d'un ruisseau, il va se noyer, il faut qu'il chante.

LAFONTAINE, *avec résolution.*

Moi, je suis sur d'autres bords, et je n'ai pas envie de chanter.

LULLY.

Mais malheureux...

LAFONTAINE, *au comble de l'impatience.*

Mais, mais. . . donne moi donc quelque mot dur, pour que je te le dise, car tu m'excèdes.

LULLY,

Tu veux donc tuer notre pièce.

LAFONTAINE.

Eh! bien, dieu veuille qu'il n'y ait que cela de tué.

SCENE XXI.

Les Mèmes, MILORD D'HARVEY, *un acte à la main.*

HARVEY.

Ah! quel bonheur, je vous trouve réunis, et je profiterai à-la-fois de toutes vos lumières.

LAFONTAINE, *à part.*

Allons, il ne me manquait que celui-là.

HARVEY.

Voici la copie de mon transaction que vous allez examiner mot à mot, et vous verrez ensemble si mes droits sur Mad. Hervard et sa fille ne sont pas bien fondés.

LULLY, *voulant éloigner Harvey d'auprès de Lafontaine.*

Pardon, Mylord, mon ami s'occupe en ce moment pour moi d'un objet si pressant . . .

HARVEY.

Q'appellez vous pressant! et croyez-vous que le mariage d'un jeune homme de cinquante ans ne presse pas aussi... (*à Lafontaine.* Quelle est donc cette affaire si urgente de M. Lully.

LAFONTAINE, *bas.*

Pardonnez-lui milord, ce pauvre diable s'est rendu amoureux de deux femmes à-la-fois qui lui tournent la cervelle.

HARVEY.

Ah! M. Lully, a votre âge?

LULLY,

Comment! a mon âge! (*à Lafontaine.*) Qu'est-ce qu'il veut donc dire?

LAFONTAINE, *bas.*

Ne vois-tu pas que cet homme est sans raison, il veut me faire faire des vers malgré moi.

LULLY,

Ah! mylord, pour un homme d'esprit.

HARVEY, *à Lafontaine.*

J'espère que vous ne l'écoutez pas, et vout lizez mon trasanction.

LAFONTAINE, *écrivant toujours.*

Oui, mylord.

LULLY.

Tu fais mes petits vers, n'est-ce pas?

LAFONTAINE, *idem.*

Oui, mon ami.

LULLY.

Air : *du pas redoublé.*

Comme ce berger un peu niais
Attend sa Zerbinette !
Au lieu d'esprit, je lui voudrais
Quelques mots de fleurette.
Tu sais d'ailleurs qu'il est pesant
D'allure et de langage;
Indiscret, sur-tout suffisant....

LAFONTAINE, *le regardant.*

Je vois le personnage.

HARVEY.

Comme ceci touche au destin
De deux femmes aimables;
Mon cher remettez à demain
Vos contes et vos fables.
Pour fixer votre jugement,
De crainte de bévue,
Laissez vos bêtes un moment.

LAFONTAINE, *après s'être levé et avoir pris son chapeau.*

Messieurs, je vous salue.

HARVEY.

Qu'est-ce à dire?

LAFONTAINE *appellant.*

Labrie?

SCENE XXII.

Les Mêmes, LABRIE, Mad. HERVARD.

LABRIE.

Monsieur?

Mad. HERVARD.

Eh bien, mon ami, je vous attendais. Avez-vous vu votre femme?

LAFONTAINE.

Non, mais quelque chose d'approchant. Tiens, Labrie, prends ces tablettes, tu feras exactement ce que je t'y recommande.

Mad. HERVARD.

Quoi, vous sortez!

LAFONTAINE.

Oui, madame.

Mad. HERVARD.

Serez-vous long-tems absent?

LAFONTAINE.

Dame! il y a loin.

LULLY.

Et mon ariette?

HARVEY.

Et votre décision?

LAFONTAINE.

Labrie a de quoi vous répondre. (*S'approchant de Mme. Hervard, la fixe et dit en soupirant*) Adieu.

(*Il s'en va lentement du côté opposé au petit bois*).

Mad. HERVARD.

Quel air de mystère!

POIGNAN *paraissant du côté opposé.*

M. de Lafontaine, c'est par ici.

LAFONTAINE *paisiblement.*

Ah! c'est vrai. (*Il sort avec Poignan*).

Mad. HERVARD *qui a vu Poignan.*

Qu'est-ce donc que cet homme-là?

LULLY.

C'est un maudit provincial qui ne le quitte pas depuis une heure. Mais, ils ont beau faire, j'aurai mon ariette, ou je ferai un vacarme. . . . Suffit; je suis le premier musicien de l'Europe, et ils m'entendront. (*Il sort.*)

SCENE XXIII.

Mad. HERVARD, HARVEY, LABRIE.

Mad. HERVARD *très-vivement.*

Un provincial! cet uniforme. . . . voyons bien vîte ce qu'il te recommande.

HARVAY.

Oui, voyons, voyons; nous trouverons peut-être un bon conseil.

LABRIE *lit les tablettes.*

« Si quelqu'accident funeste m'empêche de rentrer ce soir,
« Labrie ira demain prendre mon fils chez M. du Harlay,
« et le mettre sous la protection de ma bonne madame Her-
« vard. . . . *Proh superi!* c'est comme un testament.

HARVEY.

Goddem! achève donc.

LABRIE.

« Quant à mylord, qui a la bonté de consulter tout le « monde sur son mariage, j'espère qu'aujourd'hui. . .

HARVEY.

Ecoutons bien.

LABRIE *continuant.*

Liron, lirette,
Sous la coudrette,
Viens, Zerbinette,
Suis ton berger.

HARVEY *faisant voler les tablettes au nez de Labrie.*

Va t'en au diable, impertinent, avec ta Zerbinette.

SCENE XXIV.

Les Mêmes, SOPHIE toute éplorée.

SOPHIE.

Au secours! au secours! mylord, je me je jette à vos pieds, mylord; j'implore votre protection.

HARVEY.

Eh bien! eh bien! c'est vous que j'épouserai.

SOPHIE.

Eh! il s'agit bien d'épouser, il faut venir tuer tout de suite un homme qui menace les jours d'Armand.

Mad. HERVARD, LABRIE.

Les jours d'Armand!

SOPHIE.

Oui, maman, nous étions à la volière, notre bon ami a passé près de nous avec un autre monsieur, ils sont entrés dans le petit bois, et à peine y ont il mis le pied,

Air : *une Fille est un oiseau.*

O dieu! quel moment affreux,
Tout-à-coup, d'un bruit d'épées
Nos oreilles sont frappées.
Soudain nous courons vers eux.
Armand, des mains du bonhomme,
Prend le fer, pousse à l'autre homme
Qui lui riposte tout comme,
S'il lui voulait bien du mal.
Ah! monsieur, quelle furie,
Par charité, je vous prie,
Venez tuer ce brutal.

HARVEY, *mettant l'épée à la main.*

Je vais tuer le brutal.

Mad. HERVARD.

Oui ; mes amis, courons, cet homme ne peut être qu'un capitaine de dragons de Chateau-Thiéry.

SCENE XXV.

Les Mêmes, LAFONTAINE, POIGNAN, ARMAND.

POIGNAN, *désarmé.*

Oui, madame, c'est lui-même, c'est un vieux capitaine qui vient d'être désarmé par ce vaillant jeune homme. (*A part en riant.*) Parce qu'il l'a bien voulu.

ARMAND, *lui rendant son épée.*

Monsieur, voilà votre épée.

SOPHIE, *fièrement.*

Oui, monsieur, la voilà.

LABRIE, *avec enthousiasme.*

Cedant arma togæ.

Mad. HERVARD, *à Lafontaine.*

Eh! quoi, mon ami . . .

LAFONTAINE.

Oh! mon honneur voulait cela, mais, ma bonne amie, je vous le dis tout net, il faut renoncer à vos projets sur mon fils. Je serais désolé d'être une occasion de chagrin pour ce brave, et bon jeune homme. Ce qui vient de se passer, m'a convaincu plus que jamais qu'il est aimé de votre fille, et je vous la demande pour lui.

ARMAND, *allant vers son père.*

Ah! monsieur.

HARVEY, *le retenant.*

Eh! doucement mon petit, je viens de t'aimer mademoiselle, et madame n'oublie pas. . .

Mad. HERVARD.

Non, milord, il est tems de terminer nos débats, des motifs impérieux mont forcé de vous promettre la main de Sophie ou la mienne. Il faut subir sa destinée, choisissez.

HARVEY.

Quoi! tout de suite?

Mad. HERVARD.

Sans doute, faut-il tant de tems pour appercevoir de

quel coté le bonheur vous appelle! pour moi, je vous le déclare! arrachée par un second mariage à cette habitude d'affections paisibles dont j'avais composé le charme de ma vie, mon projet est de fuir le monde, et de me retirer dans la plus inculte, la plus reculée de toutes vos terres.

HARVEY.

Comment! comment!

SOPHIE, *fondant en larmes.*

Et moi, je vous déclare que je reste à Paris, que je veux danser, dépenser, chanter, et toujours rire.

HARVEY.

Eh! juste ciel! Quel est donc ce vertige? Monsieur de Lafontaine, au nom de votre génie, donnez-moi un conseil salutaire.

(*On entend de grands éclats de rire*).

LAFONTAINE.

Ma foi, mylord, voilà votre conseil....

SCENE XXVI.

Les Mêmes, LULLY, *la tête nue et chauve; il tient sa perruque à la main.*

LULLY *à la cantonnade.*

Oui, morbleu, riez tout à votre aise: bien fin qui m'y rattrapera.

(*En dehors*).

Ah, ah, ah, ah, ah, ah!

Mad. HERVARD.

Eh, mon dieu! Lully, que vous est-il donc arrivé?

LULLY *d'un air triomphant.*

Rien que d'heureux, madame. Mes chers amis, félicitez-moi tous.

HARVEY.

Mais, monsieur cet équipage....

LULLY.

Est mon triomphe. Mylord, vous m'avez reproché vous-même une grande faiblesse; soyez le premier à applaudir à mon courage.

Mad. HERVARD.

Peut-on savoir....

LULLY.

Hélas! madame, je ne demande pas mieux. Voici mon fait:

Me voyant de moyen âge,
Et tirant sur le grison,
J'ai cru qu'il était saison
De songer au mariage.
Deux belles, par malheur, à-la-fois m'ont tenté:
L'une encore verte, et l'autre mûre.
Mais en qui l'esprit, la gaîté,
Réparent bien en sus les torts de la nature.
La mûre, à tous momens, sur ma tête emportait
Quelque cheveu noir qui restait.
Pour me rendre plus à sa guise,
La jeune saccageoit tous les blancs à son tour.
Toutes deux ont tant fait, que notre tête grise
Demeure sans cheveux, et se doute du tour.
Là, j'ai reconnu ma sottise;
Mon épouse, ai-je dit, voudrait qu'à sa façon
Je vécusse, non à la mienne:
Il n'est tête chauve qui tienne.

Je vous suis obligé, belles, de la leçon.

HARVEY *à part.*

Goddem! (*Haut*). Remettez la perruque, M. Lully. Il ne faut qu'une bonne intention vous enrhumer. Petit garçon, épousez le bel enfant, et remerciez M. de Lafontaine.

LULLY *remettant sa perruque.*

Bravo! j'aurai mon ariette.

HARVAY *à Mad. Hervard.*

Vous, madame, soyez libre. De tout ce qui m'est dû ici, je ne réclame que votre amitié, et le bonheur de ne plus vous quitter.

Mad. HERVARD.

O noble ami, vous ne m'étonnez pas. Mais vous, mon cher Lafontaine, vous sentez-vous bien heureux du bonheur de ce jeune homme?

LAFONTAINE.

Comment, si je suis heureux? Esprit, raison, courage, n'a-t'il pas tout ce qui plaît, tout ce qui intéresse!

Mad. HERVARD.

Eh bien! mon ami, cet être intéressant, c'est votre fils.

ARMAND *se jète dans les bras de son père.*

O mon père!

LAFONTAINE *l'ayant embrassé.*

J'en suis bien aise.... Mon fils, embrassez aussi M. Poignan.

POIGNAN.

De tout mon cœur.

HARVAY *attendri.*

C'est admirable, c'est.... admirable. Trois petits vers faire à-la-fois autant d'heureux !

Mad. HERVARD.

Oui, mylord, quand ces petits vers sont faits par La-fontaine.

VAUDEVILLE.

Air *Composé.*

Mad. HERVARD.

Des leçons du bon homme,
Heureux qui ne perd rien,
En le méditant bien
Une mère apprend comme
La perdrix qui voit ses petits
N'ayant qu'une plume nouvelle,
Tout prêts, hélas ! d'être surpris,
Fait la blessée, et traîne l'aîle.
Lorsque le chien, par ce circuit,
A perdu des traces si chères,
Elle prend sa volée, et rit,
Quel esprit vaut celui des mères ?

HARVEY.

Des leçons du bon homme
Heureux qui ne perd rien ;
En le méditant bien,
Vieux galant apprend comme,
Un renard, gascon ou Normand,
Vit des raisins sur une treille.
Oh ! le bon mets, dit le gourmand,
Oncques ne vit peau si merveille;
Il saute, il fait cent tours divers;
Mais voyant qu'il n'y peut atteindre,
Non, non, dit-il, ils sont trop verds.
Fit-il pas mieux que de se plaindre ?

ARMAND, *à Sophie.*

Des leçons du bon homme,
Heureux qui ne perd rien ;
En le méditant bien,
Une épouse apprend comme,
Phébus et Barée en défi,
Pour dépouiller un pauvre hère,
Le vent de vapeurs tout bouffi,
Siffle, souffle... vaine colère !
Phébus sur notre jouvenceau,
Lance un doux feu dont la puissance
Fait qu'il jette bas son manteau :
Mieux fait douceur que violence.

Des leçons du bon homme,
Heureux qui ne perd rien;
En le méditant bien,
Un amant apprend comme :
Pour faire, comme on dit, son tour,
Un pigeon quitta son amie;
Pluye, oiseleur, enfants, vautour
Lui firent payer son envie;
Il revint mort plus qu'à moitié,
Raconter ses tristes naufrages,
Traînant l'aile, tirant le pié :
Amants, amants, point de voyages.

POIGNANT.

Des leçons du bon homme,
Heureux qui ne perd rien;
En le méditant bien,
Un puissant apprend comme :
Entre les pattes d'un lion,
Un rat tombant à l'étourdie,
Fut pardonné. Cette action,
De tous les deux sauva la vie,
Le lion, pris dans des filets,
En vain s'agite, écume et gronde,
Le rat vient et ronge les rets :
Il faut obliger tout le monde.

LABRIE.

Des leçons du bon homme,
Heureux, qui ne perd rien;
En le méditant bien,
Au pauvre on apprend comme :
La peste, chez les animaux,
Ayant requis une victime,
Le lion, mangeur de troupeaux,
Même de gens, parut sans crime.
D'un pré de moines, en courant,
L'âne alèche l'herbe novice;
Il est pendu. Selon le rang,
On est blanc ou noir en justice.

LULLY.

Des leçons du bonhomme,
Heureux qui ne perd rien;
En le méditant bien,
L'homme en place apprend comme:
Dame belette, tout son sou,
Ayant au grenier fait la vie,
Ne put repasser par son trou,
Tant elle s'était arrondie.
Maître rat qui la voit pâtir,
Lui dit : faut s'amoidrir, petite;
Maigre entré doit maigre sortir;
A qui trop prend, rien ne profite.

LA FONTAINE, *au Public.*

Des leçons du bon homme,
Heureux qui se perd rien ;
En le méditant bien,
Un auteur apprend comme :
A l'aigle, un jour, le chat-huant
Disait : daigne épargner ma race ;
Tu reconnaîtras mon enfant,
A sa gentillesse, à sa grâce.
L'aigle vit un monstre en son trou ;
Il le croqua, c'était sa règle.
Ici l'auteur est le hibou,
Oubliez que vous êtes l'aigle.

FIN.

De l'Imprimerie de HOCQUET et Comp., rue du Faubourg-Montmartre, au coin du Boulevard, N. 4.

OU

J'AI LE TEMPS,

VAUDEVILLE-PARADE

EN UN ACTE ET EN PROSE;

Par MM. FRANCIS et DÉSAUGIERS;

REPRÉSENTÉ pour la première fois à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le ~~15 Messidor~~ 17. Germinal *an* 12, *et jours suivans.*

Prix : 1 *franc* 20 *centimes.*

A PARIS,

CHEZ Madame CAVANAGH, Libraire, sous le nouveau passage du Panorama, n.° 5.

1804

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
CASSANDRE.	CHAPELLE.
ARLEQUIN.	LA PORTE.
GILLES.	CARPENTIER.
COLOMBINE.	Mlle DESMARES.

ARLEQUIN MUSARD,

OU

J'AI LE TEMPS.

SCÈNE Ire

GILLES *seul, une lumière à la main, frappant à la porte de la chambre à coucher de Cassandre.*

MONSIEUR Cassandre, Monsieur Cassandre ?

AIR : *Malgré moi le sentiment.*

Lui qui me traitait de sot,
Comme je vais le surprendre !
Il faut à l'instant, il faut
Le réveiller en sursaut.
Tôt, tôt, tôt, tôt, tôt, tôt, tôt,
Levez-vous, Monsieur Cassandre,
Tôt, tôt, tôt, tôt, tôt, tôt, tôt,
Pour tomber de votre haut.

CASSANDRE, *en dedans.*

Qui est là ?

GILLES.

Eh ! parbleu ! c'est moi, Gilles ; ne m'avez-vous pas chargé de vous réveiller tous les matins ? Allons, à bas du lit.

CASSANDRE, *en dedans.*

Il fait encore nuit.

GILLES.

J'ai de la lumière.

CASSANDRE, *en dedans.*

Mais, que veux-tu ?

GILLES.

Vous le saurez, vous le saurez. Levez-vous toujours.

CASSANDRE.

Allons, je me lève.

GILLES.

Bon. Ah ! Monsieur Arlequin, vous aimez Colombine ! ah ! Mademoiselle Colombine, vous écrivez à Arlequin !

Je m'étais toujours méfié de ce voisinage-là, moi ; je crains bien d'avoir mal fait de rompre avec Mademoiselle Argentine. Monsieur Cassandre, dont je suis le Factotum, a cru devoir me donner sa fille ; et moi je n'ai pas cru devoir la refuser. D'après cette découverte, pas un moment à perdre ; arrangeons-nous de manière que ce matin tout soit prêt ; contrat, habits de noces, dot, festin, bal, *et* surtout mon portrait, qu'Arlequin a la bonhomie de me faire. S'il savait à qui je le destine !.... J'ai d'autant plus beau jeu avec lui, qu'il est d'une négligence, d'une lenteur dans tout ce qu'il fait !

AIR : *De Sophie.*

Auprès d'un minois séduisant,
Comme autour d'une table ronde,
Toujours distrait, toujours musant ;
C'est l'homme le plus sot du monde.
De cent balivernes coiffé,
Il ne sait s'il dine ou s'il soupe ;
Enfin, j'aurais pris mon café,
Qu'il soufflerait encor sa soupe.

SCÈNE II.

GILLES, CASSANDRE, *en bonnet de nuit, et en pet-en-l'air.*

CASSANDRE.

HÉ bien, voyons, qu'y a-t-il ? me voilà.

GILLES.

Il y a ... il y a que vous allez être bien surpris. Blâmez encore mon activité, ma pétulance, ma fougue.

CASSANDRE, *s'asseyant.*

Allons, parle vîte, car je tombe de sommeil.

GILLES.

M'y voici. Emporté au point du jour par ma vigilance ordinaire, je descendais de chez moi ; ah çà ! vous m'écoutez ?

CASSANDRE, *bâillant.*

Oui, Oui, parle.

GILLES.

Je descendais donc de chez moi. Arrivé au quatrième étage, j'apperçois, entre votre porte et celle d'Arlequin, cette lettre ; je la ramasse. Jugez de ma surprise en reconnaissant l'écriture de Colombine. (*Cassandre ronfle.*) Vous riez ! ... De Colombine, vous dis-je. Voyez plutôt. Ils

SCÈNE III.

GILLES, COLOMBINE.

COLOMBINE.

D'où vient donc tout ce bruit ?

GILLES, *à part.*

Colombine ! ... Ne lui témoignons rien.

COLOMBINE.

Où est donc mon père ?

GILLES.

Il sort à l'instant pour une affaire qui m'intéresse beaucoup, et qui ne souffre pas le moindre retard.

COLOMBINE.

Était-il nécessaire de nous réveiller de si bonne heure pour cela ?

GILLES.

Il est quelquefois fort bon d'être matinal.

COLOMBINE.

Non content de le tourmenter toute la journée, vous venez le chercher encore jusque dans son lit.

GILLES.

Cinq heures de sommeil suffisent à l'homme.

COLOMBINE.

Mon père, à son âge, a besoin de repos; vous le tuez.

GILLES.

C'est le repos qui tue... Je ne suis pas comme Monsieur Arlequin, moi, en amour comme en affaires, je suis toujours le premier aux portes.

COLOMBINE, *à part.*

A la porte.

GILLES.

AIR : *Notre ménagère un peu coquette.*

LORSQUE je vais voir une belle ;
Chez elle je ne fais qu'un saut.
Quoi ! c'est déjà vous, me dit-elle !
Vous arrivez toujours trop tôt.

COLOMBINE.

LOIN de vous ressembler, tout prouve
Qu'Arlequin est un peu musard ;
Car lorsqu'il doit venir, je trouve
Qu'il arrive toujours trop tard.

En vérité ! vous n'êtes pourtant séparés que par ce mur ; et quand on ne se voit pas, on peut au moins s'entendre.

COLOMBINE.

Aussi nous entendons-nous.

GILLES, *à part, chantant.*

Çà n'durera pas toujours. (*Haut.*) A propos, j'oublie d'aller commander mes habits de noce. Aussi bien avais-je besoin de prendre l'air.

COLOMBINE.

Vos habits de noce ?

GILLES.

Sans doute. Je me marie.

COLOMBINE.

Comment !

GILLES.

Comme un autre.

COLOMBINE.

Avec qui ?

GILLES.

Avec une femme.... charmante.

COLOMBINE.

Que vous nommez !....

GILLES.

Vous le saurez ; mais ne me retenez pas.

COLOMBINE.

Est-ce pour cela que mon père est dehors ?

GILLES, *à part.*

Comme la voilà interloquée ! (*Haut.*) Il faut que je sorte, que je marche, que je me dégourdisse. Adieu.

COLOMBINE.

Un mot.

GILLES.

Je n'ai pas le temps.

AIR : *Rondo du rémouleur et de la meûnière.*

Le besoin de trotter me mine,
Je trotte quand tout Paris dîne,
Je trotte quand tout Paris dort.
Nul trotteur à moi ne se frotte,
Et si je m'arrête un instant,
C'est mon esprit qui trotte, trotte ;
Ainsi je suis toujours trottant.
Trotter en tout temps fut mon sort.

SCÈNE IV.

COLOMBINE, *seule.*

IL se marie ; et mon père est sorti pour une affaire qui l'intéresse.... Quel pressentiment ! Et Arlequin, Arlequin, qui, au lieu de partager mes inquiétudes .... Une anecdote, une affiche, une gravure, tout l'occupe, hors le soin de son amour et de notre bonheur. Quelle indifférence !

AIR *Nouveau.*

Toi, dont la funeste lenteur
S'oppose à notre mariage,
Tu sais que le don de mon cœur
D'une minute fut l'ouvrage.
Quand nous brûlons de nous unir,
Arlequin, par quel sort contraire
Es-tu si lent à m'obtenir,
Toi, qui fus si prompt à me plaire !

SCÈNE V.

COLOMBINE, *chez elle.* ARLEQUIN, *chez lui. Il tient une corbeille où est son café, et la pose sur une table.*

ARLEQUIN.

POSONS mon café sur cette table.

COLOMBINE.

Je suis pourtant bien sûre qu'il m'aime.

ARLEQUIN, *touchant la cafetière.*

Il brûle....

COLOMBINE.

Mais, c'est l'amour de Gilles que je crains.

ARLEQUIN.

Laissons-le refroidir.

COLOMBINE.

Si Arlequin avoit fini le grand tableau qui doit, dit-il, faire sa réputation et sa fortune, il pourrait demander ma main à mon père.

ARLEQUIN.

Déjà grand jour !

COLOMBINE.

Mais il m'a bien promis de veiller toute la nuit pour l'achever.

ARLEQUIN.

Comme j'ai dormi !

COLOMBINE.

Puisqu'il s'est occupé de moi, allons, de mon côté ; achever son portrait. Je suis son élève, je lui dois les premiers essais de mon talent. (*Elle rentre.*)

SCÈNE VI.

ARLEQUIN, *seul chez lui.*

Voyons ce que j'ai à faire aujourd'hui... Aller dîner à trois heures chez Lélio... A trois heures ! il ne dîne jamais qu'à cinq... Pourquoi donc ?... Ah ! il me connaît, l'ami Lélio... Porter mon grand tableau à l'examinateur, pour l'exposition... Saugodeini !... j'ai oublié... Que dira Colombine ?... Je vais vîte le finir... Mettre à la loterie les numéros que Colombine a rêvés. Est-ce que c'est aujourd'hui ? voyons. (*Il prend un calendrier.*) Comment, le quinze ? c'est le jour du tirage. Courons vîte. (*Il s'arrête.*) C'est qu'il y va de ma fortune et de la main de Colombine... C'est encore elle qui m'a donné ces tourterelles... aussi j'en prends un soin... Ah ! mon Dieu ! elles n'ont rien à manger... Tenez, tenez, mes petits amis... comme ils sont jolis ! (*Il veut sortir et revient.*) Et ces fleurs ?... encore un présent de ma bonne amie... arrosons-les.

SCÈNE VII.

ARLEQUIN, *chez lui.* COLOMBINE, *chez elle.*

COLOMBINE.

Le temps passe, et Arlequin ne paraît pas.

ARLEQUIN.

Adieu, charmantes fleurs... adieu, gentilles tourterelles ! (*Aux fleurs.*) Soyez toujours fraîches... (*Aux tourterelles.*) Vous, toujours fidelles, et vous me rappelerez toujours Colombine. Adieu.

SCÈNE VIII.

COLOMBINE, *seule.*

Voilà son portrait fini ! il doit ressembler ; car je l'ai fait d'inspiration. Et celui de mon père. Oh ! qu'il m'a été doux de rapprocher ainsi les deux êtres qui m'intéressent le plus !

SCÈNE IX.

COLOMBINE, *chez elle.* ARLEQUIN, *chez lui.*

ARLEQUIN.

5... 5... oh ! il y a 5... mais les autres diables de numéros !... Depuis neuf jours aussi que je dois les mettre.

COLOMBINE.

J'entends Arlequin.

ARLEQUIN.

Heureusement j'ai encore le temps. Attendons que Colombine soit éveillée, elle me les dira.

COLOMBINE.

Je chante ordinairement pour lui faire entendre que je suis seule. Donnons-lui le signal.

ARLEQUIN.

Mais il me semble les avoir écrits... Cherchons. (*Il fouille dans le secrétaire.*) Dans tous les cas, je les mettrai au tirage prochain.

COLOMBINE.

AIR : *En affaire ainsi qu'en voyage*, (de M. Musard.)

Profitons de notre jeune âge,
Le Ciel n'est pas toujours serein ;
Tâchons de prévenir l'orage,
Ne remettons rien à demain.

ARLEQUIN *cesse de chercher.*

C'est la voix de Colombine.

COLOMBINE, *continuant de chanter.*

La fortune est une coquette
Qui ne cède qu'en résistant.
Me tenir à l'amant qui la guette,
S'il laisse échapper le moment !
Elle s'envole, et l'infidèle
Accordant un sourire malin,
Lui dit, en agitant son aile :
Ne remettez rien à demain.

ARLEQUIN.

Elle est sans doute seule ; courons... (*Il sort.*)

COLOMBINE.

Il va venir. Cachons vite ce portrait ; car il l'occuperait plus que le danger qui nous menace. (*Elle cache le tableau.*)

SCENE X.

COLOMBINE, ARLEQUIN.

COLOMBINE.

AH ! vous voilà à la fin.

ARLEQUIN.

Comment ! à la fin !... je n'ai eu que le temps de caresser mes tourterelles, d'arroser mes fleurs, et de prendre mon café.

COLOMBINE.

Oui ? eh bien ! pendant ce temps-là, Gilles est venu réveiller mon père au point du jour, l'a envoyé je ne sais où ; mais je tremble que ce ne soit chez son notaire, car il est question de mariage, d'habits de noce ; et si tu m'en croyais, tu irais t'en assurer.

ARLEQUIN.

Bah ! où veux-tu que j'aille ?

COLOMBINE.

Chez le notaire.

ARLEQUIN.

Où demeure-t-il ?

COLOMBINE.

Rue Saint-Honoré.

ARLEQUIN.

Numéro ?

COLOMBINE.

69.

ARLEQUIN.

Je vois cela... à côté d'un marchand de comestibles.

COLOMBINE.

Justement.....

ARLEQUIN.

Magasin bien assorti.

COLOMBINE.

Oui ; mais.

ARLEQUIN.

On y vend d'excellens macaronis.

COLOMBINE.

C'est bon.

ARLEQUIN.

C'est délicieux.

COLOMBINE.

Tu demanderas Monsieur Legros.

ARLEQUIN, *sortant lentement.*

J'y cours.

COLOMBINE.

Sur-tout, ne traverse pas le jardin du Palais....

ARLEQUIN.

Pourquoi ?

COLOMBINE.

Tu t'y arrêtes toujours.

ARLEQUIN.

Peut-on faire autrement, quand on lit à chaque pas : Prenez-garde... Faites attention.... On vous en impose... Prenez garde à vous... Allons dîner. Cela intéresse tout le monde.

COLOMBINE.

Allons, va-t-en.

ARLEQUIN.

Et d'ailleurs, c'est un séjour enchanté.

AIR : *Du vaudeville de Florian.*

« Que d'objets attrayans je vois
» Dans ce jardin brillant et riche !
» Ces talens, bijoux et minois,
» Chaque jour du nouveau s'affiche ;
» Les plaisirs toujours renaissans
» Dans ce palais l'or est la source ;
» Mais pour n'y perdre que mon temps,
» Je n'y porte jamais ma bourse ».

COLOMBINE.

Tu ne veux pas t'en aller ! Eh bien ! reste.

ARLEQUIN.

Allons, allons, ne te fâche pas. Tiens, une épingle qui te pique. (*Il lui ôte une épingle.*) Je m'en vais.

COLOMBINE.

Enfin.

ARLEQUIN, *revenant.*

Mais non, non, avant de demander ta main à ton père, je veux m'être bien établi dans son esprit.

COLOMBINE.

Mais il te connaît depuis trois ans.

ARLEQUIN.

Ce n'est pas trop.

AIR : *Du vaudeville du Bucheron.*

« De l'affaire qu'on précipite
» Le succès n'est jamais certain ;
» L'impatient qui court trop vite,
» Risque de tomber en chemin :
» Le sage lentement s'avance.
» En affaire, en amour sur-tout,
» Trop de pétulance
» Gâte tout.

COLOMBINE.

Quelle tranquillité ! Et tu m'aimes ?

ARLEQUIN.

Mademoiselle, vous en avez des preuves, j'espère.

COLOMBINE.

As-tu pensé seulement à achever cette nuit ton grand tableau, qui peut nous être si utile ?

ARLEQUIN.

Hai ! hai ! hai !

COLOMBINE.

A mettre à la loterie les numéros que j'ai rêvés ?

ARLEQUIN.

A propos, je les ai oubliés.

COLOMBINE.

Comment, depuis huit jours !... et c'est aujourd'hui Quelle heure est-il ?

ARLEQUIN.

Quels sont les numéros ?

COLOMBINE.

5. 17. 33. Cours donc vîte, ou il ne sera plus temps.

ARLEQUIN.

Je savais bien que le 5 en était. Courons.

COLOMBINE.

Eh ! sois ici avant le retour de mon père et de Gilles.

ARLEQUIN, *revenant.*

Comment veux-tu les jouer ?

COLOMBINE.

Comme tu voudras ; mais va-t-en.

ARLEQUIN.

Je vais les écrire, car je les oublierais encore.

COLOMBINE.

Quoi ! 5. 17. 33 ?

ARLEQUIN.

Allons, tu vas encore te fâcher. Je m'en souviendrai mais du moins qu'un baiser soit le présage de mon bonheur

COLOMBINE.

Il sera le prix de ta diligence. Vole et reviens.

ARLEQUIN.

Tu me refuses ?

COLOMBINE.

Neuf heures vont sonner.

ARLEQUIN.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

AIR : *Du Lendemain.*

» LOTERIE importune,
» Qui m'exposes follement

» A manquer ma fortune,
» Si je perds un instant ;
» Quand donc une loi plus sage
» Te permettra-t-elle ! enfin,
» De remettre ton tirage
» Au lendemain. » *Il sort.*

COLOMBINE, *seule.*

Comme il m'aime, et comme il est aimé ! (*Elle accroche le portrait à côté de la porte du fond.*) C'est mon père qui m'aide à cacher mon amant.

SCÈNE XI.

COLOMBINE, *chez elle.* ARLEQUIN, *chez lui.*

ARLEQUIN.

Cueillons avant une rose pour ma Colombine ; je la lui offrirai, à mon retour, en échange de la lettre qu'elle m'a écrite hier. (*Il se fouille.*) Mais qu'en ai-je donc fait ? ... Oh ! si elle était tombée entre les mains de Gilles ou de Monsieur Cassandre ! ... Il me semble pourtant que je l'avais hier soir.... ce matin encore.

COLOMBINE.

Je le tourmente souvent ; mais sans les inquiétudes que Gilles me donne, je serais la première à rire de son défaut.

ARLEQUIN.

Non, non, je ne l'ai pas vue ce matin. Cherchons dans ma chambre. (*Il entre dans sa chambre.*)

SCÈNE XII.

COLOMBINE, CASSANDRE, *chez lui.*

CASSANDRE.

Ouf ! ... je suis rendu.

COLOMBINE, *à part.*

Mon père ! que va-t-il m'apprendre ?

CASSANDRE.

Mais enfin, voilà une affaire terminée. (*En posant sa canne et son chapeau, il apperçoit son portrait.*) Ah ! ah ! mon portrait ! c'est bien, ma fille, je te remercie de cette attention. (*Il l'embrasse.*) Mais j'ai enfin songé à toi, moi.

COLOMBINE, *à part.*

Je tremble.

COLOMBINE.

De chez le notaire ?

CASSANDRE.

Oui, ma fille. Allons, réjouis-toi, je te marie.

COLOMBINE

A qui, mon père ?

CASSANDRE.

A notre ami Gilles.

COLOMBINE.

A Gilles ! mais il aime Mademoiselle Argentine.

CASSANDRE.

La fille de Pantalon ? ... il n'y pense plus. Tu lui tournes la tête, et j'espère maintenant qu'il ne me tourmentera plus.

AIR : *Décacheter sur ma porte.*

« Le jour, la nuit ton image,
» Dans l'espoir du mariage,
» Le tenait éveillé ;
» Mais puisque le voilà marié,
» Il dormira davantage ».

Je vais prendre quelques instans de repos, et à mon réveil, nous signerons le contrat. (*Il rentre.*)

COLOMBINE.

Eh bien ! Arlequin me croira-t-il maintenant ? ... Quel parti prendre ? Vîte, un mot. Peut-être une fois convaincu du malheur qui nous menace, se hâtera-t-il de le prévenir. (*Elle écrit.*)

SCÈNE XIII.

COLOMBINE, *chez elle.* GILLES, *chez* ARLEQUIN.

GILLES.

AIR : *Du pas redoublé.*

« Si mon portrait est ressemblant,
» Quelle joie est la mienne !
» Mais Arlequin certainement
» M'attrapera sans peine.
» N'allons pas l'instruire trop tôt
» Du malheur qu'il doit craindre,
» Et laissons-lui le temps qu'il faut
» Pour m'achever de peindre ».

SCENE XIV.

COLOMBINE, *d'un côté écrivant.* GILLES et ARLEQUIN, *de l'autre.*

ARLEQUIN, *sans voir Gilles.*

Elle n'y est pas.

GILLES.

Ah ! vous voilà ? Vous avez l'air bien triste... Je viens prendre ma dernière séance.

ARLEQUIN, *de même.*

Quelle tête ! . . . Voyons dans quels endroits j'ai été hier.

GILLES.

Où me placez-vous ?

ARLEQUIN, *de même.*

A Mont-Martre. Delà j'ai été. . . .

GILLES.

Mais où est donc mon portrait ?

ARLEQUIN, *de même.*

A la Ménagerie. . . . et j'ai dîné. . . .

GILLES.

Trouvez-vous qu'il ressemble ?

ARLEQUIN, *de même.*

Au Veau qui tête.

GILLES.

Ah ! quel homme ! quel homme !

ARLEQUIN, *de même.*

Mais ne l'ai-je pas laissée chez Colombine ?

GILLES.

Allons, muse, muse.

COLOMBINE, *glissant la lettre sous la porte de communication.*

Glissons mon billet sous cette porte ; à son retour, il le trouvera. Allons maintenant m'assurer si mon père dort. (*Elle sort.*)

ARLEQUIN, *appercevant Gilles.*

Je suis à vous dans la minute.

GILLES, *le retenant.*

Vous ne sortirez pas. Il faut que j'emporte mon portrait dans l'instant.

ARLEQUIN, *à part, appercevant le papier que Colombine a glissé sous la porte.*

Ah ! voilà ma lettre. (*Haut.*) Je reste.

GILLES.

A la bonne heure.

ARLEQUIN.

Mais je cherche la position que vous aviez hier... (*Il le fait asseoir.*) Tournez un peu la tête.

GILLES.

Comme cela ? Hem ? l'avez-vous trouvée ?

ARLEQUIN *ramasse la lettre.*

Je la tiens.

GILLES.

Bon, en ce cas, commençons, et dépêchez-vous.

ARLEQUIN.

Je n'ai plus qu'à vous corriger.

AIR : *de la Croisée.*

« Pour la coëffure, elle est au mieux.

GILLES.

» Ce soir même je me marie.

ARLEQUIN.

» Je vais fermer un peu vos yeux.

GILLES.

» Ma future est vraiment jolie.

ARLEQUIN.

» Vous avez le nez assez long.

GILLES.

» C'est qu'elle a l'esprit si précoce !

ARLEQUIN.

» Mais vous avez un trop grand front.

GILLES, *allant regarder son portrait.*

» Le beau présent de noce ! »

ARLEQUIN.

Asseyez-vous donc.

GILLES.

C'est bien, c'est bien.

ARLEQUIN.

Je veux vous donner encore quelques coups....

GILLES.

Non, non, l'intention suffit. Ma future s'en contentera.

ARLEQUIN.

A propos, dites-moi donc, comment la nommez-vous ?

GILLES.

C'est Mademoiselle Argentine.

ARLEQUIN.

Vrai ?

GILLES.

Foi de Gilles. (*A part.*) Compte là-dessus. (*Il emporte le tableau.*)

ARLEQUIN, *seul.*

Je savais bien, moi, que Colombine avoit tort. Le voilà donc retrouvé ce billet chéri; il ne me quittera plus... Eh mais, ce n'est pas celui que j'ai perdu.

SCÈNE XV.

ARLEQUIN, *chez lui.* GILLES, *chez Cassandre.*

GILLES, *son portrait à la main.*

PERSONNE!

ARLEQUIN.

Il est aussi de Colombine.

GILLES.

Elle est sans doute dans le cabinet; voyons. (*Il regarde par le trou de la serrure.*)

ARLEQUIN, *lisant.*

« Mes craintes étaient fondées. Viens, mon père dort. » Ne perds pas une minute, il serait trop tard ».
Toujours la même! n'importe, allons.

GILLES.

Le papa dort encore.

ARLEQUIN, *revenant.*

Non, depuis qu'elle a écrit cette lettre, Monsieur Cassandre doit être réveillé.

GILLES.

Comme il ronfle! Frappons.

ARLEQUIN.

Et mes numéros que j'oublie. (*Il fait quelques pas et revient.*) Mais avant de sortir, de peur de perdre encore cette lettre, serrons-la dans ce tiroir.

SCÈNE XVI.

ARLEQUIN, *d'un côté.* GILLES et COLOMBINE, *de l'autre.*

COLOMBINE, *croyant que c'est Arlequin qui a frappé.*

EST-CE toi?

GILLES.

Moi-même.

COLOMBINE, *à part.*

Gilles!

ARLEQUIN, *en ouvrant son tiroir.*

Ah ! son collier de perles que j'ai commencé depuis six semaines !

GILLES.

Vous me voyez à vos pieds.

ARLEQUIN.

Il n'en est pas plus avancé ; achevons-le.

GILLES.

Permettez-moi, Mademoiselle, de vous offrir le portrait de votre futur époux.

COLOMBINE.

Je ne veux ni de l'original, ni de la copie.

GILLES.

Acceptez du moins le portrait en faveur du peintre.

COLOMBINE.

Que voulez-vous dire ?

GILLES.

C'est l'ouvrage d'Arlequin.

COLOMBINE.

Comment, il savait que c'était pour moi ? (*A part.*) Le traître !

ARLEQUIN, *travaillant toujours.*

Bon, çà va bien.

GILLES.

Si vous en doutez, voici une lettre qu'il m'a chargé de vous rendre, et qui achevera de vous convaincre.

COLOMBINE, *à part.*

C'est la mienne. Vengeons-nous du perfide.

ARLEQUIN, *regardant le collier.*

C'est très-bien fait.

COLOMBINE.

Gilles, j'accepte votre portrait.

GILLES, *à part.*

Elle est à moi.

ARLEQUIN, *se levant.*

Voilà qui est fini.

GILLES.

Quel bonheur !

ARLEQUIN.

Cela ne tient pourtant qu'à un fil... Courons lui porter mon petit présent. (*Il sort.*)

SCÈNE XVII.

COLOMBINE, GILLES, ARLEQUIN, *chez Cassandre.*

GILLES, *aux pieds de Colombine.*

AIR : *à la façon de barbari.*

« PERMETTEZ qu'un baiser mignon,
» Sur ces doigts que j'adore,
» Imprime un faible échantillon
» Du feu qui me dévore.
» Me refuseriez-vous déjà
» Cette faveur-là !
ARLEQUIN, *entrant.*
» Eh ! mais le voilà.
GILLES.
» Ne suis-je pas votre mari !
ARLEQUIN, *le frappant avec sa batte.*
» Biribi,
» A la façon de barbari,
» Mon ami.

GILLES.

Insolent !

ARLEQUIN.

Faquin !

GILLES.

Tu me frappes !

ARLEQUIN.

Tu me trompes !

GILLES.

De quel droit ?

ARLEQUIN.

Sors d'ici.

GILLES.

Je suis chez moi.

ARLEQUIN.

Pas encore.

GILLES.

Elle est ma femme.

ARLEQUIN.

Impossible.

GILLES.

Je l'épouse ce soir.

ARLEQUIN.

J'ai son cœur.

GILLES.

J'aurai sa main.

ARLEQUIN.

Jamais.

GILLES.

Le contrat est dressé.

ARLEQUIN.

On le déchirera.

GILLES.

J'ai la signature du père.

ARLEQUIN, *le rossant.*

Voici la mienne.

GILLES.

C'est une horreur, une attrocité, une trahison, un guet-à-pens.

SCENE XVIII.

Les Précédens, CASSANDRE.

CASSANDRE.

AIR : *Eh quoi ! tout sommeille.*

« QUEST-CE à mon oreille,
» Lorsque je sommeille,
» Maudit butor,
» Tu viens crier encor !
» D'où vient ce tumulte ?

GILLES.

» Ce drôle m'insulte.

ARLEQUIN.

» Il m'a trompé.

GILLES.

» Chez vous il m'a frappé.

CASSANDRE.

» Messieurs, à votre âge,
» Mon bouillant courage
» Eût d'un tel outrage
» Terrassé l'auteur.

GILLES.

» Vous allez apprendre
» Si d'un vrai Cassandre
» Votre futur gendre
» N'a pas le cœur.

ARLEQUIN et GILLES.

» Aux Champs-Elysées,
» Nos armes croisées,
» De cet affront
» Vengeront notre front.
» Mais courons bien vite,
» Car mon sang s'irrite.

ARLEQUIN.

» Sortez.

AIR : *La comédie est un miroir.*

« C'EST un tableau vif et léger,
» Où l'esprit s'unit à la grace ;
» Il aurait dû me corriger
» Par les vérités qu'il retrace.
» Mais ce défaut, peint avec art,
» A si bien le secret de plaire,
» Que plus je vois Monsieur Musard,
» Plus je chéris mon caractère ».

SCÈNE XXI.

ARLEQUIN, *chez lui.* COLOMBINE, *chez elle.*

PERSONNE ne paraît....

ARLEQUIN.

Allons nous battre et louer une loge ; j'y menerai Colombine et son père ; il me saura gré de cette petite galanterie. (*Il sort.*)

COLOMBINE.

Chaque minute accroît mon inquiétude....

SCÈNE XXII.

COLOMBINE, GILLES, *entrant précipitamment.*

GILLES, *à part.*

BON, ils sont partis.

COLOMBINE, *l'apercevant.*

Gilles.

GILLES.

Mademoiselle, Arlequin m'attend, et je vole au combat.

COLOMBINE, *à part.*

Si je pouvais l'occuper...

GILLES, *à part.*

Si elle pouvait me retenir !

COLOMBINE.

J'ai à vous parler.

GILLES.

Impossible, l'honneur m'appelle.

COLOMBINE.

Un mot...

GILLES, *regardant la pendule.*

Dépêchez-vous ; car le rendez-vous est pour 9 heures, et il est 9 heures 5 minutes.

COLOMBINE.

Vous aimez Argentine ?

GILLES.

Moi !

COLOMBINE.

Je le sais.

GILLES, *à part.*

Bon ! 6 minutes. (*Haut.*) Qui vous l'a dit ?

COLOMBINE.

Argentine elle-même.

GILLES.

Quand ?

COLOMBINE.

Tout-à-l'heure.

GILLES.

Elle vous trompe.

COLOMBINE.

C'est vous qui me trompez.

GILLES, *à part.*

Sept minutes.

COLOMBINE.

Il y a promesse de mariage.

GILLES.

Verbale.

COLOMBINE.

N'importe, cela m'inquiète.

GILLES.

Que faut-il pour vous rassurer ?

COLOMBINE.

Une lettre de rupture.

GILLES.

Sur-le-champ. (*A part.*) 8 minutes.

COLOMBINE.

Voici du papier, une plume.

GILLES.

Voulez-vous dicter ?

COLOMBINE.

Ecrivez, vous-même.

GILLES, *écrivant.*

Soit.

COLOMBINE, *à part.*

Je gagne du temps.

GILLES, *à part.*

Neuf minutes.

AIR : *La comédie est un miroir.*

« C'EST un tableau vif et léger,
» Où l'esprit s'unit à la grace ;
» Il aurait dû me corriger
» Par les vérités qu'il retrace.
» Mais ce défaut, peint avec ar
» A si bien le secret de plaire,
» Que plus je vois Monsieur M
» Plus je chéris mon caractère

SCÈNE Y

ARLEQUIN, *chez lui.* COL

PERSONNE ne paraît....

ARLE

Allons nous battre et louer ur
et son père ; il me saura
(*Il sort.*)

COLC

Chaque minute accroît

SCÈ

COLOMBINE, G

GI

BON, ils sont p

COLC

Gilles.

Mademoiselle,

C

Si je pouvai

Si elle pou

J'ai à vou

Impossil

Un mo

Dépêc
et il est

minutes.

NE.

S.

BINE.

equin est si musard.

LES.

OMBINE.

toujours.

ES, *jouant la surprise.*

13 minutes ! Que pensera-t-il de moi ?

COLOMBINE.

est moi qui vous ai retenu.

GILLES.

OMBINE, *le retenant.*

sur-le-champ m'apporter des nouvelles

GILLES.

mais ne me retenez pas. (*A part.*) 14 minutes ! bon.

COLOMBINE.

pas mis l'adresse.

GILLES.

(*Ecrivant.*) « A Mademoiselle Argentine. »

maintenant à mon amour !

COLOMBINE.

mais durera-t-il ?

…SSANDRE.

…in.

… S.

…LEQUIN MUSARD,

COLOMBINE.

…ntine ?

GILLES.

…OMBINE.

…ES, à part.

Qui vous l'a dit ?

…BINE.

S.

…VE.

…ons vîte chez

…erre.

…nte,

…neur.

…s, en

…ra.

…rette ;

…quiette,

…vera. »

…t à Argentine. Joli style ! …

… Quelle idée ! J'entends mon

…resse.

…NE XXIV.

…ASSANDRE, ARLEQUIN, un cadre et des pistolets à sa ceinture.

COLOMBINE.

…equin.

CASSANDRE.

…ez beau dire, Monsieur, ce retard est impar-

ARLEQUIN.

vous voyez bien que mon intention…

CASSANDRE.

…mment ! après avoir croqué le marmot pendant une …e aux Champs-Elysées, impatienté de ne voir arriver …sonne, je reviens sur mes pas ; et, en passant par la …e de l'Echelle, j'apperçois Monsieur qui s'amuse à mar-…chander un cadre.

ARLEQUIN, *esseyant le cadre au tableau.*

Quand j'y serais arrivé plutôt, qu'y aurais-je fait, puis-que Gilles n'y était pas ?

COLOMBINE, *à part.*

Si Arlequin pouvait revenir !...

GILLES, *à part.*

Si Arlequin pouvait se lasser d'attendre.

COLOMBINE *regarde la pendule pendant que Gilles écrit.*

(*A part.*) 10 minutes.

GILLES.

J'ai fini.

COLOMBINE.

Me voilà plus tranquille.

GILLES.

Plions et cachetons.

COLOMBINE.

Bon.

GILLES.

Je vole maintenant. (*A part.*) 12 minutes.

COLOMBINE.

Encore un mot.

GILLES.

Impossible.

COLOMBINE.

Vous avez le temps ; Arlequin est si musard...

GILLES.

Il y a encore loin.

COLOMBINE.

Vous, qui courez toujours.

GILLES, *jouant la surprise.*

Ah ! mon Dieu ! 13 minutes ! Que pensera-t-il de moi !

COLOMBINE.

Je dirai que c'est moi qui vous ai retenu.

GILLES.

Vous me rassurez.

COLOMBINE, *le retenant.*

Vous reviendrez sur-le-champ m'apporter des nouvelles du combat.

GILLES.

Oui ; mais ne me retenez pas. (*A part.*) 14 minutes ! bon.

COLOMBINE.

Vous n'avez pas mis l'adresse.

GILLES.

A propos. (*Ecrivant.*) « A Mademoiselle Argentine. » Croyez-vous maintenant à mon amour ?

COLOMBINE.

Oui, mais durera-t-il ?

GILLES, *à part.*

Quinze minutes... Courons chez le notaire.

SCÈNE XXIII.

COLOMBINE, *seule.*

COURONS chez le notaire ! Lui, qui était si pressé... Allons, e crois que Gilles n'est pas un adversaire à craindre.

AIR : *Il est des amusemens.*

« QUOI ! d'une vaine frayeur,
» Mon ame était donc atteinte.
» Ah ! je sens que dans mon cœur
» L'espoir succède à la crainte.
» Plus de tristesse, plus de plainte,
» Nous allons renaître au bonheur.
» Oui, je sens là,
» Je sens là
» Une voix qui me répète :
» Ton Arlequin reviendra.
» Bannis ta frayeur secrette ;
» Du danger qui t'inquiette,
» L'amour le préservera. »

Lisons ce que Gilles écrit à Argentine. Joli style ! ... Mais ne pourrais-je pas ? ... Quelle idée ! J'entends mon père, déchirons vite l'adresse.

SCÈNE XXIV.

COLOMBINE, CASSANDRE, ARLEQUIN, *un cadre sous le bras et des pistolets à sa ceinture.*

COLOMBINE.

C'EST Arlequin.

CASSANDRE.

Vous avez beau dire, Monsieur, ce retard est impardonnable.

ARLEQUIN.

Mais vous voyez bien que mon intention...

CASSANDRE.

Comment ! après avoir croqué le marmot pendant une heure aux Champs-Elysées, impatienté de ne voir arriver personne, je reviens sur mes pas ; et, en passant par la rue de l'Échelle, j'apperçois Monsieur qui s'amuse à marchander un cadre.

ARLEQUIN, *essayant le cadre au tableau.*

Quand j'y serais arrivé plutôt, qu'y aurais-je [illegible] que Gilles n'y était pas !

CASSANDRE.

Oh ! lui, par exemple, je voudrais bien savoir comment il se justifiera.

ARLEQUIN, *occupé du cadre.*

Il ira bien.

COLOMBINE, *à Cassandre.*

Il sort d'ici.

CASSANDRE.

Que venait-il faire !

COLOMBINE.

M'apporter cette lettre.

ARLEQUIN, *arrangeant toujours le cadre.*

Il est simple.

CASSANDRE.

Une excuse, sans doute....

ARLEQUIN, *de même.*

Mais bien doré.

CASSANDRE.

Voyons. (*il lit.*) « Mademoiselle, ne comptez plus sur » moi ; j'en épouse une autre. Votre père, c'est un bon- » homme, qui prendra la chose comme il voudra. C'est un » riche parti ; et si je le refusais, je serais un sot. »

GILLES.

COLOMBINE, *à Arlequin.*

A quoi t'amuses-tu là ?

ARLEQUIN.

Donne-moi un marteau.

CASSANDRE.

Qu'ai-je lu ? Le traître !...

COLOMBINE, *bas à Arlequin.*

Ma ruse réussit.

ARLEQUIN.

Quelle ruse ?

CASSANDRE.

Ruse pour ne pas se battre, le lâche ! Lisez, lisez, Arlequin.

ARLEQUIN, *frappant les clous avec la crosse de son pistolet.*

Tout-à-l'heure, je suis à vous.

CASSANDRE.

Il refuse ma fille, à présent.

ARLEQUIN.

Bah ! (*Il continue à frapper.*)

CASSANDRE.

Je lui prouverai que qui refuse....

AF

Muse.

COLOMI

Profite de sa colère.

CA

Ah ! je suis un bonh

le contrat.) Arlequin

AI

Si je l'aime !

CA

Venez signer le cont

AI

Je n'ai plus qu'un c

COLOM

Gilles va revenir.

CA

Je vous donne ma

COLOM

Il le désabusera.

A

Me voilà. Comme

CA

Signez, signez do

COLOM

Tu vas nous perc

A

Quelle pétulance

C

Ah !

C

C'est bien heureu

ARLE

AIR : *J'arrive ici*

« Plume,
» De
» Sois-le
» De
» Toi, q
» Fis voli
» Viens,
» Le fixer

SCÈNE XXV.

Les Précédens, GILLES.

GILLES.

Voilà la liste. Qui veut voir la liste ?

COLOMBINE.

Tout est perdu...

ARLEQUIN.

La liste ! Je vous l'avais bien dit. Voilà dix mille francs perdus pour une signature.

GILLES, *à Arlequin.*

Comment ! vous, ici, Monsieur ? Depuis une heure que je suis sur le champ de bataille.

CASSANDRE, *à part.*

Le fourbe !

ARLEQUIN, *à Gilles.*

Il est encore temps. Partons.

GILLES.

Oui, Monsieur, partons. (*Il va au fond du Théâtre, prend les pistolets d'Arlequin, qui sont sur une table, en souffle l'amorce, et crache dans le bassinet.*)

ARLEQUIN, *voulant embrasser Colombine.*

Adieu, ma petite Colombine.

COLOMBINE.

Tu ne m'as jamais aimée.

ARLEQUIN.

Ah ! je ne t'ai jamais aimée ! Et ce collier que j'ai fait exprès pour toi ! ... Attends, que je l'attache moi-même à ton col, et que j'y prenne ma récompense. (*Il l'embrasse.*)

CASSANDRE, *appercevant Gilles.*

Que vois-je ? Le lâche ! il souffle l'amorce.

GILLES, *à Cassandre.*

Il embrasse votre fille.

CASSANDRE.

Il embrasse sa femme.

GILLES.

Sa femme ! (*Gilles, en tirant le bras d'Arlequin, casse le collier.*

ARLEQUIN.

Allons, voilà toutes les perles par terre. (*Il les cherche et les ramasse.*)

CASSANDRE.

Ne compte plus sur sa main.

GILLES.

Comment, Monsieur Cassandre.

CASSANDRE.

C'est un parti pris.... Sortez...

GILLES, *à part.*

Ouf !.... Colombine m'échappe, courons vîte chez Argentine.

CASSANDRE.

Arlequin, viens signer le contrat.

ARLEQUIN, *cherchant par terre.*

Ai-je tout ramassé ?

COLOMBINE.

Eh ! oui, oui.

ARLEQUIN.

Allons, je signe. (*Regardant par terre.*) Tiens, en voilà encore une. (*Il signe.*)

CASSANDRE.

Soyez heureux, mes amis ; et faites-moi bientôt renaître dans mes petits-enfans.

ARLEQUIN.

Bientôt... bientôt... Nous sommes jeunes.

CASSANDRE.

C'est pour cela que...

ARLEQUIN.

Que nous avons le temps.

VAUDEVILLE.

CASSANDRE.

AIR nouveau.

» PAR ce ridicule système,
» Seras-tu donc toujours bercé ?
» Auprès de la femme qu'on aime,
» Peut-on être trop empressé ?
» En musant, mon cher, tu t'exposes
» A plus d'un funeste hasard ;
» On n'a que l'épine des roses,
» Quand on veut les cueillir trop tard.

ARLEQUIN.

» Un mari, jaloux de sa femme,
» Furtivement rentre un matin ;
» Il surprend l'amant de la dame,
» Vite, il met l'épée à la main.
» Pour l'infidelle qu'il adore,
» Il meurt, et c'est sa faute ; car
» Le pauvre époux vivrait encore,
» S'il était arrivé plus tard.

COLOMBINE, *au Public.*

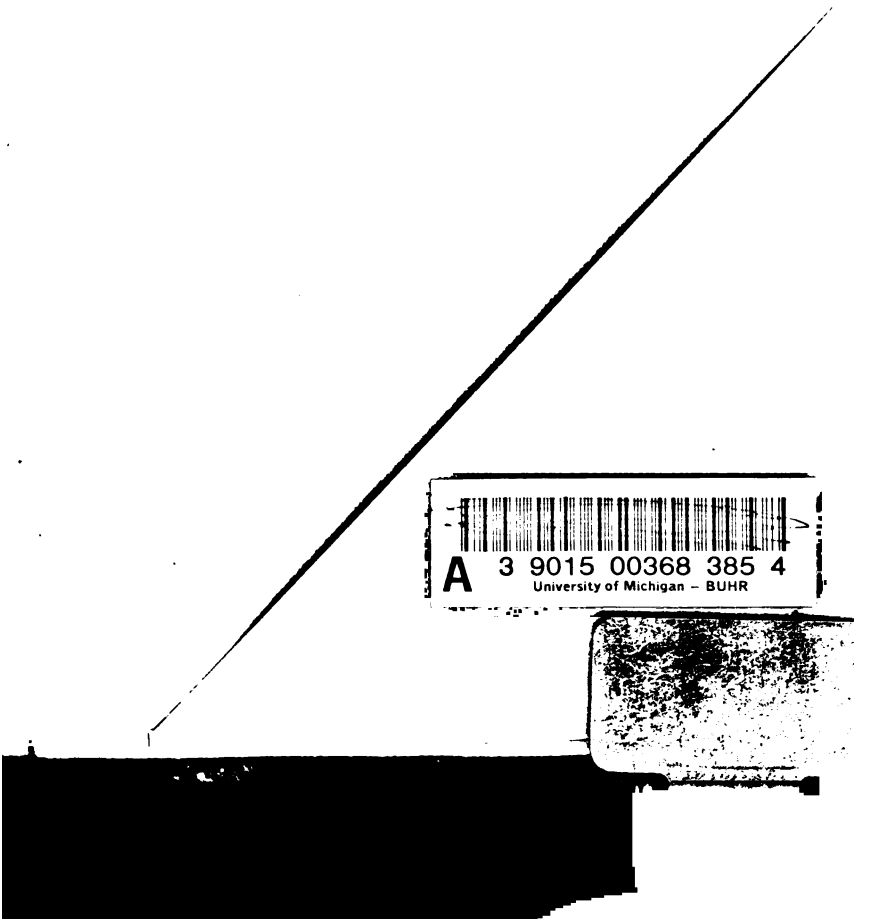
» AVANT nous, une main habile
» A peint en grand notre héros.
» Messieurs, d'un petit Vaudeville
» Voyez en petit les défauts.
» Mais si la critique sévère
» Se rappelle un autre *Musard*,
» Hélas ! Arlequin, pour vous plaire,
» Craint bien d'être arrivé trop tard. »

FIN.

BOUND

FEB 13 1938

UNIV. OF MICH.
LIBRARY



A 3 9015 00368 385 4
University of Michigan – BUHR